



HAL
open science

Déjà-vu et écologie du sens : De la croyance perceptive à la confiance adaptative

Claude Weiss

► **To cite this version:**

Claude Weiss. Déjà-vu et écologie du sens : De la croyance perceptive à la confiance adaptative. Linguistique. Université Lumière - Lyon II, 2022. Français. NNT : 2022LYO20024 . tel-04191028

HAL Id: tel-04191028

<https://theses.hal.science/tel-04191028>

Submitted on 30 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



N° d'ordre NNT : 2022LYO20024

THÈSE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

École Doctorale : ED 484

Lettres, Langues, Linguistique et Arts

Discipline : Sciences du langage

Soutenue publiquement le 13 décembre 2022, par :

Claude WEISS

Déjà-vu et écologie du sens.

De la croyance perceptive à la confiance adaptative.

Devant le jury composé de :

Claudio PAOLUCCI, Professeur ordinaire, Université de Bologne, Président

Valérie BRUNETIÈRE, Professeure des Universités, Université Paris Cité, Rapporteur

Jean-François BORDRON, Professeur émérite, Université de Limoges, Rapporteur

Pierluigi BASSO, Professeur des Universités, Université Lumière Lyon 2, Directeur de thèse

Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « [Paternité – pas de modification](#) » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer ni l'adapter.

Université Lumière Lyon 2

École doctorale : ED 484

Laboratoire : UMR 5191

DÉJÀ-VU ET ÉCOLOGIE DU SENS

De la croyance perceptive à la confiance adaptative

Par Claude WEISS

Thèse de doctorat de linguistique et sciences du langage

Dirigée par Pierluigi BASSO FOSSALI

Présentée et soutenue publiquement le 13 décembre 2022

Devant un jury composé de :

Pierluigi BASSO FOSSALI, Professeur des Universités – Université de Lyon 2

Jean-François BORDRON, Professeur émérite – Université de Limoges

Valérie BRUNETIÈRE, Professeure des Universités – Université Paris-Cité

Claudio PAOLUCCI, Professeur ordinaire – Université de Bologne, Italie

À Paul et Jules :
D'un toujours, le doute. D'un jamais, l'abandon. Du nécessaire, les siens.

À Inès (...) :
Pour tout le possible.

À Corinne et Georg :
Pour le soutien inconditionnel.

REMERCIEMENTS

Non pas par tradition mais par sincérité, je voudrais commencer par remercier mon directeur de thèse, Pierluigi Basso Fossali. Merci pour votre accompagnement tout au long de ce (long) travail de recherche. Merci pour votre considération, votre patience et votre bienveillance.

J'aimerais remercier Juan Alonso pour m'avoir initié à la sémiotique et m'avoir encouragé à poursuivre cette aventure. J'aimerais remercier Valérie Brunetière qui m'aura permis, par son entremise, de trouver mon directeur de thèse et par là même, découvrir une des plus vastes et des plus éclairantes pensées que la sémiotique connaisse actuellement. Cette rencontre scientifique aura, sans nul doute, définitivement marqué ma propre pensée.

AVANT PROPOS

Notre ambition initiale aura été de chercher à apporter une pierre – même modestement granulaire –, à l'édifice théorique déjà conséquent en sémiotique. Nous espérons avoir fait de cette très probable naïveté originale, une entreprise, somme toute, féconde.

Cet objectif – risqué – s'est vu prescrit, au fil du temps, par l'objet d'étude lui-même. Le phénomène de *déjà-vu* est retors et ne rentre pas facilement dans des cases. Ni en termes d'outils d'analyse disponibles, ni en termes de champ disciplinaire. Le simple fait d'avoir à se questionner sur la nature même du phénomène – en tant que « *déjà-vu* » ou en tant que « *déjà-vécu* » –, signale d'emblée certains pièges tendus par des approches traditionnelles. À devoir le traiter également, semble-t-il, sur le plan d'une sémiotique de l'expérience, on s'aperçoit très tôt qu'il devient périlleux de ne se limiter qu'à la discursivité du phénomène ou à un travail sur son seul récit. En somme, face au *déjà-vu*, force est de constater que les points aveugles se multiplient dès lors qu'on cherche à le cantonner tantôt comme ceci ou tantôt par là. En fin de compte, il pourrait même être dit du phénomène qu'il est « sauvage » puisque seule une méthode dédiée et vivante semble permettre d'en approcher l'écologie sémiotique. Il suffit de se pencher sur les problèmes de la *mémoire* et sur ceux du *temps* – explicitement formulés par le vécu du phénomène – pour s'en convaincre. L'un comme l'autre amène à s'interroger sur des notions comme celles de la complexité, de l'imprévisibilité et de l'imprédictibilité du sens. De surcroît, il faut même envisager que ces notions soient si étroitement liées, qu'il faille envisager des significations qui, à l'intervalle du conscient et du non-conscient, sur fond d'imprédictibilité, soient engendrées au cours d'un processus continu de réduction de l'imprévisible. L'écologie sémiotique que nous chercherons à développer se tiendra dans l'articulation de ces trois notions. Et, bien que cette sémiotique comprenne nécessairement une face sociale, nous mettrons surtout l'accent sur l'adaptation d'un individu et de son environnement proche ; reportant ainsi à des recherches ultérieures, les rapports spécifiquement intersubjectifs. Pour le dire peut-être plus simplement, et en nous inscrivant dans une sémiotique qui envisage un sens résolument continu, si certaines sémiotiques fixent le sens (textuelle), le structure (narrative), le dynamise (discursive), le rendent sensible (perceptive), génétique (cognitive) et interactionnel (pragmatique), alors une sémiotique écologique envisage le sens par l'ensemble de ces aspects mais en y intégrant une part de contingence. Il nous a semblé que le phénomène de *déjà-vu* n'imposa rien de moins.

Notre posture épistémologique s'est donc vue peu à peu façonnée par un objet qui réclamait une approche globale. Cette posture aura eu pour gain une finesse d'analyse et pour coût une épaisseur descriptive ; les deux faces de la complexité. Nous avons cependant veillé à ne pas faire de la complexité une passion de la complexification. Nos élaborations et argumentations auront eu droit de prétendre à la complexité si celles-ci s'avèrent être le produit d'une recherche de précision, de justesse et d'honnêteté. Bien que l'époque semble privilégier les raccourcis, nous sommes convaincu que le travail de recherche a un prix : celui d'une dépense intellectuelle gourmande en énergie et en temps, de part et d'autre du texte.

Cette posture épistémologique exige également de ne voir dans notre travail que des propositions. Elles seront défendues, certes, mais nous ne pouvons les envisager autrement que comme temporaires et locales. Peut-être plus explicitement que d'autres sujets encore, le *déjà-vu* exige cette humilité, ou devrions nous-dire peut-être cette lucidité. Bien imprudent serait celui qui penserait pouvoir s'aventurer au sein du phénomène de *déjà-vu* pour en épuiser sa substance.

Un dernier mot sur le choix terminologique de « l'écologie ». Nous entendons par *écologie* le paradigme scientifique – déjà ancien – et non-pas les préoccupations éthiques – et probablement louables – qui ont cours aujourd'hui. Nous voudrions nous préserver de toute impression de démarche calculatrice dans le choix d'un terme très en vogue actuellement. Nous avons longuement hésité avec le terme « génétique ». Il nous a semblé que ce dernier fut plus restrictif en ceci qu'il plaçait son centre du côté d'une tradition principalement cognitive. Le terme *écologique* semblait plus propice à l'annonce du paradigme dans lequel nous avons cherché à ancrer notre approche, et au travers duquel il reste plus facile d'observer la « soudure signifiante » de l'Homme avec son environnement.

Ce travail s'est donc donné pour ambition de contribuer à une *épistémè* plutôt que de chercher à manifester une *technè*. Nous espérons trouver chez les lecteurs, cette même appétence pour une recherche scientifique patiente, ouverte, et minutieuse ; une posture donc, qui nous a guidé et formé au cours de ces dernières années et que nous entendons désormais développer à l'avenir.

INTRODUCTION : LE DÉJÀ-VU, UNE INTERSECTION DE LA GENÈSE ET DE LA DYNAMIQUE DU SENS

Je sens que c'est vrai mais je sais que c'est faux

Dans un article de 1908¹, H. Bergson écrit au sujet du *déjà-vu* :

[...] dans l'étrange situation d'une personne qui se sent connaître ce qu'elle se sait ignorer².

À première vue il semble difficile de trouver meilleure formulation discursive du phénomène. Mais, à y regarder de plus près, on peut observer que l'angle adopté vise principalement la mémoire et ses parcours cognitifs. En ne paraphrasant que légèrement le philosophe – et sans ne rien trahir de la vérité qu'il dévoile –, il devient possible de rendre compte du phénomène comme d'un objet d'étude qui va tout particulièrement concerner les sciences du langage. Si l'on dit à présent, « Je *sens* que c'est *vrai* mais je *sais* que c'est *faux* », c'est moins la difficulté d'un système mnésique qui est mis en lumière que celle due à la croyance perceptive sur laquelle repose toute construction langagière. Mais alors, comment diable le langage *s'inscrit-il* entre notre expérience naïve des choses et notre possibilité de formuler cette expérience ? D'aucuns diront que c'est le langage même qui offre – voire qui « est » – cette possibilité. Mais il faut bien admettre que sous l'effet du *déjà-vu*, nous sommes pris dans une expérience qui met à mal la fonction langagière. Certes le philosophe français a trouvé les mots justes pour exprimer le « problématique » de cette expérience. Certes sa formule montre bien en quoi le langage est un soutien indispensable à « la pensée » d'un phénomène. Mais l'expérience même, celle que H. Bergson ou que quiconque a vécue en propre, laisse derrière elle un « trou de sens ». Ne nous méprenons pas, il ne s'agit pas là d'une énigme ou d'un problème qui ne trouverait pas – ou n'aurait pas encore trouvé – sa solution. Il ne s'agit pas d'expliquer ou de chercher à comprendre un phénomène qui, en étant distant, et en un sens « extérieur » à l'Homme, pourrait, par son analyse, s'extraire d'une interprétation mystique pour trouver son explication scientifique ; la foudre par exemple, chez les grecs de l'époque antique, s'expliquant en postulant l'action de Zeus. Le *déjà-vu*, lui, est un phénomène « intérieur ». Plus direct encore, pourrait-on dire, que la foudre. Et si on veut bien l'inscrire dans le registre des phénomènes « naturels » (quel phénomène pourrait ne pas l'être ?), alors ce n'est pas moins que le possible d'une formulation « d'avec » son environnement que l'Homme est contraint de questionner en profondeur. Une première formulation de la question pourrait être alors la suivante : quel est donc ce phénomène qui, bien qu'il soit « vécu », « achoppe » son propre parcours de sens ? Toute la littérature se recoupe en ce point que le phénomène de *déjà-vu* nous fait vivre une rupture entre sensation et cognition. Et à considérer la perception comme leur

¹ L'article sera repris en 1919 dans *L'énergie Spirituelle*. Nous nous appuyons sur la version du texte publiée dans H. Bergson, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, 1908, E. Durling & F. Worms, (Éds.), Paris, PUF, 2012.

² H. Bergson, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, *op. cit.*, p.29.

notion-pont – productrice de toutes sémiotiques –, alors, au mieux cette perception fait question, au pire elle fait « abîme ». Dans tous les cas, le processus sémiotique est entravé. Là où le langage devrait médier – tant sur le plan perceptif que discursif –, quelque chose bloque. Nous ne pouvons qu’insister : « je *sens* que c’est *vrai* mais je *sais* que c’est *faux* ». C’est là, dans ce *trou de sens*, que se détermine le *déjà-vu*. Dès lors que la situation se débloque, à l’instant même où une sémiose s’improvise par échappement ou substitution, nous ne sommes déjà plus dans ce qu’on appelle communément du *déjà-vu*.

Le sens avant sa lisibilité corporelle

Nous n’usons pas innocemment de l’hétéronomie du terme « s’inscrire » lorsque nous interrogeons le rôle et la place du langage dans l’expérience. Entre « insertion » dans l’expérience ou « inscription » de l’expérience, quelle voie choisir pour penser le langage dans une sémiotique de l’expérience ? Au début des années 2000, lorsque J. Fontanille s’intéresse au rôle du corps dans la sémiose, il opte pour la deuxième, celle de l’*inscription*. Il écrit au sujet de l’autonomie de la dimension figurative :

Ce que Pradines traite comme « dégradation », ce que la psychanalyse identifie comme « déplacement », ce que les neurosciences appellent « énaction », ce que l’ensemble des sciences humaines considèrent comme la production d’une dimension radicalement neuve à partir de la sensation, nous le traiterions volontiers comme débrayage : la question est toujours celle de la prise d’autonomie de la dimension sémiotique du monde sensible, et l’opération de débrayage pourrait en être le ressort³.

J. Fontanille prolonge ici une tradition immanentiste du langage et une vision discontinuiste de la signification. Les appareils conceptuels de l’*empreinte* et de l’*enveloppe* corporelle sont traversés, en dernière analyse, par une dialectique de la surface et du contact. Lorsqu’il est question du mouvement, par exemple, c’est ce qu’il actualise de « distance » qui est mis en avant. L’introduction au parfum⁴ – qui propose de rendre compte d’un syncrétisme entre noyau sensori-moteur et olfaction – est révélatrice. La dynamique du battement et de la pulsation cardiaque n’est rapportée qu’à la dimension spatiale qui sépare le sujet de l’objet odorant. En somme, le mouvement – et ce qu’il est susceptible de générer de différenciation à savoir un rythme ou une pulsation – est le « moyen » d’une quête plus qu’une « condition » de sens.

Ce faisant, la sémiotique post-greimassienne poursuit une approche « statique » de la signification où les logiques jonctives priment ; celles d’avec le corps sur lequel le monde s’imprime (extérieurement et intérieurement), celles d’avec le monde qui nous sépare du « savoir » de l’objet en présence. Mais, en ne faisant aboutir le sens que dans – et surtout par – le couple *conjonction-disjonction*, la signification ne peut se concevoir autrement que comme une succession de représentations découpées à même l’apparaissant. Et, en ne pouvant se relier artificiellement qu’au travers

³ J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2004, p.93.

⁴ J. Fontanille, *Soma et Séma*, *op. cit.*, p.86.

d'opérations de brayage, ces « instantanés⁵ » produisent un « spectacle continué » plutôt qu'une « expérience continue ».

Dès lors les questions suivantes : comment fonctionne le principe des brayages lorsque « je *sens* que c'est *vrai* » ? Comment l'*empreinte* ou l'*enveloppe*, avant même que je ne puisse les observer, les *dire*, ou les *lire*, « *sentent-elles* » que « c'est *vrai* » ? Le corps pense-t-il ? Au cours de ce travail nous verrons que la question dépend, en grande partie, du statut que nous accordons, en sémiotique, à l'activité non-consciente.

Le sens avant le moment iconique

À envisager cette fois l'insertion du sens « dans » l'expérience plutôt que son inscription « par » l'expérience – c'est-à-dire considérer le rôle constitutif de l'expérience plutôt que traductif –, on pourrait trouver un certain nombre de repères dans les travaux de J-F. Bordron. L'auteur insiste à plusieurs reprises sur un principe « d'entre-expression ». En se référant aux derniers travaux de M. Merleau-Ponty, et dans le prolongement d'une sensibilité peircienne, il suggère une relation *sujet-objet* moins évidemment discontinu⁶. On comprend alors comment le langage conditionnerait l'expérience plutôt qu'il n'en proposerait son moyen de lecture. C'est plus précisément à partir des entrelacs de la conscience et de la perception que cette approche continuiste de la signification se laisse percevoir. En commentant E.B. de Condillac, l'auteur écrit :

Il y a bien à l'origine une force, une modalité « hyperorganique », qui rencontre des résistances, au dehors et au-dedans. Mais comment concevoir ce qui résulte de *cette rencontre* et, surtout, pourquoi devrait-il en résulter quelque chose ressemblant à une conscience, qu'elle soit conçue comme une entité, comme un état ou comme un simple effet (épiphénomène) ?⁷

Dans le sillage de E.B. de Condillac, M. de Biran et H. Bergson, J-F. Bordron prend pour base la sensation d'une résistance à la volonté comme l'élément sur lequel se fait toute distinction entre *objet* et *sujet*. H. Bergson, parle de zones d'indéterminations en précisant que seule la volonté est capable de perturber, retenir et dévier les flux de forces qui mettent en mouvement le monde et déterminent ses lois⁸.

Mais si le mouvement semble, cette fois, conditionner toute possibilité de signification, il nous semble qu'il reste malgré tout subordonné à l'idée d'une « rencontre » et donc, à celle d'une « distance » ; la distance qui, dans le temps vécu, me « retient » d'un « avoir » de l'objet désiré. En adoptant ce point de vue, ce qui résiste à notre volonté, ce qui prolonge la durée d'un « avoir », est bien ce qui appelle d'être nommé. En d'autres termes : une situation de sens et un produit de signification.

⁵ J. Fontanille, « Paysage, expérience et existence », dans I. Marcos (Éd.), *Dynamiques de la ville : Essais de sémiotique de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 2007.

⁶ J.-F. Bordron, « Perception et expérience », *Signata*, 1, 2010, p.255-293.

⁷ J.-F. Bordron, « Perception et conscience : Quelques 33 aperçus sémiotiques », *Intellectica*, 58(2), 2012, p. 33-51.

⁸ H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, rééd. Flammarion, 2012, p.76.

Mais alors nous nous interrogeons sur les « savoir-faire », les « automatismes » ou les « habitudes » qui, sans présenter une quelconque résistance à notre volonté, participent pourtant presque continuellement de notre quotidien ? En soutenant à peine plus notre attention, l'expérience nous montrerait à quel point elle dépend de ces petits actes « insignifiants » et pourtant si « pratiques » et « efficaces » dans le cours de nos vies. Et, il faut bien l'admettre, si « efficacité » il y a, alors on ne peut raisonnablement qu'y voir une « forme » – peut-être spéciale et restant à définir, mais une forme tout de même – de signification. Pour répondre à cette remarque, une solution reviendrait à soutenir que le langage – en tant que système –, intervient pour « re-lire », « re-jouer » ou « re-produire » son passé dans nos actions présentes. Seul ce qu'il ne connaîtrait pas déjà impliquerait d'être vécu sur le mode d'une « résistance » et donc, comme un processus signifiant. Dans ce cas, le sens intuitif d'aujourd'hui (le « je *sens* ») serait bien celui, construit, d'hier (le « je *sais* »). Mais nous nous interrogeons une nouvelle fois : l'environnement de l'homme est-il si peu complexe, si linéairement circulaire, pour n'y voir qu'une re-présentation d'un « avant » « langagier » ? Sauf à adopter un point de vue orphique, l'hypothèse n'est, semble-t-il, que peu défendable. Mais elle montre, en creux, qu'il devient nécessaire de penser des procès signifiants au-delà d'un champ de présence réglé sur des opérations de brayage ou, plus généralement, sur le principe de réflexivité. Pour paraphraser J. Fontanille nous dirions que l'Homme éco-logique n'est pas une machine qui reproduit une signification⁹, bien qu'il puisse sembler (ré)agir dans certaine situation comme un automate. Le moyen de pénétrer ces processus signifiants en marge de ceux donnés par la réflexivité semble être de penser une sémiotique qui mettrait l'accent sur le « temporel » et le « chronique », plutôt que sur le « spatial » et le « jonctif ». C'est-à-dire, embrasser pleinement, sans restriction aucune, une sémiotique écologique dans laquelle une genèse du sens peut s'effectuer en dehors d'une dynamique immanente au texte, au discours (même « en acte ») ou aux pratiques sociales. Nous insistons, c'est précisément « dans » une expérience « continue » que nous trouverons notre salut. Mais réhabiliter le *temporel* et le *chronique* c'est aussi prendre le risque de la psychologie. Il devient en effet inconcevable de faire reposer la signification sur le temps – mais un temps qui puisse comprendre le *temps vécu* – sans y intégrer la mémoire de l'individu. Par ailleurs, la valeur heuristique de la mémoire semble dépasser celle du discours. Premièrement, elle est un réservoir de formes qui contient les discours antérieurs et ceux, plastiques, de l'expérience en acte. Deuxièmement elle est le support d'ouverture du *présent vivant*¹⁰ à l'intérieur duquel peuvent « dialoguer » des valences de différentes nature et toutes constitutives de l'expérience signifiante. Nous pensons ici à la distinction que peut faire P. Basso Fossali entre *valences perceptives* et *valences discursives*¹¹, par exemple.

La mémoire en acte, du corporel à l'iconique

H. Bergson, bien avant les avancées récentes en sciences cognitives, avait déjà cerné le rôle central et essentiel de la mémoire au cours de l'expérience en acte. C'est la mémoire qui conditionne une signification réflexive, mais c'est également elle qui permet une gestion du sens en marge des parcours réflexifs. Soyons clair. La mémoire ici

⁹ « L'instance de discours n'est pas un automate qui exerce une capacité de langage ». J. Fontanille, *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 1999, rééd. Pulim 2016, p.81.

¹⁰ Nous parlons du *présent vivant* husserlien et de son principe de protention-rétention.

¹¹ P. Basso Fossali, *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, p.212.

considérée n'est pas celle des *empreintes corporelles* internalisées (vues, lues, dites depuis l'intérieur) ou des *traces culturelles* externalisées (vues, lues, dites depuis l'extérieur). Il s'agit de la mémoire « en acte ». Il est étonnant d'observer que la thématique de la mémoire (en acte, mais pas que) est si peu présente dans la littérature sémiotique. Est-ce parce qu'elle « continue » et « ouvre » là où une réflexivité présente les avantages du « discontinu » et du « clos » ? Est-ce parce qu'elle interroge une tradition structuraliste ? La rassurance du système ? La préséance d'un champ de présence ?

Le *déjà-vu* interroge le point aveugle qui se situe entre une sémiotique qui aborde un corps (objet ou actant) isolé de son environnement et une sémiotique de l'iconicité qui fait de la présentification le point d'origine d'une perception. Le débrayage – ou le moment réflexif – ne nous isole de l'environnement qu'en apparence. Lorsque je pense, mon corps reste, lui, « souder » à l'environnement. Pour lui, le mouvement ne s'arrête pas¹². Il ne peut que continuer d'opérer alors même que nous sommes (ou que nous semblons être) plongés dans un ailleurs réflexif qui miroite le monde.

Le *déjà-vu* nous porte vers une approche d'un corps qui dépasse son simple rôle de médiateur. Un corps qui engage sa propre vulnérabilité dans l'environnement et qui gère – et donc produit – son propre sens. Le *déjà-vu* nous indique également qu'en nous ne focalisant que sur l'iconicité, en laissant dans l'ombre ce qui la précède – l'indicialité –, nous « manquons » un passage crucial dans le rapport qu'entretient ce corps avec la « matière » et dans lequel la sémiose ne peut que trouver sa source. Nous chercherons à démontrer que ce point aveugle peut être en partie comblé dès lors que l'on considère la fonction de la *mémoire* et le rôle du *temps vécu* dans l'expérience de la signification.

Ce changement de paradigme fait inévitablement basculer le point de vue d'analyse. Et il n'est pas sans conséquence. Pour pouvoir aborder le phénomène de *déjà-vu* dans toute sa complexité, il nous faut passer à l'intérieur d'un modèle que l'on chercherait à établir. Il nous faut comprendre et modéliser l'expérience en acte depuis un point de vue subjectif qui intègre celui du chercheur. Le discours, quelle que soit la forme qu'on veuille bien lui donner – verbale, scripturale, graphique, gestuelle, comportementale, en acte, etc. – malgré sa promesse d'objectivité scientifique, ne sature pas le phénomène de *déjà-vu*. Face à ce dernier, le sémioticien ne peut exclure de son analyse l'environnement dans lequel il « baigne » lui-même et avec lequel il ne peut qu'admettre le rapport continu. En d'autres termes, il semble difficile de se baser sur le seul dicible (c'est-à-dire l'illusion d'objectivation provoquée par le discours intersubjectif et « moyen » d'un phénomène) lorsque l'on cherche à étudier un phénomène qui « suspend » son propre parcours de sens.

Nous chercherons au cours de ce travail, à déployer la fonction sémiotique sur les lignes du *temps vécu*. Nous élaborerons notre pensée sur une dialectique de la *résistance* et du *mouvement* venant compléter celle de la *surface* et du *contact*. Nous proposerons une sémiose qui naîtrait non pas de la résistance à la volonté, mais dans une résistance

¹² Il nous faut alors questionner l'argument fontanilien suivant : [...] chacune des figures identifiées porte en elle, à l'état potentiel, un prédicat qui résulte de la conversion en « mouvement arrêté et instantané » d'un processus en devenir. J. Fontanille, « Paysage, expérience et existence », dans I. Marcos (Éd.), *Dynamiques de la ville : Essais de sémiotique de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 2007.

à l'adaptation. En un mot, nous souhaitons profiter de l'étude du *déjà-vu* pour établir une sémiotique qui se voudrait résolument écologique.

De la représentation aux signatures énelles

Après avoir établi, en première partie, un état des lieux transversal concernant le phénomène de *déjà-vu*, notre travail suivra un mouvement qui démarrera d'une abstraction la plus large pour aboutir à un empirisme des plus serré. Ce mouvement pourrait également être vu comme une focalisation progressive sur les temps de l'expérience. Il partirait d'une considération du vécu à l'échelle d'une vie (voire de plusieurs), jusqu'aux micro-temporalités qui constituent le présent en cours.

La deuxième partie, *Co-présence phénoménale et structuration mnésique du sens*, se concentre sur le *déjà-vu* comme un problème de « remémoration du passé ». Nous commencerons par profiter de certaines réflexions dialectiques disponibles dans la littérature philosophique. En effet, le tressage de (i) *la différence et la répétition*, (ii) *la permanence et le changement*, (iii) *la singularité et la multiplicité*, devrait nous permettre de passer d'une sémiotique statique gouvernée par un principe de « réciprocité » vers une sémiotique génétique pensée dans sa « récursivité ».

La première dialectique, que nous emprunterons à G. Deleuze, nous permettra de considérer une activité constante de la mémoire au cours de l'expérience. Une activité sur laquelle repose une gestion distributive du sens sur des plans *conscients* et *non-conscients*. Ce montage topique permettra de poser les bases d'une sémiotique circulaire et d'interroger le concept d'*intentionnalité* dans lequel nous pensons avoir trouvé, en examinant l'expérience du *déjà-vu*, une certaine limite heuristique. Certains témoignages rapportent – face à l'incapacité de situer le souvenir qui semble se reproduire au cours de l'expérience du *déjà-vu* – l'impression d'être en présence d'un souvenir ne leur appartenant pas. Une lecture sémiotique de ce type de phénomène voudrait alors que le sujet soit face à une énonciation perceptive qui se serait déjà « prononcée ». Mais, dans ce cas, comment fonctionnerait l'*intentionnalité* si un énoncé, – ou un souvenir, les deux relèvent d'une énonciation perceptive déjà assumée – pouvait demander sa propre assumption ? En creusant la question, nous verrons qu'il est possible de surprendre des formes de replis et de contre programme inhérent au principe d'intentionnalité. L'*insomnie*, en miroir du phénomène de *déjà-vu*, semble se caractériser par les effets d'une *intention de non-intentionnalité* ; la volonté appuyée de mise en sommeil est précisément ce qui empêche l'endormissement. Le *déjà-vu* lui, nous montre en quoi une *intention d'intentionnalité*, c'est à dire une volonté de faire durer le phénomène à travers sa perception dirigée, est précisément ce qui concourt à le faire disparaître. Il nous faudra alors substituer le concept d'*attentionnalité* à celui d'*intentionnalité* ; le premier ayant l'avantage considérable d'être régi par une visée ouvrante d'un « laisser venir », là où le deuxième est susceptible de se « laisser prendre » dans les paradoxes de la circularité, la saisie clôturante de « l'aller chercher ». Le concept d'*attentionnalité* nous permettra d'aborder plus sereinement les descriptions d'une immersion dans la couche hylétique de l'expérience où semble nous plonger, accidentellement, le phénomène de *déjà-vu*. Et c'est dans cette couche hylétique de l'expérience que l'on peut surprendre les premières traces d'une soudure continue de l'homme avec son environnement ; c'est-à-dire là où il y a tout lieu de penser que la signification trouve les sources et l'orientation de ses parcours réflexifs ultérieurs

(ou sa discursivité débrayée, si l'on préfère). C'est du moins ce que suggère un des aspects de l'expérience de *déjà-vu*.

La deuxième dialectique, devenue classique en sémiotique, est empruntée à P. Ricoeur. La prise en compte de la *permanence* dans le *changement*, autour d'une réflexion sur la *différence* et la *répétition*, devrait nous permettre de basculer d'une sémiotique circulaire vers une sémiotique génétique. Le sens, pris dans les parcours circulaires d'une topique *conscience/non-conscience*, dispose de certains éléments pour se faire reconnaître dans le temps. Parmi ceux-ci, on trouve l'*identité narrative* sur laquelle s'appuie l'individu pour « recoller les morceaux » de sa propre histoire et accéder à sa continuité. Nous verrons qu'au cours de ce processus, des formes de complémentations peuvent intervenir. Elles peuvent prendre une allure « causale » si elles suivent un raisonnement déductif à l'issue duquel l'individu peut combler « logiquement » les passages manquants de son propre récit, ou bien « éthique » si l'individu est amené à « re-sémiotiser » les zones manquantes de prises perceptives lacunaires. Le basculement vers une sémiotique génétique nous permettra d'examiner les conditions de prises au cours de l'expérience de l'individu – *vigilante, distraite* ou *inattentive* –, et d'en répertorier puis prévoir les conséquences dans leur réactivation lors d'expériences futures.

La troisième et dernière dialectique sera empruntée aux écrits tardifs de E. Husserl. La *multiplicité* dans la *singularité*, tressée avec la *permanence* dans le *changement* et la *différence* dans la *répétition* nous permettra d'appréhender une sémiotique récursive. En nous appuyant sur les descriptions du présent vivant husserlien à l'intérieur duquel chaque ancien segment de l'expérience est reformé à partir du nouveau segment entrant, nous devrions pouvoir faire valoir une conception du passé basée sur sa « re-production » plutôt que sa « re-présentation ». Qu'il s'agisse d'une mémoire à court terme – le *souvenir* – ou d'une mémoire à long terme – le *re-souvenir* –, il y a tout lieu de penser que la mémoire se définit par sa forme granulaire et sa procédure agglomérative pour constituer des ensembles efficaces dans la situation présente. Quelle que soit la nature de la situation et la forme de sa demande, la mémoire y opère pour « combler » des attentes de sens. L'activité mnésique peut alors se préciser par ses régimes d'émergences selon qu'elle vienne combler une demande *motrice, sensible, symbolique, narrative* ou *imaginative*. En plus de son activité constante, la mémoire bénéficie donc d'une certaine plasticité puisqu'elle vient se fondre dans les demandes de sens en acte. Plasticité dans laquelle, il y a tout lieu de chercher certaines remontées illusoire dont la sensation de *déjà-vu*.

Cette première partie aura donc pour objectif principal de réhabiliter le *temps vécu* au sein d'une lecture sémiotique de l'expérience de l'individu. Le passage d'une sémiotique statique vers une sémiotique récursive, fera ressortir l'importance de la prise en compte d'une *mémoire en acte* dans les formations de sens.

Notre troisième partie, *Plasticité adaptative et co-présence phénoménale*, permettra de traiter le phénomène de *déjà-vu* comme un problème de « reconnaissance du présent ». Si la *mémoire en acte* relève d'une activité constante, nous avons également suggéré qu'elle bénéficiait d'un trait de plasticité. C'est-à-dire, qu'elle est dotée d'une compétence à se former au gré des besoins de la situation présente. Si l'on considère que le *déjà-vu* relève d'un phénomène illusoire, c'est dans la plasticité de la mémoire en acte qu'il faudrait commencer à chercher son origine. Notre stratégie consistera à envisager la re-production mémorielle – relevée dans la deuxième partie – depuis

le modèle des pratiques sémiotiques¹³. La proposition de J. Fontanille, qui instaure le centre de gravité des pratiques au niveau social, nous sera particulièrement utile si l'on accepte d'en déplacer son centre et de lui faire franchir la frontière de l'individu. Au même titre que les principes de schématisation et de régulation règlent les pratiques intersubjectives, nous verrons qu'ils peuvent également régler l'articulation de l'expérience et de la mémoire subjective. D'une part, nous aurons observé que l'activité mnésique est constante au cours de l'expérience et, d'autre part, qu'il s'agisse d'apports mnésiques ou bien mondains, l'évaluation épistémique est inhérente à toute forme de connaissance. Il sera alors aisé de voir dans l'activité mnésique un travail de schématisation et dans le travail épistémique une activité de régulation.

À ce stade, nous aurons mis en place tous les éléments théoriques pour entreprendre une formalisation d'un ensemble de schématisations mnésiques et de régulations pragmatiques susceptibles de provoquer certaines formes de *déjà-vu*. Nous verrons également que, si l'*accoutumance*, la *familiarisation*, la *stéréotypisation*, le *prototypage* et la *matrice* fonctionnent comme des processus de formation de schèmes mnésiques « rigides » et « prêts à l'emploi », l'activité mnésique semble toutefois davantage plastique qu'elle ne pouvait déjà l'être. L'imagination, avec sa teneur illusoire, participe également de toute formation sémiotique. Cette observation nous amènera sur la piste d'une métacognition capable de détecter spontanément les pièges dus à une adaptation soumise au travail de la mémoire et de l'imagination.

Cette troisième partie se conclura par la formalisation et la description d'un modèle sémiotique où le sens, complété de mémoire, empreint d'imagination et distribué sur des plans conscients et non-conscients doit pouvoir, malgré tout, s'avérer fiable.

La quatrième et dernière partie, *Co-présence phénoménale et sentiments de sens*, se penchera alors sur l'émergence de *sentiments épistémiques* au cours de l'expérience de *déjà-vu*. Ces sentiments sont là, en quelque sorte, pour alerter l'individu d'une situation qui déborde un traitement mnésique. Nous nous appuyerons sur le *sentiment de familiarité* – à ne pas confondre avec le « *concept* » de *familiarité* – qui bénéficie d'une littérature expérimentale riche en sciences psycho-cognitives et qui nous guidera vers deux hypothèses prometteuses sur le plan sémiotique.

La première concerne la *confiance* que l'individu accorde à ses propres « re-productions » mnésiques « en cours ». Quelles que soient l'origine et la nature de ses prestations mnésiques, l'individu sait qu'elles sont approximatives et potentiellement trompeuses. Cette *confiance* est donc, en quelque sorte, « aveugle » et « risquée », mais elle est surtout « nécessaire » puisque l'individu est également contraint par des situations quotidiennes « complexes » qui ne permettent pas un traitement systématiquement réflexif. On retrouve ici la thématique de l'intuition puisque cette dernière permet une gestion plus rapide et plus souple du sens que ne le proposent les parcours réflexifs. Le fait que certaines expérimentations révèlent en quoi cette gestion intuitive repose sur des indices somatiques très fins et non-conscients (mais expérimentalement observables), nous permettra de reconsidérer la phase indicelle du sens. En effet, nous verrons qu'en deçà de la dimension sensible qui concerne davantage le moment iconique, c'est avant tout par l'affect – entre *affecté* et *affectionnant* –, que s'effectue cette gestion « confiante » et « non-consciente » du sens.

¹³ J. Fontanille, *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF, 2008.

La deuxième hypothèse concerne une *confiance* que l'individu accorde à « ses performances » mnésiques « à venir ». Nous sommes en effet tous capables d'affirmer, à qui nous le demanderait, que l'on se *sait* – et que l'on se *sent* – capable d'effectuer, dans un avenir plus ou moins proche, un acte de remémoration pour lequel nous n'aurions pas à l'esprit, de contenu précis. Par exemple, un amateur de cinéma russe vous assurera qu'il se *sait/sent* capable, bien qu'il n'ait aucun titre de films en tête, de citer trois des plus grands chefs d'œuvres de cette cinéphilie. Au-delà du fait que cet exemple désigne une forme de « prédiction » tout à fait remarquable, c'est une étude de la *confiance* accordée à nos *compétences* – mais une *confiance* toute « intuitive » – qui va nous permettre de révéler deux points essentiels. Premièrement, la *confiance* accordée à une performance cognitive « à venir », se construit au travers d'un bagage mnésique « diffus » et « opaque ». Là encore, en regard d'une adaptation « à venir », l'intuition joue un rôle central pour déterminer le niveau de confiance que l'on peut accorder à nos « savoir-faire ». Et, deuxièmement, lorsqu'il s'agit d'une adaptation « imminente », cette *confiance* peut intervenir à une échelle de temps beaucoup plus courte et dans une dimension éminemment « charnelle ». Nous parlons ici du « tout juste à venir » dans lequel un corps s'engage avant même son sujet réflexif ; c'est-à-dire avant qu'une action ou une réaction ne nécessitent une conscientisation. En effet, l'émergence de *sentiments épistémiques* comme celui de la *familiarité*, de *l'impression de justesse*, du *sentiment de savoir*, etc., sont tous réglés sur un seuil de confiance établi et assumé par un corps autonomisé, et en marge de toute réflexivité. Lorsque ce seuil est dépassé, un *sentiment épistémique* émerge à la conscience et fait basculer la gestion de la situation – et de sons sens –, dans un raisonnement réflexif plus « sûr ».

En deux mots, il s'agira de montrer que le « corps-*affectionnant* » tend à orienter intuitivement le sens et que cette orientation s'opère via des combinaisons subtiles de micro-confiance qu'un « corps-*affecté* » est susceptible de s'accorder, en vue de son engagement « risqué » dans la contingence.

Cette approche devrait alors nous permettre de combler le « hiatus », identifié en début d'introduction, entre une sémiotique qui pense un corps « détaché » de son environnement et une sémiotique qui se « concentre » sur l'iconicité.

Nous pouvons déjà avancer que le basculement d'une sémiotique représentative vers une sémiotique écologique semble passer par la substitution de la notion de *croissance perceptive* à celle de *confiance adaptative*. Ce que nous serons amené à appeler des « signatures énaclives » permettront de rendre compte de parcours de sens qui s'établissent écologiquement en deçà de la représentativité.

L'ensemble des éléments que nous aurons finalement abordés au cours de ce travail, devraient nous permettre de proposer un modèle de gestion du sens qui intègre les dimensions de *complexité*, d'*imprévisibilité* et d'*imprédictibilité* du vécu. Dimensions qui auront été révélées par notre examen du *déjà-vu* et qui sont propres à toute conception écologique de la vie.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTAT DES LIEUX TRANSVERSAL

1.1 DÉFINITIONS

1.1.1 Instabilité sémantique du déjà-vu

Dans la tradition sémiotique, un exercice préliminaire consiste à considérer l'aspect sémantique des termes relatifs à l'objet examiné. Cette méthode permet de contrôler et de préciser l'interdéfinition des termes, tout en fournissant un cadre homogène sur lequel peut être effectué, une analyse détaillée, une description appliquée, et une discussion critique. Dans le cas du *déjà-vu*, tout porte à croire que les divisions, encore trop fortes sur l'interprétation du phénomène, empêchent tout consensus sémantique. L'exemple le plus frappant concerne le fait d'avoir à s'interroger sur la nature même du phénomène ; s'agit-il d'un « déjà-*vu* » ou bien plutôt d'un « déjà-*vécu* » ? Nous aurions tendance à avancer que la « moyenne phénoménologique » qui permettrait d'institutionnaliser le concept n'est pas encore atteinte. Commençons par mentionner quelques exemples qui permettent de mettre au jour les principaux traits de sa manifestation :

- **Son territoire est « intérieur » :**

Puis, petit à petit, je rentre en moi-même : je me regarde voir, je m'écoute entendre¹⁴.

The experience is so strange and disturbing that I usually push the thought out of my head [...] ¹⁵

[...] il eut tout à coup l'impression d'avoir déjà-vu toutes les personnes qui se trouvaient dans la salle dans les mêmes situations, tandis qu'on lui adressait la même question dans les mêmes circonstances¹⁶.

- **Sa fréquence est faible :**

The frequency of déjà-vu experiences has been measured in three different ways. Both Kohr (1980) and Palmer (1970) asked respondents to indicate the total number of lifetime déjà-vu experiences. Kohr (1980) found 7% had one lifetime experience, 7% had two, 19% had three or four, 19% had five or six, 4% had seven to eight, and 44 % had nine or more. Palmer (1970) presents an abbreviated summary, indicating that 3% of experiencers had one

¹⁴ Drommard & G. Albes, « Essai théorique sur l'illusion dite de fausse reconnaissance », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1906, p.219.

¹⁵ A.S. Brown, « The déjà-vu illusion », *Psychological Science*, 13, 2004, p.256.

¹⁶ Anjel (1878), cité par E. Bernard-Leroy, *L'illusion de fausse reconnaissance : Contribution à l'étude des conditions psychologiques de la reconnaissance des souvenirs*, Paris, Félix Alcan, 1898, p.110.

lifetime déjà-vu experience, while the majority (97%) had two or more¹⁷.

- **Sa prégnance est fugace :**

Cette sensation (la fausse mémoire) a toujours été assez fugitive, [...] ¹⁸.

L'impression était courte, mais très nette¹⁹.

C'était une impression immédiate de reconnaissance de très courte durée²⁰.

À n'en pas douter, ces trois spécificités ne peuvent qu'être impliquées dans la problématique sémantique du phénomène. Une comparaison avec le rêve semble s'imposer assez naturellement. En effet, l'analyse du *déjà-vu* et celle du rêve, semblent dépendre des mêmes caractéristiques phénoménologiques : une manifestation « intérieure », une relative rareté (souvenir du rêve), une prégnance fugace. Mais l'une n'a pas nécessairement les avantages de l'autre. Si la discursivité du rêve présente cette principale difficulté d'avoir à être « re-interpréter » lors de son analyse diurne – difficulté à laquelle l'appareillage théorique freudien apporte nombre de solutions – elle bénéficie tout de même d'une structure narrative. Certes, cette structure est modifiée – dans la chronologie de ses événements, dans le rapport de ses signifiés et signifiants, dans les charges affectives des uns par rapport aux autres, et, comme nous l'avons dit, dans sa discursivité interne – mais elle reste, sous certaines conditions, accessible et homogénéisable. Dans le cas du *déjà-vu*, c'est la possibilité même de narrativiser l'expérience qui est interrompue. L'organisation chronologique de l'expérience est vécue comme incohérente, voire incorrecte. Comment puis-je vivre – à l'extrême identique – une situation déjà vécue ? C'est le devenir lui-même qui est soudainement questionné, et ceci, en toute profondeur... Toujours est-il que dans ce cas – dans celui du phénomène de *déjà-vu* –, la production d'une dimension narrative de l'expérience est non pas « modifiée » mais tout bonnement « suspendue ». Mais n'allons pas trop vite, cette comparaison cherchait avant tout à signaler certaines difficultés qui doivent participer à l'instabilité sémantique du phénomène.

¹⁷ A.S. Brown, *The déjà-vu experience*, New York and Hove, Psychology Press, 2004, p.39.

¹⁸ L. Dugas (1894), cité par E. Bernard-Leroy, *L'illusion de fausse reconnaissance*, *op. cit.*, p.132.

¹⁹ E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.235.

²⁰ E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.206.

1.1.1 Lexicologie du déjà-vu

Si l'on se penche maintenant sur la dénomination du phénomène de *déjà-vu* dans quelques langues étrangères, on pourrait croire qu'un consensus puisse avoir été trouvé malgré des cultures relativement différentes.

PAYS	TRADUCTION
Allemagne	Déjà-vu Erlebnis
Belgique	Déjà-vu
Chine	似曾相識 ou 幻覺記憶
Corée	데자뷰
États-unis	Déjà-vu
Italie	Déjà-vu
Portugal	Déjà-vu
Russie	дежа - вю

FIG. 1 : Lexique populaire du phénomène de déjà-vu.

On retrouve le terme « déjà-vu », aussi bien en occident qu'en orient. La littérature s'accorde à attribuer son institutionnalisation nominale à E. Boirac, psychologue français. C. Moulin fait cependant remarquer que l'origine du terme devrait plutôt être reconnue à F.L. Arnaud puisque E. Boirac, lui préférant le terme de « paramnésie », n'en fait finalement pas usage dans ses écrits²¹. F.L. Arnaud, quant à lui, considère que les termes de « paramnésie » et de « fausse reconnaissance » sont trop restrictifs et trop orientés sur la seule difficulté mnésique. Il lui semble que le terme de « déjà-vu », plus souple, permette d'englober des problématiques plus larges. Le fait étonnant réside, malgré tout, dans l'emploi du terme français dans des cultures qui, de toute évidence, ont eu à statuer sur un phénomène bien avant E. Boirac. De plus, comme nous l'avons signalé précédemment, le phénomène est souvent décrit comme un « déjà-vécu » plutôt que comme un « déjà-vu ». Nous voilà donc face à une nouvelle difficulté sémantique que semblait, pourtant, avoir résolu F.L. Arnaud.

En creusant la question des frontières qui sépare le *déjà-vu* d'autres phénomènes considérés comme périphériques, on peut également noter que la prolifération de termes scientifiques contraste avec l'homogénéité des propositions populaires. Ce foisonnement de termes trahit, ou de très nombreuses formes cliniques de *déjà-vu*, ou une difficulté à trouver un mot-concept qui ferait légion. Les différents termes disponibles à ce jour sont répertoriés dans le tableau ci-après²² :

²¹ C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, New York, Routledge, 2017, p.11.

²² Nous précisons que les dates indiquées dans le tableau correspondent à celles de la publication des articles (ou ouvrages) d'où sont extraits les termes. Les références sont disponibles dans la bibliographie.

	DATE	AUTEUR
ANGLETERRE		
Sentiment of preexistence	1844	Wigan
Phantasm of memory	1847	Feuchtersleben
Inexplicable sense of familiarity and recognition	1865	Hodgson
Reminiscence	1888	Jackson
Sensation of reminiscence	1888	Jackson
Sense of prescience	1895	Crichton-Browne
Promnesia	1895	Myers
Memory beforehand	1895	Myers
Mental diplopia	1931	Taylor
ALLEMAGNE		
Empfindungsspiegelung (trad : reflet de sensation)	1859	Neuman
Doppelwahrnehmungen (trad : double perception)	1868	Jensen
Doppelvorstellungen (trad : double perception)	1872	Huppert
Erinnerungstaushungen (trad: illusion de souvenir)	1874	Sander
Identificirerende Erinnerungsfalshchung (trad: identification d'un faux souvenir)	1887	Kraeplin
FRANCE		
Sensation de déjà-vu	1876	Boirac
Fausse mémoire	1881	Ribot
Paramnésie	1893	Lalande
Illusion de déjà-vu	1896	Arnaud
Illusion de fausse reconnaissance	1898	Bernard-Leroy
Sentiment de déjà-vu	1905	Janet
Souvenir du présent	1908	Bergson

FIG. 2.1 : Lexique scientifique du phénomène de déjà-vu.

	DATE	AUTEUR
Déjà-raconté	1914	Freud
Sentiment du déjà-vu	1961	Jung
ÉTATS-UNIS		
Illusion of memory	1884	Osborn
Identifying paramnesia	1889, 1963	Burnham, Geldard
Been-here-before feeling	1889, 1916	Burnham, Calkins
Mental mirage	1889	Neuman (dans Burnham)
Sense of preexistence	1890	James
Known againess	1896	Allin
Double memory	1913	Smith
Paramnesia	1915, 1928, 1952	Pillsbury, Titchener, Drever
Illusion of the already-seen	1920	Gordon
Feeling of having been there before	1923	Humphrey
Perplexity psychosis	1924	Mac Curdy
False recognition	1928	Titchener
Has-been-experienced-before illusion	1930	Warren & Carmichael
Illusion of having already seen	1935	Conklin
Feeling of familiarity in strange situations	1936	Morgan
The illusion of having been there before	1940	Woodworth
Feeling of familiarity in a strange place	1946	Tiffin, Knight & Asher
Illusion of familiarity	1954	Penfield & Jasper
Recognition of immemorially known	1961	Jung
Paradoxical recognition	1979	Wingfield
Already tasted, already read, already dreamt, etc.	2015	Neppe

FIG. 2.2 : Lexique scientifique du phénomène de déjà-vu.

Sans rentrer dans une analyse précise et quantifiée (dont on présume que la rassurance du chiffre peut parfois tendre des pièges à la signification) il est assez facile d'observer que les termes, pris dans un ensemble, décrivent un parcours qui commencerait dans (i) une *sensation* ou un *sentiment*, (ii) transiterait par la détection d'une *erreur interprétative* et (iii) finirait par une *incrimination*, ou bien de la perception, ou bien de la mémoire. L'ensemble des termes qui composent ce lexique peut alors être répertorié selon ces trois phases comme indiqué dans le tableau ci-dessous :

Phase intuitive	Phase judicative	Phase déductive	
		Perception	Mémoire
Sentiment	Phantasm	Diplopia	Preexistence
Sensation	Inexplicable	Familiarity	Memory
Feeling	Illusion	Prescience	Reminiscence
Sense	Stashungen	Doppelwahrnehmungen	promnesia
Empfindung	Falschung	Doppelvorstellungen	Erinnerungstaushungen
	Fausse	Recognition	Mémoire
	Identifying	Empfindungsspiegelung	Paramnésie
	Mirage	Reconnaissance	Raconté
	Perplexity	Vu	Souvenir
	False	Known againness	Déjà
	Paradoxical	Double	Paramnesia
		Psychosis	Already
			Seen
			Been
			Tasted
			Read
			Dreamt

FIG. 3 : découpage cognitif de la terminologie.

Un point qui mérite d'être noté concerne la prolifération des termes en bout de parcours. Tout se passe comme si, à la réduction progressive de l'opacité du vécu du phénomène, concordait une augmentation des ressources sémantiques nécessaire à une précision de sa définition.

1.1.2 Le déjà-vu entre rétrospection (déjà) et présentification (vu)

En resserrant la focale sur le terme composé « déjà-vu », on remarque que sa structuration suggère deux stratégies d'analyse. Il est possible de l'envisager comme un problème de remémoration du passé, en privilégiant le « déjà » ; ou comme un problème de reconnaissance du présent, en se basant sur le « vu ». Le trait d'union manifeste en quelque sorte l'interdéfinition des termes, et la forte intrication des deux approches possibles.

Tous les témoignages qui relèvent d'une forme de *déjà-vu*, coïncident en ces deux traits essentiels : son « surgissement » dans le flux de l'expérience et la présence problématique de deux matériaux perceptifs « identiques » sinon « très proches ».

À ce moment même il se produit une sorte de déclic. Il me semble qu'un voile se crève. [...] L'illusion est intégrale : je veux dire que le sentiment que j'éprouve ne répond pas à une simple analogie mais à une identité parfaite. Je ne reconnais pas simplement les choses ; je me retrouve moi-même avec les mêmes dispositions d'esprit, avec le même état d'âme que dans ce passé imaginaire auquel j'adapte le présent²³.

Il m'est arrivé un jour, me promenant à la campagne, de m'arrêter stupéfait en constatant que j'avais déjà vécu identiquement l'instant qui venait de s'écouler. [...] Notez bien qu'il ne s'agit pas d'un ressouvenir, d'une analogie avec une situation où on se serait déjà trouvé : c'est une identité, et je ne saurais trop le souligner²⁴.

Il m'est arrivé, voyant pour la première fois un monument, un paysage, une personne, de porter tout à coup et malgré moi ce jugement : j'ai déjà-vu ce que je vois. Impossible de dire en quel lieu ni en quel temps : la reconnaissance et comme la sensation du déjà-vu n'en était pas moins très vive et très nette²⁵.

Le trait de *surgissement* du *déjà-vu* nous permet de considérer le travail de la mémoire dans ce qu'elle a de spontanée. Les Grecs différenciaient déjà la mémoire selon qu'on y faisait appel pour se remémorer quelque chose, ou selon qu'elle nous soumettait une image à l'esprit. La *mnémé* correspond, par exemple, à l'instant où l'image d'un ancien camarade me revient inopinément à l'esprit. L'*anamnésis* concerne plutôt le moment où je fouille ma mémoire pour y retrouver son nom.

À ce titre, et lorsque l'on parle de *déjà-vu*, on peut remarquer deux choses. Premièrement, le phénomène pointe avant tout la *mnémé* ; c'est-à-dire l'instant où une image mnésique surgie. C'est ce que nous soulignons déjà en début de paragraphe. Deuxièmement, la *mnémé* se place précisément au point d'articulation d'un événement

²³ G. Albès & Domnard, « Essai théorique sur l'illusion dite de fausse reconnaissance », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1906, p.218.

²⁴ L. Dugas (1894), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.130.

²⁵ E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.225.

mnésique et d'un acte de reconnaissance. Ce trait phénoménologique constitue pour nous une première opportunité d'analyse. En effet, un « instantané » semble se donner naturellement à l'intérieur du phénomène ; c'est-à-dire sans qu'un observateur doive l'abstraire du flux de l'expérience d'un individu. On pourrait objecter immédiatement qu'il s'agit là d'une vue « idéale ». Nous ne manquerons pas de revenir sur ce point ultérieurement afin de reformuler cette position (§1.5). Pour l'heure, et en guise d'introduction au phénomène, c'est sur cette bascule – celle qui lie une manifestation mnésique à un acte de reconnaissance – que nous allons chercher à établir une première cartographie du *déjà-vu* et des phénomènes mnésiques périphériques.

1.1.3 Le déjà-vu, une aperception vive de co-présence contiguë

Pour chercher à situer le *déjà-vu* tout en contournant son instabilité sémantique, nous poserons cette première hypothèse de travail : le vécu du *déjà-vu* s'inscrit au sein de tous phénomènes mnésiques qui concernent une *aperception vive de co-présence contiguë*.

Qu'entends-nous par-là ? Tout d'abord, « l'aperception » est un terme qui nous permet de désigner une perception a priori neutre ; c'est-à-dire isolée – tant que possible – d'une teneur identitaire quelle qu'elle soit (passionnelle, émotionnelle, éthique). En ce qui concerne la « co-présence », il s'agit de considérer deux apparitions distinctes mais simultanées. Nous précisons que la co-présence ne s'entend pas, pour nous, comme la présence d'un sujet (réflexif) et d'un objet dans un champ de présence, mais bien comme deux présences vécues. La première est d'origine mondaine tandis que la deuxième est, a priori, d'origine mnésique. Dans tous les cas, elles « font présence » dans le vécu de l'individu. Les témoignages cités précédemment insistent sur ce point. Pour finir, et bien que nous privilégierons le moment épiphanique – l'apparition –, nous associons à l'ensemble de notre définition la notion de « contiguïté ». Cet ajout nous permet d'anticiper l'aspect conflictuel que prendra, par la suite, ces apparitions dans le vécu de l'individu. D'une certaine manière – et comme nous le verrons –, le conflit est déjà présent au moment de leur apparition. Mais insistons encore une fois : nous considérons, pour l'heure, l'instant précis qui se place à l'articulation de la *mnémé* et de l'*anamnesis*. C'est-à-dire, lorsque qu'un événement mnésique surgit dans le vécu de l'individu et précède une reconnaissance.

1.2 LE DÉJÀ-VU SITUÉ

Comme nous l'avons mentionné, la « remémoration », présupposée par le terme « déjà », implique une articulation temporelle. La « reconnaissance », évoquée par le terme « vu », renvoie à une articulation figurative. Si l'on accepte que « l'intervalle » soit un moyen évident d'articulation de deux moments et « l'écart », un parfait candidat pour distinguer deux images²⁶, il devient possible d'organiser tous les phénomènes mnésiques qui concernent une *apperception vive de co-présence contiguë*, en jouant de l'importance de l'*écart* entre les deux images et de celle de l'*intervalle* entre les deux moments.

Pour illustrer cette approche, nous proposons de dérouler deux axes. En parcourant l'axe vertical de l'écart minimal à l'écart maximal nous avons « l'identique », le « semblable », le « similaire » et le « contraire ». Sur l'axe horizontal, que nous parcourons de l'intervalle minimal à l'intervalle maximal, nous trouvons le « synchrone », le « syncopé », le « diachrone » et « l'achrone ».

Il nous faut commencer par préciser brièvement cette taxinomie. Celle du temps est, peut-être, la plus rétive. Commençons par celle-ci.

Sur l'axe temporel est distribué l'intervalle faisant le lien entre deux moments. Sont considérées comme :

- **synchrones** : deux moments qui, bien que distincts par principe, rejettent radicalement tout intervalle²⁷. Lorsque nous parlerons de *synchronie*, nous entendrons que passé et présent se « confondent » pour l'individu.
- **syncopés** : deux moments qui « se jouent » de leur intervalle. Lorsque nous parlerons de *syncope*, nous entendrons que passé et présent « s'incluent » l'un dans l'autre pour l'individu. Contrairement à la synchronie qui rend compte d'une fusion des deux temps, la syncope les distingue conceptuellement mais sans pouvoir les situer dans le cours des choses.
- **diachrones** : deux moments séparés par un intervalle de durée variable mais suffisamment important pour qu'il puisse faire l'objet d'une distinction consciente. Lorsque nous parlerons de *diachronie* – sans chercher un quelconque parallélisme avec la proposition saussurienne –, nous entendrons que passé et présent sont « spécifiés » pour l'individu.

²⁶ L'image, telle que nous l'entendons, est à rapprocher de la définition qu'en propose H. Bergson dans *Matière et Mémoire*. Elle nous permet surtout de souligner la teneur réflexive de leur vécu et leur nature représentative. Nous nous préservons ainsi de toute distinctions précoces, d'objets-sujets, situations-contexte, quant aux éléments qui constitue un même vécu phénoménologique. H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, rééd. Flammarion, 2012.

²⁷ Notons qu'en adoptant un point de vue phénoménologique, la notion de fin autorise une segmentation du temps vécu mais jamais un vécu simultané de ces segments.

- **Achrones** : Deux moments séparés par un intervalle absolu. Nous parlons ici de moments ancrés dans deux dimensions temporelles dont la relation n'est accessible que par une projection conceptuelle. Lorsque nous parlerons d'*achronie*, nous entendrons que passé et présent – en tous cas tels que nous les définissons généralement en occident – « s'excluent » l'un l'autre pour l'individu.

L'axe figuratif est plus intuitif. Il distribue l'écart entre deux présentifications. Sont considérées comme :

- **identiques** : deux images partageant rigoureusement tous leurs traits signifiants. L'écart est inexistant.
- **semblables** : deux images partageant un ou plusieurs traits figuratifs. Le lien s'opère à travers les plans d'expression et l'écart, est considéré à travers tous les traits que les deux images ne partagent pas.
- **similaires** : deux images partagent un ou plusieurs traits sémantiques communs. Le lien s'opère à travers les plans de contenus. L'écart est considéré à travers tous les traits qu'elles ne partagent pas.
- **contraires** : deux images qui ne partagent absolument aucun trait commun dans leur vécu. Le lien qui actualise l'écart absolu s'opère par une seule conception logique²⁸.

De même que l'axe temporel organisait une progression de l'*intervalle*, l'axe figuratif échelonne l'*écart* entre les deux images. L'*écart* est nul lorsque deux images sont *identiques*. Il est faible lorsque deux images sont *semblables*. Il est fort lorsque deux images sont *similaires*. Et, pour finir, il est absolu lorsque deux images sont *contraires*.

Maintenant que les axes sont déployés avec pour contrainte d'accueillir tous phénomènes mnésiques qui concernent une *aperception vive de co-présences contiguës*, nous présentons une schématisation à partir de laquelle nous pourrions détailler les cas.

²⁸ Nous nous rattachons à la proposition de G. Deleuze concernant ce que peut-être la plus grande différence. « La plus grande différence, c'est toujours l'opposition. [...] Les contraires sont alors des modifications qui affectent un sujet considéré dans son genre. [...] Bref, la différence parfaite et maxima, c'est la contrariété dans le genre, et la contrariété dans le genre, c'est la différence spécifique. Au-delà et en deçà, la différence tend à rejoindre la simple altérité, et se dérobe presque à l'identité du concept : la différence générique est trop grande, s'installe entre des incombables qui n'entrent pas dans des rapports de contrariété ; la différence individuelle est trop petite, entre des indivisibles qui n'ont pas de contrariété non plus ». G. Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1968, rééd. 2015, p.46.

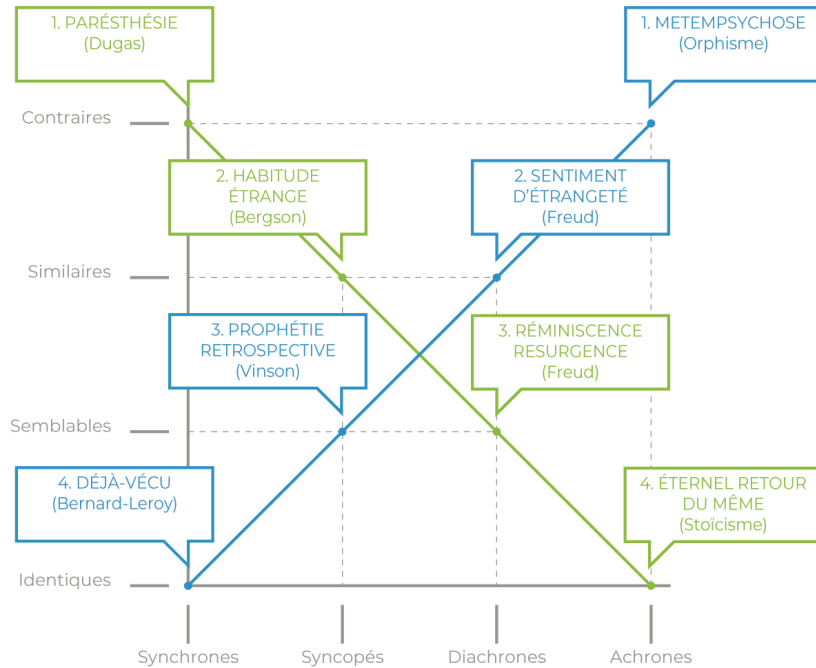


FIG. 4 : Figures du "déjà-vu" par l'écart et l'intervalle.

1.2.1 La réminiscence / résurgence (Semblables et Diachrones)

La *réminiscence* combine un *écart faible* entre deux images et un *intervalle marqué* entre deux moments.

La *réminiscence* est traditionnellement illustrée par la fameuse *Madeleine de Proust*. Et pour reprendre la distinction antique évoquée précédemment, le cas de la madeleine correspondrait au parcours qui part de la *mnémé* passe par l'*anamnèsis* et aboutie à une identification. Résumons rapidement. Dans un premier temps, une sensation assiege littéralement l'auteur ; c'est le temps de la *mnémé*. M. Proust décrit cet instant comme celui d'une « inquisition affective ». À l'instant où les morceaux de madeleine trempés de thé touchent son palais, une joie indescriptible terrasse, d'un coup, l'humeur morne de l'auteur. Puis, intrigué par la nature diaphane de cette sensation, M. Proust commence son investigation mémorielle ; c'est le temps de l'*anamnèsis*. L'auteur recherche des indices susceptibles d'expliquer ce basculement affectif inopiné. Arrive alors, presque aussi soudainement que la sensation de joie qui l'a précédée, la reconnaissance et l'identification du souvenir auquel elle était associée. Ce souvenir étant, bien sûr, celui des madeleines de Combray que la Tante Léonie lui servait les dimanches matin avant l'heure de la messe.

Étant donné que le cas de la *Madeleine de Proust* relève davantage d'une difficulté de remémoration, on peut conclure que le phénomène ne s'inscrit pas véritablement dans le champ de notre investigation. Pour rappel, notre modèle cherche avant tout à situer des effets « perceptivo-mnésiques » inhabituels qui ont cours au moment de la *mnémé*. La *réminiscence* telle qu'elle est décrite par M. Proust – et bien qu'elle comporte un moment épiphanique remarquable lors de la reconnaissance et l'identification

du souvenir – fait plutôt partie des vécus remémoratifs « courants » et non pas « paradoxaux ».

En revanche, nous avons dans la dernière partie de *Psychopathologie de la vie quotidienne*, un cas des plus étonnants. S. Freud rapporte et commente le vécu d'une patiente qu'il propose de rattacher au phénomène de *déjà-vu*. On peut ainsi lire :

[...] en visite chez des amies habitant la campagne, elle (la patiente) eut la sensation, en entrant pour la première fois dans le jardin, d'y avoir déjà été. La même sensation se renouvela, lorsqu'elle entra dans les appartements, de sorte qu'elle savait d'avance quelle pièce serait la suivante, quel coup d'œil on aurait de cette pièce, etc. [...] elle savait que ces jeunes filles avaient un frère unique, gravement malade. [...] Or, son unique frère à elle avait eu, quelques mois auparavant, une diphtérie grave ; pendant sa maladie, elle fut éloignée de la maison et séjourna pendant plusieurs semaines chez une parente [...] son frère l'avait accompagnée dans cette visite à la campagne ; elle pense même que ce fut sa première grande sortie après sa maladie²⁹.

S. Freud entame son analyse :

Il suffit d'un peu d'expérience pour deviner que l'attente de la mort de son frère a alors joué un grand rôle dans la vie de cette jeune fille et que cette attente n'a jamais été consciente, ou bien a subi un refoulement énergétique à la suite de l'heureuse issue de la maladie. [...] Elle retrouve chez ses amies une situation analogue : un frère unique, en danger de mort (il est d'ailleurs mort peu après). Elle aurait dû se souvenir consciemment qu'elle s'était trouvée elle-même dans cette situation quelques mois auparavant ; mais empêchée d'évoquer ce souvenir, parce qu'il était refoulé, elle a transféré sa sensation de souvenir à la maison et au jardin, ce qui lui fit éprouver un sentiment de « fausse reconnaissance », l'illusion d'avoir déjà vu tout cela.

Il nous faut commencer par préciser que ce cas n'est recevable que si l'on accepte son processus d'objectivation et sa méthode d'analyse : la cure dite « classique » en psychanalyse. Cette cure présuppose l'existence d'un *inconscient* autonome et uniquement accessible via le dispositif analytique instauré entre l'analyste et l'analysant (les deux pouvant être, à priori, la même personne). Dans le cas et le cadre cité, cela suppose que le vécu considéré soit formé, d'une part par l'expression consciente de la jeune fille et, d'autre part, par les traces expressives de son *inconscient*, repérées et décryptées par l'analyste lors de la cure.

Cela étant précisé, un point remarquable se joue alors au niveau des traits partagés des deux scènes. Sur le plan purement figuratif, l'*écart* entre les deux décors est

²⁹ S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1901, trad. S. Jankélévitch, M. Mannoni, Paris, Payot, 2022, p.333.

relativement faible. Il s'agit de deux résidences champêtres dont on peut imaginer que l'organisation et le style architectural – compte tenu de l'époque – devaient être relativement *semblables*. Ensuite, on peut observer qu'une thématique commune relie les deux scènes : la maladie. Le devenir de cette maladie actualise la mort et elle place les deux décors au point de bascule entre un lieu de rémission et un lieu de deuil ; en ce qui concerne le propre petit frère, nous avons une mort « évitée » et pour ce qui est du petit frère des amies il s'agit d'une mort « envisagée ».

Ce que propose alors le psychanalyste, revient à faire de l'éprouvé d'un décès, un état qui ne soit pas « possible » mais « encore possible ». En somme, le désir caché de la jeune fille – celui enfoui dans son *inconscient* – trouve une occasion de « rejouer » une scène passée dans laquelle il n'a pas pu s'exprimer, « mais empêchée d'évoquer ce souvenir, parce qu'il était refoulé elle a transféré la sensation de souvenir à la maison et au jardin ».

Le dispositif passionnel ainsi formé est susceptible d'intervertir des acteurs sur la base de rôles thématiques communs aux deux moments : le vécu de la mort du petit frère est encore possible à travers « l'attente » de la mort de celui des amies. La répercussion phénoménologique de cette réorganisation passionnelle du discours, se manifeste par une confusion des images mnésiques avec celles procurées par la traversée du lieu (donc mondaines).

En bref, et en adoptant le point d'observation de la patiente, il serait possible de dire que ce cas relève d'une compénétration « en acte » de deux scènes « individuées ». Précisons que le vécu « perturbant » de la jeune fille laisse à minima supposer qu'elle n'ait pas totalement confondu les deux scènes. C'est bien parce que chacune des scènes est, d'une manière ou d'une autre, distinguée par la jeune-fille, que cette dernière se rend capable d'observer l'anomalie phénoménale de leur compénétration.

D'un point de vue extérieur nous pouvons dire qu'il y a bien une articulation entre d'une part, deux moments distincts et situés, et, d'autre part, deux images semblables. Les deux moments sont nécessairement distincts puisqu'ils se sont déroulés dans deux lieux différents et ils sont manifestement situés puisqu'ils occupent une place précise dans l'histoire de la jeune fille.

1.2.2 Le sentiment d'étrangeté (Similaires et Diachrones)

Le sentiment d'étrangeté combine un *écart fort* entre deux images et un *intervalle marqué* entre deux moments. Alors qu'il se tient au centre d'une cuisine de Stanton Harcourt, N. Hawthorne croit reconnaître, sous les traits d'une familiarité des plus aiguës, ce lieu dans lequel il n'avait, jusqu'alors, jamais mis les pieds.

Now – the place being without a parallel in England, and therefore necessarily beyond the experience of an American – it is somewhat remarkable, that, while we stood gazing at this kitchen, I was

haunted and perplexed by an idea that somewhere or other I had seen just this strange spectacle before³⁰.

L'affaire ne se résout que plus tard ; lorsqu'il tombe sur un ouvrage qui reprend une lettre d'A. Pope adressée au Duc de Buckingham.

This letter, and others relative to his abode here, were very familiar to my earlier reading, and, remaining still fresh at the bottom of my memory, caused the weird and ghostly sensation that came over one on beholding the real spectacle that had formerly been made so vivid to my imagination³¹.

Cette description renvoie à des expériences assez répandues. Elles sont essentiellement rattachées à l'association problématique de deux lieux. L'un étant éprouvé dans le passé et au travers d'une description, et l'autre étant éprouvé durant l'expérience présente.

Plus proche de nous, le même type de sentiment peut être éprouvé lorsque l'on visite pour la première fois une ville largement médiatisée. Nous pensons à New York ou Los Angeles qui, au travers du cinéma américain, font parties de ces lieux dont on peut avoir une description assez complète et assez précise en amont de leur expérience en propre. Dans une lettre adressée à R. Rolland, S. Freud décrit précisément ce phénomène qu'il a lui-même vécu en allant pour la première fois à l'Acropole. Mais si le cas de S. Freud à l'Acropole³² fait partie des exemples les plus connus, celui de N. Hawthorne se conçoit comme l'un des plus exhaustifs. L'explication logique de l'incident est en effet très simple. H. Hawthorne lit, dans sa jeunesse, la lettre d'A. Pope. Il se trouve fasciné par le style descriptif de l'auteur :

It is one of the most admirable pieces of description in the language,— playful and picturesque, with fine touches of humorous pathos,—and conveys as perfect a picture as ever was drawn of a decayed English country-house; [...]³³

Cette lecture laissera manifestement une trace dans la mémoire de l'écrivain américain mais, comme tous souvenirs, elle subit les effets du temps : elle tombe dans l'oubli. H. Hawthorne se retrouve alors des années plus tard face à un vécu qui lui donne, d'un côté la perception d'une cuisine anglaise, et, de l'autre, la remontée d'un souvenir indéfini auquel il ne peut rattacher qu'une intense familiarité. C'est en somme l'éprouvé de la trace qui remonte mais sans le contenu auquel il se rattache. Ne sont disponibles ni l'indication d'une place dans le temps, ni l'indice de son expérience originelle (littéraire dans ce cas précis).

³⁰ N. Hawthorne, *Our old home*, London, Smith, Elder & Co, 1863, (Version e-book), p.86.

³¹ N. Hawthorne, *Our old home, op. cit.* (Version e-book), p.87.

³² Nous reviendrons plus tard sur cet exemple qui est abordé par le biais de la psychanalyse et trouve l'explication de son émergence à travers la concrétisation d'une réussite sociale interdite par la condition modeste du père de l'analyste.

³³ N. Hawthorne, *Our old home, op. cit.* (Version e-book), p.87.

Nous avons donc bien deux moments différenciés et situés – même s'ils ne le sont que plus tard et rétrospectivement – et deux images bien distinctes, celle de la description d'une cuisine à la façon d'A. Pope et celle d'une présentification de la cuisine actuelle.

On pourrait penser qu'il n'y ait finalement aucune différence entre l'exemple de la patiente de S. Freud cité précédemment et celui de N. Hawthorne. D'un point de vue à la première personne, les deux vécus semblent identiques. En revanche, la nature des scènes mnésiques sont bien distinctes. D'un côté – celui de la jeune fille –, il s'agit d'une scène concrètement vécue ; de l'autre côté – celui de l'auteur anglais –, nous avons affaire à une scène imaginaire construite sur la base d'indices d'origine littéraire et épistolaire. Bien que les répercussions phénoménologiques puissent être rapprochées, le parcours de sens par lesquels elles émergent ne sont que plus différents. Dans un cas le souvenir émergent relève d'une expérience vécue, dans l'autre, il relève d'une construction imaginaire. Pour le moment, c'est sur cette distinction que nous justifierons la différence d'écart figuratif entre la *réminiscence* (ou résurgence) et le *sentiment d'étrangeté* que nous nous apprêtons à analyser. Nous reviendrons sur cette distinction avec davantage de précisions dans la seconde moitié de ce travail (§3.2.5).

1.2.3 L'habitude étrange (Similaires et Syncopés)

Si l'on considère à présent l'*habitude étrange*, on peut observer qu'elle se distingue des autres phénomènes par la combinaison d'un *écart fort* entre les deux images³⁴ et d'un *intervalle peu marqué* entre les deux moments. Dans un chapitre qu'il consacre au *déjà-vu*, H. Bergson écrit :

Chacun de nous a pu remarquer le caractère étrange que prend parfois un mot familier quand on arrête sur lui son attention. Le mot apparaît comme nouveau, et il l'est en effet ; jamais, jusque-là, notre conscience n'avait fait un point d'arrêt ; elle le traversait pour arriver à la fin de la phrase³⁵.

L'auteur emploie ce phénomène comme image didactique et non comme cas. Il faut cependant préciser que le *sentiment d'étrangeté* éprouvé par l'auteur, ne peut advenir qu'à partir de l'assomption sonore du mot. Il semble prendre « corps » dans une énonciation verbale. Il y a effectivement très peu de chances pour que ce sentiment puisse naître d'une lecture muette ou à partir d'une attention spécifiquement portée sur un mot dans un texte. À ce titre, les témoignages se rapportant au phénomène de *déjà-vu* font clairement ressortir l'importance, au cours de son expérience, de la modalité sensorielle de l'ouïe³⁶. Cette dernière peut intervenir comme facteur déclenchant, ou comme saillance phénoménologique prédominante lors de l'expérience.

³⁴ H. Bergson ira jusqu'à dire, comme nous le verrons, que les deux images sont d'une « nature ontologique » différente ; l'une virtuelle et l'autre actuelle. H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, rééd. Flammarion, 2012, p.191.

³⁵ H. Bergson, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, *op. cit.*, p.39.

³⁶ A.S. Brown, *The déjà-vu experience*, New York and Hove, Psychology Press, 2004, p.46.

La fausse reconnaissance est toujours « mise en marche » par le son de la voix d'une autre personne, ou bien par l'expression verbale de ma propre pensée³⁷.

J'écoutais ma voix comme j'aurais écouté celle d'une personne étrangère, mais en même temps, je la reconnaissais comme mienne, je savais que c'était moi qui parlait [...] ³⁸.

Ce qu'il est important de noter est qu'en réalité les deux percepts sont rapprochés par une sémantique mais écartés par une praxis. Depuis le passé de « l'habitude », il ne peut y avoir qu'un constat de l'efficacité du mot. Mais, depuis le présent du « dire », il y a un questionnement sur l'évidence de sa pertinence. Nous aurions tort de penser qu'il y a là un simple problème énonciatif. L'importance de l'assomption acoustique adossée au relief particulier que prend la praxis en cours, permettent de mettre en évidence le caractère récuratif du phénomène. Le sentiment décrit par H. Bergson ne s'assimile pas à une erreur discursive comme le lapsus³⁹, par exemple. L'habitude étrange ne relève pas d'un écart de sens entre ce qui est « dit » et ce qui est « pensé ». En bref, nous n'avons pas affaire à une assomption circulaire. Le phénomène rapporté par H. Bergson relève d'une récurativité de la praxis. C'est-à-dire une praxis qui s'interroge elle-même « par » ses habitudes.

Sur l'axe temporel de notre modèle, l'*habitude étrange* se retrouve donc bien dans les effets de la *syncope* ; il y a une structure dynamique qui construit sa propre temporalité et qui, de ce fait, s'isole du cours des choses. Mais le mot se voit soudainement partagé entre sa praxis saturée et sa praxis située. À la première correspond l'habitude de son efficacité dans « un » discours, à la deuxième correspond le vécu de sa pertinence dans « ce » discours. Tout se passe comme si, renvoyée au cours des choses, la dynamique du modèle discursif se « prenait les pattes » dans les mailles chronologiques du vécu.

1.2.4 La prophétie rétrospective (Semblables et Syncopés)

Dans le même type de phénomène mnésique qui se déploie au sein d'un vécu temporel *syncopé*, on retrouve la *prophétie rétrospective*. Elle associe deux moments et deux images séparés, respectivement, par un *intervalle* et un *écart faibles*. Dans un article de 1990, A. Vinson commente les approches respectives de S. Freud et de H. Bergson sur ce qu'ils ont écrit du phénomène de *déjà-vu*. À propos de l'hypothèse de S. Freud il écrit :

Lorsque nous cessons d'être plongés, comme l'on dit, dans notre rêverie (consciente), et que nous reprenons ce que nous n'avions d'abord qu'entr'aperçu, c'est à dire, selon Freud, que perçu inconsciemment, ou encore que perçu « sans nous en rendre compte », et, dans l'ignorance que ce que nous avions perçu consciemment au cours de notre rêverie était la suite de ce que nous

³⁷ E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.122.

³⁸ E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.132.

³⁹ J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004.

avons perçu inconsciemment, nous sommes naturellement conduits à penser que notre rêverie (consciente) était la préfiguration de ce que nous sommes alors en train de percevoir⁴⁰.

Si on suit l'interprétation faite par A. Vinson, l'origine de la prophétie rétrospective se trouverait dans un basculement spontané (donc inconscient) de la perception d'une situation actuelle vers un moment de rêverie. Bien que la situation suive son cours, notre pensée part « ailleurs » et surtout, « sans » qu'on s'en aperçoive. À ce titre, il suffit d'évoquer l'expérience du voyageur ferroviaire qui plonge dans ses rêveries à mesure que le paysage défile à sa fenêtre. Dans un premier temps, il observe les éléments en mouvement. Dans un second temps, sans s'en apercevoir, il ne fait plus que les laisser « glisser » indistinctement sous son regard.

Toujours est-il que l'argument d'A. Vinson réside, d'une part dans la spontanéité de cette mise en rêverie et, d'autre part, dans la spécificité du lieu de sédimentation des vécus en cours, à savoir, l'*inconscient*. L'auteur insiste sur le fait que cette rêverie reste « perçue » bien qu'elle le soit « inconsciemment ». En somme, nous pourrions dire qu'à la suite de la rêverie inconsciente, deux questions devraient percuter l'esprit de l'individu. Premièrement : Quand me suis-je mis à rêver ? Cette question montre en quoi le passage de la scène présente à la rêverie est spontané et donc, difficilement situable rétrospectivement. Deuxièmement : Que s'est-il passé pendant que je rêvais ? Cette deuxième question implique que l'individu est conscient d'avoir eu un moment de rêverie mais ne peut pas complètement reconstruire ce qui a dû se passer entre temps.

Mais bien qu'elle soit opaque, la situation à reconstruire (et non à retrouver) semble cependant conserver, à minima, une structure temporelle interne. On pourrait penser à une sorte de discours dont on sent encore l'effet dynamique, dont on soupçonne le contenu, mais dont on ignore la forme. L'ancrage dans le cours des choses semble alors se défaire et on ne sait plus bien, lors de cette tentative de reconstruction de la situation lacunaire, si l'on regarde le présent depuis un point d'ancrage situé dans le passé ou si l'on regarde le passé depuis un point d'ancrage situé dans le présent. Une circularité rétrospective est bien en place pour tenter de reconstruire le moment d'absence mais l'ancrage dans le présent semble « incertain ». Si l'individu disposait davantage que des seuls indices temporels internes à la situation inconsciemment perçue, s'il disposait de son « récit », c'est-à-dire d'un commencement et d'une fin, il lui serait impossible de confondre la place qu'occupe, dans son expérience, le moment de la rêverie et le moment d'absence qu'elle a entraînée. Nous pourrions imaginer, de ce parcours de sens, qu'il s'apparente à un « trou d'air » qui appelle d'être comblé, et dans lequel nous serions temporairement happés. Nous serions alors piégés dans une perception qui se situe dans le passé et regarde le présent comme un futur. S'il est clair que, d'un côté, le mouvement qui va du présent au passé relève d'une « rétrospection » et que, de l'autre, le mouvement qui va du présent au futur relève d'une « prospection », le phénomène que nous cherchons à cerner relève d'une « retro-prospection ». Une prospection effectuée depuis un passé plutôt que depuis le présent. Nous reviendrons plus tard et avec plus de précision sur ce double mouvement de prospection et de rétrospection (§2.5.2.2 ou §4.2.5.5).

⁴⁰ A. Vinson, « La fausse reconnaissance, le pressentiment et l'inquiétante étrangeté : Réflexions sur les conceptions respectives de Freud et de Bergson », *Psychologie et philosophie*, 4, 1990, p.475.

Si l'on devait tirer un enseignement de la *prophétie rétrospective*, il tiendrait dans le fait que depuis un simple moment de rêverie et jusqu'à l'ensemble des événements qui peuvent constituer notre vie, nous nous reposons sur nos petits récits intimes pour trouver une cohérence et un ancrage solide dans le temps. La remarque pourrait paraître absurde puisque nous savons depuis longtemps maintenant que l'Homme « se » raconte. Mais la prophétie rétrospective à cette particularité de nous faire « vivre » ce mécanisme plutôt que de ne nous faire « voir » ce que ce mécanisme est censé produire d'accoutumée. Et, d'une manière toute particulière, en rendant conscient un mécanisme non-conscient, elle nous révèle également ce en quoi nous nous employons à faire de notre « maintenant » l'aboutissement d'une quête d'hier. Il nous semble que nous voudrions trouver là, c'est-à-dire dans les éléments tangibles présents, les traces de notre volonté passée. La démarche à quelque chose de rassurant en regard de notre libre arbitre : *ce que je fais aujourd'hui est bien ce que j'avais décidé hier* ; mais le risque serait alors de ne voir dans l'expérience, en général, qu'un simple discours rétrospectif isolé de toute contingence environnementale.

Alors que l'exemple de N. Hawthorne montrait en quoi l'auteur re-construisait du passé dans le présent, la *prophétie rétrospective* révèle en quoi nous re-construisons du présent depuis le passé. Elle montre qu'en ratant un embrayage sur le devenir de la situation, la narrativisation de notre expérience se replie sur sa seule dynamique discursive. Et, à cet instant précis, le large destin ne peut que devenir qu'un étroit dessein. En somme, c'est prévoir ce qui vient de passer.

1.2.5 La paresthésie (Contraires et Synchrones)

La *paresthésie* se caractérise par un *intervalle faible* des moments et un *écart absolu* des images. Dans un article de 1913, l'auteur rapporte ce qu'il appelle l'inverse d'une paramnésie :

Le même sujet E. a sur sa cheminée deux vases qui ressemblent à des vases d'autel, en porcelaine, blanche, avec dorures. Un jour, il lui semble voir ces vases pour la première fois ; jamais ils ne lui sont apparus ainsi, avec cet éclat particulier des objets qui font irruption soudaine dans le champ du regard⁴¹.

En partant du principe qu'en sémiotique une valeur est tendue par deux valences – c'est-à-dire, entre état de l'âme et état des choses –, dans le cas de la *paresthésie*, elle semble littéralement « scindée ». Si l'on aborde ce problème par la notion d'*identité*, et bien que cette dernière soit généralement réservée pour qualifier un sujet individué, le passage cité devient particulièrement intéressant.

Commençons par insister sur le fait que deux objets ne peuvent être, sur le plan matériel, rigoureusement *identiques*. Certes il reste possible d'imaginer un dispositif générique de production – le moule par exemple –, mais le sens commun refuse

⁴¹ L. Dugas, « La dépersonnalisation, l'illusion du « déjà-vu » et celle du « jamais vu » », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 35, p.551. On retrouve un cas similaire chez C.P. Oberndorf (1941) cité par A.S. Brown, *The déjà-vu experience*, New York and Hove, Psychology Press, 2004, p.104 : « [...] objects with which he knows he is familiar appear unfamiliar as if he were seeing them for the first time ».

d'admettre qu'un seul de ses modèles puisse être l'exacte reproduction d'un autre. Pour ce qui est de la valeur, lorsqu'elle investit un objet, on sait qu'elle peut évoluer le long d'un axe qui va de l'unique au commun ; par exemple, du « tableau » d'un grand peintre, à une simple « toile enchâssée » et recouverte de peinture. En revanche, et bien qu'elle accepte la *ressemblance*, la valeur exclut le *double* ; il existe plusieurs autoportraits de Rembrandt, mais chacun reste unique⁴². L'*unicité* est donc la valence qui articule les dimensions matérielles et économiques d'un objet. Profitons de l'occasion pour rappeler que l'économie en question peut être pécuniaire, mais aussi langagière, psychique, pragmatique, etc. C'est dans ce sens que nous parlions d'*identité* de l'objet ; c'est à dire la *marque de son unicité*. Maintenant, si l'on revient à notre témoignage, et alors qu'il s'agit de deux vases, on peut dire que c'est bien l'*unicité* de la paire qui est considérée dans ce qu'elle apparaît de paradoxale au sujet.

Le problème du phénomène rapporté par « E. » pourrait alors être posé ainsi : de la paire de vases ou du sujet, à qui revient-il d'endosser la valeur d'*identité* au sein du discours ? D'un côté nous avons un sujet qui croit voir pour la première fois une paire de vases, de l'autre, nous avons une paire d'objets dont on sait qu'elle ne peut être qu'unique. Ainsi, dans le discours – et seulement dans ce dernier –, soit c'est l'objet qui est double, soit c'est le sujet. Si c'est l'objet, alors c'est qu'il a été remplacé par des copies⁴³ : quelqu'un est passé pendant la nuit et à remplacer les deux vases par d'autres modèles. La paire est semblable mais reste différente. « E. » peut bien y voir une « nouveauté », puisqu'ils sont *ressemblant* mais pas *identiques*. Si l'on considère que c'est le sujet qui est double, la chose ne s'explique que parce que « E. » est incapable de se *re-connaître*. L'individu qui sait que les vases étaient posés sur la cheminé, ne peut être le même que celui qui croit les voir pour la première fois. Mais s'il est plus évident – ou plus convenu – d'admettre que des objets se ressemblent au point de ne savoir si ce sont les mêmes exemplaires ou bien plutôt d'autres, il est en revanche plus difficile d'imaginer un individu enclin à se comprendre comme deux personnes distinctes. Alors que l'*identité* d'un sujet et d'un objet semble pouvoir se confondre au sein d'un discours, l'*unicité* reste au fondement de l'expérience de l'individu. L'ambiguïté interprétative du terme d'*identité* – à cheval entre individuation (*identité*) et ressemblance (*identité*) – ne tombe peut-être pas si mal. Et il faut bien remarquer que, premièrement cette ambiguïté ne se résout que temporairement par la prise de position au sein d'un discours et que, deuxièmement, cette prise de position, tout en prédisant objet et sujet, instaure l'*identité* – avec toutes ses ambiguïtés –, des uns et des autres. Mais, comme l'indique le phénomène de *paresthésie*, cette prédication peut être remise en question « par » et semer le trouble « dans » l'expérience en acte. D'une part, nous avons dit qu'au sein de l'expérience, aucun objet ne peut être l'exacte réplique d'un autre et, d'autre part, nous savons qu'un individu est précisément un individu parce qu'il est individué, c'est à dire unique. Le cas décrit par L. Dugas révèle alors un phénomène qui peine à trouver une description sémiotique depuis sa seule analyse discursive. Pour l'aborder, une donnée supplémentaire doit être considérée : le *temps vécu*. C'est ce temps vécu qui permet au sujet de se reconnaître

⁴² On peut penser ici aux passages sur la « réplabilité », les « doubles » et les « répliques » dans U. Eco, *La production des signes*, Paris, LGF, 1992, p.13.

⁴³ On peut relever que la logique adoptée pour décrire le phénomène est la même que celle rapporté pour décrire les syndromes de Capgras du type : « Si ça ne peut-être ma mère que j'ai devant moi, c'est que cette personne se fait passer pour elle ». Il y a une reconnaissance du semblable mais un refus de l'identité.

dans la durée pour faire de lui un individu, et qui lui permet d'ouvrir une dimension interprétative nécessaire à la gestion du paradoxe que la paresthésie lui soumet.

En somme, l'économie sur laquelle repose l'*identité* est statique et distributive ; elle est procurée par la nature close et calculable du discours. L'économie sur laquelle repose l'*unicité* est évolutive et chronologique ; elle est imposée par la nature ouverte et contingente du vécu.

La paresthésie révèle bien en quoi la valeur, au sein du discours, semble pouvoir se « scinder » alors même qu'on pense qu'elle n'est que « polarisée ». Et, c'est donc qu'il doit exister une différence entre les deux types de valeurs considérées ; celles qui s'expriment dans le discours et celles qui se vivent au travers de l'expérience. Si le concept de valeur reste transversal à tous les niveaux de description, l'observation de sa « scission » constitue surtout un argument en faveur duquel le discours ne peut être désolidariser de l'expérience. Les valences du vase dans le discours ne sont pas celles du vase dans l'expérience puisque si les premières permettent de concevoir deux sujets, les secondes imposent qu'un individu soit unique pour les reconnaître.

1.2.6 L'éternel retour du même (Identiques et Achrones)

L'éternel retour du même se caractérise par une *absence d'écart* entre les images et un *intervalle absolu* entre les moments.

Et il y aura un nouveau Socrate et un nouveau Platon et chaque homme sera le même avec les mêmes amis et concitoyens ; [...] Ce renouvellement du tout n'aura pas lieu une seule fois, mais plusieurs fois ; ou plutôt il arrivera que les mêmes choses se reconstruisent dans la même forme à l'infini⁴⁴.

« La même forme » nous renvoie d'emblée à une superposition rigoureuse des images. Ajouté à cela « Chaque homme sera le même avec les mêmes amis » donne une syntaxe temporelle *achrone*.

Tout est vain, tout est indifférent, tout *déjà fut* ⁴⁵.

Ce qu'il est primordial de noter est que seul un point de vue « objectif » permet de penser une différenciation des cycles de reconstruction des « mêmes choses » dans les « mêmes formes » et vécues par « les mêmes hommes ». En effet, c'est l'interprétation de l'observant – extérieur au système –, qui grâce à une catégorisation temporelle de type « fin-début », se rend capable de percevoir, dans la dynamique fermée de l'*éternel retour du même*, ses différents cycles reproductifs.

À contrario, d'un point de vue de son expérience, les cycles de l'éternel retour du même sont indiscernables. Comme les formes et les choses, les hommes et leurs

⁴⁴ *Stoicorum Veterum Fragmenta* cité par R. Bodei, *La sensation de déjà vu*, Paris, Seuil, 2008, p.18.

⁴⁵ F. Nietzsche (1883), cité par P. Virno, *Miracle, virtuosité, et « déjà-vu » : Trois essais sur l'idée de « monde »*, trad. M. Valensi, Paris, L'éclat, 1996, p.38.

relations, sont rigoureusement identiques aux cycles n et $n+1$, rien ne permet une différenciation phénoménologique de ces cycles. L'éternel retour du même est intéressant puisqu'il ne suggère rien moins qu'une annulation du vouloir de l'individu : « Tout est vain [...] ». Et, en annulant le vouloir de l'individu, il réduit l'intentionnalité à une entité transcendante qui aurait quantifié et programmé, d'avance, tout le sens de ce petit monde. Sont donc instantanément supprimés, un possible de signification, et une quête existentielle. En effet, à quoi bon continuer de vouloir si même la perception de ma propre vanité était déjà programmée ? Et, pire encore, que l'abandon même de ma volonté, l'était également ? Le vouloir ne se constitue même plus – dans son degré le plus faible – comme un « effet » de sens, il relève tout bonnement d'une « illusion » de signification.

Alors que dans le cas de la *prophétie rétrospective* l'expérience du temps « chronique » restait « palpable » à travers le mécanisme de notre habitude narrative, dans le cas de l'*éternel retour du même* tout semble se passer comme si la vie était absolument réduite à sa dynamique cyclique et sa totale autonomie systémique. En faisant un pas de plus, ne pourrions-nous pas dire de l'*éternel retour du même* qu'il mettrait à nu certains travers de l'idéalité ? En effet, que gagne-t-on à imaginer, au sein du vécu, une explication de la vie qui ne pourrait être vécue ? La modélisation de l'*éternel retour du même* ne peut pas « être » le système de la vie. Mieux encore, il semble montrer que la vie ne peut être considérée comme un système. La tentation est alors grande de prolonger la réflexion et d'admettre que la modélisation du discours ne peut en aucun cas « être » le système de l'expérience.

L'*éternel retour du même* soulève donc une problématique épistémologique. Il exacerbe les relations ambiguës d'une lecture subjective et/ou objective de l'expérience puisque précisément ici, le cas existe conceptuellement mais ne saurait trouver un quelconque ancrage – ni même une vague description – phénoménologique.

1.2.7 La métempsychose (Contraires et Achrones)

La *métempsychose* associe deux moments *achrones* et deux images *contraires*. Voyons comment Platon l'illustre :

Donc, l'âme qui est dans cet état (pure) s'en va vers ce qui lui est semblable : l'invisible, vers ce qui est divin, immortel, sensé ; [...] Mais, il peut arriver, je suppose, qu'au moment où elle se sépare du corps l'âme soit infectée, et non pas purifiée – cela, parce qu'elle s'associe toujours au corps et lui prodigue son attention, sa tendresse, et qu'elle est ensorcelée par lui, par ses appétits et ses plaisirs, au point de tenir exclusivement pour vrai ce qui a forme corporelle ; [...] quand c'est là son contenu, une âme de ce genre est tout alourdie, elle est tirée en arrière vers le lieu visible par peur de l'Invisible, [...] ceux qui n'ont jamais rien fait d'autre que bâfrer, forniquer, se souler, qui ne se sont jamais retenus, ceux-là viennent vraisemblablement plonger dans des corps appartenant à l'espèce des ânes ou de bestiaux de ce genre. [...] chaque espèce d'âme verra son lieu de destination déterminée par similitude avec son comportement ordinaire. [...] Ceux qui auront cultivé la vertu

publique et sociale [...] ont toutes les chances de se réintroduire dans une espèce animale qui soit sociable et de mœurs douces : abeille, si tu veux, ou guêpes ou fourmis ; [...] ils peuvent même réintégrer l'espèce humaine [...]⁴⁶.

Le corps devient l'instrument de médiation entre l'âme et le monde. Ce qui implique que la nature du corps dans lequel l'âme s'incarne, induit un rapport au monde qui lui soit propre⁴⁷. L'expérience du monde à travers le corps d'une fourmi doit être bien différente de celle vécue à travers le corps d'un âne. On ne peut alors qu'imaginer des perceptions du monde – des images – aussi éloignées que possible.

Par ailleurs, c'est aussi à travers les corps, et plus précisément encore, au travers de leur succession, que les moments qui seraient amenés à être reliés ne peuvent être que des plus éloignés. L'intervalle est en ceci absolu qu'il concerne deux « vies » différentes. Mais alors, comment l'une et l'autre pourraient-elles être reliées au sein d'un seul et même vécu ? Platon résout la question en postulant que, d'une part, l'âme est immortelle et que, d'autre part, elle est recouverte d'oubli à l'instant de sa réincarnation.

Cela étant, il nous a semblé tout à l'heure qu'il y avait peut-être là un indice suffisant de la nécessité, pour les âmes des morts, d'exister quelque part, un quelque part d'où justement elles viennent de nouveau à naître. [...] Pour nous, l'acquisition d'un savoir se trouve n'être rien d'autre qu'une réminiscence. D'après cette formule, il est nécessaire, je pense, que, dans un temps antérieur, nous avons appris ce dont nous nous ressouvenons à présent⁴⁸.

En somme ce dernier passage nous autorise à avancer qu'une « re-connaissance pleine » d'un savoir antérieur, c'est-à-dire une connaissance qui en « annule » l'oubli, est censée rendre compte, phénoménologiquement, du point de vécu depuis lequel deux vies se dévoileraient dans leur moment les plus radicalement distincts (sur le plan figuratif) et les plus radicalement éloignés (sur le plan temporel).

A l'instar de l'*éternel retour du même*, la *métempsychose* relève d'une conceptualisation qui ne peut pas réellement trouver d'ancrage phénoménologique (en dehors de sa représentation conceptuelle). Il est intéressant d'observer comment la rhétorique platonicienne s'appuie de déductions logiques opérées sur des termes contraires pour les projeter (et les assimiler) au plan du vécu. Il y a là un vaste débat mais il nous semble que la *métempsychose* et l'*éternel retour du même* sont, en quelque sorte, deux exemples qui vont à l'encontre d'une théorie de la signification qui ne se baserait que sur des rapports logiques de termes à termes. Il y a, entre les termes – qui ne peuvent recouvrir

⁴⁶ Platon, *Phédon*, trad. M. Dixsaut, Paris, GF Flammarion, 1991, p.245-247.

⁴⁷ Dans une approche écologique de la signification, l'argumentation de Platon nous renvoie spontanément au concept d'Umwelt chez Von Uexküll. Pour exemplifier les différences qu'il peut y avoir entre une appréhension du monde selon des corps différents on peut relever cet exemple : « Mais des expériences plus poussées ont révélé que le choucas ne connaît pas du tout la forme de la sauterelle immobile, mais n'est réglé que sur la forme en mouvement. Cela expliquerait pourquoi beaucoup d'insectes adoptent « l'immobilité du mort ». Si leur forme-immobile n'existe pas du tout dans le monde perceptif de leur poursuivant [...] et les chercher ne permet même pas de les trouver ». J. Von Uexküll, *Milieu animal et milieu humain*, 1934, trad. C. Martin-Fréville, rééd. Payot et Rivages, 2010 p. 89.

⁴⁸ Platon, *Phédon*, *op. cit.*, p. 228.

qu'imparfaitement un phénomène –, et la manipulation logique de ces termes « imparfaits » pour en expliquer d'autres, un hiatus qui doit être considéré dans l'institution d'un « plan de l'existence »⁴⁹.

1.2.8 Le déjà-vécu (Identiques et Synchrones)

Dans l'ouvrage d'E. Bernard-Leroy qu'il consacre à la fausse reconnaissance, on peut trouver le témoignage ci-dessous :

Trois jours avant la fin du procès, au moment où le défenseur lui adressait une question sans grande importance, il eut tout à coup l'impression d'avoir déjà vu toutes les personnes qui se trouvaient dans la salle *dans les mêmes situations*, tandis qu'on lui adressait la *même* question, *dans les mêmes circonstances*.⁵⁰

Ici, aussi bien l'*intervalle* entre les moments que l'*écart* entre les images semblent nuls. Ce qui caractérise le *déjà-vécu* est ce moment de parfait recouvrement, dans l'espace et dans le temps, de deux vécus. Il ne faut pas se laisser tromper par l'aspect mnésique attribué à l'une ou l'autre des scènes. Ce détour mnésique est davantage une réponse « commode » au vécu du paradoxe.

H. Bergson nous explique très bien que le phénomène n'est pas l'analogon d'une expérience telle qu'on peut en trouver lorsque l'on se tient face à une scène (au sens très large que ce terme peut avoir) :

Si j'assiste pour la seconde fois à une comédie, je reconnais un à un chacun des mots, chacune des scènes ; je reconnais enfin toute la pièce et je me rappelle l'avoir déjà vue ; mais j'étais alors à une autre place, j'avais d'autres voisins, j'arrivais avec d'autres préoccupations; en tout cas je ne pouvais pas être alors ce que je suis aujourd'hui, puisque j'ai vécu dans l'intervalle⁵¹.

Dans le cas qui nous intéresse, il s'agit bel et bien d'une présentification à l'*identique*, et des événements, et du point de vue qui les observe. C'est sur ce point précis, cette exacte duplicité d'un moment, que le phénomène de *déjà-vécu* se différencie de tous les autres phénomènes mnésiques. Il ne s'agit pas d'une impression de ressemblance

⁴⁹ La question est celle que pose M. Heidegger à travers le *Dasein* et qui, nous semble-t-il, fait l'objet d'une interprétation personnelle dans la définition du « plan de l'existence » chez J. Fontanille, *Paysages, expérience et existence. Pour une sémiotique du monde naturel*, *op. cit.*. Nous nous interrogeons alors sur ceci : comment le *Dasein* pourrait-il « être » le temps s'il ne peut que « se » le représenter à partir d'un « débrayage ontologique » ? Le *Dasein* est, selon nous, davantage pensé comme une phénoménalité relevant de récursivités plutôt que de rétrospctions, « Il n'est donc pas question de chercher l'origine du temps ailleurs qu'en nous-mêmes, dans cette temporalité que nous sommes, [...], c'est-à-dire se demander si nous ne sommes pas *nous-mêmes* le temps. Car c'est là l'unique moyen de « parler temporellement du temps », au lieu de l'hypostasier comme *identité* qui nierait précisément son caractère temporel. ». F. Dastur, *Heidegger et la question du temps*, Paris, PUF, 1990, rééd., PUF, 2011, p.18.

⁵⁰ E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.110.

⁵¹ H. Bergson, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, *op. cit.*, p.34.

comme dans le cas du *sentiment d'étrangeté* ou du *sentiment de familiarité*. Il ne s'agit pas non plus d'une manifestation capricieuse ou diaphane comme dans la *réminiscence* ou le « Tip Of the Tongue »⁵². Il n'est pas question d'une confrontation problématique entre généralité et spécificité comme dans l'*habitude étrange* ou la *paresthésie*. Pas plus qu'il ne concerne une certaine conceptualisation de la vie et de son expérience comme dans la *métempsychose* ou l'*éternel retour du même*. Non, dans le cas du *déjà-vécu*, et bien que l'individu ne soit pas dupe, l'impression est celle d'une parfaite *identité* (au sens d'identique) de deux moments.

Cette dernière observation nous permet de relever que dans le paysage des phénomènes mnésiques qui nous concerne, le *déjà-vécu* est celui où la question épistémologique est la plus compacte. Notons à ce titre un fait étonnant : le phénomène semble indiquer que l'individu conçoit assez bien d'être alerté de « mal » percevoir mais qu'il conçoit assez mal d'être alerté de « bien » percevoir. Pourquoi n'y aurait-il pas un « plus » perceptif, là où l'on pense qu'il ne peut y avoir qu'un « moins » perceptif ? S'il paraît clair que les illusions et leurs repérages font partie de l'expérience perceptive, il semble tout aussi évident que cette expérience perceptive « se trompe » davantage qu'elle ne « révèle ». Même dans le cas de la *paresthésie*, la dimension épiphaniatique reste toujours en arrière-plan de l'incohérence du vécu en cours. Nous voulons dire par là que, quel que soit le nom qu'on veuille donner à cette fonction de repérage – la psychologie contemporaine propose d'y voir un mécanisme « métacognitif » –, l'issue est toujours la même : elle dénonce un vécu « impossible » et elle désigne des phénomènes « invivables ». Et, en y réfléchissant bien, ils le sont effectivement puisqu'en toute logique, ils ne peuvent avoir « vraiment » lieu⁵³. La question se déplace alors jusqu'à l'origine judiciaire de cette inviabilité. Quels sont les éléments par lesquels cette incohérence émerge et sur lesquels se reposera la construction d'une issue au paradoxe ?

Si l'on aborde la question en considérant le *déjà-vécu* comme un problème de « remémoration du passé », on interroge simplement la fiabilité d'un système mnésique. Il suffira alors de se dire que le *déjà-vécu* est une sorte de « beug » du système. Un accident, donc, qui pourrait, cependant, trouver des descriptions assez variées. Par exemple, d'un point de vue d'une sémiotique du discours (de tradition passionnelle), on pourrait chercher un rapprochement avec la figure du « bégaiement ». Il y aurait alors, quelque chose qui tiendrait d'un « excès de zèle » de la prestation mnésique. Quelque chose qui ferait déborder l'énonciation de son propre discours. Le cas de la patiente de S. Freud (§1.2.1) serait, en ce sens, un bon support d'analyse. Si l'on adopte une perspective linguistique cette fois, on pourrait se demander si l'aphasie⁵⁴ – dont le TOT (Tip Of the Tongue) constituerait une bonne porte d'entrée –, n'aurait pas quelques enseignements à nous prodiguer. Il s'agirait, dans

⁵² Nous n'avons pas encore abordé le phénomène du TOT (« Tip Of the Tongue » ou « mot sur le bout de la langue » en français). Nous y reviendrons à plusieurs reprises (§3.2.3.1.). Pour l'heure il suffit d'y voir ce que d'aucun connaît ; c'est à dire un phénomène au travers duquel on cherche le mot qui nous manque pour poursuivre notre phrase (et que nous sommes convaincus de connaître). Nous « savons que nous savons » et c'est la raison pour laquelle nous poursuivons avec insistance notre investigation mémorielle.

⁵³ Nous précisons que les croyances (religieuses, mystiques, etc.) sont à distinguer des manifestations phénoménologiques de leur contenu. On peut croire en la réincarnation mais il reste difficile de la « vivre » ; on peut vivre une croyance, moins ce que cette croyance « raconte ».

⁵⁴ R. Jakobson, *Langage enfantin et aphasie*, Paris, Les éditions de minuit, 1969, rééd., Paris, Flammarion, 1980.

ce cas, de considérer le phénomène comme un affaiblissement de la mémoire en regard de ses prestations sémantiques habituelles. D'un point de vue positiviste pour finir, on chercherait une explication causale en corrélant l'activité mnésique et l'intégrité cérébrale. Dans tous les cas et selon une approche qui ferait du déjà-vécu, un problème de « remémoration du passé », l'origine du phénomène est, en quelque sorte, « externalisée ». Qu'on l'envisage comme une lutte entre des discours conscients et inconscients, comme une difficulté cognitive plus ou moins aiguë, ou comme un dysfonctionnement cérébral, son origine et sa formation restent hors de portée pour l'individu.

Si l'on aborde cette fois la question en considérant un problème « de reconnaissance du présent », on attaque plus directement le vécu du phénomène. Et, dans ce cas, le déjà-vécu pourrait être vu comme une « aberration perceptive ». Le jugement épistémique joue ici en plein puisque c'est précisément lui qui condamne l'expérience en cours et qui mentionne son inviabilité. Cette inviabilité repose, à première vue, sur deux points. Le premier concerne une connaissance des lois et contraintes physiques à l'intérieur desquelles l'individu se meut et évolue au quotidien. Le deuxième se rapporte à l'intégration de la *contingence* au sein de ce vécu.

Pour commencer, rappelons que lorsqu'un déjà-vécu émerge, les scènes qui se présentent à l'individu sont parfaitement distinguées et parfaitement identiques. Pourtant, le bon sens indique que, d'une part, on ne peut pas se trouver à deux endroits en même temps – ce qui aurait pu permettre de justifier la « distinction » des scènes – et que, d'autre part, les objets matériels qui les constituent ne peuvent s'interpénétrer – ce qui aurait pu permettre de justifier « l'identité » des scènes. En effet, même en admettant l'existence – peu probable – de deux tasses résolument identiques, il ne reste pas moins évident qu'aucune situation physique ne permettrait que les tasses se « traversent » mutuellement pour reposer au même endroit. La loi vaut également pour des observateurs et leurs observations. Si deux observations simultanées ne peuvent adopter le même angle de vue – la place est nécessairement prise par l'un ou l'autre des observateurs –, deux représentations identiques ne peuvent se produire⁵⁵. Que l'on parle, d'individus ou d'objets, identiques ou différents, deux choses posées à la même place impliquent nécessairement deux moments séparés dans le temps. C'est à partir de ce constat des plus communs, de cette connaissance toute intuitive des lois physiques au travers desquelles l'individu se meut et évolue à tout instant, que le paradoxe d'une parfaite distinction et d'une parfaite identité cherche à se résoudre en attribuant à l'une des deux scènes une origine passée. En somme, le déjà-vécu n'est rien moins qu'un cas manifeste d'une construction vécue de la chronologie.

Le deuxième point concerne une autre connaissance intuitive qui découle de la première et qui implique, chez l'individu, la prise en compte de la *contingence*. Aussi proche qu'il puisse paraître d'un vécu antérieur, le vécu en cours ne peut lui être identique. C'est précisément ce que dénonce le vécu d'incohérence du déjà-vécu et c'est ce qui le rend, logiquement, invivable : une scène ne peut être re-vécue à l'identique. En adoptant un point de vue plus technique et en suivant E. Husserl sur ce point, on peut même observer que cette « vérité » est enraciné dans les niveaux les plus « profonds » de l'expérience.

⁵⁵ Bien qu'elle soit effective et productrice de sémiologie, la saisie analogique ne peut être identique à – ou confondue avec – la saisie individualisée qu'elle se « représente ».

De même que chaque instant (et chaque laps de temps) est distinct pour ainsi dire « individuellement » de chaque autre, et qu'aucun ne peut avoir lieu deux fois, de même aucun mode d'écoulement ne peut avoir lieu deux fois.⁵⁶

En faisant un pas de plus dans le raisonnement, il devient possible de constater, et nous y reviendrons, que la *contingence* n'est pas seulement vécue, elle est même attendue (§3.3.2.2). Et cette attente fait partie de la constitution courante du vécu en cours. Cela revient à dire que si elle n'est pas perçue – d'une manière ou d'une autre – au moment de l'évaluation épistémique, un vécu d'incohérence émergera systématiquement chez l'individu.

On peut alors remarquer, encore une fois, que se pose le problème de l'articulation du discours avec l'expérience. Nous avons d'un côté un lieu régi par des lois physiques qui sont profondément ancrées dans le vécu de l'individu et, de l'autre, des représentations dont l'individu sait qu'elles doivent contenir un degré de *contingence*. Or, le *déjà-vécu* se manifeste comme le vécu d'un phénomène qui semble se soustraire à ce savoir intuitif et profondément ancré ; il présente à l'individu deux scènes tout à la fois distinguées et identiques. La question de l'inviabilité (ou du vécu d'incohérence) décrit alors la relation, ici contradictoire et incompatible, entre ces deux ordres d'indices dont l'individu fait usage pour construire le sens au cours de l'expérience dite « normale ».

Il serait alors tentant de résoudre le problème sémantique du phénomène de *déjà-vu* en décidant qu'au *déjà-vécu* correspondraient les phénomènes qui pointent surtout le vécu (relatif au lieu physique) et qu'au *déjà-vu* correspondraient les phénomènes qui désignent plutôt le jeu des représentations (relatif aux scènes représentées). Le premier mettrait en exergue des raisonnements intuitifs qui prennent leur source dans des vécus non-spécifiques, tandis que le deuxième mettrait en lumière des raisonnements logiques qui se serviraient de représentations pour résoudre le paradoxe. Mais il nous semble que se tient là un piège « langagier » et un des travers de la « catégorisation ». En suivant cette voix, ne serions-nous pas en train de dissocier artificiellement, par une opportunité de langage, un seul et même phénomène ? A bien y regarder, il semblerait que le phénomène que nous chercherions à étudier se constitue surtout par une intégration des deux « raisonnements ». Il ne s'agit donc pas de choisir entre *déjà-vu* et *déjà-vécu*, entre vécu et représentations, mais de trouver une voix qui permette de ne rien trahir des spécificités du phénomène tout en lui reconnaissant les deux raisonnements. Nous voilà donc, encore une fois, confrontés à la question du temps puisqu'il s'agira de comprendre comment il peut mettre en mouvement ces deux types de « raisonnements ».

Il nous revient de faire remarquer, avant de conclure, que par commodité de langage – et bien que nous ayons stratégiquement utilisé le terme de « *déjà-vécu* » pour mettre justement l'accent sur la dimension du « vécu » –, nous conserverons le terme de « *déjà-vu* » pour désigner le phénomène que nous étudierons tout au long de ce travail. Nous garderons cependant bien en tête qu'il s'agit d'un phénomène qui articule les dimensions de représentation et de vécu.

⁵⁶ E. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, (1928), trad. H. Dussort, PUF, 1964, rééd. PUF, 2002, p.42.

1.2.9 Résumé et problématiques

Trois remarques importantes peuvent venir conclure cette première approche d'une *aperception vive de co-présence contiguë*.

En premier lieu, elle nous a permis de détailler et de distinguer un certain nombre de phénomènes qui, sans se confondre avec le *déjà-vu*, sont très proches de ses caractéristiques. On a pu remarquer que chacun de ces phénomènes construit un rapport particulier entre les images présentifiées et l'intervalle de temps qui les sépare. On peut également noter que ces différents rapports permettent de rendre compte d'un réseau de spécifications compactes autour du phénomène. Nous dirons alors qu'à défaut d'une définition précise du *déjà-vu*, nous avons pu déterminer, à minima, ce que le *déjà-vu* n'est pas.

Deuxièmement, certains des phénomènes répertoriés problématissent la question du point de vue. Pouvons-nous rester à l'extérieur du système censé rendre compte du phénomène pour pouvoir l'aborder, ou devons-nous adopter un point de vue immersif ? L'*éternel retour du même* et la *métempsychose* forment en quelque sorte les illustrations canoniques de cette question particulièrement délicate. Premièrement elles dénoncent des constructions intellectuelles en désaccord avec l'expérience empirique des choses et, deuxièmement, elle montre que la *contingence* ne peut être exclue du vécu.

Troisièmement, l'ensemble des phénomènes étudiés, chacun à leur manière, semblent indiquer une relation problématique entre une sémiotique du discours et une sémiotique de l'expérience. La *paresthésie* et le *déjà-vécu* exhibent phénoménologiquement cette question épistémologique. Si la valeur reste une notion commode et adaptable à tous les niveaux de descriptions sémiotiques, il est moins certain que celle de valence puisse atteindre le même niveau de transversalité. En effet, il y a tout lieu de penser que les valences de l'expérience soient, au moins en quelques points, différentes de celles du discours. L'économie initiée par les unes et par les autres ne semble pas reposée sur les mêmes principes puisqu'elles peuvent se retrouver, comme dans certains phénomènes étudiés, dans des « impasses discursives ». C'est le cas pour la *paresthésie* mais également pour le *déjà-vécu* qui révèle, à un autre niveau, la problématique du jugement épistémique. Nous avons en effet remarqué, avec ce dernier, que l'individu était pris dans un paradoxe où représentation et vécu ne trouvaient pas de résolution immédiate. Nous avons indiqué que d'un côté l'individu considérait intuitivement des règles et contraintes physiques auxquelles il était quotidiennement confronté et que, de l'autre, il s'appuyait sur des représentations potentiellement erronées. Si la *paresthésie* faisant plutôt pencher la balance du côté de la valeur et des représentations, le *déjà-vécu* tendait davantage la question vers le vécu et l'expérience.

Ces trois observations nous semblent toutes avoir un dénominateur commun, il s'agit du *temps vécu*. En effet, chacun des paradoxes que ces phénomènes mettent à nu, et bien qu'ils soient tous pris dans l'instantané de la *mnémé*, ne peut être abordé sans prendre en considération les différentes dimensions temporelles qui constituent le vécu de l'individu.

Pour préciser cet argument, revenons sur notre schéma et commençons par remarquer que deux groupes de phénomènes le traversent.

Sur l'axe bleu on peut reconnaître des phénomènes où l'individu et son histoire occupent une place prépondérante. Ces phénomènes ne prennent sens que si l'on considère la nature biographique des éléments mnésiques engagés dans son avènement. Si l'on se penche, par exemple, sur le cas « extrême » de la *métempsychose*, on peut relever cet élément biographique dans la succession des corps incarnés. Si l'âme est, comme le voulait Platon, l'élément qui perdure et traverse l'ensemble de ces incarnations, on peut tout à fait voir dans l'âme ce que l'on considère ici comme individu. C'est-à-dire une entité susceptible de se *re-connaître* dans le temps. À l'extrême opposée, le déjà-*vécu* exacerbe cette relation de l'individu à sa propre histoire puisque certaines personnes vont même jusqu'à penser que le phénomène inclut un souvenir inséré, à leur insu, dans leur mémoire. C'est donc bien l'individu et sa *reconnaissance* biographique qui sont, d'une part, questionnés et, d'autre part, problématisés au sein même du phénomène.

Sur l'axe vert en revanche, c'est le système et ces procès qui priment. Tous semblent reposer sur une forme d'habitude qui, à l'occasion, « déraile » ou devient inopinément saillante. Mais même dans ce dernier groupe de phénomènes, dont on pourrait penser qu'ils relèvent avant tout de la dynamique interne d'un système, le *temps vécu* est indispensable à leur compréhension phénoménale. Si l'*éternel retour du même* exacerbe ce en quoi une simple dynamique – calculable, prédictible, atemporelle – ne satisfait pas pleinement l'expérience de la vie, le cas de la *paresthésie* montre que la *re-connaissance* – et donc le temps chronique qu'elle nécessite – est à l'origine de toute économie ; c'est-à-dire de tout système sémiotique mis en fonctionnement. Dans tous les cas, les phénomènes étudiés précédemment montrent en quoi la question du *temps vécu* est déterminante.

Si l'on accepte, à titre provisoire, de reconnaître dans les cas distribués sur l'axe bleu une famille de phénomènes qui questionne notre rapport à l'expérience et dans les cas distribués sur l'axe vert ceux d'une famille qui questionne une sémiotique du discours, on peut alors se rendre compte que le *temps vécu* devient un élément fondamental de leur relation. En effet, il semble que ce soit dans le tissage d'une « dynamique discursive » et « d'une chronologie expérientielle » que se construit le sens dans ses manifestations courantes. Lorsque ce tissage se desserre, un paradoxe émerge à la conscience de l'individu.

Reprenons rapidement les différents cas analysés en nous focalisant sur leur relation au *temps vécu* et leur ambivalence vis-à-vis d'une sémiotique discursive pour étayer cet argument.

La *réminiscence*, abordée depuis l'exemple de la patiente de S. Freud, relève d'une compénétration en acte de deux discours. Le phénomène décrit pourrait être rapproché de celui du lapsus chez J. Fontanille⁵⁷. Selon l'auteur, le lapsus émerge d'une lutte entre deux discours concurrents. Mais, dans cette approche par le conflit, la lutte est reconstruite à partir d'une observation de la « victoire ». Dans le cas de la patiente de S. Freud, c'est le vécu de la lutte qui prime ; on observe la compénétration en acte des deux discours. La différence entre ces deux exemples se joue principalement sur la conception « statique » du premier et l'essence « chronique » du deuxième. Une approche par le discours d'un côté, une approche par l'expérience de l'autre. Si le temps du discours peut être réduit à une dynamique (la théorie des modalités par exemple)

⁵⁷ J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004.

celui de l'expérience repose nécessairement sur une *re-connaissance*. Et cette *re-connaissance* ne peut advenir qu'au travers d'un temps chronique.

Ensuite, le *sentiment d'étrangeté*, étudiée depuis le témoignage de N. Hawthorne, montre ce en quoi le contenu d'un souvenir – vécu ou construit – influe sur la perception de l'expérience en acte. Ici on peut observer que c'est la nature des valences qui font émerger le phénomène. Les valences relatives au souvenir de la cuisine anglaise reposent sur une construction imaginative. Il y a de fortes raisons de penser que si N. Hawthorne avait déjà « visité » une cuisine anglaise, il n'aurait fait que reconnaître la similarité des deux scènes, celle de son souvenir et celle de son entour. Mais l'auteur insiste sur le *sentiment d'étrangeté* qui accompagne sa visite. On peut donc avancer l'hypothèse selon laquelle les valences établies à travers une formulation et une interprétation linguistique (le contenu « imaginé » d'un souvenir) sont moins spécifiques que celles issues de l'expérience⁵⁸ (le contenu « vécu » d'un souvenir). Étant donné que dans ces deux cas le sujet prend part à l'organisation discursive du souvenir, il nous faudra déterminer ce sur quoi peut reposer cette différence. Nous avancerons que cette dernière suppose une dimension sensori-motrice dont dispose la « situation » vécue et dont ne dispose pas la « scène » représentée (ou imaginée). Nous y reviendrons (§3.3.2.1).

Concernant l'*habitude étrange*, on voit que c'est la praxis qui vient se confronter au discours. Puisque c'est l'habitude d'une praxis discursive qui perd « à la longue » – mais retrouve occasionnellement – sa spécificité expérientielle, on pourrait presque penser qu'il s'agit là de l'inverse du *sentiment d'étrangeté*. Le mot que l'on a pour habitude d'employer « machinalement » reprend tout à coup son relief particulier. Comme le suggère très justement P. Virno, le mot est tout à la fois « dit » et « mentionné »⁵⁹. Il retrouve une fraîcheur perdue. Le temps de la praxis devient alors indécis, à l'intervalle de la généralité du discours et de la spécificité de l'expérience, et, encore une fois, on fait face à une dialectique de la dynamique et de la chronologie.

La *prophétie rétrospective* montre une articulation perturbée – toutes échelles de temps confondues – entre la narrativisation de l'expérience et son vécu. Nous avons dit de la prophétie rétrospective qu'elle mettait à nu cette narrativisation ininterrompue. Elle la donne à voir dans son mécanisme plutôt que dans son produit. Dans la construction du vécu, le récit est donc tout aussi important que l'expérience. Mais il doit conserver une retranscription des traces biographiques sans jamais se confondre avec la forme dynamique et atemporelle de son seul discours. Voilà ce que pourrait être l'essentiel de l'enseignement dispensé par le phénomène de *prophétie rétrospective*. Par ailleurs, la *prophétie rétrospective* interroge également la question du point de vue descriptif puisqu'à la suivre, nous pourrions penser qu'il soit possible de se placer « dans le passé » pour envisager le futur. Les choses semblent en effet bien

⁵⁸ P. Basso Fossali est explicite à ce sujet : « [...] la valence locale "harcèle" souvent les protocoles d'action qui ont déjà établi des paramètres de rationalité. Dans ce cadre, les valences expérientielles ont un pouvoir de contestation sur les valeurs qui suivent le "fil du discours", puisqu'elles montrent des valeurs compétitives en vigueur et avec une implication incontestable (*inbérance* du corps à l'environnement). [...] Il faut proportionner les exigences expérientielles, qui empêchent dans tous les cas de reconduire l'environnement à une reproduction représentationnelle : l'ancrage de valences expérientielles reste le couplage avec l'entour ». P. Basso Fossali. *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, p.213.

⁵⁹ P. Virno, *Miracle, virtuosité, et « déjà-vu » : Trois essais sur l'idée de « monde »*, trad. M. Valensi, Paris, L'éclat, 1996, p.24. La citation exacte est : « le terme est utilisé mais en même temps mentionné [...] ».

différentes selon qu'on envisage le futur depuis un point d'observation situé dans le passé ou depuis un point d'observation situé dans le présent. C'est dans le choix d'un de ces deux points d'observation qu'est prise en compte – ou non – la *contingence* dans la construction du sens. Dans le premier cas, le futur est déjà programmé puisqu'il n'est rien d'autre que le présent. Dans le second cas, le futur est indéterminable et indéterminé puisqu'on l'envisage depuis le présent. Le récit – chronique par essence – a donc une importance capitale dans la prise de position de l'instance du discours et du rapport du vécu vis à vis de la *contingence*.

La *paresthésie*, de son côté, semble questionner l'autonomie sémiotique du discours. Si l'on envisage, par exemple, la théorie des modalités comme un appareil théorique capable de saturer le sens, on peut se rendre compte que la *paresthésie* défie cette approche en relevant d'un cas qui ne peut se résoudre sans considérer la *re-connaissance* comme prédicat de base. La question d'un temps chronique devient alors centrale ou, à minima, complémentaire à celle, plus dynamique, du discours.

En composant une représentation de la vie depuis ses points de vue objectif et subjectif, l'*éternel retour du même* interroge, lui aussi, la question du *temps vécu*. Si, « de l'extérieur », la vie peut être « représentée » selon un système d'une parfaite circularité et d'une parfaite identité, il semble beaucoup moins probable que ce système puisse être « vécu » « de l'intérieur ». La raison en est précisément le rapport au temps. Dans le cas de l'*éternel retour du même*, ce temps est littéralement aboli. Certes il reste possible, d'un point de vue objectif, de parler de cycles, mais d'un point de vue à la première personne, le dispositif ferait qu'aucune différence – et par là-même aucune chronologie – ne puisse-être vécue. Certes il serait probablement possible de percevoir des scènes au sein desquelles on resterait capable de distinguer le café de la tasse, la table de la chaise, la cuisine de la maison. Mais que deviendraient ses représentations à l'instant où l'on serait convaincu qu'elles se constituent à l'égal de ce qu'elles ont été et, surtout, de ce qu'elles seront ? En concevant ma vie comme la re-présentation en acte d'un modèle transcendantal, d'une part ma liberté d'agir se réduit à une exécution de programmes et, d'autre part, ma propre conception du *temps vécu* ne peut que m'y faire voir une forme d'illusion. Il n'y a de *temps vécu* que d'évolutions et de changements. La représentation n'est, quant à elle, que de dynamisme. L'*éternel retour du même* nous montre, assez simplement finalement, que le *temps vécu* est une dimension indispensable à celle de la signification ; et nous n'entendons pas par là un « sens de la vie » mais simplement de ce qui peut « faire sens » pour l'individu.

La *métempsychose* pourrait presque être vue comme une « image » généralisante du principe de reconnaissance. Elle viendrait en quelque sorte compléter à un niveau macro ce que la *paresthésie* nous raconte à un niveau micro. L'une et l'autre nécessitent une *re-connaissance* pour construire leur valeur. En ce qui concerne la *métempsychose* il s'agit d'une valeur *éthique* puisqu'elle engage un parcours qui fait correspondre comportements passés et incarnation à venir. Pour ce qui est de la *paresthésie*, il s'agit d'une valeur plus modestement *pragmatique* mais qui est, de toute évidence, indispensable au projet de la première. On pourrait dire alors que, dans le cas de la *métempsychose*, la *re-connaissance* opère à un niveau *existentiel* et que, dans le cas de la *paresthésie*, elle s'effectue à un niveau *expérientiel*. Il y a donc une *re-connaissance* qui s'effectue dans le *temps vécu* de l'action de l'individu (pragmatique) et une *re-connaissance* qui s'effectue dans le *temps vécu* de l'acte (éthique). On remarquera l'étroite intrication

de ces deux types de *re-connaissance* – et des valeurs qu’elles construisent – dans l’ensemble des cas étudiés ici.

Dans le paysage des phénomènes mnésiques, le *déjà-vécu* est certainement celui qui démasque le plus radicalement la *contingence* du vécu. Il permet de montrer qu’une parfaite identité ne peut être vécue que sous les traits d’un problème. En somme, chaque vécu « est » et « doit être » différent bien qu’il puisse être ressemblant. Et chacune des différences que ces vécus engendrent semble reposer sur une *contingence* « attendue ». Tout vécu qui ne satisferait pas cette attente alertera l’individu et lui signalera une situation paradoxale (ou « invivable »). Malgré sa formulation trompeuse, le « temps vécu » comporte donc également une dimension d’attente. Et c’est peut-être dans cette attente fondamentale que se rejoignent les problématiques du *déjà-vécu* et de l’*éternel retour du même*. Le premier l’exhibe par son vécu, le deuxième l’interroge par son annulation. Dans tous les cas, qu’elle soit vécue ou bien pensée, la *contingence* fait partie de la construction du sens et du dialogue sémiotique entre discours et expérience. Nous reviendrons fréquemment sur ce point tout au long de ce travail.

En ce qui concerne la question épistémologique des relations entre sémiotique du discours et sémiotique de l’expérience, les cas étudiés et les paradoxes au sein desquels ils se révèlent, tendent à montrer que le sens se fait et se défait « au travers du » et « par » le *temps vécu*. L’indispensable implication d’une *re-connaissance* et d’une *contingence* dans la signification, voilà, en somme, ce qu’une systématisation d’*apperception vive de co-présences contiguës* est susceptible de nous dévoiler. Mais, puisqu’il nous revient d’interroger le phénomène de *déjà-vu* dans ce qu’il implique surtout d’expérience, il convient maintenant de nous pencher davantage sur ses saillances et ses aspérités phénoménales.

1.3 LE DÉJÀ-VÉCU SPÉCIFIÉ

1.3.1 Stéréotypie et déjà-vu, une polémique de la régularité

Dans son article consacré au *déjà-vu*, H. Bergson s'interroge sur la constance phénoménologique du phénomène.

En vérité, on peut se demander s'il existe une illusion aussi nettement stéréotypée⁶⁰.

Nous prenons la remarque de H. Bergson en négatif pour faire remarquer qu'un phénomène, même une illusion – hormis peut-être celles comme la persistance rétinienne qui peut se concevoir comme une illusion « physiologique » et non comme une illusion « perceptive » –, ne peut pas, par définition, être « stéréotypée ». Sa stéréotypie si « nette » crée, de fait, une incohérence phénoménologique. Alors pourquoi ce phénomène subjectif, soumis aux approximations introspectives, est pourtant si nettement régulier dans sa modélisation discursive inter-subjective ? En réalité, nous ne pensons pas, comme le voudrait H. Bergson, que le *déjà-vu*, comme phénomène, soit si invariable. Nous pensons plutôt qu'il comporte des saillances très marquées phénoménologiquement et par ailleurs très contractualisées discursivement. Cette contractualité discursive peut poser certains problèmes. Premièrement nous avons les traditionnelles réserves adressées à l'étude d'un phénomène par son récit. Du côté des témoignages, l'enquête introspective nécessaire à la retranscription du *déjà-vu*, est sujette à certains travers interprétatifs. Pour ce qui relève de la littérature qui met en scène le *déjà-vu*, elle est sujette aux effets esthétiques et passionnels de son auteur. Et, pour finir, en ce qui concerne le scientifique qui étudie le *déjà-vu*, c'est sa propre reconstruction de l'expérience à partir de son corpus, qui est susceptible d'orienter son analyse⁶¹. Deuxièmement, en desserrant un peu la focale, on peut également noter que la popularisation d'un phénomène peut impacter l'interprétation « en propre » de ce phénomène. Le questionnaire de E. Bernard-Leroy, pourrait, en soi, constituer le départ d'une réflexion sur cette problématique. En effet, le questionnaire a été publié sur un support à forte teneur aléthique (un journal) et, deuxièmement on peut remarquer une formulation des questions, du moins pour certaines, « implicitement » orientées. Ces deux observations pourraient alors nous laisser penser que la zone trouble que chacun vit lorsqu'il est confronté au *déjà-vu* « en propre », pourrait avoir été en partie « lissée » par, d'une part, la réponse « accommodante » contenue implicitement dans les questions et, d'autre part, l'aura véridictoire qui peut accompagner un journal. La question reste alors de savoir si, face à ce journal et ses questions, je perçois encore « mon » phénomène de *déjà-vu* ou bien plutôt ce que « l'on en dit » dans ce journal.

À contrario, le discours peut également venir « clarifier » la part assombrie de l'interprétation « en propre » du phénomène. Et, c'est ici que se trouvent les « saillances vives » du *déjà-vu*. Celles-là même qui lorsqu'elles sont prononcées dans le

⁶⁰ H. Bergson, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, *op. cit.*, p.2.

⁶¹ On peut noter au passage que H. Bergson, qui semble pourtant avoir si bien cerné le phénomène de *déjà-vu*, ne compte pas parmi les personnes qui en ont fait l'expérience.

discours de l'autre nous font dire : « C'est ça ! ». Ces saillances se tiennent finalement à cheval entre l'oblitération et la clarification du phénomène par le texte (ou le discours). Conscient qu'il se constitue comme soutien et comme piège, nous avons donc cherché à rester vigilants et précis lorsque nous avons recueilli et examiné les témoignages relatifs à la phénoménalité du *déjà-vu*.

1.3.2 Moyenne phénoménologique et aspérités

Le noyau dur des témoignages que nous avons collectés pour étudier la phénoménalité du *déjà-vu* se trouve dans l'enquête menée par E. Bernard-Leroy en 1898. 86 témoignages y sont répertoriés. Les 38 premiers proviennent d'articles de disciplines diverses écrits entre 1844 et 1896. Les 49 suivants correspondent à l'enquête menée directement par l'auteur. Notons qu'y sont considérés pêle-mêle, des cas pathologiques et non-pathologiques. Aucune distinction claire ne permet de séparer les uns des autres. En s'appuyant sur la littérature neurologique et psychopathologique récente, il est aujourd'hui possible de repérer certains cas rapportés qui relèvent très probablement de symptômes épileptiques ou de pathologies relatives à une déficience de la mémoire antérograde (syndrome de Korsakoff, amnésie réduplicative, ou remémoration confabulatrice).

Une lecture vigilante permettra donc de croiser – et non pas confondre –, les témoignages de sujets pathologiques et non-pathologiques. Si, par exemple, la *remémoration confabulatrice* peut être écartée du tableau phénoménologique du *déjà-vu* par un côté, elle peut, par l'autre, nous donner des indications quant à la production d'issues psychiques nécessaires à un sujet débordé par un vécu paradoxal. L'hypothèse voudrait que la confabulation interviendrait comme moyen de gestion de la discontinuité expérientielle en produisant un régime perceptif crédule qui débloque un conflit cognitif. La limite pathologique se situant, dans le cas de la *remémoration confabulatrice*, non-pas sur la formation d'une scène confabulatrice mais sur sa sanction judiciaire⁶², rien n'empêche de voir, dans ces scènes, des productions « normales » de sens. Donc, à la condition qu'elles soient positivement et plus ou moins rapidement sanctionnées par l'individu, ces scènes « confabulées » relèvent d'une option de sens tout à fait recevable.

Le lecteur l'aura compris, nous n'écarterons pas les pathologies mnésiques gravitant autour du *déjà-vu*. Nous les considérerons comme des outils transverses et complémentaires. Cela permettra de prendre en considération l'ensemble des témoignages recueillis par E. Bernard-Leroy et nous prémunir d'une exclusion hâtive, qui nous semble dommageable à l'analyse.

Aussi, comme nous l'avons déjà indiqué, le phénomène rencontre un engouement tout particulier dans les domaines de la philosophie, de la psychologie et, plus marginalement, dans celui de la psychanalyse, à la fin du XIX^{ème} siècle. Nous accolerons donc également à ce noyau dur, les divers témoignages rapportés par les articles

⁶² La différenciation entre *déjà-vu* et remémoration confabulatrice se fait essentiellement sur la capacité évaluative de l'incohérence expérientielle et l'instant de sa conscientisation. Pour le premier elle est conscientisée durant le phénomène, pour le deuxième – si elle a lieu –, elle ne se fera que dans un second temps, et via une donnée inter-subjective (mise en doute du récit confabulatoire par un tiers ou conscientisation de sa pathologie).

scientifiques consacrés au *déjà-vu* et qui, lui succédant ou s'éloignant trop de son champ de prédilection, ne sont pas présents dans l'étude d'E. Bernard-Leroy.

Un deuxième ensemble de témoignages sera également considéré. Il s'agit de témoignages récents mais relativement orientés par des problématiques plus spécifiquement cognitives ou neurologique. Depuis W. Penfield⁶³, le *déjà-vu* est historiquement rattaché à l'épilepsie. Par ailleurs, le phénomène est également abordé à partir d'études sur la maladie d'Alzheimer pour leur problématique commune d'articulation des mémoires à long et court terme. Il est également rattaché à la *remémoration confabulatrice* sous le prisme de l'évaluation épistémique. De façon plus marginale, il est également rapproché de certaines saillances phénoménologiques propre à la schizophrénie. Pour les mêmes raisons qui nous ont poussé à considérer l'ensemble des témoignages d'E. Bernard-Leroy, nous incluons dans notre étude, les discours rapportés des patients intégrés à ces protocoles de recherche.

1.3.2.1 Aspects internes du vécu de déjà-vu

- **Identité des situations :**

Notez bien qu'il ne s'agit pas d'un souvenir, d'une analogie avec une situation où on se serait déjà trouvé : c'est une identité, et je ne saurais trop le souligner⁶⁴.

L'illusion est intégrale : je veux dire que le sentiment que j'éprouve ne répond pas à une simple analogie mais à une identité parfaite.⁶⁵

[...] la perception d'une identité s'imposa à moi⁶⁶.

Vous sentez que vous vivez identiquement une minute que vous avez déjà vécue.⁶⁷

- **Intensité de l'évènement du survenir :**

It was just such a vivid, intense thing⁶⁸.

⁶³ Alors que ce dernier exerçait une stimulation électrique sur le cerveau d'un épileptique conscient pour déterminer la zone cérébrale à retirer et présumée responsable des crises, il découvre que certaines stimulations déclenchent des vécus mnésiques proches du phénomène.

⁶⁴ Sujet sain. L. Dugas, « Observations sur la fausse mémoire », *Revue de philosophie de la France et de l'étranger*, 37, 1894, p.36.

⁶⁵ Sujet sain. G. Albès & Dommard, « Essai théorique sur l'illusion dite de fausse reconnaissance », *In Journal de psychologie normale et pathologique*, 1906, p.219.

⁶⁶ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.150.

⁶⁷ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.181.

⁶⁸ Sujet sain. J. Fortier & C. Moulin (2015) cité par C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, New York, Routledge, 2017, p.2.

[...] la reconnaissance et comme la sensation de déjà-vu n'en était pas moins très vive et très nette⁶⁹.

[...] j'eus, d'une façon extrêmement intense, l'impression d'avoir dit exactement les mêmes choses [...]⁷⁰.

- **Opacité du souvenir :**

Dans un passé que je ne puis préciser⁷¹.

Je sais alors très nettement que je l'ai déjà eu, mais comme il est absolument indéfinissable et inexprimable, l'impression de souvenir que j'ai alors, n'est nullement intellectuelle, elle est pour ainsi dire purement organique, purement émotive, [...]⁷².

On peut également trouver les indices de cette opacité du souvenir à travers la manifestation de sentiment d'*agacement* ou d'*irritation* :

[...] un sentiment d'agacement très vif, mais qui porte surtout sur l'impossibilité de localiser les perceptions primaires, ce que ma mémoire cherche toujours à faire⁷³.

Agacement habituel, recherche pour localiser le souvenir, abandonnée à cause de la conversation, [...]⁷⁴

La recherche consécutive (recollection) m'affecte et m'angoisse, mais ce sentiment d'angoisse n'est pas primitif, il ne survient que lorsque commence la recherche. Lorsque la recherche devient obsédante, apparaît la « crainte de devenir fou⁷⁵.

- **Distorsion temporelle :**

[...] il me donne l'impression d'un arrêt complet de mon activité, en même temps qu'il me fait perdre pour un instant la notion du monde extérieur⁷⁶.

⁶⁹ Sujet sain. E. Boirac (1876), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.225.

⁷⁰ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.162.

⁷¹ Sujet sain. G. Albès & Dommard, *op. cit.*, p.219.

⁷² Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.149.

⁷³ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.192.

⁷⁴ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.194.

⁷⁵ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.217.

⁷⁶ Sujet sain. G. Albès & Dommard, *op. cit.*, p.218.

Cette dualité d'évidences inconciliables joue d'ans le champ de ma conscience, pendant un instant qui est d'ordinaire très court et qui me paraît infiniment long⁷⁷.

À l'occasion d'un questionnaire ouvert adressé à 343 étudiants en psychologie dans deux universités texanes en 1994, A.S. Brown rapporte que 61% du panel indique que le temps semble ralenti au cours du phénomène, seulement 8% considère qu'il est accéléré et 30% pense que la sensation temporelle n'est pas affectée⁷⁸.

D'un point de vue qualitatif, ces données sont intéressantes en ceci que l'on pourrait, après analyse, retrouver des traces implicites de cette distorsion temporelle dans les témoignages. Nous pensons notamment au caractère flottant de la réalité qui en mettant l'accent sur la dimension spatiale – à travers notamment le ressenti d'une déréalisation – perd la dimension temporelle qui lui est consubstantielle. Nous pourrions envisager que cet affaiblissement du rapport que le sujet entretient avec son entour passe par les impressions d'un extrême ralentissement ou d'une parfaite immobilité temporelle⁷⁹. Mais si la représentation du temps semble pouvoir se « ralentir » jusqu'à « l'immobile », a contrario, on n'envisage assez mal comment la représentation de l'espace environnant pourrait se « réduire » à un « point ». On pourrait voir dans cette remarque une hypothèse quant à la prédominance représentationnelle de l'espace dans certains vécus du *déjà-vu*. En somme, c'est le possible effacement d'une représentation du temps qui donne un relief inhabituel à l'espace dans lequel se projette l'individu.

- **Excès de détails :**

There isn't a progression from vaguely to highly familiar. It's initially object-specific, but when I focus my attention on something else it too becomes familiar. I will even search the room for something that isn't familiar but everything seems to be so⁸⁰.

[...] exactement les mêmes choses dans les mêmes circonstances, – notamment dans le même décor –, la même suspension à gaz en simili-bronze, dont la structure prétentieuse et inharmonique me causait une impression de gêne permanente, répandant sa lumière jaune sur la figure de la personne qui me faisait vis-à-vis, ayant devant moi dans la même assiette blanche le même morceau de veau que je mangeais sans sauce et sans pain, par très petites bouchées⁸¹.

⁷⁷ P. Bourget (1903) cité par J. Grasset, « La sensation du déjà-vu », *Philosophical Review*, 13, 1904, p.25.

⁷⁸ A.S. Brown, *The déjà-vu experience*, *op. cit.*, p.56.

⁷⁹ Nous reviendrons longuement sur ce point lorsque nous aborderons la dimension temporelle des vécus charnels engagés dans les prestations mnésiques non-conscientes de l'individu au moment de l'adaptation (§4.2.3).

⁸⁰ Sujet épileptique. C.B. Martin & al. (2012) cité par C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, New York, Routledge, 2017, p.103.

⁸¹ Sujet sain (psychiatre). E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.162.

[...] que j'avais déjà fait ces gestes, tous exactement, dans le même ordre, en entendant sonner les cloches, touché une branche, poussé un caillou, tourné la tête, tandis que les cloches sonnaient avec la même succession de notes sous un ciel du même bleu profond, dans un air aussi vif et aussi vague...⁸²

Notre hypothèse précédente trouve quelques pertinences dans les trois cas ci-dessous. Dans le premier cas, quel que soit l'endroit où se porte l'attention du sujet, les choses sont intensément vécues comme familières. Cette intensité qui ne varie plus en fonction de l'objet sur lequel se porte l'attention, semble correspondre à une annulation de l'aspectualité temporelle. Tout se passe comme si le manque de variabilité affective entre le sujet et les objets de l'entour, annulait toute dynamique capable d'opérer une segmentation du temps vécu (§2.5.2.2). La succession est effective mais son vécu affectif semble replier chaque prise sur celle qui l'a précédée. Ces prises perceptives semblent alors anormalement précises, immédiates et simultanées. Dans une situation perceptive normale, si l'attention se tourne sur un objet, ce dernier n'est – dans ses premiers instants – que vaguement familier. C'est la prise perceptive progressive et affinée qui va amener sa reconnaissance (§4.1.2). Mais, dans les cas ci-dessus, les objets ne nécessitent plus une découverte progressive allant du général au particulier, ils sont immédiatement reconnus dans leur particularité. C'est ce qu'on peut également observer dans les deux derniers témoignages. La description des scènes est extrêmement précise. Et les sujets semblent capables de saisir simultanément, la configuration globale (la lumière répandue par la suspension à gaz, les cloches qui sonnent au loin) et le détail de chaque scène (le morceau de veau, le caillou poussé).

- **Identité des objets / acuité perceptive :**

Les objets les plus familiers deviennent étranges, nouveaux⁸³.

Au moment du phénomène je me sens passive, comme subordonnée à des lois que j'oublie d'ordinaire, [...] Les objets ne me semblent pas d'un aspect surnaturel, mais d'un aspect essentiel. Tout à coup, je les vois au lieu de les regarder comme aux heures ordinaires ; comme les traits d'un visage banal qui s'idéalise sous une flamme intérieure⁸⁴.

Le croisement de ces deux témoignages permet de mettre en avant une saillance rarement explicitée dans les discours, et pourtant bien présente sous le vernis passionnel de la *déréalisation* et de la *dépersonnalisation*. Il s'agit d'un sentiment de découverte (ou de reconnaissance d'une identité cachée). Les objets prennent un relief sémantique inhabituel et ne « semblent pas d'un aspect surnaturel, mais d'un aspect essentiel ». Nous examinerons plus tard un sentiment qui se rapproche de cette saillance phénoménologique (§4.2.5.4). Pour l'heure, nous pourrions dire des

⁸² Possible sujet épileptique (petit mal). F. Gregh (1896), cite par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.183.

⁸³ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.237.

⁸⁴ Sujet sain (sans profession). E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.232.

sentiments ci-dessus décrits, qu'ils relèvent d'une forme de porosité entre le sujet et l'objet. À l'instar de la *paresthésie* étudiée précédemment (§1.2.5), l'identité – au sens d'exactement similaire – et l'identité – au sens de totalement individué – se confondent.

- **Distorsion spatiale (micropsie) :**

Quelquefois en lisant, il lui semble que ce qu'elle lit est éloigné à l'infini⁸⁵.

Le phénomène était souvent accompagné d'impression d'étrangeté du monde extérieur, et d'une illusion d'optique consistant en ce que les objets placés devant moi semblaient s'éloigner considérablement, comme vus par le gros bout d'une lorgnette. [...] "Cette impression d'éloignement était surtout très nette pour les objets placés immédiatement sous mes yeux, comme le livre que j'étais en train de lire, ou la feuille de papier sur laquelle j'écrivais. Je crois même pouvoir dire que l'illusion se produisait surtout dans ces cas, c'est à dire lorsque j'avais fixé avec une certaine attention l'objet en question, qui m'apparaissait alors diminué, mais toujours aussi net. J'ai certainement éprouvé cette illusion, sans que la paramnésie se produisit⁸⁶.

Dans un article de 1977, la micropsie a été rattachée aux phénomènes de *déjà-vu* et de *dépersonnalisation* par W.A. Myers⁸⁷. Il propose d'y voir une correspondance phénoménologique à partir d'une lecture psychanalytique du sujet divisé. En 2007, A.S. Brown propose de faire de la micropsie associée par W.A. Myers en 1977, une des saillances phénoménologiques commune avec celles propres à la schizophrénie. Nous n'avons relevé, pour notre part, que deux cas mentionnant ce phénomène dans le cadre d'études sur le *déjà-vu*. Nous garderons essentiellement de la proposition de W.A. Myers son terme – la « micropsie » – qui, en désignant une distorsion pathologique de la perception spatiale, semble mieux correspondre aux phénomènes décrits ci-dessus qu'à celui du *déjà-vu*.

- **Déréalisation :**

La vie flotte en dehors de moi et toutes les sensations qu'elle m'apporte défilent indifférentes et sur un même plan⁸⁸.

⁸⁵ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.238.

⁸⁶ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.241.

⁸⁷ The micropsia itself is seen as defending against castration anxiety by means of a series of unconscious fantasies of denaila [...] This kind of defense, in which functions of the ego are modified in the service of defense, places micropsia in close proximity with such alter ego states as the déjà-vu experience and depersonalization. W.A. Myers, « Micropsia and testicular retraction », *Psychoanalytic Quarterly*, 46, 1977, p. 580-604.

⁸⁸ Sujet sain. G. Albès & Dommard, *op. cit.*, p.218.

La réalité est comme un rêve, comme une ombre et c'est à ce moment qu'apparaît la fausse reconnaissance⁸⁹.

On peut observer à partir de ces témoignages qu'une distinction notable sépare le *déjà-vu* de la *micropsie*. Si le dernier phénomène correspond à une distorsion spatiale de la perception du monde environnant, le premier correspond davantage à son manque d'adhérences sémantiques.

- **Dépersonnalisation :**

J'écoutais ma voix comme j'aurais écouté celle d'une personne étrangère, mais en même temps, je la reconnaissais comme mienne, je savais que c'était moi qui parlais, mais ce moi qui parlait me faisait l'effet d'un moi perdu, très ancien, et soudainement retrouvé⁹⁰.

Ma voix me fait alors la même impression que si je ne l'avais jamais entendue auparavant, mes raisonnements et mes pensées me paraissent inattendus, le monde extérieur est lointain et étrange, je me parais à moi-même étrange et étranger à moi-même, autant (et même plus en un certain sens) que si j'étais un autre⁹¹.

Est à noter que la *dépersonnalisation* se démarque de la *déréalisation* en ceci que la première pose un voile d'étrangeté sur le sujet alors que la deuxième trouble le monde environnant. La *dépersonnalisation* relève d'un rapport centripète du sujet au monde tandis que la *déréalisation* s'inscrit dans le cadre d'un rapport centrifuge.

When I was experiencing déjà-vu almost continuously before taking medication, it made my life difficult as completing normal tasks became harder to complete. I felt like I was being constantly distracted by the déjà vus⁹².

Ce témoignage est intéressant puisqu'en offrant un vécu prolongé du phénomène, il pourrait pointer la problématique de l'*agir* du sujet sain lorsqu'il éprouve un *déjà-vu*. Cette difficulté peut être vue selon deux angles distincts : ou bien une difficulté d'ordre discursive qui particularise la gestion habituelle de la distance entre le sujet et le monde, ou bien une difficulté proprement pragmatique qui rend difficile la gestion de l'orientation attentionnelle nécessaire à la projection d'une action dans l'espace (zone d'action) ou le temps (moment de l'action). Et, si tout se répète effectivement, alors où le sujet pourrait-il bien trouver la pertinence d'une initiative ? L'immobilité temporelle se trouve aussi – ou comme cause, ou comme effet –, dans une vacuité

⁸⁹ Sujet (?). Le patient de E. Kraepelin, cité par P. Janet 1905, « À propos du « déjà-vu », *Journal de psychologie normale et pathologique*, p.299.

⁹⁰ Sujet sain. L. Dugas (1894), E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.132.

⁹¹ Sujet sain (psychiatre). E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.161.

⁹² Sujet épileptique. Illman & al. (2012) cité par C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, New York, Routledge, 2017, p.87.

de l'action. La question a déjà été soulevée lorsque nous avons abordé l'*éternel retour du même* (§1.2.6).

- **Actorialisation :**

[...] I usually feel like I am « outside » of the scene looking in on it
[...] These experiences are longer if my own statements are included in the experience (i.e I remember/feel like I have previously experienced my own contribution to the conversation⁹³.

J'assistais en même temps à mes mouvements et à mes pensées;
[...]⁹⁴

L'emploi du terme « assister » nous autorise à rapporter ce témoignage au phénomène « d'actorialisation ». Contrairement à la *dépersonnalisation*, le sujet victime d'*actorialisation* s'observe d'un point de vue extérieur. Il est moins question d'un sentiment d'étrangeté à soi-même que d'un changement de point de vue sur la scène. Pour le premier, l'accent est mis sur la reconnaissance d'un *Soi* dans le temps tandis que le deuxième renvoie à la dimension agissante du *Soi* dans l'espace.

[...] je me sens agir, mais il me semble que toute initiative m'est enlevée⁹⁵.

Il me semble alors que je suis à la fois deux hommes dont l'un fonctionne en automate et dont l'autre regarde fonctionner le précédent⁹⁶.

J'assistais moi-même à mes gestes, à mes efforts pour paraître calme et froid, pour détacher avec soin les syllabes de mes commandements. Je fis trainer un arbre sur le corps de mes deux artilleurs. Ma conscience s'étonnât de l'acte, loua ma prudence, comme si un autre eût prescrit cette mesure⁹⁷.

Il nous faut préciser que ce dernier témoignage correspond à un extrait d'un des romans du sujet interrogé par E. Bernard-Leroy. La dimension éthique, très intéressante, reste à prendre avec prudence. Elle s'inscrit dans une description romancée de l'*actorialisation* d'un individu.

⁹³ Sujet sain. R. Jersakova, C. Moulin, A.R. O'Connor (2016), cité par C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of déjà-vu*, *op. cit.*, p.2.

⁹⁴ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.176.

⁹⁵ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.213.

⁹⁶ Sujet sain. G. Albès & Dommard, *op. cit.*, p.219.

⁹⁷ Sujet sain (romancier). E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.166.

- **Vertige (rare) :**

Le vertige peut être vu comme une perte momentanée d'équilibre ou, dans un sens métaphorique, comme un trouble passionnel. Seulement trois cas de perte d'équilibre durant le phénomène de *déjà-vu* peuvent être répertoriés. Il faut également noter qu'ils concernent tous les trois des sujets épileptiques.

Le malade dit que chez lui, cet état [le déjà-vu] est permanent : [...] toute son existence, qui lui apparaît comme une répétition. [...] Pendant ces périodes, les accès de vertige (petit mal) sont plus fréquents⁹⁸

Il vient se plaindre au médecin d'une impression étrange qu'il ressent : Docteur, dit-il, c'est étrange, il me semble que je vous ai déjà vu tel que vous êtes maintenant, que le gardien, et tout le reste, a été comme je le vois maintenant, et il me semble que je sais ce qui va se passer ». [...] immédiatement après avoir raconté à Jensen ce qui précède, il eut un accès de vertige⁹⁹.

Le témoignage ci-dessus permet de bien rattacher le phénomène de vertige au tableau symptomatologique de l'épilepsie. On sait aujourd'hui que les crises d'épilepsie (celles imputées au lobe temporal, ou « TLE »), sont précédées d'aura pré-crise dont une des spécificités phénoménologiques peut être la sensation de *déjà-vu*.

C'était exactement un vertige¹⁰⁰.

Il faut noter que ce dernier témoignage est rapporté à un article écrit par l'interrogé : F. Gregh. Il faut également noter que contrairement à ce que l'on pourrait penser, le témoignage ne vient pas d'une expérience de F. Gregh lui-même, mais d'un ami avec qui il se baladait un matin de Pâques¹⁰¹. La description faite de l'événement par l'auteur pourrait laisser penser que son ami puisse être atteint d'épilepsie, probablement de petit mal : « Je m'arrêtais, étonné, presque effrayé de l'expression de son visage. Il semblait avoir perdu connaissance, et très pâle, un peu chancelant, regardait fixement devant lui. » Pour qui a déjà eu l'occasion d'assister à des crises de petit mal, l'expression très inhabituelle du visage, le regard perdu, et le sentiment d'absence de la personne paraîtront très symptomatiques¹⁰². De plus, bien que la notion de vertige soit mentionnée dans le questionnaire d'E. Bernard-Leroy, seul ce cas en stipule l'avènement et l'existence. Les autres descriptions de vertiges semblent davantage correspondre à une conséquence passionnelle de la situation qui, par ailleurs, pourraient être reconnue comme une inquiétude « existentielle » :

⁹⁸ Sujet épileptique (petit mal). W. Sander, (1873), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.107.

⁹⁹ Sujet épileptique. Jensen, (1868), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.104.

¹⁰⁰ Possible sujet épileptique (petit mal). E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.181.

¹⁰¹ F. Gregh, *Mystères, ou le vertige des souvenirs inconscients*, La revue Blanche, 1896.

¹⁰² La crise d'épilepsie temporale, est stéréotypée pour un même malade et comporte une sensation épigastrique ascendante, un arrêt d'activité avec rupture de contact, fixité du regard, mouvements de mâchonnement ou de déglutition, activité gestuelle simple.

[...] C.A est prise d'une sorte de vertige, comme si brusquement un abîme s'ouvrait devant elle¹⁰³.

[...] un sentiment d'anéantissement, de néant avec (pour toute représentation ou image), une impression de vide¹⁰⁴.

- **Perte de repère spatial (rare) :**

Le 23 août, j'étais couché sans mon lit, quand un ami vint me voir. Dès qu'il fut entré, je crus me souvenir d'avoir déjà éprouvé la même série d'impressions : sa vue, le bruit de sa voix, des gestes, étaient identiques. Je croyais me souvenir notamment de l'avoir vu s'approcher de mon lit de la même façon, à gauche, ce qui était impossible, vu que je venais de faire retourner mon lit qui sans cela n'était abordable qu'à droite. Je suis d'ailleurs sûr que cet ami n'était jamais venu me voir¹⁰⁵.

Aucun autre témoignage ne rapporte de confusion spatiale. Le cas reste néanmoins intéressant ne serait-ce que pour indiquer que lors du phénomène de *déjà-vu*, un cadre interdéictique semble être conservé.

- **Spécificités synesthésiques :**

Le bouquet synesthésique du *déjà-vu* comprend essentiellement la vue et l'ouïe. Seuls quelques cas font exception.

Goût (très rare) :

Le bacon et les autres aliments étaient vraiment extraordinaires. Les fèves chaudes étaient spéciales. Toutes ces choses, je pouvais les goûter avant même d'entrer dans le restaurant¹⁰⁶

Hormis ce témoignage, nous n'avons pas relevé d'expériences du *déjà-vu* incluant une description de la modalité gustative. Nous précisons également que le témoignage ci-dessus est difficilement interprétable en tant que phénomène de *déjà-vu*. Le récit semble plutôt correspondre au souvenir d'une *prophétie rétrospective* (§ 1.2.4). Il dira plus loin : « Mais ce qui m'est resté vraiment dans l'esprit c'est que je savais exactement où tout cela devait être et l'apparence que cela devait avoir et que quand je suis arrivé, c'était exactement comme je l'avais imaginé ».

¹⁰³ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.237.

¹⁰⁴ E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p. 190.

¹⁰⁵ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.224.

¹⁰⁶ Sujet sain (?). J.P. Valla, *Les états étranges de la conscience*, Paris, PUF, 1992, p.120.

Toucher :

À quelques rares exceptions près, la modalité tactile est absente des témoignages étudiés.

[...] touché une branche, poussé un caillou, [...] dans un air aussi vif et aussi vague...¹⁰⁷

On peut également noter ici que de la modalité tactile, seuls sont conservés les fonctions de transitivité et de contact (touché une branche, poussé un caillou, un air vif). Bien que l'association des termes « vague » et « air » pourrait faire question, il nous semble que le déploiement syntagmatique qui d'ordinaire ouvre le champ tactile aux textures (rugueux, doux, liquide, etc.), est ici absent.

Un cas rapporté par A. O'Connor et C. Moulin est aussi à mentionner dans cette rubrique. Il s'agit d'un patient aveugle qui décrit ses expériences de *déjà-vu*.

Hearing and touch smell often seem to intermingle in the déjà-vu experiences. It is almost like photographic memory, without sight obviously. It may be more accurate to say multi-dimensional memory, as if I was encountering a mini-recording in my head, but trying to think," Where have I come across that before?"¹⁰⁸

Le cas, du fait qu'il soit absolument isolé, nécessiterait une étude approfondie quant à la nature des représentations « visuelles » des personnes atteintes de cécité. Le champ transitif du touché étant probablement vécu et employé différemment, il serait intéressant de savoir si des phénomènes comme « l'haptique » chez le voyant peut être retrouvé sur une autre modalité sensible chez l'aveugle. Est-ce que l'aveugle « touche » par l'odorat¹⁰⁹? Quel impact cela pourrait-il avoir sur sa représentation « imagée » et sur le bouquet synesthésique nécessaire à l'émergence du phénomène de *déjà-vu*? Est-il différent du voyant qui ne semble nécessiter que la vue et l'ouïe (voire de la sensori-motricité)? L'étude reste à faire.

Sensori-motricité :

[...] et soudain, vous sentez que vous avez déjà fait ces gestes, dit ces mots, dans le même ordre, de la même façon, [...]¹¹⁰

J'étais devant une table, occupé à écrire, et je venais d'exécuter tout une série d'actes habituels et insignifiants tels que prendre un papier un crayon, ouvrir un livre etc. quand tout-à-coup, j'eus nettement

¹⁰⁷ Possible sujet épileptique (petit mal). E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.181.

¹⁰⁸ Sujet aveugle. A.R. O'Connor & C. Moulin, « Normal patterns of déjà experience in a healthy, blind male: challenging optical pathway delay theory », *Brain and cognition*, 62, 2006, p.247.

¹⁰⁹ Les enveloppes corporelles de J. Fontanille semblent davantage correspondre à un sujet « touché » par les enveloppes odorantes d'une source qu'un sujet « touchant » par l'odorat. J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004.

¹¹⁰ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.181.

l'impression d'avoir déjà exécuté ces actes dans le même ordre, me trouvant identiquement dans les mêmes circonstances, toutefois, dans mon souvenir, cette série se terminait par l'entrée d'une certaine personne dans ma chambre. J'avais à peine fait cette constatation que la porte s'ouvrait et que la personne entrait¹¹¹

Tu as déjà (se disait-il à lui-même) vu, ou entendu, ou plus souvent encore fait cela¹¹².

Les principales références à la sensori-motricité concernent l'acte. Le ressenti du mouvement ou de sa propre motricité est balayé par la détermination de l'action en cours. Seul un cas est plus ambigu et mérite d'être mentionné :

[...] the content of the conversation and even the exact movements of our bodies has happened before¹¹³

Alors que dans les autres cas, le geste est, ou observé sur l'autre, ou rapporté à soi, dans l'exemple ci-dessus l'identité des deux situations est également constatée sur une motricité commune et interagissante « the exact movements of our bodies ».

Un cas pathologique doit également être mentionnée en ceci qu'il éclaire peut-être d'une nouvelle lumière l'aspect sensori-moteur du phénomène chez les sujets épileptiques :

In the past, a wave would sweep over me, and I had the distinct sensation that I knew what was going to happen in my immediate environment. Over the years, this sensation has changed; I have a déjà vu experience that occurs together with a feeling that I know what movements my body will make before it actually moves; it is like I know that my arm will move before it does.¹¹⁴

- **Sentiment de familiarité :**

Il y a un peu plus d'un an, je visitais la prison municipale de Macatlan, à Mexico [...] La cour pavée, l'entrée, les salles, toute la disposition intérieure, me paraissent aussi familières que ma propre maison¹¹⁵

¹¹¹ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.224.

¹¹² Sujet épileptique. Sander (1873), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.107.

¹¹³ Sujet sain. C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, *op. cit.*, p.43.

¹¹⁴ Sujet épileptique. R.M. Sadler & S. Rahey, « Prescience as an aura of temporal lobe epilepsy ». *Epilepsia*, 45, 2004, p.983. L'étude de M. Merleau-Ponty sur le patient « Sch. » de A. Gelb et K. Goldstein se présente très probablement comme cas complémentaire et notamment sur la question d'une nécessaire observation visuelle du membre agissant dans le bon accomplissement de gestes injonctifs. M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1989, p.143.

¹¹⁵ Sujet sain. Osborn, (1884), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.113.

There isn't a progression from vaguely to highly familiar ; it's just highly familiar¹¹⁶

Quand en regardant un ensemble d'objets, il éprouve une paramnésie, tous les détails lui paraissent familiers, [...] ¹¹⁷

Deux ou trois fois, des attaques de petit mal survinrent pendant que je lisais de la poésie à haute voix. La ligne que je suis en train de lire, ou que je suis sur le point de lire, me semble alors en quelque sorte familière ou me semble être exactement ce que je m'efforçais de me rappeler, quoique, en réalité je pense ne l'avoir jamais lue ou entendue auparavant. Je me rends compte de mon état pathologique et je m'arrête, quoi que j'ai généralement assez de présence d'esprit pour finir la ligne ou même la phrase¹¹⁸.

- **Sentiment d'étrangeté :**

Rapportant le *sentiment d'étrangeté* qu'il a éprouvé lors d'une première visite de l'Acropole, S. Freud écrit :

[...] il me vint subitement cette étrange idée : Ainsi tout cela existe réellement comme nous l'avons appris à l'école !¹¹⁹

Parmi les curieuses expériences de la vie, il n'en est pas de plus étrange ni de plus mystérieuse que la visite accidentelle d'un lieu nouveau, avec la conscience soudaine que vous avez déjà vu tout cela.¹²⁰

Le *sentiment d'étrangeté* est fortement lié, dans son discours, à l'aspect flottant de la réalité (*déréalisation*) et/ou au phénomène de *dépersonnalisation* déjà mentionné précédemment.

- **Sentiment de prédiction :**

[...] dans mon souvenir, cette série se terminait par l'entrée d'une certaine personne dans ma chambre. J'avais à peine fait cette constatation que la porte s'ouvrait et que la personne entrait¹²¹.

¹¹⁶ Sujet épileptique. Martin et al., 2012, cité C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, New York, Routledge, 2017, p.103.

¹¹⁷ Sujet sain (?). Lalande, (1893), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.28.

¹¹⁸ Sujet épileptique. Huggings-Jackson, (1880), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.124.

¹¹⁹ Sujet sain. S.Freud (1936), *Résultats, idées, problèmes II*, trad. M. Robert, Paris, PUF, 1985, p.220.

¹²⁰ Sujet sain. L. Dugas, « Observations sur la fausse mémoire », *op. cit.*, p.45. Cet extrait correspond à un passage du livre de C. Scott, « The journal of Sir Walter Scott », in *The journal of Sir Walter Scott*, Oxford, WEK Anderson, 1890, p.428.

¹²¹ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.225.

[...] I had the profound sense that I knew what he was going to say next. [...] I have a feeling that I know which compact disk he is going to go over and pick up¹²².

J'allais faire une démarche ennuyeuse auprès de quelqu'un. Sur le boulevard, je me sens envahie par le phénomène : je suis déjà allée ainsi chez cette même personne, je la connais, je vais être bien reçue comme jadis, on va me faire entrer dans un bureau que je vois, m'asseoir en face de lui, que je vois, dans un fauteuil que je vois. Le voile se tire, je vais allègrement au but. Non seulement je n'ai pas été reçue, mais je n'ai jamais vu cette personne depuis, et je ne la verrai probablement jamais¹²³.

- **Prophétie rétrospective :**

[...] a confused recollection of actual past events gave rise to the feeling that I knew what was going to happen¹²⁴.

Je reconnaissais les circonstances actuelles comme une possibilité déjà prévue et non comme un passé déjà-vécu¹²⁵.

[...] lorsque j'émis à un certain moment une phrase qui me frappa comme ayant été pensée par moi plusieurs années auparavant (je dirai 10 ans) et non seulement pensée, mais pensée comme devant être redite plus tard, [...]¹²⁶.

- **Sentiment d'évidence (épiphanie) :**

[...] tout à coup le phénomène m'envahit avec une intensité extraordinaire... Oui, oui, c'est bien cela, je connais, j'ai vu, je sais, et par la fenêtre, oui, le même paysage, j'étais grand-mère comme à l'heure actuelle. Jacques mon petit-fils va venir. Jaques entre, dans la chambre...¹²⁷.

[...] tant que dure cet état je prononce mentalement quelque phrase exprimant simplement l'étonnement telle que : "Oh oui ! je vois. Certes, je me rappelle, etc." Mais une minute ou deux après, je ne me rappelle plus ni les mots ni la pensée qui ont donné naissance à l'impression de reconnaissance, je sens seulement avec force,

¹²² Sujet épileptique. R.M. Sadler & S. Rahey, *op. cit.*, p.982.

¹²³ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.203.

¹²⁴ Sujet sain. F.W.H. Myers (1895), cité par A.S. Brown, *op. cit.*, p.148.

¹²⁵ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.150.

¹²⁶ Sujet sain (philosophe). E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.157.

¹²⁷ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.203.

qu'elles ressemblent à quelque chose que j'ai déjà éprouvé antérieurement dans des circonstances identiquement semblables¹²⁸.

Quelques fois des attaques sont survenues pendant que le malade était en train d'écrire, [...] ” J'avais en écrivant l'impression que les mots et le sens étaient tout à fait raisonnables. J'avais trouvé, pensais-je, exactement, les mots que je cherchais. Une minute ou deux après, je pouvais voir que quelques-uns de ces mots étaient grotesquement impropres, quoique, il me semble, les formes grammaticales fussent toujours respectées¹²⁹.

Quelque fois aussi, lorsque je songe à mon nom, à sa forme graphique, à sa sonorité, il me donne l'impression de quelque chose de très nouveau et d'étrange, comme si j'y découvrais quelque sens mystérieux, inconnu et symbolique¹³⁰.

Ce témoignage est intéressant puisqu'il se rapproche pour beaucoup au mot étrange de H. Bergson étudié précédemment (§ 1.2.3). En revanche, il a cette particularité que le contenu du souvenir n'appartient pas à un savoir général (la langue) mais à un savoir intime (son nom). Nous pourrions malgré tout relever que le nom appartient à la fois à un savoir subjectif (ce qui me désigne) et à un savoir intersubjectif (ce qui m'individualise). Le phénomène pourrait alors être lu à la manière du « mot étrange » de H. Bergson dès l'instant où le sujet « prend » ce nom comme un savoir général de son individualité inter-subjectivement contractualisée.

- **Sentiment océanique :**

J'entends par là : - tout à fait indépendamment de tout dogme, de tout Credo, de toute organisation d'Église, de tout Livre Saint, de toute espérance en une survie personnelle, etc. -, le fait simple et direct de la sensation de l'« éternel » qui peut très bien n'être pas éternel, mais simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique. [...] J'ajoute que ce sentiment « océanique » n'a rien à voir avec mes aspirations personnelles. (...) C'est un contact – Et comme je l'ai reconnu, identique (avec des nuances multiples), chez quantité d'âmes vivantes, il m'a permis de comprendre que là était la véritable source souterraine de l'énergie religieuse [...] ¹³¹.

¹²⁸ Sujet épileptique (petit mal). Huggings-Jackson (1880), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.122-123.

¹²⁹ Sujet épileptique (petit mal). Huggings-Jackson (1880), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.124.

¹³⁰ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.180.

¹³¹ Sujet sain. R. Rolland, *Un beau visage à tous sens : Choix de lettres de Romain Rolland*, 1886-1944, Paris, Albin Michel, 1967.

- **Fausse reconnaissance :**

J'ai notamment reconnu Amsterdam, en y allant pour la première fois.¹³²

C'est ainsi que lorsqu'il est allé à Rome pour la première fois, la vue de la campagne romaine a évoqué en lui avec une précision extraordinaire les souvenirs du petit coin des environs d'Aix où s'est passée son enfance¹³³.

Pour la reconnaître ainsi, la mer, l'avais-je déjà vue ?¹³⁴

- **Crédulité perceptive :**

[...] je vois venir une femme, dans l'éloignement, sur le même trottoir que moi. Avant de pouvoir distinguer ses traits, car je suis assez myope, je reçois le choc, et je sens que je l'ai déjà vue, je ne puis comparer ce que j'ai ressenti qu'à la brusque fermeture d'une sonnerie électrique, j'ai éprouvé un sentiment d'attente très troublant jusqu'au moment où j'ai pu distinguer ses traits et sa toilette, qui m'ont semblé parfaitement connus, je vois encore le chapeau et cette robe [...]¹³⁵.

Une lecture possible de ce témoignage revient à faire de la myopie du sujet le moyen d'un investissement passionnel de la scène. En somme, le handicap perceptif se voit comblé par l'imagination. À partir de prises littéralement « floues », le sujet devine des formes évocatrices et précise ses contours par ce qu'il aimerait y voir. Voilà pourquoi nous en faisons un cas de crédulité perceptive. La passion rend crédule la perception.

- **Angoisse :**

L'angoisse, ajoute-t-il, que j'éprouve en ce moment est indicible, je me sens devenir fou et j'en défaille non métaphoriquement, mais littéralement¹³⁶.

Une patiente atteinte d'épilepsie est sous les mains de W. Penfield. Le chirurgien exerce de brèves stimulations électriques neuronales successives. À chaque stimulation correspond les phrases suivantes :

"Sounded like I was singing a song". / "I seemed to hear a song, sort of familiar, like on the radio". / "Yes, I felt just terrified for an

¹³² Sujet victime de paramnésies fréquentes. A. Lalande (1893), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.125.

¹³³ Sujet sain (E. Zola). Toulouse (1896), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.167.

¹³⁴ P. Loti (1890), cité par L. Dugas, *op. cit.*, p.38.

¹³⁵ Sujet atteint de paramnésies fréquentes. A. Lalande (1893), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.125.

¹³⁶ Possible sujet épileptique (petit mal). Gregh (1896), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.181.

instant”. Stimulation was continued. She was asked if she still felt terrified and she said, ”No”. She explained it was the kind of terror she was with her attacks¹³⁷.

It almost feels like I am having a premonition. If it was just this then I could cope but it’s what follows which is so disturbing and frightening to me... I suddenly feel like all the happiness in me has been sucked out.[...] Its simply as though i have no happiness or hope or future. All I can think about is what th déjà-vu was about. Nothing else. I don’t feel at all comfortable with it and I would do anything to get away¹³⁸.

Le point que nous souhaiterions faire remarquer est que le sentiment d’angoisse est, pour le cas de la patiente de W. Penfield, directement associé aux indices pré-crise. On sait aujourd’hui que les crises d’épilepsie sont précédées d’aura pré-ictale dont une des spécificités concernant l’épilepsie de type TLE¹³⁹ est une sensation de *déjà-vu*. Nous sommes donc attentifs au fait que dans ce cas précis, l’angoisse n’est pas générée par le ressenti du phénomène en lui-même mais par le savoir de ce que ce phénomène annonce : la crise. Le deuxième cas, ci-dessus, est plus flou quant à l’origine du sentiment d’angoisse. Il y a une focalisation sur le contenu anxiogène du phénomène qui rend difficile l’identification de sa source. Est-ce le vécu du phénomène (lui-même) ou plutôt ce qu’il annonce (la crise) ?

« J’eus alors, dit-il, devant chaque tableau, l’impression de l’avoir vu déjà [...] j’entrai dans la salle suivante, et la même impression persista ». Sentiment de malaise. Il rentra chez lui, et ne retourna au musée que deux jours après¹⁴⁰.

La recherche consécutive m’affecte m’angoisse, mais ce sentiment d’angoisse n’est pas primitif, il ne survient que lorsque commence la recherche¹⁴¹.

Dans ces deux derniers cas, on peut repérer que l’angoisse surgit dans l’enchaînement d’une sensation de répétition du passé et de l’opacité du souvenir auquel cette répétition se rattache. Notons également que ce sentiment d’angoisse peut faire l’objet d’une articulation théorique entre le « gouffre expérientiel » du phénomène et le « vertige existentiel » que certains sujets rapportent. Pour finir, le sentiment d’angoisse peut également être exploité comme stratégie de défense.

I recently went to take a test, I had been anxious about it as usual but for some reason when I sat down at the desk a calm began to come over me. When the test was handed to me a sensation as if I

¹³⁷ C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, *op. cit.*, p.21.

¹³⁸ Sujet épileptique. C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, *op. cit.*, p.2.

¹³⁹ TLE pour : Temporal Lobe Epilepsy

¹⁴⁰ Sujet sain. Anjel (1898), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.112.

¹⁴¹ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.218.

had already taken the test came over me, and somewhere in my head a voice, or thought came across with “You know you will pass this, you’ve done it before”¹⁴².

Ici, le sujet profite de l’indétermination de l’angoisse pour se convaincre que la situation est surmontable parce que déjà-vécue.

Au sujet des réactions émotionnelles qui accompagnent le phénomène, et en regard des données empiriques récoltées lors de ses enquêtes, A.S. Brown conclut ceci : « The emotions elicited by déjà-vu tend to be neutral or slightly negative (surprise, awe), and negative affective responses may result from the cognitive distress associated with the déjà-vu. »¹⁴³

Ici l’angoisse ferait plutôt office d’écran pour surmonter l’incohérence cognitive.

- **Agacement :**

[...] mais toujours un sentiment d’agacement très vif, mais qui porte surtout sur l’impossibilité de localiser la perception primaire [...]. Et aussi, dans certains cas très frappants, un premier mouvement d’inquiétude légère causée par l’étrangeté du fait¹⁴⁴.

[...] cela me cause aussi un léger agacement comme tout ce qui intrigue et qu’on ne peut complètement expliquer¹⁴⁵.

- **Rêves prémonitoires :**

Depuis, en y songeant, je pense l’avoir vu en rêve, car je suis absolument sûr que je la rencontrais ce jour-là pour la première fois¹⁴⁶.

Il est intéressant de noter que ce témoignage propose le négatif de la confabulation. Si cette dernière consiste en une explication irrationnelle au moyen de faits rationnels, le cas ci-dessus cité consiste en une explication rationnelle au moyen de faits irrationnels.

- **Métaphysique /parapsychologie :**

À moins qu’il ne faille voir, dans mon vertige, le sentiment effroyable de notre automatisme, la vision trop soudaine de ce qu’il y a de mécanique et de fatal dans l’esprit, la révélation que nous ne sommes pas libres, que nous ne sommes que de merveilleux

¹⁴² Sujet atteint d’épisodes dissociatifs. C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu, op. cit.*, p.3.

¹⁴³ A.S. Brown, *op. cit.*, p.59.

¹⁴⁴ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.193.

¹⁴⁵ L. Dugas (1894), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.132.

¹⁴⁶ Sujet victime de paramnésies fréquentes. A. Lalande (1893), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.127.

appareils d'horlogerie qui se déroulent, inéluctablement, et qu'en détournant le rouleau, en le remettant à un point déjà passé, tout recommence de nouveau dans le même ordre...¹⁴⁷.

J'étais un revenant qui recommençait à vivre en se souvenant de sa première existence, j'assistais en simple spectateur à ma propre existence¹⁴⁸.

- **Échappement confabulatoire :**

Watching television he will think he has seen the programmes before and cannot be persuaded otherwise¹⁴⁹.

C. Moulin rapporte un cas étudié par M.S. Turner et al. À la suite d'une chute sévère, un patient subit une chirurgie crânienne en 1994. Il rapporte depuis, des épisodes fréquents de *déjà-vu* survenant au cours de visionnage télévisuel d'événements publics. Après avoir vu un tsunami il indique que « They were finally showing in the country what I saw in hospital in 1994 »¹⁵⁰.

Le point remarquable est qu'à la différence du *déjà-vu*, et d'autres cas de remémoration confabulatrice, l'épisode problématique est systématiquement rapporté à une période précise du passé : son intervention chirurgicale pratiquée en 1994. On notera également comme fait remarquable, que certains sujets rapportent systématiquement leur sensation de *déjà-vu* à n-1.

[...] she later stated that she was living in a later year than the one on the calendar.¹⁵¹.

Assistant au mariage de son frère, il déclara tout à coup qu'il était très sûr d'avoir assisté l'année précédente et dans des conditions identiques [...] En 1893,[...] on l'envoie dans un établissement d'hydrothérapie ; il en sort au bout de quarante-huit heures, en disant qu'il y était déjà venu l'année précédente et qu'il en était parti de la même manière.[...] À peine rentré dans la maison il reconnaît successivement tout ce qu'il voit :[...] C'est l'année dernière, dit-il, à la même époque, qu'il est déjà venu ici et il veut s'en aller, comme l'année dernière.[...] Juillet 1894 [...] Je vois pourquoi on m'a renvoyé dans cette maison où je suis déjà venu l'an dernier. [...] C'est ce qui fait qu'en arrivant ici j'ai exactement dit au docteur ce que je lui avais dit l'année dernière ; [...] octobre 1895, [...] J'ai la

¹⁴⁷ Possible sujet épileptique (petit mal). Gregh (1896), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.181

¹⁴⁸ Possible sujet épileptique (petit mal). Gregh (1896), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.182.

¹⁴⁹ Sujet atteint d'Alzheimer. C. Moulin, « Disordered recognition memory : Recollective confabulation », *Cortex*, 49, 2013, p.1545.

¹⁵⁰ M.S. Turner *et al.* (2017), cité par C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, New York, Routledge, 2017, p.117.

¹⁵¹ Sujet schyzophrène. Sno *et al.*, 1992, cité par C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, *op. cit.*, p.137.

certitude d'avoir séjourné ici l'an passé [...] le souvenir de mon séjour de l'an dernier se présente lui-même à mon esprit comme un souvenir antérieur, comme un souvenir déjà vécu. [...] il suppose d'abord puis il affirme " que nous sommes en 1895, puisque tous les journaux qu'on lui donne, et qu'il a "lus l'année dernière", portent la date de 1894. Naturellement, le 1er janvier 1895 devient pour lui le 1er janvier 1896, et ainsi de suite¹⁵².

Lorsqu'on demande à M. Arnaud, au sujet d'un jeune patient (Louis) qui pense vivre dans un perpétuel déjà-vu, s'il serait possible de le confronter à des preuves tangibles lui permettant de réaliser son erreur, le psychologue répond : « J'ai essayé. Il s'en tire en répondant : je ne me souviens pas ; ma mémoire est mauvaise¹⁵³.

When we traveller round France, my father saw a hospital and said : "I have been here before, I visited this hospital to see my friend". He then told the story of his previous visit to confirm his memory. When he was asked how this could be possible when he had never visited France before, my father said "I know that I have never been here when I consider my personal history seriously and logically, but I still strongly feel that I have been here before¹⁵⁴.

Il me semble que je suis dans un autre monde, il me semble que j'ai été morte et que je suis ressuscitée¹⁵⁵.

Le point que nous souhaiterions faire remarquer est que les trois témoignages qui précèdent, rendent compte d'une conscience après-coup de l'impossibilité de la production confabulatrice. On pourrait dire qu'il y a comme une « mauvaise foi » qui s'installe durant la phase d'incohérence. Mais si pour certains l'incohérence et la révision de l'événement fabulé est possible (3 derniers cas), pour d'autres, la confabulation persiste et fait de l'explication obtenue une réalité.

Un dernier point doit être mentionné. De nombreux témoignages de sujets atteints de pathologies neurologiques (Alzheimer, MCI¹⁵⁶, AVC), rapportent des phénomènes de *déjà-vu* au cours d'événements publics médiés, ou par le journal, ou par les programmes télévisuels. La valeur aléthique de ces supports semble déterminante.

¹⁵² Sujet neurasthénique. Arnaud, « Un cas d'illusion de « déjà-vu » ou de fausse reconnaissance », *Annales médico-psychologiques*, 3, 1896, p.459.

¹⁵³ Sujet souffrant de déficience de mémoire anté et rétrograde. Arnaud, *op. cit.*, p.472.

¹⁵⁴ Sujet sain (?). A.R O'Connor, C. Lever & C. Moulin, « Novel insights into false recollection: A model of déjà vécu », *Cognitive neuropsychiatry*, 15, 2010, p.118-144.

¹⁵⁵ Une patiente de G. Ballet cité par P.Janet, « A propos du déjà-vu », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1905, p.300.

¹⁵⁶ MCI pour : Middle Cognitive Impairment.

JM wrote to the BBC complaining that everything on TV was repeat. She also called a TV repairment to come to fix her TV due to it repeating everything¹⁵⁷.

Ces cas pourraient être mis en parallèle de celui ci-dessous. Sans s'appuyer sur la valeur aléthique d'un média, le sujet se réfère à l'identification d'une généralité pour déterminer son vécu particulier.

In the last two years or her life (she died 88) I would have to say that she essentially lives in almost a constant stat of déjà-vécu [...]. Whenever she spent time with me, for example, there was continual reference to "the trees have sure grown taller", total strangers on the road had "gotten fat and, look, he has a new dog" [...]¹⁵⁸.

Le cas est intéressant dans la gestion épistémique des temps. Chaque prise visuelle est renvoyée à son évolution présupposée : l'arbre qui a dû pousser, l'homme qui a dû grossir. La situation présente est déduite d'un savoir général précédemment acquis et n'est plus la conséquence narrative d'une situation passée. La reconnaissance générale sert à identifier le particulier. En adoptant le point de vue du sujet on pourrait tourner les choses de la façon suivante : « un » arbre pousse, « un » homme grossit, c'est donc que « cet » arbre doit être plus grand ou que « cet » homme doit être plus gros qu'avant. Et si je suis capable de relier la nature « d'un » arbre à la déduction logique que « cet » arbre a nécessairement poussé, alors je peux, même en l'absence de mémoire biographique, me situer dans le temps. Un passé « particulier » est construit sur la base d'une connaissance générale.

1.3.2.2 Aspects externes du vécu de déjà-vu

Ici sont rapportées les données concernant les spécificités phénoménologiques accessibles par rétrospection ou par observations en 3^{ème} personne. Dans tous les cas, il est important de noter que ces observations nécessitent une « extériorisation » vis-à-vis du vécu de *déjà-vu*.

- **Fugacité :**

Cette sensation (la fausse mémoire) a toujours été assez fugitive, [...]¹⁵⁹.

Peuvent-être également annexées à cette saillance phénoménale, les données recueillies par A.S. Brown. Sur un premier panel, 57% considèrent que le phénomène ne dure que quelques secondes, 23% estiment sa durée à environ 30s, 14% à environ une minute et 7% seulement à plus d'une minute. 34% du deuxième panel pensent

¹⁵⁷ Sujet atteint de MCI. C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, *op. cit.*, p.114.

¹⁵⁸ Sujet atteint de remémoration confabulatrice. C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, *op. cit.*, p.117.

¹⁵⁹ Sujet sain. L. Dugas (1894), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.132.

qu'il fait 5s ou moins, 30% l'estime entre 7 et 30s, les 36 % restant considèrent qu'il fait une minute ou plus.

- **Fuyant :**

Enfin, s'ajoute à tout cela l'effort que le sujet fait pour comprendre distinctement des choses qui semblent toujours s'échapper, ce qui produit une impression de vanité intellectuelle¹⁶⁰.

L'effort que je fis pour fixer la date du souvenir chassa l'hallucination, [...] ¹⁶¹.

[...] dès que je cherche à l'analyser, et surtout à sentir avec netteté et à prévoir ce qui va arriver, il cesse. Il m'est arrivé une fois de compter les secondes pour évaluer la durée du phénomène. Je n'ai pas été au-delà de deux, parce que le fait de compter implique déjà une analyse, c'est-à-dire la cessation de la reconnaissance¹⁶².

[...] à mesure que le phénomène, si rapide soit-il, prend de l'acuité, il me semble que je vais...percer le mystère...savoir... arriver enfin, je suis hors de moi-même ; puis brusquement, telle une flamme que l'on souffle, cela meurt, et j'ai beau me marteler le cerveau, rien ne peut me rendre, même de loin, de très loin, l'impression ressentie¹⁶³.

- **Prolongation du phénomène :**

On peut noter trois cas isolés où un sujet pense pouvoir faire durer le phénomène :

J'ai fait cesser le phénomène en m'efforçant de fixer la date du souvenir, mais le plus souvent cet effort ne m'a donné aucun résultat, et l'attention que j'apportais à l'examen, semblait au contraire lui donner de la force et de l'intensité¹⁶⁴.

Mais je crois qu'il me serait possible, s'il se manifestait d'en prolonger la durée, en n'essayant pas de le faire disparaître volontairement. Je ne puis cependant l'affirmer¹⁶⁵.

Il me semble que je puis prolonger de quelques secondes l'impression de fausse reconnaissance par une sorte d'inhibition

¹⁶⁰ Sujet sain. Kraepelin, (1887), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.120.

¹⁶¹ Sujet sain. L. Dugas, (1894), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.130.

¹⁶² Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.185.

¹⁶³ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.202.

¹⁶⁴ E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.210.

¹⁶⁵ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.21.

portant sur le cours de mes idées et sur les perceptions extérieures ;
[...] ¹⁶⁶

Les deux derniers cas montrent en quoi une intentionnalité non dirigée constitue une possible voie de prolongation du phénomène. Nous y reviendrons dans la suite de notre étude (§2.3.4.4).

- **Ponctuatif :**

J'ai comme un instant de surprise, je reste interdit quelques secondes [...] ¹⁶⁷

[...] une subite impression d'étonnement ¹⁶⁸.

- **Déclencheur situationnel :**

La semaine dernière, j'ai visité le nouvel appartement de mon petit ami pour la première fois. Quand je suis entrée, j'aurais juré avoir déjà vécu cette situation auparavant, et entrer dans l'appartement me semblait être une action que répétais ¹⁶⁹.

Il y a un peu plus d'un an, je visitais la prison municipale de Macatlan, à Mexico [...] La cour pavée, l'entrée, les salles, toute la disposition intérieure, me paraissent aussi familières que ma propre maison ¹⁷⁰.

D'après les enquêtes de A.S. Brown (2004) la reconnaissance d'une situation est l'élément déclencheur le plus récurrent. 63% des témoignages concernent des descriptions situationnelles ¹⁷¹.

- **Déclencheur vocal :**

Mon voisin [...] dit à haute voix « Tiens ! Barnum à Paris ». À cet instant même j'ai le sentiment très net d'avoir éprouvé déjà et d'une manière complètement identique le même complexe d'impressions ¹⁷²

¹⁶⁶ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.154.

¹⁶⁷ Sujet sain. G. Albès & Dommard, *op. cit.*, p.220.

¹⁶⁸ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.149.

¹⁶⁹ A.S. Brown, « L'illusion de Déjà-vu », *Psychological Science*, 13, p.256.

¹⁷⁰ Sujet sain. Osborn, (1884), cité par E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.113.

¹⁷¹ A.S. Brown, *op. cit.*, p.46.

¹⁷² Sujet sain. G. Albès & Dommard, *op. cit.*, p.219.

[...] we were talking about our problems. After a few minutes of talking I experienced déjà-vu¹⁷³

[...] when a song played I felt as if I had lived the moment before¹⁷⁴

En général, dit-il, cela se produit à l'occasion d'une phrase que j'entendais, ou à laquelle je pensais tout-à-coup ; [...]¹⁷⁵

- **Déclenchement en situation de lecture (rare) :**

I felt strange because the minute I highlight the word « wander », I got a sens that it had happened already¹⁷⁶

Est à noter le sens du mot qui déclenche le phénomène : « vagabonde ». On pourrait voir une certaine correspondance entre l'acquisition sémantique du graphème et l'attention « vagabonde » qui est si souvent décrite dans l'émergence du phénomène (il est une heure du matin lorsque le phénomène se produit chez cette étudiante). Aussi on peut s'interroger sur l'aspect moteur du phénomène puisqu'il engage, à partir de l'appréciation sémantique du mot et de son importance dans le cadre de cette révision, une action dirigée : le surlignage. Cette dimension motrice n'est pas à mettre de côté et nous y reviendrons (§3.3.1.1).

- **Station mobile ou immobile :**

[...] étant seul sur une grande route, et monté à bicyclette, de me dire : je me suis déjà trouvé exactement au même endroit [...]¹⁷⁷

Je ne crois pas que cela me soit jamais arrivé dans une chambre, dans un lieu de travail, mais toujours je crois, dans la rue, c'est lors de l'engourdissement psychique provoqué par la marche en rue, que je me réveille soudain de la distraction, sous l'empire de cette impression ou fausse reconnaissance¹⁷⁸

En contraste avec ce dernier témoignage, les résultats d'enquêtes de A.S. Brown indiqueraient que le phénomène a de plus fortes chances de se produire dans des lieux clos (domicile propre/d'amis et bâtiments publics)¹⁷⁹.

¹⁷³ Sujet sain. A.S. Brown, *op. cit.*, p.1.

¹⁷⁴ Sujet sain. A.S. Brown, *op. cit.*, p.1.

¹⁷⁵ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.218.

¹⁷⁶ Sujet sain. A.S. Brown, *op. cit.*, p.1.

¹⁷⁷ E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.197.

¹⁷⁸ Sujet sain. E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.220.

¹⁷⁹ A.S. Brown, *op. cit.*, p.58.

- **Situation ordinaire et intersubjective:**

I was sitting in this guys appartement talking about something and got little flashes like I had been there talking about the same thing, and I know it never happened before¹⁸⁰

1.3.2.3 Résumé et problématiques

Sans surprise, l'analyse des témoignages collectés montre que l'*identité des situations* et l'*intensité de la survenance* du phénomène sont les deux principales saillances phénoménologiques du *déjà-vu*. L'opacité du souvenir de la situation qui semble se répéter dans l'expérience en cours est également un trait marqué et marquant du phénomène. Son caractère diaphane et son impossible recollection amènent un lot de sentiments qui vont de l'agacement à l'angoisse. Le *temps vécu*, lorsqu'il est modifié au cours du phénomène est plutôt ralenti ou immobile. Cette modification du *temps vécu* peut être théoriquement rattachée aux phénomènes de distanciation du sujet et du monde. La *déréalisation*, centrifuge, se tourne sur un vécu étrange du monde environnant et semble actualiser un manque d'adhérence sémantique. La *dépersonnalisation*, centripète, pointe un vécu étrange de soi qui semble actualiser un manque de consistance identitaire (reconnaissance de soi dans le temps). L'*actorialisation*, enfin, transcendante, extériorise le point de vue du sujet à la scène (le sujet s'observe agissant). Aux différents jeux de distance et d'adhérences entre le sujet et le monde semble pouvoir se corrélérer la découverte d'une vérité cachée. La première est d'ordre eidétique, elle interroge l'identité de l'objet et du sujet (l'objet semble se « subjectiviser » en accédant à une identité individuée). La deuxième relève d'une vérité aux accents métaphysiques, elle peut concerner, ou les mécanismes cachés de l'expérience subjective (*évidence épiphanique*), ou l'ouverture d'un horizon existentiel insoupçonné (*sentiment océanique*). Les distorsions spatiales sont quasi inexistantes. Les phénomènes vertigineux sont, ou rattachés au tableau symptomatique de l'épilepsie, ou semblent être provoqués par un échappement passionnel dû à un conflit psychique (angoisse existentielle face au vécu ubiquitaire de l'expérience). Le bouquet synesthésique en cours lors du phénomène semble essentiellement constitué des modalités auditive et visuelle. La prise en compte de la sensori-motricité reste ambiguë dans les témoignages et il nous faudra examiner ce point plus en détail ultérieurement (§2.5.3.1). Le goût et le toucher sont trop rares et non spécifiques pour rentrer dans le tableau du phénomène. Un point remarquable est à signaler : le *sentiment de familiarité* si souvent rapporté comme une des saillances principales du phénomène ne semble présent que pour les sujets épileptiques et les situations de fausse reconnaissance (lieu essentiellement). Le *sentiment de prédiction*, en revanche, est très nettement spécifié dans les témoignages à la fois anciens et récents, pathologiques et non-pathologiques. Ce *sentiment de prédiction* se distingue de la *prophétie rétrospective* en ceci que les faits auxquels ils se rattachent ne se réalisent pas. La fausse reconnaissance largement étudiée à la fin du XIX^{ème} siècle, semble essentiellement

¹⁸⁰ Sujet sain. A.S. Brown, « Digging into déjà-vu : Recent research on possible mechanisms », in, H. Ross (Eds.), *The psychology of learning and motivation*, 53, Burlington, Academic press, 2010, p.44.

porter sur une reconnaissance d'un lieu découvert. Face à l'opacité du souvenir engagé dans le phénomène, plusieurs solutions d'échappement semblent recevables comme hypothèses. Le rêve prémonitoire est plus spécifique à la période de la fin du XIX^{ème} siècle. Un doute quant à la nature mystique ou métaphysique peut également tenir lieu d'issues psychiques au conflit existentiel. La confabulation bien qu'elle relève essentiellement d'une pathologie, peut être vue, par le sujet sain, comme la production d'une « phantasia » ayant pour but de débloquent temporairement le « gel » cognitif. La différence de classification entre cas pathologiques et non-pathologiques tient précisément dans cette capacité à évaluer le caractère fictif de cette production et tenir ce jugement pour définitif. Pour finir, les traits phénoménologiques externes à son vécu, mais accessibles par rétrospection ou par un savoir tiers, semblent tenir dans son inchoativité tonique, sa fugacité, son caractère insaisissable (impertinent, autonome), ses déclencheurs essentiellement situationnels et vocaux, dans des lieux clos et dans le cas de situations ordinaires et inter-subjectives.

On peut également ajouter, en référence aux résultats de A.S. Brown, qu'il n'y a que très peu, voire aucune influence sociologique et culturelle sur les spécificités du phénomène¹⁸¹.

Pour terminer, il semblerait que hormis cas pathologiques, il n'existe pas d'expérience subjective plus troublante d'un point de vue épistémique que celle qui relève d'un phénomène de *déjà-vu*.

¹⁸¹ A.S. Brown, *op. cit.*, p.79.

1.4 LE DÉJÀ-VU PROBLÉMATISÉ

Plusieurs découpages seraient envisageables pour rendre compte des théorisations du *déjà-vu*. Elles pourraient être déroulées selon une lecture chronologique des différentes avancées scientifiques. Elles pourraient être classifiées selon la discipline d'où elles proviennent, selon les cultures d'où elles émergent. Elles pourraient être décrites selon leur popularité, leur désuétude, leur degré de validité au fil du temps, et ainsi de suite.

Dans le cadre d'une approche globale, nous proposons de répertorier l'ensemble des propositions à partir d'une double observation. Premièrement, il est possible de retrouver, dans chaque théorie, les traces d'une modélisation ternaire. Pour faire court, toutes engagent trois instances pour rendre compte d'un système qui, dans l'expérience courante, est équilibré et qui, dans l'expérience de *déjà-vu*, est supposé déséquilibré. Deuxièmement, les répercussions de ce déséquilibre prennent systématiquement la forme d'une anormale *synchronisation* ou *séquentialisation* des processus. Si le système suppose des processus *synchrones*, alors le déséquilibre provoquera leur *séquentialisation*. Inversement, si le système suppose des processus *séquentiels*, alors le déséquilibre provoquera leur *synchronisation*.

L'ensemble des théories peut donc être lu à travers l'hypothèse générale qui fait du *déjà-vu* les répercussions phénoménales d'un déséquilibre dynamique entre trois instances. Nous pensons que cette approche a l'avantage de ne pas cloisonner trop rapidement les théories par leur cadre épistémologique et d'englober également – sans distinction précoce – les propositions prenant en compte les cas pathologiques et non pathologiques de *déjà-vu*.

1.4.1 Le dédoublement par le double ou le double par le dédoublement

La figure du double est très présente dans les théorisations du phénomène du *déjà-vu*. Elles font le support analytique des approches d'inspiration neurophysiologiques, phénoménologiques et psychologiques. Certaines théories neurophysiologiques précoces – comme celle d'A.-L. Wigan qui propose une désolidarisation de la neurotransmission entre les deux hémisphères cérébraux¹⁸² – nous laisseraient même penser à une projection hâtive d'observations phénoménologiques sur une structure anatomique. La coïncidence entre le vécu d'un événement dédoublé et la présence de deux hémisphères – dans l'anatomie de cet organe encore mal connu qu'était le cerveau – devait probablement être par trop tentante.

Sur le plan théorique, pour que deux unités puissent n'en former qu'une seule, une troisième doit les mettre en relation. Dans le cas du *déjà-vu*, nous pourrions prendre

¹⁸² A.L. Wigan, « Dr. Wigan on duality of the mind », *The lancet*, 43, 1844.

l'exemple de « l'attention à la vie » proposée dans plusieurs théories de la fin du XIX^{ème}. Cette dernière devient l'instance régulatrice d'une synthèse entre la sensation et la perception. Au moment où cette « attention à la vie » s'affaiblit, sensation et perception se recouvrent, se chevauchent ou même s'inversent. Dans tous les cas, l'individu devient victime du phénomène et croit vivre un dédoublement de la scène qu'il traverse. D'un point de vue général, nous dirons plutôt que les systèmes adossés au phénomène de *déjà-vu* sont pensés selon un équilibre – interdépendant – des trois entités. Si l'efficacité de l'une des entités varie, alors le *déjà-vu* émerge au vécu de l'individu. Ainsi défini, mais selon des points d'observation différents, le système pourrait prendre en charge les théories impliquant :

- des structures anatomico-fonctionnelles, par exemple, les deux hémisphères (ou des zones) du cerveau couplés par une neurotransmission comme chez A.L. Wigan ;
- des processus cognitifs, par exemple la sensation et la perception engagées par et sur une cognition comme chez Anjel ;
- des organisations topiques, par exemple des niveaux de conscience organisés via une attention comme chez A. Lalande ;
- des raisonnements dialectiques, par exemple les notions de virtuel et d'actuel adossées à celle de mémoire comme chez H. Bergson.

Ce déséquilibre d'un système à trois parties peut engendrer une *synchronisation* ou une *séquentialisation* inappropriée. Notre classification des différentes théories peut alors s'affiner selon qu'elles présupposent une structure originaire « séquentielle » ou « synchronique ». Dans le cas d'une *synchronie* originaire le déséquilibre engendre une *séquentialisation* inadéquate ; on parlera alors de « déphasage ». Dans le cas d'une *séquentialité* originaire, le déséquilibre engendre une *synchronisation* indésirable ; on parlera de « recouvrement ».

Dès lors, les différentes théories, représentées par le nom de leur auteur, peuvent être répertoriées sur le tableau suivant (fig.5). La colonne de gauche rend compte des trois instances en jeu. Chaque couleur rend compte d'un niveau de description propre : l'orange concerne le tangible ; le bleu, le processuel ; le vert, le topique ; le gris, le notionnel (raisonnements dialectiques). Les deux autres colonnes concernent les désorganisations temporelles. La colonne centrale considère une *séquentialité* débouchant sur une *synchronisation*. La dernière colonne englobe les théories qui envisagent une *synchronisation* qui se *séquentialise*.

	séquentiel → synchronique RECOUVREMENT	synchronique → séquentiel DÉPHASAGE
Tangible Process Topique Notion hémisphère D — hémisphère G \ / neurotransmission		Wigan (1884), Maudsley (???), Jensen (1868), Kraepelin (1887)
fonction A — fonction B \ / activité		Cutting et Silze (1990), Epstein et Collie (1976), Epstein et Freeman (1981), Mullen et Penfield (1959), Spatt (2002)
sensation — perception \ / cognition		Angel (1878), Piéron (1902),
configurations — perception \ / familiarité		Cleary, Ryab et Nomi (2009), Kusumi (2006), Reed (1974), Sander (1874), Sno et Linszen (1990), Gloor (1990)
familiarité — recollection \ / metacognition		Moulin (2017), A.S Brown (2004), Kusumi* (2006), Bernard-Leroy* (1898),
conscience — non-conscience \ / attention	Lalande (1893), Grasset (1904), O'Connor, Barnier et Cox* (2008),	Drommard et Albes* (1905)
conscient — inconscient \ / filtrage	Freud (1901-14-36), Bodei (2007),	
réel — irréel \ / judication		Ribot (1906),
Moi — Monde \ / individuation	Dugas (1894), Ribot* (1882), Drommard et Albes ?	Leon-Kindberg (1903), Heymans (1904), Janet (1903), James* (1882),
virtuel — actuel \ / mémoire		Bergson* (1931), Virno* (1994)

FIG. 5 : Classification des théories sur le "dépà-vu" par équilibre ternaire et conséquences temporelles.

1.4.1.1 Doublement ou dédoublement naturalistes

L'état actuel de nos lectures ne nous permet pas d'établir une interprétation précise des hypothèses neuroscientifiques. Nous chercherons davantage à signaler les grands repères rapportés par une littérature à laquelle nous sommes plus directement liés. Contrairement aux autres théories que nous étudierons par la suite, nous ne chercherons donc pas à y identifier des horizons sémiotiques. Cela dit, et bien que le dialogue entre les neurosciences et la sémiotique reste traditionnellement difficile, il nous semble que certains ponts restent possibles et captivants. Nous pensons notamment aux recherches sur l'épilepsie du lobe temporal qui ont fait, ces dernières années, l'objet d'études collégiales avec la phénoménologie¹⁸³.

¹⁸³ Par exemple, C. Petitmengin, « Un exemple de recherche neuro-phénoménologique : L'anticipation des crises d'épilepsie », *Intellectica*, 1, 2005, p.63-89.

Concernant les théories « naturalistes », la littérature s'accorde sur trois choses. Premièrement, dans le domaine de la neurologie, la première évocation d'un vécu proche de celui du *déjà-vu* revient à J. Hughlings-Jackson. Confronté à des patients épileptiques, il observe et note ce qu'il appelle des « dreamy states ». C'est-à-dire des états mentaux nébuleux, proches d'une forme de rêverie consciente. Deuxièmement, les recherches croisées du *déjà-vu* et de l'épilepsie se sont multipliées depuis une découverte de W. Penfield en 1955. En effet, lors d'une stimulation électrique du cerveau exercée sur un patient épileptique conscient, il s'aperçoit qu'il est possible de provoquer, chez ce dernier, une expérience mnésique. Troisièmement, comme l'on sait aujourd'hui que les patients atteints d'épilepsie du lobe temporal (TLE) ressentent des *déjà-vus* durant la phase pré-ictale, l'étude du phénomène est très largement dominée par les recherches autour de ce type d'épilepsie.

Hémisphères droits et gauche, neurotransmission :

En 1819, A.L. Wigan assiste à l'enterrement de la princesse Charlotte. À cette occasion il expérimente, pour la première fois, le phénomène de *déjà-vu*. Un an plus tard, il effectue l'autopsie d'un ami et découvre que ce dernier a vécu toute sa vie avec un seul hémisphère cérébral. Pour faire court, nous dirions que, l'un dans l'autre, A.L. Wigan impute la cause du *déjà-vu* à un doublement accidentel des traitements cérébraux. En effet, doit-il se dire, si mon ami a pu vivre correctement avec un seul hémisphère, c'est donc que le deuxième ne fait que renforcer le premier. Et, soit ils fonctionnent de concert dans un soutien mutuel et *synchrone*, soit l'un prend le pas sur l'autre et provoque une *désynchronisation* des traitements. Voilà, en somme, comment A.L. Wigan explique, en 1820, le phénomène de *déjà-vu*. Nous avons donc, avec lui, une théorie qui implique une structure anatomique double, mise en relation – ou devrions nous dire en « symétrie » – par ce qu'on appelle aujourd'hui le corps calleux.

J. Hughlings-Jackson, A. Pick et E. Kraepelin proposeront, plus tard, des approches concomitantes à celle d'A.L. Wigan. En 1963, R. Efron réactualise l'hypothèse inter-hémisphérique en insistant sur l'aspect temporel plutôt que sur l'aspect anatomique. A.S. Brown résume son approche de la façon suivante :

In short, when a processing gap emerges and the brain differentiates¹⁸⁴ two inputs, it could logically switch between comparing the second message to the first (*déjà-vu*) or the first to the second (precognition) and do this rapidly and repeatedly over the seconds that a *déjà-vu* typically lasts¹⁸⁵.

¹⁸⁴ Nous noterons au passage que le cerveau est souvent « subjectivisé » dans le discours d'A.S. Brown. Nous ne saurions dire s'il s'agit d'une astuce pédagogique ou d'une méprise épistémologique. Toujours est-il que le cerveau semble « décider » beaucoup de choses. Nous voyons là un problème des lors que dans une perspective naturaliste il faudrait limiter le cerveau à une matière régit par des lois physico-chimiques. Bien sûr, toute la difficulté se trouve dans l'établissement de correspondances valables entre des observations physiques et des manifestations phénoménologiques, entre un cerveau et l'individu auquel il appartient ; mais la « subjectivisation » de l'organe ne nous semble pas être une option fructueuse.

¹⁸⁵ A.S. Brown, *op. cit.*, p.144.

Par ailleurs, l'intuition de A.L. Wigan semble encore être d'actualité en regard du débat qui a accompagné l'hypothèse du prix Nobel R.W. Sperry selon laquelle il pourrait y avoir des personnalités – ou des formes de consciences – distinctes dans chacun des hémisphères¹⁸⁶.

Zones anatomico-fonctionnelles, activité :

Comme indiqué précédemment, W. Penfield a découvert en 1955 qu'une stimulation locale du cerveau pouvait engendrer une expérience mnésique chez le patient. C. Moulin y consacre un passage dans son ouvrage. On peut y lire ceci :

Penfield described déjà-vu as an *interpretative illusion*, and classed vivid recollections of past memories separately as *experiential hallucinations*. He concluded that both of these types of experience were dependent on activation of the lateral temporal neo-cortex, in particular the superior temporal gyrus¹⁸⁷.

Les conclusions de W. Penfield semblent donc montrer que la stimulation électrique d'une zone précise du cerveau peut provoquer non pas une, mais deux expériences mnésiques distinctes. Toute la question revient alors à se demander comment s'organise l'émergence de l'une et de l'autre. Émergent-elles, l'une sans l'autre ? L'une avec l'autre ? L'une après l'autre ? La question est retorse mais, qu'il s'agisse de *déjà-vu* (interpretative illusion) ou de remémoration (experiential hallucinations), l'observation de W. Penfield laisse penser à une organisation ternaire dans laquelle une suractivité cérébrale locale engendre un déséquilibre de l'expérience subjective et de l'activité mnésique.

Certaines recherches récentes semblent affiner cette hypothèse en reconnaissant non pas une mais plusieurs zones de stimulations nécessaires à l'émergence du phénomène. Parmi celles-ci on peut citer N.A. Illman et al. :

According to this view, humans can endorse items as “old” on the basis of two separate processes, recollection and familiarity. [...] These issues are critical for the neuroscience of memory since they pertain to different brain areas—the hippocampus and a network of associated brain regions mainly within the medial temporal lobe (MTL) is responsible for recollection, and a more isolated perirhinal region is responsible for familiarity¹⁸⁸.

L'argument tient en la forte différenciation des processus cognitifs de familiarité et de reconnaissance vis-à-vis de la forte identification des zones cérébrales activées lors de l'activation de l'un ou de l'autre. Des mesures croisées permettraient alors

¹⁸⁶ R. Sperry, « Some effects of disconnecting the cerebral hemispheres », *Science*, 217, 1982, p.1223-1226.

¹⁸⁷ C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, New York, Routledge, 2017, p.96. Nous soulignons.

¹⁸⁸ N.A. Illman, C. Butler, C. Souchay, C. Moulin, « Déjà experiences in temporal lobe epilepsy », *Epilepsy research and treatment*, 2012, p.2.

d'affiner la compréhension des causes matérielles et des répercussions expérientielles en cours lors du *déjà-vu*.

En 2002, J. Spatt propose de voir dans le *déjà-vu* une connexion accidentelle entre deux zones anatomico-fonctionnelles du cerveau :

I argue that DV (déjà-vu) is the phenomenological result of a false activation of connections between mesiotemporal memory structures and neocortical areas directly involved in the perception of the environment. [...] This false activation results in wrongly labeling a momentary perceived scene as familiar. I argue further that in DV this activation remains isolated. According to the presented hypothesis, DV experiences reflect an inflexible parahippocampal recognition memory system, responsible for feelings of familiarity, working in isolation while the more flexible hippocampal recall system is not involved. This does not imply that the hippocampus does not work properly. To the contrary: a normally working hippocampus together with a normally functioning pre-frontal system is a prerequisite to recognize the illusionary character of a DV experience and to remember it afterwards¹⁸⁹.

Zones anatomico-fonctionnelles, altération :

Bien que les études menées par V. Ramachandra et L. Weiskrantz ne soient pas exactement des théorisations du phénomène de *déjà-vu*, il nous a toutefois semblé nécessaire de les mentionner. En effet, le rapport étroit qu'entretiennent ces recherches avec la vision et son activité cérébrale « doublée », ne peut qu'attirer notre attention. Voici ce qu'on peut en lire dans l'ouvrage de V. Ramachandran.

Le message du globe oculaire sur la rétine est transmis par le nerf optique à deux centres visuels majeurs du cerveau. L'un des deux, que j'appellerai l'ancien système est la première voie dans l'ordre de l'évolution ; elle comprend une structure située dans le tronc cérébral, appelée le colliculus supérieur. La deuxième voie, la nouvelle, va vers le cortex visuel à l'arrière du cerveau. La nouvelle voie, dans le cortex, effectue la majorité de ce que nous considérons habituellement comme l'action de voir, c'est-à-dire reconnaître des objets consciemment. L'ancienne voie au contraire, agit pour la localisation des objets dans l'espace du champ visuel, vous permettant de tendre la main pour attraper un objet ou de tourner les yeux vers lui¹⁹⁰.

¹⁸⁹ J. Spatt, « Déjà Vu : Possible Parahippocampal Mechanisms », *The Journal of Neuropsychiatry and Clinical Neurosciences*, 14, 2002, p.8.

¹⁹⁰ V.S. Ramachandran, *Le cerveau, cet artiste*, Paris, Eyrolles, 2005, p.42.

Le schéma présenté dans l'ouvrage pour appuyer le propos est le suivant :

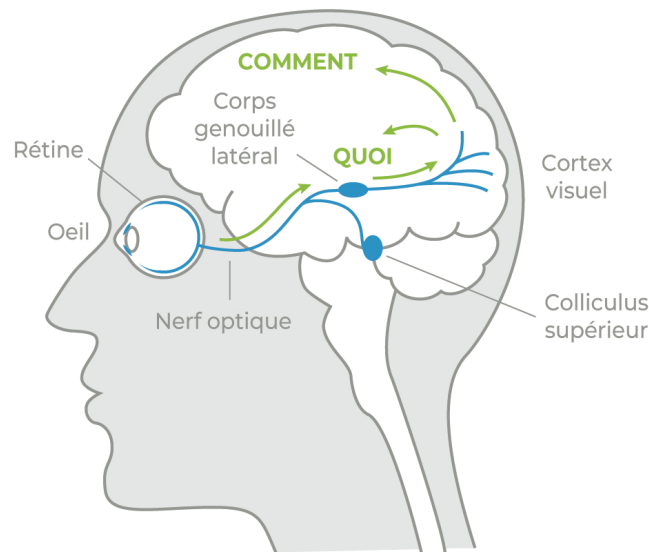


FIG. A.1 : reproduction de V. Ramachandran, 2005, p. 42 : organisation anatomique des voies visuelles.

L'auteur insiste plus tard sur l'expérience à l'origine du concept de « blindsight ».

On sait depuis plus d'un demi-siècle qu'une lésion du cortex visuel (qui fait partie de la nouvelle voie visuelle) dans un côté du cerveau entraîne une cécité dans le côté opposé. Par exemple, un patient dont le cortex visuel droit est endommagé ne voit rien de ce qui se trouve à gauche de son nez lorsqu'il regarde droit devant lui [...]. En examinant un tel patient, appelé GY, Weiskrantz a remarqué quelque chose de très étrange. Il a montré au patient une petite tache de lumière dans la région aveugle et lui a demandé ce qu'il voyait. Le patient, comme on s'y attendait, a répondu : « Rien ». Weiskrantz a alors demandé de tendre la main et de toucher la lumière, même sans la voir. [...] Au grand étonnement du chercheur, le patient a montré très exactement le point lumineux qu'il ne percevait pas consciemment. Après des centaines d'expériences, il devint évident qu'il réussissait à 99%, [...] de deviner¹⁹¹.

On l'aura bien compris, l'expérience de L. Weiskrantz tend à nous prouver que nous « voyons sans voir ». Et cela semble s'expliquer par le fait que notre vision consciente (circuit du corps genouillé latéral) est complétée, grâce à notre anatomie cérébrale, par une vision non-consciente (circuit du colliculus supérieur). Il ne faut alors plus grand-chose pour voir dans ce schéma organisationnel de la vision proposé par les auteurs, une hypothèse probante quant au phénomène de *déjà-vu*. Il suffirait de dire que la vision archaïque, normalement inconsciente, vienne accidentellement recouvrir la vision consciente de telle sorte à ce que deux représentations visuelles se retrouvent

¹⁹¹ V.S. Ramachandran, *Le cerveau, cet artiste*, op. cit., p.44.

en conflit dans le vécu de l'individu. À ce titre, on peut également indiquer que la proposition de D.C. Dennett (inspirée de celle de Janet (§1.4.1.3) procède d'une hypothèse très proche. Le système visuel est « un système redondant, incluant deux flux, A et B, de fonctions et de capacités identiques ou différentes, comme on voudra »¹⁹². L'explication de D.C. Dennett se différencie en ceci qu'elle considère une déséquentialisation des deux flux visuels. L'auteur illustre son interprétation du phénomène à l'aide du schéma ci-dessous :

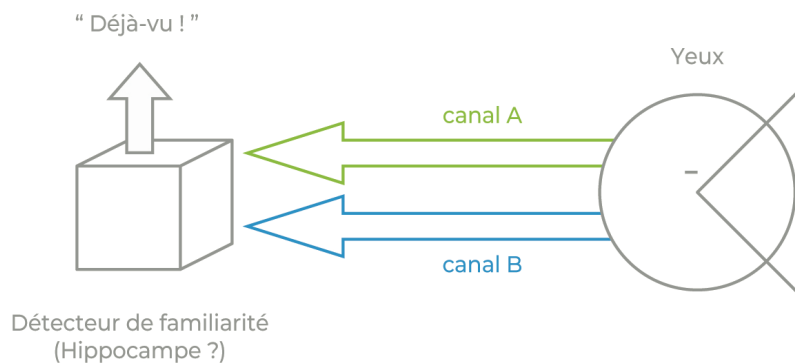


FIG. A.2 : Reproduction de D.C. Dennett (2008), p.109 " Modèle à canal de retardement appliqué à l'impression de déjà-vu.

La théorie d'A. Comfort va dans un sens assez similaire bien qu'elle mette davantage l'accent sur la vitesse de transmission de l'une ou l'autre des voies plutôt que sur leur statut expérientiel (conscient pour l'une, inconsciente pour l'autre). A.S. Brown écrit au sujet de la théorie de A. Comfort :

Comfort (1977) speculates that when the brief difference in processing time between the two tracks becomes slightly lengthened, the usually seamless integration of the two messages into a single perception becomes disrupted and is experienced as two separate messages¹⁹³.

1.4.1.2 Procès, doublement, dédoublement

Sensation-perception-cognition

Prenons à présent les théories qui mettent l'accent sur des processus cognitifs en cours lors de l'expérience. Si l'on considère la sensation et la perception comme étant liée « synchroniquement » par la cognition, le déséquilibre du système nous donne les théories d'Angel et de Piéron. Ces derniers considèrent le phénomène comme un accident cognitif. C'est à dire qu'une diminution de la force du liant

¹⁹² D.C. Dennett, *De beaux rêves*, (2005), trad. C. Pichevin, Paris-Tel Aviv, L'éclat, 2008, p.108.

¹⁹³ A.S. Brown, *op. cit.*, p.143.

engendrerait une séquentialité anormale entre la sensation et la perception. H. Bergson, dans son article de 1919, décrit leur proposition de la manière suivante :

Pour Anjel, il faut distinguer en effet, dans toute perception, deux aspects : d'une part, l'impression brute faite sur la conscience ; d'autre part, la prise de possession de cette impression par l'esprit. D'ordinaire, les deux processus se recouvrent ; mais, si le second arrive en retard, une image double s'ensuit, qui donne lieu à la fausse reconnaissance. M. Piéron a émis une idée analogue¹⁹⁴.

La proposition de A. Fouillé tient du même raisonnement.

C'est une *diplopie*¹⁹⁵ dans le temps. Quand on voit double dans l'espace, c'est que les deux images ne se superposent pas ; de même, quand on voit double dans le temps, c'est qu'il y a dans les centres cérébraux un manque de synergie et de simultanéité, grâce auquel les ondulations similaires ne se fondent pas entièrement ; [...] le stéréoscope intérieur se trouvant dérangé, les deux images ne se confondent plus de manière à ne former qu'un objet¹⁹⁶.

On notera également la troublante similitude de l'image d'A. Fouillé avec celle de J. Jensen rapportée par A.S. Brown :

Jensen, (1868, cited in Markovà & Berrios, 2000) suggests that experience is similar to the double images produced by squinting the eyes, except that the double hemispheric perceptions are displaced in time rather than space¹⁹⁷.

Pour résumer, nous pourrions dire que dans l'articulation ternaire regroupant sensation, perception et cognition, les propositions précédentes relèvent toutes d'un affaiblissement du processus cognitif qui, en rompant la *synchronisation* des deux processus restants, perception et sensation, produit au niveau phénoménologique une duplication d'images. L'efficacité des processus perceptifs et sensitifs reste intacte mais leur organisation habituelle, elle, est déficiente.

Horizon sémiotique. D'un point de vue sémiotique, ces théories suggèrent une possible désolidarisation de la sensation et de la perception. Traditionnellement envisagées comme un processus séquentiel mais unifié, il faudra s'interroger sur l'existence d'autres phénomènes rendant compte de cette même désolidarisation et déterminer quelles incidences et répercussions ils pourraient avoir sur les modèles sémiotiques

¹⁹⁴ H. Bergson, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, 1908, E. During & F.Worms, (Éds.), Paris, PUF, 2012, p.9.

¹⁹⁵ La métaphore est probablement emprunté à Jackson (1888) « Mental diplopia ».

¹⁹⁶ A. Fouillée, (1885) cité par M. Leon-Kinberg, « Le sentiment de déjà-vu », *Revue de psychiatrie et de psychologie expérimentale*, 1903, p.155.

¹⁹⁷ A.S. Brown, *op. cit.*, p.142.

disponibles. Très spontanément, le vertige, déjà étudié par P. Basso Fossali¹⁹⁸ semble être une piste incontournable.

Pré-configurations-perception-familiarité

Nous reviendrons plus en détail sur la notion de *familiarité* (§4.1.2). Pour le moment, convenons de deux choses. Premièrement, nous dirons qu'il s'agit d'un processus cognitif qui associe des ensembles analogues pour déterminer la part de nouveauté et d'ancienneté du vécu. Deuxièmement, ce processus cognitif se place à l'intersection du conscient et du non-conscient chez l'individu. Par exemple, lorsque je croise ma femme dans notre appartement, bien que ma femme et notre appartement me soient objectivement familiers, je n'éprouve pas de « sentiment de familiarité ». En revanche, si je croise ma femme dans le bus – alors que je sais qu'elle n'utilise pas les transports en commun – un « sentiment de familiarité » émergera. Le *sentiment de familiarité* peut donc être interprété comme le résultat d'un conflit entre deux configurations.

La première configuration correspond au lien que j'entretiens avec ma femme mais dont je « sais » qu'il ne se réalise qu'en dehors des transports en commun. La deuxième configuration correspond aux transports en commun que je « sais » fréquenter sans que ma femme soit présente. Le processus de familiarité ressort alors aussi bien comme une facilitation de la reconnaissance et un signalement de la différence. Je peux reconnaître (inconsciemment) ma femme dans notre appartement et dans le bus. Mais je suis aussi capable d'identifier spontanément la scène du bus comme une situation « extra-ordinaire ».

Pour que le dispositif théorique soit valable, il faut postuler que l'expérience quotidienne repose, au moins en partie, sur un calibrage des perceptions et des configurations disponibles en mémoire. Ce calibrage doit être suffisamment « souple » pour amortir la *contingence* liée au quotidien – par exemple, « re-connaître » chaque jour spontanément ma femme dans notre appartement – ; suffisamment « sensible » pour signaler une incohérence – par exemple, « reconnaître » ma femme comme passagère du bus.

La littérature s'accorde à classer les théories qui articulent configurations, perception et familiarité dans les courants « gestaltistes ». A.S. Brown (2004) considère les propositions de G. Reed (1974), W. Sander (1874), H.N. Sno et D.H. Linszen (1990) ainsi que P. Gloor (1990) comme relevant de cette classe.

Dans les propositions récentes dites « gestaltistes », les travaux de A.M. Cleary vont particulièrement nous intéresser sur le plan sémiotique. Penchons-nous très rapidement sur deux protocoles en particulier. En 2009, A.M. Cleary et son équipe ont publiés les résultats d'une expérience incluant une série d'images constituées sur une même base morphologique. L'idée, assez simple, est de provoquer de fausses reconnaissances et d'étudier le *sentiment de familiarité* qui peut y être associé. Nous reviendrons plus en détail sur ce protocole dans la troisième partie de notre travail (§3.2.3.1). Le point à retenir est cette correspondance morphologique entre les images et l'ambiguïté qu'elle laisse soupçonner. En 2012, A.M. Cleary et son équipe poursuivent cette piste et mettent en place une série d'expériences basée sur

¹⁹⁸ P. Basso Fossali, *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Paris, Lambert-Lucas, 2017, p.31.

la technologie de réalité virtuelle. Des scènes en trois dimensions sont élaborées par ordinateur puis expérimentées via un casque dédié (Fig. 6.1, 6.2, 6.3). Les scènes tridimensionnelles élaborées présentent des parentés morphologiques. En effet, la forme, la taille et la disposition dans l'espace des objets qui constituent la scène sont rigoureusement identiques. En revanche, leur « habillage », lui, est différent. Sur une même base morphologique, on pourra donc reconnaître, par exemple, une chambre et un magasin.

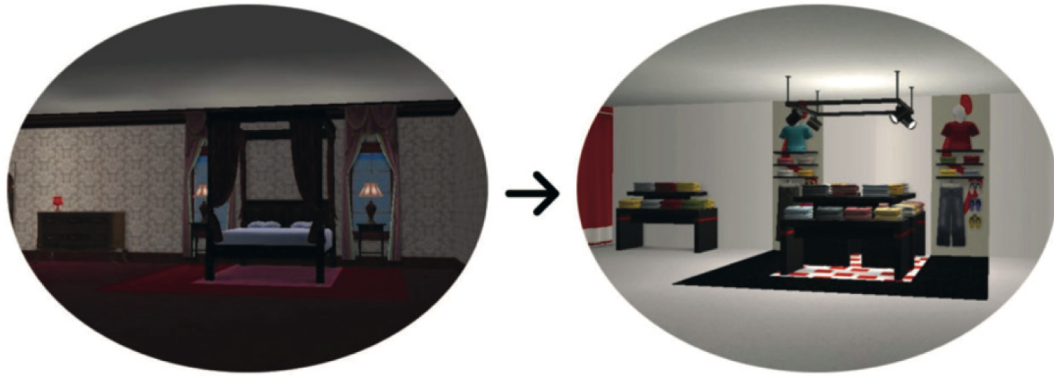


FIG. 6.1 : Images tirées de l'expérimentation d'A.M. Cleary & al.

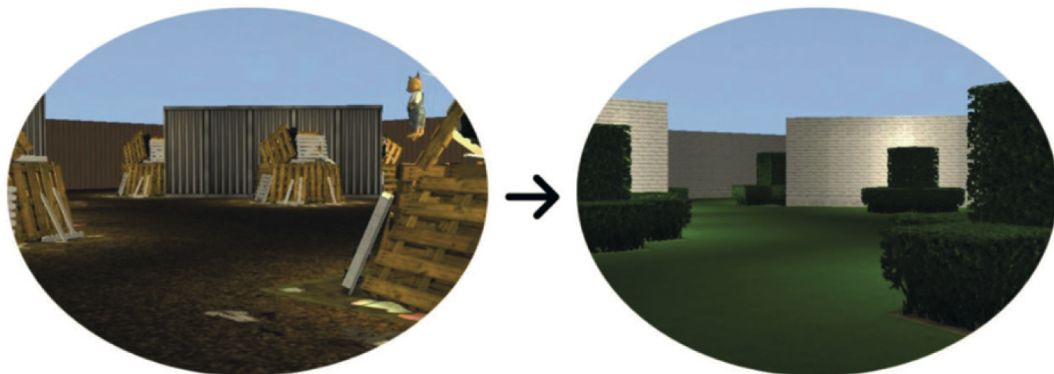


FIG. 6.2 : Images tirées de l'expérimentation d'A.M. Cleary & al.

A.M. Cleary a présenté sommairement ses travaux lors d'une présentation TEDX en 2017. Le point que nous souhaitons souligner à ce stade est moins les résultats présentés au cours de cette vidéo que l'effet qui se produit à un moment de son visionnage. À 7min et 14s, alors que la chercheuse commente son protocole, s'affichent plein cadre – et à la suite –, 4 images tirées des scènes utilisées lors de l'expérience. Les deux premières, conformément à ce qui a été annoncé, présentent une configuration morphologique analogue et une thématique différente ; on peut observer une salle de réception qui fait suite à un aquarium. Les deux images suivantes, partant du même principe (analogie morphologique et différence thématique), présentent d'abord une chambre, puis un magasin. Sans prétendre que l'on éprouve un quelconque sentiment de *déjà-vu* – ni même un *sentiment de familiarité* – il reste

incontestable que la simple succession des deux images provoque un effet assumptif très étrange. Alors que l'on nous présente deux images différentes, le passage de l'une à l'autre fait ressortir comme une sorte de « saute perceptif ». Durant un court instant, les images paraissent trop dissemblables pour être la même et trop semblables pour se succéder. En prenant un peu d'avance, nous irions jusqu'à dire qu'il y a là l'exemple d'un vécu de « contestation du devenir ». Quelque chose qui dialogue avec ce que nous avons précédemment identifié comme la *contingence* (§1.2.9). Remarquons, en prolongeant cette remarque, que l'effet est probant uniquement si les images se succèdent ; il ne l'est pas dans le cas où les images se jouxtent. Toujours est-il que cet « accident médiatique » (l'objet de la vidéo n'était pas de fournir la preuve par l'exemple), semble donner un certain crédit aux approches « gestaltistes » et motive une étude attentive des résultats obtenus. Nous y reviendrons (§3.2.3.1).

Une variation du deuxième protocole de l'équipe de A.M. Cleary nous intéressera encore davantage. En résumé, il s'agit d'une expérience où la scène n'est plus simplement « observée » mais « traversée » via le dispositif de réalité virtuelle. Toujours sur le même principe, des scènes sont élaborées de telle sorte à présenter une correspondance morphologique et une différence thématique. Cette fois, en revanche, les scènes ne sont plus « statiques » mais « cinétiques »¹⁹⁹. Une caméra traverse l'espace tridimensionnel et suit, quel que soit les scènes, le même parcours en une succession de virages. L'épisode qui conclue une série de diffusion est alors interrompu juste avant son dernier virage. L'équipe demande aux participants de répondre à deux questions. La première question qu'on leur pose est si « oui » ou « non », ils ont le sentiment de pouvoir prédire l'orientation que va adopter le parcours une fois qu'il reprendra son cours. La deuxième question concerne le choix de l'orientation (gauche-droite) du parcours à venir (droite-gauche). Les résultats montreraient que si les participants échouent sur la prédiction de l'orientation du parcours, ils sont, en revanche, convaincus de pouvoir le prédire. Nous verrons que cette notion de « confiance » dans notre propre compétence à anticiper l'imminent – depuis des expériences passées –, jouent un rôle déterminant dans une sémiotique écologique (§4.1.1).

Deux points importants méritent d'être alors relevés. Premièrement les expériences de A.M. Cleary et son équipe semblent indiquer la présence de pré-configurations « perceptives » au cours de l'expérience. De plus, l'acquisition et la mise en place de ces configurations est étroitement lié à la *familiarité*. En effet, bien que dissimulés sous des « habillages » différents, ce sont bien les « mêmes » gabarits que l'individu a rencontré au cours de chacune des expériences. Les gabarits « communs » à chaque paire de scène, montrent bien qu'un processus de *familiarité* opère comme mise en relation d'éléments de vécus analogues.

Par ailleurs, l'issue de chaque protocole semble confirmer, positivement et négativement, le processus évaluatif de la *familiarité*. Pour le premier protocole qui ne concerne que des images *statiques*, la tromperie repose sur la manipulation d'un

¹⁹⁹ Chez U. Eco, on trouve une proposition concernant les stimuli de substitution, parfaitement adaptée à une lecture sémiotique des expérimentations de A.M. Cleary et *al.* On pense notamment à l'importance du mouvement de l'observateur dans sa représentation d'un espace tridimensionnel (même virtuel comme dans le cas de A.M. Cleary et *al.*). « La perspective est un phénomène où entrent en jeu l'objet et la position de l'observateur, laquelle position joue également un rôle dans l'observation de l'objet tridimensionnel » (p.491) et « Une bonne règle pour distinguer entre stimuli naturels et stimuli de substitution me semble donc être la suivante : est-ce que quelque chose de nouveau se présente à moi lorsque je change de point de vue ? » (p.496). U. Eco, *Kant et l'ornithorynque*, Paris Grasset, 1999.

conflit phénoménologique. Les images successives sont inhabituellement trop proches. Pour le deuxième protocole qui s'appuie sur des images *cinétiques*, le sentiment de pouvoir prédire la suite du parcours montre en quoi l'étroite ressemblance d'un déplacement au sein de configurations cinétiques identiques, peut laisser croire à une fin similaire, donc « pré-visible ». Il devient alors évident que la *familiarité* opère sur un mode purement intuitif ; observation empirique qui confirme l'hypothèse, présente dans la littérature psycho-cognitive, selon laquelle la *familiarité* est une évaluation rapide et intuitive précédant ou accompagnant un jugement réflexif plus lent.

L'autre point concerne l'aspect moteur du deuxième protocole. Tout porte à croire qu'une reconnaissance sensori-motrice s'effectue sur la base d'une configuration motrice gardée en mémoire. En somme, il existerait une sorte de « gestalt cinétique » en marge (ou en complément) d'une « gestalt morphologique²⁰⁰ ». Bergson avait déjà signalé cette spécificité motrice du phénomène :

Parce que nous ne sommes pas simplement *devant* du « déjà-vu » :
c'est bien plus que cela, c'est du « déjà-vécu » que nous *traversons*²⁰¹.

La première version de l'expérience de A. Cleary²⁰² rendrait compte d'un phénomène où l'on est « devant » du « déjà-vu », la deuxième²⁰³ relève davantage d'une situation que « nous traversons » comme du « déjà-vécu ». Nous insistons sur la différence des deux approches. La première suit une logique « représentationnelle » et la deuxième une logique « sensori-motricielle »²⁰⁴. Cette distinction deviendra capitale dans la suite de notre travail.

Pour conclure, nous pourrions dire qu'une configuration mnésique, de type morphologique ou cinétique, mise en rapport avec la perception actuelle, fait – ou ne fait pas – naître un *sentiment de familiarité*. Dans le cas du *déjà-vu*, ce processus continu qui accompagne notre expérience quotidienne est comme « dérégulé ». En d'autres termes, pour les théories gestaltistes, le *déjà-vu* trouve son origine dans un abaissement de l'efficacité du processus de *familiarité* qui fait se désolidariser perception et pré-configurations perceptives. Il s'agirait alors d'une *familiarité* un peu paresseuse qui fait naître une « répétition » là où il devrait y avoir une « différence »²⁰⁵.

En 2006, T. Kusumi, propose une modélisation du phénomène de *déjà-vu* assez semblable à ces théories. Le principe général est le même à la différence près qu'il introduit plus explicitement une dimension métacognitive.

²⁰⁰ Il faut noter cependant que la motricité est projetée et non pas effectuée ; le parcours est simulé par le trajet d'une caméra au sein de l'univers tridimensionnel. Cependant, le dispositif de réalité virtuelle, en plongeant l'utilisateur dans un espace fictionnel clos, est un cas proprioceptif très particulier. Si l'on prend l'exemple, bien connu, de ces utilisateurs qui perdent l'équilibre alors qu'ils sont projetés dans une simulation de « grand huit », on s'aperçoit que la proprioception en acte est relative à l'espace fictionnel et non pas à l'espace physique réel. Cette dernière remarque nous semble autoriser l'utilisation des observations issues du protocole pour des hypothèses concernant des situations du quotidien.

²⁰¹ H. Bergson, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, *op. cit.*, p.7. Nous soulignons.

²⁰² A.M. Cleary & N.L. Ryers, « Scene recognition without identification », *Acta Psychologica*, 131, 2009.

²⁰³ A.M. Cleary & al. « Familiarity from the configuration of objects in 3-dimensional space and its relation to déjà-vu : A virtual reality investigation », *Consciousness and Cognition*, 2012, 21, p.969-975.

²⁰⁴ Plus tard nous préfererons parler de logique « éactive ». Pour l'heure il s'agit surtout d'annoncer une alternative au modèle réflexif et ses logiques représentationnelles.

²⁰⁵ Cette dialectique est empruntée à G. Deleuze. Nous développerons par la suite (§2.3.1).

The analysis suggested that the typicality of stimuli and frequency of exposure had a positive influence on the formation of prototypes, which in turn directly promotes feelings of knowing [...] ²⁰⁶

Nous reviendrons plus en détail sur la métacognition dans notre prochain paragraphe mais nous relevons d'ores et déjà que l'étude montre l'influence exercée par la formation antérieure des scènes prototypiques sur le « sentiment de savoir » (Feeling of Knowing ou FOK dans la littérature psychocognitive). En somme, plus le stimuli visuel présenté est typique et répété, plus ferme devient la croyance du participant dans ce qu'il juge être une reconnaissance au cours d'une expérience nouvelle mais analogue. Ce type de protocole cherche à identifier les conditions d'émergence d'une « fausse reconnaissance », c'est-à-dire les cas où le participant affirme avoir déjà été exposé à une image alors que l'on sait qu'il ne l'a pas été.

Horizon sémiotique. En thématissant sémiotiquement les approches gestaltistes on peut se rendre compte qu'elles proposent un cadre expérimental permettant de travailler plusieurs points. Nous pensons :

- aux propositions de J. Geninasca²⁰⁷ – reprises par J. Fontanille²⁰⁸ – sur les différents types de saisie (ou styles de catégorisation), et plus précisément à la saisie technique qui révèle son activité de fond lorsque l'individu est victime d'un *déjà-vu* (§3.2.7.1) ;
- mais également à J-F. Bordron²⁰⁹ qui a identifié l'intervalle de passage entre l'iconique et le symbolique – il nous semble que cet intervalle trouve ici une résonance toute particulière avec le « gabarit » et son « habillage » (§1.4.2.1) ;
- à la conception fontanillienne du déplacement et de sa représentation à travers le « corps-point²¹⁰ ». Dans le deuxième protocole de A.M. Cleary on peut distinguer une opportunité de distinction plus fine entre approche représentative et approche sensori-motrice du mouvement.

Familiarité-recollection-métacognition

Si l'on considère pour finir la paire familiarité-recollection liée synchroniquement par une évaluation métacognitive, on tombe sur les théories de C. Moulin et A.S. Brown. Les deux approches présupposent un double processus de reconnaissance. L'un, basé sur la *familiarité*, est intuitif et rapide, l'autre, basé sur le *rappel* est « objectif » et lent. Au quotidien, les deux processus fonctionneraient corrélativement pour fluidifier notre expérience. Le *déjà-vu* selon ces deux auteurs surviendrait lors d'un conflit entre

²⁰⁶ T. Kusumi, « Human metacognition and déjà vu phenomenon », *Diversity of Cognition: Evolution, Development, Domestication, and Pathology*, 2006, p.310.

²⁰⁷ J. Geninasca, *La parole Littéraire*, Paris, PUF, 1999.

²⁰⁸ J. Fontanille, *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 1999, rééd. 2016.

²⁰⁹ J.-F. Bordron, *L'iconicité et ses images*, Paris, PUF, 2011.

²¹⁰ J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p.157.

ces deux processus de reconnaissance. L'approche de A.S. Brown est la plus évidente. Sa formulation est limpide :

Reduced to the simplest form, the déjà-vu experience represents the clash between two simultaneous and opposing mental evaluations: an objective assessment of unfamiliarity juxtaposed with a subjective evaluation of familiarity²¹¹.

Il faut noter que l'évaluation « intuitive » de *familiarité* peut fonctionner en toute autonomie. C'est ce que nous avons dit dans notre paragraphe précédent à propos de la reconnaissance quotidienne de sa femme dans l'appartement. Mais si, par un bord, la *familiarité* opère sans qu'on en ait conscience, par un autre bord, elle intervient également lors d'une évaluation objective de *rappel*. Dans ce cas, la première signale une anomalie contextuelle – comme dans le cas de sa femme rencontrée dans le bus – tandis que la deuxième travaille sur des contenus « concrets » de mémoire. Selon A.S. Brown, la surprise suivie de l'identification de sa propre femme dans le bus sont l'issue positive des deux processus évaluatifs. On pourrait dire que le processus intuitif m'indique que la scène ne m'est que partiellement familière et que le processus objectif évalue positivement qu'une des parties de l'ensemble m'est bien familière. Dans ce cas, les deux évaluations trouvent un terrain d'entente. Elles « concordent ». À partir de cette observation, l'auteur explique le phénomène du *déjà-vu* comme le corolaire négatif de cet exemple. L'évaluation « objective » constate l'échec du *rappel* d'une ou plusieurs parties de la scène en présence, bien que l'autre, « intuitive », affirme qu'au moins une partie doit être familière. Voilà ce qui permet à A.S. Brown de dire que le *déjà-vu* résulte du « clash » des deux processus évaluatifs. Le point important de la théorie de l'auteur réside en ceci que l'évaluation objective n'incrimine finalement pas l'échec du *rappel* mais l'évaluation intuitive à l'origine du *sentiment de familiarité*. En somme, dans le cas du *déjà-vu*, ce n'est pas ma mémoire qui est mise en cause, mais ce qui m'a amené à y chercher une correspondance avec la scène actuelle. Ainsi, la recollection échouant et conduisant l'évaluation objective vers une non-familiarité (non-reconnaissance), la familiarité donnée par l'évaluation intuitive se voit catégorisée comme un « faux » *sentiment de familiarité*.

C. Moulin adresse une critique sévère à cette théorie :

[...] his definition implies some sort of 'objective' truth to the feeling of falseness. The "objective" assessment of unfamiliarity is not objective at all, but we resolve the experience towards this subjective assessment of unfamiliarity and not the other subjective assessment, that of familiarity. In short, there is no objective information encoded in human memory: it is possible that one feels that something is familiar but believes this feeling to be false (i.e. déjà-vu) even when, indeed, they have actually ('objectively') already encountered something before²¹².

²¹¹ A.S. Brown, *op. cit.*, p.2.

²¹² C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, *op. cit.*, p.42.

Il propose alors :

The sensation of déjà-vu arises as a conjunction of two streams of cognition: the phenomenological experience of recognizing a current situation and the awareness that this feeling of recognition is inappropriate. Most importantly, the overall evaluation of the déjà-vu-eliciting situation sides with the higher-order metacognitive awareness of inappropriate recognition.

En précisant :

This definition emphasizes that we must be aware of the false nature of the familiarity, and the second sentence specifies that the false familiarity must be resolved on favor of it being found to be false.

La distinction des deux théories se fait sur l'importance accordée à l'une ou l'autre des entités du système. A.S. Brown propose qu'une *familiarité* émerge et rentre en conflit avec un processus de rappel. Le rappel n'aboutissant pas à une re-connaissance, la *familiarité* est évaluée comme « fausse ». C. Moulin, en revanche, propose qu'une impression de reconnaissance soit « vécue » et que le *sentiment de fausse familiarité* qui l'accompagne devrait être obtenu dans le sens qu'on « trouve » cette impression « fausse » ; c'est-à-dire sans le soutien « objectif » du rappel (concluant ou non). Pour faire court, on pourrait dire que A.S. Brown donne l'avantage à l'évaluation « objective » là où C. Moulin pointe sa non-pertinence et privilégie une évaluation « intuitive ». Aussi, pour A.S. Brown l'évaluation intuitive aboutit dans un *sentiment de familiarité* qui doit être « jugé », alors que C. Moulin propose que l'évaluation « intuitive » fasse naître un *sentiment de « fausseté »* quant à l'impression de familiarité. C'est-à-dire un *sentiment de « fausse » familiarité* qui ne prendrait pas le trait d'une déduction (un « faux » *sentiment de familiarité*). Il y aurait alors comme un redoublement d'évaluations intuitives. Et pour tenter de résoudre ce problème, C. Moulin en appelle au principe de métacognition et plus précisément encore, au concept « d'épistemic feelings ». Il emprunte cette approche à S. Arango-Munoz :

A quick-acting intuitive process, based on how things *feel* rather than an assessment based on stored representations and problem-solving heuristics. These include feelings of certainty, pastness, insight, fluency and mental effort²¹³.

Plus loin, C. Moulin mentionne une expérience effectuée par S.D. Goldinger et W.A. Hansen en 2017. Des participants sont soumis à un test de reconnaissance. Dans un premier temps, ils doivent lire une série de mots. Dans un second temps, on leur présente certains de ces mots dans une liste plus vaste que la précédente. Ils doivent alors déterminer si le mot qu'ils ont devant les yeux faisait partie ou non de la liste précédemment lue. En plus du classique test de reconnaissance, l'expérience inclut une chaise aménagée sur laquelle sont assis les participants pendant le test. Sont

²¹³ C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, New York, Routledge, 2017, p.37.

dissimulées sous l'assise de cette chaise, de petites enceintes qui délivrent un son subliminal au moment de l'effort de rappel. Les résultats montrent que lorsque les participants n'ont objectivement pas encore « rencontré » le mot, le son subliminal provoque un sentiment de confiance dans leur reconnaissance du mot. En d'autres termes, les participants sont certains d'avoir lu le mot dans la liste précédente alors que l'on sait « objectivement » qu'il n'en faisait pas parti. On peut alors penser que le son induit une « fausse familiarité ». Mais une fausse familiarité qui n'est pas relevée par l'individu. À l'inverse, lorsque les participants ont déjà objectivement « rencontré » le mot, le son provoque un doute quant à sa reconnaissance. C. Moulin conclut alors que les évaluations intuitives sont réglées sur de très subtiles sensations corporelles qui n'intègrent pas (nécessairement) – au moment de la décision de reconnaissance –, une évaluation « objective » de recollection. Cette expérience renforcerait alors l'hypothèse selon laquelle le phénomène de *déjà-vu* reposerait sur une évaluation intuitive de « fausseté » de la familiarité plutôt qu'une évaluation objective de non-familiarité, c'est-à-dire « déduite²¹⁴ » d'un échec de rappel ou d'un rappel concluant.

Pour résumer, nous pourrions dire que ces deux théories envisagent d'une part une évaluation « intuitive » et de l'autre une évaluation « objective ». Les deux étant réglées par une évaluation métacognitive qui unifie le vécu des processus en temps normal et les divise dans le cas du *déjà-vu*. Nous verrons que ces théories, très récentes, sont finalement assez proches des intuitions bergsoniennes de la fin du XIX^{ème} siècle ; celles qui concernent « l'élan vital » et « le souvenir du présent » (cf. infra). Il nous faut également signaler que chez C. Moulin et A.S. Brown l'objectif est moins de savoir ce qui provoque le *déjà-vu* que de comprendre comment les deux évaluations conflictuelles se piègent et se résolvent. Pour A.S. Brown c'est l'évaluation objective (le rappel) qui prédomine pour influencer l'évaluation métacognitive. Pour Moulin, c'est l'évaluation intuitive (epistemic feelings) qui soutient l'évaluation métacognitive.

Horizon sémiotique. Que pourraient nous apporter ces deux théories sur le plan sémiotique ? Tout d'abord, il nous faudra démêler une question essentielle. Qu'est-il entendu par la distinction de « subjectif » et « objectif » chez A.S. Brown ? Est-ce réellement ce que l'on pourrait comprendre dans un premier temps comme, respectivement, « intuitif » et « raisonné » ? Ceci nous permettrait de les faire équivaloir, en philosophie ou en phénoménologie, au réflexif et pré (ou non-) réflexif. En sémiotique du discours, cela nous permettrait de les rapporter à ce que l'on entend d'embrayé et de débrayé. La question du point d'observation quant à la description des mécanismes relatifs à la *familiarité* est très ambiguë dans la littérature psycho-cognitive (§4.1.2). Il nous faudra être vigilant à ce sujet.

Nous avançons pour le moment que les théories de A.S. Brown et C. Moulin pourront nous renseigner sur plusieurs points. La théorie d'A.S. Brown conçoit l'expérience comme un parcours évaluatif, ou du moins, un entrecroisement de différentes phases évaluatives. On peut alors assez facilement en envisager une lecture modale. L'évaluation intuitive aboutit dans un « croire » : je crois que quelque chose m'est familier. L'évaluation objective se conclut par un « savoir » : je sais que

²¹⁴ La littérature psychocognitive qui concerne le processus de familiarité est très peu claire quant au point de vue adopté pour les descriptions. Ce processus semble, tour à tour subjectiviste ou objectiviste. Par exemple, dans la théorie de A.S. Brown, il est difficile de savoir si l'évaluation objective correspond à un acte conscient raisonné où s'il appartient à l'inconscient cognitif (à distinguer de l'inconscient tel qu'il est conçu en psychanalyse).

je me rappelle (ou non) de ce quelque chose. Mais en y regardant de plus près, et c'est là la critique de C. Moulin, le *déjà-vu* semble indiquer que ce « savoir », issu d'une reconnaissance, n'est en fait qu'un « croire-savoir ». Il ne pourrait en être autrement puisqu'il est mis en défaut lors de l'émergence du conflit avec le « croire » de l'intuition subjective. Pour le dire un peu trivialement, si le « savoir » était si sûr, il n'y aurait tout simplement pas de conflit ; le « croire » de l'intuition subjective serait surmodalisé par le « savoir » de l'évaluation objective. Le premier pourrait fonctionner de manière autonome dans certains cas et, dans des cas plus complexes, se voir surdéterminé par le deuxième. C'est si l'on veut, le rôle que prend finalement en charge la métacognition. Elle surdétermine la relation entre le « croire » de l'intuition subjective et le « croire-savoir » de la reconnaissance. C'est elle qui tranche, lors de l'émergence du conflit, entre les deux résultats : le « croire » de la familiarité et le « croire-savoir » de la reconnaissance. Que A.S. Brown n'explicite pas la métacognition dans sa théorie importe peu. Elle est sous-jacente à son bon fonctionnement. Les deux systèmes évaluatifs sont surdéterminés par un troisième. Sinon, il ne pourrait y avoir de conflit, et encore moins d'issue.

La théorie de C. Moulin pointe plus directement la phase intuitive du sens. Il postule même que la reconnaissance est finalement peu pertinente lors de l'avènement du phénomène de *déjà-vu*. Lorsque nous nous étions penchés sur les expériences de A.M. Cleary et son équipe, nous avons souligné qu'elles devraient pouvoir nous permettre d'étudier l'orientation de sens à l'intervalle de l'iconique et du symbolique. Nous verrons que l'approche de C. Moulin, et plus précisément en creusant la piste des *sentiments épistémiques*, devrait nous aider à modéliser la phase indiciaire du sens. J.-F. Bordron en parle comme « [...] du problème fondamental de l'intuition. Elle concerne le temps, l'espace et le fait qu'il y ait quelque chose (matière) »²¹⁵. C'est en toute dernière partie que nous aborderons cette question. Nous proposerons que cette phase indiciaire – non-consciente – conditionne et oriente les prises perceptives (§3.2.7.1).

1.4.1.3 Topique, doublement, dédoublement

Conscience-non-conscience-attention

Au niveau d'une topique qui articulerait différents plans de conscience, une première paire peut être appréhendée. Il s'agit de la paire *conscient / non-conscient*. Nous précisons d'emblée que le *non-conscient* est à distinguer de l'*inconscient*. Ce dernier implique des considérations psychanalytiques qui n'ont pas cours dans ce que l'on nommera le *non-conscient*. Le *plan non-conscient* est à comprendre comme un plan susceptible d'accueillir et de soutenir une activité pragmatique qui puisse s'effectuer sans que l'individu en prenne conscience. On peut citer comme exemple un trajet en voiture pendant lequel le conducteur peut, et conduire, et entretenir une conversation avec l'un des passagers. L'attention devient alors un outil de distribution des activités pragmatiques selon qu'elles nécessitent ou non une conscientisation. Nous dirons, un peu sommairement, pour l'heure, que « la conduite » s'effectue via un *plan non-conscient* et que « la discussion » s'entretient sur un *plan conscient*. L'attention

²¹⁵ J.-F. Bordron, *L'iconicité et ses images*, Paris, PUF, 2011, p.191.

permet de basculer de l'un à l'autre en fonction des aléas de la circulation ou de la tournure de la conversation. L'évitement d'un obstacle inattendu exemplifiera le basculement attentionnel de « la conversation » vers « la conduite ». L'accident des passagers à la suite d'une dispute, exemplifiera l'accaparement de « la conversation » sur « la conduite ». Dans tous les cas nous avons une articulation ternaire entre *plan conscient*, *plan non-conscient* et attention.

Deux approches peuvent venir compléter ce système selon que l'on considère l'attention opérant par *synchronisation* ou *séquentialisation* des deux plans dans l'expérience dite « normale ». Pour reprendre l'exemple de la voiture, cela reviendrait à se demander si la gestion « normale » des deux activités se fait parallèlement ou dans de multiples et continuels allers-retours. Ou, autrement dit, et en tant que conducteur, suis-je plus ou moins attentif à la circulation et à la conversation ou suis-je pleinement conscient de l'une puis de l'autre ? Répartition ou intervalle ?

Commençons par les théories qui vont d'une *séquentialisation* normale (intervalle) vers une *synchronisation* inhabituelle (répartition) entre les *plans conscients* et *non-conscients*. Celles de A. Lalande, M. Arnaud, F.W.H. Myers et A. Lemaitre comptent parmi ces dernières. Pour eux, c'est un affaiblissement de l'équilibre ternaire qui expliquerait l'avènement du phénomène. Et cet affaiblissement pointerait le rôle essentiel de l'attention dans les conditions de prises opérées sur la situation réelle et celles opérées sur des souvenirs tout juste passés. Précisons à ce titre qu'un souvenir lointain remémoré constitue aussi un souvenir tout juste passé : « Je viens, à l'instant, de me souvenir de quelque chose ». Le fait de prendre conscience d'une remémoration est un souvenir tout juste passé. Il n'y a que l'objet qui change. Dans un cas il s'agit, par exemple d'un souvenir biographique, et dans l'autre l'acte de remémoration lui-même. Mais, dans les deux cas, l'attention est engagée. Dans le cas du *déjà-vu*, les auteurs nous disent qu'un relâchement de l'attention – censé régler l'organisation de l'expérience entre situations passées, tout juste passées ou en cours – sème le trouble dans notre rapport à une chronologie.

Dans l'exemple dont se sert A. Lalande pour expliciter sa théorie, une inattention correspond au laps de temps pendant lequel l'individu est en proie à sa rêverie. Cette disposition de rêverie lui offre alors la possibilité de parcourir un souvenir d'une durée plus longue que celle de son inattention effective. Il parle d'une fraction de seconde pour l'inattention et de dix à quinze minutes pour (le contenu de) la rêverie. L'hypothèse veut donc qu'un individu puisse passer en revue, pendant une fraction de seconde, l'équivalent d'un vécu antérieur de 15min environ. Lorsque que le sujet « revient à lui » A. Lalande propose ceci :

Que va-t-il se passer au retour ? Vous retrouverez sous vos yeux ce que vous avez un instant abandonné, vous le reconnaîtrez, et vous ne localiserez pas la première opération à sa vraie place, d'abord à cause du caractère inconscient des images perçues, mais surtout à cause de la longueur apparente de la distraction, qui jette une contradiction dans le processus mental par lequel nous comptons le temps²¹⁶.

²¹⁶ A. Lalande, « Les paramnésies », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 36, 1893, p.496.

Que se passe-t-il donc à ce moment-là selon A. Lalande ? Au même moment, deux types de vécus se déploient parallèlement dans le temps. L'un est *conscient* et correspond à la rêverie. L'autre est *non-conscient* et correspond à la situation réelle dans laquelle se trouve l'individu songeur. Arrive l'instant où l'attention de l'individu le sort de sa rêverie pour le faire revenir à la situation concrète. À ce moment précis, nous dit l'auteur, un processus rétrospectif se met en place pour établir la durée « apparente » des deux vécus ; celui, *conscient*, de la rêverie et celui, *non-conscient*, de la situation concrète tout juste passée. L'individu se trouve alors face à un paradoxe puisque la rêverie semble avoir durée 15min environ alors que les indices contextuels actuels semblent indiquer que seule une fraction de seconde se serait écoulée. Deux points importants doivent être relevés. Premièrement notons bien qu'il s'agit de deux re-présentations – aux deux sens de souvenir et de perception de ce souvenir – de durées. La première est celle qui « semble » être celle de la rêverie « consciente » et la deuxième est celle qui « semble » être celle de la situation réelle « non-conscientisée ». Le deuxième point réside en ceci que le processus de re-présentation des deux durées, s'effectue dans un temps actuel et en cours. Et, tout semble se passer comme si c'était l'aspectualité temporelle actuelle qui peinait à s'établir du fait de l'incompatibilité des deux re-présentations précédentes. Comment puis-je construire un présent alors que je n'arrive plus à situer mes expériences dans le temps ? Suis-je à la fin de la situation réelle non-conscientisée dont tout semble indiquer qu'elle n'a duré qu'une fraction de seconde ? Ou suis-je à la fin de ma rêverie qui semble, elle, avoir durée 15min ? Ou alors, est-il même possible que ma rêverie et ma distraction n'aient pas démarré au même moment ?

On voit alors que la proposition de A. Lalande pointe le recouvrement problématique de deux expériences au sein de leur re-présentation temporelle. Alors que leurs durées devraient coïncider, elles diffèrent. Et c'est l'établissement de la chronologie actuelle qui s'en trouve complètement chamboulé, voire impossible à établir durant l'effectivité du phénomène.

Pour finir, c'est l'attention elle-même qui ne trouve ni coïncidence (entre les deux durées re-présentées), ni repères (dans l'établissement actuel d'une chronologie) pour dissocier ce que d'ordinaire elle fait se succéder dans la plus grande clarté, à savoir, les moments relatifs à la situation présente et les moments appartenant à une rêverie (ou une re-présentation quelconque).

L'argument d'A. Lalande est très proche de ce que nous avons mentionné précédemment au sujet de la *prophétie rétrospective* (§1.2.4). A. Vinson se concentrait essentiellement sur le couple que formait la situation présente et la situation tout juste passée (et tenue hors-champ par une attention pleine portée sur la rêverie). Nous avons dit alors que la narrativisation de l'expérience se repliait, faute d'ancrage dans le cours des choses, sur sa pure discursivité. Ce que nous propose A. Lalande est de considérer un indice supplémentaire reposant non plus sur la reconstruction de l'image perdue mais sur celle de sa durée. On pourrait conclure en disant que A. Vinson adopte une logique narrative, là où A. Lalande se concentre sur une logique temporelle. La première aboutit à une confusion téléologique, la deuxième à une confusion chronologique²¹⁷.

²¹⁷ On note au passage, que la proposition de A. Lalande pourrait trouver une description détaillée de ces articulations temporelles chez E. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*,

Dans les théories qui supposent une *séquentialisation* anormale, on retrouve celle de J. Grasset. Le neurologue invoque deux plans psychiques rendus accessibles par des variations d'attention. Le psychique inférieur, *non-conscient*, qu'il appelle « centre polygonal » et le psychique supérieur, le « centre O », qui lui relève du *conscient*²¹⁸. J. Grasset présuppose que des perceptions peuvent être inconsciemment recueillies par le centre polygonal. Il évoque des états comme l'hypnose ou le somnambulisme, où des prises perceptives peuvent se faire à l'insu de l'individu. Il précise également que ces conditions de prises inconscientes sont à distinguer de celles propres à des moments d'innatention (comme celles évoquées par A. Lalande). Elles auraient ce trait spécifique de resurgir accidentellement à la conscience sans qu'on ne puisse les situer dans le temps ; c'est-à-dire sans pouvoir en déterminer une quelconque origine – ni temporelle, ni biographique. Voilà en quoi la *synchronie* originelle des procès montés sur une topique double devient une *séquentialisation* problématique. L'individu se trouve dans une situation paradoxale où des impressions relatives à un vécu antérieur lui reviennent à l'esprit mais sans pouvoir affirmer qu'elles sont les siennes. Les effets ne retrouvent pas leur cause. L'hypothèse suggère donc que le matériel perceptif acquis au cours d'états de « dégradation suspolygonale » est, au moins en partie, manqué d'assomption. La question est donc la suivante : l'attention de l'individu peut-elle générer une perception sans « dire » de qui elle vient ?

On remarque alors que si chez A. Lalande c'est une divergence d'appréciations temporelles qui trouble la chronologie, pour J. Grasset, c'est une difficulté de chronologie qui trouble l'appréciation temporelle.

C'est sur une hypothèse assez semblable à celle de J. Grasset qu'en 2008, l'équipe d'A. O'Connor²¹⁹ a mis en place un protocole expérimental dont l'objectif était de provoquer un sentiment de *déjà-vu*. Deux pistes sont testées. Pour la première, on donne aux participants – sous hypnose – un objet avec lequel on leur demande d'interagir. Ensuite, toujours sous hypnose – on leur demande d'oublier l'objet et sa manipulation. Pour la deuxième expérience, on demande aux participants – sous hypnose – d'éprouver ultérieurement un *sentiment de familiarité* pour un objet qu'on leur présentera mais dont ils n'auront pas eu connaissance au préalable. Les deux expériences visent à créer un état post hypnotique où le sujet doit faire face à un conflit entre « reconnaissance » et « familiarité ». D'un côté ils ne « doivent » pas reconnaître ce qu'ils ont pourtant connu. De l'autre ils « doivent » éprouver une familiarité pour une chose qu'ils n'ont jamais connue. L'étude montrerait que 83% des participants auraient éprouvé une sensation vive de *déjà-vu* à la suite du protocole impliquant une suggestion de *familiarité* alors qu'aucun participant n'a rapporté de sentiment vif de *déjà-vu* concernant la suggestion d'*oubli*.

Cette expérience pourrait se placer à mi-chemin entre la théorie d'A.S. Brown et celle de C. Moulin. Le processus d'objectivation du premier – critiqué par le deuxième – ne serait pas une évaluation objective consciente puisque la conclusion du processus évaluatif peut être induit en amont, au moment de l'état hypnotique

(1928), trad. H. Dussort, PUF, 1964, rééd. PUF, 2002 et E. Husserl, *Expérience et jugement* (1938), trad. D. Souche-Dagues, PUF, 1970, rééd. PUF, 2011.

²¹⁸ J. Grasset, « La sensation de déjà-vu », *Philosophical review*, 13, 1904, p.239.

²¹⁹ A.R. O'Connor, A.J. Barnier, R.E. Cox, « Déjà-vu in the labortory : a behavioral and experiential comparison of posthypnotic amnesia and posthypnotic familiarity », *The International Journal of Clinical and Experimental Hypnosis*, 56(4), p.425-450.

de l'individu. De la même manière, il n'y aurait aucune implication « top-down » – un accident des processus neurocognitifs avec une répercussion phénoménologique –, comme dans la théorisation de C. Moulin, puisque le déclenchement du phénomène est initié, en amont, par l'hypnotiseur.

En 1905, Drommart et Albes, écrivent un article sur lequel nous reviendrons par la suite afin de signaler ce que nous pensons être les premières intuitions des concepts « d'énaction » et de « fluidité cognitive » (§3.3.2.2). En effet les auteurs insistent sur une prise de conscience accidentelle au cours du phénomène de *déjà-vu* qui révélerait le sentiment d'une « trop » bonne efficacité adaptative. Ce processus est alors envisagé par les auteurs comme l'ajustement non-conscient entre « anticipation » et « constat » d'efficacité adaptative. Mais, ce qui nous intéresse ici, c'est le concept « d'invagination attentionnelle » auquel aboutissent les auteurs. Il s'agit d'une sorte de redoublement attentionnel :

Alors un cercle vicieux s'installe. En devenant spectateur de lui-même, le sujet [...] se distrait davantage à la contemplation de sa propre distraction, et il perd de plus en plus le contact de la réalité. [...] son état ne correspond plus à un relâchement mais à ce que l'on pourrait appeler une « invagination » de l'attention²²⁰.

Le terme d'invagination est emprunté au milieu médical et désigne un retournement en doigt de gant d'une portion de l'intestin. Les points remarquables suggérés par l'hypothèse sont que (i) l'attention est envisagée comme un « conduit » à l'intérieur duquel « coulent et se forme » l'expérience, (ii) l'attention peut s'activer en prenant sa propre passivité comme objet, et (iv) cette dynamique participe à l'augmentation exponentielle du phénomène. On constate l'émergence d'un début de réflexion autour des articulations de « l'attention » et de « l'intentionnalité ». Nous reviendrons en détail sur les spécificités propres à chacune de ces deux approches, à savoir *l'intentionnalité* et *l'attentionnalité* (§2.3.4.4). Le point qu'il nous semble important de retenir, entre autres parce qu'il vient compléter les propositions ultérieures, est celui d'un repli possible de l'attention sur elle-même. En effet, il ne s'agit plus d'une distribution du sens, par l'attention, sur les *plans conscients* et *non-conscients* mais bien plutôt d'une modification accidentelle de la structuration attentionnelle.

Horizon sémiotique. Ces propositions semblent mettre l'accent sur une attention perceptive qui régule les formations de sens. Son incidence est observable sur : la qualité/quantité (totale-partielle, pleine-dégradée) des prises, leur ancrage temporel (passé-présent), et leur teneur véridictoire. La question est alors de déterminer : sous quelles conditions la qualité/quantité et/ou l'ancrage de ces formations partielles de sens sont susceptibles de provoquer (ou de prendre part à) un trouble expérientiel à venir ?

L'hypothèse de A. Lalande pointe l'aspect re-présentatif d'un moment d'absence et de son impact épistémique dans l'expérience présente. Paradoxalement, dans la situation décrite par l'auteur, c'est le moment non-conscientisé qui prime sur le moment conscient. On pourrait certes avancer l'idée selon laquelle le temps de la

²²⁰ G. Albès & Domnard, « Essai théorique sur l'illusion dite de fausse reconnaissance », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1906.

rêverie est moins « sûr » que celui de la situation réelle – même rétrospectivement – ; mais sommes-nous bien certain que la frontière entre rêverie et re-présentation (et même présentification) soit si nette ? Bien des cas semblent nous indiquer le contraire. Il nous semble alors qu'il y a là un point capital concernant la phase indicelle de la signification et de ses relations épistémiques au temps. Sur quoi l'individu se base-t-il pour distinguer, articuler et construire les différents *temps vécus* ? Nous pouvons déjà avancer que le corps – mais dans ce qu'il a de « soudé à l'environnement » plutôt que dans ce qu'il a de « contact avec le monde » – jouera un rôle essentiel dans cette discussion (§3.3.1.1).

La proposition de J. Grasset pose la question de la place et du poids des marqueurs déictiques dans les cas de prises partielles ou dégradées. Le matériel perceptif est-il assumé intégralement ? Partiellement ? Momentanément ? Peut-il sembler à l'individu qu'un vécu ne lui appartienne pas ?

Le point capital tient également au fait que des formations de sens semblent s'effectuer en dehors du *champ de présence*. C'est ce que signale, chacune à sa manière, les hypothèses ci-dessous. Nous verrons qu'il sera possible d'observer des significations *non-conscientes* si l'on accepte de les envisager dans ce qu'elles peuvent avoir de différé – et donc de prendre en compte une activité mnésique opérant en deçà d'une identification référentielle. Pour ce faire, nous devons proposer une sémiotique capable de rendre compte d'une gestion du sens sur différents *plans de conscience* et différentes lignes du *temps vécu*.

Conscient-inconscient-limitation

L'autre dédoublement topique très caractéristique est celui proposé par la prise en compte de l'*inconscient*. Dans ce cas, les instances de « refoulement » et de « censure », règlent et tendent le *plan conscient* et le *plan inconscient*. Notons d'ores et déjà notre volonté de bien distinguer un niveau *non-conscient*, comme dans la paire précédente, d'un niveau *inconscient*. Le premier est considéré par le prisme de l'attention (délibérée a priori), le deuxième par celui d'une instance judiciaire que l'on pourrait dire « autonome » (*refoulement/censure*) et propre à la doctrine psychanalytique. Dans la première topique freudienne le *préconscient*, placé entre le *conscient* et l'*inconscient* est l'endroit d'exercice de cette instance. On peut trouver trois propositions freudiennes pouvant venir compléter les théories du *déjà-vu*.

En 1901, il s'appuie sur le cas d'une patiente que nous avons déjà cité (§1.2.1). Pour rappel, elle aurait éprouvé la sensation de *déjà-vu* au cours d'une visite chez des amies dont le frère cadet était très gravement malade. La patiente a vécu, quelques mois auparavant, une situation analogue au cours de laquelle son jeune frère, atteint d'une diphtérie grave, a failli mourir. S. Freud propose alors ceci : durant la première situation, alors que l'issue de la maladie de son frère était encore incertaine, la jeune fille élabore « inconsciemment » un scénario au cours duquel son frère décède²²¹. Le désir de cette mort fraternelle aurait donc été, soit éprouvée « inconsciemment » lors de la phase malade, soit « refoulée » au moment de la guérison du jeune frère. Dans les deux cas, le souvenir de ce désir est confiné au *plan inconscient*. Lorsqu'elle rend visite à ses amies,

²²¹ S. Freud suggère, sur la base d'autres éléments recueillis au cours de la cure, qu'il s'agissait d'un désir capricieux ; un désir de petite fille qui souhaiterait devenir l'unique progéniture de ses parents.

la deuxième situation comporte des saillances thématiques analogues – campagne, cadet, etc. Elles renvoient toutes à un éprouvé commun : celui d’une attente de la mort. Si l’on suit le raisonnement de S. Freud, cette actualisation de la mort est « circonstancielle » dans le cas de la visite chez des amis et « désirée » dans le cas de la maladie du frère. Mais le souvenir que cet éprouvé commun aurait dû faire remonter à la conscience, en le juxtaposant à la situation présente, est barré par la *censure*. Le souvenir remonte partiellement ; il est censuré du désir de la mort du frère. Le psychanalyste propose alors que pour pouvoir échapper à cette insatisfaisante incomplétude (« inquiétante et étrange » devrait-on dire), la patiente projette sur l’éprouvé relatif à l’épisode familial censuré, le matériau perceptif de l’expérience présente. En somme, la patiente se sert de la perception en cours pour reconstruire celle propre à ce qu’elle « sent » être un souvenir incomplet – mais sans pouvoir identifié précisément ce qui y manque. Les saillances thématiques analogues sont entendues comme des éléments de facilitation du processus passionnel. Elles actualisent deux éprouvés semblables au travers desquels peut se construire une structure actantielle commune. Elle se base d’une part sur le souvenir de la maladie du frère et, d’autre part, sur la représentation de la maladie de celui des amis. Cette structure actantielle commune devient alors le terrain de jeu d’une distribution capricieuse et aléatoire des rôles thématiques. Le rôle du malade peut accueillir tour à tour, sans se soucier de l’ancrage temporel des deux vécus, le propre frère et le frère des amies (§ 1.2.1). Les deux représentations – celle du souvenir et celle de la situation actuelle – se chevauchent finalement pour donner la sensation d’une répétition à l’identique de deux vécus distincts. Cette hypothèse nous semble particulièrement intéressante quant aux conséquences phénoménologiques qu’elle présuppose ; à savoir que présentation et re-présentation peuvent manquer, en acte, leur distinction et entremêler leur sémiose respective – celle de la situation présente et celle relevant d’une situation passée. En somme une confusion entre discoursivité pragmatique (la situation présente) et discoursivité mnésique (une situation passée).

En 1914, Freud rapporte un cas régulièrement observé au cours de l’analyse. Les patients évoquent un fait qu’ils pensent, à tort, avoir déjà raconté au cours de séances précédentes.

Le patient ait eu réellement l’intention de raconter le fait en question et, qu’une ou plusieurs fois, il ait formulé à son sujet quelque réflexion préliminaire, mais une résistance l’ayant empêché de réaliser son projet, il a ensuite confondu intention et réalisation²²².

Il s’agit dans les deux cas cités (la jeune patiente et le patient) d’une réactivation d’une impression inconsciente. Mais si dans le premier cas, la remontée du souvenir se fait involontairement, dans le deuxième cas, le patient est conscient de se souvenir de quelque chose qu’il pense avoir fait mais qui, objectivement, ne s’est pas produit. La reconnaissance est fautive mais parce que sa réalité a été trompée.

Pour finir, S. Freud adresse en 1936 une lettre à R. Roland où il analyse un sentiment étrange qu’il a éprouvé lors d’une première visite à l’acropole.

²²² S. Freud, *La technique psychanalytique*, (1904-1919) trad. A. Berman, Paris, PUF, 1953, p.74.

Il n'est pas vrai que pendant mes années de lycée je n'ai jamais douté de l'existence réelle d'Athènes. Je doutais seulement de voir jamais Athènes de mes propres yeux. Aller si loin, " faire si bien mon chemin " me paraissait hors de toute possibilité. Ce sentiment était lié à l'étroitesse et à la pauvreté de nos conditions de vie dans ma jeunesse. [...] Et si nous nous demandons pourquoi nous nous étions gâchés dès Trieste le plaisir d'aller à Athènes, nous touchons à la solution du petit problème. Il faut admettre qu'un sentiment de culpabilité reste attaché à la satisfaction d'avoir si bien fait son chemin : il y a là depuis toujours quelque chose d'injuste et d'interdit. Cela s'explique par la critique de l'enfant à l'endroit de son père, par le mépris qui a remplacé l'ancienne surestimation infantile de sa personne. Tout se passe comme si le principal, dans le succès, était d'aller plus loin que le père, et comme s'il était toujours interdit que le père fût surpassé. [...] Notre père avait été négociant, il n'avait pas fait d'études secondaires, Athènes ne signifiait pas grand-chose pour lui. Ainsi, ce qui nous empêchait de jouir de notre voyage était un sentiment de piété²²³.

Ici l'expérience conscientisée de l'Acropole se met en conflit avec la formulation passée d'une impossibilité de visite du monument. Le succès, réfléchi par cette visite, viole l'interdiction d'un succès. L'expérience défie l'autorité de l'instance régulatrice, celle qui interdit de surpasser le père au risque d'un déplaisir, d'une culpabilité à endosser. Le passage du surinvestissement du père par l'enfant, vers le mépris de l'adolescent, fait qu'une visite de l'Acropole passe de l'impossibilité à l'interdiction. Ce n'est donc pas qu'il fut « impossible » pour S.Freud de se trouver là, c'est plutôt qu'il lui fut « interdit ». Ici, donc, c'est le sentiment d'interdiction qui est inconscient et qui remonte sous les traits de l'impossibilité.

« Ainsi tout cela existe réellement comme nous l'avons appris à l'école ! ».

Nous serions tenté de compléter « Incroyable ! ». Non, S. Freud nous dit : « Interdit ! ».

Pour finir, penchons-nous un instant sur une proposition de R. Bodei²²⁴. Elle repose sur la réapparition d'une logique du désir prenant le pas sur la logique rationnelle. Il présuppose que tout avènement du phénomène de *déjà-vu* est corrélé avec la perte d'un objet aimé. Il en appelle aux funérailles de la princesse Charlotte – en ce qui concerne le témoignage de A.L. Wigan –, et aux autres exemples littéraires dont il a précédemment fait l'analyse. Nous émettons une certaine réserve quant à cette proposition de perte de l'objet d'amour comme facteur déclencheur du *déjà-vu*. Nous ne sommes pas certain, à première vue, de pouvoir retrouver cet indice dans d'autres cas que ceux sélectionnés par l'auteur. Cette sélection pose problème puisque tous les passages étudiés contiennent justement cette teneur nostalgique sur laquelle l'argumentation va venir s'appuyer. Cela dit, le jeu de forces qui oppose logique

²²³ S. Freud (1936), *Résultats, idées, problèmes II*, trad. M. Robert, Paris, PUF, 1985, p.230.

²²⁴ R. Bodei, *La sensation de déjà-vu*. Paris, Seuil, 2008, p.129.

du désir et logique rationnelle, dans la version de R. Bodei, reste très intéressante. L'originalité de sa proposition repose sur une appréciation positive d'un passé venant combler la perte présente. À l'inverse d'un F. Nietzsche ou d'un S. Freud qui voient tous deux, selon leur propre version du concept d'*éternel retour*, la répétition d'un traumatisme passé, R. Bodei propose, lui, que l'individu voit dans l'avènement du *déjà-vu*, sa propre capacité à répéter indéfiniment des événements heureux. L'éternité est vue, non pas comme une durée infinie, mais comme une plénitude psychique (proche du « *plenitudo vitae* » de Boèce). Lorsqu'il y a un affaiblissement de la fonction de limitation des deux principes, c'est le principe de plaisir (*inconscient*) qui prend le pas sur le principe de réalité (*conscient*) et qui vient combler de passé ce que le présent ne peut plus donner. En d'autres termes, le passé devient le baume d'un présent plutôt que le couteau qui remue sa plaie.

Horizon sémiotique. Les propositions psychanalytiques nous semblent intéressantes à deux points de vue. Le premier concerne la prise en compte de l'*inconscient* dont l'activité relève d'une modalité volitive autonome. De ce fait, tout souvenir peut être vécu comme inauthentique. Il peut l'être en vertu d'une opération de *refoulement* qui agit lors du vécu d'une scène. Il peut l'être par l'effet d'une *censure* qui opère au moment d'une remontée mnésique. Et rien n'empêche de penser qu'il puisse l'être, et par un *refoulement* passé, et par une *censure* présente. La question de l'*inconscient* engage donc pleinement les processus judicatifs de l'individu ; qu'il s'agisse d'une assomption du discours pragmatique ou du discours mnésique, mais également s'il s'agit d'une gestion du conflit de l'une par rapport à l'autre. L'objectif scientifique serait ici d'examiner l'activité et les conséquences dues à deux systèmes représentationnels : l'un relevant d'une production « en propre » et l'autre d'une production « d'un non-propre » (cet autre qui n'est pas moi mais qui m'habite ou m'agit). Dans le système représentationnel conscient, nous aurions des prises perceptives « neutralisées », en ce sens qu'elles sont interprétées consciemment par le sujet. Dans le système représentationnel inconscient nous aurions un vivier mnésique « investi » par une modalité volitive autonome dont les effets de déformation ou de déplacement sont susceptibles de se manifester à tout instant. Si le premier système concerne une logique figurative, le deuxième concerne une logique figurale²²⁵. Bien que les deux doivent être pensés dans une circularité, le fait d'attribuer à l'*inconscient* la possibilité d'un travail autonome (et non pas autonomisé comme dans le cas du *non-conscient*), tend à les distinguer l'un de l'autre comme des systèmes aux retombées phénoménologiques distinctes et potentiellement paradoxales. Le cas de la patiente de S. Freud en visite à la campagne montre en quoi la croyance perceptive, sur laquelle repose toute la production cohérente de l'expérience en acte via le système représentationnel conscient, peut être fragilisée par une remontée mnésique dont la signification paraît étrange et l'origine, parfois même, étrangère. Le sujet se retrouve alors pris en tenaille entre ce qu'il croit percevoir et ce qu'il croit se remémorer sans pouvoir décider des deux croyances nécessaires laquelle devrait soutenir l'autre en s'actualisant comme vérité.

²²⁵ Voir à ce sujet J.F. Lyotard, *Discours-figures*, Paris, Klincksieck, 1971, rééd. 2002, et G. Deleuze, *La logique de la sensation*, Paris, La différence, 1981, rééd. Seuil, 2002.

1.4.1.4 Notions, doublement, dédoublement

Moi-monde-individuation

Toutes les propositions tournant autour de la *dépersonnalisation*, de la *déréalisation*, du *sentiment océanique*, rentre dans le cadre des notions de *moi*, du *monde* et de l'*individuation*. La division entre un *Moi* et le *monde* peut être surinvestie ou affaiblie par la notion d'*individuation*.

Un surinvestissement du travail d'*individuation* se traduit par une augmentation de la distance vécue entre le *sujet* et le *monde*. On pourrait dire qu'au bénéfice d'une frontière est préféré son pouvoir d'isolement. Et, selon que ce surinvestissement mettra plutôt en relief le *Moi* ou plutôt en relief le *monde*, l'individu éprouvera un *sentiment d'étrangeté* associé à l'un ou à l'autre. Lorsqu'il s'agira d'une dominance observée sur le *Moi* on parlera d'un vécu de *dépersonnalisation*. Lorsqu'une dominance sera observée sur le *monde* on parlera d'un vécu de *déréalisation*. La théorie de M. Leon-Kindberg a cet avantage de bien mettre en lumière le basculement vers l'un ou l'autre des vécus. Voilà ce qu'ils nous en dit :

Ils ne « saisissent » pas le monde : le monde – qui subjectivement devient pour eux un jeu de représentations automatiques – apparaît à leurs yeux comme des images de rêve. Eux-mêmes, ils ne se sentent pas dans la réalité, puisqu'ils n'ont plus le sentiment du travail en vue du réel²²⁶.

Ce « sentiment du travail en vue du réel » est ce que nous proposons d'appeler l'*individuation*. C'est ce rapport à la fois délimitant et unifiant (par division et mise en relation) qui, ne se faisant plus selon l'équilibre habituel, engendre des répercussions phénoménologiques décrites par M. Leon-Kindberg comme suit :

En l'absence de ce sentiment du réel qui double à chaque instant notre vie, il se peut en effet, que la conscience du sujet, au lieu de porter sur les objets que lui offre son automatisme inattendu (comme les choses sont drôles ! Pourquoi ? parce qu'il ne les « prend » pas comme de coutume), porte sur cet automatisme même : (Comment est-ce que je saisis les choses ?). En un mot, la sensation du sujet sera une sensation d'automatisme, le sujet aura l'illusion de réciter sa perception²²⁷.

On voit bien que dans ce passage, l'auteur mentionne les deux scénarios possibles engagés lors d'un surinvestissement d'*individuation*. Dans le premier cas il mentionne une sensation de *déréalisation* où l'étrangeté est portée par une attention dirigée sur le *monde* : « comme les choses sont drôles » ; puis poursuit sur l'objet de sa théorie, une

²²⁶ M. Leon-Kinberg, « Le sentiment de déjà-vu », *Revue de Psychiatrie et de psychologie expérimentale*, 1903, p.165.

²²⁷ M. Leon-Kinberg, *op. cit.*, p.166.

dépersonnalisation, où cette fois l'attention est portée sur sa propre habitude perceptive : « le sujet aura l'illusion de réciter sa perception ».

La théorie de P. Janet comprend également les deux types d'affaiblissement de l'*individuation*. En direction du *Moi* et en direction du *monde* mais toujours à partir d'un défaut d'unification du *Moi* et du *monde*.

C'est toujours l'inachèvement, le caractère incomplet de l'action et de la perception que le malade exprime de toutes manières. Et quel est le défaut, quelle est la lacune qu'il croit constater partout ? Quand le sujet nous dit qu'il ne peut parvenir à faire un acte, que cet acte est devenu impossible, on peut remarquer qu'il ne sent plus que cet acte existe, ou peut exister, qu'il a perdu le sentiment de la réalité de cet acte. [...] Il me semble qu'il en est de même quand les sujets parlent des objets du monde extérieur. [...] L'essentiel du « déjà vu » est beaucoup plus la négation du présent que l'affirmation du passé²²⁸.

Cette « négation » du présent dont parle P. Janet pourrait être comprise comme une difficulté du sentiment d'emprise sur les choses. Sentiment gommé par un affaiblissement de l'équilibre entre unification et séparation du *Moi* avec le *monde*. Prenons un instant pour relever l'importance de l'acte dans le rapport qu'entretient le *sujet* avec son *monde*. Et précisons à ce titre, que plus qu'un acte isolé, c'est sa dépendance au « sentiment de la réalité de cet acte » qui importe. Sans cette construction circulaire, une épaisseur inhabituelle semble se glisser entre le *sujet* et le *monde* (§3.2.6). Gardons bien à l'esprit cette proposition. Une grande partie de notre propos reposera sur l'examen détaillé de cette relation pragmatique.

L'analyse de G. Heymans, cité par H. Bergson, relève plutôt de la *déréalisation*.

Supposons, dit-il, que notre entourage habituel ne fasse plus résonner que tout bas les associations éveillées d'ailleurs régulièrement par lui. Il arrivera précisément ce qui arrive dans les cas où, après bien des années, nous voyons de nouveau des lieux ou des objets, nous entendons de nouveau des mélodies, que nous avons jadis connus mais que nous avons depuis longtemps oubliés... Or si, dans ces derniers cas, nous avons appris à interpréter la plus faible poussée des associations comme le signe d'expériences antérieures se rapportant aux mêmes objets que ceux d'à présent, on devine que, dans les autres cas aussi, dans les cas où, par suite d'une diminution de l'énergie psychique, l'entourage habituel déploie une efficacité associative très diminuée, nous aurons cette impression qu'en lui se répètent, identiquement, des

²²⁸ P. Janet 1905, « À propos du « déjà-vu », in, *Journal de psychologie normale et pathologique*, p.301. On note par ailleurs, qu'il s'agit de la théorie qui a inspiré C.D. Dennett dans le passage cité précédemment (§1.4.1.1).

événements personnels et des situations personnelles tirées du fond d'un passé nébuleux²²⁹.

G. Heymans suggère que l'efficacité associative – entre la scène présentée aujourd'hui et les scènes re-présentées d'hier – puisse être ramenée à un degré de poussée perceptible par le *sujet*. Si ce degré est fort, le *sujet* déduit qu'il se trouve face à une scène habituelle. Si ce degré est faible il pense être en présence d'un souvenir particulier associé à la scène actuelle. Mais si ce mécanisme interprétatif se brouille, alors c'est que le *Moi* ne s'associe plus convenablement au *monde*. La nature même de cette association est remise en question : ce qui se donne à *Moi* correspond-t-il à mon rapport actuel au *monde* ou à celui d'une situation passée ? Le scientifique danois nous parle alors d'une diminution de l'efficacité associative. Nous dirions volontiers, en négatif, qu'il pourrait s'agir d'une augmentation de l'efficacité dissociative. Une *individuation* excessive qui, en quelque sorte, crée une épaisseur supplémentaire entre le *Moi* et le *monde*. Dis autrement, l'indistinction d'un *Moi* dans le temps provoque une sur-distinction de la relation actuelle qu'entretient le *sujet* avec son *monde*.

La théorie de L. Dugas relève, quant à elle, de la *dépersonnalisation* :

Le sujet atteint de fausse mémoire a conscience de devenir autre ; C... s'exprime à peu près ainsi, commentant le récit de sa fausse mémoire à l'examen : j'écoutais ma voix comme j'aurais écouté celle d'une personne étrangère, mais en même temps je la reconnaissais comme mienne, je savais que c'était moi qui parlais, mais ce moi qui parlait me faisait l'effet d'un moi perdu, très ancien et soudainement retrouvé. En un mot le sujet se sent rester le même, en devenant deux²³⁰.

L. Dugas nous propose donc de considérer un cas où l'étrangeté serait observée sur le *Moi*, plutôt que sur le *monde*. La distance à soi est symptomatique d'une individuation plus « délimitante » qu'« unifiante ». Là aussi, il s'agirait d'une *individuation* trop efficace. Une fois le dédoublement posé pour acquis, L. Dugas propose une théorie qu'il considère lui-même comme hasardeuse pour tenter d'expliquer l'origine de ce dédoublement de la personnalité.

Mais comment et pourquoi le dédoublement a-t-il lieu ? On ne sait. Peut-être vient-il à la suite d'une auto-hypnotisation spontanée. La fausse mémoire se produirait exactement au point de rencontre de l'état hypnotique et de la veille normale²³¹.

Nous pensons pour notre part, que l'*individuation*, comprise comme une prise d'équilibre entre la séparation et l'unification du *Moi* avec le *monde* rendrait davantage compte de ce phénomène. La redistribution topique sur un *plan conscient* et *inconscient*

²²⁹ G. Heymans (1904), cité par H. Bergson, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, *op. cit.*, p.69.

²³⁰ L. Dugas, « Observations : Sur la Fausse Mémoire », in, *Revue Philosophique de la France Et de l'Étranger*, 37, p.45.

²³¹ L. Dugas, *op. cit.*, p.44.

(l'hypnose) paraît plus artificielle et compliquerait peut-être inutilement la première observation de dédoublement de la personnalité. Pour suivre une autre terminologie, il nous semble que nous nous trouvons au cœur de la pensée ricœurienne qui construit l'identité narrative sur les notions d'*idem* et d'*ipse*. Nous y reviendrons, mais l'*ipse* tiendrait lieu et place de « l'unification » de l'expérience du *Moi* et du *monde* tandis que l'*idem* chercherait à en conserver leur « délimitation » (§2.4.1). En somme, une autre façon d'aborder la dialectique de la permanence et du changement.

À l'inverse des cas de *dépersonnalisation* et de *déréalisation*, « le sentiment océanique » procède d'une « dissolution » de la frontière entre le *Moi* et le *monde* ; c'est à dire un affaiblissement du travail d'*individuation*. On trouve ce terme dans une lettre de R. Roland adressée à S. Freud. Il écrit :

Mais j'aurais aimé à vous faire l'analyse du sentiment religieux spontané [...] le fait simple et direct de la sensation de l'éternel (qui peut très bien n'être pas éternel, mais simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique²³².

On trouve la réponse à cette lettre dans les premières pages de *Malaise dans la civilisation* :

[...] à l'origine le *Moi* inclut tout, plus tard il exclut de lui le monde extérieur. Par conséquent, notre sentiment actuel du *Moi* n'est rien de plus que le résidu pour ainsi dire rétréci d'un sentiment d'une étendue bien plus vaste, si vaste qu'il embrassait tout, et qui correspondait à une union plus intime du *Moi* avec son milieu²³³.

Plus proche de nous, on peut retrouver quelques témoignages dans un ouvrage de J-P. Valla.

La perte des limites extérieures du moi entraîne l'intériorisation de l'environnement. L'entrée d'un environnement quel qu'il soit dans le monde intérieur suscite la sensation physique d'une association entre le moi et cet environnement. [...] Aussi, lorsque la perte des limites extérieures du moi est brève, ce qui est le cas général, les processus intellectuels réapparaissent immédiatement sous la forme d'une interprétation de l'expérience étrange qui vient d'être vécue. Lorsque la perte des limites extérieures du moi se prolonge, un dédoublement se produit. Ce nouveau phénomène rétablit une dualité entre un moi observateur et un moi observé. Mais lorsque l'EEC (état étrange de conscience) n'a pas le temps de se développer, une perte complète (le sentiment océanique) ou incomplète des limites extérieures du moi apparaît seule. La perte

²³² R. Rolland, *Un beau visage à tous sens : Choix de lettres de Romain Rolland, 1886-1944*, Paris, Albin Michel, 1967.

²³³ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, 1930, trad. A. Weil, Paris, Payot, p.10.

des limites extérieures du moi est donc plus fréquente que le dédoublement²³⁴.

Pourrait être également rangé dans cette même classe d'expériences, le témoignage de W. James qui décrit les effets d'une intoxication au protoxyde d'azote.

With me, as with every other individual of whom I have heard, the keynote of the experience is the tremendously exciting sense of an intense metaphysical illumination. Truth lies open to the view in depth beneath depth of almost blinding evidence. The mind sees all the logical relations of being with an apparent subtlety and instantaneity to which its normal consciousness offers no parallel; only as sobriety returns, the feeling of insight fades, and one is left staring vacantly at a fix disjointed words and phrases, as one stares at a cadaverous-looking snow peak from which the sunset glow has just fled, or at the black cinder left by an extinguished brand²³⁵.

Ce témoignage recueilli en dehors d'un contexte de *déjà-vu* doit être rapproché d'un cas rapporté par E. Bernard-Leroy :

Quelques fois des attaques sont survenues pendant que le malade était en train d'écrire, et il lui est arrivé de continuer volontairement d'écrire pendant l'attaque [...]. « J'avais en écrivant l'impression que les mots et le sens étaient tout-à-fait raisonnables. J'avais trouvé, pensais-je, *exactement les mots que je cherchais*. Une minute ou deux après, je pouvais voir que quelques-uns de ces mots était grotesquement impropres, quoique, il me semble, les formes grammaticales fussent toujours respectées²³⁶.

Ces différents éléments se recoupent tous dans un sentiment de vérité plus ou moins étendu, qui va de la simple correspondance sémantique à une union complète avec l'Un. Qu'il soit dit *épiphanique*, *eidétique* ou *océanique*, nous n'avons pas trouvé d'auteur ayant théorisé le *déjà-vu* à partir de ce sentiment. Pourtant, plusieurs témoignages font état – plus ou moins explicitement – de ce type d'expériences. Bien que la description de W. James ne soit pas liée à un phénomène de *déjà-vu*, elle nous semble correspondre à la description la plus clairvoyante concernant ce sentiment – autrement retranscrits avec plus ou moins d'opacité dans la littérature dont nous disposons. Ayant établi ce lien étroit entre le témoignage du psychologue américain et un cas de *déjà-vu* rapporté par E. Bernard Leroy, nous proposons de rapporter sur le tableau, pour rendre compte d'un troisième cas théorique concernant le système ternaire *Moi-monde-individuation*, le nom de W. James. On le complète d'un petit astérisque pour signaler un lien de parenté plutôt qu'une théorie dont il serait à l'origine.

²³⁴ J.P. Valla, *Les états étranges de la conscience*, Paris, PUF, 1992, p.89.

²³⁵ W. James (1882), cité par C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, *op. cit.*, p.52.

²³⁶ E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.124. Nous soulignons.

Horizon sémiotique. Sur le plan sémiotique, ces théories renvoient très spontanément à *Soma et Séma* de J. Fontanille. Mais plus particulièrement encore, elles questionnent, d'une part, le modèle identitaire ternaire qui met en tension le *Moi-chair*, le *Soi-ipse* et le *Soi-idem* et, d'autre part, l'articulation des champs transitif et réfléchi. Les deux remarques se recoupent lorsque l'on plonge le modèle dans le cours des choses (au-delà, donc, du fil du discours). En effet, comme en témoignent les exemples précédents, une articulation problématique entre les champs transitif et réfléchi peut émerger à partir d'une indistinction du *Moi* « dans » l'histoire de l'individu plutôt qu'une indistinction « de » l'identité de l'individu. L'auteur nous renseigne déjà sur la nature syncrétique de l'attention²³⁷ et des éventuelles confusions qu'elles pourraient engendrer. En revanche, le rôle de l'histoire de l'individu, qui, selon nous, dépasse le concept de maintien de l'instance énonçante, devrait faire l'objet d'une intégration dans le modèle. La proposition de S. Freud (un *Moi* génétique), celle de G. Heymans (le souvenir d'une relation au *monde*), celle de W. James (une vérité intemporelle cachée), semblent toutes aller dans le sens de ce dernier argument.

Réel-irréel-judication

Certaines théories se concentrent davantage sur la formation de la réalité chez le sujet. Elles invoquent une défaillance judicative qui provoque le phénomène illusoire. Ces théories peuvent être considérées par un système ternaire articulant *réel*, *irréel* et *judication*. La proposition de T. Ribot rentre dans cette catégorie.

Il me paraît cependant ressortir de ces exemples, d'abord que l'impression reçue se reproduit sous forme d'image [...] L'image ainsi formée est très intense, de *nature hallucinatoire* ; elle s'impose comme une réalité, parce que rien ne rectifie cette illusion. Par suite, l'impression réelle se trouve rejetée au second plan, avec le caractère effacé des souvenirs ; elle est localisée dans le passé, à tort si l'on considère les faits objectivement, avec raison si on les considère subjectivement. Cet état hallucinatoire en effet, quoique très vif, n'efface pas l'impression réelle ; mais comme il s'en détache, comme il a été produit par elle après-coup, il doit apparaître comme une seconde expérience. Il prend la place de l'impression réelle, il paraît le plus récent, et il l'est en fait²³⁸.

On pourrait dire qu'ici se trouvent confrontés deux états de conscience à partir d'une impression commune. Un état « lucide » et un état « hallucinatoire ». Au premier correspond un dispositif perceptif apte à la constitution du *réel*, au deuxième correspond un dispositif perceptif enclin à la constitution d'un *réel* « factice ». La particularité de la théorie de T. Ribot tient en ceci que l'état « hallucinatoire » est vécu comme actuel alors que l'état « lucide » comme celui de son souvenir. Une lecture objective montre pourtant en quoi l'image « hallucinatoire » ne peut que trouver

²³⁷ « [...] dans l'attention perceptive, (et surtout dans la sensation de concentration qu'elle procure), en effet, on observe un syncrétisme des rôles, de la cible, et du contrôle : la chair, par exemple, est à la fois la source des sensations, la cible affectée, mais aussi le contrôle qui assure leur contention ». J. Fontanille, *Soma et Séma*, Maisonneuve & Larose, 2004, p.100.

²³⁸ T. Ribot, *Les maladies de la mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1906, p.152.

sa source dans l'impression initiale qu'elle partage avec l'image « lucide ». Mais pour le sujet, une même impression initiale donne à vivre deux expériences distinctes. Cela tient au fait que l'image hallucinatoire n'est pas identifiée comme une version dérivée et erronée de l'impression initiale. Pire, sa vivacité est telle qu'elle fait prendre, à ce que l'on pourrait considérer comme des prises perceptives « neutres » ou « non-erronées », les traits fades et éteints du souvenir. Les prises perceptives du sujet sont donc automatiquement interprétées comme des souvenirs et le souvenir halluciné de ces prises comme la prise en cours. En d'autres termes, un *irréel* est pris pour *réalité* et le *réel* est pris pour le souvenir de cette « irréalité ». T. Ribot voit l'origine de cet effet dans un défaut de l'efficacité *judicative* : « rien ne rectifie cette illusion ». Il faut cependant préciser que la théorie de l'auteur s'appuie sur un cas particulier et bien connu dans la littérature consacrée au phénomène de *déjà-vu*. Il s'agit d'un patient d'A. Pick, victime vers l'âge de trente ans, de délires de persécution. Il est précisé que l'homme en question est par ailleurs capable de raisonner sur son état maladif.

Tout à la fois, le sujet considéré et la théorie de T. Ribot, interrogent la prise en compte de cas pathologiques dans l'interprétation du phénomène de *déjà-vu*. Le fait que le patient d'A. Pick soit conscient de son état maladif le place à la frontière des cas considérés comme pathologiques. La *confabulation*, par exemple, se caractérise par le fait que les personnes qui en sont victimes, ne peuvent pas discerner l'illusion. Par ailleurs, à la lecture de certains témoignages, il est parfois difficile de distinguer la *confabulation* d'autres syndromes comme celui de *Korsakoff* qui relève d'avantage d'un traumatisme cérébral bien qu'il présente la même défaillance *judicative* et les mêmes répercussions phénoménologiques. La schizophrénie, très peu étudiée dans le cadre d'un parallélisme avec le *déjà-vu*²³⁹ mais partageant un même groupe de symptômes – modulation de la temporalité, ubiquité du sujet, sensation altérée du présent, altération de l'appréciation de l'espace et de la distance, etc. – fait également partie des cas pathologiques engageant une défaillance *judicative*.

Il doit être également précisé que dans le cas du patient d'A. Pick, et bien qu'une perception hallucinée puisse être postulée, le sujet perçoit malgré tout l'incohérence de la situation vécue. Il n'est donc pas tout à fait exact de dire que « rien ne rectifie cette illusion ». Certes le sujet est victime d'une perception illusoire ou hallucinée, en revanche il reste tout à fait conscient du caractère étrange ou inhabituel que prend sa place dans le temps.

Horizon sémiotique. La prise en compte de l'*inconscient* interrogeait principalement l'*acte judicatif* opéré sur la remémoration. Le cas ci-dessus nous pousse à examiner l'*acte judicatif* « à même » la perception et les scénarios véridictaires qu'il est susceptible d'initier dans le vécu en général. On peut déjà apercevoir la relation étroite qu'entretiennent les formations de sens avec les prises perceptives mondaines et mnésiques au cours de l'assomption d'un vécu. Nous touchons ici à l'argument principal de notre travail ; les formations de sens, prises dans une sémiotique écologique, concernent une articulation complexe entre la perception mondaine, la mémoire et l'imagination, où chaque dimension peut s'élever comme instance médiatrice des autres.

²³⁹ T. Adachi & al., « Déjà-vu experiences in patients with schizophrenia », *Comprehensive Psychiatry*, 47, 2006, p.389-393.

Par ailleurs, ce cas limite, qui permet de dessiner la frontière entre vécu pathologique et non pathologique – basé sur la compétence ou l'incompétence du sujet à détecter un matériau illusoire –, pointe deux éléments importants. Premièrement, une étude sémiotique du phénomène réduite aux seuls textes testimoniaux s'avèreraient particulièrement fragile ; quel matériau est issu d'une interprétation illusoire de l'expérience et lequel ne l'est pas ? Deuxièmement – et par conséquent – le point de vue du chercheur ne peut qu'inclure son propre matériel introspectif pour pouvoir « s'alerter », « de » l'extérieur mais « par » l'intérieur, du caractère faussé ou non des témoignages et des indices de sémoses recueillis. Sans cela, sans ses repères « internes » qui, certes pourraient être en partie – mais en partie seulement – trouvés à travers une lecture herméneutique des descriptions phénoménologiques, le chercheur s'expose à une observation faussée du parcours de sens qu'il se donne d'étudier. En bref, nous sommes en présence d'un de ces cas limites qui montrent en quoi une approche discursive de la sémiotique de la perception comporte des risques notables concernant sa justesse descriptive. Nous l'avons déjà évoqué en avant-propos, notre stratégie pour parer à ce genre de problématique résidera dans une approche écologique du sens.

Actuel-virtuel-mémoire

Les deux dernières théories à répertorier sont celles de H. Bergson²⁴⁰ et celle de P. Virno²⁴¹. Leurs propositions se basent sur les notions de *virtuel* et d'*actuel* articulées avec la *mémoire*.

La théorie de H. Bergson est, selon nous, radicalement différente de toutes autres approches. Ses propositions sont comme traversées par une figure de la scission, ou mieux, un horizon d'unification toujours impossible mais nécessaire. En temps normal cette scission n'est pas consciente mais voilà que dans des circonstances toutes particulières – celles du *déjà-vu* –, elle se laisse entrevoir. Un exemple tiré de *Matière et mémoire* cristallise particulièrement bien ce mariage impossible. Il peut illustrer, toutes à la fois, les paires scindées de l'*actuel* et du *virtuel*, du *réel* et du *possible*, de l'*image* et de l'*action*, de la *forme* et de la *matière*, du *présent* et du *passé*, auxquelles à recours l'auteur dans son ouvrage.

[...] il (le souvenir) nous paraît être à la perception ce que l'image aperçue derrière le miroir est à l'objet placé devant lui. L'objet se touche aussi bien qu'il se voit ; il agira sur nous comme nous agissons sur lui ; il est gros d'actions possibles, il est actuel. L'image est virtuelle et, quoique semblable à l'objet, incapable de rien faire de ce qu'il fait²⁴².

Précisons que H. Bergson a argumenté, en amont de ce passage, à la faveur d'un flux perceptif scindé en deux dont l'une des parties est conscientisée et dont l'autre, non-consciente, pourrait être interprétée comme un « souvenir du présent ». Le *souvenir*

²⁴⁰ H. Bergson, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, 1908, E. Dering & F.Worms, Paris, PUF, 2012.

²⁴¹ P. Virno, *Miracle, virtuosité, et « déjà-vu » : Trois essais sur l'idée de « monde »*, trad. M. Valensi, Paris, L'éclat, 1996.

²⁴² H. Bergson, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, *op. cit.*, p.27.

du présent, nous dit-il, ne succède alors pas à la perception, il en est strictement et radicalement contemporain. Le *souvenir du présent* bergsonien ne se confond pas avec la perception parce qu'il n'est pas de même nature. Le souvenir n'est pas une perception moins intense. Il se détache de la perception en cela qu'il est *virtuel* et que la perception, elle, est *actuelle*. Le *déjà-vu* est, pour le philosophe français, cet accident attentionnel qui nous fait prendre conscience de ce dédoublement en nous le faisant vivre. Notons qu'il ne s'agit pas, comme chez E. Husserl, d'un souvenir primaire réincorporé dans le flux perceptif au moment de la rétention. Là où l'approche husserlienne pourrait être vue comme « circulaire » et « séquentielle », celle de H. Bergson est plutôt « parallèle » et « synchronique ». C'est en cela que nous écrivions plus haut que l'approche bergsonienne est très proche des théories « dual process » proposées par les sciences cognitives récentes – bien que ses dernières se focalisent sur l'expérience judicative de deux courants cognitifs autonomes là où H. Bergson s'attaque à l'expérience d'un vécu scindé (cf. supra). L'intérêt et l'originalité de l'approche bergsonienne résident principalement dans cette distinction de nature ontologique entre « l'image » du souvenir et « la matière » de la perception. L'une et l'autre sont déployées simultanément dans le temps et par le présent. Mais, si les deux formations, celle du *souvenir du présent* et celle de la perception, répondent d'une nature différente, reste alors à chercher et à déterminer les éléments « concrets » susceptibles de justifier cette différence. L'argument qui nous intéresse tout particulièrement est celui selon lequel cette démarcation s'effectuerait par la possibilité ou l'impossibilité d'emprise motrice. L'auteur nous dit qu'elle est offerte dans le cadre de la perception : « il (l'objet) est gros d'actions possibles » ; et impossible dans le cadre du souvenir : « incapable de rien faire de ce qu'il fait ». L'hypothèse veut donc que le souvenir se différencie (et s'identifie) par ce manque d'emprise motrice²⁴³ ; voilà la marque du passé selon H. Bergson. En somme, de l'ensemble des apparitions survenant dans mon champ de conscience, sont évaluées comme souvenirs, celles qui prennent une forme « manquée » (et non pas affaiblie), c'est-à-dire « manquée » d'emprise sensori-motrice. Cette remarque nous sera particulièrement utile lorsque que nous aborderons la dialectique de *la différence et de la répétition* chez G. Deleuze (bergsonien au demeurant). Toujours est-il que de cette manière, le souvenir, bien que réalisé (ou apparaissant) conservera toujours sa nature *virtuelle*. La virtualité étant précisément ce manque constitué lors du redoublement de la perception et qui le donnera, par la suite, sans emprise sensori-motrice. H. Bergson dira plus loin :

C'est du passé quant à la forme et du présent quant à la matière²⁴⁴.

²⁴³ À ce titre, le souvenir peut avoir une factivité, par exemple affective voire même motrice, mais elle ne prendrait jamais les traits d'une activation sensori-motrice. La mémoire pourra venir recouvrir les objets en présence ou combler la situation – comme l'explique par la suite l'auteur – mais seule la sensori-motricité reste capable d'instaurer la nature actuelle de la perception consciente et la nature virtuelle de sa version mnésique (qui, nous le répétons, se déploie en même temps que la perception). Il est intéressant de noter, d'ailleurs, que la factivité bergsonienne peut s'interpréter comme la version « en miroir » des « affordances » de J.J. Gibson. Pour le français c'est la mémoire projetée sur les choses qui motive l'action. Pour l'américain c'est la nature qui actualise l'action que l'homme peut exercer sur elle en constituant son champ perceptif. Dans les deux cas n'est perçu que ce qui peut être « manipuler », mais l'origine de cet appel à l'action réside pour l'un dans une construction mnésique non-consciente et pour l'autre dans l'environnement lui-même.

²⁴⁴ H. Bergson, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, op. cit., p.28.

On comprend peut-être mieux l'ancrage du souvenir (la forme passée) dans toutes actions (la matière présente) si cher à H. Bergson. Celui-là même qui lui fait dire que le présent n'est que la pointe émergente du passé²⁴⁵.

Horizon sémiotique. La proposition bergsonienne, en faisant de la réalisation, un état à la fois actuel et virtuel (et virtuellement investi) nous invite à reconsidérer la proposition de J. Fontanille et C. Zilberberg :

L'existence sémiotique repose en somme sur la recherche d'un équilibre tensif entre les différents modes d'existence (la potentialisation, la virtualisation, l'actualisation, et la réalisation), qui organisent le champ perceptif, et qui, transitant à travers le parcours génératif, conditionnent la sémiosis discursive elle-même²⁴⁶.

C'est sur le plan de l'action, plus que sur celui de l'énonciation discursive, c'est-à-dire celui qui ancre le corps dans l'environnement, que l'approche bergsonienne peut nous aider à revisiter la formation et la relation des *plans de l'existence* et de l'*expérience* en sémiotique²⁴⁷. La continuité ininterrompue du *temps vécu*, dans ce qu'elle accompagne toute action et tout acte de l'individu, est l'élément clé par lequel des parcours de sens, en amont d'opérations de brayage, peuvent être mis au jour. Sans employer le terme de brayage, H. Bergson dénonce ce même procédé en philosophie qui a conduit un grand nombre de philosophes et de scientifiques à projeter sur le temps des conclusions issues d'une étude de l'espace²⁴⁸. L'illusion se défait dès lors qu'on ne considère plus un « temps iconique » (bien qu'il s'agisse de la forme du temps la plus commode à penser) mais un « temps vécu ». Forme passée immobile et matière présente mobile constituent alors, au sein de l'action possible, les points d'articulation des modes d'existences (ontiques : virtuel, potentiel, actuel, réalisé) et des modalités subjectales (ontologiques : croire, savoir, vouloir, pouvoir, devoir). Les questions relatives au réinvestissement de la « matière » présente par la « forme » passée, mettent en évidence une dialectique déjà identifiée par J. Fontanille en termes d'*enveloppe* et de *chair*. Nous nous proposerons de réhabiliter le *temps vécu* au cœur de ce modèle – régi par une sémiotique statique de l'empreinte – pour en dégager une dialectique de la « soudure » et de la « résistance » (§ 3.3.1) qui, nous l'espérons, permettra d'éviter les pièges identifiés par H. Bergson.

Faculté-performance-compétence

Dans un livre intitulé, *Miracle, virtuosité, déjà-vu*, P. Virno étend la conception bergsonienne de *souvenir du présent* jusqu'à une réflexion sur la condition de possibilité de l'Histoire et de sa relation avec « la fin de l'Histoire ». Nous ne prendrons qu'un

²⁴⁵ « Mais, dès maintenant nous pouvons parler du corps comme d'une limite mouvante entre l'avenir et le passé, comme d'une pointe mobile que notre passée pousserait incessamment dans notre avenir ». H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, rééd. Flammarion, 2012, p.120.

²⁴⁶ J. Fontanille & C. Zilberberg, 1998, *Tension et signification*, Sprimont, Pierre Mardaga p.98.

²⁴⁷ J. Fontanille, « Paysage, expérience et existence », dans I. Marcos (Éd.), *Dynamiques de la ville : Essais de sémiotique de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 2007.

²⁴⁸ H. Bergson, *La pensée et le mouvant*, Paris, Félix Alcan, 1934, rééd. PUF, 2013, p.22.

passage de ce long parcours dialectique mais dans lequel nous pensons, d'une part, avoir trouvé l'essence de l'argumentation de l'auteur et, d'autre part (et surtout), identifier l'intérêt qu'elle peut avoir dans le cadre d'une lecture sémiotique du phénomène du *déjà-vu*.

La théorie de l'auteur pourrait se résumer comme suit : notre *compétence* (au sens large), dans cette liaison qu'elle entretient avec la *faculté* et la *performance*, peut faire accidentellement saillir l'une ou l'autre. L'individu serait alors amené à vivre deux expériences inhabituelles et distinctes. La première relèverait, pour l'auteur, de ce que H. Bergson appelle le *souvenir du présent* et la deuxième ce que l'on considère comme « fausse reconnaissance ».

Pour P. Virno, le *souvenir du présent* correspond à un anachronisme formel. On applique la forme d'un passé général (ou indéfini) au présent.

L'anachronisme formel consiste à appliquer la forme-passé au présent en cours. Mais la forme passé (ou passé en général) n'est autre que la langue, la faculté, la disposition. Ainsi, le fait d'appliquer la forme-passé au présent revient à comprendre le mot que l'on est en train de prononcer comme indication ou témoignage de la compétence linguistique ; [...] à surprendre dans l'aimé, l'aimable. [...] Dans toute expérience on peut saisir un « avant » sans date, et cet « avant » est l'aptitude²⁴⁹.

La deuxième expérience, qui ferait saillir, cette fois, la *performance*, l'auteur propose d'en faire un anachronisme réel.

L'anachronisme réel distord, invertit, cache les procédures et les résultats de l'anachronisme formel. La scission véritable d'un même hic et nunc en puissance et acte est transformée en relation diachronique entre deux actes identiques, entre deux hic et nunc d'un même contenu perceptif. [...] La disposition au plaisir se confond avec les plaisirs éprouvés précédemment, [...] n'est aimable que celui qui a déjà été aimé. [...] La langue, réduite à une énonciation déjà réalisée, ne peut prétendre être simultanée à l'énonciation que l'on est en train de réaliser. [...] Mais l'écart permanent entre puissance et acte, langue et parole dite, force-travail et travaux spécifiques (cet écart qui se manifeste en même temps que leur simultanéité ou coappartenance), est la matrice du temps historique²⁵⁰.

Pour P. Virno, le phénomène du *déjà-vu* peut se spécifier davantage selon que l'on parle de *souvenir du présent* ou de *fausse reconnaissance*. Le point de différenciation réside en ce que l'expérience accidentelle « révèle » ou « occulte » la scission originelle et simultanée de l'acte perceptif (en deux flux de nature différente comme le veut H. Bergson). L'un étant virtuel – celui du souvenir –, tandis que l'autre serait actuel –

²⁴⁹ P. Virno, *Miracle, virtuosité, et « déjà-vu »*, op. cit., p.26.

²⁵⁰ P. Virno, *Miracle, virtuosité, et « déjà-vu »*, op. cit., p.28.

celui de la perception. Sans que l'auteur n'emploie ces termes ou ne le formule explicitement ainsi, il nous semble bien que la *compétence* – en ce qu'elle relève d'un savoir incorporé (et non « donné », comme la *faculté*) – occupe une place intermédiaire susceptible de faire pencher la balance en faveur d'un courant ou de l'autre.

Les correspondances et parcours dialectiques effectués par l'auteur pourraient se décrire comme suit : *souvenir-perception*, (ii) *virtuel - actuel*, (iii) *faculté - acte*, (iv) *souvenir du présent - fausse reconnaissance* (v) *anachronisme formel - anachronisme réel* (vi) *historicité - éternel retour*.

Le point important réside dans l'idée que *faculté* et acte peuvent, selon que l'un ou l'autre est inhabituellement mis en lumière par la *compétence*, faire vivre accidentellement et « en acte » l'activité de la *mémoire biographique* – celle qui correspond à des souvenirs spécifiques – ou celle de la *mémoire sémantique* – mémoire qui correspond à un savoir général. La *mémoire biographique*, comme réservoir d'actes déjà accomplis, peut prendre le dessus et donner le sentiment, lors d'une *fausse reconnaissance*, que la *performance* est une répétition : « ne peut être aimé que ce qui a déjà été aimé ». Symétriquement, lorsqu'un *souvenir du présent* se fait jour, l'individu devient témoin de la *faculté* qui met l'acte en relief. *Faculté* incarnée par un savoir général et atemporel liée à la *mémoire sémantique* : « surprendre dans l'aimé, l'aimable ».

Horizon sémiotique : Bien que l'on puisse voir dans la proposition de P. Virno une forme de réductionnisme qui consiste à englober tous les types de mécanismes mnésiques dans une seule dichotomie *passé - présent*²⁵¹, elle reste néanmoins un pont particulièrement intéressant et manifeste pour relier les réflexions de H. Bergson à celles qui ont initiées la sémiotique européenne à travers F. de Saussure. Est-il nécessaire de rappeler la distinction saussurienne de *synchronie* et *diachronie* dans le geste inaugural du linguiste suisse ? Le doute semble permis en ceci que la question a probablement été submergée par la notion de système. A.J. Greimas aura probablement été un des juges les plus sévères quant à la question du temps et de l'approche diachronique du sens.

La difficulté qu'on rencontre pour intégrer la dimension temporelle dans les considérations relatives au mode d'existence des structures de signification, ne fait que souligner la non-pertinence, pour nous, de la dichotomie saussurienne de la synchronie et la diachronie. [...] La description d'une structure n'est rien que la construction d'un modèle métalinguistique, éprouvé dans sa cohérence interne, et susceptible de rendre compte du fonctionnement, à l'intérieur de la manifestation, du langage qu'on se propose de décrire²⁵².

²⁵¹ La mémoire sémantique et la mémoire procédurale bien qu'elles semblent toutes deux appartenir à un passé « indéfini », un savoir-général pour la première et un savoir-faire pour la deuxième, il reste néanmoins que leur constitution est diamétralement opposée. Pour faire court, nous pourrions dire que la mémoire sémantique est ce qu'il y a de plus détachée d'un corps en relation avec la matière, donc ce qu'il y a de plus diffus vis-à-vis du temps vécu, en revanche, la mémoire procédurale est tout ce qu'il y a de plus proche de la matière et donc tout ce qu'il peut y avoir de plus concentré en regard du temps vécu. En somme s'il y a bien un passé indéfini (« indatable ») commun aux deux, il n'y a en revanche pas de passé atemporel qui puisse convenir à la mémoire procédurale.

²⁵² A.J. Greimas, *Du sens*, Paris, Seuil, 1970, p.107.

On pourrait imaginer H. Bergson répondre pour jouer à la faveur de F. de Saussure :

C'est qu'un vrai système est un ensemble de conceptions si abstraites, et par conséquent si vastes, qu'on y ferait tenir tout le possible et même de l'impossible, à côté du réel. [...] La ligne est du tout fait, le temps est ce qui se fait, et même ce qui fait que tout se fait. [...] Elle (la science²⁵³) extrait et retient du monde matériel ce qui est susceptible de se répéter et de se calculer, par conséquent ce qui ne dure pas. [...] ²⁵⁴

Ce que H. Bergson relève du temps et des conséquences qui découlent de notre mauvaise façon de l'appréhender n'est rien d'autre que le piège dans lequel tombent beaucoup d'approches « systématiques ». C'est-à-dire considérer un *temps réflexif* – où seul devient pertinent la dynamique d'un système : « *extrait et retient* du monde matériel ce qui est susceptible de *se répéter* et de *se calculer*, par conséquent ce qui ne *dure pas* ²⁵⁵ » – plutôt qu'un *temps vécu* (où le *chronique* joue son rôle fondateur : « ce qui fait que tout se fait », ce qui dure, la contingence, etc.).

Ce temps-là, le *temps réflexif* construit artificiellement, est celui où la « succession » est fournie par la « juxtaposition, » la « durée » par « l'étendue ». Et il n'est pas incohérent de penser que la double lecture *synchronique/diachronique* de la sémiologie saussurienne puisse avoir été la solution provisoire à ce problème²⁵⁶ (la notion de valeur avec elle).

Toujours est-il que la proposition de P. Virno qui met l'accent sur la *faculté* de mémoire qui actualise celle de langage, construit un pont évident entre le présent scindé de H. Bergson et le « système²⁵⁷ » linguistique saussurien. La langue étant comprise comme un système virtuel aux formes d'un passé indéfini, et la parole comme une mise en acte de ce système au sein du présent en cours. Cette lecture du phénomène du *déjà-vu* reviendrait à donner un exemple empirique (du moins vivable) de cette articulation étroite entre langue et acte de langage au sein même de l'expérience (et non de son discours).

²⁵³ Nous dirions ici, le « scientisme » du modèle métalinguistique pour spécifier le point d'articulation que nous envisageons entre les deux extraits.

²⁵⁴ H. Bergson, *La pensée et le mouvant*, Paris, Félix Alcan, 1934, rééd. PUF, 2013, p.7.

²⁵⁵ Nous soulignons.

²⁵⁶ On peut renvoyer à l'article de H. Parret qui insiste sur l'importance de la dimension temporelle dans les manuscrits du maître suisse. H. Parret, « Réflexions saussuriennes sur le temps et le moi », *Lynx*, 7, p.39-74.

²⁵⁷ Vu par le prisme de la synchronie-diachronie, nous devrions plutôt parler de « modèle » étant donné qu'il s'agit d'un système « momentanément clos » mais jamais complètement isolé du temps.

1.4.2 Résumé et problématique

Nous avons à présent, en adoptant un point de vue relativement libre, réussi à préciser un certain nombre de points autour du phénomène de *déjà-vu*. Dans un premier temps, nous avons cherché à situer le *déjà-vu* dans le vaste paysage des phénomènes mnésiques. Cette première étape nous a permis de faire ressortir l'importance du *temps vécu* dans la construction du sens. La *re-connaissance* – qui implique une mémoire – et la *contingence* – qui implique une intrication de l'individu et de son environnement –, sont deux éléments qui appellent une intégration dans la théorie sémiotique. Leur prise en compte permettrait de résoudre le dialogue difficile d'une sémiotique du discours et d'une sémiotique de l'expérience que certains phénomènes – comme le *déjà-vu* – révèlent sans détour. Notre deuxième étude a mis l'accent sur l'expérience et s'est concentrée sur la phénoménalité du *déjà-vu*. Nous avons cherché à mettre en exergue les saillances les plus vives du phénomène et à relever certaines aspérités, plus discrètes, mais riches d'enseignements. La troisième et dernière étude s'est proposée de rassembler l'ensemble des théories disponibles à ce jour, toutes disciplines confondues. On a pu remarquer qu'elles tenaient toutes d'un équilibre ternaire entre trois instances. Lorsque cet équilibre était perdu, le phénomène de *déjà-vu* émerge à la conscience de l'individu. La perte de cet équilibre déclenche également, ou une *synchronisation* d'actions normalement *séquentielles*, ou une *séquentialisation* d'actions normalement *synchrones*.

En croisant ces trois dernières parties, – le « *déjà-vu* situé », le « *déjà-vu* spécifié », le « *déjà-vu* problématisé » –, il devient possible d'identifier trois grandes thématiques sémiotiques qui accompagnent le phénomène de *déjà-vu*.

En premier lieu il convient de citer, « l'orientation du sens » au cours de l'expérience. Qu'on l'aborde par la « valeur » comme dans la *paresthésie* (§ 1.2.5), par un surinvestissement sémantique comme dans le *moment épiphanique* (§ 1.3.2.1) ou par la « reconnaissance » comme dans le *sentiment de familiarité* (§1.4.1.2), cette question – l'orientation du sens – traverse l'ensemble de nos études précédentes.

Si l'orientation de sens est une question transversale, il convient donc de la rapporter à la deuxième grande thématique que le *déjà-vu* met au jour : la place du corps et, plus exactement encore, la relation du corps à la matière (matière qu'il « partage avec » et le « démarque de » l'environnement²⁵⁸). C'est-à-dire là où la signification est susceptible de pouvoir s'abreuver et trouver son origine. Par exemple, les éléments présents dans notre deuxième étude, ceux qui tournent autour des sentiments de *dépersonnalisation* et de *déréalisation*, exhibent très spécifiquement ce point. Chacune d'elles tend à montrer que le corps peut être « désancré » de son environnement et la conséquence directe de ce « désancrage » tient d'une perturbation plus ou moins aigüe de la construction du sens réflexif. Nous verrons également que l'émotion – en marge de toute détermination logique – peut jouer un rôle décisif dans le « ré-ancrage » du corps dans son environnement (§4.2.3.1), tout comme l'affect est indispensable au maintien de leur « soudure » (§3.3.1.1).

²⁵⁸ Par commodité, nous entendrons par « environnement », l'ensemble des possibilités interactionnelles construites entre une instance perceptive et son entour. Nous précisons cependant qu'une sémiotique écologique envisage une relation entre cette instance et l'environnement dans ce qu'elle intègre de contingence. L'ensemble des possibilités interactionnelles avec l'entour, en étant ainsi rapporté au devenir, correspond à un ensemble de probables dont seule une partie reste « calculable ».

Viennent ensuite, et pour finir, les questions intermédiaires. Celles qui sont liées à une pragmatique et à une gestion du sens en milieu complexe. Par exemple, les E-feelings²⁵⁹, alors qu'ils se situent à cheval entre les *plans conscients* et *non-conscients*, permettent de voir en quoi certaines actions (motrices et cognitives) sont passées sous silence alors que d'autres sont signalées comme problématiques. L'*énonciation perceptive*, semble donc s'effectuer au-delà du *champ de présence* et jouer un rôle déterminant dans les formations intuitives de sens, c'est-à-dire là où le corps s'adapte spontanément aux situations dans lesquels il est engagé et en marge d'un parcours (pleinement) réflexif.

Nous allons spécifier ces grandes thématiques en confrontant ce qui est ressorti d'une première observation du phénomène de *déjà-vu* avec la littérature sémiotique à laquelle elles peuvent nous renvoyer. Pour ce faire, nous nous rapprocherons de la sémiotique de J.-F. Bordron pour les questions *d'orientation de sens* et chercherons à identifier quels sont les éléments disponibles pour nous aider à traiter la question. Pour les questions relatives au *corps* et à ses interactions avec la *matière*, nous nous référerons à l'approche fontanillienne. Bien que nous nous en éloignerons par la suite, la sémiotique des empreintes de J. Fontanille constituera notre première base de réflexion. La question de l'*énonciation perceptive* sera partagée entre les propositions de J. Fontanille et celles de P. Basso Fossali. Le premier propose une typologie quaternaire de prises perceptives à partir d'une lecture principalement cognitive, tandis que le deuxième cherche à spécifier l'enracinement de ces prises dans un couplage corps-environnement.

1.4.2.1 Déjà-vu et architecture générale de l'expression chez J.-F. Bordron

S'il s'agit de considérer une « orientation de sens » qui se problématise dans son rapport avec la perception et l'expérience, nous pourrions commencer par tirer parti des travaux de J.-F. Bordron. Pour rappel, l'auteur voit dans une architecture générale de l'expression, quatre éléments fondamentaux sans lesquels aucun plan d'expression ne peut être obtenu, conçu, ni même mis en relation avec un plan de contenu. La description s'organise sous forme de tableau en toute dernière partie de l'ouvrage *L'iconicité et ses images*. On peut y trouver, en premier lieu, la « matière » rattachée à la notion « d'indice »²⁶⁰ :

Ce qui est visé et ce qui est donnée²⁶¹. Il s'agit du problème fondamental de l'intuition. Elle concerne le temps, l'espace et le fait qu'il y ait quelque chose (matière)²⁶².

Ensuite, l'architecture de l'expression comprend une « substance », rattachée à la notion « d'icône » :

²⁵⁹ Mentionnés par C. Moulin (§1.4.1.2).

²⁶⁰ L'auteur précise toutefois que le principe d'iconicité proposé, en tant que cette dernière précède la formation d'un signe, n'est pas directement assimilable à la triade peircienne.

²⁶¹ On notera la nuance terminologique opérée sur la notion zilberbergienne et fontanillienne de « saisie » qui devient celle de « donné ». Il nous semble que peut être ici surprise la frontière entre un courant pragmatique et ternaire issu de C.S. Peirce et un autre courant binarisé par la linguistique de L. Hjelmslev.

²⁶² J.-F. Bordron, *L'iconicité et ses images*, Paris, PUF, 2011, p.191.

Il s'agit de la question de la constitution ou de l'imagination constituante. (i) Une source : par exemple, une énergie lumineuse, une force, une vibration sonore, etc. (ii) Une sélection : les formants, les pics de sensibilité, une valeur critique, un bord etc. (iii) Une organisation : une articulation, une composition métréologique, une machine, etc.

Est également inclus, le « dispositif » qui correspond à la combinaison de la source, de la sélection, de l'organisation avec une « direction de signification » :

Et pour finir, la forme vient prendre part à l'ensemble en se rattachant à la notion de symbole :

Forme = symbole : règles et identités

Si l'on accepte de déplacer un instant les frontières de la pertinence sémiotique pour aborder une formation de sens qui serait non pas réciproque (ou statique) mais plutôt circulaire (et génétique), les expérimentations de A.M. Cleary²⁶³ pourraient mettre en lumière deux points particulièrement importants. Le premier point concernerait la « direction de signification » qui fait suite au « moment iconique » et qui constitue la « forme » (en tant qu'elle peut être référencée). Le deuxième point concerne le repli du temps dans une morphologie ; c'est-à-dire un temps qui devient lui-même iconique à la suite de la phase indicielle. Les expérimentations d'A.M. Cleary semblent alors problématiser les intervalles qui bordent le moment iconique – c'est-à-dire celui qui fait passer de l'indice à l'icône (la question du temps) et celui qui fait passer de l'icône au symbole (la question de la direction de signification) – lorsque ce dernier est rapporté à une pragmatique.

Pour ce qui est du premier point, on peut remarquer que les paires d'images élaborées pour l'expérimentation se jouent de notre appréhension des « directions de signification » (Cf. supra, fig. 6.1, 6.2, 6.3). Mais comment le font-elles ? Tout d'abord, observons que si l'on dispose, l'une sur l'autre, les deux images d'une paire, les gabarits qui constituent la géométrie de l'image se recouvrent rigoureusement. L'iconicité des deux images – en tant que formation de leur plan d'expression – est donc, au moins sur ce point, parfaitement identique. En partant de ce principe, on peut supposer que lorsque les images sont disposées sur une même ligne de temps, les moments iconiques qui les constituent au cours de la perception, conservent également cette identité. Le fait étonnant est que la succession immédiate des deux images provoquent un sentiment d'étrangeté chez celui qui les observe. Il nous semble qu'en réalité, il y a là une particularité mnésique et pragmatique étroitement liées à la perception. Tout porte à croire que la première image, dans sa construction signifiante au sein de la perception, développe une forme d'anticipation sur la suivante. Cette anticipation s'effectue probablement au moment où la construction de chacun des deux plans d'expressions est reconnue comme identique (source, sélection, organisation). En d'autres termes, étant observé une identité sur la formation de plans

²⁶³ A.M. Cleary, N.L. Reyes, « Scene recognition without identification », *Acta Psychologica*, 131(1), 2009, p.53-62 ou A.M. Cleary, « Recognition Memory, Familiarity, and Déjà vu Experiences ». *Current Directions in Psychological Science*, 17, 2008.

d'expressions qui se font suite, peuvent être attendues des directions de signification pareillement identiques. Et, c'est sur le devenir de cette attente qu'il est important d'insister puisque bien qu'une différence soit constatée, une identité troublante semble encore lier les deux images.

Le phénomène perceptif engendré par la succession des deux images nécessite que l'on reconnaisse l'activité d'une mémoire qui, en plus de participer à la constitution de sémiotiques indépendantes, participent également à la comparaison des sémiotiques entre elles. Un des points remarquables est qu'elle semble le faire d'un moment sur l'autre²⁶⁴ ; et notamment au travers d'une « trop » étroite proximité entre les deux images²⁶⁵.

En effet, cette même mémoire qui projette un plan d'expression tout juste passé sur celui, en cours de la perception, est susceptible de faire intervenir une donnée fondamentale : celle de l'inévitable part de *contingence* du devenir ; celle qui voudrait que deux images se succédant ne puissent être aussi proches que celles de l'expérimentation d'A.M. Cleary et son équipe. La probabilité qui voudrait que nous nous retrouvions, dans l'expérience courante, face à deux images dont la géométrie serait aussi rigoureusement identique est particulièrement faible. Mais il est encore plus remarquable que nous le remarquions (sentiment d'étrangeté). C'est en somme sur ce point précis que la succession des deux images devient réellement « problématique » ; elles sont trop semblables pour être totalement différentes et pas suffisamment différentes pour se succéder avec certitude. Plus encore, elles interrogent une identité antéprédicative et une différence thématique, données dans une même continuité perceptive. Et, en ce sens, elles se tiennent à la frontière de la calculabilité et de l'incalculabilité du sens, précisément dans cette zone qui, d'un côté, les rattache à la situation (et ses contingences) et, de l'autre, les isole dans un système représentatif, clos.

Notre deuxième point sera donc de dire qu'au-delà de l'activité mnésique que nous venons de remarquer, les expérimentations d'A.M. Cleary et son équipe pose la question des articulations temporelles entre le temps iconique – propre à chacune des images – et le temps qui les fait se succéder. Nous soutiendrons que tout comme une dynamique du discours ne peut s'autonomiser du temps de l'expérience, une dynamique iconique s'inscrit nécessairement dans le cours des choses. Selon nous, les autonomies de la dynamique discursive et de la dynamique iconique ne sont possibles qu'en « apparence ». C'est un des pièges de la réflexivité et de l'idéalité que de nous « faire-croire » qu'il soit possible de subordonner le temps à l'espace. En effet, si l'on postule que chaque image est « extraite » du cours des choses pour être construite isolément, il ne devrait y avoir aucun « conflit » quant à la succession des deux images. Les images sont simplement différentes et leur moment de constitution l'est tout autant. Pourtant, il est clair que les deux images projetées successivement, provoquent un étonnement (même discret) bien éloigné d'une simple assumption de différence. Alors, l'effet engendré par l'identité géométrique des gabarits, devient la preuve d'une génétique du sens puisque c'est par le piège de cette trop grande

²⁶⁴ Raison pour laquelle on peut lire dans l'approche cognitive du Groupe μ : « [...] il ne suffit pas de percevoir le monde pour en tirer une information : il faut le percevoir *deux fois*. » Groupe μ , *Principia Semiotica*, Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2015, p.86.

²⁶⁵ Si le cas étudié ici concerne une comparaison sur un intervalle de temps très court, on peut également renvoyer au cas de la patiente de S. Freud qui montre en quoi le même effet peut être observé sur des plans d'expressions relativement éloignés dans le temps (§1.2.1).

proximité, que l'on peut surprendre un individu qui tout à la fois « perçoit » et conserve « un pied » dans la situation. En somme, s'il y a un vécu problématique, c'est bien parce que la construction de chaque image reste ancrée dans le *temps vécu* de l'individu, et non point seulement dans celui de sa prise perceptive puisqu'en s'isolant du cours des choses, elle pourrait organiser sa propre construction atemporelle et dynamique.

La solution que nous souhaiterions proposer est que finalement, la phase sémiotique antéprédicative proposée par J.-F. Bordron pourrait correspondre à la part *non-consciente* de l'activité pragmatique de l'individu. Et que, l'un dans l'autre, il soit à la fois possible de concevoir la formation de plans d'expression émancipés d'un énoncé engageant des prédicats (ce que propose les « compositions méréologiques » antéprédicatives de l'iconicité) mais tout en reconnaissant que leur formation relève d'un processus mnésique qui, dans une perspective pragmatique, opère sous un seuil de conscience (ce qui n'exclut donc pas la présence ou l'incidence de traces identitaires dans la formation des plans d'expressions).

En somme cette proposition ferait donc correspondre à l'a-priori des mouvements contraires d'exfoliation et d'iconisation, la relation du corps avec son environnement²⁶⁶. Le mouvement d'un corps *affecté* et *affectionnant*, devient l'acte médiatif de la matière et de la forme²⁶⁷. En avançant cela, nous ne pensons pas trahir la pensée de l'auteur. Il nous semble même que cette proposition pourrait poursuivre certains objectifs suggérés dans le passage suivant :

Nous n'avons pas discuté non plus la schématisation du temps et de l'espace et avons par conséquent laissé de côté le problème de son unicité. Nous avons essayé simplement de donner consistance à la notion de stabilité phénoménale qui n'est pas simplement de nature morphologique mais aussi compositionnelle. Nous comprenons de ce fait l'iconicité comme le moment de composition et de stabilisation, intermédiaire entre l'immédiateté de ce que peut éprouver notre chair et les articulations du langage²⁶⁸.

Un passage à la suite duquel il est tentant de mentionner un extrait de *La pensée et le mouvant* pour appuyer notre entreprise :

²⁶⁶ On note au passage que l'intervalle entre l'indice et l'icône, pourrait être rapproché, à travers ce que nous venons de dire au sujet de la temporalité propre aux icônes et au temps vécu, à ce que Whitehead à chercher à résoudre entre le géométrique et le physique « Si la philosophie naturelle, dans le *Concept de nature*, s'occupe prioritairement de l'espace et du temps, [...] tout l'effort de Whitehead semble se ramener à une tentative pour penser la liaison du physique et du géométrique ». A.N. Whitehead, *Le concept de nature*, trad. J. Douchement, Paris, Vrin, 2006, p. 17.

²⁶⁷ On pense ici à U. Eco pour qui un trait « d'animalité », avec le « risque » qu'il médie (*corps-affecté*), est une reconnaissance primaire : « Lorsque nous sentons la présence d'un corps étranger sur notre bras ou notre main [...] nous écrasons ce corps étranger [...] car c'est de la rapidité du réflexe que dépend notre salut [...] Il s'agit d'une reconnaissance primaire, pré-conceptuelle (en tous cas pré-scientifique), qui a affaire à la perception et non à la connaissance catégorielle (elle peut éventuellement l'orienter, en s'offrant à elle comme l'amorce d'une interprétation qui aura lieu à des niveaux cognitifs supérieurs) ». U. Eco, *Kant et l'ornithorynque*, trad. J. Gayrad, Paris, Grasset, 1997, p.201.

²⁶⁸ J.-F. Bordron, *L'iconicité et ses images*, Paris, PUF, 2011, p.175.

Kant avait établi, disait-on que notre pensée s'exerce sur une *matière* éparpillée par avance dans l'*Espace* et le *Temps*, et préparée ainsi spécialement pour l'homme : la « *chose en soi* » nous échappe ; il faudrait, pour l'atteindre, *une faculté intuitive que nous ne possédons pas*. Il résultait au contraire de notre analyse qu'une partie au moins de la réalité, notre personne, peut-être ressaisie dans sa pureté naturelle. [...] Notre personne nous apparaît telle qu'elle est « en soi », dès que nous nous dégageons d'habitudes contractées pour notre plus grande commodité²⁶⁹.

Notre projet sera donc de dire, en suivant H. Bergson (très husserlien), que l'intuition qui, pour ce dernier, prend la forme d'habitude et qui, chez J.-F. Bordron, prend en charge la matière et l'indice, est ce par quoi il devient possible de dépasser une approche réflexive (et prédicative) du sens pour penser sa pragmatique. En effet, il nous semble tout à fait concevable de faire correspondre à des « habitudes perceptives », des façons « d'exfolier » et « d'iconiser » l'indice. Il faudra pour cela, reconsidérer la place du corps, et notamment dans ce que ce dernier peut permettre de montage topique entre *conscience* et *non-conscience* via la *mémoire* (l'intuition se situant, pour nous, dans l'intervalle de ces deux plans).

Comme nous le verrons, cette notion d'habitude sera au cœur de notre recherche. Elle sera le moyen par lequel une *sémiotique de la perception*, une *sémiotique du discours* et une *sémiotique de l'expérience* peuvent trouver un terrain d'entente et des recouvrements stables. C. Paolucci, en croisant l'habitude peircienne avec les paradigmes récents de l'*énaction* et de l'*extended-mind*, donne un excellent aperçu de l'intégration de ces trois sémiotiques au sein d'une *sémiotique cognitive* :

Pragmatism helps cognitive semiotics build a processual theory of thought-sign (cognition). Its task is to lead to a general theory of habit formation – or regularities – and of the transformation of these regularities. This is the popular theory of the “fixation of belief”, which leads, in Peirce's thought, to a pragmatist semantic theory that identifies *meaning* with the regularity of *habit* (CP 5.400). Peirce says that (1) the true function of the semiotic flow of cognitions is to install habits of action, and that (2) the concatenation of our actions is always a function of the habits guiding the series of actions.

Nous chercherons à montrer, pour notre part, qu'une économie attentionnelle pourra être vue comme le dispositif au travers duquel s'organise ces « façons de percevoir » dans un milieu complexe et en marge de toute activité réflexive. C'est sur cette base que nous développerons un principe d'énonciation perceptive à cheval entre le *plan conscient* et le *plan non-conscient*.

²⁶⁹ H. Bergson, *La pensée et le mouvant*, Paris, Félix Alcan, 1934, rééd. PUF, 2013, p.22. Nous soulignons.

1.4.2.2 Déjà-vu, sémiotique de l’empreinte et pratiques sémiotiques chez J. Fontanille

Que l’on considère la remarque précédente de H. Bergson au sujet du contact direct avec la réalité, où que l’on se rapproche de la sémiotique de l’empreinte proposée par J. Fontanille, il est clair que le corps reste ce qui nous rattache le plus intimement à la matière. Mais il nous faut insister. Le corps est fait de cette matière qu’il partage avec l’environnement et qu’il tient – comme seul élément à sa disposition – pour s’en démarquer (plutôt que s’en « détacher »). C’est « à partir » de ce paradoxe que « s’élabore » une sémiotique essentiellement représentative, ou « dans » ce paradoxe que « se fait » une sémiotique écologique.

Les parties de *Soma et Séma* qui vont tout particulièrement nous intéresser, sont celles où l’auteur évoque la relation qu’entretiennent le corps et le mouvement. J. Fontanille semble y privilégier la dimension coenesthésique. Cette position peut être repérée dès l’analyse successive des propositions de A. Leroi-Gourhan et celles de F.-J. Varela. En commençant par la piste de l’anthropologue, c’est-à-dire celle qui veut qu’un passage à la bipédie libère une zone maxillofaciale jusque-là dédiée au contact exploratoire, l’auteur concentre son analyse sur les opportunités tactiles que ce changement semble avoir offertes. Et, ce faisant, l’analyse du concept de F.J. Varela et son équipe, qui y fait immédiatement suite dans l’ouvrage, se prolonge dans une lecture de *l’énaction* où est principalement considérée la dimension sensible du vécu. J. Fontanille s’appuie d’ailleurs sur un exemple cité par le neurobiologiste, que lui-même reprend d’O. Sachs. À la suite d’un accident, un artiste peintre est atteint d’achromatopsie acquise (il ne peut plus percevoir les couleurs). Cette perte subite est accompagnée d’un dégoût observable sur d’autres modes sensoriels (goût, odorat, ouïe). J. Fontanille rebondit sur l’argumentation des auteurs en indiquant que le problème se situe au niveau de la construction d’un système de valeurs. Construction d’un système de valeur qui s’élabore à partir d’une différenciation sensible du vécu ; « ayant perdu une des capacités distinctives, le sujet achoppe à construire des systèmes de valeurs : plus de valeurs différentielles, plus de valeur phorique, et émotionnelle²⁷⁰ ». En suivant cette analyse, on pourrait penser que le patient soit condamné à poursuivre sa vie dans un dégoût généralisé puisque si la perte se situe au niveau de ce qui est considéré comme l’interface originelle du sujet et du monde (c’est-à-dire le sensible débrayé), il n’y aurait plus de parcours de sens susceptible de (re)modifier cette appréhension du monde. Le fait étonnant est que le patient en question, celui dont parle F.J. Varela et son équipe, a fini par (re)trouver « goût à la vie ». Il a trouvé son salut dans une appréciation « euphorique » de la vie nocturne où « il y a beaucoup d’espace – on n’est pas entravé par les rues, les gens²⁷¹ ». L’issue heureuse de cet « accidenté du sensible », semble indiquer que d’une part, un système de valeur se construit au sein d’un *temps vécu* (pour preuve l’évolution de l’axiologie qui accompagne l’adaptation progressive de l’individu) et que, d’autre part, ce système de valeur trouve une source plus profonde que l’interface sensible du sujet et du monde. Comme nous le verrons la *coenesthésie* est une dimension indispensable à l’appréhension du sens (§3.3.2.2) mais il importe de relever que la *kinesthésie* ne l’est pas moins. Nous pensons, pour notre part, que c’est la *kinesthésie*, en tant, qu’elle rend compte du mouvement – comme précondition au contact –, qui est même primordiale.

²⁷⁰ J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p.92.

²⁷¹ F.J. Varela, E. Thompson, E. Rosch, & V. Havelange, *L’inscription corporelle de l’esprit*, Paris, Seuil, 2012, p.222.

En somme, dans un rapport profond à l'environnement, le mouvement prime sur la distance tout comme le temps prime sur l'espace.

Les principes d'enveloppe et d'empreinte semblent finalement se présenter comme une projection d'une appréciation phénoménale du corps, sur le « corps » du discours. Mais si le principe de brayage s'occupe d'en régler l'homologation, il nous semble que la corporéité discursive qui en résulte, n'est pas assimilable à l'activité qu'exerce le corps au sein de l'expérience. Cela nous semble particulièrement vrai lorsque l'on s'interroge sur le *temps vécu*. En conservant une sémiose qui trouve son premier plan de pertinence dans un débrayage (réflexif/ontologique), ce que le corps peut avoir de temporel (par son mouvement) est réduit à ce que le corps dit des « empreintes » du temps (sur ses enveloppes). Le corps est figé par débrayage et l'incidence de son mouvement dans la signification ne peut être que (re)construite ; ce qui, nous semble-t-il, laisse apercevoir une différence entre un corps « dit » et un corps « vécu ». Le passage de l'un à l'autre se fait, selon qu'on envisage le mouvement depuis la *caenesthésie* ou depuis la *kinesthésie* (§3.3.2).

La question d'un corps écologique – sémiotiquement rapporté au phénomène du *déjà-vu* –, pourrait être alors abordée par quatre axes différents.

Le premier axe concerne la question des significations *non-conscientes*. Cet axe invite à voir dans l'instance corporelle autre chose qu'un simple médiateur interposé entre la matière et notre connaissance du monde. Un examen critique des concepts d'enveloppe et de chair s'impose dès que l'on considère des vécus à l'instar d'un « je sens que c'est vrai ». En effet, cette formulation laisse supposer qu'au-delà de fonctions de *contenant*, de *filtre*, ou de *surface d'inscription*, l'enveloppe « pense » et « juge ». Et si enveloppe il y a, l'idée qu'elle puisse « raisonner » devrait nous alerter. L'hypothèse que nous développerons par la suite ne tient pas d'une inversion de l'enchaînement qui lie appréhension sensible et appréhension épistémique – comme si l'épistémique pouvait précéder le sensible – mais plutôt d'une délimitation d'un champ de conscience et du rôle qu'il tient dans l'activité perceptive et pragmatique de l'individu. Nous soutiendrons que le corps travaille sur des productions sémiotiques en deçà de prises réflexives, donc en deçà du *champ de présence*. Les théories topiques du *déjà-vu*, celles qui pointent les dimensions *conscientes* et *non-conscientes*, réclament que nous nous interroguions sur l'enjeu « affectif » d'un corps plongé dans son environnement. La perspective d'un corps *affecté* et *affectionnant* n'est pas la même chose, selon nous, que celle d'un corps *senti* et *sentant* ; s'il y a une forme d'indépendance du premier, il y a une subordination du deuxième (le « sentant » étant plutôt un « faire-sentir » réflexif). Là encore il y a un argument en faveur d'un corps qui s'organiserait en deçà du champ réflexif et de ce que l'on peut entendre de « sensible » en sémiotique. En bref, il s'agira d'observer un corps qui cherche à s'adapter à son environnement plutôt que de concevoir un corps qui cherche à construire un/son objet.

Par ailleurs, et cela constitue un deuxième axe, la question du *sensible* permet d'introduire une des spécificités du *déjà-vu* qui est celle d'une désolidarisation entre la dimension sensible et la dimension cognitive. Pour répondre à cette particularité, nous verrons que la sémiotique de P. Basso Fossali, notamment celle développée autour du rôle de l'*émotion* dans le phénomène de vertige, propose une lecture complémentaire à la sémiotique de l'empreinte. Elle introduit l'idée d'une mémoire corporelle qui agit au cours de l'expérience (et non pas seulement au fil du discours).

L'analyse démontre que l'*émotion* investit le corps, réactualise une mémoire somatique, et produit un raisonnement figural comme substitut à un parcours de sens réflexif (ou sensible). La « perte d'équilibre » montre en quoi l'individu peut être confronté à des « éclipses » de la fonction référentielle du *Moi-chair*. Le « vertige », de son côté, montre que malgré ce défaut référentiel, le corps trouve des solutions pour rétablir rapidement son équilibre. Le *Moi-chair* est donc une référence indispensable mais faillible dans ce qu'elle donne à vivre. Le *déjà-vu* pourrait alors être vu comme la manifestation de ce doute adressé à la fiabilité référentielle du *Moi-chair*. Le *Moi-chair* est subitement remis en question dans ce qu'il a de plus fondamental. C'est-à-dire la fiabilité de son appréhension des lois spatiales et temporelles au sein desquelles il évolue continuellement.

Un troisième axe peut être établi sur la base d'une réflexion non plus portée sur l'enracinement du corps dans la matière, mais dans l'action qu'il permet au sein du vécu. Deux questions surgissent alors en regard des éléments identifiés d'une part par A. Lalande – concernant les différents types de *temps vécus* au cours du phénomène de *déjà-vu* – (§1.4.1.3), et, d'autre part, ceux identifiés par P. Virno au sujet de la « faculté » et de la « performance » (§1.4.1.4). Concernant les éléments de la première question, il s'agit de comprendre comment le corps engendre différents types de temps, ou différents types de rapport au temps (« représentatif » ou « moteur », en premier lieu). Pour ce qui est de la deuxième question, on pourra se demander quel rôle joue le corps dans l'insertion du langage au sein de l'expérience en acte.

On observe alors qu'il n'est plus possible de se passer d'une « mémoire en acte » pour analyser et décrire finement certains faits sémiotiques ; du moins tels qu'ils nous sont signalés dans le vécu du *déjà-vu*. C'est sur cette question de la *mémoire en acte*, que nous pourrions tirer un bénéfice considérable de la sémiotique des pratiques de J. Fontanille ; quatrième et dernier axe de la dimension corporelle.

Toute pratique prend donc la forme, dans cette perspective, d'une séquence de résolution, de mise en forme signifiante à partir d'une situation initiale de « défaut de sens » ; il y a donc un « manque », dans la pratique, et ce manque tient seulement au fait que l'action vient de commencer, et qu'on n'en connaît encore ni la forme ni le sens définitif ²⁷².

Mis en parallèle du phénomène de *déjà-vu*, nous verrons que le modèle du parcours canonique des pratiques peut être comparé à l'adaptation non-consciente d'un individu dans son environnement. Nous verrons que si l'émergence du *déjà-vu* appelle une « accommodation » (consciente), cette dernière fait suite à un défaut d'adaptation (non-consciente) qui peut adopter un modèle conceptuel assez semblable à celui des pratiques. Nous proposerons alors de compléter la séquence générique des pratiques (schématisation-régulation-accommodation) par celle d'une *plasticité adaptative* (motivation-tolérance-adaptation).

Deuxièmement, l'approche par schématisation et régulation peut également créer un pont vers la typologie quaternaire des prises perceptives, empruntée à J. Geninasca et complétée par l'auteur. Premièrement l'une de ces saisies (la saisie technique) est,

²⁷² J. Fontanille, *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF, 2008, p.132.

dans une perspective pragmatique, ce qui permet de faire passer une partie de la gestion du sens sous le seuil de conscience. Deuxièmement, un certain nombre de témoignages laisse penser que le *déjà-vu* puisse, paradoxalement, nous la « faire vivre ».

Cette saisie « X » (la saisie technique) est donc intuitivement bien connue : c'est elle qui fige, qui fossilise, qui transforme les schémas d'action en schémas canoniques, les programmes narratifs en scénarios figés, et les images en désignations stéréotypées²⁷³.

Le lien devient alors assez évident en regard du sentiment « d'actorialisation » rapporté précédemment (§1.3.2.1). On rappelle qu'au cours du phénomène de *déjà-vu*, certaines personnes ont l'impression d'agir comme des « automates²⁷⁴ ».

1.4.2.3 Déjà-vu et approche écologique chez P. Basso Fossali

Pour chercher à définir, avec plus de précision encore, les relations entre perception pragmatique et discours, c'est-à-dire celles où le corps tient un rôle central, nous nous orienterons vers la sémiotique écologique de P. Basso Fossali.

En effet, le déséquilibre que produit la valence par rapport au réseau composé par d'autres valeurs en acte n'est pas superposable au choix des points d'intervention auxquels la prise d'initiative se confie. Au contraire, la valence locale « harcèle » souvent les protocoles d'action qui ont déjà établi des paramètres de rationalité. Dans ce cadre, les valences expérientielles ont un pouvoir de contestation sur les valeurs qui suivent le « fil du discours », puisqu'elles montrent des valeurs compétitives en vigueur et avec une implication incontestable (inhérence du corps à l'environnement). [...] Il faut proportionner les exigences d'homogénéisation cognitive avec les appels constants des implications expérientielles, qui empêchent dans tous les cas de reconduire l'environnement à une reproduction représentationnelle : l'ancrage de valences expérientielles reste le couplage avec l'entour²⁷⁵.

En somme, ce que nous propose P. Basso Fossali, tient dans l'idée qu'il n'y a pas de significations qui puissent être désancrées de l'environnement. Elles sont toujours en négociation avec un corps qui engage sa vulnérabilité (valences expérientielles) au sein de cet environnement. Cette proposition vient en complément de celles de J. Fontanille qui propose de définir une sémiotique de l'expérience depuis ses extractions réflexives.

²⁷³ F. Fontanille, *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 1999, rééd. Pulim 2016, p.245.

²⁷⁴ « J'agissais comme un automate conscient ; tout ce que je faisais ou pensais, m'apparaissait aussitôt comme ayant pu être prévu d'avance [...] ». E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.182.

²⁷⁵ P. Basso Fossali, *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, p.213.

Si on maintient la clause modale (cf. supra), les modalités qui signalent la formation d'une sémiotique au sein du monde naturel résulteront de la modalisation réciproque entre ces deux types de prédicats : les modes d'existence (virtuel, actuel, potentiel et réel) projetés sur les prédicats d'expérience, les modes d'expérience (devoir, vouloir, croire, savoir, pouvoir, etc.) projetés sur les prédicats d'existence. [...] Le principe, qui sera explicité plus loin, repose sur la conversion entre existence et expérience, d'une part, et entre expérience et existence, d'autre part²⁷⁶.

Le point problématique est que proposée ainsi, la signification, même envisagée dans son approche tensive, reste une (re)construction entre, d'une part un espace (ou plan) d'existence et, d'autre part, un espace (ou plan) d'expérience. Le passage de l'un à l'autre étant régi par un principe de conversion capable de simuler une simultanéité et donc, une « réciprocity » apparente entre les deux espaces depuis une prise de position (qui elle reste mobile). Nous verrons par la suite que l'orphisme de Platon et son approche de la connaissance comme « re-connaissance », engage une circularité qui, arrivée à son climax, atteint une forme d'atemporalité proche de celle proposée ici. Celle-là même qui autorise un repli sur soi des images et des idées en les isolant du cours du temps et en les cloisonnant dans le *champ réflexif* (ou *champ de présence* dans un vocabulaire plus spécifiquement sémiotique).

En suivant la remarque faite au kantisme par H. Bergson, en nous focalisant sur la phase indicielle de la sémiotique de J.-F. Bordron, et en examinant le mouvement – en regard de l'enveloppe – chez J. Fontanille, on cherche le moyen de retrouver l'enracinement « corporel » de l'individu dans son environnement. Sans cela il deviendrait particulièrement ardu d'étudier, dans toute sa complexité, une des principales spécificités du phénomène de *déjà-vu*, à savoir une rupture « vécue » entre sensation et cognition. Nous suivons P. Basso Fossali sur ce point qui considère « l'inhérence du corps à l'environnement » et les « valences expérientielles » qui en découlent, comme le produit « d'un couplage avec l'entour »²⁷⁷. Le sémioticien italien, nous donne des éléments importants quant à cette question de solidarisation – et donc de potentielle désolidarisation – du corps et de son environnement. Pour initier une réflexion sur ce problème colossal, il s'interroge sur le rôle et la place de l'*émotion* dans l'expérience du vertige. Il écrit :

L'émotion est censée surgir au moment où la cognition se retrouve dans une impasse (Peirce 1868, CP 5.292 et suiv.). [...] L'émotion contribue à souder une lacune de sens par rapport au processus d'expérience en acte [...] L'émotion « tient » la scène

²⁷⁶ J. Fontanille, « Paysage, expérience et existence », dans I. Marcos (Éd.), *Dynamiques de la ville : Essais de sémiotique de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 2007.

²⁷⁷ Cette notion de « couplage » est également reprise chez C. Paolucci, dans un rapprochement très intéressant avec l'*interprétant* peircien « « Object » and « interpretant » are the « something » and the « somebody » of the Peircian definition of sign ; interpretants are not interpreters. Rather, they are illeities, the result of the structural coupling between a semiotic mind and a world/environment constituted by somethings and somebodies ». C. Paolucci, *Cognitive Semiotics Integrating Signs, Minds, Meaning and Cognition*, Berlin and New York, Springer, 2021.

pouvant combler le hiatus entre programmation modale et passage à l'acte, [...]»²⁷⁸.

Plusieurs choses peuvent être relevées. Premièrement, un parallèle semble se dessiner entre une émotion qui « tient la scène » et réagit à une « lacune de sens » (P. Basso Fossali), et une « séquence de résolution » qui répond à un « défaut de sens » (J. Fontanille). Il ne nous semble pas incorrect de dire que si les deux approches adoptent une ligne conceptuelle commune, la proposition de J. Fontanille participe du discours et celle de P. Basso Fossali, répond de l'expérience. L'une opère sur un plan « cognitif » – l'auteur en parle comme d'une « séquence de *résolution* » –, et l'autre s'active lorsque « la cognition se retrouve dans une impasse » ; c'est-à-dire à un niveau que l'on pourrait qualifier de « sensible » – si l'on veut marquer une rupture nette avec la cognition –, ou bien « affectif » – si l'on veut nuancer et anticiper la « soudure » du corps à l'environnement que nous chercherons à conceptualiser (§3.3.1.1). Dans tous les cas, l'une et l'autre des approches sont étroitement liées et, comme nous l'avons indiqué précédemment, nous soutiendrons pour notre part que de la deuxième, émerge la première ; c'est-à-dire qu'une « accommodation » cognitive et consciente fait toujours suite à l'échec d'une « adaptation » affective et non-consciente. Deuxièmement, sans pouvoir affirmer que l'*émotion* « baigne » notre corps et l'environnement, c'est-à-dire qu'elle soit l'instance qui les solidarise continuellement, l'*émotion* semble pouvoir manifester une relation corps-monde dans un degré de profondeur plus important que celui accessible par la *thymie* par exemple. L'*émotion* « surgit » (la rougeur somatique du timide) là où la *thymie* pourrait encore être « déduite » de la disposition d'un sujet (étroitement liée à sa structure passionnelle). On peut également apercevoir que l'*émotion*, en ce qu'elle vient combler des « lacunes de sens » (pragmatique mais également mnésique), joue à l'intervalle des plans *conscient* et *non-conscient*. Toujours selon l'auteur, l'*émotion* participerait activement pour « résoudre » une situation perceptive problématique chez l'individu victime de vertige. Il identifie trois axes caractéristiques du phénomène où l'*émotion* vient prendre part à un processus sémiotique « en crise » :

(1) la désolidarisation du régime polysensoriel : le sens de l'équilibre est constitutivement associé aux autres sens et n'est pas constitué par des sensations spécifiques [...] (2) la compromission d'un horizon interdeictique stable et univoque [...] ceci comporte une désémentation fondamentale du propre entour sensible [...] (3) la difficile dissimilation entre afférence intéroceptive et extéroceptive par rapport à la perception de faux mouvement ou de forces fictives [...] vu que le plus primitif des axes inter-actantiels – celui qui voit le corps-chair s'opposer comme facteur d'inertie à des forces qui l'investissent – est destitué de crédibilité²⁷⁹.

Sans qu'on puisse directement associer le phénomène de *déjà-vu* aux éléments décrits ci-dessus, on envisage assez facilement quelques résonances. Le troisième point est peut-être le plus évident puisqu'il engage une discussion sur les modalités épistémiques à fleur de perception. Lorsque je suis pris de vertige, qu'est-ce qui tourne ? Moi

²⁷⁸ P. Basso Fossali, *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, p.33.

²⁷⁹ P. Basso Fossali, *Vers une écologie sémiotique de la culture*, *op. cit.*, p.41.

ou mon entour ? Lorsque je suis victime du phénomène de *déjà-vu*, quel entour suis-je en train de vivre ? Celui du présent ou celui d'un souvenir ? Dans les deux cas, le *Moi-chair* est décrédibilisé. Il n'assure plus l'ancrage ; ni celui de « l'espace », ni celui du « temps ». Le deuxième point pourrait être la conséquence du premier. La *chair* ayant perdu sa crédibilité, rien ne permet plus l'établissement d'une topique intérieur-extérieur (propre/non-propre), sur laquelle se base toute prédication permettant une lecture sémantique de l'entour. Le *sentiment océanique* décrit par R. Rolland, relève typiquement de cette fragile relation qu'entretient la *chair* et la perception, dans l'établissement d'un dehors et d'un dedans²⁸⁰.

1.4.2.4 En guise de conclusion

Ces différents éléments constituent, en quelque sorte notre « sol » sémiotique. Nous avons évoqué succinctement les différents modèles qui gravitent autour des questions auxquelles nous serons confrontés pendant notre investigation approfondie du phénomène de *déjà-vu*. Pour commencer, nous avons l'architecture générale de l'expression de J.-F. Bordron qui permet d'appréhender des formations de sens antéprédicatives. Conformément à ce que nous avons annoncé, nous envisagerons ces phases comme la part *non-consciente* de l'activité pragmatique de l'individu. Le corps et la mémoire jouent ici un rôle déterminant puisqu'ils permettent, dans leur rapport *affectionné-affectionnant*, de développer à la fois des habitudes perceptives (des façons d'exfolier et d'iconiser l'indice) et un montage topique *conscient/non-conscient* (qui distribue donc la phase prédicative et « antéprédicative »). Le corps et plus précisément la chair en mouvement, travaille donc sur des formations de sens en marge du champ de présence et dans une gestion du sens qui articule des adaptations *non-conscientes* et des accommodations *conscientes*. Les pratiques sémiotiques, les modèles d'enveloppe et de mouvement de J. Fontanille, en les croisant avec la notion de « couplage » du corps et de l'environnement chez P. Basso Fossali, nous permettront d'interroger ces deux aspects en regard du phénomène de *déjà-vu*. Par exemple, l'*émotion* en répondant d'une problématique de « défaut de sens » étroitement liée à celle des pratiques, permet de penser une liaison entre sémiotique du discours et une sémiotique de l'expérience.

L'articulation de ces différents modèles, dans ce qu'elle les fait se recouvrir ou dans les vides qu'elle crée lorsqu'elle évolue sur le terrain du *déjà-vu*, cherche à marquer l'importance d'une pragmatique dans la problématique sémiotique. En cela, nous sommes très proches des sémiotiques cognitives telles qu'elles sont développées par le Groupe μ , mais peut-être plus encore par celle de C. Paolucci. Sans en faire leur thème principal, on peut remarquer que l'une et l'autre acceptent l'activité mnésique comme une composante essentielle du sens (on pense notamment au dipôle des premiers et à la relecture de l'habitude peircienne pour le deuxième). En regard de la dimension temporelle qui se joint de manière cruciale à celle de la mémoire dans

²⁸⁰ Nous nous permettons de signaler que le sentiment décrit par J.P. Chavent dans « Le Dieu qui dort » et analysé par J. Fontanille relève typiquement du sentiment océanique. J. Fontanille, « Paysage, expérience et existence », dans I. Marcos (Éd.), *Dynamiques de la ville : Essais de sémiotique de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 2007.

le phénomène de *déjà-vu*, nous nous proposerons aussi, dans le prolongement d'une sémiotique écologique proche de celle de P. Basso Fossali, de prendre en compte la *contingence*. Nous verrons que cette *contingence* concerne à la fois la mémoire de l'individu, et celle de son intrication avec l'environnement. En effet, l'individu évolue continuellement en faisant face à ses approximations mnésiques et à l'incertitude du devenir. Nous verrons que pris dans un ensemble, l'articulation de ces théories avec des épistémologies connexes et avec les spécificités propres du *déjà-vu*, nous permettra de concevoir les significations comme le produit d'un processus continu de réduction de l'imprévisible, sur fond d'imprédictibilité.

1.5 POSTURE ÉPISTÉMOLOGIQUE D'ANALYSE POUR LE DÉJÀ-VU

1.5.1 Problème : une carence sémiologique du phénomène

Comment aborder sémiotiquement, un objet qui ne se manifeste qu'au sein de l'acte perceptif ? A bien y regarder, et en dehors des témoignages rétrospectifs, il n'y a pas réellement de sémiologie du *déjà-vu*. Rien, chez la personne touchée par le phénomène, n'exprime spontanément cette expérience. Rappelons que le phénomène est fugace (pour ne pas dire fugitif), et qu'il touche – sans aucune perturbation comportementale notable²⁸¹ – des personnes prises dans une situation praxique qui implique des rôles actifs aussi bien que passifs.

Le plus souvent c'est au milieu d'occupations banales et sans aucune cause apparente que survient cette aberration²⁸².

Assistant pour la première fois à la représentation de Ruy Blas, qu'il n'avait jamais vu, il reconnaissait tous les détails²⁸³.

The data suggest that most déjà vu experiences occur during recreational occasions (51%, general : 45%, watching TV/movie : 6%), [...] Dajà-vu experiences also seem to be strongly related to commuting (34%, Driving: 17%, Walking : 16%, Unspecified : 1%),[...]²⁸⁴.

Pas d'observables clairs, donc, pour l'objet en question. Cette disposition complique la tâche du chercheur qui voudrait l'aborder dans toute sa complexité. C'est-à-dire, en ne se limitant pas à l'étude « des » discours « sur » le *déjà-vu* mais bien en se fixant pour objectif l'étude « du » discours « du » *déjà-vu*, c'est à dire celui de son expérience.

Nous espérons pouvoir donner quelques éléments de réponses concernant cette question aux implications épistémologiques complexes et multiples. Tous ces éléments sont issus d'une confrontation directe avec le phénomène de *déjà-vu* et tentent de rendre compte des stratégies que nous avons cherché à développer pour pouvoir construire une méthode d'analyse « dédiée ».

²⁸¹ Les indices comportementaux explicites (vertiges, par exemple) ne concernent que des cas pathologiques (épilepsie) où il s'avère bien difficile de déterminer ce qui relève du phénomène et de la pathologie.

²⁸² G. Albès & Domnard, *op. cit.*, p.217.

²⁸³ E. Bernard-Leroy, *L'illusion de fausse reconnaissance : Contribution à l'étude des conditions psychologiques de la reconnaissance des souvenirs*, Paris, Félix Alcan, 1898, p.134.

²⁸⁴ A.S. Brown, *The déjà-vu experience*, New York and Hove, Psychology Press, 2004, p.50.

1.5.2 Réponse : des points d'observations mobiles et une analyse continue

1.5.2.1 Arguments épistémologiques

Notre méthode consistera au tout et pour tout, à nous placer, stratégiquement, aux intersections. Celles des points de vue, celles des points d'observation.

En ce qui concerne les points de vue, cette prise de position aux intersections, cherche avant tout à dépasser les frontières disciplinaires et les effets idéologiques qu'elles sont susceptibles d'engendrer. Combien de points aveugles se sont constitués des suites de revendications filiatives ou de devoir de tradition ? Nous suivrons une éthique épistémologique où seul compte la rencontre d'un objet et d'une analyse vivante.

Pour ce qui est des points d'observation, cette prise de position épistémologique nous autorisera à adopter un site d'observation mobile. Une mobilité latérale sur les champs disciplinaires, et verticale sur le niveau d'abstraction descriptive. Cette mobilité se préservera, en revanche, d'un éloignement d'une théorie générale de la signification, pierre de touche de toute notre investigation.

Nous l'avons dit, chaque approche – scientifiquement sincère – d'un objet d'étude devrait construire sa propre méthode d'analyse. Concernant l'expérience subjective de la signification, celle interrogée par quiconque ayant eu à vivre le phénomène de *déjà-vu*, nous pourrions rassembler les différents angles d'approche selon qu'ils (i) incluent, (ii) excluent, ou (iii) médient le langage.

Aux extrémités se trouveraient la phénoménologie et les sciences cognitives. La phénoménologie tente d'adopter un point de vue hylétique, c'est-à-dire au plus proche de notre expérience percevante du monde. La méthode d'analyse consiste alors à s'éloigner le plus possible d'un savoir antérieur (essentiellement construit via une culture et donc un langage) ; c'est l'*epochè* husserlienne. Dans ce cas, le point de vue du chercheur est introspectif et l'analyse s'opère par un mouvement de « va et vient » entre le point de contact hylétique de son rapport au monde, et l'intégration objectivée de ces données vécues. On pourrait dire, pour faire court, que la phénoménologie « objectivise » des données « subjectives ».

Les sciences cognitives quant à elles, se placent à l'extérieur de l'expérience subjective et considèrent cette dernière comme un système pensant isolé. La méthode consiste à recueillir des données observables par la mise en place de protocoles expérimentaux et d'appareils de mesures. Il en résulte une élaboration de modèles de la pensée humaine essentiellement basée sur la statistique (les chances de reproductibilité d'événements au sein d'un système). Dans ce cas, le point de vue du chercheur est omniscient et il construit l'expérience subjective à partir d'observations extérieures. On pourrait dire que concernant l'expérience subjective, les sciences cognitives « subjectivisent » des données « objectives ».

En un sens, nous pourrions dire que ces deux disciplines cherchent à soustraire le langage de leur point d'observation. Leurs collectes tendent vers des données relationnelles avec la matière. La différence se joue sur le point de recueil de ces données. Il est interne et subjectif pour la phénoménologie. Il est externe et objectif

pour les sciences cognitives. Certes le processus d'objectivation s'appuie sur le langage pour formuler les conclusions, mais le point de recueil des données cherche lui à se rapprocher au plus près de la matière. Phénoménologie et sciences cognitives construisent toutes deux, à travers leur méthode propre, un accès à des données de l'expérience qui restent, a priori, inaccessibles au sujet de l'expérience courante.

Entre ces deux disciplines, pourraient se placer la philosophie et la sémiotique. La philosophie manie des abstraits qui prennent directement source dans le langage. Pour faire court, encore une fois, on pourrait dire que la méthode philosophique appliquée à l'expérience subjective, c'est penser cette expérience à travers une économie langagière. En ce sens, la philosophie se veut universelle ; les données sur lesquelles elle base son analyse (notions) sont, par définition, inter-subjectives (le langage). Son point de vue est alors nécessairement médian et, en quelque sorte, elle articule le langage dans l'expérience subjective. D'autre part, la validation de son processus d'analyse passe par une démonstration qui, basée sur un langage commun, cherche l'irréfutabilité.

La sémiotique, pour finir, en faisant du langage (en tant que manifestation du sens) son objet d'étude, se place, de fait, à l'intersection des autres disciplines. Pour les uns c'est le moyen de communication d'une pensée (phénoménologie et sciences-cognitives) pour les autres c'est le substrat d'une pensée (philosophie et sémiotique). Appliqué à l'expérience subjective, le point d'observation sémiotique sera « intégratif ».

Si l'on cherche à identifier le point de croisement de la sémiotique et de la phénoménologie, on peut voir que cette dernière, en cherchant à donner le pur sensible, procure à la sémiotique ce qui se soustrait au langage. Le langage est à la fois ce par quoi on désigne une chose spécifique mais aussi ce par quoi on contribue à lisser ses spécificités. En d'autres termes, le contractuel du langage ne peut englober totalement le phénomène.

Si l'on cherche maintenant le point de recoupement qui lie la sémiotique aux sciences cognitives, on peut voir qu'au travers de ses appareils de mesures et de ses protocoles expérimentaux, les sciences cognitives lui fournissent ce qui échappe à l'énonciation perceptive (comprise comme consciente). L'observation de cognitions non-conscientisables participe aussi à la compréhension de notre rapport pragmatique au monde. Encore une fois, ces actions non-conscientes, aussi infimes soient-elles (automatismes, réflexes) relèvent d'une forme de langage, certes parfois déduits mais toujours constitutifs de nos pratiques.

Si l'on veut identifier le dialogue heuristique de la sémiotique et de la philosophie, on verra que c'est dans la manipulation de notion et plus spécifiquement encore dans la réflexion dialectique que la philosophie peut dépasser un langage purement référentiel. Lorsque l'on fait appel à un raisonnement dialectique c'est bien en s'appuyant sur un langage référentiel – c'est à dire qui désigne le monde –, que l'on se rend capable de trouver une nouvelle perspective de sens.

1.5.2.2 Dispositif et méthode

La méthode d'analyse que nous adopterons pour étudier le phénomène de *déjà-vu* s'articule autour de trois espaces d'observation dont chacun occupe une fonction spécifique vis-à-vis du temps. Ce dispositif et cette méthode ont pour ambition de minimiser les effets de projection du chercheur sur son objet en intégrant sa présence réflexive dans la modélisation même de l'expérience subjective d'un individu. C'est, en outre, une façon de répondre à l'aporie matérielle du phénomène de *déjà-vu*, par l'adoption d'une circularité entre modélisation subjective et systématisation de la subjectivité.

« L'espace réflexif » est celui qui permet d'adopter un site d'observation « prédicant » qui, rapporté au temps, est capable de situer des modèles pratiques et donc, de rendre compte d'une chronologie ainsi que de la « variation » de ces modèles. Bien qu'il comporte un nombre incalculable d'avantages, ce site d'observation a pour inconvénient d'être filtré par un système langagier (et plus spécifiquement encore, un système narratif). Il impose donc, par la clôture de son système, une discontinuité dans l'expérience subjective.

« L'espace méta-réflexif » est celui qui permet d'adopter un site d'observation « objectivant », capable de fixer des modèles pratiques dans le temps et donc de rendre compte d'une « évolution » des systèmes. Le désavantage de cet espace d'observation est qu'en se clôturant dans son système langagier propre, il se désincarne de l'expérience subjective.

« L'espace sub-réflexif » est celui qui permet d'adopter un site d'observation « désobjectivé », capable de soustraire à l'expérience, sa part d'*ethos*. Rapporté au temps, il permet de rendre compte d'une simple variation expérientielle²⁸⁵. La contrepartie de cet espace d'observation est qu'en cherchant à s'isoler du système langagier, il s'expose à une lecture locale (et non-localisable) de l'expérience subjective.

La dynamique qui met en mouvement ces trois espaces de recueil de données est censée rendre compte d'une méthode d'observation de l'expérience subjective de la signification la moins dénaturante possible.

1.5.3 Heuristique : des logiques de réciprocité aux logiques récursives du sens

1.5.3.1 Commutation des points d'observation et conséquences épistémologiques

Les niveaux de pertinence sémiotique sont un support probant pour examiner la nature, l'articulation et les conséquences dues à l'adoption d'un double point d'observation sur les phénomènes.

²⁸⁵ La proposition de N. Depraz que nous étudierons dans les chapitres suivants consiste finalement en un bouclage de l'espace désobjectivé et de l'espace prédicant pour se soustraire à celui objectivant qui « contient » ce que nous pourrions appeler rapidement des pré-jugés (ou des normes sociales/institution de sens etc.).

En commençant par considérer le *champ de présence* du sujet, il semble raisonnable de dire que *signes*, *textes-énoncés* et *objets* peuvent être appréhendés depuis leur éprouvé subjectif comme depuis une certaine matérialité objectivée. Face à eux, le sujet peut adopter un point d'observation subjectif : « je les vois » ; ou inférer un point d'observation objectivé : « je les vois, mais ils resteraient visibles sans moi ». Les conséquences de cette configuration « d'observables », résident en ceci qu'en présence des *signes*, *textes-énoncés* et *objets*, les points d'observation semblent commutables à souhait : intérieur/extérieur, subjectif/objectif. Cette commutation est rendue possible par le fait que les *signes*, *textes-énoncés* et *objets*, sont « inscrits » dans/sur la matière. En d'autres termes, ces derniers semblent exister indépendamment de celui qui les observe et fonctionnent alors, dans son *champ de présence*, comme le pivot des deux points d'observation disponibles.

En revanche, les *scènes pratiques*, les *stratégies* et les *formes de vie*, en cela qu'elles relèvent d'une action de vivants temporellement déployée dans le monde, semblent déplacer le site de leur « inscription ». En effet, sans un champ réflexif, – ou pour le dire autrement, si personne ne les observait (pas même celui qui les effectue) –, elles n'existeraient tout simplement pas. Certes, pour dépasser le seul champ représentatif d'un sujet, les *scènes pratiques*, les *stratégies* et les *formes de vie*, peuvent, au cours de leur manifestation, passer par un support de médiation. On peut les enregistrer en temps réel (sonores, visuels, électromagnétiques, etc.) ou procéder à une inscription différée (témoignages oraux ou scripturaux). Mais voir dans ces médiations un simple recours au matériel (inscription) qui, finalement, reviendrait à (re)faire d'elles de simples *signes*, *textes-énoncés* et *objets* serait, pour nous, manquer le problème. Les *signes*, *texte-énoncés* et *objets*, sont bien plus chroniques qu'ils nous le laissent penser. Et l'apparente commutation des points de vue n'est qu'une illusion propre aux topiques réflexives et à leurs effets représentatifs. Nous sommes trompés en ceci que « sous » la fixité de l'objet avec lequel nous interagissons – et sur lequel les *signes* et *textes-énoncés* sont inscrits –, se cache en réalité une énonciation passée, dont le rapport au temps ne se réduit pas à une simple dynamique interne de son énoncé (actuel). Peut-être oublie-t-on trop souvent que l'appréciation de cette énonciation passée n'est rendue possible que par l'intermédiaire de la *mémoire* de l'individu qui l'observe ; non pas parce que cette énonciation serait la sienne mais parce qu'il peut la supposer d'un autre. Cet « autre » peut-être le sujet lui-même, c'est à dire en étant « autre » à lui-maintenant. Dès lors, il devient possible de remarquer que les points d'observation ne sont pas simplement disposés dans l'espace, entre le dedans et le dehors, mais qu'ils sont nécessairement disposés dans le temps, entre l'immédiat et le différé.

On conclura alors que, pour l'individu expérimentant, la succession précède (et préside) toujours à la simultanéité. La dernière étant, par le biais de la représentation, un effet induit par la première.

En quoi cela concerne-t-il le chercheur et son objet ? Eh bien, l'effet produit au niveau phénoménal se répercute au niveau épistémologique. À ne pas y inclure le rôle primordial que la *mémoire* (et donc le temps) de l'individu occupe dans toute perception, nous nous surprenons à avoir laissé s'installer un principe de réciprocité généralisé capable, à priori, de stabiliser n'importe quels « donnés » de l'expérience pour les constituer en systèmes. L'inscription d'un système dans/sur la matière ne vaut pas pour ordonnance de la matière (dans les deux sens d'ordre et de prescription). La *mémoire* des systèmes n'est pas celle des actes. Car, que serait la langue, la culture, la

connaissance sans une *mémoire* individuelle qui rend possible leur pratique collective ? L'apparente simultanéité des points de vue subjectif et objectif – ceux qui font voir dans la matière une signification dissociable de notre présence – laisse penser que les points d'observation interne et externe, les modèles et les systèmes, les plans de l'expression et de contenus, ceux de l'existence et de l'expérience, les schèmes et les concepts, les matières et substances, et même toute prédication, répondraient d'un principe de réciprocité en obstruant le fait qu'ils ne peuvent être construits que dans une relation récursive où la *mémoire* joue un rôle fondamental.

1.5.3.2 De la réciprocité à la récursivité

Nombre de témoignages semblent montrer que c'est précisément ce principe de réciprocité que dénonce le phénomène de *déjà-vu*. C'est exactement cette hallucination de simultanéité et de commutation des points d'observation qu'il démasque. Pour celui qui l'expérimente, la répétition de l'identique fait problème ; pour celui qui l'observe, la réciprocité de l'identité et de l'identique est mise en crise. Il nous semble déterminant de sortir de ce double point de vue commuté, entre le dedans et le dehors, pour pouvoir considérer une approche moins systémique et plus modestement modélisante de la signification.

Dans le travail qui va suivre, nous adopterons une pensée qui se voudra profondément écologique. C'est-à-dire que nous chercherons, avec insistance, ce que peut impliquer de concevoir la signification depuis une articulation de sa dynamique réflexive et de sa genèse ontologique. Toute l'étude qui va suivre adopte cette position d'intériorité génétique de la signification, en posant que son site est d'abord et avant tout, son expérience. En ceci nous serons très proche de la vision peircienne de la signification qui nie l'existence d'un interprétant ultime²⁸⁶ (si ce n'est dans l'habitude qui se fait se défait et se refait...). Pour illustrer en quoi cette position épistémologique s'écarte d'une approche par « réciprocité » nous pourrions comparer les deux formulations suivantes :

La perception guide l'action tout comme l'action guide la perception.

Nous voilà dans une logique toute réciproque de la construction du sens. En revanche, il s'agit d'une tout autre considération lorsqu'on dit :

La perception consiste en actions guidées par la perception²⁸⁷.

On peut voir alors ici, en quoi la structure présupposée de la perception, est déterminée par sa propre action perceptive. Il y a comme une rétroaction de la perception qui, continuellement, redétermine la perception elle-même. Perception et action ne sont plus des activités « réciproques », mais deux actes qui se re-définissent

²⁸⁶ Nous renvoyons à l'excellent ouvrage de C. Chauviré, *Peirce et la signification, introduction à la logique du vague*, Paris PUF, 1995.

²⁸⁷ F.J. Varela, *Invitation aux sciences cognitives*, Paris, Seuil, 1996, p.29.

l'un « à travers » l'autre. À partir de là, il semble bien plus difficile de soustraire la subjectivité du chercheur, de l'objet qu'il cherche à décrire ; en l'occurrence la signification. On peut trouver d'autres formulations qui chercheraient à rendre compte du même « paradoxe ». L. Wittgenstein, par exemple, (bien que prenant le contre-pied de l'expérience apprenante de F.J. Varela) écrit :

Nous pouvons dériver quelque chose de l'expérience, mais l'expérience ne nous montre pas comment dériver d'elle quoi que ce soit²⁸⁸.

Pour faire un pas de plus – et peut-être complémentaire –, nous pourrions citer également l'exemple célèbre de M. Merleau-Ponty :

Ce n'est donc pas moi qui sens mais la chose qui sent en moi²⁸⁹.

Ce n'est pas la même chose de penser le rapport qu'entretiennent objet et perception selon qu'on considère la réversibilité de leur emboîtement – la perception dans l'objet, et l'objet dans la perception – et dire que « ce n'est donc pas moi qui sens, mais la chose qui sent en moi ». Il ne s'agit pas d'une simple symétrie de structure, mais véritablement d'un changement de nature de la relation. La chose – au titre de *chair* commune avec moi – est capable de sentir tout autant que moi. Déplacer tour à tour le site de la signification dans l'objet (qu'il s'agisse d'un noème ou d'un objet matériel) puis dans la perception, ce n'est finalement que résoudre le problème du rapport entre transcendance et immanence en renversant un point d'observation sur une dualité constitutive et commune aux deux approches.

Embrasser l'expression merleau-pontienne – ou même la phénoménologie génétique du deuxième E. Husserl – c'est, nous semble-t-il, descendre d'un cran et considérer la relation du corps à la matière et non plus la relation de l'image perçue à une quelconque référence (qu'il s'agisse de référence d'existants ou d'esquisses perceptives). C'est, en somme, considérer les conditions de possibilité de cette intentionnalité (acte de donation du sens ou noème), où il devient alors impossible de se référer à des catégories préexistantes et immanentes.

L'ensemble de ces remarques nous engage dans une approche fondamentalement écologique des modèles sémiotiques à formaliser. Si certains niveaux de pertinence sémiotique exigent un point de vue interne et externe mais que le phénomène étudié n'en n'offre qu'un seul, l'adoption d'un point de vue mobile devrait nous permettre d'amoindrir l'aporie en cherchant à construire un pont (conceptuel) entre immanence et transcendance. En effet, dans le cas du *déjà-vu*, comment serait-il autrement possible de se préserver d'une approche purement spéculative au sujet de : (i) la rupture du couplage avec l'environnement au niveau pratique (« trou de sens »), (ii) la résolution de cette rupture conflictuelle au niveau stratégique (accommodation), (iii) la récurrence des adaptations au niveau des formes de vie (*ethos*) ?

²⁸⁸ L. Wittgenstein, *De la certitude*, Blackwell Publishers, 1969, trad. D. Moyal-Sharrock, Paris, Gallimard, rééd. 2006, p.49.

²⁸⁹ M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964.

DEUXIÈME PARTIE

**CO-PRÉSENCE PHÉNOMÉNALE ET
AMÉNAGEMENT MNÉSIQUE DU
SENS**

2.1 INTRODUCTION

2.1.1 Le déjà-vu, un problème de remémoration du passé

Ce deuxième chapitre va nous faire progressivement descendre vers les profondeurs de l'expérience. La *mémoire* y sera notre fil conducteur puisqu'il y a tout lieu de penser qu'elle règle la manifestation d'une co-présence et donc qu'elle réunit les premières possibilités d'articulation signifiante. L'*analogie* et la *succession*, par exemple, seraient impensables si l'être humain n'était pas doué d'un minimum de mémoire. La *différence* et la *répétition*, n'auraient aucun fondement si l'individu n'était doté d'une *identité*. Toute figuration, toute sémantique est, sous condition d'une *mémoire*.

Nous commencerons par contextualiser la notion de *mémoire* dans l'épistémologie sémiotique. Cette rapide revue nous permettra de remarquer que la *mémoire* reste une notion très peu présente dans notre littérature et que les approches qui pourraient sembler l'aborder soulèvent, en creux, un certain nombre de questions. Ces questions feront office d'un préambule à une réflexion plus large – et nécessaire – qui s'alimentera, dans un premier temps, par trois dialectiques présentes dans la philosophie contemporaine : la *différence* et la *répétition*, la *permanence* et le *changement*, la *multiplicité* et la *singularité*. Nous commencerons par avancer l'idée selon laquelle ces dialectiques, appliquées à l'individu, fonctionnent rétroactivement. Il s'agira alors de considérer une *différence* « dans » la *répétition*, une *permanence* « dans » le *changement* et une *multiplicité* « dans » la *singularité*. Le tissage progressif de ces trois dialectiques « rétroactives » nous permettra de penser une construction « récursive » du sens. En effet, l'intégration de la notion de *mémoire* dans les parcours de sens – ainsi que celle du *temps vécu* que la mémoire sous-tend –, implique de reconsidérer la version classiquement « statique » de la fonction sémiotique. Nous verrons qu'au cours de l'expérience, l'activité de la mémoire est continue, que cette continuité permet une organisation circulaire et distributive du sens, que cette distribution s'effectue par le biais d'une attention « domestiquée », et que, finalement, cette domestication de l'attention règle – et peut dé-régler –, chez l'individu, la conscientisation des phénomènes de sens au sein d'un milieu complexe.

Nous concluons en proposant une relecture sémiotique de la typologie de E. Tulving qui, dans les années 90, a proposé une classification de l'activité mnésique selon qu'elle concerne une mémoire *sémantique*, *perceptive*, *biographique*, *procédurale* ou *de travail*. Cette conclusion permettra à la fois de poser les bases d'un vocabulaire et d'une conception nouvelle de la mémoire en sémiotique, ainsi que de relever la très probable implication de toutes ces mémoires dans les formations de sens en acte.

2.1.2 La mémoire : arlésienne sémiotique ?

Il nous faut commencer par signaler un fait des plus remarquables. La sémiotique, qui s'est donnée en grande partie le texte comme objet d'étude, ne fait jamais réellement mention du seul élément capable de le faire « exister » ? Quand bien même

je serais capable de percevoir sans mémoire, comment pourrais-je m'en passer pour rapporter un fait, produire un discours, inscrire un texte ? Qu'il s'agisse d'une mémoire collective – à laquelle on substitue plutôt le terme de culture – ou qu'il s'agisse d'une mémoire individuelle – à laquelle on préfère les principes de référence ou d'analogie – force est de constater que la notion de *mémoire* constitue un manque important dans l'épistémologie sémiotique.

Nous voyons trois raisons susceptibles d'expliquer cet état de fait : (i) une volonté de faire système, (ii) une recherche de cohérence interne, (iii) une substitution de la dynamique à la chronologie. Ces trois programmes semblent relever d'une sorte de pare-feu à la psychologie (étroitement liée à une recherche d'autonomie langagière). Le premier de ces programmes concerne donc une volonté de « faire système ». Il y a tout lieu de penser qu'une certaine vision du structuralisme des années 70, en soit l'origine. Le deuxième programme découle du premier en ceci que le système se clôture dès lors qu'est admis son « principe de cohérence interne », c'est-à-dire dès qu'un ensemble d'éléments choisis et organisés « font système ». Et, à l'instant où le système se clôt, il s'isole du cours des choses, se dote d'une prédictibilité et donc s'a-temporalise. Le temps est alors réduit à une dynamique. Enfin, cette a-temporalité constitue une hypothèse concernant le troisième programme ; sans temps, pas besoin de mémoire (une syntaxe suffit). En effet, le principe de cohérence interne implique que les combinaisons entre les différents éléments du système établissent des règles (sur lesquelles on peut bâtir, par exemple, une théorie des modalités) elles-mêmes extensibles en lois (par exemple la théorie de la « valeur »).

Dans cette perspective on peut finalement observer que l'ensemble des possibles du système se forme comme « mémoire » du système. Mais, il s'agit là d'une mémoire abstraite de son environnement. Et nous souhaiterions insister sur le fait que le texte – la trace manuscrite – n'est pas l'expérience qu'il rapporte et que l'énonciation en acte – la trace discursive – n'est pas l'expérience dans laquelle elle prend forme. Si l'on cherche à étudier l'implication de la mémoire dans la signification, on ne peut se contenter de ce qu'il « reste » de l'activité mnésique. En d'autres termes, on ne peut se contenter de ses « traces » de vie, pour en décrire ses « formes de vies ».

Voilà donc trois éléments susceptibles d'avoir participé à l'élaboration d'une signification dépsychologisée (plutôt que non-psychologique), qui désigne la question de la mémoire (mais également celle du temps) comme un hors-champ disciplinaire. L'ensemble de ce chapitre cherchera, au contraire, à reconsidérer la place de toutes les mémoires dans le champ de pertinence sémiotique – et en particulier celles qui courent en basse continue le long de la culture et du discours.

Nous avons relevé dans la littérature sémiotique, quatre approches qui, tout en étant attenantes à notre investigation, soulèvent un certain nombre de questions. Nous chercherons à tirer profit de ces zones troubles pour engager une réflexion approfondie de ce que nous proposerons d'appeler, par la suite, une « *mémoire en acte* ». Cette *mémoire en acte*, considéré depuis le phénomène de *déjà-vu*, devrait nous permettre d'aborder tout à la fois, l'activité, l'efficiencia, et l'incidence mnésique au cours de la constitution du sens.

Dans un ouvrage récent intitulé *Une sémiotique des traces : Trois leçons sur la mémoire et l'oubli*, H. Parret a engagé une réflexion autour de cette thématique. Cet ouvrage est probablement celui qui pose le plus ouvertement la question de la mémoire

en sémiotique²⁹⁰. Après avoir passé en revue les apports de E. Husserl, Saint-Augustin, et H. Bergson – sous des paragraphes respectivement intitulés *Comment me souviens-je ?*, *Qui se souvient ?* et *Quand me souviens-je ?* –, l’auteur tranche assez rapidement le problème de la mémoire subjective (ou individuelle si l’on préfère), en élaborant le concept de « traces culturelles ».

L’aporie réside en ceci que toutes les traces sont présentes, que nulle trace ne dit l’absence ni l’antériorité, qu’il faut donc doter la trace d’une fonction sémiotique, d’une valeur de signe, et tenir la trace pour un effet-signe, signe de sa cause, l’action du sceau sur l’empreinte. Qu’est-ce qui fait que la trace est présente en elle-même et signe de l’absent, de l’antérieur ? Il faut bien que le passé reste inscrit dans la trace, comme l’âge de l’arbre est inscrit dans les cercles concentriques du tronc. Il faut bien que l’on parvienne à penser la trace en même temps comme effet présent et comme signe de sa cause absente. [...] Et on propose une nouvelle extension : de la trace psychique à la trace culturelle. Cette extension. Passe par le phénomène graphique en général, par l’écriture en particulier, ou par des décorations corporelles et vestimentaires, l’habitat et l’urbanisme, toutes « inscriptions » qui se livrent à la lecture partagée en communauté²⁹¹.

À la suite de ce passage, une question doit être posée. Naïve d’apparence elle n’en reste pas moins capitale : À quoi reconnaît-on une trace ? Il nous semble que le problème est très clairement posé dans cet ouvrage – et plus particulièrement encore dans le passage ci-dessus –, mais il ne reste que partiellement résolu. Tout le monde s’accordera sur le fait que la *trace culturelle* peut-être perçue. Elle peut faire, pour tout individu qui la perçoit, office de « preuve » manifeste, palpable, tangible ou contractuelle, d’un fait passé. Mais, encore faut-il être capable, en première personne, de reconnaître dans une manifestation physique ce qui fait office de « trace » plutôt que de « forme » (référéncée, abstraite, indéterminée, etc.). Par exemple, on peut s’accorder pour dire, qu’au quotidien, la tasse de café n’est pas vécue comme la trace d’un procédé technique de fabrication. En revanche, l’auréole de café laissée sur la table par une tasse débordante, renvoie immédiatement à la présence passée de la tasse. Sommes-nous bien certains de pouvoir nous reposer uniquement sur la langue ou la culture pour expliquer ce phénomène ? Le terme « tache » explique-t-il tout de l’expérience d’une tache ? Et si, à l’heure du dîner, assis face à mon jeune enfant, je décidais de lui décrire une auréole de café comme un des signes de sa culture, serait-il réellement en mesure, au petit déjeuner, de reconnaître la tasse absente à travers la tâche que j’aurai oubliée de nettoyer²⁹² ? La langue et la culture sont, bien

²⁹⁰ Une entrée « mémoire » dans le tome 2 du dictionnaire raisonné du langage réduit la mémoire à celle du discours en acte. Cette définition est conforme à ce que nous disions précédemment à savoir que le discours, conçu comme système dynamique inclus l’ensemble de possible calculable (ou programmable) comme la mémoire du système. A.J.Greimas, J. Courtes, *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Tome 2, Paris, Hachette, 1986, entrée « Mémoire », p.137.

²⁹¹ H. Parret, *Une sémiotique des traces*, Limoges, Lambert-Lucas, 2018, p.29.

²⁹² U. Eco pose cette même question : « On peut alors se demander à quoi correspond la transformation des propriétés pertinentes d’un verre de vin, transformation nécessaire pour produire la trace qu’il laisse sur une table. Mais la question est mal posée, car elle part d’un préjugé référentiel. En fait, l’empreinte d’un verre de vin ne doit pas posséder les propriétés de l’objet « verre de vin », mais celles de l’unité

entendu, des ressources inestimables lorsque l'on adopte une logique d'appréhension référentielle. Mais les données d'identification que cette langue et cette culture offrent à un instant T ne peuvent couvrir l'ensemble des possibles de l'expérience humaine. Il suffit d'observer l'enrichissement continu des entrées d'un dictionnaire pour s'en convaincre. En réalité, il nous semble bien que le problème de l'antériorité se pose, et l'aporie se révèle, lorsque l'on aborde la *trace* par son versant « psychique ». Comment, en première personne, suis-je capable de distinguer ce qui m'apparaît depuis ma mémoire (c'est-à-dire situé dans mon histoire) et ce qui m'apparaît depuis le monde (identifiable par ma langue ou ma culture). Sur quoi se base cette distinction ? N'est-ce pas là tout le problème soulevé par le *déjà-vu* ? La scène que je suis en train de traverser est-elle la *trace* d'une expérience passée ou mon expérience actuelle ? Et, dans le doute, sur quoi puis-je m'appuyer – consciemment ou non –, pour déterminer des deux perceptions laquelle inclut une antériorité et non l'autre ? On voit bien que les deux scènes sont construites. On voit bien que chaque objet est identifié (ou du moins identifiable à travers une attention dirigée). Mais, malgré le travail efficient et manifeste de la langue – tout autant que de la culture –, les indices qui permettent de situer chaque scène dans le temps ne trouvent pas d'accroche. La question difficile d'une articulation entre la perception et la mémoire a bien été formulée, quelques paragraphes plus haut, par l'auteur. Mais il nous semble néanmoins que le déplacement de la *trace* comme manifestation psychique vers la *trace* comme inscription physique, ne constitue pas une solution au problème. Au contraire, la question est contournée en admettant la légitimité historique d'une approche statique de la fonction sémiotique.

[...] il faut donc doter la trace d'une fonction sémiotique, d'une valeur de signe, et tenir la trace pour un effet-signé, signe de sa cause, l'action du sceau sur l'empreinte.

Nous posons la question suivante : qui « dote » la *trace* d'une fonction sémiotique ? L'individu ? Celui tout autant capable de pister les *traces* d'un animal dans la nature que de chercher l'origine des *traces* du souvenir apparaissant à sa conscience ? Ou bien s'agit-il du scientifique qui cherche à « faire système » ? Un scientifique qui, face au problème de l'antériorité phénoménale se rattache à une définition particulière (bien que très largement admise) de la fonction sémiotique ? Mais si l'on revient au phénomène de *déjà-vu* qui, semble-t-il, interroge la légitimité de cette vision-là de la fonction sémiotique, c'est-à-dire une vision statique de cette fonction, ne nous munissons nous pas d'un problème pour chercher à en résoudre un autre ?

Accepter ce glissement serait, pour nous, substituer la question de la *trace psychique* à la réponse « admise » par une théorie de l'inscription. C'est-à-dire poursuivre le questionnement de la *mémoire* par le seul appui de la langue ou de la culture. Mais au-delà des *traces* que nous inscrivons dans le monde (volontairement ou non), ne sommes-nous pas tous confrontés à un monde mnésique personnel et intime ? Quand un souvenir remonte à la surface, avant même de se poser la question de son

culturelle « empreinte d'un verre de vin ». Et, à y bien regarder, dans le cas présent, la représentation sémantique d'une telle unité comprend seulement quatre marques, à savoir : cercle + diamètre + rouge + mouillé ». U. Eco, la production des signes, trad. M. Bouzaher, Paris, LGF, 1992. Nous reviendrons sur cette question de l'empreinte et de la trace pour signaler qu'un autre type de trait peut rentrer en ligne de compte lorsque, par exemple, l'empreinte est déformée selon une translation (§2.2.1.2).

origine, ne devrions-nous pas nous demander où s'inscrivent ses « traces » ? Sont-elles réellement extériorisées ? Peut-on y voir les *traces* d'une culture ? Ou devons-nous nous contenter de celles qui seront inscrites, c'est-à-dire rapportées et répertoriées d'une manière ou d'une autre²⁹³ ?

L'ouvrage de H. Parret permet de mettre en lumière, mais en creux, l'approche sémiotique qui fait de la *mémoire* une entité, en quelque sorte extérieure à l'homme. Peut-être payons-nous là le tribut d'un structuralisme triomphant. La *mémoire* a-t-elle été un peu trop rapidement réduite à la virtualité de la langue²⁹⁴ ? Selon nous, l'activité mnésique ne se limite pas à ses inscriptions matérielles tout comme la parole ne se limitait pas au système de la langue. Et bien que la *mémoire* puisse être vécue (voire re-vécue) à travers ses *traces* matérielles (c'est à dire culturelles), cette vue-là de la *mémoire*, celle qui nous semble traverser une majeure partie de l'épistémologie sémiotique, reste toujours teintée d'un idéalisme linguistique. Cette *mémoire*-là, ne rend pas compte de l'ensemble de l'activité mnésique envisageable chez l'Homme. Plus qu'un stock de *traces* (matérielles, textuelles, comportementales, etc.) la *mémoire* est, d'abord, un processus. Et, plutôt que de ses *empreintes* ou de ses *traces*, c'est de son *processus* même dont il faut s'occuper. Car tout compte fait, ce *processus* est bien la première des conditions du sens. Sans ce *processus*, aucune cognition n'est envisageable, pas même celle qui permet de concevoir ou d'instituer un système.

Si la *trace culturelle* ne semble pas satisfaire complètement une recherche sur la *mémoire en acte*, c'est dans la sémiotique de l'*empreinte* que nous pourrions alors espérer trouver des réponses. En effet, tout porte à croire que les propositions de *Soma et Séma* constituent ce qu'il y a de plus manifestement profitable à notre étude. Mais, très vite, on s'aperçoit que ce que nous pourrions trouver de *mémoire* est limité à ce qu'elle peut avoir d'immanent au discours. Bien qu'elle s'enracine dans un corps²⁹⁵, seule l'apparition intersubjective de l'énonciation est proposée comme éléments pertinents d'analyse. Le travail de la *mémoire* n'est, encore une fois et en dernière analyse, rendu compte qu'au travers de ses manifestations inscrites, observables, extériorisées. Si l'on prend l'exemple du lapsus, on peut remarquer que la proposition d'une double

²⁹³ Nous pensons ici à la notion de médiation qui, à notre sens, ne fait que déplacer le problème tant qu'il ne sera pas admis qu'un « monde intérieur » fasse pleinement parti – voire même constitue l'origine – de ces recours médiatifs.

²⁹⁴ On pourrait y voir l'héritage d'une lecture structuraliste des propositions saussuriennes établi sur la base d'une dichotomie langue-parole (système virtuel disponible d'un côté et pratique actuelle de l'autre)

²⁹⁵ À ce titre nous pourrions nous demander s'il s'agit du corps en général ou d'un corps en particulier ; voire de l'extension d'une théorie phénoménologique « du » corps en une théorie corporelle de la fonction sémiotique. L'auteur propose de considérer toutes « choses » comme des « corps ». La saisie analogique – c'est à dire celle qui nous permet de voir le monde à travers les yeux d'un autre – est, selon l'auteur, ce qui nous permet de distinguer les objets des individus. Mais un fait remarquable observé chez les enfants autistes questionne cet argument. En effet si l'on place un enfant autiste face à une personne et qu'on lui demande de reproduire ses gestes, on remarquera que lorsque que cette personne tend les bras devant elle en lui présentant ses mains, ce dernier va chercher à reproduire ce geste mais en se présentant ses propres paumes. Cette expérience montrerait que l'enfant autiste ne reproduit pas le geste depuis le point de vue de la personne en face de lui et, pourtant il n'en est pas moins capable de distinguer des objets. « [...] dans sa quête de l'autre, dans le mouvement même qui, grâce à la saisie analogisante, lui permet de retrouver dans la chair étrangère une chair identique à la sienne [...] c'est ainsi que, dans le mouvement même de la constitution de l'intersubjectivité, des « choses » sont converties en actants, dont une partie seulement accèdera au titre d'Alter ego ». J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p.140.

structure discursive cherche à évacuer tout résidu mnésique qui ne serait pas compris dans la réalisation du discours.

L'exemple Toulouse/ Limoges, cité plus haut, est à cet égard sans ambiguïté : sous le discours actuel, un autre discours, sans doute jamais formulé, mais parfaitement construit, fait pression pour être manifesté. La duplicité sémantique est claire : le locuteur ne croit pas que le site de Limoges soit un vrai pôle universitaire, alors qu'il est pour lui évident que celui de Toulouse en est un ; et le fait qu'il ait parlé ou entendu parlé récemment de Toulouse, ou même que Toulouse occupe une place particulière dans son histoire personnelle, ne change rien à l'affaire ; c'est bien parce que le propos potentiel est solidement formé en arrière-plan qu'il vient perturber le propos actuel ; si le locuteur avait entendu parler de Marmade ou de Figeac, le lapsus n'aurait pas eu lieu (ou en tous cas, pas avec cette signification²⁹⁶).

La question que nous posons alors, concerne l'existence présupposée d'un discours « sans doute jamais formulé, mais parfaitement construit ». Bien que nous recevions parfaitement ce type d'argument, il nous semble néanmoins difficile d'exclure de l'hypothèse la « construction » de ce discours perturbateur. Et, sauf à supposer des discours culturellement préformés qui viennent par pure contingence traverser la vie des individus, il nous semble, au contraire que la « duplicité sémantique » se soit construite selon l'histoire personnelle de l'individu, quitte à en faire celle de son corps (tout le monde ne considère pas Limoges comme un « non- vrai » centre universitaire, bien au contraire). Mais, pour admettre cela, pour admettre l'*ethos* d'un « sujet » énonciateur, il faut lui reconnaître une mémoire et donc... une certaine psychologie qui dépasse le concept de corporéité. Pour décrire le lapsus, il faut bien prendre en compte tout un monde mnésique intérieur : un discours « parfaitement construit » bien que « jamais formulé ». Certes ce monde précède l'avènement du lapsus. Et finalement, oui, on peut bien imaginer une scène dans laquelle deux discours transcendants luttent pour leur incarnation. Mais pourquoi se priver de cette mémoire subjective qui ne peut que, finalement, compléter celle du discours ? Quel mal y aurait-il à penser, par exemple, qu'un individu enclin aux lapsus à répétition (l'auteur en fait partie) adopte des stratégies préventives ou compensatoires ; c'est-à-dire en amont ou en aval de ses prises de paroles. L'autodérision est une stratégie bien connue de « dépassionalisation » du lapsus (surtout si ce dernier prend des allures de « lapsus révélateur »). Ensuite, la mémorisation de lapsus récurrents (ou des situations qui en favorisent l'avènement) peut également contribuer à la mise en place de stratégie d'évitement par anticipation. Il nous semble bien qu'il y a ici tout un univers de sens qui participent à l'émergence du lapsus et à ce qui le constitue comme phénomène.

La *mémoire* en sémiotique est donc, semble-t-il, toujours réduite à une entité supposée préexistante et disponible (la langue, une sémantique, une syntaxe, un discours potentiel, etc.). Est-ce bien le cas ?

²⁹⁶ J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p.57.

Une perception - imaginons-la arrivant par surprise - sans préméditation de notre part, porte en elle-même une interrogation, un “ qu’est-ce ? ” qui anticipe la forme même de la langue, la prédication, et demande par là même un “ c’est cela ”. [...] De même, une perception contient en elle-même l’anticipation de la forme linguistique nécessaire pour espérer une réponse à la question qu’elle porte du fait de sa seule existence. On ne dira donc pas que le langage vient se surajouter au monde perçu mais bien qu’il est inclus et pour ainsi dire anticipé dans la forme même de ce dernier. Être perçu c’est être dicible, non pas au sens où toute perception serait transparente pour un langage et donc dicible en droit sinon en fait, mais bien parce que chaque perception demande à être dite, ce qui ne préjuge en rien de l’obscurité éventuelle de la réponse ni même de son existence. S’il y a donc un cercle qui va de la perception au langage et du langage à la perception, il n’y a pas d’autre choix possible que de le parcourir²⁹⁷.

À la lecture de ce passage nous pourrions penser que J.-F. Bordron nous donne tort. En effet, nous avons dit précédemment qu’en sémiotique la *mémoire* avait probablement été un peu trop rapidement réduite à la langue et, par suite, à sa virtualité. Or, il est dit ci-dessus – tout à fait explicitement –, que « le langage ne vient pas se surajouter au monde perçu mais bien qu’il est inclus ». L’épistémologie sémiotique trouve donc ici une alternative à l’unique considération d’une mémoire transcendante, extériorisée, autonome. C’est, en somme, compléter l’énonciation de sa dimension (auto)perceptive. Élément absent, comme nous l’avons signalé, dans la proposition fontanillienne du lapsus qui se concentre essentiellement sur sa dimension discursive.

Cependant, on peut observer que ce qui pourrait tenir lieu d’une mémoire – ce qui pourrait soutenir le parcours cognitif du « qu’est-ce ? » à « c’est cela » – s’inscrit dans une logique essentiellement circulaire. Et, bien qu’il soit crucial de noter la différence considérable qu’il peut y avoir entre une approche circulaire et une approche statique de la fonction sémiotique, la proposition de l’auteur semble être celle d’un système envisagé comme clos ; d’un côté le monde perçu, de l’autre le langage. Le perçu est compris, dans une tradition kantienne, comme le seul accès au pensable de l’homme²⁹⁸. Il est donc, à priori, quantifiable : c’est l’ensemble du « perceptible (humain) ». Le langage de son côté, et dans une tradition sémiotique, est conçu comme un ensemble d’éléments virtuels à disposition du locuteur à un instant T. Pour déterminer l’évènement perceptif, questions et réponses dialoguent alors le long d’un cercle et piochent dans un monde perceptible d’un côté (le perceptible) et un langage donné de l’autre (le dicible).

À partir de là, et si l’on ne considère que la paire *mémoire/perception* – sans prendre en compte l’*imagination* sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre suivant (§3.2.7.1) –, pour qu’une réponse puisse être donnée à la question, c’est-à-dire pour qu’on puisse faire suivre « c’est cela » à « qu’est-ce ? », il nous faut bien considérer

²⁹⁷ J.F. Bordron, « Perception et énonciation dans l’expérience gustative », dans A. Hénault (Éd.), *Questions de sémiotique*, Paris, PUF, 2002.

²⁹⁸ Plus précisément encore, nous dirions que le perçu donne le pré-catégorisé du monde (le langage y « est inclus et pour ainsi dire anticipé dans la forme même de ce dernier »).

deux hypothèses. Premièrement le sujet « *re-connaît* ». Deuxièmement, le sujet « *découvre* ». Si le sujet *re-connaît*, alors, conformément à ce que nous avons dit de la metempsychose platonicienne, le système préserve sa clôture ; le passage de « qu'est-ce ? » à « c'est cela » prend l'allure d'une *découverte* (du point de vue du sujet), alors qu'il s'agit d'une *re-connaissance* (du point de vue du système). La réponse est déjà comprise dans le système mais simplement voilée au sujet. En revanche, si le sujet *découvre*, alors le système ne peut qu'être ouvert. Et, dans ce cas, l'histoire de l'individu (ou du sujet cognitif) ne peut être exclue de la réflexion. On passe d'un système circulaire à un modèle génétique.

Les considérations les plus proches de ce que nous pourrions entendre comme *mémoire en acte* sont celles proposées par P. Basso Fossali. Dans une perspective intégrative, l'auteur de *Vers une écologie sémiotique de la culture* propose une prise en compte des mémoires à la fois externes et internes à l'individu. Elles sont essentiellement culturelles (donc collectives) et corporelles (donc individuelles). Trois passages de l'ouvrage rendent compte d'une activité mnésique.

En premier lieu on peut se référer aux passages qui concernent le vertige. C'est dans cette reprise d'un article de 2009 que l'auteur se réfère le plus explicitement à la notion de *mémoire*.

Les émotions sont un dispositif de signification incarnée qui offre une détermination de valences passant par une mémoire somatique réveillée et projetée sur des territoires de valeurs non calculables dans leur horizon destinal. [...] le fait que l'émotion se sert de la réactualisation d'une mémoire corporelle (mnésie) pourvoit un soutien immédiat à l'augmentation du degré d'activation des tensions du corps et de la psyché (composante activationnelle) ; [...] la convocation d'une mémoire corporelle et le déplacement du repérage des valences – de l'extéroceptif à l'intéroceptif – comportent un gradient aigu de subjectivisation de la valeur (composante d'intimisation)²⁹⁹

L'article se concentre essentiellement sur le rôle de l'*émotion* dans les constitutions de sens au cours de la situation de vertige chez un individu. La question de la *mémoire corporelle* reste donc en arrière-plan et semble s'inscrire dans le prolongement de *Soma et Séma* (une *mémoire corporelle* conçue comme « collection d'empreintes »). Nous verrons par la suite que la mémoire opère, selon nous, davantage comme une « re-production » que comme une « re-présentation ». Les figures mnésiques du corps, quand bien même il s'agirait d'une blessure charnelle, ne se conservent pas comme des empreintes figées et disponibles, mais comme des moments de signification à cheval entre des indices fragmentaires de situations passées et des indices saillants de la situation présente. En somme, un souvenir est toujours une occurrence unique puisqu'il se « re-produit » dans la contingence de l'environnement.

²⁹⁹ P. Basso Fossali, *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, p.36-37.

En ce qui concernerait les mémoires propres à la dimension culturelle de la signification, nous pouvons relever le passage suivant :

À la maîtrise du sens dans l'organisation linguistique ne peut que correspondre alors une saisie phénoménologique de ses conditions d'appréhension et de circulation ; la vie de la signification prévoit qu'à la « contenance » systématique puisse se substituer l'appréciation expérientielle de l'efficacité de cette dernière sur un milieu existentiel déjà compénétré par d'autres instances systématiques. Cela ne peut qu'afficher la condition aporétique de la culture ; d'une part, elle trouve sa propre forme d'organisation – autonome par rapport aux contraintes neurophysiologiques – dans les langues ; d'autre part, elle s'alimente grâce à la traduction entre les langues et à travers l'émancipation des grammaires généralisantes. Elle adresse ainsi à la société l'invitation à multiplier les ancrages de ces enjeux, selon une hétéarchie des domaines sociaux, et à respecter le caractère spécifique de chaque organisation discursive. Le raffinement et le localisme des organisations sémiotiques vont de pair avec une appréciation qualitative de la manière d'habiter un monde caractérisé par des sens hétérogènes et plein de ressources d'émancipation par rapport à la signification déjà stockée³⁰⁰.

Premièrement, on peut relever que l'auteur dénonce ce qui pourrait être une vision simpliste de la notion de système. En somme, si système il y a, il ne peut être qu'une multiplicité de systèmes (organisés hiérarchiquement et/ou hétéarchiquement). Ce qui implique par là même que le système est toujours « débordé » par l'expérience : « Cela ne peut qu'afficher la condition aporétique de la culture ». P. Basso Fossali indique alors que la « vie de la signification prévoit » ce défaut eidétique du système puisque, manifestement, elle évolue le long d'une culture qui elle-même – et tout aussi manifestement – évolue également. La *culture* comme la *mémoire somatique* sont toutes deux ancrées dans des parcours génétiques.

Pour finir, et afin de bien marquer la « circulation » que l'on pourrait déduire des arguments de l'auteur entre ces deux mémoires, le passage suivant manifeste explicitement l'idée selon laquelle les mémoires – culturelle et somatique – ne peuvent qu'engendrer ce parcours génétique de la signification.

La saisie a toujours besoin d'une discontinuité de sa syntaxe pour donner d'autres opportunités à la visée, [...] En effet, les décrochages des saisies préparent le hiatus entre mémoire et imagination, entre existence enquêtée et renouvellement de l'expérience. [...] La conscience perceptive n'est que la séparation

³⁰⁰ P. Basso Fossali, *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, p.298.

et réarticulation interne entre des instances d'action et des instances de réaction³⁰¹.

Si nous admettons que *mémoire culturelle* et *mémoire somatique* évoluent génétiquement, ce passage chercherait à rendre compte de leur articulation dialogique. La conscience devient l'épiphénomène des actions-réactions entre un individu et son environnement : « entre existence enquêtée et renouvellement de l'expérience »

En bref, on passe d'un modèle génétique (circulaire et itératif) à un modèle écologique (récuratif) capable d'intégrer la *contingence* de l'environnement ; c'est-à-dire tout ce qui déborde une calculabilité d'un système.

2.1.3 Un tressage de dialectiques rétroactives pour pouvoir penser une sémiotique réursive

Notre première hypothèse de travail posait donc le *déjà-vu* comme une *aperception vive de co-présence contiguë*. Nous avons également précisé, à cette occasion, que l'adjonction du terme « contiguë » avait vocation à préparer ce que cette « co-présence » pouvait avoir de problématique. En soi, la présence simultanée de deux objets dans une scène commune – par exemple, une tasse posée à côté d'un livre – n'est en rien une difficulté. Cette co-présence ne devient suspecte que lorsque les deux objets semblent vouloir occuper la même place dans l'espace. Or, comme nous l'avions déjà signalé, deux objets ne peuvent occuper la même place que s'ils sont séparés dans le temps (§1.2.5) ; c'est-à-dire s'ils reposent « ici » dans deux « maintenant » différents. En partant du principe que les deux objets se succèdent au même endroit, une première question pourrait être formulée de la manière suivante : à quoi tient cette possibilité de distinction temporelle des deux présences (celle passée du livre et celle actuelle de la tasse) ? Un examen critique de la métaphore platonicienne – celle qui associe le souvenir à l'empreinte du sceau dans la cire – nous permettra d'introduire cette problématique. Nous avancerons l'hypothèse selon laquelle la *motricité* joue un rôle déterminant dans cette mise en rapport des deux présences. Les *traces motrices* contenues dans les re-productions mnésiques, fonctionnent comme les indices d'une présence donnée dans l'absence.

Une autre question fait immédiatement suite à la première : sur quels éléments reposeraient, alors, la confusion de ces deux apparitions lors du phénomène du *déjà-vu* ? En faisant anormalement varier l'écart et l'intervalle entre ces deux apparitions – l'une mondaine et l'autre mnésique –, le *déjà-vu* propose un cas d'épuisement radical de la dialectique de la *différence* et de la *répétition* (§2.3.1). En effet, si l'on part du principe que la *différence* émerge de la *répétition*, ne devrait-on pas considérer le « différent » comme ce qui était, jusque-là, « non-vu » ? Et en jouant à peine de la formule, ne devrait-on pas appréhender tout ce qui est « *déjà-vu* » comme de « l'indifférent » ? Mais dans ce cas, pour quelles raisons le *déjà-vu* émerge-t-il d'une façon si surprenante ? La question peut trouver des éléments de réponses si l'on a recours à une deuxième dialectique, celle de la *permanence* et du *changement*.

³⁰¹ P. Basso Fossali, *Vers une écologie sémiotique de la culture*, op. cit., p.66.

La dynamique circulaire obtenue par une approche pragmatique de la *différence* et de la *répétition* impose de prendre en compte une phase de *re-connaissance* qui concerne l'apparition mnésique. Et, quel que soit le modèle auquel on se réfère, ou la tradition à laquelle on se rattache, il nous faudra admettre que cette *re-connaissance* est indispensable à toute fonction sémiotique (du moins dans la perspective écologique dans laquelle s'inscrit notre travail). Cette *re-connaissance* s'opère à tous les niveaux – pragmatique, indiciel, hypo-iconique, iconique, symbolique, semi-symbolique ; cognitif, métacognitif, inconscient cognitif ; linguistique, sémantique, etc. – mais elle est sous condition d'une reconnaissance – primordiale bien que plus discrète – à savoir celle de l'individu vis-à-vis de lui-même. On tombe alors nez à nez avec la question de l'identité qui, à mi-chemin entre « l'identique » et « l'individuel », explicite un nouvel angle d'attaque du phénomène de *déjà-vu*. On se rend compte aussi qu'une *différence* qui émerge de la *répétition* est sous condition d'une *permanence*. La considération conjointe de l'une et de l'autre des dialectiques, nous permettra de généraliser un principe rétroactif de telle sorte que, lorsque nous nous inscrirons dans le cadre de l'expérience, nous pourrions désormais parler de *différence* « dans » la *répétition* et de *permanence* « dans » le *changement*. En somme, la première dialectique nous permettra de poser un principe général de circularité ; le nouage avec la deuxième nous donnera accès à une conception génétique de la signification. Le modèle circulaire de la première et la phase de *re-connaissance* de la deuxième, sont les deux éléments sur lesquels repose cette génétique du sens. Mais si cet assemblage nous permet d'entrevoir un parcours de sens qui puisse intégrer une mémoire individuelle, elle ne nous renseigne pas encore sur les raisons d'une confusion des apparitions mnésiques et des apparitions mondaines. En somme, si ce nouage propose un premier modèle de l'expérience courante, il ne peut pas, en revanche, intégrer le cas du *déjà-vu*. Cette difficulté peut être contournée à condition d'examiner deux questions supplémentaires ; la problématique *épistémique* et la dimension *adaptative* de l'individu. Nous aborderons en détail l'une et l'autre dans la troisième et quatrième partie de ce travail. Mais on peut déjà remarquer que leur dénominateur commun se trouve dans l'activité imaginative. En effet, en regard de la *mémoire*, on peut observer que l'*imagination* se révèle d'un côté, par la mise en doute de l'authenticité des apparitions mnésiques (question épistémique) et, de l'autre, par une gestion de la *contingence* de l'environnement (adaptation). En ce qui concerne la question épistémique, on remarquera qu'il devient possible d'observer les traces d'une imagination remémorante dès que l'on accepte de dépasser les interprétations « re-présentatives » de la fonction mnésique ; nous défendrons l'idée que la mémoire « re-produit » plus qu'elle ne « re-présente ». On peut également déduire un travail de l'*imagination* au cours de l'activité mnésique si l'on intègre l'*adaptation* de l'individu ; dans ce cas, on dira que la mémoire « pré-forme » plus qu'elle ne « pré-voit ». Entre « re-production » et « pré-formation » le lecteur aura probablement anticipé les « leçons » husserliennes. Notre propos se concentrera, pour la plus grande partie, sur une dialectique de la *multiplicité* dans la *singularité* (cette dernière pouvant être élaborée à partir des écrits tardifs du phénoménologue). En effet, si la *mémoire* « re-produit » et « pré-forme », force est de supposer que l'une et l'autre des activités, s'effectuent par l'assemblages de « morceaux » de mémoire. La *mémoire* se rapprocherait donc plus d'une masse sableuse en perpétuel mouvement que d'une tablette de cire bien fixe. Le tissage de la *multiplicité* dans la *singularité* avec, d'une part, la *différence* dans la *répétition* et, d'autre part, la *permanence* dans le *changement* – parce qu'il permet d'intégrer dans chaque grain de mémoire la marque du tout –, dévoile ce en quoi la notion de *croyance perceptive* est indispensable au jugement épistémique et ce en quoi celle de *confiance*

adaptative conditionne toute initiative. Ce sera le point de départ de notre troisième grande partie qui s'attaquera, donc, à la *plasticité adaptative*.

En somme, et en brossant à grands traits le contenu de nos prochains chapitres, nous dirons que la dialectique de la *différence* et de la *répétition* nous permettra de poser une circularité du sens, que la *permanence* dans le *changement* y nouera une génétique, et que la *multiplicité* dans la *singularité* y tressera une écologie.

2.2 PRÉALABLES À UNE SÉMIOTIQUE SUBJECTIVE, POINT D'OBSERVATION ET APPROCHE STATIQUE DU SENS

2.2.1 Concertation(s) au champ de présence

2.2.1.1 Spécifier une identité ou distinguer une absence

L'abord de la *mémoire* passe par un inévitable commentaire de la métaphore platonicienne ; celle qui fait de la tablette de cire et des empreintes qu'elle contient, une représentation imagée de la *mnésie*. Nous examinerons localement cette proposition en la confrontant à une de nos problématiques spécifiques : la ségrégation d'un temps passé au sein d'un temps présent.

Nous commencerons donc par nous interroger sur le bien-fondé de cette métaphore en regard de l'aspect temporel que peuvent prendre les vécus ; celui du présent en cours et celui du passé qui peut s'inscrire dans le présent à travers le souvenir. Nous verrons que l'héritage de cette métaphore participe d'une difficulté épistémologique quant à la nature du souvenir. Nous argumenterons en faveur d'une conceptualisation du souvenir qui se caractérise moins par sa forme référencée que par un indice du mouvement qu'il contient. Nous défendrons l'idée selon laquelle son appréhension phénoménologique s'effectue par la distinction d'une absence plutôt que par la spécification d'une identité. Nous verrons que le passage d'un paradigme à l'autre peut être facilité si l'on substitue à la traditionnelle métaphore de l'*empreinte*, celle de la *trace*.

La mémoire, nous dit Platon, opère à la manière d'une tablette de cire marquée des empreintes du vécu.

« - Socrate : « Et bien, affirmons que c'est là un don de la mère des Muses, Mémoire : exactement comme lorsqu'en guise de signature nous imprimons la marque de nos anneaux, quand nous plaçons ce bloc de cire sous les sensations et sous les pensées, nous imprimons sur lui ce que nous voulons nous rappeler, qu'il s'agisse de choses que nous avons vues, entendues ou que nous avons reçues dans l'esprit³⁰² »

À partir de cette « impression » de l'expérience, les temps peuvent se déployer et, en quelque sorte, « faire » mémoire. L'« oubli » permet à l'individu de faire passer l'une de ces marques, du présent vers le passé ; la « remémoration », à l'inverse, lui permet de les faire passer d'un passé vers le présent. Le passage du présent vers le passé est relatif à la frappe du seau, le *Tupos*. Le passage du passé vers le présent concerne la représentation d'une image ancienne, l'*Eikon*. La tablette de cire se caractérise, selon l'individu, par ses possibilités de contenance (une surface plus ou

³⁰² Platon, cité par P. Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, rééd. Point, 2003, p.10.

moins grande), sa sensibilité d'impression (une matière plus ou moins molle), sa facilité de retranscription (un composé plus ou moins pur).

[...] en l'un de nous, plus abondante, en l'autre moins ; en celui-ci plus pure, en celui-là plus encrassée ; et plus dure ou bien, chez d'aucuns, plus molle, ou chez certains, réalisant une juste moyenne³⁰³.

Malgré la sophistication du support métaphorique, nous devons faire remarquer que l'approche pose un problème considérable concernant l'une des fonctions de la mémoire – certes indirecte mais capitale – à savoir, la distinction des temps au sein du vécu de l'individu. Rappelons que l'une des spécificités propres au *déjà-vu* tient d'une discrimination troublée du moment présent et d'un moment passé. De ce fait, pour que la phénoménologie de la *mnésie* et celle de l'*empreinte* puisse être rapprochées, encore faut-il s'assurer que l'*empreinte* comporte bien, dans son appréhension subjective et sa compréhension inter-subjective, une dimension susceptible de prendre en charge cet impératif de distinction des temps vécus. Le problème qui nous concerne pourrait être énoncé de la façon suivante. Premièrement, une chose dont il est compris qu'elle doit ressembler à une *empreinte*, apparaît dans mon champ de conscience. Deuxièmement, cette chose – dont il est compris qu'elle doit se comporter comme une *empreinte* –, doit également pouvoir s'isoler de mon champ de conscience pour devenir une apparition particulière rattachée au passé. Dès lors, quelles doivent-être les caractéristiques suffisantes de l'*empreinte* pour répondre à ces deux prérequis phénoménologiques ?

P. Ricoeur résume l'approche platonicienne de l'*empreinte* comme une « représentation présente d'une chose absente ».

Le premier (le *topoi* platonicien), centré sur le thème de l'*Peikon*, parle de représentation présente d'une chose absente ; [...] ³⁰⁴

Gardons bien à l'esprit que Platon cherche à rendre intelligible certains faits mnésiques – ici le souvenir – en établissant une correspondance avec les aspects phénoménologiques d'une *empreinte*. En suivant l'interprétation qu'en fait P. Ricoeur, nous pouvons dire que les notions d'absence et de présence sont médiées dans le champ de conscience de l'individu de la même façon qu'une *empreinte* manifeste l'absence dans le monde observable. Expliquons-nous plus en détail. L'absence dans l'*empreinte*, c'est surtout « l'absent » de l'*empreinte*. C'est ce qui « n'est plus » de « l'avoir été ». Présence et absence sont donc liées par la disparition de l'objet qui a constitué l'*empreinte*. Par voie de conséquence, manifester cette disparition c'est également, pour l'*empreinte*, le moyen de rendre compte d'une dimension « d'ancienneté » ; c'est-à-dire une donnée qui, dans le champ de conscience, démarque l'apparition mnésique (le souvenir) des apparitions mondaines données comme présentes. Sans cet élément distinctif, l'absence ne pourrait-être discernée puisque tout ne serait que présence. Mais, en y prêtant bien attention, ne pouvons-nous pas suspecter que cette

³⁰³ Platon, *Parménide, Théétète, Le Sophiste*, trad. A. Diès, Paris, Gallimard, 2019, p.125.

³⁰⁴ P. Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli, op. cit.*, p.8.

ancienneté de l’empreinte – le souvenir étant l’empreinte – soit *annexée* à elle plutôt qu’elle ne s’*exprime* en elle ?

Commençons par nous intéresser à l’*empreinte* en tant que telle, c’est-à-dire isolée de son analogie avec le souvenir. L’*empreinte*, nous dit le Larousse (en ligne), se définit comme :

Marque pratiquée en creux ou en relief par l’objet que l’on presse sur une surface.

Trace naturelle laissée par un contact, par la pression d’un corps sur une surface.

Le premier angle par lequel il est possible d’appréhender l’*empreinte* est celui de son effectuation matérielle. Ces deux définitions en font ressortir un point essentiel : une prévalence du spatial sur le temporel. Le « pressage d’un corps sur une surface » présuppose un point de contact fixe. Il n’est nulle part fait mention, par exemple, d’un pressage accompagné – ou laissant penser à – une translation. Dans la deuxième définition, la « trace naturelle laissée par un contact » – qui pourrait laisser supposer l’indice d’un mouvement – est immédiatement remodelée par la notion de pression : « par la pression d’un corps ». L’*empreinte* peut alors être comprise comme le résultat d’une pression qui, exercée en un point concentré, cherche à rendre son effectuation optimale. En ce qui concerne la première définition – « marque pratiquée » –, on peut penser au pressage du sceau dans la cire, au pressage d’un disque vinyle, etc. Au sujet de la deuxième définition – la « trace naturelle » –, on peut penser à la pression d’un pied dans le sable, à celle d’une joue contre un oreiller, etc. Tous ces exemples corroborent l’hypothèse selon laquelle l’*empreinte* est définie par des valences de concentration spatiale et d’atonie temporelle. En somme, l’*empreinte* cherche sa « fixation » et, se faisant, elle est d’essence statique. La seule dimension temporelle que l’on pourrait reconnaître à l’*empreinte*, dans le cadre de son effectuation, serait celle relative à l’enfoncement de l’objet dans la matière. En effet, selon que la matière est plus ou moins dense et que l’objet est plus ou moins lourd (ou la force exercée plus ou moins grande), la durée de la pression engendre une profondeur plus ou moins importante de l’*empreinte*. Cette donnée physique est ce qui permet, entre autres et à posteriori, de retrouver le poids de l’objet à l’origine d’une *empreinte*.

Le deuxième angle par lequel il est possible d’appréhender l’*empreinte* concerne le cas où l’*empreinte* se donne comme « indice » du monde ; c’est-à-dire dans « l’après-coup » de son effectuation. Les deux définitions rapportées ci-dessus associent étroitement l’*empreinte* à l’identité de son objet créateur : « par l’objet que l’on presse », « par la pression d’un corps ». Notons qu’il s’agit à chaque fois d’un objet particulier ou d’un corps spécifique. On peut dire, en quelque sorte, que l’*empreinte* se constitue par inclusion des identités ; celle qui – maintenant – fait d’elle une *empreinte* plutôt qu’autre chose et celle de l’objet qui – avant – l’a formée. À titre d’exemple, l’*empreinte* digitale combine 3 identités ; d’abord sociale (celle de l’individu), ensuite somatique (celle de l’un de ses bulbes) et, pour finir, symbolique (celle qui constitue une empreinte digitale en-soi : tache d’encre veinée et ovoïde). Toujours est-il que dans le cadre de l’appréhension subjective d’une *empreinte*, sa reconnaissance en tant que telle repose sur un processus inférentiel : ce qui se donne à moi ne devient une *empreinte* que

parce que je suis capable d'identifier, en amont, l'objet qui l'a constituée³⁰⁵. L'ancienneté de l'*empreinte* est alors accessible par l'appréhension d'une forme présente qui, rattachée à un objet absent, ouvre sur une logique qui fait de la forme un effet et de l'objet une cause. D'un point de vue phénoménologique, l'*empreinte* est, en somme, moins « temporalisante » que « temporalisée » par l'individu.

Précisons en quoi cette temporalisation « après-coup » nous expose à certains problèmes dans le cadre d'une recherche d'analogie entre les aspects phénoménologiques de la *mnésie* et ceux de l'*empreinte*. Imaginons une *empreinte* dont l'observation par l'individu ne renverrait à rien qu'il ne connaisse ou qu'il ne puisse concevoir. Le premier processus référentiel échouant, cause et effet ne pouvant être reliés, l'*empreinte* perd toute possibilité de temporalisation puisqu'elle reste à un stade iconique qui ne la qualifie que comme le simple relief d'une surface. Pour parfaire l'argument, prenons le cas théorique d'un individu absolument étranger à l'existence du loup, et à tout autre animal dont la morphologie des pattes en seraient proches. Cet individu se retrouve face à un tapis de neige sur lequel se dessine l'*empreinte* d'une (seule) patte de la bête. On remarque bien que dans ce scénario, si l'individu est dépourvu d'une connaissance – même approximative – de l'aspect d'une de ses pattes, il se retrouve dans l'incapacité de faire le lien entre la forme observée actuellement et la présence antérieure de l'animal. La forme qui se détache du tapis neigeux peine à dépasser sa dimension purement abstraite. Bien entendu rien n'empêche qu'elle puisse être rapportée à certaines lois physiques comme causes de son existence, mais elle ne peut pas, en revanche, renvoyer à une « présence absente » (sauf à considérer la nature comme une entité transcendante et volitive). Maintenant, si l'on suit la proposition de Platon et que l'on rapporte ce scénario à celui d'une apparition mnésique – c'est-à-dire en prenant le tapis de neige pour le champ de conscience du sujet et l'*empreinte* perçue pour l'apparition d'un souvenir – cela nous amènerait à conclure que, théoriquement, le sujet pourrait se retrouver dans une situation où il serait incapable d'identifier, dans son champ d'apparition, ce qui relève d'une apparition mnésique c'est-à-dire un souvenir ; le passé ne se détache pas du présent, pire, il se confond en lui. Voilà un cas qui ne nous facilite pas la tâche en regard des problématiques liées au *déjà-vu*.

Concluons en disant que dans notre cas, dans celui de l'*empreinte* comme métaphore générale de la *mnésie*, l'aporie temporelle dont elle semble être constituée empêche toute utilisation à vocation didactique. En effet, si le *déjà-vu* montre, en négatif (et très typiquement), que la ségrégation des temps passé et présent est un élément indispensable au bon déroulement de l'expérience courante, il nous faut trouver une figure métaphorique alternative dotée d'une dimension temporelle « interne ».

2.2.1.2 Les irrégularités de la trace, indices d'une présence dans la présence

Très proche de l'*empreinte* mais avec des spécificités qui vont nous intéresser tout particulièrement, on peut trouver la notion de *trace*. Commençons par étudier brièvement ses définitions. Elle est définie par le Larousse (en ligne) comme :

³⁰⁵ Par exemple, U. Eco écrit : « L'empreinte de la patte d'un chat est motivée par la forme d'une patte de chat mais c'est en fonction d'une règle apprise qu'un chasseur attribue à cette empreinte le contenu chat ». U. Eco, *La production des signes*, trad. M. Bouzaher, Paris LGF, 1992, p.33. Nous faisons un pas de plus en proposant que c'est par l'identification du chat (absent), que la forme aperçue sur le sol se constitue comme « empreinte de ». On aperçoit alors la nécessité de concevoir un sens « récursif ».

Suite d'empreintes laissées sur le sol par le passage de quelqu'un,
d'un animal, d'un véhicule.

Ce qui subsiste de quelque chose du passé sous la forme de débris,
de vestiges, etc.

Deux points remarquables peuvent être notés. Premièrement, qu'il s'agisse d'« empreintes » ou de « débris », les marques du pluriel indiquent que la *trace* est constitutivement morcelée. La multiplicité est donc une valeur singularisante de la *trace*. Deuxièmement « suite de... » et « ce qui subsiste », proposent d'organiser cette multiplicité dans le temps. Pour la première définition, le déploiement temporel s'effectue à l'intérieur même de l'appréhension de la *trace*. La deuxième définition, en incluant le « vestige » – et donc l'effet du temps sur la matière –, laisse penser que le processus de modification, à l'instant de son appréhension, est toujours en cours. L'une comme l'autre est donc d'essence dynamique. D'un côté la *trace* ne se constitue que par le recueil dynamique de la « suite d'empreintes » et, de l'autre, elle ne se distingue de l'*empreinte* que par la reconnaissance d'un processus – toujours en cours et exacerbé – de modification de la matière (le vestige est bien ce qui « subsiste » malgré l'action du temps).

La prise en compte d'un mouvement interne – rendu possible par le déploiement d'une morphologie spatio-temporelle au moment de l'appréhension – permet d'intégrer un indice d'ancienneté dès la constitution iconique de la *trace*. À ce stade, la notion de présence reprend le pas sur celle d'identité. Et, s'il était possible de reconnaître à l'*empreinte* un principe général d'emboîtement des identités, il est également possible de dire de la *trace* qu'elle relève d'un principe général d'emboîtement des présences. En premier lieu il y a celle de la forme apparaissante et, a minima ensuite, celle de l'instance à l'origine de la forme qui nous apparaît. En somme, la *trace* se donne comme « présence (à soi) d'une présence absente ». On pourrait rétorquer qu'il s'agit là de la définition même qu'avait donné P. Ricoeur de l'*empreinte* platonicienne (à la nuance près que nous substituons au terme de « représentation », celui, plus souple, de « présence (à soi) »). Le point que nous souhaitons faire ressortir de la *trace* – et qui permet de résoudre le problème identifié dans l'*empreinte* – n'est finalement pas tant dans l'articulation de la présence et de l'absence mais plutôt dans les parcours perceptifs qui permettent de déterminer l'une par rapport à l'autre. Dans l'*empreinte*, c'est l'objet à son origine qui permet de construire l'absence. Dans la *trace*, c'est l'indice d'un mouvement interne qui s'en charge. En somme, l'*empreinte* doit construire une absence présente par une présence passée, tandis que la *trace* construit une présence passée par une présence absente. La première est d'essence statique – sous régime réflexif elle s'organise par règles et identités – la seconde est d'essence dynamique – sous régime intuitif elle se gère par indicialité.

Dans un passage de l'iconicité et ses images, J.-F. Bordron dissocie la ressemblance de la représentation en ceci que la dernière procède de convention symbolique là où la première s'effectue au travers de relation analogique. Il poursuit en développant l'analogie de proportionnalité :

[...] qui signifie simplement une identité entre deux rapports. Ainsi, deux feuilles du même arbre possèdent des rapports d'analogie si

deux éléments de l'une (surface et longueur, par exemple) sont dans le même rapport que deux éléments de l'autre. L'analogie de proportion concerne, dans son principe, n'importe quel type de grandeur. L'analogie entre deux entités peut varier de degré en ce sens que plusieurs grandeurs peuvent être simultanément concernées. Ainsi définie, la ressemblance porte sur des rapports et non des termes³⁰⁶.

Tout le propos de l'auteur tient donc en ceci qu'une comparaison – et donc une signification, plus tard nous dirons même une « différence » – peut s'effectuer sur des rapports de grandeurs en se préservant de tout principe référentiel : « des rapports et non des termes ». L'exemple des feuilles invite à un rapprochement avec celui de l'empreinte de loup que nous avons évoqué précédemment. Imaginons cette fois qu'un individu ne fasse plus face à une « empreinte » mais à la « trace » de l'animal ; c'est-à-dire à une « suite d'empreintes » de ses pattes. L'analogie proportionnelle dont fait mention J.-F. Bordron, peut alors être rapportée aux rapports qu'entretiennent une *empreinte* par rapport à l'autre. Ce que l'auteur disait de deux feuilles du même arbre, nous le dirions de deux *empreintes* du même animal : le rapport entre profondeur et surface de l'une des *empreintes* est, globalement, le même pour toutes les autres. L'exemple devient intéressant dès lors qu'on envisage non plus la « ressemblance » mais la « répétition ». En effet les *traces* de loup peuvent s'appréhender de deux manières différentes. Elles peuvent être observées comme une sorte de tableau donné dans son ensemble ; un individu les surplomberait depuis le haut d'une falaise par exemple. Ou bien elles peuvent s'appréhender comme une découverte progressive ; un individu les suivrait non plus d'un regard surplombant mais « les pieds dans la neige ». Dans le premier cas, du haut de la falaise, l'analogie de proportion peut se poursuivre indéfiniment en jouant des différents rapports observables. On pense, par exemple, à une analogie de la distance qui sépare deux types de morphologie, et qui permettrait de découper des groupes de quatre empreintes (pattes avant et arrière). Dans le deuxième cas, les pieds dans la neige et découvrant les traces à mesure de sa propre avancée, l'idée d'une répétition – au-delà donc d'une analogie de proportion – devient plus évidente. Si l'argument de J.-F. Bordron permettait de bien distinguer représentation et ressemblance en précisant qu'elles relevaient de régimes sémiotiques différents (symbolique, iconique), nous poursuivons en insistant sur la différence qu'il peut y avoir entre « représentation » et « re-présentation ». Premièrement, contrairement à la « représentation », la « re-présentation » peut s'opérer en dehors d'un régime symbolique et sur le même principe que l'analogie de proportion (mais à condition d'intégrer l'individu et, donc, sa mémoire dans l'équation). Deuxièmement, la « représentation » renvoie le plus souvent à quelque chose de statique donné dans l'espace et la « re-présentation » souligne un aspect chronologique qui ne peut se donner que dans le temps.

La constitution d'une *trace* – telle que nous la défendons, à savoir se définissant par son appréhension dynamique – passerait alors par un croisement de deux analogies de proportion. L'une de type morphologique et l'autre de type chronologique. La première pourrait concerner la comparaison des rapports de profondeur et de surface entre les différentes formes creusées à même le tapis neigeux et,

³⁰⁶ J.-F. Bordron, *L'iconicité et ses images*, Paris, PUF, 2011, p.153.

la deuxième, relèverait de la comparaison des rapports de distance et de durée séparant la découverte des groupes de formes. La répétition obtenue par le croisement des rapports morphologiques et des rapports chronologiques peut également être abordée comme la « séquence » de la *trace*. Et cette séquentialisation de l'appréhension de la trace – rendu possible par son morcelage constitutif – est également ce qui permet d'y projeter une dimension temporelle (par analogie) et de lui attribuer une production anonyme³⁰⁷. Nous tombons alors sur la notion de « geste » qui est immanent à la *trace* et qui manifeste une absence sans avoir à passer par l'identification préalable d'un objet absent. L'avantage de cette proposition tient en ceci qu'elle résout la problématique propre au processus référentiel de l'*empreinte*. L'identification n'est plus requise et l'on évite le scénario mentionné plus haut où l'*empreinte* peut passer inaperçue en restant au stade de forme indéterminée, c'est-à-dire sans qu'elle ne médie une ancienneté. Pour rappel nous avons dit que ce scénario pouvait amener l'individu – dans une approche métaphorique qui associe empreinte et souvenir –, à ne plus pouvoir distinguer l'apparition d'un souvenir et celle des données mondaines. La *trace* n'a pas pour contrainte d'avoir à renvoyer vers du connu. Elle nécessite seulement de l'individu qu'il puisse faire la liaison entre mouvement et geste ; c'est-à-dire reconnaître le « mouvement » dans la « trace », « l'effort » dans le « mouvement » et, le « geste » dans « l'effort ». Cette reconnaissance s'opère, de toute évidence par l'intermédiaire de son propre rapport à l'acte perceptif ; celui qui pousse à la découverte et initie le geste, réfléchi dans l'effort et, via son propre mouvement. Le point capital tient du fait que cette forme de reconnaissance ne nécessite pas d'identification consciente. Nous reviendrons longuement sur cette question en travaillant des hypothèses qui concernent la *résistance* et l'*attente de résistance* du corps dans son environnement (§3.3.1.3). Pour l'heure restons sur l'argument qui cherche à montrer que la *trace*, contrairement à l'*empreinte*, ne nécessite pas l'identification d'un objet pour pouvoir manifester sa composante d'antériorité ; seul l'extraction d'un indice de mouvement à l'intérieur de son périmètre est nécessaire.

Le rapprochement entre la *trace* et l'analogie de proportion de J.-F. Bordron, nous permet également de souligner qu'un des éléments discriminants de la *trace* réside dans sa discontinuité. Mais si cette discontinuité relève d'un morcelage dans certains cas (cf. « débris », « empreintes »), elle peut également se manifester à travers des *irrégularités*. Prenons l'exemple d'une ligne tracée à main levée. Que peut-on y observer ? Premièrement, aussi obstinément droite qu'elle puisse être, elle demeure porteuse, a posteriori, de la présence passée de l'individu qui l'a produite. Deuxièmement, les *irrégularités* dues à son exécution manuelle, servent de support morphologique à la saisie d'unités comparables. En somme, cela revient à dire que les variations de la ligne (*ses irrégularités*) fonctionnent à l'instar de « suite d'empreintes » ou de « débris » (en tant que morceaux comparables). Admettons maintenant que cette même ligne droite soit tracée à l'aide d'une machine. C'est-à-dire un dispositif susceptible d'annuler toute *irrégularité* dans son effectuation ; pas de déviation du trait, pas de différence d'épaisseur de ligne, pas de différence de quantité d'encre déposée sur le papier, etc. Que trahit alors cette parfaite exécution ? Le tracé parfait ne pourrait-il pas prendre l'aspect d'une empreinte ? Et, dans ce cas, l'indice de mouvement sur lequel nous

³⁰⁷ On remarquera que ce principe de séquentialisation est également présent lors de l'observation de la *trace* depuis le haut de la falaise ; le regard parcourt également le tableau. L'exemple de l'individu « pistant » la trace a simplement ce double avantage d'illustrer à la fois une découverte progressive des indices et d'accentuer la dimension temporelle du parcours.

faisons reposer la constitution sémiotique d'une *trace* ne disparaît-il pas ? Rien n'indique, en effet, que ce je que vois devant moi est une ligne tracée du point A au point B (une *trace*). Elle pourrait tout aussi bien être un segment tamponné d'un seul coup par un poinçon (une *empreinte*). Cette indistinction vaut également pour une ligne irrégulière. Nous pourrions tout à fait concevoir qu'un poinçon reproduise à l'identique les *irrégularités* de la ligne manuscrite. Cependant, il ne s'agirait là que d'un jeu de simulacre sans grande conséquence pour notre argument ; les *irrégularités* « reproduites » sont bien, elles, porteuses de l'indice de mouvement qui la rattache à son geste originel, et donc une présence absente. En revanche pour la ligne parfaitement droite la question subsiste. Elle appelle une autre interrogation, celle de la nature des forces à l'origine de l'effectuation de l'*empreinte* et de la *trace*. Si l'on revient sur l'exemple de la ligne droite effectuée par une machine, on peut supposer que son « excès de régularité » (ou son absence d'*irrégularité*), au moment de son appréhension, est ce qui la soustrait aux exigences du vivant. En effet, contrairement aux aléas, les *irrégularités* sont les marques des forces vivantes ; que ces dernières soient animales ou humaines. Les organisations naturelles manifestent, bien entendu, des *traces* irrégulières (ou des *traces d'irrégularité*), mais d'un point de vue notionnel, il semble possible de pouvoir les distinguer, à minima, par le fait qu'elles ne soient pas programmables ; c'est-à-dire qu'on ne peut pas les initier ou les différer³⁰⁸. C'est donc que, théoriquement, la *trace* telle que nous souhaiterions l'entendre, même si elle est « imitée » ou « reproduite », est issue d'une force vivante. La différence entre les *traces des vivants* et les *traces « naturelles »* réside en ceci que les dernières sont calculables dans leur causalité mais non-programmables en ce qui concerne leur production : l'évènement à l'origine de la *trace naturelle* ne peut être différé (contingence). Les *traces des vivants*, en revanche, semblent incalculables dans leur causalité – H. Bergson parle de zone d'indétermination, G. Deleuze de zones d'indécidabilité – mais programmables en ce qui concerne leur production : l'initiative à l'origine d'une *trace des vivants* peut être retenue. En somme, l'appréhension de la *trace* s'effectue par l'observation d'*irrégularités* au niveau iconique (analogie de proportion de type morphologique) qui témoignent d'un *mouvement* (analogie de proportion de type chronologique) dont l'origine vivante peut être déterminée par la reconnaissance d'un *geste* (initiative). Resterait à déterminer s'il peut y avoir un « geste » de la nature – qui engendrerait, donc, des *traces* (animisme) – ou si la nature elle-même n'est qu'une accumulation de *traces* (l'Un). Ayant placé nos réflexions au sein d'un cadre pragmatique, nous nous contenterons de dire qu'il existe des *empreintes*, des *traces naturelles* et des *traces des vivants*. Les *empreintes* se constituent sémiotiquement par référence à « l'objet » qui l'a causé ; les *traces naturelles* par reconnaissance d'une « force » l'ayant effectué ; les *traces des vivants*, par reconnaissance d'un « geste » l'ayant engendré. Par exemple, une pomme qui serait tombée d'un panier puis ramassée par son propriétaire, laisse une *empreinte* sur le chemin. Pour que la marque laissée au sol – cavée ronde – puisse être appréhendée comme une *empreinte*, le promeneur devra avoir préalablement identifier une pomme. Maintenant, une pomme qui serait tombée de l'arbre et aurait *tracé* une ligne en dévalant un monticule de terre, relève d'une simple « force effectuant » – ce qui caractérise l'évènement. Et, pour finir, dans le cas d'une

³⁰⁸ En passant d'un milieu naturel vers un milieu artificiel (laboratoire), certains faits biologiques deviennent a priori, programmables. En revanche il nous semble difficile d'envisager la programmation d'une quelconque évolution biologique dans son environnement naturel. Nous entendons par programmation l'étape initiale d'un procès où une différence nulle peut être constatée entre un modèle et son produit, entre une prédiction et son constat. Pour parfaire l'argument, on peut également citer la différence, largement admise aujourd'hui, entre génotype et phénotype.

ligne qui aurait été *tracée* au pied du pommier, par un enfant muni d'une branche, on parlera d'un « geste » – ce qui caractérise l'initiative³⁰⁹. Ce que nous souhaiterions souligner c'est que la *trace*, tout comme l'*empreinte*, nécessite d'être appréhendée par l'origine de son effectuation pour pouvoir satisfaire à la notion. Mais si l'une nécessite une identification préalable pour « expliquer » son *effectuation*, l'autre ne nécessite que l'appréhension d'un indice de mouvement pour y reconnaître une *force effectuant* ou un *geste initiateur*. Disons alors que la différence entre les notions de *trace* et d'*empreinte* se situe dans leur appréhension. L'*empreinte* passe par un processus référentiel au niveau symbolique, alors que la *trace* se manifeste par analogie de proportion au niveau iconique. La métaphore de la *trace* comme souvenir, permet donc de dépasser une annexion – après-coup – et réflexive d'une dimension d'ancienneté, ce qui est le propre de l'*empreinte*. La *trace* présente un passé en même temps qu'elle se constitue ; c'est-à-dire au moment de sa construction perceptive. C'est donc finalement l'altérité médiée par la *trace*, qui permet de bien dissocier ce qui relève d'une apparition mnésique (un *Moi* absent ayant effectué) et ce qui concerne une apparition mondaine (un *Moi* effectuant). L'indice et la preuve du geste passé, sont donnés par les *irrégularités de la trace*.

Nous pourrions résumer les différents points évoqués au sein d'un tableau.

		EMPREINTE	TRACE
PRODUCTION	ORIGINE	Force	Geste
	EFFECTUATION	Par pression	Par translation
	ONTOLOGIE	Statique (Spatial > Temporel)	Dynamique (Spatial X Temporel)
APPRÉHENSION	INDICIALITÉ	Traits	Mouvement
	IDENTIFICATION	Référentielle	Analogique
	RECONNAISSANCE	De l'objet	D'un anonymat

FIG. 7 : Examen phénoménologique des notions d'empreinte et de trace.

Maintenant, si nous appliquons métaphoriquement nos observations faites sur la notion de *trace*, à l'appareil mnésique ; c'est-à-dire que nous faisons se corrélérer [production X appréhension] et [mémorisation X remémoration], il devient possible d'attribuer aux *irrégularités* constitutives de la *trace*, deux fonctions. Premièrement, la présence absente qu'elles manifestent devient le point de discrimination de ce qui

³⁰⁹ On notera que l'initiative peut être consciente (action dirigée), non-consciente (action différée : automatismes, habitudes), voire inconsciente (en faisant de l'inconscient une entité volitive à part entière).

m'apparaît depuis ma mémoire plutôt que depuis le monde³¹⁰. Deuxièmement, ces *irrégularités* permettent aussi de témoigner d'une interaction concrète entre le corps et l'entour. Cette interaction concrète, physique, permet de pourvoir l'apparition mnésique de *valences motrices*. Nous verrons que ces *valences motrices* se constituent dans un couplage du corps avec l'environnement³¹¹. Elles permettent également de rendre compte, ultérieurement, de l'authenticité de cet ancrage passé tout autrement qu'en passant par les marqueurs déictiques d'un souvenir reconnu ; c'est-à-dire qu'elles opèrent sous le seuil de conscience. Nous y reviendrons dans le quatrième chapitre mais si, par exemple, une interaction peut être « représentée » (avec le concours de l'imagination : un mouvement imaginé) ou « re-présentée » (avec le concours de la mémoire : un mouvement effectué), l'apparition de la première aura une teneur motrice moins importante que la deuxième (§3.3.1.1). Cette faible quantité d'indices moteurs (ces *absences d'irrégularités*), en interdisant d'assimiler cette apparition à une *trace*, engendre, de fait, un faible degré d'authenticité. Les *irrégularités* de la *trace* témoignent, encore une fois, des élans d'un corps plongé dans un entour qui, tour à tour, sont accueillis, contraints ou refusés. La notion de *résistance* qui se dessine ici, et plus précisément encore celle « d'attente de résistance », sera au cœur de notre problématique (§3.3.2.2). Les *valences motrices* des *traces mnésiques* joueront un rôle déterminant dans la compréhension de l'émergence de sentiments épistémiques (*sentiment de familiarité, sentiment d'étrangeté, sentiment de savoir*, etc.) venant « alerter » ou « signaler » une incohérence perceptive telle qu'on peut en rencontrer au travers du phénomène de *déjà-vu*.

2.2.1.3 Mémoire et champ de présence

Dans le cadre d'une réflexion plus générale concernant le *champ de présence*, on peut remarquer que les problématiques relatives aux notions « d'absence » et de « présence » sont bien différentes de celles « d'apparition » et de « disparition ». Si l'on s'en tenait à un *champ de présence* établi à partir de ces dernières, on ne pourrait qu'aboutir à une conceptualisation de « l'empreinte » et non de la « trace ». Dans ce cas, la présence de l'individu serait nécessaire pour chacune des constitutions sémiotiques des *empreintes* ; c'est-à-dire que l'individu devrait assister à chacune de leur « effectuation » (§ 2.2.1.1). Sans cela, la disparition de l'objet impliquerait une perte totale de sa présence passée. Un objet – quel qu'il soit –, devrait donc former une *empreinte* en même temps qu'il disparaîtrait. Cette *empreinte* équivaldrait aux déformations de matières que son poids ou son mouvement, auraient engendrées au cours de son apparition/disparition. Mais à suivre ce raisonnement, nous devrions admettre que la totalité des *empreintes* laissées par les objets croisés – et ayant disparus sous nos yeux – doit s'accumuler et se maintenir constamment dans notre *champ de présence*. Voilà ce à quoi nous semble ressembler un *champ de présence* qui exclurait la mémoire d'un individu. On peut d'ailleurs se poser la question d'une réelle médiation de l'*empreinte*, puisqu'elle ne finit que par se substituer – en tant qu'objet –,

³¹⁰ Il est clair cependant, que selon les enseignements de W. James (specious present), de Saint-Augustin (présent du présent) ou de E. Husserl (rétention), que la mémoire intervient dans la perception même. Mais nous ne considérons, ici et provisoirement, que la manifestation mnésique consciente d'un moment qui ne relève pas de l'appréhension présente, donc plutôt du *souvenir* (présent) et du *re-souvenir* (passé) chez E. Husserl.

³¹¹ Dans un second temps nous préférons au terme de *valence motrice*, celui de *valence énactée*.

à un autre objet (les éléments constitutifs (et non pas témoignant) de la disparition passée). En somme, la disparition (de l'objet) est comblée par une apparition (d'une empreinte). Mais si l'on réduit l'oubli à une disparition, on se prive de remémoration, de re-présentation, voire de représentation, puisqu'un champ de présence établi sur les notions d'apparition et de disparition ne peut qu'exclure l'acte de reconnaissance ; tout ne peut-être que toujours maintenu (par transfert d'objet en objet) et, la fonction sémiotique se réduit à une discrimination plutôt qu'à une médiation. Par ailleurs – et par voie de conséquence –, jamais, selon cette conception, nous ne pourrions, nous retrouver nez à nez avec une *empreinte* ou une *trace* puisqu'il nous faudrait avoir vu disparaître l'objet ou le geste qui l'a engendrée. L'hypothèse est difficilement tenable. En effet, l'expérience montrerait immédiatement que, premièrement, on ne peut être témoin de toutes les disparitions qu'un monde peut comprendre, que deuxièmement, quand bien même l'hypothèse serait maintenue, on ne pourrait probablement pas les accumuler indéfiniment et que, troisièmement, force est de constater que nous rencontrons quotidiennement des *empreintes* et des *traces* (sans avoir vu, de nos yeux, disparaître les objets qui les ont engendrées).

Lorsqu'on rapporte ces remarques à la métaphore initiale (*trace* et *souvenir*) on en ressort les trois points suivants. Premièrement, au même titre que nous ne sommes pas présents lors de certaines disparitions physiques, nous ne sommes pas nécessairement conscients de certaines de nos situations pragmatiques. Lorsque je flâne dans les rues de Paris et que rien de « frappant » ne se passe, comment cette *empreinte* s'ancre-t-elle alors dans ma mémoire ? Comment puis-je m'en souvenir et m'y associer comme en étant l'auteur, tout absorbé que j'étais par mes réflexions sur les problématiques temporelles du souvenir ? Selon cette proposition, les expériences plus « flottantes » devraient perdre l'intensité de leur marquage (et donc de leur trace) déictique. Le *déjà-vu* exemplifie radicalement cette objection puisqu'il va jusqu'à faire dire à certaines personnes qu'un souvenir leur aurait été introduit dans la tête (§1.3.2.1). Voici donc le deuxième point. Si je n'étais pas présent lors de la disparition d'une situation en particulier, je ne peux pas reconnaître son *empreinte* ? Dans ce cas, l'apparition mnésique de cet événement passé (sans *Soi*), ne peut pas rester dans la sphère des apparitions mnésiques, elle ne peut que se diluer dans celle des apparitions mondaines. Il faut donc bien que quelque chose permette une distinction entre ces deux types d'apparitions. Il faut bien également que quelque chose s'oublie puis nous revienne. C'est-à-dire qu'il « s'absente » plutôt qu'il ne « disparaisse ». Il nous faut une *trace*. Une *trace* dans laquelle je peux reconnaître non pas l'identité d'un objet ayant disparu mais un mouvement auquel je peux rattacher un geste passé. La rémanence qui comprend la présence et l'absence n'est donc pas celle d'un maintien perceptif mais celle d'une persistance expérientielle. Elle peut créer une rupture dans la continuité du *champ de présence* sans rompre sa rémanence. On peut prendre un peu d'avance en disant que la validation de cette hypothèse passe par une conception distributive du sens ou la « disparition » est permise sur le *plan conscient* (champ de présence) mais qu'une activité sur le *plan non-conscient* se charge de « l'oubli ». C'est la circularité obtenue par le montage des deux plans qui permet à certains objets de « disparaître » et de « ré-apparaître » sous la forme d'un souvenir.

On peut conclure en disant qu'un *champ de présence* établi sur les notions d'apparition et de disparition fait finalement équivaloir la matière physique – sur laquelle s'imprime les différentes rencontres entre objets soumis à des forces –, à la tablette de cire platonicienne sur laquelle s'imprime les différentes sensations auxquelles nous sommes

soumis. À l'extrême, là où la métaphore platonicienne avait cet avantage d'annexer la tablette de cire à la perception, le *champ de présence* sémiotique a ce désavantage de ne nous présenter plus que les *empreintes* imprimées sur la tablette. Voilà la « marque », si l'on peut dire, d'une approche exclusivement réflexive de l'expérience. N'est plus présent que « l'inscription » des choses plutôt que leur « impression ». La *sémiotique tensive* ne s'est-elle pas développée dans l'optique de résoudre cette problématique ? Mais en partant de la langue pour aller vers l'expérience, ne s'est-elle pas privée d'une *mémoire* qu'on ne peut ignorer si l'on effectue le chemin inverse ; celui qui part de l'expérience pour aller vers la langue ?

De toute évidence, un *champ de présence* comprend des disparitions. Mais il est également fait d'absences et, mieux encore, de présences absentes. Dans le premier cas nous sommes témoin dans le deuxième cas nous ne sommes qu'enquêteurs. D'une certaine manière, un *champ de présence* basé sur l'apparition/disparition pose l'existence d'une fonction sémiotique avant même l'établissement de ce *champ de présence*. Il nous semble pourtant, en regard des remarques que nous venons de faire, que la fonction sémiotique s'établit dans un acte de reconnaissance. Et cet acte de reconnaissance ne peut que se faire via une mémoire individuelle. La question que nous avons cherchée à traiter concerne les caractéristiques propres d'une absence dans ce *champ de présence*. Qu'est ce qui fait qu'un certain relief du sol est vécu comme une *trace* ? Qu'est ce qui fait qu'une apparition est vécue comme passée ou présente ? Sur quoi repose cette distinction entre un *geste* uniquement présent par sa *trace* et cette ligne tracée par la pomme dévalant un monticule de terre. Si la dialectique de l'apparition et de la disparition trouve une limite lorsqu'elle est confrontée à celle de l'absence et de la présence, c'est qu'il nous faut repenser le *champ de présence* tel qu'il a été conçu jusque-là en sémiotique ; c'est-à-dire un *champ de présence* qui puisse intégrer la *mémoire* de l'individu et contourner les apories d'une approche exclusivement réflexive de la signification.

2.2.2 Constance de la mémoire

Lorsqu'il est question de *mémoire*, le sens commun aborde le sujet en ne privilégiant que le cas particulier de la *remémoration* ; une remémoration que chacun a pu expérimenter en propre et qui fait naître, plus ou moins volontairement, un souvenir à la conscience de l'individu. La littérature regorge de descriptions passionnées de cette résurgence qui peut prendre, dans le vécu du protagoniste, un pli joyeux, tragique, mélancolique, fasciné, esthétique, etc. Mais si on s'écarte légèrement des descriptions littéraires pour questionner le rôle de la *mémoire* dans, par exemple, une théorie générale de la signification, on s'aperçoit assez rapidement qu'elle dépasse de loin la simple *remémoration*. H. Bergson est probablement un des philosophes ayant le plus remarquablement signalé la continuelle activité mnésique au cours de l'expérience³¹². Dans *Matière et mémoire* on peut lire le passage suivant :

³¹² F. Varela aurait tout aussi bien pu s'inspirer des hypothèses bergsoniennes – plutôt que de celles de M. Merleau-Ponty – pour élaborer son concept d'énaction. On pense notamment à la circularité transitive de la perception bergsonienne qui, partant des indices sensibles, déclenche une projection de la mémoire sur l'objet lui-même pour ensuite unifier, dans une perception seconde, l'ensemble des matériaux perceptifs. À ce titre, nous pourrions également signaler la phase génétique de E. Husserl,

Nous ne percevons, pratiquement, que le passé, le présent pur étant l'insaisissable progrès du passé rongé par l'avenir³¹³.

La radicalité de la formulation bergsonienne interpelle et nous pousse à un examen plus approfondi.

2.2.2.1 Rappel du modèle de H. Bergson

Dans *Matière et mémoire*, H. Bergson élabore un modèle de la mémoire selon une organisation en cône renversé. Cette conception est instructive à plus d'un titre. Premièrement, le modèle permet d'illustrer, assez simplement, l'organisation réflexive d'un individu. Deuxièmement, il constitue une excellente base pour aborder les différents types de mémoire et les rôles spécifiques que chacun d'eux peut jouer dans l'expérience.

Le modèle de H. Bergson se présente de la manière suivante :

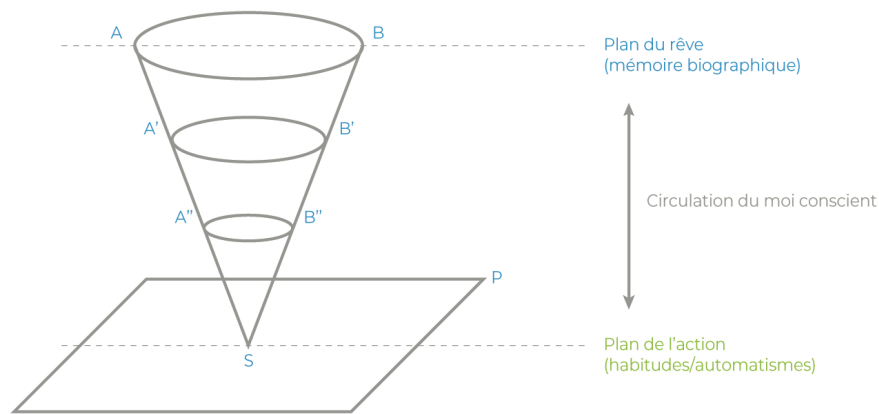


FIG.8 : Modèle du cône renversé de H. Bergson.

Sans considérer le cône sur lequel nous reviendrons sous peu, nous pouvons déjà signaler une structure générale qui se départage entre un plan de l'action et un plan du rêve. Les deux plans font l'extrémité d'un axe le long duquel H. Bergson nous dira plus tard, que le « *Moi* » circule. Comme nous l'avions évoqué, cette représentation est intéressante en cela qu'elle illustre très simplement la notion de réflexivité. En effet, chacun a eu l'occasion de constater que l'expérience quotidienne se constitue autour de moments concentrés sur l'action en cours, et de moments plus diffus où l'esprit vagabonde. Nous sommes tous dotés de cette compétence qui nous permet de nous éloigner des contraintes du présent. Pour le dire vite, cette compétence au détachement, peut être retournée pour faire de l'objet de ce détachement, non plus une rêverie, mais l'action elle-même. En somme, la réflexivité est cette faculté que nous possédons tous

celle qui réattribue une place d'honneur à l'affect, fait également partie, comme une des théories qui annoncent la conception énaïve de la signification.

³¹³ H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, rééd. Flammarion, 2012, p.199.

de nous observer en train d'agir. Le schéma de H. Bergson rend assez bien cette idée selon laquelle ce détachement peut tendre vers la mémoire ou vers l'action. Pour cela il suffit d'imaginer un troisième plan qui circulerait entre les deux extrêmes. Ce plan constituerait le *champ de conscience* de l'individu (et non pas le *champ de présence* du sujet) et, selon qu'il s'oriente vers le haut ou qu'il se retourne vers le bas, le contenu du *champ de conscience* se remplirait plutôt d'éléments du passé (la mémoire qui permet la rêverie) ou plutôt d'éléments du présent (l'action qui permet la représentation de *Soi*). Nous avons là une représentation relativement simple du principe de réflexivité sur lequel s'est basée une grande partie de la philosophie et à partir duquel, en en faisant une *technè*, la phénoménologie a construit son épistémologie. En résumant très cavalièrement, on peut dire qu'à l'extrême supérieure, la philosophie a développé une métaphysique qui traite d'un « au-delà » du *Soi* ; à l'extrême inférieure, la phénoménologie a considéré une *hylé* qui se donne dans un « en dehors » du *Soi*³¹⁴.

Mais au-delà de ce bénéfique secondaire, l'intérêt du modèle en cône de H. Bergson se situe essentiellement dans son articulation de la mémoire et de l'action. L'auteur écrit :

Si je représente par un cône SAB la totalité des souvenirs accumulés dans ma mémoire, la base AB, assise dans le passé, demeure immobile, tandis que le sommet S, qui figure à tout moment mon présent, avance sans cesse, et sans cesse aussi touche le plan mobile P de ma représentation actuelle de l'univers³¹⁵.

Le plan P correspond donc au plan de l'action. Le cône SAB correspond à la mémoire de l'individu. Et le point S nous donne le point de contact constant entre l'individu et ses possibilités d'action avec son entour. Cette proposition d'influence constante entre l'individu, sa mémoire et l'action, est déterminante à la fois pour le modèle en question, et pour ce que nous en ferons d'argument au cours de notre travail³¹⁶.

L'auteur nous dira un peu plus loin, que le cône renversé peut alors se voir comme une sorte d'entonnoir. À mesure que l'on descend et que le goulot se resserre, un tri s'effectue pour ne conserver que les souvenirs des expériences passées, utiles à l'action présente. Souvenirs qui, sur le point de contact entre S et P, seront insérés et transformés en mouvements accomplis. H. Bergson distingue alors deux types de mémoire selon qu'on se place sur la base ou la pointe du cône :

³¹⁴ On peut également profiter de l'occasion pour distinguer une transcendance verticale héritée de la tradition philosophique et une transcendance horizontale propre à la phénoménologie de E. Husserl.

³¹⁵ H. Bergson, *Matière et mémoire*, *op. cit.*, p.200.

³¹⁶ « Placé entre la matière qui influe sur lui et la matière sur laquelle il influe, mon corps est un centre d'action, le lieu où les impressions reçues choisissent intelligemment leur voie pour se transformer en mouvement accomplis » H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, rééd. Flammarion, 2012, p.187. On peut relever la formulation étonnante de l'auteur qui associe le corps à un lieu d'impressions et d'intelligence. Si la première association est de toute évidence, la deuxième pourrait faire question en sémiotique. Nous verrons qu'en discutant le concept de *champ de présence*, en réintégrant l'intuition dans le domaine de pertinence sémiotique, le travail concomitant du corps et de la mémoire dépasse la logique de l'empreinte. En effet, il y a tout lieu de penser qu'une forme de jugement précède aux modèles d'iconisation ou de tensivité. Le point important reste celui d'un contact constant entre le corps et la matière.

Il y a disions-nous, deux mémoires profondément distinctes : l'une, fixée dans l'organisme, n'est point autre chose que l'ensemble des mécanismes intelligemment montés qui assurent une réplique convenable aux diverses interpellations possibles. Elle fait que nous nous adaptons à la situation présente, et que les actions subies par nous se prolongent d'elles-mêmes en réactions tantôt accomplies tantôt simplement naissantes, mais toujours plus ou moins appropriées. Habitude plutôt que mémoire, elle joue notre expérience passée, mais n'en évoque pas l'image. L'autre est la mémoire vraie. Coextensive à la conscience, elle retient et aligne à la suite les uns aux autres tous nos états au fur et à mesure qu'ils se produisent, laissant à chaque fait sa place et par conséquent lui marquant sa date, se mouvant bien réellement dans le passé définitif, et non pas, comme la première, dans un présent qui recommence sans cesse³¹⁷.

Cet extrait est remarquable. Il concentre en quelques lignes quatre grandes propositions de *Matière et mémoire*, à savoir : (i) la présence constante de la mémoire au cours de l'expérience, (ii) la sensori-motricité comme attractrice de souvenirs, (iii) la différence de nature entre le souvenir et la perception, (iv) une attention circulante entre le plan de l'action et celui de la contemplation mnésique. Au premier point correspond le premier et le dernier passage :

L'une (mémoire), fixée dans l'organisme, n'est point autre chose que l'ensemble des mécanismes intelligemment montés qui assurent une réplique convenable aux diverses interpellations possibles. Elle fait que nous nous adaptons à la situation présente, et que les actions subies par nous se prolongent d'elles-mêmes en réactions tantôt accomplies tantôt simplement naissantes, [...] comme la première, dans un présent qui recommence sans cesse.

L'auteur emploie ici des mots qui pourraient induire le lecteur en erreur. Il faut bien entendre dans les termes « organisme » et « mécanismes » – et surtout dans leur mise en rapport –, la notion de sensori-motricité. H. Bergson y a recours à maintes reprises. Cette mémoire sensori-motrice qui, « fixée » dans un corps continuellement plongé dans un entour, est ce qui nous permet d'agir et de réagir, c'est-à-dire de nous « adapter », à la situation présente. La *mémoire* est donc partie prenante de tout mouvement subi ou initié par notre corps. Voilà une vue qui appelle à ce que l'on spécifie la fonction de la *mémoire* « en acte » dans la formation des sémioses.

La deuxième proposition de H. Bergson va dans la continuité de la première. Les indices sensori-moteur jouent un rôle déterminant dans l'émergence du souvenir. Le passage n'est pas explicite à ce sujet bien qu'une lecture attentive saurait trouver dans « les répliques convenables aux diverses interpellations possibles », les traces de cet argument.

³¹⁷ H. Bergson, *Matière et mémoire*, *op. cit.*, p.199.

Appuyons-nous sur un passage plus clair à ce sujet :

Les appareils sensori-moteurs fournissent aux souvenirs impuissants, c'est-à-dire inconscients, le moyen de prendre corps, de se matérialiser, enfin de devenir présents³¹⁸.

Si le premier argument voulait que la mémoire accompagne sans interruption l'expérience de l'individu, ici H. Bergson insiste sur la compétence dont est dotée la sensori-motricité pour « attirer » le souvenir. Elle leur fournit « le moyen de prendre corps ». Le point à retenir est que le souvenir émergent est toujours relatif à la situation traversée. En d'autres termes, il n'y a pas de souvenir sans sa cause présente. Remarquons cependant que pour l'individu, cette cause n'est pas nécessairement apparente, c'est-à-dire qu'elle n'est pas nécessairement consciente.

Voilà qui entame le troisième point du modèle de l'auteur : le *champ de conscience* circule entre le plan de l'action et le plan de la contemplation mnésique.

Nous tendons à nous éparpiller en AB à mesure que nous nous détachons davantage de notre état sensoriel et moteur pour vivre de la vie du rêve ; nous tendons à nous concentrer en S à mesure que nous nous attachons plus fermement à la réalité présente, répondant par des réactions motrices à des excitations sensorielles. En fait, le moi normal ne se fixe jamais à l'une de ces positions extrêmes ; il se meut entre elles [...] ³¹⁹

Avec ce passage, H. Bergson renvoie la constitution des images (mnésiques ou perceptives) à la position qu'occupe le *Moi* entre le passé et le présent ; c'est à dire entre la mémoire (contemplative) et l'action (efficiente). Si, par exemple, l'individu « s'éparpille en AB », il se détache de la situation et de son « état sensoriel et moteur ». Mais il faut insister, H. Bergson voit dans l'individu un corps qui s'adapte continuellement à la situation présente. Force est alors de constater que l'activité de l'individu ne peut que se trouver divisée entre des actions conscientes et des actions non-conscientes.

Cela implique deux choses. La première est que le *champ de conscience* n'est pas le seul siège de l'organisation pragmatique. Alors que je me perds dans mes souvenirs, je reste capable de régler certaines de mes actions avec l'entour. C'est ni plus ni moins ce que dit H. Bergson lorsqu'il écrit :

[...] des mécanismes intelligemment montés qui assurent une réplique convenable aux diverses interpellations possibles. [...] les actions subies par nous se prolongent d'elles-mêmes en réactions tantôt accomplies tantôt simplement naissantes, [...] ³²⁰

³¹⁸ H. Bergson, *Matière et mémoire*, op. cit., p.201.

³¹⁹ H. Bergson, *Matière et mémoire*, op. cit., p.211.

³²⁰ H. Bergson, *Matière et mémoire*, op. cit., p.199.

On retrouve bien dans ce passage, les traces d'une conception distribuée de la gestion du sens. Les réactions « accomplies » relèveraient d'une gestion *non-consciente* et les réactions « simplement naissantes », d'une *gestion consciente*.

La deuxième conséquence revient à admettre que le *champ de conscience* de l'individu, selon qu'il tende vers le rêve ou l'action, puisse être tout autant constitué d'apparitions mnésiques que d'apparitions mondaines. Mais alors, au sein de son *champ de conscience*, comment l'individu peut-il distinguer les unes et les autres ? H. Bergson résout la question en signalant que la différence entre un souvenir et la perception est non pas de degré mais de nature. Pour appuyer son argument il prend l'exemple de la douleur :

La question est de savoir si le souvenir de la douleur était véritablement douleur à l'origine. Parce que le sujet hypnotisé finit par avoir chaud quand on lui répète avec insistance qu'il a chaud [...] l'absurdité éclate quand on raisonne en suivant la marche inverse [...] c'est-à-dire quand on fait décroître l'intensité de la sensation au lieu de faire croître l'intensité du souvenir pur. Il devrait arriver alors, en effet, si les deux états différaient simplement par le degré, qu'à un certain moment la sensation se métamorphosât en souvenir. [...] Or un moment arrive, sans aucun doute, où il m'est impossible de dire si ce que je ressens est une sensation faible que j'éprouve ou une sensation faible que j'imagine³²¹.

Un deuxième exemple, déjà cité, permet d'imager la dimension motrice qui sous-tend l'hypothèse bergsonienne :

[...] il (le souvenir) nous paraît être à la perception ce que l'image aperçue derrière le miroir est à l'objet placé devant lui. L'objet se touche aussi bien qu'il se voit ; il agira sur nous comme nous agissons sur lui ; il est gros d'actions possibles, il est actuel. L'image est virtuelle et, quoique semblable à l'objet, incapable de rien faire de ce qu'il fait³²².

Résumons en quelques points ce que la prise en compte d'une activité constante de la mémoire peut entraîner de répercussions dans une sémiotique de l'expérience. En suivant H. Bergson nous commencerons par indiquer que la constance de l'activité mnésique permet de penser une gestion distributive du sens entre *plan conscient* et *plan non-conscient*. Ceci a pour conséquence, dans le champ de notre investigation sémiotique, d'avoir à considérer le fait que certaines actions puissent s'effectuer sans débrayage. On considère ici le débrayage comme une action consciente dès lors qu'il présuppose l'assomption d'un sujet.

Par ailleurs, le corps, nous dit l'auteur (et principalement sa fonction motrice), est essentiel à l'activité mnésique puisque c'est lui qui « contient » les « mécanismes

³²¹ H. Bergson, *Matière et mémoire, op. cit.*, p.185.

³²² H. Bergson, *Matière et mémoire, op. cit.*, p.27.

intelligemment montés qui assurent une réplique convenable aux différentes interpellations possibles ». En recevant le mouvement, il attire et trie le souvenir efficace en regard de la situation présente. Cela implique de prendre en compte une continuité ininterrompue entre le mouvement corporel et les formations sémiotiques quelles qu'elles soient. Le débrayage et les énonciations qu'il engendre ne sont qu'une partie de l'expérience courante. Le corps, lui reste plongé dans les jeux de forces en présence. C'est du moins ce que l'on peut tirer de l'hypothèse bergsonienne.

Le dernier point concerne la mobilité attentionnelle entre les plans des souvenirs (plan du rêve) et celui des mouvements actuels (plan de l'action). Ce montage entre mémoire et perception d'un côté, ainsi que ce que nous avons relevé d'actions *conscientes* et *non-conscientes* de l'autre, nécessite qu'on s'attarde sur le détail de ces mécanismes.

2.3 MÉMOIRE, RÉPÉTITION, DIFFÉRENCE : MONTAGE TOPIQUE ET APPROCHE CIRCULAIRE DU SENS

2.3.1 La mémoire en partant de G. Deleuze

Notre approche relèvera d'une idée relativement simple : la « différence » émerge de la « répétition ». Nous empruntons cet argument à G. Deleuze pour qui :

L'espace et le temps sont eux-mêmes des milieux répétitifs ; et l'opposition réelle n'est pas un maximum de différence, mais un minimum de répétition, une répétition réduite à deux, [...] ³²³

L'auteur nous dit, en somme, que la *répétition* possède une double fonction vis-à-vis de la *différence*. Premièrement, à mesure que des différences se répètent, leurs spécificités sont abandonnées au profit d'un noyau commun ³²⁴. Deuxièmement, et à contrario, moins les différences sont amenées à se répéter, plus elles conservent leurs spécificités. L'argument est très général et s'applique à tous les niveaux descriptifs de notre relation à l'environnement. G. Deleuze étire cette approche depuis des considérations métaphysiques (*l'éternel retour* nietzschéen), jusqu'à des hypothèses biologiques (assez proche des concepts actuels d'homéostasie ³²⁵ ou de plasticité synaptique ³²⁶), en passant par un commentaire critique de la psychanalyse freudienne (compulsion à la répétition).

[...] l'éternel retour, pris dans son sens strict, signifie que chaque chose n'existe qu'en revenant, [...] Ce qui est ou revient n'a nulle identité préalable et constituée : la chose est réduite à la différence qui l'écartèle, et à toutes les différences impliquées dans celle-ci, par lesquelles elle passe ³²⁷.

Il faut attribuer une âme au cœur, aux muscles, aux nerfs, aux cellules, mais une âme contemplative dont tout le rôle est de contracter l'habitude. Il n'y a la nulle hypothèse barbare ou mystique : l'habitude y manifeste au contraire sa pleine généralité, qui ne concerne pas seulement les habitudes sensori-motrices que nous avons (psychologiquement), mais d'abord les habitudes

³²³ G. Deleuze (1968), *Différence et répétition*, Paris, PUF, 2015, p.23.

³²⁴ On retrouve ce même principe chez F. Nietzsche – un autre philosophe du temps et de sa répétition – à propos de l'expérience et de sa stabilisation sémantique. F. Nietzsche, *La naissance de la tragédie*, Fritsch, 1872, rééd. Flammarion, 2015.

³²⁵ Voir A. Damasio, *L'ordre étrange des choses*, Paris, Odile Jacob, 2017.

³²⁶ G.M Edelman, G. Tonino, *Comment la matière devient conscience*, Paris, Odile Jacob, 2000, ou C. Malabou, *Les nouveaux blessés*, Paris, PUF, 2017.

³²⁷ G. Deleuze (1968), *Différence et répétition*, Paris, PUF, 2015, p.92.

primaires que nous sommes³²⁸ ; des milliers de synthèses passives qui nous composent organiquement³²⁹

Au plus profond, il s'agit du rapport entre la répétition et les déguisements. Les déguisements dans le travail du rêve ou du symptôme – la condensation, le déplacement, la dramatisation – viennent-ils recouvrir en l'atténuant une répétition brute et nue (comme répétition du Même) ? [...] Les déguisements et les variantes, les masques ou les travestis, ne viennent pas « par-dessus », mais sont au contraire les éléments génétiques internes de la répétition même, ses parties intégrantes et constituantes³³⁰.

Quel que soit le niveau auquel l'auteur se situe – et il ne manquera pas de mentionner également les différents jeux d'imbrications entre synthèses passives et actives en référence à E. Husserl – l'effort consiste à réhabiliter une circularité continue qui fonde toute différenciation (et donc toute possibilité de signification). L'auteur insistera :

L'éternel retour ne fait pas revenir « le même », mais le revenir constitue le seul Même de ce qui devient. [...] Mais cette pensée n'est plus du tout une représentation théorique ; elle opère pratiquement une sélection des différences d'après leur capacité de produire, c'est-à-dire de revenir, de supporter l'épreuve de l'éternel retour³³¹.

Cette formule est essentielle. Elle nous dit, d'une certaine manière, que ne reste finalement accessible, « que » la *différence*. Le noyau commun est, par « répétitions » successives et « lissage » progressif de différences, maintenu hors de portée : « une sélection des différences d'après leur capacité [...] de supporter l'épreuve de l'éternel retour ». En gardant bien à l'esprit ce principe très général de circularité continue – qui à la fois « lisse » et « émerge » la *différence* –, et en nous concentrant sur ce qu'il peut avoir d'instructif quant au vécu de *déjà-vu* chez l'individu, on peut relever que la *mémoire* doit jouer ici un rôle déterminant. En effet, tout indique que cette dernière « tourne » en permanence et travaille au rapport de la *différence* vis-à-vis de « sa » *répétition*. D'un côté la mémoire permet – par répétition – de « lisser » des *différences* et, de l'autre, elle conditionne – par association – « l'émergence » d'une *différence*³³². L'éprouvé de la *différence* « est » donc plus ou moins intense selon que

³²⁸ On note ici une définition de l'habitude dans laquelle le sémioticien trouvera probablement des échos avec C.S. Peirce. On peut trouver deux interprétations, très proches mais complémentaires, de l'habitude peircienne dans C. Paolucci *Cognitive Semiotics Integrating Signs, Minds, Meaning and Cognition*, Berlin and New York, Spring, 2021, p.69 et C. Chauviré, *Peirce et la signification : Introduction à la logique du vague*, Paris, PUF, 1995, p.79. Le philosophe y verra peut-être également une parenté avec le Dasein heideggerien (le temps comme essence de l'Homme).

³²⁹ G. Deleuze (1968), *Différence et répétition*, Paris, PUF, 2015, p.101.

³³⁰ G. Deleuze, *Différence et répétition*, *op. cit.*, p.27.

³³¹ G. Deleuze, *Différence et répétition*, *op. cit.*, p.59.

³³² On notera, au passage, que la proposition de G. Deleuze, convient parfaitement à ce que le Groupe μ conçoit de « seuillage » et, selon nous, la mémoire est précisément ce qui permet de déterminer, par le bais de la répétition, la « valeur » du seuil : « Le terme « seuillage », désigne l'opération par laquelle

sa *répétition* « ait été » plus ou moins importante. C'est aussi ce qui justifie que la remontée d'un « souvenir » lointain – comme celui bien connu de la *Madeleine de Proust* – puisse être si surprenant. Bien qu'il y ait *répétition* – mais une répétition très réduite en regard de l'intervalle important qui sépare le moment passé du souvenir et le moment présent de sa remémoration –, la *différence* (re)émerge en tant que très marquée et tend presque à s'éprouver comme *nouveauté*. À contrario, les habitudes ou les automatismes se caractérisent par un éprouvé atone du fait d'une *répétition* importante de vécus contigus. Voici finalement la question qui nous concerne : Ne peut-on pas voir dans la *différence* qui émerge un *champ de présence* (ce qui est donné comme accessible) et dans la *répétition* un outil de « disparition programmée » (ce qui est maintenu hors de portée) ? Cela permettrait de justifier que certaines actions soient passées « sous silence », c'est-à-dire qu'elles ne soient pas énoncées (du moins consciemment). Le bénéfice d'une telle économie tiendrait au fait que l'individu n'ait alors à se préoccuper que de celles qui nécessitent une attention particulière (les différences vives issues de l'oubli ou celles relevant de la nouveauté). Il s'agit donc de reconnaître qu'une *répétition* donnée comme socle d'existence inclut deux types d'oubli. Premièrement « l'oubli naturel » que chacun a pu expérimenter au travers d'une *réminiscence* (la *Madeleine de Proust* par exemple) ; et, deuxièmement, un « oubli pratique » qui relève, comme nous l'avons proposé, d'un programme de disparition³³³. L'*oubli naturel* est présupposé par la dynamique cyclique même : ce qui « est » doit « re-venir » ; tandis que l'*oubli pratique* est engendré par répétition des cycles : ce qui « a (beaucoup) été » n'est plus à « être ». Sans cela, sans l'oubli et la disparition plus ou moins programmée dont il est issu, nous ne ferions qu'accumuler sans cesse chaque instant de notre existence. L'expérience courante nous montre on ne peut plus clairement que l'hypothèse n'est en rien tenable. On peut donc dire deux choses de l'*oubli* (vis-à-vis de la mémoire) : il est présupposé par la dynamique cyclique et il est nécessaire à la vie pratique.

Dans une perspective plus spécifiquement pragmatique, F. Varela s'emploie au concept de « rupture », plutôt que de *différence*. Mais là encore, il s'agit de poser des possibilités de signification depuis une *répétition* fondatrice.

C'est dans les moments de rupture, autrement dit quand nous ne sommes plus des experts dans notre micromonde, que nous réfléchissons et que nous analysons, c'est à dire que nous devenons comme des débutants qui essaient d'être à l'aise devant la tâche qui les attend³³⁴.

La version de F. Varela présente cet avantage de pouvoir situer des niveaux de description de la *différence*, particulièrement opérationnels dans le cadre de notre étude du phénomène de *déjà-vu*. Nous y reviendrons mais, brièvement, le fait

l'organisme détermine le secteur du champ perçu qui va faire l'objet du regroupement. [...] en fixant ce seuil à une valeur déterminée, on égalise tout ce qui ne comporte pas de différence supérieure à lui. En revanche, si l'écart dépasse un seuil d'intensité donné, la variation et non seulement prise en considération, mais est amplifiée [...] ». Groupe μ , *Principia Semiotica*, Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2015.

³³³ On précisera que dans une épistémologie psychanalytique, l'oubli naturel n'est que la version consciente d'un programme inconscient de disparition : un refoulement.

³³⁴ F.J. Varela, *Invitation aux sciences cognitives*, Paris, Seuil, 1996, p.38.

d'identifier le moment de rupture comme celui où l'individu ait à réfléchir et à analyser, suppose qu'en dehors de ces moments de rupture, les « savoir-faire » de « l'expert » suffisent à une action ou une série d'actions « automatiques ». On voit bien comment se dessine alors, progressivement, un modèle topique où la *différence* (la possibilité de signification) se règle selon des *plans conscients* et *non-conscients*. La littérature scientifique que nous avons étudiée précédemment ne manque pas d'exemples à ce sujet. Qu'il s'agisse de témoignages ou d'interprétation du phénomène, l'articulation d'un *plan conscient* et *non-conscient* (ou *inconscient*) est toujours latente.

Quoi qu'il en soit, que l'on adopte l'approche philosophique de G. Deleuze ou que l'on se réfère aux conclusions neuroscientifiques de F. Varela, ces deux propositions témoignent, dans la lignée de H. Bergson, en faveur d'une actualisation continue du substrat mémoriel au sein du vécu de l'individu. Le point qui doit être retenu de ces précédentes références est celui qui fait de l'activité mémorielle la condition d'*émergence* d'une *différence* vécue. Voyons comment il serait possible de préciser cet argument.

2.3.2 Émergence d'une Différence : le surplus et le manque dans la répétition

À partir de nos remarques précédentes – celles qui voudraient que la mémoire « tourne » en permanence –, on pourrait avancer l'idée suivante : pour l'individu, la *différence* « dans » la *répétition* émerge au sein du *champ de présence* par les voies opposées du « surplus » ou du « manque »³³⁵. Dans le premier cas – celui de l'émergence d'une *différence par surplus* –, la *différence* se manifeste par tout ce qui « déborde » du rapprochement entre un vécu « présent » et un agglomérat de vécus contigus « passés ». D'un point de vue à la première personne cela reviendrait à nous dire : ce qui se présente à moi, bien que relativement proche de ce que je connais déjà, ne trouve pas de correspondance suffisante. Dans ce cas, l'imagination travaille à la « résolution » de cette *différence* préalablement identifiée comme « nouveauté ». Nouveauté qui, comme l'a souligné F. Varela au travers de son principe de « rupture », implique un travail adaptatif. À ce stade, notre hypothèse voudra que l'imagination cherche simplement à amplifier l'écart iconique entre le vécu présent et l'agglomérat de vécus contigus passés pour permettre d'établir des contours sémantique et biographique clairs du vécu actuel de nouveauté³³⁶. Dans le deuxième cas – celui de l'émergence d'une *différence par manque* –, la *différence* se manifeste par ce qui

³³⁵ On notera qu'il ne s'agit pas ici des différences déjà « lissées » ou qui « passent sous silence ». Nous nous concentrons pour le moment sur les différences « émergentes », c'est-à-dire celles qui constituent le champ de présence de l'individu.

³³⁶ C. Paolucci, propose ce qui pourrait être une équivalence peircienne de la dialectique de la différence et de la répétition telle que nous l'avons relevé chez G. Deleuze. « Peirce calls habit, or Thirdness, this very regularity starting from which it is possible to generate the singular spontaneity of the Firstness in their opposition to one another (Secondness). In other words, the very spontaneity of the emergence of something new (Firstness) is nothing but the habit of a regular series (Thirdness) which differentiates itself at certain given points: the singular emerges from the regular form which it detaches itself as a consequence of an instability effect. » C. Paolucci, *Cognitive Semiotics Integrating Signs, Minds, Meaning and Cognition*, Berlin and New York, Springer, 2021, p.143. Nous serions tenté de rebondir en empruntant une remarque à N. Depraz : « C.S. Peirce, dès 1903, définit l'expérience, source d'enseignement, comme un enchaînement continu de surprises, [...] ». N. Depraz & T. Desmidt, « Cardiophénoménologie », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, 38, 2015, p.49.

manque du rapprochement entre un vécu « présent » et un agglomérat de vécus contigus « passés ». Précisons que, d'un point de vue à la première personne, le manque ne s'éprouve qu'à partir d'une attente. Et si l'on se réfère à ce que nous avons dit précédemment concernant la *mnémé* et l'*anamnesis* (§1.1.2), on notera que l'émergence d'une *différence par manque* peut correspondre au surgissement de la *mnémé* (l'image d'un ancien camarade qui me vient à l'esprit) et que l'*anamnesis* correspondrait à l'action délibérée de l'individu cherchant à combler ce manque (une identification de son nom par exemple). On notera au passage, qu'une reconnaissance de *Soi* devient indispensable dans ce schéma pour pouvoir faire correspondre un vécu présent « absenté » d'un vécu passé. Nous nous pencherons sur cette question dans la suite de notre travail à travers la dialectique de la *permanence* dans le *changement*. Pour l'heure, disons que la gestion de la *différence par manque* s'effectue, globalement, par une réduction de l'écart entre le vécu actuel et le vécu correspondant passé³³⁷ et qu'elle vise à établir une correspondance sémantique et biographique claire (ou, mieux, approuvée). Selon que la *différence* émergente apparaisse par *manque* ou par *surplus*, elle sollicitera donc, en réaction, soit une instance proprement mémorielle cherchant à « combler le manque », soit une instance imaginative cherchant à « résoudre le surplus ». Bien entendu, il faut considérer des réactions mixtes qui incluent un travail coopératif de l'*imagination* et de la *mémoire*. Par exemple, le travail hypothétique peut être vu comme une association de vécus mémoriels hétérogènes cherchant à produire un « accident » pragmatique « homogénéisant ». Mais, pour le moment, reconnaissons dans une première approche de la dialectique de la *différence* et de la *répétition*, un principe général et essentiel de circularité continue. Cette dynamique se construit via la compétence mnésique de l'individu, et la présence constante de sa mémoire est ce qui fonde les possibilités d'émergence des différences. Résumons par un tableau :

	DIFFÉRENCE ÉMERGENTE PAR	
	MANQUE	SURPLUS
PROGRAMME	Combler	Résoudre
OPÉRATEUR	Mémoire	Imagination
MODE ASSOCIATIF	Superposition	Juxtaposition et combinaisons
GESTION	Diminution de l'écart iconique	Augmentation de l'écart iconique

FIG. 9 : Émergence et conséquences d'une différence par manque ou surplus.

³³⁷ Dans les chapitres à venir, nous nous intéresserons plus précisément à comment une différence dans la répétition peut renvoyer à quelque chose qui manque plutôt qu'à quelque chose de nouveau. La question se complexifie dès que l'on reconnaît le rôle de l'imagination dans la reconstruction mémorielle qui accompagne une remémoration (recollection). À ce stade, et dans un souci de compréhension, simplifions en disant que (i) seule une partie d'un souvenir vient se superposer sur la trace qu'il a laissé lors de la mémorisation de l'expérience à laquelle il correspond et (ii) qu'à cet écart, correspond une différence par manque dans la répétition.

Quel bilan provisoire pouvons-nous tirer d'une dialectique de la *différence et de la répétition* ? En suivant G. Deleuze, nous dirons que la *différence* n'émerge que parce qu'elle « résiste » à la *répétition*. La *répétition* est posée comme socle d'existence et permet d'aborder un modèle circulaire de la signification. Pour nous, cela revient à dire que le *champ de présence* de l'individu ne se constitue que par des *différences* obtenues par association et comparaison avec sa *mémoire*. Le saut épistémologique nous semble d'une grande importance vis-à-vis d'une sémiotique statique qui se baserait uniquement sur un principe de réciprocité à partir duquel elle établit des conversions par niveaux. Dans notre cas, le sens se déploie dans le temps par l'intermédiaire de la *mémoire* de l'individu. C'est sous condition de cette *mémoire* que peuvent émerger des *différences* vécues. Le rapport que peuvent entretenir la perception et l'énonciation se complexifie puisque toute perception (émergence d'une *différence*) s'obtient sur la base d'énonciations passées (*répétition*). On passe d'un modèle séquentiel qui pose la perception comme le *champ de présence* depuis lequel pourra se manifester une forme d'énonciation (un débrayage, par exemple), à un modèle qui considère une énonciation perceptive au fondement de tout *champ de présence*. En somme, la dialectique de la *différence et de la répétition* nous permet de démontrer que la *mémoire* fait émerger des différences qu'une perception consciente viendra prendre en charge, par la suite. Plus qu'un renversement de perspective, c'est une restructuration du rapport des deux phases qui est ici en jeu. Le statut de la *différence* est bien « différent » selon que l'on considère le premier ou le deuxième modèle. Dans le premier modèle la *différence* est « raisonnée », dans le deuxième elle est – avant tout – « vécue ». Et, comme nous l'avons remarqué, ces différences vécues peuvent être dues à un *oubli naturel* ou bien relever d'une effective *nouveauté*. Dans le premier cas, nous parlerons d'une *différence par manque*. La mémoire viendra y combler ce manque en produisant un *souvenir*. Dans le deuxième cas, nous parlerons d'une *différence par surplus*. La mémoire n'actualisant aucune *répétition* (pas de concordance avec ses contenus) la *différence* sera vécue sous les traits de la *nouveauté*. Le lecteur attentif aura probablement remarqué qu'il nous manque ici un dernier cas. En effet, la proposition de G. Deleuze implique également qu'un ensemble de différences ne « résistent » pas à la *répétition*. Pour nous, cela revient à assimiler ces différences à des « savoir-faire » qui opèrent en dehors du *champ de présence*. On peut ici parler d'*oubli pratique* (et non plus « naturel »), en ce sens que la *répétition* est utilisée pour développer des habitudes ou automatismes capables de « réduire » le *champ de présence* de l'individu. Le milieu complexe dans lequel nous évoluons – et les décisions que nous avons à y prendre – peuvent ainsi se répartir selon une gestion entre *plan conscient* (*champ de présence*) et *plan non-conscient* (*savoir-faire*). Ce qui se répète tend vers une gestion *non-consciente* de ses différences alors que ce qui ne se répète pas (ou pas suffisamment) émerge ses différences sur un *plan conscient*.

2.3.3 Absorption de la différence : facilitation de l'expérience « à venir » dans la répétition

2.3.3.1 Un champ de présence « creusé » d'énonciations antérieures

Nous avons dit, dans un premier temps, et en suivant G. Deleuze et F. Varela, que la répétition permettait de faire *émerger* la différence. Prenons maintenant la différence et la répétition dans le revers de leur rapport précédent. Il s'agirait, cette fois, de faire de la *répétition* l'outil d'une *réduction de la différence*. Si G. Deleuze disait que

le *maximum de différence* est le *minimum de répétition*, nous pourrions retourner la formule en disant que le *minimum de différence* est le *maximum de répétition*. On retrouve ici, le principe de l'habitude et des automatismes évoqués précédemment. Pour le dire vite : plus je m'exerce à une tâche, plus il m'est commode de l'effectuer. C'est ce que dit, en partie, F. Varela lorsqu'il parle de « savoir-faire » et de « rupture ». La répétition d'un *schème* – qu'il soit moteur ou cognitif, ou les deux – développe un « savoir-faire » qui sert une fluidité (une « non-rupture ») de l'expérience en acte. D'un point de vue sémiotique, ce « savoir-faire » peut être vu comme une sorte de « creuset » énonciatif. En somme, ce qui s'est suffisamment répété – ce qui a suffisamment été « énoncé » –, peut s'effectuer sans qu'une différence n'émerge (au sein de l'énonciation en acte). À partir de la dialectique deleuzienne, nous avons en effet posé que le *champ de présence* se constituait par des différences plus ou moins vives qui émergeaient de la répétition. Certaines différences sont plus ou moins « émergentes » ou plus ou moins « absorbées ». En d'autres termes, le *champ de présence* – ce qu'il y a d'immédiatement conscient chez l'individu – est compris comme une variation intensive de ce que la mémoire ne peut pas répéter, c'est-à-dire, ce qu'elle n'a pas suffisamment « répété ». Dans une sémiotique qui intègre la dimension mnésique au cours de l'expérience, on pourrait alors dire – dans un premier temps –, que l'énonciation en acte s'effectue sur la base d'un *champ de présence* déjà creusé d'énonciations antérieures³³⁸. Les notions d'habitude et d'automatisme, bien qu'elles soient couramment rapportées à une motricité générale, concernent également des actes plus fins dont l'énonciation verbale fait partie. Pour s'en convaincre il suffit de penser à la difficulté de prononciation de certains mots issus d'une langue étrangère. Par ailleurs, si l'on souhaite évoquer dès maintenant la notion « d'énonciation perceptive », sur laquelle nous reviendrons plus tard, on citera à titre d'exemple le rapport sensori-moteur qu'un individu peut entretenir avec un objet aussi anodin qu'une tasse de café. Lorsqu'il est assis face à son ordinateur, et plongé dans son travail, la saisie de l'objet (perceptive et motrice) n'engage pas, a priori, de différence tonique dans le *champ de présence* de l'individu. On l'attrape « machinalement », sans même la regarder ; mieux, on l'attrape machinalement sans croire même qu'on la perçoit. Le geste ayant été maintes fois répété il ne devient plus nécessaire d'énoncer quoi que ce soit qui s'y rapporte. Cela n'empêche pas qu'elle soit bel et bien « vue » ; la distinction tient au fait qu'elle n'est pas « consciemment » perçue. C'est donc à mesure que des énonciations passées se constituent en un noyau stable que le *champ de présence* peut s'économiser certaines dépenses énonciatives afin de pouvoir en considérer d'autres. Pour finir, et avant de rentrer plus dans le détail de cette approche, nous pourrions dire que la répétition, en actualisant à chaque instant la *mémoire* au niveau pragmatique, permet de « faire de la place » dans le *champ de présence*. Ce qui a été fortement répété crée un vide énonciatif à la place duquel pourront venir émerger des différences que le dispositif mnésique ne peut prendre en charge par sa dynamique propre. L'adage qui veut qu'on ne puisse pas faire deux choses à la fois, n'est pas tout à fait juste ; je peux très bien laver ma vaisselle (répétition), et penser aux spécificités conceptuelles de la métépsychose platonicienne (différence). Les automatismes qui accompagnent la tâche ménagère, crée un vide énonciatif qui laisse une place aux raisonnements. Penchons-nous un peu plus précisément sur la question.

³³⁸ Nous parlons volontairement « d'énonciation antérieures » plutôt que d'énoncés pour souligner la dimension plastique de ces énonciations. Nous aborderons cette question par la suite (§3.2) mais souhaitons nous préserver très tôt, d'une interprétation computationnelle de l'activité mnésique qui, elle, s'appuie sur des « énoncés » rigides et fixes.

2.3.3.2 Creuset moteur de l'automatisme et fluidification de l'expérience

Posons pour hypothèse de travail que l'*automatisme* soit un outil de « fluidification de l'expérience ». Qu'entendons-nous par-là ?

Pour illustrer notre propos, nous pourrions prendre comme exemple l'exécution instrumentale d'une partition de musique. Admettons que l'instrument en question soit le piano. Pour le pianiste débutant, les premiers gestes, les premières tentatives d'exécution sont, manifestement, gauches et imprécises. Mais, à mesure d'exercice, c'est-à-dire à mesure de répétition d'une même partition, le geste et ses enchaînements s'affinent et se précisent. L'exemple est connu. Et l'on voit bien comment le geste semble se sculpter à même la maladresse de l'exécutant. La différence entre les exécutions successives, va alors diminuant jusqu'à trouver le « couloir moteur » dans lequel la gestuelle corporelle va, tout entière, s'emboîter avec succès. La différence réduite à zéro, est donc ce moment où l'exécution correspond en tous points aux indications de la partition. Ce moment est également déterminé par la compétence acquise du pianiste à rejouer la partition avec une grande fluidité, c'est-à-dire avec un certain degré d'automatisme. Les imperfections, aspérités et autres artefacts de l'apprentissage, s'effacent au profit d'une exécution sans « accroches » (rupture rythmique) ni « accros » (fausses notes). Dans le champ musical, ce seuil correspondrait au passage de l'exécution à l'interprétation. L'interprétation est ici comprise comme une esthétique de la praxis où la sensibilité du pianiste pourra s'exprimer en dépassant les difficultés induites par la partition. L'*automatisme* ainsi acquis ouvre un champ d'expressions aux particularités de l'individu. Pour bien saisir notre propos, il est important de noter que cette approche peut être rapportée à un nombre incalculable de nos habitudes quotidiennes. Prenons, par exemple, la descente d'un escalier de métro parisien. On peut remarquer, en premier lieu, que chaque usager manifeste l'acquisition préalable d'automatismes moteurs – basés, pour une partie au moins, sur des normes architecturales de hauteur et de profondeur d'une marche, c'est-à-dire des répétitions environnementales. Ensuite on peut observer, au même titre que chez le pianiste, une certaine esthétique de la traversée – celui ou celle qui « dévale », celui ou celle qui « sautille », celui ou celle qui se « jette », etc. Mais concluons ceci : dans les deux cas – celui de la pratique musicale et celui du déplacement quotidien – l'objectif reste le même ; il concerne une recherche de *fluidification de l'expérience* (à venir). Dans le premier cas, cette fluidification est le moyen par lequel le pianiste accède à une dimension esthétique de sa pratique : maintenant que je sais exécuter la partition je peux me concentrer sur mon/son interprétation ; dans le deuxième cas, cette recherche de fluidification est le moyen par lequel le piéton accède à une dimension complexe du quotidien : maintenant que je me sais capable de traverser un escalier, j'ai tout loisir de penser aux apports pragmatiques de la différence dans la répétition.

En somme, nous pourrions dire que l'*automatisme* est ce qui vise l'annulation des différences motrices anticipables dans l'expérience à venir. L'interaction avec la partition, tout comme l'interaction avec les marches, reposent – quel que soit le lieu d'exécution –, sur une répétition motrice quasi identique. D'un côté la partition, posée sur le piano d'appartement ou sur le Steinway & Sons de la scène de concert, reste la même et, de l'autre, une succession de marches – quel que soit leur nombre – reste similaire de la bouche de métro à celle de l'entrée de la salle Pleyel. En ce sens, on peut

alors voir dans le développement et l'acquisition d'automatismes, une forme de disparition programmée d'une partie de l'énonciation en acte³³⁹. Et, en étant soumis à des appréhensions relativement simples et excessivement récurrentes – des lois « matérielles » – nous bénéficions d'un socle éminemment stable et propice à ce type de développement stratégique. En outre, cette recherche de *fluidification de l'expérience*, que l'on peut trouver dans la pratique musicale comme dans l'expérience quotidienne, met l'accent sur la relation étroite et dynamique du corps à son entour. Mieux, la thématique de l'*automatisme* permet de faire ressortir la notion de couplage du corps à l'environnement, puisque qu'il vise justement une annulation de la dimension réflexive du discours, et une autonomie exécutive dans l'expérience. Cette disparition et cette autonomisation, passent par une réduction des différences anticipables par l'intermédiaire d'exécutions répétées et répétitives. Lorsque, assis face à sa partition, le pianiste cherche à se débarrasser de sa maladresse gestuelle, c'est bien pour n'avoir à se concentrer que sur son interprétation. De même, celui qui descend un escalier, cherche à se débarrasser d'une exécution motrice récurrente, pour pouvoir « penser » à autre chose, ou bien même se consacrer à une autre tâche motrice (sortir son smartphone de sa poche, par exemple).

Ce qu'il est primordial de noter c'est qu'en multipliant la répétition d'une énonciation consciente, l'individu se donne le moyen d'économiser cette énonciation dans une expérience à venir. D'un point de vue sémiotique, l'*automatisme* pourrait être abordé comme une sorte « d'énonciation habitué ». C'est-à-dire le produit issu d'une compétence à pouvoir faire disparaître, au sein de l'énonciation en acte, la présence d'énonciations déjà « prononcées ».

2.3.3.3 Creuset phorique de l'habitude et dépenses intentionnelles

Nous avons proposé d'attribuer à l'*automatisme* une prévalence sensori-motrice où un couplage corps-environnement permet une *fluidification de l'expérience*. Cette *fluidification de l'expérience* passe par des « savoir-faire » essentiellement moteurs qui « creusent » le *champ de présence* de leurs énonciations motrices passées. L'*habitude* opère quant à elle à un degré de réflexivité supérieur. Dans un rapport sujet/monde cette fois, et dans le cadre d'une dialectique de la *différence et de la répétition*, nous proposons que l'*habitude* vise quant à elle une réduction des interprétations phoriques au cours de l'expérience en acte. Si nous pouvons reconnaître à l'*automatisme* un rôle central dans la gestion motrice des « injonctions pragmatiques », nous accorderons à l'*habitude* un rôle essentiel dans la gestion affective des « sollicitations mondaines ». En effet, dans l'*habitude*, le corps prend la forme d'une source phorique qui détermine un certain rapport du sujet avec « son » monde. La répétition de ce rapport va permettre de qualifier et de médier les objets (au sens large du terme) sur un axe plaisant-déplaisant³⁴⁰ (ou attractif-répulsif si l'on préfère). Et si l'on conserve notre

³³⁹ Nous précisons que l'énonciation est ici comprise dans son acception large – celle qui intègre la gestuelle et la motricité comme une des dimensions du langage.

³⁴⁰ On notera au passage que les « mauvaises habitudes » montrent en quoi le maintien d'un rapport dysphorique aux choses est monnaie courante. Dans une épistémologie voisine – surtout si l'on prend en compte une sémiotique des passions –, on pourra renvoyer à l'argument freudien qui voit dans le masochisme un « plaisir du déplaisir ». S. Freud, *Metapsychologie*, 1915, rééd. Gallimard, 1987, p.26.

argument qui fait de la répétition une possibilité de réduction de la différence, on dira alors que là où l'*automatisme* visait une énonciation « exacte », c'est-à-dire élaguée des imperfections motrices dues à un corps « agissant », l'*habitude* elle, vise une énonciation « neutralisée », c'est-à-dire lissée de saillances phoriques liées à un corps « sentant ». Gardons bien à l'esprit que ce corps est un organisme fragile plongé dans un milieu complexe (affect) et qu'il est, par ailleurs, celui d'un sujet (passion). À travers la répétition d'énonciations déjà « phorisées », l'*habitude* vise donc, au cours de l'énonciation en acte, un estompage de ses reliefs phoriques. En somme, ce qui est déjà connu comme *plaisant* ou *déplaisant* ne nécessite plus de conscientisation ; c'est l'*habitude* qui prend le relai. Ce montage dynamique et circulaire permet d'éliminer un danger potentiel tout en laissant une place à la nouveauté (qui elle, requiert toute la vigilance du sujet).

Donc, au même titre que l'*automatisme* permettait une annulation des *différences motrices* dans l'expérience à venir, l'*habitude* cherche à y diminuer les *différences phoriques*. Dans les deux cas, l'objectif reste celui d'une économie énonciative : ce qui est maîtrisé (« savoir-faire ») ne fait plus difficulté, ce qui est neutralisé (aphorisé) n'est plus à craindre. Le *champ de présence* de l'individu est « réduit » et « soulagé », son attention est toute disponible.

Si l'on peut dire de l'*automatisme* et de ses répétitions motrices qu'ils relevaient d'une « énonciation habituée » nous voudrions proposer de l'*habitude* et de ses répétitions phoriques, qu'elles concernent une « habitude énonciative ». Bien qu'elles fassent toutes deux parties intégrantes d'une pragmatique, l'*énonciation habituée* tend vers la dynamique d'un « corps » plongé dans un « environnement », tandis que l'*habitude énonciative* tend vers un « sujet » face à son « monde ».

2.3.4 Reliefs et paradoxes de l'intentionnalité

2.3.4.1 Passions intentionnelles, entre fluidification et crispation de l'expérience

L'hypothèse d'une recherche de *fluidification expérientielle* et d'une *neutralisation phorique*, pose une question épistémologique importante. Comment fonctionnent les médiations sémiotiques dans un processus qui vise, au moins en partie, une réduction presque totale de la différence ? Faut-il alors supposer des médiations sémiotiques sur le modèle des rémanences ? Ou faut-il supposer des médiations sémiotiques pouvant s'effectuer hors d'un champ d'apparition conscient ; c'est-à-dire hors du *champ de présence* ?

La littérature scientifique de la fin du XIX^{ème} siècle semble montrer, à travers différents concepts, – souvenir du présent bergsonien, niveau polygonale et supérieur de J. Grasset, conscientisation d'un vécu inconscient freudien, etc. (§1.4.1.3) – une articulation évidente, sinon problématique entre *conscience* et *non-conscience*. Nous avons conclu que deux objectifs pouvaient motiver la formation d'*automatismes* et d'*habitudes* : une *fluidification expérientielle* et une *neutralisation phorique*. Si l'*automatisme* peut fluidifier l'expérience, c'est en créant une sorte d'énonciation motrice « exacte » qui creuse l'énonciation en acte. Dans le prolongement, on peut dire de l'*habitude* qu'elle vise à créer un vide au sein de l'énonciation en acte, à partir des énonciations déjà « phorisées ». Une part de l'expérience subjective semble alors s'organiser autour

d'une articulation entre « création de vides » et « remplissements ». Reste à examiner deux points. Premièrement, dans quelles mesures ces mécanismes pragmatiques et affectifs sont-ils encore « intentionnels » ; c'est-à-dire consciemment voulus ? Deuxièmement, si nous étions amenés à y voir une « intentionnalité » plutôt qu'une « intention », sommes-nous bien certains qu'elle puisse rendre compte – sans paradoxe –, de la distribution et de la gestion du sens selon une topique *conscient/non-conscient* ?

Pour tenter de répondre à la première question – celle qui engage une interrogation sur la nature intentionnelle des mécanismes pragmatiques et affectifs non-conscients – nous pourrions tirer profit de la dimension passionnelle de l'*habitude*. En effet, l'*habitude* actualise un *vouloir* qui peut être délibéré ou non délibéré. Dans le premier cas le sujet cherche à remplir le propre creux que son habitude a creusé en amont – comme dans le cas du « rituel » où l'*habitude* sert la jouissance d'une parfaite « adéquation » entre programmation et évènementialité –, dans le deuxième cas, l'individu maintient le creux obtenu par l'*habitude* – comme dans le cas du « souci » où l'*habitude* sert l'optimisation d'une gestion de l'évènementialité. Autrement dit, je peux tout aussi bien m'attarder sur la conformité rassurante du chemin que j'emprunte chaque matin pour me rendre sur mon lieu de travail, comme je peux profiter de son habitude réglée pour me préoccuper de la météo et de l'ouverture – plus ou moins pertinente – de mon parapluie. Dans le premier cas je jouis d'un remplissement, dans le deuxième je profite d'un vide.

L'*habitude*, en somme, pourrait nous faciliter l'accès à une organisation modale qui régirait le jeu d'équilibre entre « l'énonciation » et la « perception », au cours de ce que nous appellerons une « énonciation perceptive ». Car si l'*habitude* s'envisage comme moyen de soustraire à l'expérience une partie de son énonciation, on peut supposer un nœud théorique entre les paires *énonciation/perception* et *conscience/non-conscience*. D'un côté l'*habitude* cherche à créer un vide lors de l'énonciation en acte et, de l'autre, ses passions amplifient le différentiel entre *énonciation* et *perception*³⁴¹. En d'autres termes nous pourrions dire que plus le contenu d'une habitude est passionné et intense, plus le vide qu'elle cherche à creuser est important. On supposera alors que les dynamiques de remplissement ou de maintien de vide n'en soient que plus manifestes. L'idée serait donc de trouver des cas passionnels exacerbés où il deviendrait possible d'observer le jeu modal entre les pleins-vides de l'*énonciation perceptive* pour mieux définir l'intentionnalité qui la traverse.

Faire plein : refus de la nouveauté et néophobie

Pour spécifier les articulations passionnelles entre remplissement (« faire-plein ») et maintien du vide (« faire creux »), commençons par considérer la *remémoration*. D'un premier abord, elle peut sembler d'une totale banalité : « Je me souviens de ceci », « Je me souviens de cela ». Ce « faire-plein », semble relever des habitudes les plus courantes et les plus anodines. Mais, dès lors qu'on envisage la *remémoration* comme une compétence, c'est-à-dire comme une fonction conscientisée devenue instrumentalisable, les choses peuvent prendre une tout autre tournure. En effet, si l'on considère un ensemble constitué de deux parties – un champ d'apparitions mémorielles d'un côté (répétitions) et un champ d'apparitions mondaines de l'autre (différences) –, comment

³⁴¹ On suppose ici que plus la passion est marquée, plus l'énonciation s'émancipe du matériau perceptif, c'est, en somme, l'empreinte de la subjectivité sur le donné de l'expérience.

détermine-t-on le rapport qui lie et organise les deux parties au sein d'un champ de conscience ? Ne doit-on pas supposer une organisation modale qui gèrerait ce rapport ? Ne doit-on pas voir un commerce qui se développe entre un « rapport proportionnel » d'ordre pragmatique (quantité d'apparitions mémorielles et quantité d'apparitions mondaines) et un « rapport de force » d'ordre passionnel (intensité des unes et des autres) ? Certaines manifestations passionnelles rendent compte d'une instrumentalisation du « pouvoir-faire-plein » qui semble être médié par la remémoration. La *néophobie*, par exemple, pourrait concerner une stratégie de saturation de l'expérience, dont le but est de neutraliser l'angoisse de la nouveauté. En somme, une façon de me détourner de la nouveauté consiste à remplir mon présent de souvenirs. De façon plus anecdotique, le *conservatisme* (à l'inverse du *traditionalisme*) ne peut-il pas se résumer en une idéologie rejetant, de principe, toute opportunité offerte par la nouveauté (ne peut être « bon » ou « juste » que ce qui est déjà-connu) ? Que l'on envisage un cas aussi serré que celui de la *néophobie* ou aussi large que celui du *conservatisme*, on peut y relever deux stratégies dérivées du « faire-plein » de la remémoration. Dans un cas comme dans l'autre ce « faire-plein » vise une embouchure de l'expérience en acte. Il nous faut bien reconnaître alors, une instance régulatrice capable d'amplifier une énonciation mnésique, de telle sorte à lui faire prendre le pas sur la perception mondaine.

Le sujet manifeste ici une instrumentalisation du « souvenir » en jouant de sa compétence à « faire-plein ». Dans ce cas, l'*habitude énonciative* serait « exploitée » en majorant l'apport mémoriel au cours de l'énonciation en acte. On reconnaît ici une lecture sémiotique des théories psychodynamiques du *déjà-vu* qui considèrent le phénomène comme un conflit modal entre une subjectivité agissante et une subjectivité désirante³⁴². Le refus de nouveauté, en précédant d'un remplissage du « tout » apparaissant, par des données mnésiques, pourrait constituer une hypothèse tout à fait viable du phénomène de *déjà-vu*. En effet, on pourrait y voir une stratégie de « gèle » des pratiques abductives par saturation de la fonction mnésique. Disons, en d'autres mots, que le refus de nouveauté organiserait des relations entre passé et présent tout à fait singulières, et tout autrement que ne le ferait la nostalgie ou la mélancolie. Pour ces deux dernières, le rappel et le maintien du passé dans le présent, cultivent un rapport tourné vers le passé. Le refus de nouveauté, lui, est dirigé vers l'avenir. Dans le premier cas le passé dénigre le présent, dans le deuxième il empêche un futur.

Faire creux : refus de l'ancienneté et néophilie

L'*oubli* a une fonction de tri en cela qu'il écarte du champ de conscience un certain nombre d'énonciations passées. L'*oubli* relève donc d'un « faire-creux ». Et, de la même manière que nous avons dit de la *remémoration* qu'elle pouvait saturer passionnellement l'ensemble du champ de conscience, nous pouvons dire du « faire-creux » de l'*oubli*, qu'il peut chercher à rejeter toute forme d'ancienneté. Dans ce cas, une instance modalisatrice « étouffe » toute remontée mnésique, et fait de l'entièreté du champ de conscience, un champ d'accueil de l'évènement. Remarquons également que l'attitude passionnelle du « faire-creux », peut s'envisager selon deux points de vue opposés ; celui d'une négation du passé, ou celui d'un appétit du présent. La négation

³⁴² En complément de celles présentées en (§1.4.1.3), voir A.S. Brown, *op. cit.*, p.121.

du passé est probablement ce qui facilite l'appétit du présent mais, symétriquement, un appétit pour le présent peut également me faire oublier l'intérêt d'un passé. Cette *néophilie*, donc, pourrait être vue comme une version « pathologique » du fameux *Carpe Diem* d'Horace. Nous pensons à l'exemple de P. Basso Fossali sur le « bungee jumping » (ou *suicide practice*) qui propose cette pratique comme stratégie d'instrumentalisation ludique du « ré-embayage sur une solidarisation poly-sensorielle renouvelée »³⁴³. Ici, le « savoir-faire » perceptif est momentanément étouffé au profit d'une redécouverte d'une « capacité adaptative ». C'est l'évènement du couplage corps-environnement qui devient, momentanément, le « tout » du champ de conscience. L'énonciation est ici radicalement écartée de l'expérience en ce sens que le corps est défié sur sa propre compétence à constituer le socle d'une énonciation. Nous pourrions d'ailleurs faire le lien avec notre exemple précédent au sujet du pianiste. Si ce dernier travaille le couplage corps-environnement en cherchant à annuler ses imperfections exécutives (il « creuse », à mesure, son énonciation motrice toute « gauche » d'une praxis inhabituée), l'adepte du *bungee jumping* radicalise cette approche en bouleversant les habitudes et automatismes perceptifs acquis ; il constate et revit un « ré-embayage » adaptatif. Ici c'est le dispositif lui-même qui « annule » le « savoir-faire » adaptatif que le sujet a acquis par répétitions. Si nous pouvons dire du pianiste qu'il s'inscrit dans un programme esthétique (émergence d'une forme de vie face à la partition) nous pouvons remarquer que le « bungee jumper » s'organise autour d'un programme existentiel (émergence du sentiment de vie face à la mort). Du reste, les pratiques sportives « à risques » ne sont-elles pas considérées – peut-être un peu grossièrement – comme relevant d'une forme d'instrumentalisation du danger, et de telle sorte à pouvoir « re-conscientiser » un sentiment de vie ? Dans ce cas, c'est le danger – défini dans l'anticipation du futur via l'expérience passée – qui doit être vaincu ; c'est-à-dire « étouffé », pour laisser le corps se jeter dans l'évènement qui l'interrogera dans sa plus radicale présence.

Le sujet manifeste ici une instrumentalisation de l'*oubli* en jouant de sa compétence à « faire-creux ». L'*habitude énonciative* est ici « combattue », de sorte que toutes répétitions qu'elle porte, soient minorées en diminuant, voire en annulant tout apport mémoriel. Le *déjà-vu* peut tout à fait être abordé par une radicalisation de l'*epochè* jusqu'à l'évènement du couplage corps-environnement. La présence corporelle mise en doute dans sa fonction médiatrice – puisqu'elle semble manifester un corps, ou se trouvant à deux endroits simultanément, ou capable de « diviser » la matière–, interroge le sujet sur sa propre « vivance » : « Suis-je vivant où suis-je victime d'une illusion de vie ? »³⁴⁴. Cette question qui « chahute » l'existence de l'individu pourrait être une des causes du sentiment de profonde angoisse rapporté par certaines personnes (§1.3.2.1). L'hypothèse suggère également l'importance d'un corps « vécu » qui ne serait pas simplement « senti ».

³⁴³ P. Basso Fossali, *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, p.54.

³⁴⁴ Un passage de H. Bergson dans *Matière et mémoire* rapporte cette notion épistémique d'impossible ubiquité : « La matière, en tant qu'étendue dans l'espace, devant se définir selon nous un présent qui recommence sans cesse, inversement notre présent est la matérialité même de notre existence, c'est-à-dire un ensemble de sensations et de mouvements, rien autre chose. Et cet ensemble est déterminé, unique pour chaque moment de la durée, justement parce que sensations et mouvements occupent des lieux de l'espace et qu'il ne saurait y avoir, dans le même lieu, plusieurs choses à la fois ». H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, rééd. Flammarion, 2012, p.187.

On peut concevoir le « ne pas faire creux » comme une fonction (non-intentionnelle) de limitation des poussées mnésiques³⁴⁵. Mais je peux également intentionnellement « ne pas faire-creux ». C'est-à-dire encombrer mon présent d'un passé quelconque en déjouant la fonction de limitation, pour favoriser les poussées. Emboliser son présent avec du passé, est une façon d'anesthésier l'expérience ; c'est-à-dire de ne pas en « souffrir » comme de ne pas en « jouir » (ou en d'autres termes, de ne pas la « vivre »). On s'inscrit alors clairement dans une stratégie passionnelle et dynamique qui viserait à figer le temps en refusant son changement. On trouve chez L. Binswanger, cité par N. Depraz, cette même logique dynamique dans la mélancolie :

[...] dans le discours du [...] « si-j'avais » ou du « si-je-n'avais-pas » il s'agit manifestement de possibilités vides [...] d'actes protentifs [...] qui doivent devenir des intentions vides [...] la protention se retire sans le passé, [...] la rétention se confond avec la protention³⁴⁶.

L'actualisation constante d'un futur qui n'a pas eu lieu est une façon d'anéantir tout futur, c'est à dire toute possibilité de changement. Raison pour laquelle, L. Binswanger indique que « la rétention se confond avec la protention ». Il y a ici quelque chose d'une lecture tragique du futur. Ne se réalisera toujours que ce qu'a prédit l'oracle puisque toute stratégie d'évitement n'aura pour seule conséquence que de ne mieux réaliser le discours passé³⁴⁷. Si d'autres illustrations viennent spontanément à l'esprit – la compulsion à la répétition n'est-elle pas une passion de l'embolisation ; l'obsessionnel n'est-il pas celui qui cherche à figer le temps³⁴⁸ ? – pourrait-on envisager l'hypermnésie comme une passion au même titre que l'asthme chez J. Fontanille³⁴⁹ ? L'étude resterait à faire. Mais, dans tous les cas, le sujet manifeste ici une instrumentalisation de l'activité mnésique, en jouant de sa compétence à « ne pas faire-creux ». Une compétence observable par le sujet dans le manquement accidentel à sa fonction de limitation des poussées mnésiques. L'habitude énonciative est ici « entretenue » de telle sorte à perpétuer la répétition pour « gêner » l'énonciation en acte.

On pourrait néanmoins tempérer cette proposition par une des hypothèses de R. Bodei. En effet, l'auteur prend à contre-pied, et de façon très originale, les visions nietzschéennes et freudiennes de *l'éternel retour*. Alors que ces derniers voient une répétition d'un passé traumatique cherchant – mais ne parvenant pas – à se « réparer » via le présent, R. Bodei voit dans le *déjà-vu* une possibilité de revivre continuellement un passé plaisant. Nous aurions alors d'un côté une pathologie du refus du changement et de l'autre une esthétique du passé qui passe par sa « romantisation ». Nous ne sommes pas tout à fait dans la mélancolie destructrice, ou bien dans la nostalgie douce-amère, mais dans le rappel apaisé et continu d'un passé joyeux. Le passé

³⁴⁵ Rappelons que nous avons suivi H. Bergson en posant pour principe que l'activité mnésique était constante au cours de l'expérience. H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, rééd. Flammarion, 2012.

³⁴⁶ L. Binswanger, (1960), cité par N. Depraz, *La conscience*, Paris, Armand Colin, 2002, p.103.

³⁴⁷ L'histoire d'Édipe étant l'exemple le plus connu de ces structures narratives oraculaires.

³⁴⁸ D. Lachaud, *L'enfer du devoir. Le discours de l'obsessionnel*, Paris, Denoël, 1995.

³⁴⁹ J. Fontanille « Les passions de l'asthme », *Nouveaux actes sémiotiques*, 6, 1989.

de S. Freud et F. Nietzsche appelle une réparation par le présent, le passé de R. Bodei se fait parfum phorique du présent. L'auteur prolonge cette idée en proposant de mettre en lumière deux versions du *déjà-vu* et de l'éternel retour :

Le premier assure au bienheureux un rachat des peines de ce monde grâce à une allégresse sans fin, mais exorcise, en exhumant un vieil anathème oublié, toute attribution d'un sens positif à l'éternel retour et au déjà-vu, condamnés en tant que tentation diabolique. Le second, pour ceux qui sont capables d'en supporter « le poids plus grand » et de changer « tout « cela fut » en un « ainsi je l'ai voulu » », promet au contraire *non alia sed haec vita sempiterna !* Le premier dédouble la vie et renvoie l'existence terrestre, pour son accomplissement, à l'existence céleste ; le second dit oui à cette vie unique, en la sanctifiant et en attribuant de la valeur et de la dignité à chacun de ses instants avec une sorte d'invitation péremptoire au *Carpe aeternita tem in momento !*³⁵⁰

L'hypothèse de R. Bodei, rapportée à notre approche de *l'habitude* (« passionnée » ou « comme passion »), reviendrait à dire que *l'habitude énonciative* est ici maintenue de telle sorte à entretenir le processus répétitif pour « alimenter/colorer » l'énonciation en acte. Mais, que le présent soit dysphorique ou euphorisé, il nous semble que dans les deux cas il perd en intensité.

Ne pas faire plein : refus de la permanence et dépersonnalisation

Un dernier cas doit être cité. C'est celui du « ne pas faire-plein ». À la différence du « faire-creux » qui conservait une forme statique en se manifestant davantage comme résultat d'une néophilie que comme procès en cours, le « ne pas faire-plein » semble suggérer un refus de permanence dans le temps. Cette passion mnésique pourrait se penser à travers la problématique de l'identité du sujet. Nous verrions alors à travers son attitude à « ne pas faire-plein », une peur de se reconnaître comme entité agissante et responsable dans le temps. La remarque s'applique tout autant à une responsabilité envers soi (espace psychique), qu'à une responsabilité plus frontalement morale ou éthique (espace inter-subjectif). Nous serions alors face à une phobie généralisée de la reconnaissance. Le sujet manifeste une instrumentalisation de la fonction de reconnaissance en jouant de sa faculté à « ne pas faire-plein ». Faculté observable par le sujet, à partir de l'attente de la reconnaissance engendrée par la *mnémé*. *L'habitude énonciative* serait ici « déjouée » de telle sorte que le processus répétitif n'aboutisse, dans l'énonciation en acte, qu'à la seule production de changement. Et donc, au refus de toute permanence ; c'est-à-dire de toute forme de reconnaissance. La distance affective qui caractérise une des facettes du *déjà-vu* est très souvent associée au phénomène de *dépersonnalisation*. *Dépersonnalisation* qui se différencie de la *déréalisation* en ceci que la première privilégie un rapport étrange à soi (rapport centripète) et la deuxième un rapport étrange aux choses (rapport centrifuge). Dans les témoignages du *déjà-vu* qui manifestent le phénomène de *dépersonnalisation*, on peut observer une distance affective qui va du simple sentiment d'étrangeté à une sorte d'actorialisation

³⁵⁰ R. Bodei, *La sensation de déjà-vu*. Paris, Seuil, 2008, p.178.

de l'identité : le sujet se voit, s'entend, et éprouve, tout à la fois, une individualité commune et une identité autre.

Cette remarque ouvre sur deux points qu'il nous faut à présent évoquer. Premièrement, l'identité du sujet se construit à travers sa propre reconnaissance. Et cette identité se reconnaissant, est l'instrument d'une reconnaissance plus générale du sujet et du monde avec lequel il interagit. La *dépersonnalisation* semble alors suggérer un problème concernant la permanence dans le changement. Deuxièmement, une modalité volitive semble s'actualiser simultanément sur l'énonciation et la perception au cours de l'énonciation en acte. Le désembrayage « s'enraye » dans son passage de la perception à l'énonciation, depuis un refus de l'assomption opérée sur l'identité agissante. Si je refuse de me reconnaître dans le temps, je me préviens d'avoir à assumer ce que j'ai fait ou ce que j'ai vécu.

Pour le moment, synthétisons déjà ce que nous avons dit concernant la gestion passionnelle des pleins-vides dans l'énonciation perceptive et ses manifestations conscientes. Le schéma ci-dessous pourrait rendre compte de nos observations :

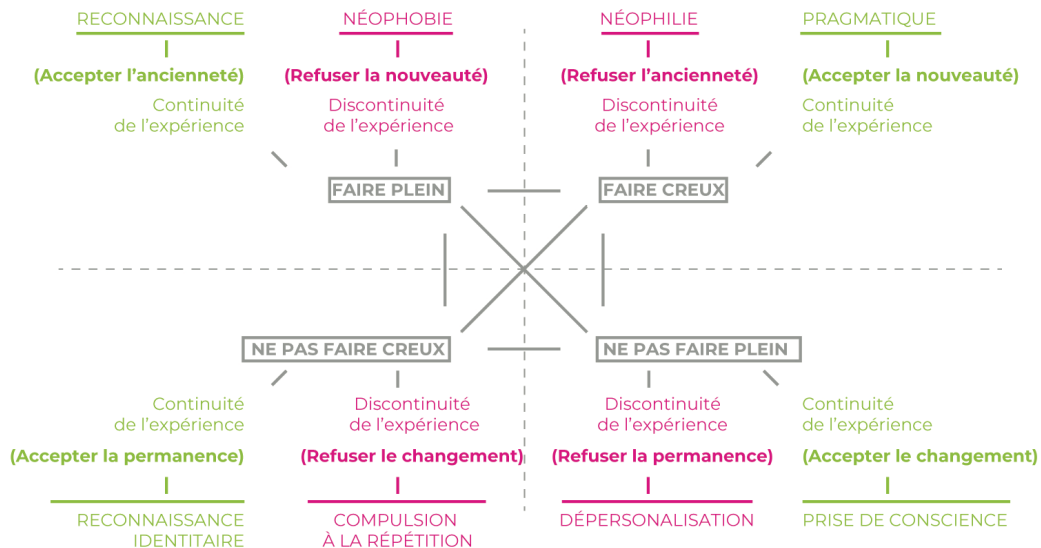


FIG. 10 : Figures passionnelles de la co-présence des données mnésiques et mondaines.

Rappelons que la dialectique de la différence et de la répétition montre en quoi un maximum de répétitions donne un minimum de différences. Plus un vécu se répète, plus il tend à s'actualiser comme automatisme ou comme habitude ; c'est-à-dire à passer sur un plan non-conscient. Les deux objectifs de ce passage hors du champ de conscience sont, (i) la fluidification de l'expérience à venir pour l'automatisme, et (ii) une économie de dépense énonciative pour l'habitude : le schématisme de la praxis suspend la nécessité d'une scénarisation actantielle ad hoc, promue par une énonciation locale spécifique. Dans les deux cas, ce passage de la différence sous le seuil de conscience n'indique pas l'absence d'une activité mnésique. Pour l'habitude cela revient davantage à la mise en place d'un creux dans l'expérience en acte de l'individu. Sur le plan sémiotique, ce creux peut être vu comme une soustraction de l'énonciation au cours de l'énonciation en acte, en ce sens que sa répétition concourt à la réduction de sa

différence propre. Nous parlerions alors « d'habitude énonciative ». Nous avons postulé que cette compétence à « faire-creux », (c'est à dire, d'une certaine manière à oublier), peut être instrumentalisée par le sujet dans un jeu modal qui distribue « faire-plein », « faire-creux », « ne pas faire-creux », « ne pas faire-plein » au cours de l'expérience en acte. Deux rapports peuvent être alors observés entre *l'habitude énonciative* et *l'énonciation en acte*. Dans un cas *l'habitude énonciative* est plus vive que *l'énonciation en acte* et la passion du sujet s'apparente à un refus de la *nouveauté*, ou à un refus de *changement*. Dans l'autre, *l'habitude énonciative* est moins vive que *l'énonciation en acte* et la passion du sujet s'apparente à un refus de *l'ancienneté*, ou à un refus de la *permanence*. Dans le cadre d'une étude des passions mnésiques – c'est-à-dire qui comprend une instance volitive plus ou moins délibérée du sujet –, nous dirons plutôt que l'habitude énonciative est « majorée » ou « minorée » dans son rapport à l'énonciation en acte. Quatre ensembles peuvent être alors observés.

Le « faire plein » de *l'habitude énonciative* majorée, peut prendre en charge des stratégies de saturation de l'expérience par la *mnésie*. Il s'agit d'instrumentaliser la fonction de *l'habitude énonciative* en en faisant une passion qui « bouche » la continuité de l'expérience. C'est parce que je suis conscient d'être capable de me rappeler que je m'emploie à me rappeler plutôt qu'à percevoir le présent. La passion vient « piocher » des contenus statiques : refuser la *nouveauté* par actualisation de *l'ancienneté*. Le *déjà-vu* pourrait s'apparenter à ce type de stratégies en ce sens qu'il est souvent manifesté à travers un « gel » momentané des pratiques ; en l'occurrence, à travers une saturation des rappels mnésiques cherchant à identifier le souvenir. Dans ce cas, la fonction de *l'habitude énonciative* pourrait être prise comme stratégie d'échappement à *l'énonciation en acte*. Ce qui me trouble peut être étouffé par une recherche instrumentalisée de sa cause. Je me mets en quête de ce que j'ai déjà défini comme inexistant. Je sature donc mon présent d'une recherche vaine qui a pour effet « d'écarter » ce qui m'a troublé.

Le « ne pas faire-creux » de *l'habitude énonciative* majorée peut prendre en charge des stratégies d'entretien de la répétition au cours de l'expérience. Dans ce cas, le sujet instrumentalise la fonction de l'habitude en la transformant en une passion « d'embolisation » de l'expérience. La passion « maintient » des contenus dynamiques mais dans ce qu'ils se recouvrent : refuser le *changement* par entretien de la *permanence*. Le *déjà-vu* pourrait s'en rapprocher en cela qu'il actualiserait *l'éternel retour*. C'est à dire faire de ce qui pourrait faire changer (retour) une permanence (éternel). Le principe de reconnaissance n'est alors plus possible puisque seul le processus est conscientisé et laisse les contenus qu'il est susceptible de produire hors du champ. Le principe est tout autant valable pour les versions pessimistes et optimistes de *l'éternel retour*. Chez F. Nietzsche et S. Freud, il se présente sans relâche dans une volonté de rémission via un présent qu'il entrave. Chez R. Bodei, il se présente continuellement comme promesse d'intensification phorique d'un présent qu'il contribue à « a-phoriser ».

Le « faire-creux » de *l'habitude énonciative* minorée, peut prendre en charge des stratégies de valorisation du couplage corps-environnement. Ici le sujet instrumentalise la fonction de *l'habitude énonciative* en « libérant » l'expérience de toutes présences mnésiques. La passion écarte les contenus statiques : refuser *l'ancienneté* en n'actualisant plus que la *nouveauté*. Le *déjà-vu* peut s'y apparenter en ceci que le couplage corps-environnement, qui enracine le sujet dans le monde, est suspecté

d'un défaut de médiation. Deux scènes me sont données comme rigoureusement identiques, c'est donc que, ou mon corps s'est dédoublé, ou mon corps divise la matière. Dans le cas d'une lecture passionnelle de ce phénomène, on pourrait proposer que le sujet mette en suspens – plus ou moins consciemment – tout apport mnésique lors de l'expérience pour réinterroger le couplage de son corps avec l'environnement – et par prolongement la véracité de sa propre existence. L'hypothèse entretient quelques rapports avec l'approche bergsonienne, à savoir le *déjà-vu* comme avertissement d'un relâchement de l'attention à la vie qui peut conduire à des pathologies plus graves³⁵¹. Si pour H. Bergson il s'agit d'une forme d'alerte de l'organisme, notre raisonnement proposerait qu'il puisse être activé intentionnellement ; par simple ludisme, ou dans une perspective plus sérieuse et existentielle.

Le « ne pas faire-plein » de l'*habitude énonciative* minorée peut prendre en charge des stratégies de refoulement ou de diversion identitaire. Dans ce cas, le sujet instrumentalise la fonction de son *habitude énonciative* pour fluidifier excessivement l'expérience. La passion « alimente » des contenus dynamisants et empêche toute « adhérence », c'est à dire toute assumption : refuser la *permanence* en amplifiant le *changement*. Le *déjà-vu* s'en rapproche en ceci qu'il semble « décentrer », voire « scinder » l'identité du sujet. Le phénomène de *dépersonnalisation* en est une de ses manifestations. Le sujet ne se reconnaît plus d'un moment à l'autre parce qu'il ne s'inscrit plus dans le cours de l'expérience. Dans le cas d'une instrumentalisation, le *déjà-vu* se résumerait à une passion de « l'anesthésie » identitaire. On peut poursuivre en disant que c'est sur ce point que le *déjà-vu* se différencie du malaise vagal et du vertige. Le couplage corps-environnement est, dans le cas du *déjà-vu*, toujours fonctionnel et opérant.

Notons à titre de remarque théorique que la partie haute du carré et sa partie basse, à savoir des contenus statiques d'une part (relatifs à « être » remplis ou creusés) et des contenus dynamiques d'une autre part (relatifs à un « remplissement » ou un « vidage ») mériteraient d'être comparées à la distinction des propositions statiques et génétiques de la phénoménologie husserlienne.

La passion, telle que nous l'avons décrite, concerne un vouloir non-délibéré et orienté sur les actions de « vidage » ou de « remplissement » propre à l'énonciation en acte. Il ne s'agit pas d'une pure fonction pragmatique puisque, d'une certaine manière, tous les cas que nous avons évoqués manifestent une volonté du sujet. Mais précisons : une volonté passée sous le seuil de conscience par l'*habitude*. Dans un premier temps, un « vouloir-faire sens » sur « ce qui fait question » et se répète, se transforme en *habitude énonciative* qui creuse (ou a creusé) l'expérience. Dans un second temps, l'observation de ce mécanisme comme « pouvoir » donne lieu à un « vouloir-instrumentaliser ». La répétition de ce « vouloir-instrumentaliser » se transforme en *habitude énonciative* en faisant passer son activité sous le seuil de conscience. À titre de remarque, nous demandons où se trouve le point de basculement qui fait passer la petite « habitude innocente », à « l'habitude féroce » pouvant mener à certaines pathologies.

³⁵¹ H. Bergson, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, op. cit., p.42.

2.3.4.2 Modalités volitives et aspectualités intentionnelles

Vouloir abrégé et ne pas pouvoir faire creux : inchoativité mnésique

Si nos propositions précédentes avaient cet avantage de mettre en lumière certains mécanismes mnésiques, elles avaient également ce désavantage de décrire un peu trop linéairement l'*intentionnalité* à laquelle ils sont associés. Il nous faut à présent prendre en considération la dynamique des phénomènes mnésiques et les différents jeux d'apparitions conscientes de leurs phases. Prendre la question par la modalité volitive pourrait nous être utile en ceci qu'elle semble opérer, par l'entremise de l'habitude, à la frontière du *conscient* et du *non-conscient*. L'*intention* correspond, d'un côté, à un vouloir délibéré et l'*intentionnalité*, de l'autre, renvoie à un vouloir non-délibéré. On remarque également que faire passer ce vouloir sous le seuil de conscience peut être plus ou moins délibéré. Lorsque l'objectif est d'ordre pragmatique, on peut convenir qu'il soit délibéré. En revanche, lorsqu'il s'agit d'un passage qui s'articule avec une passion, la délibération est beaucoup moins évidente.

L'oubli, bien qu'il relève d'une compétence – voir d'une nécessité pragmatique et psychique – à « faire-creux », entretient un lien très particulier avec l'intensité volitive du sujet. Nous l'avons déjà évoqué précédemment ; on peut aisément remarquer que plus on cherche à oublier un événement, plus il tend à s'ancrer dans le *champ de présence*. Sur le plan aspectuel, si le « vouloir faire-creux » est intensifié, la présence du vécu concerné s'aspectualisera sur un mode duratif. Nous voyons alors deux scénarios où la durativité peut se manifester. Premièrement, le redoublement affectif renforce la profondeur mnésique du contenu ; le sujet s'acharne à oublier et crée, de ce fait, parallèlement, le souvenir d'un souvenir qui lui sera associé (par exemple, le souvenir d'un souvenir difficile à oublier). Deuxièmement, la réactualisation du contenu, à chaque échec du programme d'oubli, maintient l'épisode à fleur de conscience ; « C'est bien ça que je cherchais à oublier ? Oui c'est bien ça ! ». Étrangement, c'est donc une atonie volitive qui performe au mieux le programme de l'oubli puisque, comme on vient de le voir, le « vouloir faire-creux » se solde par un « ne pas pouvoir (vouloir) faire-creux ».

Ces remarques semblent nous indiquer qu'un vouloir *non-conscient*, ou, à la rigueur très faiblement *conscient*, puisse jouer un rôle déterminant au moment du tri des apparitions mondaines et mnésiques. Est-ce à dire qu'il s'agit là d'un automatisme tel que nous l'avons présenté plus haut ? Il est clair que dans le cas où nous chercherions à développer notre compétence à l'oubli, la motricité ne semble pas réellement pertinente. Reléguer cette tâche à un automatisme moteur n'a pas beaucoup de sens. On n'entraîne pas sa motricité à l'oubli comme on l'entraîne à l'effectuation d'un geste. Cependant, il nous faut bien envisager quelque chose comme une instance capable d'un « savoir-faire » – qui ne peut être alors que cognitif – et qui effectue, en quasi-autonomie, des opérations de tri sur les substrats mondains et mémoriels conscientisés.

En regard des deux questions majeures que cette observation soulève, (i) dans quelle mesure une atonie volitive peut-elle encore être considérée comme consciente, (ii) par quels moyens plus ou moins conscients cette instance s'est-elle autonomisée, nous proposons d'associer le terme plus neutre d'*intentionnalité* à ce vouloir atone qui

articule énonciation et perception dans le programme de l'oubli. En somme, nous pourrions dire que le processus d'oubli n'est efficace que par une absence d'énonciation consciente.

Vouloir prolonger et ne pas pouvoir faire plein : terminativité du déjà-vu

Voyons si, réciproquement, un « ne pas pouvoir (vouloir) faire-plein » pourrait nous renseigner sur ce que nous avons identifié comme une instance cognitive autonome opérant dans l'oubli.

Une des spécificités phénoménologiques du *déjà-vu* est son caractère fuyant. Alors que la recherche volontaire de l'oubli aboutit à une durativité du contenu de l'expérience, le *déjà-vu*, lui, dans sa recherche de durativité engendre une terminativité. Plus le sujet cherche à faire durer le phénomène, plus vite il disparaît. L'intensité volitive dirigée sur le vécu du *déjà-vu* est donc corrélative de la disparition du phénomène. On peut alors surprendre encore une fois, une instance indépendante du vouloir conscient du sujet. Une instance autonome se manifeste à la conscience de l'individu à travers sa capacité d'énoncer phénoménologiquement un matériau qui ne lui est pas encore apparu. Il ne s'agit pas d'une réflexivité courante effectuée sur un perçoit mais d'une demande d'assomption sur un matériau déjà assumé. Subitement, le sujet prend conscience qu'une énonciation s'émancipe de sa propre intention énonciative dirigée ; d'où le trouble particulier du phénomène, et le conflit énonciatif qu'il actualise. Qui a énoncé – et donc a assumé – ce qui m'est donné d'être assumé ?

Dans la lignée de H. Bergson qui faisait du phénomène de *déjà-vu* un « avertissement » annonçant des manifestations pathologiques du relâchement à l'élan vital, nous pourrions faire remarquer que le *déjà-vu* semble être conscientisé par mise en contraste d'une « énonciation habitué ». Il ne s'agit plus ici d'une « habitude énonciative » au sens où celle-ci pourrait être démasquée par un trait de caractère ; affectif, passionnel ou éthique. L'énonciation habitué concernerait davantage une « éducation³⁵² » perceptive. On pourrait dire que l'énonciation habitué relève d'une habitude « de » l'énonciation « de » la perception. Et, c'est par l'habitude d'une énonciation de la perception que le *déjà-vu* est conscientisé comme inhabituel. On pourrait alors dire que le *déjà-vu* est vécu comme inhabituel parce que l'habitude « énonciative » et « perceptive » dont il dépend, sont inhabituellement conscientisées. En somme, un « savoir-faire » conscientisé relève d'une anomalie et dénonce son contenu expérientiel.

On peut remarquer deux choses. Premièrement, l'habitude énonciative que nous avons étudiée précédemment est bien relative à des traits passionnels et phoriques ; elle fait passer sous le seuil de conscience une façon singulière de « s'assumer » dans le monde. Deuxièmement, l'énonciation habitué que nous venons d'évoquer concernerait une disposition du sujet ; elle fait passer sous le seuil de conscience une certaine façon de « saisir » le monde.

³⁵² Nous préférons le terme « éducation » à « apprentissage ». Il nous permet de souligner la dimension culturelle que contient l'apprentissage cognitif.

2.3.4.3 Modalités volitives et intentionnalité, contre-programmes et replis

Vouloir ne pas vouloir et insomnie : intention de non-intentionnalité

Un dernier cas peut être envisagé pour étayer notre recherche autour de la modalité volitive dans l'articulation entre énonciation et perception. Si nous avons dit du corps qu'il n'exercerait aucune influence sur la faculté d'oublier un contenu conscient, il peut en revanche, faire de son relâchement, une des compétences nécessaires à la mise en sommeil d'un individu. En effet, l'*insomnie* montre bien en quoi une « crispation » volitive – dans la même lignée qu'un acharnement à l'oubli –, favorise un contre-programme : plus je cherche à m'endormir moins j'y parviens. L'*énonciation habitué* trouve alors dans l'*insomnie* un nouveau cas de pertinence. Au cours du phénomène de *déjà-vu*, l'*énonciation habitué* semblait manifester son autonomie intentionnelle en présentant à la conscience du sujet un matériau réflexif déjà assumé. On pourrait dire de l'*énonciation habitué* qu'elle est performante dans sa propre intention à « faire sens » ; c'est-à-dire en s'émancipant d'une assomption subjectale. Dans le cas de l'*insomnie* – et si l'on accepte que la mise en sommeil relève d'une atonie perceptive –, l'*énonciation habitué* montre en quoi elle est normalement performante dans sa propre intention à « défaire le sens »³⁵³.

Il y a donc, au sein de l'*énonciation habitué* qui règle la mise en sommeil du sujet, un jeu triple entre les paires [tension/relâchement] du corps, [tonicité/atonie] volitive du sujet et [concentration/dilatation] du sens. Le relâchement corporel, l'atonie volitive et la dilatation du sens, se nourrissent mutuellement jusqu'au point de basculement qui fait disparaître un *champ de conscience*. C'est, en somme, le processus hypnagogique qui mène de l'état d'éveil à l'état de sommeil. Mais il suffit que la tonicité volitive augmente légèrement pour entraîner conjointement la dynamique sémantique et la dynamique corporelle – qui passent respectivement d'une dilatation à la concentration et d'un relâchement à la tension – vers une organisation modale qui actualise un contre-programme. Lors d'une *insomnie*, si l'on dirige son attention sur son propre corps, on s'aperçoit qu'en dépit d'une volonté de relâchement qui participe du rituel d'endormissement, le corps s'est retendu entre temps. Ici ce n'est pas l'attention portée sur le corps qui l'a immédiatement retendu, mais l'intensité volitive qui en cherchant à performer le programme de mise en sommeil, a participé à réactiver les tensions musculaires nécessaires à une concentration sémantique, elle-même nécessaire à la conscientisation du programme (et probablement à celle requise pour l'évaluation de son échec). La mise en sommeil semble alors se réaliser à travers un syntagme modal de type « savoir ne pas vouloir ».

Alors que l'acharnement à l'oubli actualisait un contre-programme par une mise en présence qui pointe le contenu à oublier, la volonté de s'endormir favorise le contre-programme par une mise en présence qui pointe l'expérience du programme même, c'est à dire la recherche d'indéfinition de contenus. On observe effectivement une différence selon que l'intention est portée sur un contenu ou sur un programme. L'oubli pointe un contenu défini, l'*insomnie* pointe un programme d'indéfinition de

³⁵³ On pourrait d'ailleurs noter que ce délitement sémantique, en affaiblissant la fonction sémiotique (l'efficacité relationnelle entre expression et contenu) pourrait justifier les jeux de métonymie et de métaphore des apparitions oniriques.

contenu. L'*insomnie* se caractérise donc par une forme « d'intention de non-intentionnalité ».

Ne pas pouvoir ne pas vouloir et déjà-vu : intention d'intentionnalité

Il nous semble alors que l'*insomnie* propose un cas tout à fait remarquable. Ne pourrait-elle pas se proposer, en miroir du *déjà-vu*, comme une sorte de matrice expérientielle qui, appliquée au phénomène, pourrait le faire durer ? Bien que nous n'ayons pas trouvé de traces d'une telle hypothèse, cherchons tout de même à en préciser l'idée. Premièrement, nous avons conclu qu'une recherche de prolongation du phénomène de *déjà-vu* « vouloir faire-plein » aboutissait à sa disparition. Observons que le « ne pas pouvoir faire-plein », auquel mène cette tentative, semble porter sur les contenus que l'expérience produit (les mots et phrases prononcées, les gestes des acteurs, le(s) détail(s) d'un objet ou d'une scène). Deuxièmement, l'*insomnie*, de son côté, rend compte d'un « vouloir ne pas vouloir faire-plein » du sujet, qui échoue et est confronté à un « ne pas pouvoir ne pas vouloir ». L'accent est mis ici sur le processus. Les contenus perceptifs n'ont que peu d'importance. Par exemple, lors d'un programme de relâchement corporel, la perception est portée sur les indices de relâchement du corps, davantage que sur les contenus perceptifs qu'un corps relâché produit. Le programme de rémission de l'*insomnie* – à savoir la réussite d'une mise en sommeil volontaire et délibérée – pourrait proposer l'organisation intentionnelle capable de réapprendre ce « savoir ne pas vouloir ». L'hypothèse voudrait alors qu'à l'intersection des paires conscience/non-conscience, énonciation/perception, tension/relâchement, ce « savoir ne pas vouloir » soit capable de faire durer le phénomène de *déjà-vu* lorsqu'il se produit³⁵⁴.

2.3.4.4 De l'intentionnalité à l'attentionnalité

Voilà donc le problème. Ces trois exemples montrent en quoi la notion d'*intentionnalité* ne peut pas se doubler d'une *intention*. Le *Tip Of the Tongue*³⁵⁵ montre, par exemple, ce en quoi une *intentionnalité intentionnée* fait problème ; la volonté de remémoration d'un mot oublié accentue sa difficulté de rappel (pointage sur le contenu). Le *déjà-vu*, en relevant d'une *intention d'intentionnalité*, révèle en quoi une volonté de prolonger un processus en cours en favorise sa disparition. L'*insomnie*, de son côté, problématise l'*intention de non-intentionnalité* ; la volonté d'endormissement prolonge la phase d'éveil (pointage sur le processus).

³⁵⁴ Pourrait se dessiner alors une étude se concentrant sur l'organisation intentionnelle des insomniaques et/ou les éventuels outils cognitifs qui leur sont proposés pour déjouer une intention piégée dans les jeux de tensions-relâchements au moment de l'endormissement. L'objectif secondaire, étant de développer un « savoir-faire » cognitif capable d'étirer le phénomène sur la durée lorsqu'il se produit (durant l'aura pré-crise des épileptiques TLE, par exemple) et faciliter son observation phénoménologique. Notre proposition prolonge celle faite par N. Depraz concernant l'auto-antécédence et l'apport de sa phénoménologie dans le cadre de l'anticipation d'indices pré-crise chez les épileptiques. Voir F.J. Varela, & N. Depraz, « Au cœur du temps : L'auto-antécédence II », *Revue de l'Association pour la recherche cognitive*, 2003.

³⁵⁵ Tip Of the Tongue (TOT, mot sur le bout de la langue). Un phénomène très étudié dans les sciences cognitives qui traitent de métacognition. Voir : A.S. Brown, « A review of the tip of the tongue phenomenon », *Psychological bulletin*, 109, 1991, p.204-223.

Il faut alors envisager une autre instance pouvant prendre en charge cette forme paradoxale d'*intentionnalité*. On peut trouver chez N. Depraz toute une réflexion autour du phénomène d'attention dont nous souhaiterions tirer profit. Elle écrit dès les premières pages de son ouvrage :

[...] on passe d'un « aller chercher » à un « laisser venir³⁵⁶.

Dans ce passage, une des spécialistes de la phénoménologie husserlienne, nous invite à distinguer une approche « réflexive » d'une approche « vigilante » de l'expérience. On peut remarquer que « l'aller chercher » évoqué par la phénoménologue, concorde avec ce qu'on avait identifié comme un « vouloir faire-plein » ou, en d'autres termes, une *intention d'intentionnalité*. Le « laisser venir » pourrait être, quant à lui, rattaché au « vouloir ne pas vouloir », ou mieux, le « savoir ne pas vouloir » que nous avons thématiqué à travers l'*insomnie* et que nous avons identifié comme une *intention de non-intentionnalité*. « L'aller chercher » correspond au schéma circulaire réflexif de la perception et de l'énonciation. Sa téléologie est orientée sur – et motivée par – la production d'un contenu. Le « laisser venir », en revanche, semble se placer dans une sorte d'entre-deux. Une intention est présupposée – dans le « laisser » – mais elle semble s'effectuer, sémiotiquement parlant, comme une saisie visée qui, en n'étant pas anticipée, modifie l'ordre habituel de l'intentionnalité comme projet. Entre l'observateur qui « assiste » (venir) et l'acteur qui « programme » (laisser), il y a une actantialité qui change de diathèse³⁵⁷, une diathèse moyenne : « se réaliser ». Sur un plan dialectique on pourrait parler d'une « ouverture » dans la « fermeture » ou bien d'une « dilatation » dans la « concentration ». La téléologie du « laisser venir » semble moins définitive quant à la nature de son objet ; ce dernier pourrait tout autant relever d'un contenu statique que d'un processus expérientiel dynamique.

N. Depraz propose d'examiner le phénomène d'*attention* pour en faire un outil phénoménologique alternatif à la tradition réflexive.

Le phénomène de l'attention, contrairement à la conscience, contient en lui-même une dimension méthodologique inhérente à sa phénoménalité : être attentif recèle sa propre attention immanente à l'attention, augmentation légère d'être sans surenchère réflexive ni spéculative, ce qui permet d'éviter de dissocier, de façon naïve, description, pratique, exploration, d'une part, et réflexion sur la description, savoir de la pratique, thématisation de l'exploration, d'autre part³⁵⁸.

Elle aboutit à un principe de « vigilance » comme l'aboutissement d'une *épochè* en trois phases.

Nous avons baptisé le foyer de ce mécanisme du terme *d'épochè*, en reprenant le terme même de la méthode de Husserl et en lui

³⁵⁶ N. Depraz, *Attention, vigilance*, Paris, PUF, 2014, p.41

³⁵⁷ J.-F. Bordron, « Vie(s) et diathèses », *Actes sémiotiques* [en ligne], 115, 2012.

³⁵⁸ N. Depraz, *Attention, vigilance*, Paris, PUF, 2014, p.55.

conférant une teneur pratique et expérientielle. Nous avons désigné ces trois mouvements par le terme dynamique de « phases » ; la première correspond à une suspension préjudicielle, possibilité de tout changement dans le type d'attention que le sujet prête à son propre vécu ; elle représente une rupture par rapport à notre attitude spontanée, à réactiver à chaque étape avec une qualité différenciée ; la deuxième est une phase de redirection, de conversion de l'attention de l'« extérieur » à l'« intérieur » ; la troisième se définit comme lâcher-prise, espace d'accueil et d'ouverture³⁵⁹.

On retrouve une concordance structurelle avec l'*insomnie*. Le « vouloir » tonifié et dirigé sur la compétence de mise en sommeil crée « une rupture par rapport à une attitude spontanée ». La conscientisation des indices de relâchement corporel pourrait correspondre à cette « conversion de l'attention de l'extérieur à l'intérieur ». Et, pour finir, au rituel de mise en sommeil – qui entraîne le contre-programme d'insomnie – on pourrait faire correspondre l'échec du « lâcher prise ». Les trois phases sont similaires bien qu'elles engendrent deux issues différentes. Dans un cas, la *vigilance* couronne la séquence, dans l'autre l'*insomnie* en manifeste un échec.

Elle poursuit quelques lignes plus loin :

L'obstacle de cette dernière phase réside dans la nécessité de traverser *un temps vide d'absence de prise sur des données immédiatement disponibles*. Le premier renversement est la condition du second. Mais le premier reste régi par la distinction intérieur/extérieur, c'est à dire par un dédoublement duel, et comporte une teneur d'activité volontaire ; le second se caractérise comme une disposition d'attente réceptive *qui permet de conjurer la dualité rémanente du premier renversement*.³⁶⁰

On retrouve, ici encore, une correspondance directe avec notre approche par le « faire-creux » de l'*habitude énonciative*. Cette dernière se voit barrée par le « ne pas pouvoir faire-creux » rencontré dans l'*insomnie* ; comme si l'activité volontaire du premier mouvement avait, dans le cas de l'*insomnie*, fait remonter (à la conscience) l'aptitude à effectuer non-consciemment le deuxième.

Tout nous pousse donc à faire correspondre à cette instance volitive, que nous avons examinée à travers une *habitude énonciative* et une *énonciation habituée*, les spécificités propres au phénomène d'*attention* ci-dessus décrit. Premièrement, il s'agirait d'une *attention* capable de soutenir une *intention* dans l'effectuation conscientisée d'un « savoir-faire » non-conscient – une *habitude énonciative* – (on raisonne ici en termes de processus). Deuxièmement, cette *attention* relèverait d'une « mise en attention » – une *vigilance* dans les termes de N. Depraz –, capable d'accueillir des différences phénoménales au sein d'une *énonciation habituée* (on raisonne ici en termes de contenus).

³⁵⁹ N. Depraz, *Attention, vigilance, op. cit.*, p.41.

³⁶⁰ N. Depraz, *Attention, vigilance, op. cit.*, p.41. Nous soulignons.

*Énoncé et énonciation désolidarisés, production d'un discours qui cherche à ne pas s'énoncer
(insomnie) Vs recherche d'une énonciation qui s'est déjà prononcée (déjà-vu)*

L'habitude joue donc un rôle dans ce que nous pourrions appeler une « économie énonciative ». Ce montage permet de faire passer sous le seuil de conscience, au moment de l'énonciation perceptive, la partie énonciative mémorielle à laquelle cette dernière se rapporte. La mise en évidence d'une *énonciation habitué* nous a permis de relever le rôle que cette habitude peut tenir au sein de l'énonciation perceptive. Ensuite, l'examen de certains comportements passionnels nous a révélé l'instrumentalisation de cette *énonciation habitué* ; on les a décrites comme des *habitudes énonciatives*. Pour finir, nous avons remarqué que le repli de la dernière sur la première, pouvait engendrer des effets indésirables comme en témoignent le *Tip Of The Tongue (TOT)*, l'*insomnie* ou le *déjà-vu*. Cette dernière observation nous a finalement conduit à considérer le phénomène d'*attention*.

Alors que nous nous sommes intéressés jusque-là à la forme passionnelle que peuvent prendre des articulations de l'habitude sur l'énonciation, nous souhaiterions à présent nous concentrer sur ce qu'elles peuvent avoir de pragmatique. Nous aborderons ce point par leurs disfonctionnements. En désolidarisant l'énonciation de son énoncé, l'*insomnie* et le *déjà-vu* proposent deux figures de ce disfonctionnement. D'un côté, l'*insomnie* pourrait être vue comme la « production d'un discours cherchant à ne pas s'énoncer » et, de l'autre, le *déjà-vu* pourrait être abordé comme la « recherche d'une énonciation qui s'est déjà-prononcée ». On voit bien qu'il y a dans les deux cas une organisation intentionnelle qui traverse le *plan conscient* et le *plan non-conscient*. Mais, sa formulation syntagmatique est vécue comme « problématiquement discontinue ». Le jeu des contenus et des processus perceptifs qui suivent une circularité à priori réglée, passent inhabituellement au-dessus ou en dessous d'un seuil de conscience.

Dans les deux cas, l'*énonciation habitué*, réglée pour produire des énonciations vides, échoue et produit des contenus perceptifs conscientisés (donc pleins). Ces contenus perceptifs qui devraient rester sous le seuil de conscience, viennent perturber le retour du processus énonciatif sur le plan *non-conscient*. Dans le cas de l'*insomnie*, l'*habitude énonciative*, par les contenus qu'elle fait remonter consciemment, empêche ce qu'elle devrait faciliter, c'est à dire qu'elle perturbe sa propre économie énonciative (production de contenus vides). Dans le cas du *déjà-vu*, c'est l'*énonciation habitué* qui cherche à faire ce qu'elle a déjà effectué. En se conscientisant, elle obstrue sa propre fluidité expérientielle. La gestion de la *contingence* devient problématique parce que l'occurrence se confond avec l'éventualité. Dans un cas comme dans l'autre, la possibilité de retour de l'énonciation perceptive sur le plan *non-conscient*, via ses différents types d'habitudes, est suspendue. Ce disfonctionnement de « l'habitude » – ou comme *habitude énonciative* ou comme *énonciation habitué* – ouvre sur une autre problématique. En effet, la conscientisation d'un processus normalement *non-conscient* questionne l'articulation entre *conscience* et *attention*. On pourrait dire, par exemple, que l'*insomnie* renvoie à une « conscience de la non-attention » ; je sais que je suis capable de m'endormir. Et réciproquement, on pourrait relever le *déjà-vu* comme la formulation d'une « non-conscience de l'attention » ; je m'aperçois (après-coup) d'une instance effectuant.

*Basculement pragmatique :
conscience de la non-attention et non-conscience de l'attention*

Un exemple plus évident pourrait rendre compte de cette articulation entre *conscience* et *attention*. Si je dévale les escaliers je peux, tour à tour ; être *conscient* que je n'ai pas prêté jusque là – et que je ne prête pas tout à fait encore – *attention* à la cadence de mon pas, réglé sur la morphologie des marches. Je suis donc *conscient* de ma *non-attention*. Je peux en déduire également que j'étais, jusqu'alors, *non-conscient* de l'*attention* nécessaire à cette effectuation motrice.

Un autre exemple citer par N. Depraz dans son ouvrage sur la vigilance rend compte, peut-être encore plus explicitement, de cette organisation attentionnelle :

D'ailleurs, on constate bien, empiriquement, la difficulté pragmatique, voire l'impossibilité à être attentif à la fois à la signification et aux mots de la langue. Dans le cas de la relecture d'épreuves, l'attention est tournée volontairement vers la correction de la langue et détournée du sens, auquel nous sommes naturellement portés³⁶¹.

On voit alors comment l'*attention* traverse et organise des points de passage entre les différents plans évoqués. Au même titre que nous sommes naturellement portés sur le sens des mots, plutôt que sur les règles dont ils dépendent, nous sommes naturellement enclins à dévaler les escaliers, plutôt qu'à étudier les lois physiques qui régissent son bon déroulement. L'*attention* peut donc elle-même être « habituée ». Et elle traverse les quatre plans (corps, environnement, sujet, monde). Rien n'empêche d'ailleurs de penser qu'elle tient l'ensemble ; je peux descendre les marches d'un escalier tout en continuant de relire un brouillon de ma thèse. Dans cette configuration, je peux diriger mon *attention* sur chacun des plans, et conscientiser leur effectuation « attentionnée » mais « non-attentionnelle » : (i) l'interaction de mon pas avec les marches ; (ii) le sens des mots que je lis ; (iii) la conformité de leur rédaction ; (iv) le voyage ferroviaire qui m'attend.

« Être attentif », c'est tout à la fois une activité immanente au sein de notre expérience et un regard (modulateur, gradué et intensificateur) portée sur celle-ci³⁶².

Une remarque importante reste à faire. C'est, finalement, l'argumentation qui justifierait le choix que nous avons fait de subsumer le phénomène d'*attentionnalité* à celui d'*intentionnalité*. L'*attention*, selon la proposition de N. Depraz et à partir d'une relecture de E. Husserl, permet de résoudre la difficulté que nous avons soulevée concernant les effets indésirables d'une *intentionnalité intentionnée* (TOT), d'une *intention d'intentionnalité* (déjà-vu) et d'une *intention de non-intentionnalité* (insomnie). Reprenons rapidement ce que l'on a dit précédemment. Si l'on accepte que l'*intentionnalité* relève d'une forme d'*énonciation habituée* (sans qu'elle prenne tout à fait le pli d'un automatisme), et que l'on dirige alors sur elle une *intention* délibérée d'actionner

³⁶¹ N. Depraz, *Attention, vigilance, op. cit.*, p.230.

³⁶² N. Depraz, *Attention, vigilance, op. cit.*, p.65.

sa faculté, on observe la formation d'un contre programme qui vient bloquer sa propre habitude et donc, sa propre efficacité. On pourrait dire que l'on se trouve dans un des pièges de l'approche réflexive : l'*intention* du sujet qui cherche à se distancer d'un « savoir-faire » pour mieux en faire usage, devient contre-productive. L'effort cognitif nécessaire à la réflexivité, engendre une augmentation de l'intensité volitive au sein du processus habitué qu'elle cherche à activer. On est sur un modèle de linéarité circulaire qui s'est piégé dans sa circularité. L'*attention*, en revanche, et en cela qu'elle se constitue davantage comme un processus de focalisation à l'intérieur même de cette linéarité circulaire peut, en se défocalisant, procéder d'une ouverture à l'endroit même d'une intensification.

Je tourne mon attention vers le vécu, non pas pour y chercher quelque chose, mais pour accueillir ce qui peut s'y manifester, ou bien ce que je suis capable de laisser se manifester.

Le point clé se trouve dans le fait que le processus de focalisation de l'*attention* est une « domestication ». Un certain nombre de facteurs – notamment sociaux – auraient contribué à faire de cette fonction cognitive, une habitude qui « penche » en faveur de la focalisation – plutôt que du maintien d'une aptitude à tout aussi bien focaliser, que défocaliser.

[...] la vigilance est approchée comme un éveil sensoriel minimal basé sur l'activation d'une structure nerveuse diffuse, la réticulée, découverte notamment par Moruzzi et Magoun en 1949. Se trouve décrite une zone de conscience immédiate (*awareness*) située à fleur de sensation et en continuité avec l'ouverture initiale du monde au sujet, ce qui place ce dernier en position de passivité, c'est-à-dire d'alerte aspécifique et involontaire à l'égard du champ perceptif.

Et quelques pages plus loin :

[...] comme Descartes le notait déjà dans les Méditations, la paresse est notre tendance la plus évidente, et l'attention représentée de ce point de vue un effort contre nature de notre volonté : on peut voir dans cet effort une première réduction de la naturalité en nous ; cependant, 2), l'apprentissage d'une spontanéité seconde, qui redéploie l'ouverture à l'autre que soi, correspond à une seconde réduction, plus difficile, de la concentration, cet état contre nature intériorisé en nous depuis la prime enfance par notre système éducatif. S'affranchir de l'état attentionnel concentré, c'est parvenir à regagner le naturel en l'élevant à la conscience de la spontanéité, ce qui ressemble structurellement à une forme de libération de la nature en nous par renaturalisation de l'expérience attentionnelle³⁶³.

³⁶³ N. Depraz, *Attention, vigilance, op. cit.*, p.65.

C'est là la thèse de N. Depraz ; cette habitude « passionnelle » qui a fini par devenir une « disposition », peut-être déjouée. Nous serions alors en mesure, selon certaines pratiques qui semblent « contre nature » parce que « dés-habituelles », de retrouver cette compétence endormie « dans » et « par » l'habitude. C'est moins un vécu objectivé par une extraction réflexive, qu'une disposition « affective » permettant l'observation du vécu émergent. La mise à distance se retourne en « retrouvaille incarnante avec le donné »³⁶⁴. L'auteure est claire à ce sujet :

J'avance alors l'hypothèse, à vérifier, selon laquelle l'attention entendue comme vigilance n'est pas une propriété de la conscience (comme pouvaient l'être l'intentionnalité ou le temps vécu). C'est la conscience elle-même qui devient une propriété (parmi d'autres) de la vigilance attentionnelle³⁶⁵.

Restons pour le moment sur l'idée que cette *attention* éduquée (ou mal éduquée, c'est selon) participe à nous faire tendre naturellement vers une activité plutôt qu'une autre. L'affection évoquée plus haut pour introduire l'habitude prend alors une tournure particulière. Nous avons dit que dans le pli de l'habitude, l'affection pouvait s'appréhender dans le sens d'un sujet *affecté* ou comme sujet *affectionnant*. L'habitude se situant à la frontière en cela qu'elle pouvait faire passer sous le seuil de conscience, l'interaction « affectante » (*énonciation habitué*) et l'interaction « affectionnée » (*habitude énonciative*). Les deux propositions suggèrent finalement que l'on puisse « percevoir » sans « (avoir à) s'en apercevoir ». En excluant les parenthèses de la phrase précédente nous décrivions une « commodité » ; en les incluant nous indiquerions un « piège ». L'habitude que l'on pourrait qualifier maintenant « d'aptitude », au sens que l'on cherche une fluidification de l'expérience et une économie des dépenses énonciatives, ne nous fait percevoir, qu'une partie du « donné » de l'expérience. Une attention « (re-)contrôlée » permettrait de nous re-connecter avec l'affect qui couple le corps avec son environnement. En reprenant nos raisonnements précédents, nous dirons qu'une *attention vigilante* permettrait de « vivre » une énonciation vidée, mais non pas par l'acte implicite d'une attention éduquée (*énonciation habitué*), mais par l'*intention* délibérée du sujet.

L'attention comme accès ouvert au champ hylétique

Toujours chez N. Depraz, on relève un passage qui va tout particulièrement nous intéresser. Nous le citons in-extenso :

Le déplacement opéré par Merleau-Ponty est déverrouillant : il ouvre la conscience sur sa vie concrète et rend possible la découverte au sein de l'attention de sa qualité vigilante. Mais au même moment, en identifiant ce déplacement à l'expérience « irréfléchie », puis, plus encore, « pré-réfléchie », il reverrouille

³⁶⁴ N. Depraz, *Attention vigilance, op. cit.*, p.107.

³⁶⁵ N. Depraz, *Attention vigilance, op. cit.*, p.39.

l'accès à la vie vigilante. Il nous fait simplement reculer d'un cran, et ce, sans bénéfice, à savoir sans investissement descriptif, l'expérience réflexive restant figée dans sa difficulté structurelle propre.

Merleau-Ponty caractérise le mode de conscience situé entre la conscience de soi (dite réflexive) et la conscience automatique (dite anonyme) en usant de l'expression de « conscience pré-réfléchi ». Cela est selon moi source de confusion. Certes l'expression a le mérite de différencier et de nuancer selon une méthode éprouvée chez cet auteur, la dualité réflexion/anonymat. Mais, pas plus que la première topique freudienne qui introduit entre le conscient et l'inconscient un « préconscient », elle ne rend compte de la dynamique de la conscience. Elle ne nous fournit que des états isolés, abstraits, et prétend, en livrant un intermédiaire (le pré-réfléchi), combler un vide expérientiel, lors même qu'elle ne propose qu'un prêt-à-penser, un résultat qui désigne un problème sans réellement décrire le mécanisme en jeu. Dire en effet que ce mode de conscience est pré-réfléchi, c'est seulement nommer un état antérieur à la réflexion, c'est identifier un état qui précède l'acte réflexif en le nommant de surcroît dans les termes de la réflexion comme s'il en relevait. Comme s'il allait de soi qu'il en a la forme et la structure, alors que rien ne peut nous permettre de l'affirmer. Il y a là une présupposition majeure, qui demande un examen approfondi³⁶⁶.

Cette longue citation a pour but de préciser notre position. Ce que propose N. Depraz, c'est de trouver un outil phénoménologique (la vie vigilante) pour rendre compte de « l'en acte » de la proposition merleau-pontienne. Cela nous intéresse tout particulièrement puisqu'est présupposée alors, une sémiose *non-consciente* accessible phénoménologiquement. Bien que nous nous rangions du côté de N. Depraz quant à sa critique du « pré-réfléchi », nous verrons par la suite que nous pourrions tirer profit des propositions merleau-pontienne (mais plus tardive), dans le cadre d'une double dialectique entre surface-contact et soudure-résistance.

Ce basculement de l'*intentionnalité* vers l'*attentionnalité* peut être résumé dans le petit tableau ci-après (fig. 11).

³⁶⁶ N. Depraz, *Attention, vigilance, op. cit.*, p.40.

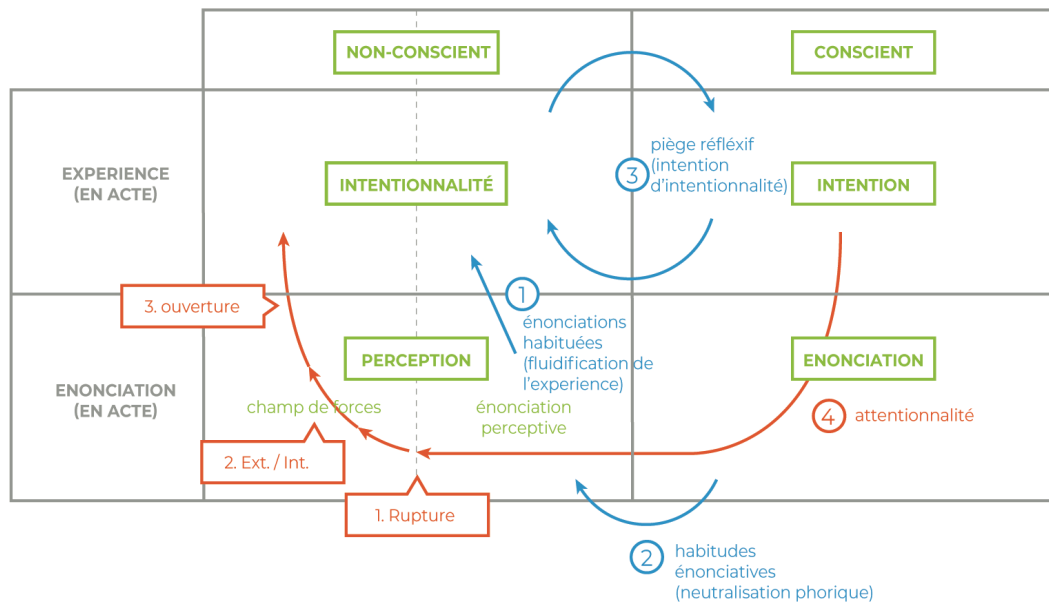


FIG. 11 : incidences mnésiques de la compétence discursive et de la gestion pragmatique.

L'argument principal tient au fait que le montage sémiotique entre habitudes et énonciations, permet de reconnaître une dimension langagière – et donc culturelle – aux prises perceptives. Cette dimension langagière, ancrée au sein du rapport le plus profond que peut entretenir un corps agité avec la matière, devient le moyen de déjouer les pièges de l'*intentionnalité* en « déséduquant » l'*attentionnalité*.

Nous avons commencé par dire que les automatismes s'acquerraient par répétitions énonciatives ; répétitions qui permettent de développer une forme d'*énonciation habitué*. Cette habitude de l'énonciation consciente, est ce qui permet de faire passer une partie de son activité sous un seuil de conscience. Ce passage sous le seuil de conscience d'une partie des nécessités énonciatives en acte, est ce qui permet de fluidifier l'expérience de l'individu en « faisant de la place » au sein du *champ de présence* (ou de conscience). Nous avons également indiqué que ce mécanisme d'habitude pouvait être remarqué par l'individu et de telle sorte qu'il décide de l'instrumentaliser. Cette étape nous a permis de relever des *habitudes énonciatives* qui cherchent à neutraliser la dimension phorique de vécus répétitifs. Le bénéfice y est double puisque si l'objectif principal est, comme nous le verrons, motivé par une volonté de gérer non-consciemment une adaptation dans l'environnement (confiance dans un corps « autonomisé » mais vulnérable), une dimension passionnelle peut y être démasquée lorsqu'un individu cherche, par exemple, à encombrer ou à sur-fluidifier sa propre expérience. Passer par l'habitude pour comprendre comment l'énonciation pouvait passer sous un seuil de conscience, nous a permis de recouper nos réflexions avec celles d'une pragmatique. Nous avons examiné les relations de l'*intention* et de l'*intentionnalité* et avons relevé ce que nous proposons d'appeler des « pièges réflexifs ». En effet, on remarque que l'*intention d'intentionnalité (déjà-vu)*, l'*intentionnalité intentionnée (TOT)* ou l'*intention de non-intentionnalité (insomnie)* engendrent des phénomènes paradoxaux et des contre-programmes. L'*attentionnalité*, telle qu'elle a été décrite par N. Depraz, vient proposer une alternative aux circuits réflexifs « piégés » de l'*intentionnalité*. Tout comme l'*insomnie* semblait révéler l'échec d'un rituel constitué

de trois phases, l'*attention vigilante* semble passer par trois opérations distinctes le long du parcours constitué par l'*énonciation habitué*. Sur notre tableau (fig. 11), l'*attentionnalité* (en rouge) remonte donc par le circuit des *habitudes énonciatives* (n°2, en bleu) et découpe trois phases dans l'*énonciation habitué* (n°1,2,3 en rouge). La première phase consiste à rompre ce mouvement d'*énonciation habitué* ; N. Depraz en parle comme d'une « attitude spontanée ». Elle est, selon-nous, devenue spontanée parce que son habitude l'a faite passer sous le seuil de conscience. La première phase revient donc à nous défaire de cette habitude. La deuxième phase consiste en un basculement de l'extérieur vers l'intérieur. Cela nous semble alors possible par le fait que l'énonciation procède d'une distinction nécessaire et préalable entre sujet et objet. Inclure cette dimension prédicative au sein même de l'*énonciation habitué* est ce qui permet, selon-nous, d'opérer ce mouvement délicat d'« augmentation légère d'être sans surenchère spéculative ». La troisième phase est ce qui permet finalement d'accéder à la couche hylétique mais dans une attitude d'éveil, de « lâcher prise » et « d'accueil » bien différente de l'« observation » consciente à laquelle aboutit une *epochè* « classique ». En somme, l'*attentionnalité*, est le moyen structurel par lequel nous pouvons nous disposer intentionnellement dans l'*intentionnalité*. Ce « moyen structurel » nous semble être construit à travers le langage (du moins l'énonciation qu'il permet) par l'entremise de l'habitude qui, elle, prend racine dans le rapport physique serré qu'un corps en mouvement entretient avec son environnement.

2.4 MÉMOIRE, PERMANENCE, CHANGEMENT : MONTAGE IDENTITAIRE ET APPROCHE GÉNÉTIQUE DU SENS

2.4.1 La mémoire en partant de P. Ricoeur

Travailler sur une dialectique de la *différence* et de la *répétition* nous a permis d'établir un modèle distributif de la gestion du sens. Comme nous l'avons vu, la topique sur laquelle se base cette gestion inclut le *conscient* et le *non-conscient*. Il nous faut à présent examiner comment l'identité intervient dans ce modèle pour le rendre fonctionnel au sein du vécu de l'individu. Pour traiter la question, nous nous rattacherons à l'approche ricoeurienne de l'*ipséité* et de la *mêmeté*³⁶⁷.

Commençons par revenir brièvement sur ce que nous avons dit des passions mnésiques. Si l'on reprend le « ne pas faire-plein » étudié précédemment, on peut remarquer l'implication d'un principe de « *re-connaissance* » accolé à celui d'instance agissante. C'est bien parce que je sais que ma *re-connaissance* propre se tient au fondement de mon expérience, que je peux l'instrumentaliser – plus ou moins intentionnellement – en vue d'en réduire ou d'en augmenter certains de ses effets. L'argument que nous tenions précédemment, et qui faisait du « ne pas faire-plein », le fond modal d'une passion dénégative de la permanence, repose sur ce mécanisme préalable de *re-connaissance* identitaire. Peuvent être également cités, à titre d'exemples complémentaires, les phénomènes de *dépersonnalisation*, d'*actorialisation* et de *déréalisation* (§ 1.3.2.1) qui, chacun selon des spécificités propres, figurent tous un dérèglement de cette *re-connaissance*. Par ailleurs, la *paresthésie* nous a également révélé ce en quoi une *re-connaissance* de l'identité de l'individu était nécessaire à l'établissement, en acte, de la valeur. En effet, la *paresthésie* rendait compte d'un moment très particulier où l'individu n'était plus capable de déterminer, de l'objet ou de lui-même, lequel était, ou double, ou nouveau.

La dialectique ricoeurienne de l'*ipséité* et de la *mêmeté* nous sera d'un grand secours pour spécifier ce type de mécanismes sur le plan sémiotique. Notons cependant qu'elle est si riche et détaillée qu'il serait naïf de penser pouvoir la résumer en quelques lignes. Nous chercherons avant tout à en extraire un principe général capable de répondre à certains besoins spécifiques et propres à notre approche du phénomène de *déjà-vu*.

La dialectique de P. Ricoeur commence par distinguer identité-*idem* et identité-*ipsé*.

Je rappelle les termes de la confrontation : d'un côté l'identité comme *mêmeté* (latin : *idem* ; anglais : *sameness* ; allemand : *Gleichheit*), de l'autre l'identité comme *ipséité* (latin : *ipse* ; anglais : *selfhood* ; allemand *Selbstheit*). L'*ipséité*, ai-je maintes fois affirmée, n'est pas la *mêmeté*³⁶⁸.

³⁶⁷ Cette dialectique a été introduite dans l'épistémologie sémiotique par l'ouvrage de J. Fontanille, *Soma et Séma*, Maisonneuve & Larose, 2004, p.63.

³⁶⁸ P. Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, rééd. Point, 2015, p.140.

On note immédiatement l'ambiguïté du terme français « identité » qui peut aussi bien signaler « l'identique » que désigner « l'individu ». L'auteur nous propose de distinguer quatre composantes pouvant démêler la relation de la *mêmeté* à l'*ipséité*. Il s'agit : de l'*identité numérique*, de l'*identité qualitative*, de la *continuité ininterrompue* et de la *permanence dans le temps*. L'*identité numérique* renvoie à l'unicité, c'est-à-dire au fait qu'une seule et même chose peut-être désigner par le langage et/ou (re)identifier par des individus. L'*identité qualitative* concerne le caractère substituable de deux choses extrêmement ressemblantes ; si deux personnes portent le même costume, le vêtement est, de fait, interchangeable. Vient alors s'ajouter à ces éléments la notion de temps.

[...] c'est précisément dans la mesure où le temps est impliqué dans la suite des occurrences de la même chose (identité numérique) que la réidentification du même peut susciter l'hésitation, le doute, la contestation ; la ressemblance extrême (identité qualitative) entre deux ou plusieurs occurrences peut alors être invoquée à titre de critère indirect pour renforcer la présomption d'identité numérique : c'est ce qui arrive lorsque l'on parle de l'identité physique d'une personne ; on n'a pas de peine à reconnaître quelqu'un qui ne fait qu'entrer et sortir, apparaître, disparaître, réapparaître ; encore le doute n'est-il pas loin, dans la mesure où l'on compare une perception présente à un souvenir récent ; l'identification de son agresseur par une victime, parmi une série de suspects qui lui sont présentés, donne au doute une première occasion de s'insinuer ; [...]³⁶⁹

La problématique de la *mémoire* et de l'*oubli* permet d'introduire une troisième composante qui est celle de la *continuité ininterrompue*. Le gland qui devient un chêne, nous dit l'auteur, peut être reconnu comme un seul et même arbre. C'est : une « mise en série ordonnée de changements faibles [...] le temps est ici facteur de dissemblance, d'écart, de différence ». On retrouve, en partie, ce que nous avons dit de la *différence* et de la *répétition*. L'auteur termine en relevant une quatrième et dernière composante : la *permanence dans le temps*. Elle devient, selon l'auteur, « le transcendantal de l'identité numérique » puisqu'elle montre en quoi une unicité peut être maintenue, bien que des changements puissent intervenir (et la modifier). Est prise pour exemple, « la structure invariable d'un outil dont on aura progressivement changé toutes les pièces ». P. Ricoeur rapportera, plus tard, cette structure invariable au « caractère », puis à « l'*ethos* » de l'individu. Et c'est au travers de ce rapprochement qu'il sera possible pour l'auteur de souligner ce qui dure chez l'individu, et de telle sorte à ce que ce dernier puisse compléter les « ellipses » narratives de son histoire (caractère) et les « éclipses » perceptives de son expérience (*ethos*). Nous y reviendrons (§2.4.1.1).

Résumons pour l'heure en disant que, globalement, la *mêmeté* désigne le rapport de l'individu au *changement* et que l'*ipséité* concerne son rapport à la *permanence*. Le point essentiel tient, selon nous, dans la reconnaissance de leur fonctionnement rétroactif au sein du vécu de l'individu. De cette façon, on peut parler non pas de *permanence* dans le *temps*, mais de *permanence* dans le *changement*. C'est bien en passant par son identité que l'individu est capable de se *re-connaître* ; c'est-à-dire, à la fois comme « autre » évoluant

³⁶⁹ P. Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, p. 141.

dans le temps (*mêmeté*), et comme « identique » accusant le changement (*ipséité*). Là où la dialectique de la *différence* et de la *répétition* nous permettait de passer d'une approche de la réciprocité à celle d'une circularité du sens, la dialectique de l'*ipséité* et de la *mêmeté* nous permet d'y tisser une génétique. On passe d'une dynamique qui anime un système (topique) à une chronologie qui fonde un vécu. En effet, sans la prise en compte de cette rétroactivité, l'individu ne serait rien moins qu'une succession d'instances agissantes à chaque fois différentes. La remarque est valable selon qu'on considère cette instance dans ses rapports à des épisodes de vie (plan réflexif) ou à des moments de son expérience (plan pragmatique). Dans ce cas, l'échelle de temps, pas plus que le degré de réflexivité, n'ont réellement d'incidence quant à ce principe très général.

S'il était toutefois nécessaire d'étayer cet argument – puisqu'il faut bien admettre que chez P. Ricoeur l'accent est mis sur une *identité narrative* qui présuppose un fort degré de réflexivité – nous pourrions évoquer la rétention husserlienne qui révèle, à travers le rôle qu'elle tient au sein du *présent vivant*, ce phénomène rétroactif sur un plan essentiellement perceptif.

Il serait concevable que nos sensations durent ou se succèdent sans que nous en eussions la moindre connaissance. Si nous considérons par exemple le cas d'une succession et si nous supposons que les sensations s'évanouissent avec les excitations qui les causent, nous aurions alors une succession de sensations sans aucun soupçon d'un écoulement temporel. Avec le surgissement de la sensation nouvelle nous n'aurions en effet plus aucun souvenir de l'être-passé de la précédente ; nous n'aurions conscience à tout moment que de la sensation tout juste produite, et rien de plus. Mais même une persistance des sensations déjà produites ne nous procurerait pas encore la représentation de la succession. Si, dans le cas d'une succession de sons, les sons antérieurs se maintenaient tels qu'ils étaient, tandis que retentiraient à la fois, encore et encore, des sons nouveaux, nous aurions alors simultanément une somme de sons, mais non une succession de sons dans notre représentation. Il n'y aurait aucune différence avec le cas où tous ces sons retentiraient à la fois³⁷⁰.

Ce passage montre assez clairement où pourrait se tenir la différence entre une approche circulaire et une approche génétique des formations de sens. À la version circulaire correspondrait l'exemple de la « somme de sons » et à la version génétique celui de la « succession de sons ». Car, pour que cette succession advienne, elle nécessite une rétroactivité qui ne peut s'opérer sans l'aide d'une instance capable de se *re-connaître* dans le temps. Il n'est plus simplement question de maintien de l'instance mais bel et bien d'une forme de reconnaissance qui organise temporellement cette rétention. Nous verrons par la suite que les écrits tardifs de E. Husserl, laissent penser que l'instance en jeu dans cette forme particulière de *re-connaissance* tient de l'*affect* (§3.3.1) ; c'est précisément sur l'intégration de l'*affect* que repose la distinction entre phénoménologie statique et génétique de l'auteur. Ce qu'il est donc important

³⁷⁰ E. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, (1928), trad. H. Dussort, PUF, 1964, rééd. PUF, 2002, p.22.

de retenir c'est que l'identité de l'individu intervient tout autant sur le plan narratif et réflexif, que sur le plan perceptif et expérientiel³⁷¹.

C'est depuis ce constat que l'on peut soutenir l'idée selon laquelle une continuité narrative peut-être maintenue bien que l'individu puisse être engagé, – plus ou moins intensément et plus ou moins continuellement – dans les différents arcs narratifs qui composent ses situations. L'argument est le suivant : une forme d'identité traverse l'ensemble des plans interactionnels (*conscients* ou *non-conscients*) et peut servir une reconstruction, au besoin, de certains passages « manquants » ou bien « diffus ». Un passage du livre que D.N. Stern a consacré au « moment présent », est particulièrement instructif quant à ces différents jeux de reconstruction. L'auteur relate une séance avec un patient :

E : Eh bien, j'ai ouvert la porte du réfrigérateur comme ça...
(il joint le geste à la parole)

Stern : (Cela m'a intrigué qu'il fasse le geste d'ouvrir la porte. Normalement ouvrir une porte de réfrigérateur n'exige pas d'explication gestuelle.) Pourquoi m'avez-vous montré comment vous avez ouvert la porte ? Cela a-t-il quelque chose de particulier ?

E : En fait, oui. La porte est un peu cassée. Si je la tire trop brutalement, elle ne s'immobilisera pas et ira claquer contre le placard voisin. Il a donc fallu que je l'ouvre exactement de la bonne façon, ni trop doucement, ni trop violemment, pour qu'elle reste ouverte, s'immobilise à un point d'équilibre. Je suis conscient du geste parce que c'est une sorte de jeu qui requiert de l'attention.
(Silence)

E : Ensuite j'ai dû sortir le carton de jus d'orange. Je ne me le rappelle pas, mais c'est automatique. J'ai dû le porter sur la table en attrapant un verre au passage.

Stern. Oui.

E : Le geste suivant dont j'ai été conscient a été de verser le jus dans le verre.

Stern. Oh ! Et pourquoi cela ?

³⁷¹ En regard de ce que nous avons déjà dit de l'énonciation et de la perception, on pourrait penser, un peu trop hâtivement, que l'énonciation porterait le principe d'ipséité – le débrayage propre à l'énonciation comme lieu de construction réflexive de l'identique – et que la perception, de son côté, prendrait en charge la mêmeté – en médiant les variations propres au couplage corps-environnement. P. Ricoeur nous met également en garde quant à une lecture simplificatrice de la relation qui lie l'*ipse* et l'*idem* : « D'abord, je ne veux pas laisser croire que le critère psychologique aurait une affinité privilégiée pour l'ipséité et le critère corporel pour la mêmeté ». P. Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p.154.

E : Je remplis généralement le verre le plus possible, mais jamais à ras bord. Suffisamment pour qu'il soit plein sans l'être trop, sinon je risquerais d'en renverser en le portant à ma bouche. Cela exige que j'agisse en toute conscience.

Stern. Oh !

E : C'est une sorte de jeu³⁷².

On voit bien qu'entre les deux moments conscientisés, c'est à dire celui où il s'emploie à une ouverture de la porte et celui où il verse le jus d'orange, un certain nombre d'actions se sont éclipsées. Mais le patient poursuit aussitôt en indiquant qu'il suppose : (i) avoir saisi le carton de jus, puis (ii) l'avoir posé sur la table en (iii) attrapant un verre au passage. Ici l'éclipse est reconstruite et complétée causalement à travers la scène prédicative « boire un verre de jus d'orange ». Les différents actants et rôles thématiques sont bien déterminés – le sujet, le frigo, le carton de jus d'orange, le verre sur la table – et bien rassemblés autour d'un programme minimal de désaltération³⁷³.

À partir de là, et en premier lieu, il convient de remarquer que la complémentation causale ne peut s'effectuer que si le sujet est capable de se reconnaître d'une action à l'autre ; c'est-à-dire celle de l'ouverture de la porte du frigo et celle du déversement du jus. Certes le programme global d'action constitue une continuité en soi, mais cette dernière est partiellement oblitérée par une absence de conscience : « je ne me le rappelle pas ». C'est donc bien parce que le *Soi* qui verse le jus d'orange se reconnaît comme instance agissante au sein d'un programme (verser le jus de fruit) qu'elle peut opérer une analogie sur cette autre instance ayant agi (j'ouvre le frigo). La reconnaissance de deux instances comme constitutives du même *Soi*, permet alors de dérouler le lien de causalité entre les deux actions « manquantes ». Le programme de désaltération peut être reconstruit pour retrouver et maintenir sa propre cohérence interne bien que certaines actions se soient déroulées sous le seuil de conscience (déposer la brique sur la table et saisir un verre au passage).

En deuxième lieu, il faut signaler le très discret « c'est automatique », qui suit au « je ne me le rappelle pas ». L'air de rien, cette petite mention n'indique rien moins que ceci : l'individu peut reconnaître une part d'identité dans une action motrice qu'il ne se donne, pour responsable, que par pur raisonnement logique. En d'autres termes, nous pourrions dire que l'individu assume du « non-vécu ». Ce point est capital puisqu'une des spécificités du *déjà-vu* tient précisément dans le revers de cette compétence ; c'est-à-dire une *re-connaissance* abusive d'un matériau mnésique vécu comme « non-propre ». Dit autrement, le mécanisme qui permet, dans un cas, de retrouver une *continuité ininterrompue*, perturbe, dans d'autres cas, une *permanence dans le temps*. Par exemple, certains des témoignages recueillis par E. Bernard-Leroy mentionnent l'interprétation du phénomène de *déjà-vu* comme une remontée de souvenirs insérés, à leur insu, dans leur mémoire. J. Grasset, quant à lui, écrit :

³⁷² D.N. Stern, *Un monde dans un grain de sable*, Paris, Odile Jacob, 2008, p.34-35.

³⁷³ Si l'on souhaite aborder la dimension passionnelle, on précisera « la porte cassée du frigo », « le placard voisin » et « le liquide » comme autant d'instruments ludiques.

[...] il est stupéfait de trouver antérieurement déposée dans son esprit, une image qui s'y est formée à son insu, à un moment et dans des circonstances qu'il ignore³⁷⁴.

Certains jeux de l'*ipséité* et de la *mémeté* sont donc ainsi fait qu'ils plongent l'individu dans un paradoxe où il « re-connaît » ce qu'il n'a pas vécu. Certaines résolutions de ce paradoxe, bien qu'elles suggèrent des cas pathologiques, aboutissent en des discours tout à fait remarquables. On garde en tête ce témoignage troublant chez E. Bernard-Leroy :

Quand je regarde autour de moi, (elle tenait presque constamment ses yeux baissés), j'ai toujours l'impression d'avoir déjà-vu les mêmes personnes et les mêmes figures et je me demande nécessairement où et quand cela a pu m'arriver. Comme ces gens qui sont ici, ne peuvent pas avoir été chez moi, à la maison, c'est donc que leurs figures ont changé³⁷⁵.

Nous chercherons, par la suite, à proposer des hypothèses susceptibles d'expliquer ce type de phénomène (§4.2.5.3). Il était important de les signaler dans la mesure où ils se placent dans un tissage de la *différence* « dans » la *répétition* et de la *permanence* « dans » le *changement*. La distribution topique de la première et l'implication identitaire de la deuxième désignent une phase de reconnaissance « commode » mais potentiellement problématique.

Pour conclure, nous pourrions dire que si d'un côté l'économie énonciative, identifiée au travers d'une dialectique de la *différence* « dans » la *répétition*, permet de faire des « épargnes » au fil de l'expérience, la dialectique de la *permanence* « dans » le *changement* révèle un processus de complémentation des parties manquantes (ou partielles) de l'expérience, par « crédits identitaires ». Cherchons à préciser cela.

2.4.1.1 Prise discontinue (inattention) et suture narrative : une complémentation causale

Contours temporels

Certains programmes d'actions nécessitent une dépense attentionnelle soutenue alors que d'autres, via l'habitude – entres autres –, peuvent s'en priver. En d'autres termes, en organisant un certain nombre d'énonciations sous – et par – l'habitude, je me préserve de leur effectuation « coûteuse » attentionnellement. Ainsi je navigue sans cesse, en distribuant mon activité attentionnelle, à travers la multiplicité des sollicitations mondaines et en fonction des besoins des unes et des autres. Mon champ

³⁷⁴ J. Grasset, « La sensation de déjà-vu », *Philosophical review*, 13, 1904, p.19.

³⁷⁵ E. Bernard-Leroy, *L'illusion de fausse reconnaissance : Contribution à l'étude des conditions psychologiques de la reconnaissance des souvenirs*, Paris, Félix Alcan, 1898, p.102.

de conscience se constitue alors selon la sélection directionnelle de mon attention, et sa qualité.

De l'inattention à la distraction, on passe d'un instant d'absence ponctuelle à un état de non-présence continue³⁷⁶.

En suivant les remarques de N. Depraz concernant l'*inattention* et la *distraction*, on pourrait alors dire que la faute d'*inattention* relève d'un « défaut d'orientation » alors que la *distraction* renvoie à un « défaut de qualité ». Au premier défaut revient la charge d'une *inattention* « locale, ponctuelle, tissée de présence stable », au deuxième celle d'une *distraction* qui provoque une « non-présence continue »³⁷⁷. L'*inattention* renvoie, du fait de sa mobilité, à des prises discontinues qui créent des « trous » dans la continuité narrative du sujet expérimentant. Les théories sur le *déjà-vu* qui convoquent ce phénomène de mobilité attentionnelle, sont celles qui cherchent à souligner une mauvaise organisation des recoupements narratifs de la situation présente. L'exemple le plus évident reste probablement celui de la conversation en voiture. Mais si on accepte cette possibilité, celle qui voudrait que des recoupements soient possibles entre les différents arcs narratifs déployés dans la situation, il nous faudrait comprendre comment leurs différentes sédimentations mémorielles peuvent retrouver leur continuité à travers un travail interprétatif rétroactif.

Configurations narratives de sutures

Au même titre que la fonction de remplissage et de vidage peut être passionnée, les complémentations causales effectuées via le tissu narratif de l'expérience peuvent être « habituelles » et donc potentiellement « manipulables ». L'*habitude énonciative*, au cours de l'énonciation perceptive, présuppose même cette fonction. La partie du *Soi* (mémoriel-interagissant) creusée par l'habitude dans l'économie énonciative, répond d'une reconnaissance causale lui permettant de passer sous le seuil de conscience. C'est bien parce que les effets de l'acte sont déjà connus, que son exécution peut se préserver d'une dépense énonciative et attentionnelle.

Cela montre qu'il peut y avoir des configurations narratives de sutures non-conscientes (ou très faiblement attentionnées), entre les différentes étapes d'action conscientisées. On voit bien chez l'étudiant de D.N. Stern, ce en quoi la configuration narrative suturant les deux passages conscients, s'établit d'une part par un ordre de causalité, et d'autre part via un comportement rapporté à soi. En d'autres termes, une certaine façon de se penser soi-même dans l'agir (à différencier de l'action, en cela que l'agir relève d'une éthique propre, une habitude d'action si l'on veut).

Cette nécessité de gérer l'acte corrélativement à une narrativité du *Soi* peut également être relevée dans le travail de F.C. Bartlett. Dans l'un des protocoles dont rend compte l'ouvrage *Remembering, a study in experimental et social psychology*, le psychologue cherche à déterminer comment la mémoire intervient dans la remémoration d'une histoire fictionnelle. Il note :

³⁷⁶ N. Depraz, *Attention, vigilance, op. cit.*, p.303.

³⁷⁷ N. Depraz, *Attention vigilance. op. cit.*, p.302.

It will be noticed that the story as he constructed it is full of rationalisations and explications, and most of the running comments of the subject concerned the interconnexion of the various events and were directed to making the whole narration appear as coherent as possible³⁷⁸.

On peut relever d'une part le souci de cohérence des liens de causes à effet qui articulent tous les éléments dont le sujet se souvient et, d'autre part, que cette cohérence narrative semble s'appuyer sur un *Soi* ayant lu la nouvelle ; c'est-à-dire sur des données qui dépassent les seuls contenus du récit. En somme, la sur-rationalisation et les explications abondantes qui concernent les connexions narratives internes à la nouvelle, manifestent une certaine façon du sujet de se penser lui-même comme lecteur interprète. Les sutures narratives opérées sur l'histoire fictionnelle s'aident des sutures narratives opérées sur le sujet se remémorant sa lecture. L'effet de l'un sur l'autre produit une détermination à la cohérence narrative ; c'est-à-dire un reflet d'un certain *ethos* de l'individu. F.C. Bartlett l'attribuera, quelques lignes plus loin, à une tendance (ou disposition) du lecteur à rendre immédiatement compréhensible l'histoire, via des repères sémantiques individuels et des structures narratives communes :

[...] all of these explanatory particles and phrases come from the version of one subject, and similar illustrations could be given in nearly all cases. The net result is that before long the story tends to be robbed of all its to an orderly narration. It is denuded of all the elements that left the reader puzzles and uneasy, or it has been given specific associative links which, in the original form, were assumed as immediately understood.

Qu'il soit « projeté » dans une histoire représentée ou « rapporté » à l'expérience de lecture (c'est à dire (à) sa propre histoire), le *Soi* articule toujours avec lui-même un tissu narratif sur lequel il peut s'appuyer pour retrouver une continuité dans sa propre cohérence.

Le *sentiment de prédiction*, fréquemment rapporté comme une des saillances du phénomène de *déjà-vu*, pourrait être lu à travers ces configurations narratives de sutures. L'idée étant que certaines situations vécues comportent une pluralité de traits analogues à certaines situations narrativement stéréotypées. Dans ce cas, l'expérience « s'emboîte » dans une configuration narrative et, au moment de l'assomption, la reconstruction vivante du *Soi* se tisse dans l'historisation du *Soi* narratif. Le sujet peut prédire ce qui va lui arriver, parce qu'il « inscrit » le récit d'une histoire qui se renouvelle avec lui.

J'allais faire une démarche ennuyeuse auprès de quelqu'un. Sur le boulevard, je me sens envahie par le phénomène : je suis déjà allée ainsi chez cette même personne, je la connais, je vais être bien reçue comme jadis, on va me faire entrer dans un bureau que je vois,

³⁷⁸ F.C. Bartlett, *Remembering. A study in experimental and social psychology*, Cambridge University Press, 1932, p.78.

assoir en face de lui, que je vois, dans un fauteuil que je vois. Le voile se tire, je vais allègrement au but. Non seulement je n'ai pas été reçue, mais je n'ai jamais vu cette personne depuis, et je la verrai probablement jamais³⁷⁹.

Le fait étonnant est qu'une fois le phénomène passé, ce qui avait été « prédit » ne s'est pas réellement déroulé. En cela, le phénomène se distingue de la *prophétie rétrospective* (§ 1.2.4). Mais il conserve cette idée d'une difficulté d'analogisation du *Soi vivant* et du *Soi historisé* par une configuration narrative stéréotypée. Le *Soi* ayant vécu la situation antérieure, peine à se reconnaître et, dans ses multiples tentatives de « fusion », provoque un *sentiment de prédiction*.

2.4.1.2 Prise incomplète (distraction) et resémiotisation : une complémentation éthique

Nous avons également signalé que les prises perceptives peuvent être qualitativement modulées par l'*attention*. C'est donc qu'en plus d'une reconstruction de la continuité entre les différents moments et arcs narratifs de la situation, il faut également envisager une reconstruction de la qualité perceptive elle-même. Une expérience de S. Yantis est rapportée dans l'ouvrage de N. Depraz. On peut lire :

Il choisit une tâche dans laquelle le sujet voit une figure géométrique dessinée à l'écran : il y a une couronne de L orientés dans toutes les directions ; au centre du cercle une croix est dessinée qui sert de point de fixation au sujet, de sorte qu'il n'y ait pas de mouvement oculaire, et la présentation a lieu en un temps assez bref pour qu'il n'y ait pas de saccades oculaires. Dans la couronne de L se situent un X et un T inversés. Si l'on fixe le centre du cercle sans bouger les yeux, alors le X est immédiatement saillant, il y a un phénomène de pop-up, mais spontanément on n'aperçoit pas le T. [...] Pour apercevoir le T, des mouvements ont lieu – non plus de l'œil, puisqu'ils sont fixés – mais l'attention portée à la recherche de la lettre T : ce ne sont pas des mouvements physiques du globe oculaire, mais des changements internes de direction de l'attention³⁸⁰.

Cette expérience nous semble être d'une portée remarquable. Elle rend compte, « radicalement », d'une attention partagée entre prise fovéale et parafovéale d'une part, et entre son aptitude focalisatrice et défocalisatrice, d'autre part. Nous rappelons que la fovéa correspond à la zone de perception visuelle la plus aiguë. L'expérience tend donc à montrer que la prise perceptive ne prend pas uniquement la zone où l'attention habituée est focalisée mais ouvre sur un champ sensoriel beaucoup plus large. On a ici

³⁷⁹ E. Bernard-Leroy, *L'illusion de fausse reconnaissance : Contribution à l'étude des conditions psychologiques de la reconnaissance des souvenirs*, Paris, Félix Alcan, 1898, p.203-204.

³⁸⁰ N. Depraz, *Attention, vigilance, op. cit.*, p.325.

une preuve empirique qui valide l'argument selon lequel l'attention éduquée (ou domestiquée) peut être intentionnellement déséduquée.

Concluons en relevant ces deux points. Le premier exemple semblait indiqué que l'attention – en tant qu'elle est éduquée et qu'elle peut être déséduquée –, fournit au sujet un accès à sa façon propre de se penser comme sujet narratif ; c'est-à-dire la manière qu'il a de se raconter dans le temps lorsqu'il comble des « ellipses » narratives engendrées par la mobilité attentionnelle nécessaire à l'évolution en milieu complexe. Le deuxième exemple semble indiquer que l'attention – en tant qu'elle est éduquée et qu'elle peut être déséduquée –, fournit au sujet un accès à sa façon propre de percevoir ; c'est-à-dire la manière qu'il a de se savoir percevant lorsqu'il complète des « éclipses » perceptives partielles, engendrées par la modularité attentionnelle nécessaire à l'évolution en milieu complexe. En un certain sens, l'attention, en créant comme un puits dans l'énonciation perceptive, permet au sujet de se comprendre comme individu doté de styles adaptatifs. Ces styles adaptatifs sont aussi les reflets de son propre *ethos* et, par prolongement, celui d'un sens « écologiquement » construit.

2.5 MÉMOIRE, MULTIPLICITÉ, SINGULARITÉ : MONTAGE ÉTHIQUE ET APPROCHE RÉCURSIVE DU SENS

2.5.1 La mémoire en partant de E. Husserl

Reprenons provisoirement ce que nous avons dit de la notion de *trace*, et rappelons qu'elle se constitue – à l'instar du souvenir – par un morcellement interne (qu'il s'agisse de morceaux à proprement parler ou d'*irrégularités* permettant la saisie d'unités comparables). Cette spécificité permet de prendre en charge au moins deux points essentiels, concernant la *mémoire* et l'incidence d'un *temps vécu* sur l'expérience présente : la manifestation d'une présence absente et des organisations typiques du souvenir.

Comme nous l'avons vu, la discontinuité de la *trace* permet de manifester une présence absente. C'est l'extraction d'un indice de mouvement, au moment de son processus d'iconisation, qui nous a permis de cerner le *geste* et de valider cette hypothèse. Le morcellement de la *trace*, dans le cadre d'une application didactique aux phénomènes mnésiques, nous permet également de reconnaître différents types d'organisation. En effet, en reprenant l'approche méréologique de J.-F. Bordron, on peut faire correspondre aux apparitions mnésiques (abordées comme *traces*) les types de « l'agglomération », de la « chaîne » et du « réseau ». On peut lire dans *L'iconicité et ses images* une typologie dont on extraira les deux descriptions suivantes :

[...] les agglomérations qui ont la propriété de posséder une partie commune à toutes les parties ; [...]³⁸¹

Pour nous il s'agirait de faire du mouvement le liant de toutes les parties.

[...] les chaînes ou réseaux, dont chaque partie a au plus une partie commune avec une autre ; [...] de la chaîne ou du réseau possède au plus une partie commune avec une autre ;

Il s'agirait donc de reconnaître dans les « empreintes » ou les « débris » de la *trace* (§2.2.1.2), des parties qui ont « au plus une partie commune ».

Le point qui nous semble important tient d'une distinction fine des organisations en chaîne ou en réseau. Le réseau semble avoir une dimension paradigmatique que ne possède pas la chaîne. Si un ensemble de parties ABCD est considéré du point de vue d'une chaîne – et bien que cet ensemble puisse produire quatre puissance quatre combinaisons de chaînes –, une des séquences, par exemple DACB, montre que D n'a de lien qu'avec A, A qu'avec D et C, C qu'avec A et B, et B qu'avec C. Si ce même ensemble est considéré du point de vue du réseau, cette fois A possède un lien avec B, C et D ; B avec A, C et D ; C avec A, B et D ; D avec A, B et C. Il nous semble que se tient là une différence notable. Et elle serait d'autant plus capitale qu'on la transposerait aux phénomènes mnésiques. En effet, selon que l'on se rapporte à la chaîne ou au réseau, on peut y associer l'une ou l'autre des deux grandes approches

³⁸¹ J.-F. Bordron, *L'iconicité et ses images*, Paris, PUF, 2011, p.174.

de l'apport mnésique au cours de l'expérience. À l'organisation en chaîne pourrait être rattachée la proposition bergsonienne :

C'est encore cette préformation des mouvements qui suivent dans les mouvements qui précèdent, préformation qui fait que la partie contient virtuellement le tout, comme il arrive lorsque chaque note d'une mélodie apprise, par exemple, reste penchée sur la suivante pour en surveiller l'exécution³⁸².

À l'organisation en réseau pourrait être associée la proposition husserlienne :

À chacune de ces rétentions s'accroche ainsi une continuité de mutations rétentionnelles, et cette continuité est elle-même à son tour un point de l'actualité, qui s'offre en dégradé rétentionnel. Ceci ne conduit pas à un simple processus régressif infini, car chaque rétention est en elle-même modification continue, qui porte en elle pour ainsi dire, dans la forme d'une suite de dégradés, l'héritage du passé. [...] Chaque rétention ultérieure est bien plutôt, non pas simplement modification continue, issue de l'impression originaire, mais modification continue du point initial.³⁸³

Ce point est capital, examinons-le plus en détail.

2.5.2 Penser un passé reconstruit et non pas re-présenté

2.5.2.1 Toutes parties marquées de l'indice du tout : mnésie granulaire

Cette récursivité de la perception décrite par E. Husserl semble montrer deux choses. Premièrement, un segment mnésique se constitue à la suite d'un ensemble de « parties » contractées dans le présent vivant. Deuxièmement, puisque chaque partie donnée est revue par son point d'origine durant le processus rétentionnel, alors chaque partie du segment constitué est marqué de l'indice du *tout*. Là où H. Bergson fait intervenir l'*habitude* comme marquage des *parties* par le *tout*, E. Husserl propose que ce soit la perception même qui en soit responsable. La subtilité se trouve dans la compréhension de la rétention comme un processus « récursif ». Pour bien illustrer notre propos, comparons le processus récursif à un processus incrémental (fig. 12).

³⁸² H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, rééd. Flammarion, 2012, p.138.

³⁸³ E. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, (1928), trad. H. Dussort, PUF, 1964, rééd. PUF, 2002, p.44. N. Depraz avait déjà relevé les premiers indices de la génétique husserlienne dans la période de la conscience intime du temps. N. Depraz, *Attention vigilance, op. cit.*, p.262.

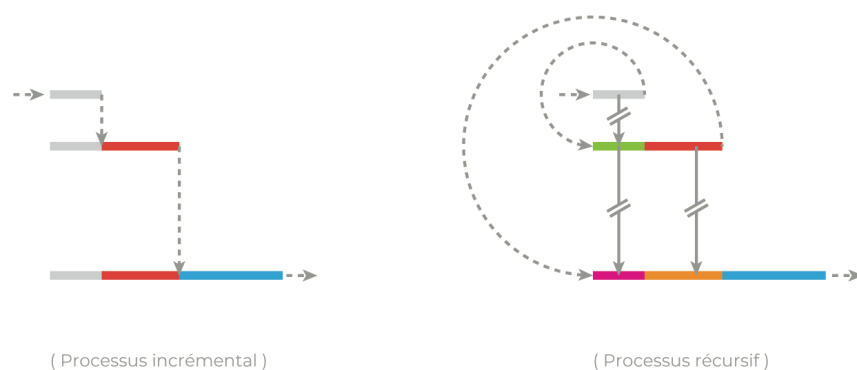


FIG. 12 : La rétention comme processus récursif.

Dans le processus incrémental (schéma de gauche) on peut remarquer que chaque ajout s'effectue sur le *tout* mais en conservant une identité des éléments antérieurs. Sur le schéma, on peut remarquer que font suite à la petite barre grise, la moyenne barre rouge, et la grande barre bleue. On obtient une séquence linéaire et itérative d'un vécu. Dans ce cas, si rien dans l'expérience ne vient signaler une différence concernant l'antériorité, alors les éléments précédents sont conservés « tels que ». En revanche, dans le processus récursif (schéma de droite), E. Husserl nous signale que chaque nouvel élément est non pas simplement comparé à l'antériorité, mais que l'antériorité est revue par le prisme du nouvel arrivant. C'est donc qu'aucun élément antérieur ne conserve sa forme initiale si un nouvel entrant apparaît. Sur le schéma, la petite barre grise – correspondant à un élément perceptif –, prend nécessairement une nouvelle couleur dès lors que la moyenne barre rouge – correspondant à un nouvel élément –, vient s'accoler à elle. De la même façon, la petite barre verte (d'abord grise) et la moyenne barre rouge changent de couleur dès qu'arrive la grande barre bleue. Et ainsi de suite. Nous précisons que sur le schéma, le symbole en double barres obliques qui vient sectionner les flèches descendantes, signale cette transformation des éléments à mesure qu'un nouvel entrant apparaît. À partir de ce principe, nous pouvons plus facilement envisager comment chaque *partie* comprend le *tout* de la rétention. Puisque chaque *partie* est revue et reconfigurée à partir d'un nouvel élément expérientiel. On comprend également comment ce principe organise une circularité rétroactive du substrat mnésique qui donne la *multiplicité* dans la *singularité* ; un segment mémoriel, ou un « moment présent » comme le nomme D-N. Stern, est une singularité constituée d'une multiplicité d'instant. Et cette singularité n'est accessible que par la multiplicité qui la constitue (grâce, bien entendu, à sa dépendance aux deux autres dialectiques identifiées que sont la *permanence* dans le *changement* et la *différence* dans la *répétition*).

En acceptant cette hypothèse, le phénomène du *déjà-vu* pourrait survenir si précisément, cette reconfiguration de l'antériorité par le nouvel élément expérientiel entrant n'avait pas lieu. Dans ce cas, une identité de l'antériorité apparaîtrait phénoménologiquement. En somme, le modèle incrémental, privé d'une reconfiguration attendue, correspondrait à l'expérience du *déjà-vu*, et le modèle récursif correspondrait au modèle de l'expérience normale. C'est également à partir de cette distinction entre mise en chaîne (modèle incrémental) et mise en réseau (modèle récursif) que peut se concevoir deux types de *Moi* au cours de l'expérience. Un *Moi* qui

« se poursuit » de *partie* en *partie* (comme chez H. Bergson) ou un *Moi* qui « se reproduit » par les *parties* (comme chez E. Husserl). Le premier *Moi* ne permettrait de faire correspondre au *Soi* que les éléments mnésiques contigus ; c'est-à-dire pris dans une lecture syntagmatique du souvenir (ou de la mémoire). Le deuxième *Moi* permettrait au *Soi* actuel, de manipuler toutes les *parties* du segment mémoriel – avec l'ensemble des combinaisons qu'ils sont susceptibles d'engendrer – ; c'est-à-dire pris dans une lecture syntagmatique et paradigmatique de son segment. C'est grâce à cette possibilité de mise en réseau des *parties* – même incomplète ou partielle –, qu'il était offert à D.N. Stern de démasquer avec l'aide du patient, certains épisodes du quotidien passés sous le seuil de conscience (§ 2.5.2.2).

Mais on peut également voir comment une prise perceptive incomplète, c'est-à-dire diminuée dans sa qualité sensorielle (et non plus narrative), peut retrouver « après-coup » une complétude. La possibilité de mise en réseau offerte par le marquage du *tout* dans les *parties* permet, à travers la mémoire des expériences, de compléter via l'*ethos* du sujet, les *parties* affaiblies. Deux scénarios peuvent s'envisager. L'un concernerait les intervalles de passages sur différents plans attentionnels ; ce serait le cas où, par exemple, alors que je lis un livre sur un banc public, je suis tout à coup surpris par le bruit d'un accident de voiture. L'autre concernerait la division d'un plan attentionnel en sous plans perceptifs, comme dans le cas où, assis au volant de ma voiture, j'entretiens une conversation avec un passager. Dans le premier cas, l'attention mobile circulant d'un plan attentionnel à l'autre, produit des « franges » perceptives lorsque la focalisation attentive nécessite un réglage de la pertinence sensible sur le plan sollicitant (les pertinences sensibles de l'expérience « paisible » de lecture varient de celles de l'expérience « alerte » de l'enquête). L'intervalle qui sépare la délimitation de chaque plan attentionnel ne peut que conduire à des mélanges des pertinences sensibles relatives au premier (la lecture) et au deuxième (l'enquête). La complémentation éthique des pertes de pertinences sensibles durant l'intervalle permet leur réorganisation et la constitution de deux plans attentionnels distincts.

Dans le deuxième cas, selon un principe économique, la division d'un plan attentionnel en deux sous plans perceptifs, ne peut que réduire les pertinences sensibles propre à chacun. C'est ce qui permet de gérer la dépense duelle des activités. La complémentation éthique intervient comme substitut (savoir-faire) au risque pris par la réduction opérée sur chaque plan³⁸⁴. Cet exemple peut venir en complément de celui évoqué précédemment au sujet de la prise fovéale et para-fovéale. Si l'expérience de S. Yantis révèle une hiérarchisation des pertinences sensibles par l'intérêt (dimension affective de la prise), ce deuxième exemple semble montrer leur division par une gestion du risque perceptif, dans laquelle la dimension épistémique joue un rôle fondamental. Dans tous les cas, c'est la mise en réseau des *parties*, offerte par la récursivité de l'énonciation perceptive, qui permet la « complémentation », la « modulation » et « l'économie » des prises sensibles en acte.

Pour finir, le morcellement constitutif de la *trace* et son marquage récursif, permet également de mieux envisager son inscription dans l'immatériel, c'est-à-dire dans le mouvement même de sa reconstruction. G. Deleuze en commentant H. Bergson écrit :

³⁸⁴ On retrouve la thématique d'une confiance adaptative (en complément d'une croyance perceptive) que nous aborderons plus tard (§4.1.1) mais que nous avons commencé à introduire ici et là.

De même que nous ne percevons pas les choses en nous-mêmes, mais là où elles sont, nous ne saisissons le passé que là où il est, en lui-même, et non pas en nous, dans notre présent³⁸⁵.

Le passé n'est inscrit nulle part ailleurs qu'en lui-même, c'est-à-dire dans son moment de « re-constitution ».

2.5.2.2 L'intensité de contrôle de l'attention comme étalement temporel du Soi dans le matériel perceptif

À ce stade, un point nous paraît important d'être examiné. Il s'agit de comprendre comment se forme un segment de vécu dans le flux, apparemment continu, de l'expérience. Le passage d'un plan à l'autre via l'attention, pourrait être une première piste de réflexion. Si je passe d'un plan à l'autre et que je suis capable de conscientiser l'activité qui s'y déroule, c'est bien parce que ce qui m'a affecté sur un plan s'est éteint, et qu'un nouveau plan s'intensifie.

Deux points peuvent être alors mentionnés. Tout d'abord, des champs d'apparitions distincts semblent se constituer selon le plan sur lequel s'oriente l'attention. Si l'on reprend notre exemple précédent – celui où il s'agissait de dévaler des marches tout en relisant un brouillon de cette thèse –, on peut dire de l'attention qu'elle peut se diriger sur chacun des plans qui constitue la scène pragmatique : interaction avec les marches ; interprétation du sens ; vérification orthographique et grammaticale ; anticipation du voyage à venir. Deuxièmement, la présence de l'*affect* est supposable à tous les plans ; un corps « élancé » dans l'escalier, un jeune chercheur « concerné » par la bonne expression de son analyse ; un correcteur « conscient » de ses faiblesses orthographiques ; un individu « soucieux » d'arriver à temps à un rendez-vous.

On peut envisager alors deux types de structuration affective : une vision verticale où l'*affect* sert la conversion d'un niveau à l'autre (un peu comme chez H. Bergson) ; ou une approche horizontale dans laquelle l'affect « baigne » l'ensemble des plans. Rapportons-nous à E. Husserl sur ce point :

Dans cette mesure, le problème de l'affection réapparaît aussi dans l'élémentaire, et en particulier le problème de savoir si l'affection n'est pas déjà une condition essentielle de la réalisation de toute synthèse constitutive, et si ces deux choses ne doivent pas être liées ensemble, à savoir une propriété pré-affective des éléments, avec les présuppositions essentielles de la formation d'unité qui en relèvent, et l'affection elle-même. Force est donc d'examiner si une vitalité affective n'est pas nécessaire à toutes les fusions et à toutes les séparations par lesquelles naissent les unités objectives dans le champ du présent, afin qu'elles puissent simplement naître³⁸⁶.

³⁸⁵ Cité par P. Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris Seuil, 2000, rééd. Point, 2003, p.565-566.

³⁸⁶ E. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, (1928), trad. H. Dussort, PUF, 1964, rééd. PUF, 2002, p.230.

Dans un autre langage on peut faire également appel au concept de « moment présent » développé par D.N. Stern :

Pendant ces moments présents, alors qu'ils se déroulent, se produisent des micro-changements d'un millionième de seconde dans l'intensité et/ou la qualité de nos sentiments. Dans l'exemple du feu d'artifice, on connaît un sentiment d'exaltation et d'attente quand la fusée s'élève, une vague soudaine d'émotion lorsqu'elle explose, puis une chute d'exaltation et, enfin, un émerveillement et un plaisir croissant quand les étoiles s'étalent et tombent. En même temps on remarque un feed back changeant de nos mouvements (des modulations de tonicité ou de tension, position, etc.) ainsi que des fluctuations d'intérêt, de force intentionnelle, etc. Ces modifications constantes dessinent un profil temporel comparable à une phrase musicale. Les affects de vitalité surviennent pendant que le moment se déroule. On le traduira par des termes tels qu'accélération, diminution, explosion, instable, hésitant, etc.³⁸⁷.

Ce que nous disent l'un et l'autre – on retrouve alors notre question de la segmentation du vécu –, c'est qu'une *dynamique affective* découpe des contours temporels dans le flux continu de l'expérience pour en faire des « moments vécus », des « unitaires ». Le point que nous souhaiterions faire ressortir concerne la dynamique suggérée par les « affects de vitalité » : accélération, diminution, explosion ; en bref, l'aspectualité temporelle du vécu. Ces différentes remarques laissent supposer que les formations conscientes qui émergent de la mobilité attentionnelle, s'observe davantage comme des recouvrements plus ou moins diffus des plans et comme des intervalles plus ou moins bref du basculement de l'un à l'autre. Il nous semble que cette vue diffère d'une approche par conversion de champs systématiquement clairs et immanents. Par exemple, le phénomène d'accès à un excès de détails lors du *déjà-vu*, pourrait s'expliquer à travers : (i) un recouvrement compact des différents plans de la scène sur lesquels se porte l'attention, (ii) une lenteur excessivement prononcée (voire un arrêt), quant à l'articulation événementielle des différents plans.

[...] j'eus d'une façon extrêmement intense, l'impression d'avoir dit exactement les mêmes choses dans les mêmes circonstances – notamment dans le même décor, – la même suspension à gaz en simili-bronze, dont la structure prétentieuse et inharmonique me causait une impression de gêne permanente, répandant sa lumière jaune sur la figure de la personne qui me faisait vis-à-vis, ayant devant moi dans la même assiette blanche le même morceau de veau que je mangeais sans sauce et sans pain, par très petites bouchées³⁸⁸.

³⁸⁷ D.N. Stern, *Un monde dans un grain de sable*, Paris, Odile Jacob, 2008, p.55.

³⁸⁸ E. Bernard-Leroy, *L'illusion de fausse reconnaissance : Contribution à l'étude des conditions psychologiques de la reconnaissance des souvenirs*, Paris, Félix Alcan, 1898, p.163.

La scène ainsi décrite semble parfaitement figée. Mais insistons sur le fait que l'expérience semble davantage se dérouler au sein d'un décor que de ne se projeter comme une scène sur un écran. En filant la métaphore cinématographique, et pour tenter de rendre l'impression qui transparait de ce témoignage, on pourrait évoquer ces films fantastiques où, munis d'une télécommande, un des protagonistes arrête le temps. Tout ce qui l'entoure se fige (personnages, objets, éclairage, etc.) et il lui est offert la possibilité de circuler, en toute impunité, au cœur d'un « instant ».

On peut remarquer, dans témoignage ci-dessus, que la sensation vive et troublante d'une parfaite identité semble faciliter cet accès à un excès de détail. Tout semble à la fois parfaitement figé dans le temps et excessivement mobilisable dans l'espace. Nous pourrions presque dire de la scène vécue que son point de vue est, momentanément « engouffré » dans la seule dimension coenesthésique du vécu ; c'est à dire sans l'apport de la dimension kinesthésique qui couple le corps à l'environnement³⁸⁹. L'exemple cinématographique que nous avons évoqué rend assez bien cette idée. Si le personnage peut circuler au cœur de l'instant, c'est parce qu'il a pu soustraire ses actions (et sa volonté) aux forces qui contraignent toutes les autres entités (personnages, objets, éclairage, etc.). Et si, dans le témoignage ci-dessus, tout semble mobilisable à souhait, en suivant D.N. Stern et E. Husserl, nous dirions que la cause se trouve dans une *dynamique affective* absente ou perturbée. L'interprétation affective reste disponible (« structure prétentive », « impression de gêne) mais sa dynamique est absente (« même suspension », « même assiette », « même morceau »). La répercussion de cette absence se traduit par la perte d'accès à un étalement du *Soi* dans le vécu. L'attention circule ainsi dans l'espace sans marquer le temps. Les adhérences manquantes du vécu donnent à la représentation de la scène une fluidité excessive. Là où le temps « accrochait » pour dessiner des *irrégularités* et une *dynamique affective* (§3.3.1.3), il glisse et échappe à l'expérience. On suppose alors que les affects de vitalité servent à découper, non seulement des unitaires iconiques, mais également des unitaires « temporellement disposés ».

2.5.2.3 Le vouloir habitué de l'attention éduquée non-consciente et sa redécouverte par le travail remémoratif

Ce qu'il y a d'intéressant chez D.N. Stern, c'est qu'il déplace la proposition de E. Husserl – axée sur le souvenir immédiat –, vers une réflexion concernant la reconstruction mémorielle d'une attention passée. Alors que E. Husserl s'intéresse à la *dynamique affective* en la traitant par le souvenir (rétention), D.N. Stern propose de l'étudier par le re-souvenir (remémoration). Les affects de vitalité auxquels ont recours l'un et l'autre montrent, à travers la proposition du second, en quoi ils peuvent être passés sous le seuil de conscience tout en gardant un ancrage affectif mémoriel très profond. Expliquons-nous. La méthode de D.N. Stern consiste à faire se remémorer certains moments de la vie quotidienne supposés banals par le patient. L'objectif est d'y déloger certains schémas psychodynamiques caractérisants. Pour ce faire, le psychothérapeute et le patient, au cours « d'entretiens micro-analytiques », travaillent

³⁸⁹ Dans une approche sémiotique qui fait suite à la phénoménologie de M. Merleau-Ponty, la cœnesthésie concerne les rapports de contact entre la chose et le corps, la kinesthésie concerne leur rapport moteur. Nous reviendrons en détail sur cette question dans la suite de notre travail (§3.3.1.1).

à la reconstruction mémorielle du *moment présent* d'un épisode passé³⁹⁰ ; ainsi que ses différentes phases conscientes et non-conscientes.

Le procédé aboutit en un schéma présentant sur un axe des ordonnées « l'intensité subjective de l'expérience » et sur l'axe des abscisses une estimation de la durée de chaque phase consciente ainsi que leur articulation syntagmatique. Une courbe vient représenter l'évolution de l'intensité de la phase de conscience et renseigner, par son épaisseur, la certitude du patient quant aux moments au cours desquels il a réellement pris conscience de son interaction mondaine. Le point remarquable est que la précision et la certitude de la représentation schématique est obtenue à travers de nécessaires et multiples remémorations de l'épisode. Nous pourrions alors penser qu'il s'agit ici d'un examen empirique de la fidélité remémorative (comme chez F.C. Bartlett par exemple). Il s'agit en réalité de montrer l'articulation entre la prise de conscience, sa réalité affective dynamique, et l'attention portée sur les événements qui lient l'ensemble. Reprenons le passage déjà cité mais adoptant une lecture focalisée sur l'*affect* et ses relations à l'attention.

E : Eh bien, j'ai ouvert la porte du réfrigérateur comme ça...
(il joint le geste à la parole)

Stern : (Cela m'a intrigué qu'il fasse le geste d'ouvrir la porte. Normalement ouvrir une porte de réfrigérateur n'exige pas d'explication gestuelle.) Pourquoi m'avez-vous montré comment vous avez ouvert la porte ? Cela a-t-il quelque chose de particulier ?

E : En fait, oui. La porte est un peu cassée. Si je la tire trop brutalement, elle ne s'immobilisera pas et ira claquer contre le placard voisin. Il a donc fallu que je l'ouvre exactement de la bonne façon, ni trop doucement, ni trop violemment, pour qu'elle reste ouverte, s'immobilise à un point d'équilibre. Je suis conscient du geste parce que c'est une sorte de jeu qui requiert de l'attention.
(Silence)

E : Ensuite j'ai dû sortir le carton de jus d'orange. Je ne me le rappelle pas, mais c'est automatique. J'ai dû le porter sur la table en attrapant un verre au passage.

Stern. Oui.

E : Le geste suivant dont j'ai été conscient a été de verser le jus dans le verre.

Sterne. Oh ! Et pourquoi cela ?

³⁹⁰ On retrouve la proposition augustinienne. Ici nous serions dans le cas du présent des choses passées, ou mieux, dans le présent des choses passées reconstruit présentement.

E : Je remplis généralement le verre le plus possible, mais jamais à ras bord. Suffisamment pour qu'il soit plein sans l'être trop, sinon je risquerais d'en renverser en le portant à ma bouche. Cela exige que j'agisse en toute conscience.

Stern. Oh !

E : C'est une sorte de jeu.

On peut remarquer, comme l'indique D.N. Stern, un raccord thématique – l'équilibre – entre l'ouverture de la porte et le remplissage du verre de jus d'orange. On voit également que l'attention est portée non pas sur le geste en lui-même – habitué par une pratique répétitive (trop doucement elle se referme, trop fort elle claque contre le placard) – mais sur le jeu affectif que sa pratique ludique permet. Précisons qu'il faut comprendre ici l'affectif au sens d'un sujet *affectionnant* et non d'un corps *affecté* ; c'est presque la fonction affective qui est ici instrumentalisée. Le sujet « se joue de lui-même » à travers ses propres dispositions affectives. On pourrait lui faire dire : « si la porte ne tient pas en équilibre ou si le verre se renverse cela m'agace ; mais cela me plaît également de construire un dispositif expérientiel limite ». En effet rien ne l'empêche, semble-t-il, de remplir suffisamment peu le verre pour être sûr qu'il ne se renverse jamais... Mais la valorisation de la réussite à travers le déjouement d'un échec programmé serait perdu.

Dans tous les cas, l'exemple montre que l'attention nécessaire à la mise en place du dispositif expérientiel, trahit un ancrage affectif profond relevant d'une passion généralisée. D.N. Stern indique d'ailleurs : « il a une saine et forte tendance à repousser les limites pratiquement dans tous les domaines, pour voir jusqu'où il peut aller ». Et c'est à travers les opportunités de rethématisation du dispositif passionnel ancré affectivement, que l'attention – non pas celle constituant la passion mais celle nécessaire à la reconnaissance de la situation dans laquelle cette passion peut s'épanouir – détermine le poids de la prise perceptive et son ancrage temporel. Le sujet dit bien « Ensuite j'ai dû sortir le carton de jus d'orange. Je ne me le rappelle pas, mais c'est automatique. J'ai dû le porter sur la table en attrapant un verre au passage. [...] Le geste suivant dont j'ai été conscient a été de verser le jus d'orange dans le verre ». L'attention « habituée » qui règle ce qui est « automatique » ne fait ici porter aucun poids affectif à la situation qu'elle traverse et donc aucun ancrage dans le temps parce qu'il n'y a pas de soubassement passionnel comme pour celui du jeu d'équilibre.

Aussi est-il possible d'observer comment une dépense attentionnelle dirigée peut, malgré tout, passer sous un certain seuil de conscientisation plus ou moins important lors de l'évènement en question. Lorsque D.N. Stern demande à son étudiant pourquoi il mime le geste qui lui a permis d'ouvrir la porte, ce dernier répond que : « Je suis conscient du geste parce que cela requiert de l'attention ». On peut tout à fait supposer que l'attention soit soutenue non pas au moment de l'effectuation du geste mais au moment d'observer sa bonne conséquence ; le geste étant, après-coup, présumé « attentionné » alors qu'il n'était probablement « qu'attentionnel ». L'effectuation sensori-motrice est habituée de telle sorte à n'éveiller la conscience qu'au moment de l'évaluation de la conséquence du geste effectué ; celui qui procure un plaisir ou un déplaisir selon que l'équilibre est obtenu ou non.

Le propos est donc qu'un travail remémoratif soutenu peut : (i) dévoiler certaines dépenses attentionnelles passées et opérées sous le seuil de conscience ; (ii) retrouver leur qualité « originelle » en articulant un « *Soi-agissant* » passé et objectivé, avec un « *Soi-agissant* » présent et senti ; (iii) aboutir à un rétablissement d'une conscience pleine passée.

La proposition de D.N. Stern pourrait renouveler les théories psychodynamiques du *déjà-vu*. En somme, vu par ce dernier, le *déjà-vu* reviendrait probablement à une *habitude énonciative* fortement passionnée – voire une disposition affective – qui, remontant à la surface de la conscience, se présenterait sous les traits de la nouveauté. Le propos serait assez proche de celui tenu par S. Freud au sujet de la patiente en visite à la campagne mais avec un pointage moins local et qui désigne davantage une façon de percevoir et d'énoncer le monde plutôt qu'un épisode isolé, inconsciemment perçu et conscientisé lors de sa remémoration. Pour reprendre l'exemple de l'étudiant cité par l'auteur – bien que le témoignage ne concerne pas un épisode de *déjà-vu* –, le phénomène pourrait y prendre place en s'exprimant, dans son cas, comme une découverte de l'attention portée sur l'attention « affectante », ou autrement dit, sur la passion non-consciente d'une pratique. Tout d'un coup je prends conscience que là où je ne pensais trouver qu'un agissement neutre pris comme fonction pragmatique de l'expérience en cours (prendre mon petit déjeuner), se cache en réalité une pratique passionnée agissant comme à mon insu et ouvrant même sur un programme existentiel tenu pour secret. Si l'on veut, il s'agirait d'une version phorique du « mot étrange » (§1.2.3), en ce sens que les deux cas se gonfleraient subitement d'un excès de sens, qui serait tout à la fois inattendu et prévisible. Inattendu puisqu'il s'agit d'une organisation signifiante opérant hors champ de conscience et prévisible parce qu'à l'analyse réflexive, la nature « secrète » des deux pratiques peut s'expliquer. Le mot étrange renvoie à la saturation praxique du mot dans les discours antérieurs. Le *déjà-vu*, selon l'approche affective de D.N. Stern, renvoie à une activité passionnée de l'*habitude énonciative* dans la thématization des interactions mondaines (identification des acteurs et distribution des rôles organisant le programme d'équilibre entre réussite et échec).

Pour conclure, on peut remarquer que l'attention accompagne la *dynamique affective* dans le découpage de contours temporels mais/et peut également agir sur la qualité de la prise perceptive ; c'est en cela qu'elle peut être habituée (ou éduquée) par une passion. On peut alors dire que l'attention joue un rôle déterminant dans la continuité de l'expérience consciente en basculant d'un plan d'intérêt à un autre – créant ainsi des jeux de discontinuité dans le cours des choses –, ou en réglant l'intensité perceptive – créant ainsi des variations sur la qualité de la prise consciente.

2.5.3 Hétérogénéité des modes sensoriels

2.5.3.1 L'affect comme catalyseur poly-sensoriel

Le point que nous voudrions aborder à présent relève d'une telle « banalité » qu'il s'est longtemps caché à nos observations. Alors que l'on pourrait penser que le phénomène de *déjà-vu* se révèle par tous les modes sensoriels, il semble pourtant n'en comprendre que deux : la vue et l'ouïe. On pourrait postuler que le déplacement

sémantique récent du « déjà-*vu* » vers un « déjà-*vécu* » – dans sa tentative d’affiner la description d’un phénomène qui relève d’une situation en « tous points identiques » à une scène passée – puisse être une des raisons de cet « aveuglement ». La taxinomie de V. Neppe – selon un découpage par modes sensoriels – pourrait en être une autre (§1.1.1). En effet, cette approche nous a paru si simpliste que nous voulions, pour en dénoncer l’erreur, faire nécessairement du *déjà-vu* un phénomène qui inclut, au contraire, tous les modes sensoriels. Une dernière raison pourrait aussi tenir au fait que la littérature concernant le phénomène ne traite pas réellement la question, ni même relève explicitement le fait. Dans tous les cas, et à bien y regarder cette fois, on se rend compte que seuls ces deux modes sensoriels sont réellement évoqués dans les retranscriptions du phénomène (§1.3.2.1). Ni l’odeur, ni le goût³⁹¹ – et encore moins le toucher – ne sont indiqués comme ce qui ressort du matériau perceptif conscient, relaté par les témoignages examinés. La question est donc de savoir si l’absence des trois modes sensibles (toucher, goût, odorat) ou la saillance des deux modes (vue, ouïe) se constituent comme des éléments discriminants du phénomène en question.

Trois options d’analyse peuvent être envisagées sur la base des modèles sémiotiques disponibles dans la littérature dédiée :

- (i) supposer une intentionnalité propre à chacun des modes qui se donnerait, de ce fait, selon divers « assemblages » (plus ou moins complets et plus ou moins complexes). Ce serait poser comme hypothèse de travail que sous « l’absence » systématique des trois modes sensoriels se cache une des causes possibles de l’émergence du phénomène.
- (ii) supposer que chacun des modes soit « fondu » dans une prise poly-sensorielle globale qu’une intentionnalité viendrait préciser et moduler. Ce serait aborder le problème du *déjà-vu* en suivant l’idée que sous la « saillance » systématique des deux seuls modes de la vue et de l’ouïe se trouve une des causes de la manifestation du phénomène
- (iii) supposer un débrayage discursif qui « lirait » et « lierait » les différents modes sensibles. Cela reviendrait à se demander pour quelles raisons et sous quelles conditions, le débrayage n’ouvre que trop systématiquement sur deux des champs sensibles disponibles.

Les deux premières propositions s’inscrivent dans le sillage de la sémiotique de l’iconicité proposée par J.-F. Bordron. On retrouve dans la plupart des écrits de l’auteur l’idée qu’une formation de sens puisse s’effectuer en amont d’une prédication ; les notions de sujet et d’objet ne sont alors plus indispensables pour expliquer certains faits sémiotiques. Dans le prolongement de cette hypothèse, l’auteur propose de relever un principe d’exfoliation de l’indice (matière) et d’iconicité (forme) venant prendre part, selon des mouvements contraires, à la présence d’un événement perceptif.

Nous avons essayé de comprendre le plus exactement possible comment, lors d’une expérience sensible, peut se produire une

³⁹¹ Il est intéressant de noter que la présence du goût et de l’odeur sont, en revanche, des modalités sensorielles bien présentes (sinon déterminantes) dans certains cas de réminiscences. Le *déjà-vu* a donc ceci de spécial qu’il se donne comme une sorte de spectacle audio-visuel « vécu ». La reviviscence, par exemple, replonge l’individu dans un moment passé très riche sensoriellement et sans teneur réflexive (le spectacle) saillante.

énonciation non subjective, antérieure à la constitution du rapport sujet/objet. Nous avons vu dans cette énonciation, à côté de la forme et de la matière, un troisième principe décrit comme la prise de texture de la présence. Bien sûr, comme nous l'avons souligné, de cette énonciation émerge, comme réponse, une structure intentionnelle³⁹².

Ce passage est important puisqu'il nous permettrait d'une part de développer les deux premières pistes d'analyse du *déjà-vu* précédemment évoquées et, d'autre part, de proposer une réinterprétation de « l'émergence de la structure intentionnelle » à travers la topique *conscient/non-conscient* sur laquelle nous avons insisté dans ce chapitre.

La dernière option s'accorde sur la sémiotique post-greimassienne de J. Fontanille. À l'inverse du premier, en étant très attaché à la dimension discursive des sémoses, la notion de débrayage nécessite une distinction originelle de l'objet et du sujet.

À suivre les deux premières pistes – celles qui s'inspirent de l'approche bordronienne – le *déjà-vu* pourrait être vu comme la manifestation expérientielle d'une « prise de texture de la présence » qui ne « prend pas ». Expliquons-nous. Dans un article qui étudie le cas de l'expérience gustative, le sémioticien écrit :

Il y a donc, à côté de la matière et de la forme, un devenir général des forces ou de l'énergie qui fait que, finalement, cela prend ou non. [...] la langue et le sens doivent donner lieu à une prise en quoi consiste précisément leur commune réalisation par l'énergie mise dans une énonciation. L'énonciation est l'art de la prise³⁹³.

Rappelons, pour éviter toute confusion, que J.-F. Bordron propose qu'une énonciation puisse être non-subjective. L'énergie « mise dans une énonciation » n'est donc pas nécessairement à comprendre comme celle d'un sujet qui perçoit. J.F. Bordron formule cet argument en s'appuyant sur un exemple de G. Simondon. Pour ce dernier, explique-t-il, la fabrication d'une brique dépend d'une matière (l'argile) et d'une forme (le moule) mais également de ce moment de « prise » ; ce moment où la nature même du composé argileux devient déterminant pour que la brique puisse « prendre » sa forme dans le moule. Cette prise est aussi celle dont on parle lorsque l'on dit d'un ciment qu'il « prend ». Il s'agit du moment où le bon dosage d'une quantité d'eau et de ciment enclenche un processus chimique de durcissement. Dans un cas comme dans l'autre, la bonne prise des formes peut s'observer lorsque les moules sont retirés. Si l'argile ou le ciment n'ont pas « pris » correctement, les formes obtenues sont fissurées, friables, délitées, etc. La métaphore invite alors à voir dans la constitution du sens, une réunion de plusieurs éléments qui, dans leur « composé » propre, et leur « assemblage » commun, peuvent (ou ne peuvent pas) « prendre » forme³⁹⁴. En ce sens on pourrait parler des différents modes sensoriels comme de ces différents éléments.

³⁹² J.-F. Bordron, « Perception et énonciation dans l'expérience gustative », dans A. Hénault (Éd.), *Questions de sémiotique*, Paris, PUF, 2002.

³⁹³ J.-F. Bordron, « Perception et énonciation dans l'expérience gustative », *op. cit.*

³⁹⁴ rapportée à la perception, cette étape pourrait correspondre « au moment iconique » dans lequel on pourrait reconnaître également une « intuition du vrai ». Voir J.-F. Bordron, « Perception et expérience », *Signata*, 1, 2010, p.255-293.

En somme, ces derniers devraient s'assembler selon certains critères pour qu'un sens puisse (se) tenir. Voilà pour un principe très général. Voyons à présent en quoi le composé des matériaux et leur assemblage pourrait constituer deux options d'analyse distinctes.

L'assemblage concerne la première option d'analyse dont nous parlions. On peut retrouver dans « l'iconicité et ses images » le passage suivant :

S'il y a une iconicité générale, il y a aussi une iconicité visuelle, gustative, sonore, etc³⁹⁵.

Avancer l'idée selon laquelle chaque mode sensoriel développe sa propre iconicité c'est également, selon nous, proposer qu'ils aient chacun leur propre intentionnalité³⁹⁶. Les modes sensoriels seraient donc considérés comme des *parties* hétérogènes dont l'assemblage particulier permettrait une « prise » de texture de la présence ; une homogénéité. La stratégie d'analyse consisterait alors à relever les répercussions phénoménologiques de ce défaut d'assemblage – au cours du *déjà-vu* et dans ce qu'il révèle à travers la constitution de son *champ de présence* – afin de préciser, *via negativa*, ce qui fait le bon assemblage de ces éléments lors de l'expérience courante. On pourrait alors chercher à examiner des pistes telles que ; l'organisation « paysagique » de la vue ; l'organisation « en chaîne » du toucher ; l'organisation « agglomérative » du goût ; l'organisation « architecturale » de l'ouïe ; et voir comment ces différentes organisations indépendantes s'articulent les unes aux autres – ou s'emboîtent les unes dans les autres –, pour se constituer en un *tout* qui, normalement « prend » mais qui, dans le cas du *déjà-vu*, ne prend pas. Un des axes pourrait être celui de la temporalité puisqu'on pourrait reconnaître à l'ouïe et à la vue un traitement indiciel synchronique, au toucher et au goût un traitement indiciel séquentiel.

Une hypothèse serait que le goût, l'odorat et l'ouïe ont besoin de temps pour constituer leur objet, la vue et le tact paraissant en disposer dans l'immédiateté³⁹⁷.

On chercherait alors à identifier des recouvrements accidentels, des déphasages inappropriés, des redoublements inopportuns, etc. Mais deux remarques peuvent être faites à ce stade. Premièrement, l'assemblage de *parties* hétérogènes comme un *tout* homogène semble davantage s'organiser autour de la notion « d'équilibre » plutôt que de celle de « fusion ». L'équilibre concerne des forces et relève de la physique ; la fusion concerne les matières et relève de la chimie. En ce sens on parlerait d'avantage d'une stabilisation du sens comme d'un équilibre trouvé entre plusieurs briques empilées plutôt que comme d'une argile qui prend forme dans un moule. Deuxièmement, et par voie de conséquence, traiter la dimension sensorielle selon des plans intentionnels distincts, risquerait de reléguer la dimension corporelle à une entité abstraite

³⁹⁵ J.-F. Bordron, *L'iconicité et ses images*, Paris, PUF, 2011, p.171

³⁹⁶ J.-F. Bordron réserve le terme d'intentionnalité aux approches qui partent de la prédication et se positionne dans une sémiotique qui chercherait à se préserver de cette distinction préalable. Évoquer une iconicité intentionnelle peut paraître contraire aux enseignements de l'auteur. Nous chercherons à montrer, dans les paragraphes suivants, ce en quoi cela nous semble recevable.

³⁹⁷ J.-F. Bordron, « Perception et énonciation dans l'expérience gustative », *op. cit.*

et secondaire. Où se trouve le corps dans un principe d'assemblage antéprédicatif des modes sensoriels ? Faut-il convenir qu'il ne puisse trouver une forme qu'à la condition préalable qu'un équilibre des différents modes sensoriels soit obtenu ? Certes on peut se représenter un corps propre – et on le fait en lui attribuant une forme – mais sa dimension et sa portée sont-elles réductibles à leur seule représentation ? On entrevoit ici la question de l'*affect* qui nous semble particulièrement importante au moment de toute « prise » de texture de la présence, quelle qu'elle soit. Il est vrai cependant que pour inclure l'*affect*, il faudrait considérer une dimension corporelle en amont des modes sensoriels. Cela impliquerait de reconsidérer le statut d'une « intentionnalité antéprédicative ».

La deuxième option d'analyse pose une intentionnalité qui affine et module un substrat sensoriel relativement diffus. La relation du corps et de la matière semble ici plus présente que dans la proposition précédente puisqu'elle est posée, en suivant la remarque précédente, en amont de la dimension sensible. On se rapproche également davantage de l'idée de fusion où le bon dosage des éléments enclenche une transformation de la matière (liquide vers solide pour l'exemple du ciment). L'hypothèse voudrait donc que le phénomène de *déjà-vu* se donne dans une expérience où les modes sensoriels de la vue et de l'ouïe, seraient excessivement saillants. En somme, le mélange n'est pas bon par ce que certains éléments sont trop dosés et l'effet escompté de prise de texture de la présence n'est pas obtenu, en tous cas pas dans ses « formes » attendues. Contrairement à l'option précédente où l'on considèrerait « l'absence » de certains modes sensoriels dans « l'assemblage », ici on considère une présence de tous les modes sensoriels mais dans un rapport disproportionné qui empêche une « fusion ». La stratégie d'analyse consisterait alors à comparer le composé du mélange observable dans le cas du *déjà-vu* et dans celui de l'expérience courante pour préciser les parcours sémiotiques de l'un et de l'autre. La différence qui sépare les deux options d'analyse réside dans la phase sémiotique considérée. Dans le premier cas on considère le résultat pour déterminer l'origine, dans le deuxième cas on considère l'origine pour expliquer les conséquences. C'est, nous semble-t-il, faire une distinction entre composition d'ensemble (équilibre) et émergence (fusion). Dans le premier cas, la qualité sensible est construite, dans le deuxième cas elle est vécue.

Pour terminer sur les options d'analyse qui s'inspireraient de la sémiotique de J.-F. Bordron, on peut remarquer qu'elles vont toutes les deux de pair avec ce que l'auteur appelle les étapes « d'exfoliation pluralisante » (fusion des éléments) et « d'iconisation singularisante » (équilibre des parties).

L'exfoliation offre une diversité et donc une matière, l'iconicité une forme et donc une unité. Reste donc à comprendre l'acte lui-même par lequel ces deux composantes prennent ensemble dans une commune venue en présence³⁹⁸.

La première hypothèse semble correspondre à une phase iconique et la deuxième à une phase indicielle.

L'idée, finalement, serait de voir une compétence (« l'acte ») dans ce que J.-F. Bordron considère être un a-priori sémiotique. Les propositions de N. Depraz

³⁹⁸ J.-F. Bordron, « Perception et énonciation dans l'expérience gustative », *op. cit.*

sur l'attention et la vigilance – comme alternative à l'intentionnalité – trouve une résonance toute particulière avec les principes bordronien d'exfoliation pluralisante et d'iconisation singularisante. Nous pensons alors entrevoir une solution sémiotique à ce que N. Depraz à relever de difficultés phénoménologiques concernant l'intentionnalité (§2.3.4.4).

La dernière proposition s'ancre dans la sémiotique du corps et de l'empreinte de J. Fontanille. Ici il serait question de traiter le moment du débrayage où l'apport sensible du corps s'actualise comme énoncé – ouvrant ainsi à l'énonciation toute la gamme judicative du sujet. Cette prise en compte de l'actantialité, permet de complexifier la dynamique intentionnelle opérée sur le donné perceptif. Elle peut prendre en charge des effets de « récursivité » comme dans la perception olfactive, ou des effets « d'enchâssements » comme pour la vision³⁹⁹. La question serait alors de savoir pour quelles raisons et sous quelles conditions, le débrayage n'ouvre que trop systématiquement sur le champ à « débrayage maximum » qu'est la vue et le champ « réversible et simultané » de l'ouïe. Si cette approche semble plus rassurante elle a ce désavantage considérable de reposer sur un principe de débrayage qui isole d'emblée la fonction sémiotique dans un champ discursif et, de ce fait, engendre quelques difficultés lorsque l'on aborde une sémiotique de l'expérience. Nous l'avons déjà mentionné mais lorsqu'un débrayage m'isole de l'expérience pour en formuler son discours (la représentation partielle de la situation), mon corps reste quant à lui bien pris dans son environnement. Que se passe-t-il, alors, au cours de ces moments « aveugles » qui séparent chacun de ces « instantanés » discursifs ?

Reprenons les trois propositions mentionnées sous la forme d'un petit résumé critique. Commençons par revenir sur la phase antéprédicative qui constitue l'argument principal des deux premières propositions. La question est de savoir si, malgré tout, la présence d'une intentionnalité n'est pas à y supposer ; ne serait-ce que pour permettre les mouvements d'exfoliation et d'iconisation. Dans le prolongement de nos réflexions précédentes, nous souhaiterions suggérer que la décision quant à son point d'origine (ante ou post prédicative) relève d'une reconnaissance ou non d'une topique *conscience/non-conscience* chez l'individu. Si l'individu est structurellement organisé de telle sorte à ce qu'il puisse non-consciemment « ré-agir » à une sollicitation mondaine, alors c'est que l'intentionnalité observable lors des phases d'exfoliation et d'iconisation peut lui être imputée. S'il ne le peut pas, alors cette intentionnalité relève d'une situation naturelle dont l'origine intentionnelle semble difficilement identifiable. En bref, l'intentionnalité serait considérée comme antéprédicative, lorsque le matériau perceptif n'est pas « consciemment » assumée par l'individu. Et dans ce cas, le *déjà-vu*, à travers l'impression qu'éprouvent certains sujets à se voir « agir », ne nous en propose-t-il pas une illustration phénoménologique ? Nous ne sommes pas dans le cas « d'une perception d'une perception » leibnizienne mais face à une demande d'assomption d'un matériau déjà assumé. Quelle est alors cette instance qui s'énonce en moi et malgré moi ? La proposition des raisonnements figuraux, détachés de l'appareillage épistémique du sujet, nous semble alors centrale dans une articulation de la perception et de l'énonciation. Le corps semble pouvoir « dialoguer » avec son environnement. Ce que nous souhaiterions proposer est finalement que la phase sémiotique antéprédicative proposée par J.-F. Bordron concerne la part *non-consciente* de l'activité pragmatique de l'individu. Cette proposition fait donc correspondre

³⁹⁹ J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p.102-107.

à l'a-priori des mouvements contraires d'exfoliation et d'iconisation, la relation du corps avec son environnement. Cette relation dynamique du corps *affecté* et *affectonnant*, devient l'acte médiatif de la matière et de la forme. Mais une précision doit être faite puisque l'on pourrait penser – un peu trop vite – que cela nous fasse simplement revenir à la proposition de J. Fontanille. Il nous faut insister sur le fait que l'énonciation dont nous parlons ici est *non-consciente* – plutôt que « non-subjective » comme le suggère J-F. Bordron – et elle ne s'inscrit pas non plus dans les parcours réflexifs de la discursivité comme le propose J. Fontanille. Cette remarque invite alors à considérer l'importance de raisonnements figuraux – tels qu'on peut en trouver chez P. Basso Fossali⁴⁰⁰ – dans l'expérience courante. Et, seul la prise en compte d'une mémoire individuelle, dans la constitution des sémioses, permet d'en justifier le fonctionnement.

Le deuxième point, qui vient finalement compléter le premier, concerne la sensori-motricité. Le lecteur critique aura probablement anticipé le fait qu'elle ait été passée sous silence quant à la considération des modes du sensible. La proposition d'une transversalité de l'apport sensori-moteur sur l'ensemble des modes sensoriels pourrait compléter notre deuxième proposition. C'est-à-dire, faire de la motricité, un liant de l'ensemble des modes.

Mais ce n'est pas en tant qu'elle est un ordre sensoriel particulier (respiration, ou mouvement) que la sensori-motricité contribue à la séquence polysensorielle ; au contraire, c'est en tant que principe transversal, entremêlé avec tous les autres types sensoriels : non seulement le mouvement, mais aussi le son affecte la chair, il procure des motions intimes, quand ce ne sont pas, pour le danseur immobile, de véritables sensations de déplacement dans l'espace⁴⁰¹.

La sensori-motricité montre une circularité énonciative qui, passant par le champ transitif du toucher devient un champ réfléchi. Cette énonciation circulaire fait intervenir un degré de réflexivité et contribue à l'établissement d'un cadre interactantiel dont le fait de pouvoir se tenir en « équilibre » est un exemple minimal. Mais il faut bien admettre que nous ne sommes conscients de tenir en équilibre qu'au moment où nous le perdons. C'est donc bien que le reste du temps nous n'en sommes pas conscients, bien qu'il reste efficace. Une forme d'énonciation est donc à supposer bien qu'aucune des données perceptives dont cet équilibre dépend ne remonte à notre conscience. Il est étonnant de remarquer que lors d'un phénomène de *déjà-vu*, alors qu'il semble dissocier *perception* et *énonciation*, un équilibre soit toujours conservé⁴⁰². Bien que ce dernier puisse être pensé comme un apprentissage – passé sous le seuil de conscience en devenant un automatisme –, il faut bien remarquer que si les croyances du sujet sont bouleversées au point de remettre en cause l'acquis d'une

⁴⁰⁰ On peut également renvoyer vers G. Deleuze, *Logique de la sensation*, Paris, La différence, 1981, rééd. Seuil 2002, ou J.F. Lyotard, *Discours-figures*, Paris, Klincksieck, 1971, rééd. 2002, pour un traitement plus spécifique encore de la notion de figural (à différencier, donc, du figuratif).

⁴⁰¹ J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p.101.

⁴⁰² Tous les cas de vertiges présents dans la littérature traitée, sont plus ou moins explicitement rattachés à des sujets épileptiques. Il nous semble que cette observation puisse montrer en quoi une intentionnalité minimale est conservée alors même que l'énonciation perceptive ait été mise en cause par le phénomène de *déjà-vu*.

impossible ubiquité (§ 1.2.5), – c'est-à-dire remettre en cause sa propre confiance en l'expérience –, on pourrait supposer que cela aille jusqu'à bouleverser notre équilibre. Équilibre qui, rappelons-le, en se constituant par une énonciation sensori-motrice, dépendrait de l'établissement d'un cadre interactantiel qui laisserait entendre un degré minimal de réflexivité. On pourrait objecter que le phénomène soit trop court pour qu'il puisse accueillir la phénoménalité du vertige. Certes le phénomène est très court, mais pas même une amorce de perte d'équilibre – telle qu'on les connaît, par exemple, en se relevant trop vite – n'est relevée. Par ailleurs on peut également remarquer que les témoignages rapportent des épisodes de *déjà-vu* sur des sujets assis ou debout, selon une posture statique ou même un engagement moteur (marche par exemple). Cette observation exclut alors l'hypothèse selon laquelle l'équilibre pourrait être préservé par la station « assise » (plutôt que debout) ; comme dans les cas si souvent rapportés où le *déjà-vu* survient au cours d'une conversation ouatée (le sujet est assis dans un fauteuil confortable et discute avec ses amis).

Suite à ces différentes remarques, nous proposons alors de considérer l'*affect* comme l'instance régulatrice du sujet tenant en équilibre dans l'environnement. Les *affects de vitalité* déjà évoqués précédemment pourraient, à travers leur dynamique, (i) maintenir l'équilibre du sujet, et (ii) se constituer comme catalysant de l'ensemble des modes sensoriels. C'est, en somme, la *dynamique affective* qui, émergeant d'une mise en circularité continue entre le corps agissant dans l'environnement et corps s'y sentant agir, organise le mélange « équilibré » de la matière poly-sensorielle. En ce sens, l'*affect* devient la matière du champ proprioceptif que sa dynamique contribue à structurer (pour stabiliser l'indice en icône, la matière en substance).

Nous reviendrons plus tard sur ce point mais nous soulignons l'importance de la dimension affective dans une « prise énonciative » qui devance toute articulation de nature réflexive (§3.3.1.1). Nous signalons, par la même occasion, qu'une étude du *déjà-vu* par sa synesthésie nous semble alors être une piste infructueuse. Certes l'absence de trois modes sensoriels est un fait étonnant, mais la présupposition selon laquelle tous les modes sensoriels doivent être « donnés » dans la matière perceptive pour rendre compte d'une situation « en tous points identique », n'est pas nécessaire. Ce serait, selon nous, rentrer dans une mystique de l'hypotypose. L'*affect* semble pouvoir satisfaire la « prise énonciative » poly-sensorielle, lors du phénomène, par le simple fait que la situation soit « vécue » par l'individu avant même qu'il puisse en dégager une représentation consciente. Tout semble corroborer l'hypothèse selon laquelle le phénomène trouve sa source dans la couche *hylétique* de l'expérience où l'*affect* (du moins selon la dernière phénoménologie de E. Husserl) tient une place essentielle.

2.5.3.2 Attention domestiquée et exfoliation de l'indice

Pour terminer, remarquons que la prise en compte d'un individu agissant non-consciemment – et les conséquences que cela peut avoir concernant l'imputation de l'intentionnalité nécessaire à l'exfoliation de l'indice –, se retrouve en étroite résonance avec l'hypothèse de N. Depraz, à propos d'une attention « domestiquée ». En effet, on pourrait penser que la « pluralisation » de l'exfoliation ainsi que la « singularisation » de l'iconicité rapportée par J.-F. Bordron, puissent s'accorder avec la compétence « défocalisatrice » et « focalisatrice » de l'attention. Si l'on considère

l'intentionnalité nécessaire à l'exfoliation comme relevant d'une phase antéprédicative, on pourrait alors dire de sa puissance, qu'elle correspond à la forme creusée de l'énonciation habituelle (§2.3.3.3), qui « attend » d'être potentiellement remplie chez le sujet. L'intentionnalité (anonyme) « de la perception pure » reviendrait alors à la forme « domestiquée » de la compétence attentionnelle (qu'un accès phénoménologique à la vigilance pourrait réattribuer au sujet).

[...] puisque je peux prendre conscience de façon claire que je fais des choses efficaces, performantes, sans savoir de manière réfléchie comment je m'y prends. Ainsi dans le premier renversement, qui modifie la direction de l'attention, il convient d'inhiber l'action immédiate : dans ce second changement, ce qui est inhibé, c'est le mouvement même de remplissement immédiat par la projection de mes catégories, de mes attentes, des mes identifications⁴⁰³.

Ou encore :

Il s'agit de maintenir une tension entre un acte d'attention soutenue et un non-remplissement immédiat : il y a attente sans connaissance du contenu qui va se révéler, car il n'est pas immédiatement disponible. Il ne l'est qu'en puissance et viendra à révélation qu'à travers un acte cognitif spécifique : il suppose une attente, mais non focalisée, ouverte, éventuellement vide de contenu pendant un temps, sans aucune discrimination immédiate autre que « il n'y a rien », « c'est le brouillard », « c'est flou », « c'est confus », « il ne se passe rien »⁴⁰⁴.

Retrouver l'état « sauvage » ou « renaturalisé » de l'attention correspondrait, phénoménologiquement, à observer consciemment le processus sémiotique d'exfoliation. Cela aura à voir, il nous semble, avec l'impression d'une subjectivisation des objets de l'entour, saillance phénoménologique qui hante certains témoignages du *déjà-vu*.

« Tous les objets [...] prennent une valeur extrinsèque plus grande, comme si je sentais plus nettement leur raison d'être, leurs rapports réciproques »⁴⁰⁵

Nous y reviendrons (§ 4.2.5.4).

⁴⁰³ N. Depraz, *Attention, vigilance*, Paris, PUF, 2014, p.44.

⁴⁰⁴ N. Depraz, *Attention, vigilance, op. cit.*, p.43.

⁴⁰⁵ E. Bernard-Leroy, *L'illusion de fausse reconnaissance : Contribution à l'étude des conditions psychologiques de la reconnaissance des souvenirs*, Paris, Félix Alcan, 1898, p.186.

2.5.4 Régimes de l'émergence mnésique et topologie de E. Tulving

Pour clore cette approche généraliste de la *mnésie*, nous souhaiterions rapprocher nos conclusions des classifications de la *mémoire* qu'a proposé H. Tulving dans les années 1990. Cette classification, hautement popularisée, appelle, de fait, sa mention.

2.5.4.1 Présence noétique et densité noématique du remémorable

Du point de vue phénoménologique, qui est celui que nous adoptons pour l'heure, nous pourrions reconnaître aux manifestations mnésiques qu'elles soient constituées d'une présence noétique et d'un rayon noématique. La présence noétique correspond au degré d'intensité attentionnel qu'elle sollicite (*vive* – *atone*) et le rayon noématique à la compacité du substrat mémoriel qu'elle convoque (*concentré*-*diffus*). Nous proposons que cette compacité se définisse selon la densité de *parties* partagées avec d'autres segments mémoriels. On pourra parler de « franges » si la communauté des *parties* s'effectue sur le plan de l'expression ou alors de « liens » si les *parties* se rejoignent sur le plan du contenu. On dira alors qu'à des *parties* communes nombreuses correspond un rayon noématique diffus ; à des *parties* communes réduites correspond un rayon noématique concentré. Sur cette base tensive, il est alors possible de distribuer les cinq mémoires identifiées par E. Tulving selon le schéma suivant (fig.13) :

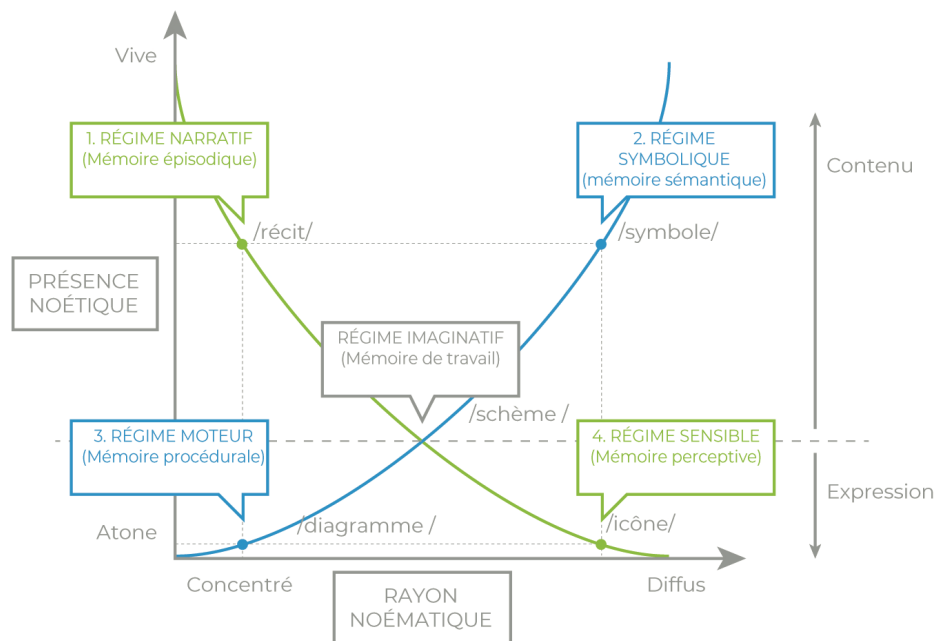


FIG. 13 : Régimes mnésiques d'après la typologie de E. Tulving.

Régime sensori-moteur : le diagramme (mémoire procédurale)

Ce que nous avons dit de l'*habitude* et des *automatismes* sont à associer à la mémoire dite *procédurale*. Les événements mnésiques qui y sont rattachés relèvent d'un régime

sensori-moteur et d'une figuration « diagrammatique ». Leur présence noétique est atone et leur rayon noématique concentré. Les schèmes sensori-moteurs sont précis de telle sorte que l'on puisse dévaler des escaliers (précisons qu'en architecture, la distance qui sépare une marche de l'autre est « standardisée »). C'est bien sur la base d'un ajustement rigoureux entre la demande motrice actuelle (les escaliers) et les souvenirs d'une motricité locale déjà effectuée (habitude motrice de la traversée d'escaliers) que je suis capable de dévaler les marches sans tomber. Si le souvenir sensori-moteur d'un saut de haie, par exemple, venait à me faire reproduire son schème alors que je m'apprête à franchir une première marche, cette « a-cordance » me fera très probablement chuter ; les deux schèmes ne concordent pas à la situation qui les réunit. On comprend alors assez facilement que les schèmes sensori-moteurs, bien qu'ils se construisent par répétition, comportent des « franges » très concentrées et que leur mise en relation s'effectue par superposition. Leurs recouvrements successifs servent, d'une certaine manière, à mieux les découper du substrat mémoriel pour qu'ils puissent s'ajuster « parfaitement » à la demande précise de la sensori-motricité. Il suffit de penser à la leçon de piano pour s'en convaincre : l'ajustement des enchaînements moteurs s'opère par répétition et recouvrements successifs. C'est comme « sculpter » dans sa propre maladresse, le « couloir » spatio-temporel précis dans lequel doit venir s'emboîter l'interprétation du morceau.

Régime symbolique : le symbole (mémoire sémantique)

Sur le même axe pragmatique, mais à l'opposé, la mémoire *sémantique* accueillerait des manifestations mnésiques à forte présence noétique combinée à un rayon noématique diffus. La mémoire *sémantique* concerne les savoirs et représentations que le sujet possède sur le monde. Bien que son accès puisse être rapide et non-conscient – comme lorsque j'ai recours à une langue pour m'exprimer – la nature référentielle et identitaire de ses contenus implique une activité attentionnelle. L'assomption lors de l'énonciation en témoigne : c'est bien parce que je suis conscient de ce que j'énonce que je peux corriger un lapsus par exemple. Cette émergence consciente du substrat mémoriel relevant, selon E. Tulving, de la mémoire *sémantique*, est probablement la raison pour laquelle elle est associée, avec la mémoire *épisode*, à ce qu'il appelle la mémoire déclarative (c'est à dire le lieu mnésique par lequel le sujet peut faire émerger des données consciemment). D'un point de vue sémiotique la mémoire *sémantique* fonctionne selon un régime symbolique puisqu'elle répond d'une mise en relation par règles et identité. On dira alors que ses « liens » sont très denses (selon une configuration en réseau) et que son rayon noématique est, par la même, très diffus.

Régime sensible : l'icône (mémoire perceptive)

Sur l'axe affectif (en vert), on peut identifier un régime sensible qui correspondrait à la mémoire *perceptive*. La tonicité de la présence noétique est alors atone et le rayon noématique diffus. Le sensible est quelque chose de brumeux et évanescent, qu'il s'agit de raffermir. À l'inverse des schèmes moteurs qui ont à voir directement avec des forces externes qui accueillent ou contraignent concrètement et immédiatement l'action de l'individu, les perceptions sensibles sont vagues par essence et stabilisées (temporairement) dans un effort de synthèse. Il suffit de penser à certaines odeurs perdues qui, alors qu'elles sont (re)senties dans une situation présente, prennent les

traits d'un souvenir vague et brumeux (on ne parle pas ici de la scène mnésique à laquelle se rapporte le souvenir de l'odeur, mais le souvenir de l'odeur elle-même).

La logique la plus constante de l'odorat est celle qui fait surgir, à l'intérieur même du présent le plus manifeste, les images les plus lointaines⁴⁰⁶.

Si les schèmes moteurs se « découpent » dans le substrat mémoriel par recouvrements successifs (sculptage), nous dirons des schèmes sensibles qu'ils « s'agglomèrent » par concentrations locales du substrat mémoriel. Dans ce cas, la mise en relation des segments mémoriels s'effectue par analogie et leurs parties communes sont nombreuses.

Régime narratif : le récit (mémoire épisodique)

À l'autre extrémité de l'axe se trouve la mémoire *épisodique* – celle qui contient « l'histoire » du sujet. On peut lui attribuer un régime narratif du fait que la mise en relation de ses segments mémoriels s'effectue par le récit. On peut dire que si la mémoire *sémantique* fonctionnait par règles et identités, la mémoire *épisodique* fonctionne par logique et dispositions. Sa présence noétique est vive et le rayon noématique particulièrement concentré. Par définition, le régime narratif sous-tend des singularités événementielles qui se démarquent de toutes les autres expériences. C'est précisément la « règle » de non-ubiquité (à la fois spatiale et temporelle) que le *déjà-vu* révèle en creux : on ne vit jamais deux fois, à l'identique, une même situation.

Régime imaginaire : le schème (mémoire de travail)

Pour finir, la mémoire de *travail* est, bien entendu, celle qui se place à l'intersection des quatre autres. C'est la rétention husserlienne, les zones d'indétermination bergsonienne, les présents augustiniens, le présent spéculaire de W. James, etc. Elle relève d'un régime de type imaginaire (c'est pourquoi sa présence noétique est neutre : elle agit comme maintien ou consolidation).

Un schème dans sa définition kantienne, répond à la question de la présentation. Il consiste en une procédure générale de l'imagination qui fournit à un concept son image⁴⁰⁷.

Nous pourrions reprendre l'exemple de H. Bergson concernant la différence de nature et non de degré du souvenir, pour s'en convaincre (§ 2.2.2.1). C'est bien elle qui, à mesure que l'intensité d'une sensation diminue, prend le relais pour articuler à la situation présente, un travail de la mémoire *perceptive*. Celle-là même dont parle H. Bergson, comme F. Brentano, en tant qu'arrive un moment où l'on ne sait plus si l'on a affaire « à une sensation faible que j'éprouve ou à une sensation faible que

⁴⁰⁶ J.-F. Bordron, « Perception et énonciation dans l'expérience gustative », dans A. Hénault (Éd.), *Questions de sémiotique*, Paris, PUF, 2002.

⁴⁰⁷ J.-F. Bordron, « Perception et énonciation dans l'expérience gustative », *op. cit.*

j' imagine »⁴⁰⁸. La sensation faible imaginée ne pouvant avoir lieu sans le recours aux souvenirs antérieurs que E. Tulving nous propose de regrouper dans une mémoire *perceptive* (ou des perceptions). D'autres exemples impliquant les trois autres mémoires de manière isolée ou combinée dans un « travail » de la mémoire de *travail*, pourraient bien entendu venir compléter celui-ci. Parmi ceux-là un passage de *Sémiotique des traces* de H. Parret pourrait en rendre compte :

L'œil aperçoit d'un seul coup (en un « clin d'œil » [augenblick]) et la recomposition, après une analyse des détails, ne pose aucun problème puisque tous les éléments restent présents en juxtaposition. L'oreille à l'écoute du poème n'a pas le même avantage. L'ensemble sémantico-phonique n'est conquis qu'avec effort puisqu'il faut que la « pensée » (Gedächtnisse)—on dirait aujourd'hui les « souvenirs » ou la mémoire retienne les éléments successifs dans un ensemble et que l'imagination parcourt constamment cet ensemble, organisé selon la vivacité que notre intérêt projette sur la chaîne sonore. Mémoire et imagination collaborent en permanence pour que l'objet poétique ou musical ait une présence et ne s'enfuit pas dans l'éphémère. [...] Du point de vue de son contenu, le plastique concerne des corps, du réel visible, déterminé par des mécanismes de la perception, tandis que le poétique concerne des actions, du « réel » fictionnel, déterminé par une logique narrative⁴⁰⁹.

⁴⁰⁸ H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, rééd. Flammarion, 2012, p.185.

⁴⁰⁹ H. Parret, *Une sémiotique des traces*, Limoges, Lambert-Lucas, 2018, p.41.

2.6 CONCLUSION : LA MÉMOIRE EN ACTE

Résumons les points que nous avons abordés au cours de ce chapitre.

Les *valences motrices* présentes dans la *trace mnésique* se constituent comme élément de discrimination des temps vécus. Elles offrent l'intérêt de pouvoir se passer du plan symbolique soumis aux règles et identités, en ne s'appuyant que sur l'indice de mouvement contenu, au plan iconique, de la *trace mnésique*. Les *valences motrices* de la *trace mnésique* s'offrent comme une alternative à la reconnaissance du passé, qui passe par des marqueurs déictiques qui ne sont pas toujours transparents.

La dialectique de la *différence* « dans » la *répétition* nous a permis de penser une expérience baignée de *mémoire*. D'une part la répétition permet de passer la différence sous le seuil de conscience pour fluidifier l'expérience et, d'autre part, ce passage sous le seuil de conscience permet d'organiser une économie énonciative. Les deux visées suivent le même principe selon lequel la répétition vide l'expérience en acte de ce qui est déjà connu. Cette fonction de vidage interroge (i) l'intentionnalité de la prise en automatisant l'acte perceptif, (ii) l'intention programmatrice de sa fonctionnalité en pathémisant l'expérience.

Les vouloirs délibérés et non délibérés que cette organisation anticipatrice distribue – mais qui peut replier l'un sur l'autre en produisant des contre programmes perturbateurs –, nous a amené à subsumer les principes d'*intention* et d'*intentionnalité* à celui d'*attentionnalité*. L'*intention d'intentionnalité* (déjà-vu), l'*intentionnalité intentionnée* (TOT) et l'*intention de non-intentionnalité* (insomnie) trouvent, avec l'attention « déséduquée », un moyen de résoudre leur paradoxe, et une structure conceptuelle permettant de penser les plans de conscience qui circulent entre la couche biographique et la couche hylétique de l'expérience.

La prise en compte d'une continuité temporelle de l'expérience nécessitait d'introduire les dialectiques de la *permanence* « dans » le *changement* et de la *multiplicité* « dans » la *singularité*, toutes deux pointant, plus directement, la subjectivité. L'identité narrative, ancrée dans un tissu narratif par lequel, tout à la fois, elle s'établit et se reconnaît, permet d'assurer la continuité des « Soi agissants ». La *multiplicité* « dans » la *singularité* nous a permis de souligner, d'une part la récursivité de l'expérience à travers un marquage des *parties* par le *tout* au moment de la rétention et, d'autre part, de spécifier la « surface d'inscription » du passé qui se trouve dans une dynamique reconstructiviste davantage que dans une matérialité.

Nous avons également indiqué le rôle primordial qu'occupe l'*affect* dans une compréhension du phénomène de *déjà-vu*. Les *affects de vitalité* rythment le cours de l'expérience et découpent des moments présents. Mais ces moments de présents sont imparfaitement constitués. D'une part, ils peuvent être troués d'ellipses narratives, puisque l'attention circule constamment d'un événement à l'autre (mobilité) et, d'autre part, ils peuvent être affaiblis par des éclipses perceptives partielles, puisque que l'attention hiérarchise les pertinences sensibles (modulation). Les complémentations engagées par l'*ethos* de l'individu, sur l'une et l'autre de ces imperfections, semblent alors offrir – et recouper – de nombreuses hypothèses quant au phénomène de *déjà-vu*. Par ailleurs, si l'on reconnaît le maintien d'un équilibre de l'individu, alors qu'une dissociation de l'énonciation et de la perception semble survenir, c'est que l'*affect* doit intervenir comme catalyseur de la prise poly-sensorielle. Le *déjà-vu* se place en ce sens,

entre la désolidarisation poly-sensorielle qui caractérise le vertige et la solidarisation poly-sensorielle qui caractérise l'expérience courante.

En somme, nous pourrions dire que les *valences motrices* offertes par les *traces mnésiques* divisent le *champ de présence* entre ce qui appartient du donné mondain et du donné mnésique (et du donné imaginaire). La formation d'*habitudes* et d'*automatismes* replie le deuxième sur le premier en le creusant de son propre contenu. Une dynamique de vidage et de remplissage organise une fluidité expérientielle et une économie énonciative. La conscientisation de la fonction de la première, ouvre vers une possibilité de pathémisation de la deuxième, et conduit à une manipulation du vécu temporel. L'*affect* vient comme secours épistémique aux dérives de ces pathémisations habituées qui, passées sous le seuil de conscience, peuvent engendrer des phénomènes illusoires dont le *déjà-vu*. À travers ce deuxième chapitre nous avons gagné une certaine compréhension de la dimension mnésique engagée dans l'expérience courante et renforcé certaines hypothèses concernant le phénomène de *déjà-vu*.

TROISIÈME PARTIE

**PLASTICITÉ ADAPTATIVE
ET CO-PRÉSENCE PHÉNOMENALE**

3.1 INTRODUCTION

3.1.1 Le déjà-vu, un problème de reconnaissance du présent

3.1.1.1 Ressemblance vs identité

Dans l'ensemble des aspects phénoménologiques qui caractérise le phénomène de *déjà-vu*, « l'évidente identité » est particulièrement saillante. La littérature s'accorde souvent à parler, ou de « sentiment d'évidence », ou de « sentiment d'identité ». Nous l'avons déjà mentionnée à plusieurs reprises, l'identité (au sens d'identique), en cela qu'elle se conçoit comme deux scènes séparées par un écart et un intervalle nul (§ 1.2), est pragmatiquement impossible. Et pourtant, elle semble vécue. C'est donc que doit être tissée, dans les mailles de ce vécu, une organisation capable de « produire » une forme « d'impossible ». La question reste provisoirement ouverte quant à savoir si la notion d'*évidence* intervient comme instance modalisatrice ou comme effet de l'organisation. Est-ce un régime de croyance sous lequel apparaît l'impossible identité ? Ou est-ce un conflit épistémique indécidable qui provoque le *sentiment d'évidence* comme stratégie d'échappement ?

Dans tous les cas, il faut insister sur ce fait mentionné à plusieurs reprises : le *déjà-vu* n'est pas une réminiscence. L'identité « vécue » du *déjà-vu* ne correspond en rien à une analogie « ressentie » lors d'une réminiscence. Et bien que les deux phénomènes lient des sentiments de nouveauté et d'ancienneté, seul le *déjà-vu* y intègre une *évidence* paradoxale. Il est d'ailleurs étonnant de remarquer que la notion d'*évidence* – proche de l'*Eureka* – suggère un travail thétique là où la réminiscence, relève plutôt d'un « désenfouissement »⁴¹⁰. Dans le premier cas on accède à une connaissance nouvelle, dans le deuxième on ne retrouve que ce qui était déjà connu⁴¹¹.

3.1.1.2 Compétence mémorielle vs trouble expérientiel

La critique – déjà citée –, que C. Moulin adresse à A.S. Brown nous semble tout à fait justifiée.

[...] his definition implies some sort of “objective” truth to the feeling of falseness. The “objective” assessment of unfamiliarity is not objective at all, but we resolve the experience towards this subjective assessment of unfamiliarity and not the other subjective assessment, that of familiarity. In short, there is no objective information encoded in human memory: it is possible that one feels that something is familiar but believes this feeling to be false (i.e.

⁴¹⁰ J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p.207.

⁴¹¹ Il faut préciser que l'imagination participe bien entendu à l'*anamnesis*. Il y a une quête et une enquête dans la remémoration. Le souvenir se donne partiellement et il faut retrouver les morceaux. Mais il nous semble qu'il y a une différence entre la reconstruction/désenfouissement qui aboutit à une reconnaissance, et la création qui donne accès à une connaissance nouvelle.

déjà-vu) even when, indeed, they have actually ('objectively') already encountered something before⁴¹².

Pour A.S. Brown, le *sentiment de familiarité* qui apparaît au cours du *déjà-vu* est jugé comme faux à la suite d'une non-reconnaissance du souvenir. En somme, pour A.S. Brown, si je ressens un *sentiment de familiarité* mais que je n'arrive pas à retrouver le souvenir qu'il semble pointer, c'est donc que ce sentiment doit être erroné. À cette interprétation qui s'inscrit dans le paradigme de la « familiarity/recollection », C. Moulin oppose celle du « remember/know ». Il précise qu'il y a une différence entre « échouer à se rappeler » et « savoir qu'on ne sait pas ». L'auteur argumente que rien n'exclut l'hypothèse, en effet, que l'individu ne puisse pas se rappeler d'un épisode biographique, bien qu'il ait été objectivement vécu. Mais finalement, comme dans beaucoup de travaux psycho-cognitifs qui s'intéressent au *déjà-vu* – et particulièrement ceux qui prennent le *sentiment de familiarité* comme point de départ – les approches de C. Moulin et A.S. Brown ne considèrent pas réellement cette notion d'*évidence* si caractéristique. Il y a également une différence – pourrions-nous dire – entre « ressentir » un *sentiment de familiarité*, et « vivre » une *évidence* ; de surcroît, paradoxale. Le premier cadre concerne quelque chose qui signale une « irrégularité⁴¹³ » dans le flux de mon expérience ; quelque chose comme la violation d'une ressemblance anticipée. Le deuxième cadre rapporte une identité de vécus qui sont (ou doivent être), nécessairement distincts. On peut alors considérer le phénomène à partir de notre compétence mémorielle, ou à partir d'un trouble de notre expérience en acte. Nous étudierons ces différentes approches en gardant bien à l'esprit que le *déjà-vu* doit dorénavant se penser par l'expérience présente plutôt que par l'expérience passée. Si l'on reprend les trois exemples précédents, on remarque que, dans l'approche de A.S. Brown, on interroge la fiabilité du *sentiment de familiarité* en fonction de l'issue d'un processus de reconnaissance ; dans celle de C. Moulin, on étudie l'évaluation intuitive de ce *sentiment de familiarité* émergent en dehors de toute reconnaissance ; dans le cas d'un *trouble expérientiel*, on cherche à déterminer quels sont les éléments de l'expérience en acte, susceptibles de provoquer le trouble.

3.1.2 Le déjà-vu et ce qu'il nécessite d'une étude sémiotique de la mémoire en acte

Dans la continuité des deux arguments précédents, – l'*évidence* du *déjà-vu* d'un côté, son *trouble expérientiel*, de l'autre – ce chapitre sera consacré à la plasticité adaptative du sens. Et, cette plasticité adaptative ne peut que présupposer une *mémoire*. Mais, nous insistons, il s'agit ici d'une *mémoire* « en acte ». Et, précisons, encore, qu'en ce qui concerne la relation du passé avec un présent vécu, nous chercherons moins à comprendre comment s'est formé un souvenir que comment se forme le présent avec ce qu'il peut contenir de souvenirs. C'est donc bien la dimension « pragmatique » d'un passé qui – pris dans le présent – va être au cœur de nos prochaines études. En effet, dans notre chapitre précédent, nous avons conclu que notre passé – et sa mémoire – étaient à tout instant, constitutifs de notre présent et de son expérience

⁴¹² C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, New York, Routledge, 2017, p.42.

⁴¹³ Au sens « légal » du terme, c'est à dire cadré par des lois instituées, en l'occurrence celle qu'établissent conjointement un corps couplé à l'environnement et un sujet face à son monde.

(H. Bergson, G. Deleuze F.J. Varela, E. Husserl.) Par ailleurs nous avons également pu reconnaître, au travers de différentes remarques faites sur le phénomène de *déjà-vu*, que la *contingence* était partie prenante de l'intrication de l'individu et de l'environnement. La combinaison des deux arguments suggère, alors, une certaine « malléabilité » des formations mnésiques sollicitées par l'action présente. C'est ce que nous indiquait déjà H. Bergson lorsqu'il parlait « des mécanismes intelligemment montés qui assurent une réplique convenable aux diverses interpellations possibles⁴¹⁴ ». F.J. Varela poursuivra – mais dans un autre langage – en reconnaissant des « savoir-faire ». Le point sur lequel nous voulons insister concerne le fait que l'authenticité du souvenir, comme épisode remémoré, est bien moins importante que ne l'est sa fonction et ses effets dans le présent vécu. Cette remarque nous permet de mettre en avant – et de justifier – la nécessité d'une étude de ce que nous avons appelé, en conclusion du chapitre précédent, la *mémoire « en acte »*.

3.1.2.1 Bartlett et les schématisations mnésiques non-conscientes

Nous allons donc examiner la *mémoire* en dehors de ce qu'on lui connaît de réminiscences. À la suite de H. Bergson, notre argument repose sur une *mémoire* qui interviendrait moins pour compléter les aspects manquants d'un souvenir naissant que pour tenir à disposition des segments mémoriels à partir desquels viendrait s'opérer des sélections et des assemblages pertinents en regard de la situation actuelle. En bref, la *mémoire* procéderait par *schématisations mnésiques non-conscientes*. Voilà, donc, ce que nous soutiendrons.

Les premiers travaux que nous pourrions citer, à la faveur de cet argument, sont probablement ceux de F.C. Bartlett. Entre 1917 et 1927 le psychologue britannique a effectué une série d'expérimentations visant à comprendre l'évolution des *traces mnésiques*. Deux de ces protocoles nous intéressent tout particulièrement. Le premier commençait par exposer les participants, à des formes statiques de nature abstraite et figurative. Après cette première phase de mémorisation, on demandait aux participants de retranscrire ce qu'ils avaient vu. La demande est alors répétée mais en augmentant progressivement l'intervalle de temps qui s'éparait la mémorisation de sa remémoration. Le deuxième protocole suivait un schéma similaire mais en proposant, cette fois, une histoire courte d'une trentaine de lignes environ. Les deux protocoles cherchaient donc à observer l'évolution des remémorations propres à des contenus « iconiques », « figuratifs » et « narratifs ».

Le contexte du laboratoire pourrait paraître très éloigné des conditions de l'expérience quotidienne et on pourrait reprocher un rapprochement illicite. Une conclusion de l'expérience en laboratoire semble pourtant nous autoriser à établir un cadre commun.

In a chain of reproductions obtained from a single individual, the general form, or outline, is remarkably persistent, once the first version has been given.

⁴¹⁴ H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, rééd. Flammarion, 2012, p.123-124.

Il ajoute également:

It again appears that accuracy of the reproduction, in a literal sense, is the rare exception and not the rule⁴¹⁵.

Le matériau de base qui amène aux conclusions de F.C. Bartlett, n'est donc pas le matériau « objectif » du protocole (icône, figure ou texte) ; c'est plutôt ce qu'en a fait l'individu entre le moment de sa mémorisation et celui de sa première remémoration⁴¹⁶. Cette remarque est doublement importante. Premièrement elle montre en quoi l'espace d'expérimentation déborde celui du laboratoire ; cet espace comprend également l'expérience quotidienne de l'individu puisqu'entre deux remémorations longues il retourne à ses vacances habituelles. Deuxièmement, l'observation laisse entendre qu'une appropriation non-consciente du matériel d'expérimentation s'opère chez le participant.

F.C. Bartlett relève une première différence selon que les reproductions sont à intervalle court ou long. Dans le premier cas les formes générales et les détails sont rapidement stéréotypés. Dans le deuxième cas, les détails sont oubliés, une simplification exponentielle est observée sur les événements et la structure du récit, et, pour finir, certains objets ambigus sont transformés en quelque chose de plus familier. Il remarque également que la chaîne des reproductions ne tend pas qu'à « diminuer » le matériau de base :

[...] in long distance remembering, elaboration becomes rather more common in some cases; and there may be increasing, importation, or invention, aided, as in the method of description, (by the use of visual Images). (...)

Le point qui nous semble capital réside dans le fait que même dans le cas de remémorations pour lesquelles les participants étaient au fait de la demande ultérieure (exercice de remémoration), on peut noter un travail important de l'*imagination* qui passe par des « élaborations », des « importations », des « inventions ». Cette observation indique que l'activité mnésique procède donc par « schématisation » et non par « re-présentation ». Et F.C. Bartlett de conclure :

Now we have seen that a study of the actual facts of perceiving and recognizing suggests strongly that, in all relatively simple cases of determination by past experiences and reactions, the past operates

⁴¹⁵ F.C. Bartlett, *Remembering. A study in experimental and social psychology*, Cambridge University Press, 1932, p.93.

⁴¹⁶ On reproche souvent aux protocoles expérimentaux de susciter une attention qui n'est pas celle que l'on porte aux choses dans la vie courante. Ici, la remarque indique que c'est moins l'attention lors de la prise qui importe, que la disposition de l'individu à s'approprier, dans le temps et non-consciemment, le matériau présenté. Certes l'intensité et la qualité de l'attention exercée au moment de la perception influe très probablement sur le matériau mémorable mais son rôle, reste, selon nous, mineure sinon secondaire quant aux conclusions de l'expérimentation en question

as an organized mass rather than as a group of elements each of which retains its specific character⁴¹⁷.

Voilà une observation expérimentale qui va dans le sens des hypothèses de H. Bergson. En effet, les résultats semblent indiquer que l'activité mnésique ne se conçoit pas comme une collection d'*empreintes* fixes et fixées qui viendrait s'emboîter « telles quelles » dans l'expérience en acte. Si l'on a pu tenir un argument proche de celui-ci dans notre chapitre précédent, nous insistons sur le fait qu'il ne pourrait concerner que la mémoire procédurale. C'est-à-dire la mémoire qui opère selon des schèmes sensori-moteur formés via un corps physiquement contraint par son environnement. Mais là encore, comme nous le verrons, une dimension *plastique* est à supposer ; ne serait-ce que pour pouvoir amortir, au moins en partie, la *contingence* qui caractérise la notion d'environnement. Le point que nous souhaitons faire ressortir tient du fait que l'*imagination* est présente dans toute activité mnésique. Et si l'on conserve un cadre pragmatique, on dira alors que cette *imagination* se manifeste à travers des *schématisations mnésiques* projetées dans l'expérience. On voit alors comment la *teneur imaginative* de cette activité schématique – induite par une nécessaire adaptation à la situation présente – peut participer à la formation d'illusions.

3.1.2.2 Les pratiques, de l'accommodation à l'adaptation

Toute pratique prend donc la forme, dans cette perspective, d'une séquence de résolution, de mise en forme signifiante à partir d'une situation initiale de « défaut de sens » ; il y a donc un « manque », dans la pratique, et ce manque tient seulement au fait que l'action vient de commencer, et qu'on n'en connaît pas encore ni la forme ni le sens définitif⁴¹⁸.

La pratique, telle qu'elle est abordée par la sémiotique de J. Fontanille, est segmentée en trois grandes phases. Une phase initiale de « défaut de sens », une phase de « schématisation-régulation » et une phase finale « d'accommodation » (dans le cas où les schématisations s'accordent avec la régulation). Nous voyons là un lien évident avec un certain nombre de conclusions et d'hypothèses que nous avons formulées jusque-là. Premièrement, la *contingence* d'un environnement ne peut qu'induire un continuuel « défaut de sens ». Cela implique également que l'individu ait à « s'adapter » à ce « défaut de sens ». Ensuite, tout porte à croire que la *mémoire*, dont nous avons cherché à montrer la continuelle présence au cours de l'expérience, procède par « projections » et « schématisations ». Et, pour finir, le constat d'une adaptation réussie de l'individu ne peut que laisser supposer l'intégration d'une phase de « régulation » à l'ensemble⁴¹⁹.

⁴¹⁷ F.C. Bartlett, *Remembering*, *op. cit.*, p.197.

⁴¹⁸ J. Fontanille, *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF, 2008, p.132.

⁴¹⁹ Nous avons développé ce parallèle entre accommodation et adaptation dans des paragraphes précédents (§1.4.2.2 et 1.4.2.3).

Passer par le prisme de la pratique permet de dépasser une approche purement circulaire de l'activité mnésique. La *mémoire* ne fait pas que placer mécaniquement des « briques » de mémoire (des souvenirs) dans le « mur » en construction de l'expérience ; elle schématise en acte. Elle participe d'une adaptation « plastique », où chacune de ses interventions ne peut être que différente, puisque la *contingence* de l'environnement n'impose rien de moins. Nous proposons que cette plasticité adaptative puisse s'effectuer sur la base d'une formation sémiotique non consciente entre des données mondaines et des données mnésiques. Le fait qu'elle puisse, en marge de toute activité réflexive, ou bien « faire émerger » une différence (échec de régulation), ou bien « absorber » une différence (succès de régulation), permettrait de rendre compte d'évaluations métacognitives opérées sur l'adaptation elle-même. Pour rappel, nous avons déjà dit du FOK⁴²⁰, par exemple, qu'il relevait d'une manifestation métacognitive classique : « je sais que je sais ». Bien que cet exemple se situe à cheval entre une adaptation (le premier « je sais » qui émerge spontanément) et une accommodation (le deuxième « je sais » qui initie un rappel conscient), il montre assez bien cette imbrication de processus qui engage une double évaluation au sein d'une évolution en milieu complexe. De plus, on pourrait signaler que d'un point de vue sémiotique, si une intentionnalité conditionne l'énonciation perceptive, elle produit, de fait, des stratégies et des styles. Le simple fait que la perception privilégie des saillances selon l'*ethos* d'un individu, devrait nous imposer d'y reconnaître une *forme de vie*.

[...] la perception n'est pas nécessairement une saisie impressive qui nie la culture, mais elle est souvent une appréhension extrêmement tactique, d'ordre esthétique ou éthique, car elle permet une perméabilité entre des formes de vie organisées selon des systèmes pas encore commensurables⁴²¹.

D'un côté mes dispositions me feront plutôt pencher vers un « type de saisie » (technique, impressive, molaire, sémantique) ou un « type d'indices » (formes, couleurs, statique-mobile, etc.) de l'autre, elles tendront vers un « type de remémoration » (pratique, esthétique, passionnelle, etc.) ou un « type de souvenirs » (sémantique, biographique, etc.). Dans tous les cas il est indispensable d'envisager une évaluation de deuxième ordre, « consciente » des possibilités de « manipulation » des différents substrats (mondains ou mnésiques). Cette évaluation de deuxième ordre qui reposerait, dans un langage sémiotique, sur une identification de « styles » adaptatifs propres (des configurations attentionnelles formées par répétition de succès adaptatifs), est ce que la littérature psycho-cognitive considère comme une fonction métacognitive.

Nos prochaines études prendront appui sur certains faits illusoire que l'on peut rattacher à un *trouble de l'expérience* et au sein desquels on suppose cette activité schématique et plastique de la mémoire. Nous chercherons à identifier des modèles schématiques mnésiques récurrents, afin d'en comprendre localement leur processus. Nous étendrons nos observations à l'expérience courante pour, in fine, proposer un modèle de la plasticité adaptative du sens.

⁴²⁰ FOK : pour Feeling Of Knowing.

⁴²¹ P. Basso Fossali, *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, p.64.

3.2 SCHÉMATISATION MNÉSIQUE ET PLASTICITÉ ADAPTATIVE

3.2.1 Examen sémantique des notions sollicitées

Une partie du chapitre précédent abordait les grands principes d'une énonciation non-consciente. Nous avons cherché à décrire les formations d'une *énonciation habitué*e et d'une *habitude énonciative*. Si nous avons décrit comment elle pouvait s'élaborer et ce qu'elle pouvait tenir de fonction, nous n'avons en revanche rien dit du détail de leur contenu. Dans la continuité des conclusions auxquelles nous sommes arrivés en tressant la dialectique de *la différence* « dans » *la répétition*, *la permanence* « dans » *le changement* et *la multiplicité* « dans » *la singularité*, et en prenant bien en compte la présence d'une *imagination* dans le travail mnésique, nous allons chercher à préciser quelques modèles de schématisations mnésiques. Nous partirons du principe que ces schématisations procèdent non-consciemment, qu'elles sont projetées comme modèle expérientiel souple et qu'elles participent de l'expérience courante en soutenant son économie attentionnelle.

3.2.1.1 Familiarisation, accoutumance, stéréotypie, prototype, matrice

Commençons par un rapide examen des termes que nous allons évoquer. L'objectif est de s'assurer des finesses sémantiques qui spécifient chacun de ces termes pour mieux en manipuler la notion lors de notre argumentation.

Concernant notre problématique – celles d'une subjectivité confrontée à la reproduction à l'identique d'une scène déjà-vécue –, nous allons nous concentrer sur cinq termes qui nous semblent mériter une attention particulière : la *familiarisation*, l'*accoutumance*, le *stéréotype*, le *prototype* et la *matrice*. Le Larousse en ligne nous en donne les définitions suivantes :

Familiarisation :

- Action de familiariser l'opinion ou un public donné à quelque chose : Campagne de familiarisation.

Accoutumance :

- Fait de s'accoutumer à quelque chose, d'être accoutumé à quelque chose.

Stéréotype :

- Cliché obtenu par stéréotypie.
- Expression ou opinion toute faite, sans aucune originalité, cliché.
- Caractérisation symbolique et schématique d'un groupe qui s'appuie sur des attentes et des jugements de routine.

Prototype :

- Premier exemplaire, modèle : Prototype d'une médaille.
- Exemple le plus parfait, le plus exact : Il est le prototype de l'employé borné.
- Premier exemplaire construit d'un ensemble mécanique, d'un appareil, d'une machine et qui est destiné à en expérimenter en service les qualités en vue de la construction en série.

Matrice :

- Synonyme vieilli de utérus

Procédons dans l'ordre. Tout d'abord, la *familiarisation*. Nous avons volontairement préféré ce terme à celui de *familiarité* pour deux raisons. La première est que nous étudierons un peu plus tard la *familiarité* (§4.1.2). La deuxième concerne le fait que nous nous intéressons à des processus mnésiques non-conscients. La *familiarité*, en cela qu'elle se manifeste – comme nous le verrons – par un « sentiment de *familiarité* » qui interroge surtout le sujet, s'exclut d'emblée. En revanche, pour ce qui est de la *familiarisation*, la définition qui en est donnée par le Larousse en ligne montre bien en quoi elle peut s'envisager en dehors d'une circularité judicative. L'« opinion », qui fait l'objet de la première *familiarisation*, implique un jugement. Le « public », plus neutre et en tant qu'objet de la seconde, semble en revanche pouvoir se préserver de cette phase (on peut convaincre/familiariser, sans être totalement compris). En regard du cadre d'étude que nous avons défini – *schématisations mnésiques non-conscientes* –, nous retiendrons la deuxième proposition : action de familiariser un public.

Concernant l'*accoutumance*. Deux définitions complémentaires rapportées au champ pratique du terme retiendront notre attention. Celui de l'éthologie et celui de la médecine :

- **Éthologie :** Forme simple d'apprentissage caractérisée par la disparition d'une réponse à une stimulation particulière et qui résulte de la répétition de cette stimulation si elle n'est pas suivie de renforcement.
- **Médecine :** Atténuation ou disparition de l'activité d'un médicament à la suite de son administration répétée, nécessitant une augmentation des doses.

On peut remarquer que les notions de « seuil » et de « saturation » sont sous-jacentes à la définition. La *répétition*, conformément à nos analyses précédentes, fait passer la *différence* sous un certain *seuil* (ici d'accoutumance). En deçà de ce *seuil*, un « renforcement » ou une « augmentation des doses » sont nécessaires pour réactualiser la perception du stimulus ou retrouver l'efficacité de la dose chimique. Nous insistons sur les aspects écologiques et organiques de l'une et de l'autre définition pour faire remarquer que toutes deux réduisent la dimension imaginative que pourrait

y apporter un sujet. Le processus semble œuvrer dans un cadre essentiellement constitué de réactions physiques ou chimiques.

Le dictionnaire dit du *prototype* qu'il s'agit d'un modèle unique qui, en vue d'une reproduction, cherche à être au plus près de son exactitude. Rapporté à un plan phénoménologique, on dirait du *prototype* qu'il correspond à un schème d'une parfaite stabilité. Cette stabilité est, d'une part, acquise par une première phase d'élaboration à laquelle fait suite des ajustements successifs et, d'autre part, motivée par une *économie attentionnelle* obtenue par l'efficacité reproductive du schème⁴²². Le *prototype* est donc un schème « élaboré » en vue de son utilisation au sein d'une *économie attentionnelle* ; il porte en lui une dimension intentionnelle (objectif économique) et une dimension imaginative (élaboration).

Concernant le *stéréotype*, la définition renvoie directement à son mode de fabrication : la stéréotypie. Ce renvoi immédiat nous pousse à un examen plus approfondi. La définition en est celle-ci :

Stéréotypie :

- Branche de la clicherie qui permet la multiplication de formes de textes et de clichés typographiques par moulage à partir d'une matrice.
- Répétition d'une attitude, d'un geste, d'un acte ou d'une parole, sans but intelligible.

La *stéréotypie* prend alors ici, plus explicitement, deux versants. Elle apparaît comme procédé de reproduction, et comme comportement social. Cette définition de la *stéréotypie* nous renseigne sur le fait que le terme « cliché », présent dans la définition du stéréotype, jouait déjà de sa polysémie : épreuve photographique (objet de reproduction), par exemple, et caricature sociale (comportement social).

Nous soulignons que la *stéréotypie* « sociale » semble relever d'un comportement reproductif non-conscient : « sans but intelligible ». De plus, la *teneur imaginative* qu'il peut inclure, ne se conçoit qu'en regard de la culture qui l'a vue naître. On pourrait dire que plus le stéréotype est répandu – et contractualisé comme tel au sein d'une culture –, moins sa *teneur imaginative* initiale est saillante. Le comportement (innovant ou inventif) à l'origine d'une répétition, ne conserve sa *teneur imaginative* que tant qu'il est capable de distordre une réalité intersubjective. Dès l'instant où ce comportement est adopté par tous, son invention initiale disparaît ; la *répétition* a lissé la *différence*.

Pour la *matrice*, c'est la notion de creux qui traverse toutes les définitions appliquées à un champ pratique déterminé : « ayant reçu en creux l'empreinte », « sous la forme d'un tableau rectangulaire à n lignes et p colonnes », « dans lequel sont enrobés », « instrument en creux », « dans lequel se trouvent dispersés », « un évidement destiné à ». La *matrice* sert tout à la fois un processus ponctuel et répété – « faire prendre » une forme ou un alliage en série –, ou un processus continué dans le temps – « permettre » une action dynamique. On retrouve avec la *matrice* les observations que nous avons

⁴²² Dans un sens très large, la production d'objets en série cherche toujours à éviter un défaut ou une imperfection d'origine pour des raisons économiques (qu'elles soient matérielles comme dans un domaine industriel ou immatériel comme dans un champ pragmatique).

faites concernant la dynamique passionnelle de vidage et de remplissage de l'énonciation perceptive (§ 2.3.4).

Résumons les quelques observations que nous avons pu faire sur les définitions terminologiques.

La *matrice* relève davantage d'un dispositif que d'un schème du fait de sa dimension d'accueil des processus. Cela fait d'elle une instance à l'origine de formations mnésiques à très forte *teneur imaginative*. La question concernant l'origine et le but de sa formation reste difficile. Bien qu'on puisse lui assigner une recherche d'*économie attentionnelle*, on voit également en quoi elle faciliterait l'émergence de phénomènes illusoire. Le phénomène de confabulation, par exemple, si on veut bien l'appréhender autrement que comme un déficit judiciaire, pourrait être perçu comme un phénomène matriciel visant la gestion d'une charge psychique trop importante pour le sujet. Ce dernier développerait une *matrice* expérientielle lui permettant de « (sur)vivre » à un réel traumatique, en fabulant une réalité « vivable »⁴²³.

Contrairement à la *matrice* qui se pense en creux, le *prototype* relève d'une forme pleine que l'on peut associer au schème. Sa formation est imprégnée d'une très forte *teneur imaginative*. Le *prototype* sert l'*économie attentionnelle* et semble privilégier son aspect pragmatique plutôt que passionnel. On peut, bien entendu, concevoir un prototype passionnel – comme des stratégies de prévenance psychique par exemple⁴²⁴ – mais la dimension passionnelle n'est engendrée qu'à partir de la résolution d'une situation pragmatique passée.

Le *stéréotype* est acquis par un consensus intersubjectif. La normalisation obtenue est le fruit d'une réduction de la *différence* (conflictualité inter-discursive) dans la *répétition* (contractualité inter-discursive). Du point de vue de l'individu, la *teneur imaginative* du *stéréotype* est très faible. Il sert l'*économie attentionnelle* en proposant des procédures mimétiques⁴²⁵.

La *familiarisation*, quant à elle, ne manifesterait l'imagination que dans ce qu'elle conserve de l'énonciation perceptive ; c'est à dire presque rien. Elle sert l'*économie attentionnelle* en travaillant sur la relation passionnelle que l'individu entretient avec son entour.

L'*accoutumance*, pour finir, ne semble comporter aucune *teneur imaginative*. Elle se donne comme la conséquence de certains faits physiques et chimiques issu de l'interaction du corps avec l'environnement. Elle sert l'*économie attentionnelle* en réglant leur relation affective.

⁴²³ On peut penser au cas cité par C. Moulin convaincu de revivre le passé de Marilyn Monroe. « It then apparent that for years, the patient had been convinced she was the reincarnation of Marilyn Monroe [...] By way of an explanation for what she alternately called auras, flashbacks or déjà-vu phenomena, she later stated that she was living in a later year that the one on the calendar. [...] In other words, the déjà-vu experiences were transformed into reduplicative paramnesia ». C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, New York, Routledge, 2017, p.137.

⁴²⁴ Par exemple, le souvenir écran de S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1901, trad. S. Jankélévitch, M. Mannoni, Paris, Payot, 2022, p.63.

⁴²⁵ Voir l'épistémologie génétique de J. Piaget, *L'épistémologie génétique*, 1970, Paris, PUF, 2008.

Maintenant que nous avons affiné les notions dont nous souhaitons faire usage, cherchons à observer, en détails, comment les différents modèles schématiques qu'elles spécifient peuvent intervenir dans l'expérience courante.

3.2.2 Familiarisation (Attention et prise suspendue)

3.2.2.1 Familiarisation par redondance iconique

Dans son chapitre consacré la fausse reconnaissance, H. Bergson écrit :

Qu'est-ce, en effet, que la reconnaissance normale ? Elle peut se produire de deux manières, soit par un sentiment de familiarité qui accompagne la perception présente, soit par l'évocation d'une perception passée que la perception présente semble répéter. Ce qui caractérise la reconnaissance du premier genre, c'est qu'elle exclut tout rappel d'une situation déterminée, personnelle, où l'objet reconnu aurait été déjà perçu. Mon cabinet de travail, ma table, mes livres ne composent autour de moi une atmosphère de familiarité qu'à la condition de n'en faire surgir le souvenir d'aucun événement déterminé de mon histoire. S'ils évoquent le souvenir précis d'un incident auquel ils ont été mêlés, je les reconnais encore comme y ayant pris part, mais cette reconnaissance se surajoute à la première et s'en distingue profondément comme le personnel se distingue de l'impersonnel⁴²⁶.

La partie de la citation sur laquelle nous souhaiterions attirer l'attention, est celle concernant « l'atmosphère familière ». Dans la tournure même de sa phrase, l'auteur indique que la condition nécessaire à l'efficacité d'une *familiarité* réside dans « l'insignifiance » passionnelle des objets qui l'entourent. Nous souhaiterions prendre l'argument bergsonien à rebours pour spécifier ce par quoi il faille passer pour aboutir à cette forme « d'insignifiance passionnelle ». Tout d'abord notons que la *familiarité* participe, comme nous l'avions déjà relevé, d'une économie attentionnelle. En effet, c'est bien par une *familiarisation* des objets de son entour que H. Bergson peut se préserver de tout encombrement mnésique susceptible de gêner son travail intellectuel. Si la perception d'un objet excède « l'atmosphère de familiarité » – de par la charge affective qu'il porte à travers l'« incident » auquel il a pris part –, le souvenir « surgit » et « encombre » potentiellement le champ de conscience du sujet. Connaissant la sensibilité utilitariste de l'auteur, on sent bien que l'exemple du cabinet de travail n'est pas anodin. On imagine assez bien H. Bergson se familiariser avec un environnement de travail de telle sorte à faciliter au mieux ses réflexions. Et si l'on reconnaît, à notre tour, l'importance de la factivité des objets dans la pensée bergsonienne – « notre vie journalière se déroule parmi des objets dont la seule présence nous invite à jouer un rôle [...] »⁴²⁷ –, on peut alors comprendre en quoi

⁴²⁶ H. Bergson, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, *op. cit.*, p.33.

⁴²⁷ H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, rééd. Flammarion, 2012, p.139.

la *familiarisation* relève presque d'une « domestication » des sollicitations environnementales. Nous insistons sur cette intention de l'individu – plus ou moins délibérée – à faire de son environnement un espace interactionnel. Aussi, il nous faut préciser que ce n'est pas l'objet qui est ici domestiqué mais son invitation à l'interaction. L'objet de la domestication est donc relationnel ; ce déplacement conceptuel n'est pas anodin (ce n'est pas de « mon » appropriation de l'objet dont il est question mais de la gestion de ce qu'il « me » fait). Ensuite, une teneur passionnelle est bien présente dans la *familiarisation*. Certes elle est d'essence pragmatique – elle sert une économie attentionnelle – mais, en ne pouvant qu'intégrer le corps dans son programme, elle doit considérer le rapport *affecté-affectonnant* que ce dernier entretient avec l'entour. Nous ne rejoignons donc pas l'argument bergsonien qui voudrait que les objets familiers soient isolés de l'histoire du sujet. Toute interaction, portant avec elle un soubassement affectif même atone, sédimente un *Soi* dans l'expérience ; quitte à ce qu'il soit reconstruit ultérieurement. C'est ce que nous avons conclu des *affects de vitalité* de D-N. Stern. Le passé est, a priori, toujours défini et personnel.

Par ailleurs, il nous semble qu'il y a une différence notable entre « reconnaissance normale » et « sentiment de familiarité ». Éprouver de déjà connaître une personne croisée dans la rue (sentiment de familiarité), n'implique pas de la reconnaître (au sens de l'identifier), ni même d'y associer une personne à laquelle elle serait susceptible de nous faire penser (air de famille). Si l'on peut admettre qu'une identification peut bien se teinter d'un *sentiment de familiarité* en aucun cas ce sentiment ne pourrait être accepté comme une reconnaissance en soi (du moins consciente comme lorsqu'il s'agit d'une identification). C'est parce que j'ai domestiqué certaines sollicitations interactionnelles des objets qui m'entourent que je peux maintenir une forme de reconnaissance sous le seuil de conscience.

3.2.2.2 Familiarisation par recouvrement thématique

Dans un témoignage déjà cité, L. Dugas relève ce qu'il appelle une paresthésie. L'auteur en convient comme de l'inverse de la paramnésie. Il rapporte :

Le même sujet E. a sur sa cheminée deux vases qui ressemblent à des vases d'autel, en porcelaine, blanche, avec dorures. Un jour, il lui semble voir ces vases pour la première fois ; jamais ils ne lui sont apparus ainsi, avec cet éclat particulier des objets qui font irruption soudaine dans le champ du regard⁴²⁸.

Un premier point consiste à admettre que E. ne soit pas, pour la première fois, face à ces vases. L'effet rapporté correspond à un sentiment épiphanique qui ne peut être confondu avec celui d'une première rencontre.

Dans le prolongement de nos remarques précédentes – et contrairement à l'exemple cité de H. Bergson –, une hypothèse voudrait que la mise en place des vases ait eu un impact affectif marquant pour E. mais que son ancrage déictique ait été dissous par

⁴²⁸ L. Dugas, « La dépersonnalisation, l'illusion du « déjà-vu » et celle du « jamais vu » », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 35, 1915, p.551.

l'action du quotidien. C'est, en somme, l'hypothèse qui permettrait de justifier le *sentiment épiphanique* dont semble être atteint E. et dont ne semble pas être atteint H. Bergson. En effet, ce dernier décrivait la saillance de certains objets familiers selon qu'ils aient ou non pris part à un épisode biographique marquant : « je les reconnais encore comme y ayant pris part ». Dans le cas d'E. rien ne laisse penser à une reconnaissance d'un épisode particulier dans lequel les vases auraient « pris part ». Il ne peut être question d'aucun épisode puisque les objets semblent être observés pour la première fois : « il lui semble voir ces vases pour la première fois ». Cependant, il est bien mentionné « jamais ils ne lui sont apparus ainsi ». L'appréhension semble alors davantage tenir d'une découverte⁴²⁹ que d'une toute première observation. On pourrait alors proposer le scénario suivant : passant régulièrement devant sa cheminée, E. réinterprète à chaque fois l'épisode marquant de leur mise en place mais, ce faisant, il contribue également à dissoudre cet événement dans les cycles répétés du quotidien dans lequel ces interprétations s'effectuent. Dans ce cas, il y aurait un soubassement passionnel à l'intérieur même de l'habitude attentionnelle développée au fil des jours ; c'est-à-dire « au cœur » du processus de domestication des sollicitations environnementales. La relation interactionnelle d'E. et des vases passe d'une attention formée par un épisode marquant à celle qu'on attribue à la présence anodine du quotidien. Le phénomène de paresthésie rapporté par L. Dugas, met donc en jeu des phénomènes d'articulations attentionnels thématiques.

Le modèle de schématisation mnésique par *familiarisation* offre de pouvoir agir dans un environnement sans qu'un parcours de sens ait recours à une identification référentielle. La redondance iconique en cours, lors de la formation du plan de l'expression, s'économise le processus de référencement au plan du contenu (et donc celui d'une reconnaissance consciente). La consistance sémantique nécessaire à l'établissement d'une « atmosphère de familiarité », s'obtient par une rémanence interactionnelle (non-consciente) et non via une identification référentielle (consciente)⁴³⁰.

Qu'il s'agisse de l'exemple de H. Bergson ou de celui de L. Dugas, les *schématisations mnésiques non-conscientes* dont ils relèvent permettent à l'attention de suspendre une partie des prises perceptives auxquelles elle prend part. Les conséquences dues à ce processus de schématisations sont observables par le fait que la thématique du quotidien qu'elles développent, règle l'événementialité de l'expérience. D'un côté, elles permettent de créer une « atmosphère de familiarité » qui atténue l'intensité des sollicitations mondaines, d'un autre, elles montrent en quoi elles servent de base vigilante pour l'émergence d'une différence ; c'est-à-dire l'événementialité.

⁴²⁹ On notera que la *découverte*, contrairement à l'*invention* par exemple, suppose une connaissance préalable, que cette dernière soit transcendantale ou non. Il s'agit plus de *mémoire* que d'*imagination*.

⁴³⁰ Si l'on reprend la proposition *d'architecture de l'expression*, on voit que la mémoire permet d'organiser une pragmatique qui s'économise le « symbole » et qui s'effectue uniquement sur des rapports « d'indices » et « d'icônes » déployés dans le temps. J.-F. Bordron, *L'iconicité et ses images*, Paris, PUF, 2011, p.190.

3.2.3 Accoutumance (Attention et prise habituée)

3.2.3.1 Accoutumance par prégnance sensible

A.M. Cleary et son équipe ont mis en place en 2009 un protocole expérimental visant à recréer un phénomène de *déjà-vu* depuis certains avancés au sein du paradigme de « reconnaissance sans identification » (RWI : Recognition Without Identification).

Recognition without identification (RWI) is old–new discrimination among recognition test items that go unidentified. Recently, the effect has been shown in situations that require pre-experimental connections between unidentified studied items and their test cues, such as when the test cues are general knowledge questions and the unidentified studied items are their answers, or when the test cues are pictures of celebrities and the unidentified studied items are their names. In these cases, RWI demonstrates a peculiar relationship with tip-of-the-tongue (TOT) experiences: Participants give higher recognition ratings when in a TOT state than when not, even though studying an item does not increase the probability of a TOT state for that item. The present study extends these findings to the recognition of scene information⁴³¹.

Elle aboutit à une reformulation du paradigme initial « reconnaissance sans identification » (RWI) par celui de « familiarité sans reconnaissance » (RWCR : Recognition Without Cued Recall). Cette nuance permet de prendre en compte l'incidence d'un savoir général (c'est à dire externe au protocole expérimental) dans les amorces de reconnaissance : la célébrité dont on ne retrouve pas le nom par exemple. L'idée étant d'établir un paradigme plus proche de ce qu'un individu peut vivre au quotidien. L'équipe mise alors sur l'idée que le *déjà-vu* puisse émerger d'une ressemblance configurationnelle entre la scène actuelle et une scène déjà-expérimentée. Pour ce faire, le protocole rassemble 120 images de scène dessinées à la ligne claire dans un format équivalent à une carte postale. Pour chacune des scènes, une image est créée avec une morphologie similaire. 60 images des 120 images à étudier durant l'étape de reconnaissance sont sélectionnées aléatoirement. Les 120 images créées à partir des images à étudier sont présentées. 50 % des images tests ressemblent donc aux images étudiées et 50% non. Dans la phase de reconnaissance, le sujet est exposé à quatre blocs d'images. Chaque block contient 15 images à étudier. Chaque image dure 5,5 secondes et est associée à une donnée lexicale (« locker room », « train station », etc.). La phase de test présente 30 images créées de telle sorte que 50% des images présentées au test ressemblent aux images étudiées et 50% non. Les scènes de tests apparaissent pendant 4s chacune. On demande alors au participant de taper au clavier le nom de la scène précédemment étudiée (« train station » par ex.). Ensuite, le participant doit indiquer le degré de familiarité ressenti de 0 (pas du tout familier) à 10 (très familier). Puis, on demande au participant s'il a vécu un phénomène de *déjà-vu*⁴³². Pour finir, est redonnée au participant la possibilité de retrouver le nom de la scène et il est encouragé à deviner si besoin s'en suit.

⁴³¹ A. Cleary & N. Reyes, « Scene recognition without identification », *Acta Psychologica*, 131, 2009, p.53.

⁴³² La définition précise du phénomène est spécifiée en amont.

Trois exemples des images en question sont donnés ci-dessous :

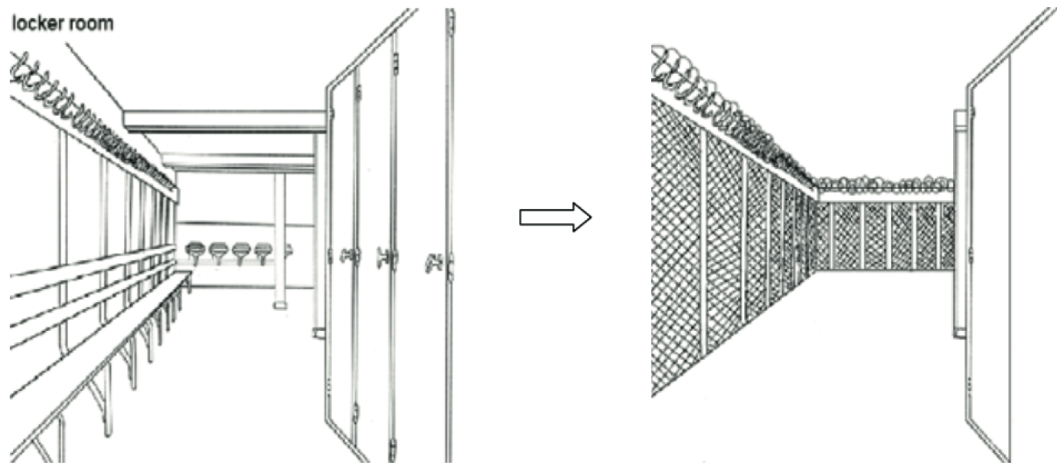


FIG. 14.1 : Images tirées de l'expérimentation d'A.M. Cleary & al.

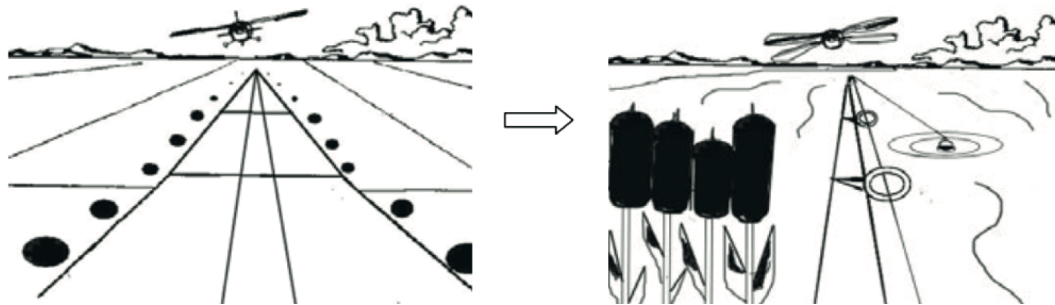


FIG. 14.2 : Images tirées de l'expérimentation d'A.M. Cleary & al.

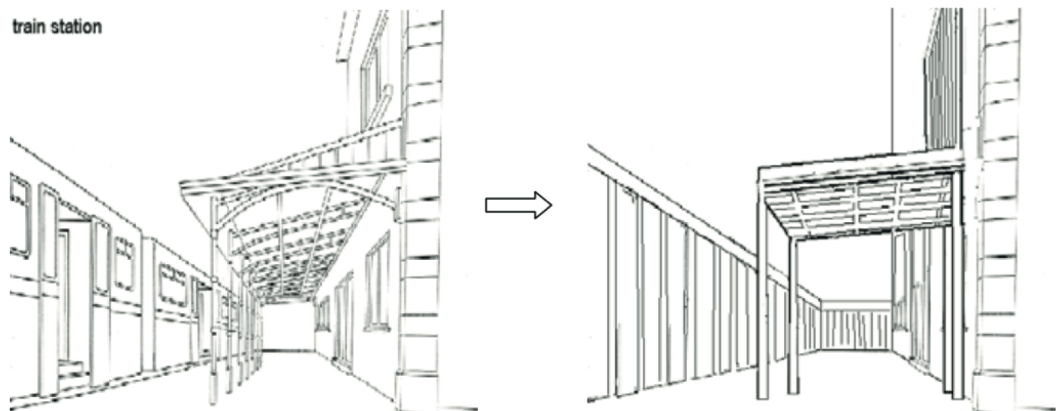


FIG. 14.3 : Images tirées de l'expérimentation d'A.M. Cleary & al.

Les résultats montrent que la probabilité de trouver un phénomène de *déjà-vu* est plus importante quand une scène test est ressemblante à une scène étudiée mais à la condition qu'elle ne puisse être nommée par le participant. Si ce dernier est capable de

la nommer, donc de l'identifier spécifiquement (selon A.M. Cleary)⁴³³, la probabilité d'émergence du phénomène est réduite.

Au-delà de l'intérêt que peuvent présenter ces résultats dans le cadre d'une reproduction d'un phénomène en laboratoire, le protocole en question met particulièrement bien en lumière certains faits sémiotiques. En effet, on peut y observer une forme d'*accoutumance* par prégnance sensible. L'effet est particulièrement saillant dans la vidéo déjà mentionnée en première partie⁴³⁴ (§1.4.1.2). Si l'on expose successivement les paires d'images, c'est à dire celles qui se ressemblent par leur morphologie, on remarque dans l'intervalle qui sépare leur enchaînement, une rupture intensifiée de la continuité perceptive. L'effet est tout à fait différent d'une suite d'images hétérogènes. La prégnance sensible semble alors « creuser », dans l'expérience à venir, un différentiel entre ce qui est anticipé et ce qui peut survenir. Dans le cas de la succession des images d'A.M. Cleary et al., ce différentiel est inhabituellement réduit de telle sorte à ce que le creuset se gonfle d'un relief iconique « improbable » ; c'est-à-dire, profondément inanticipable⁴³⁵. On pourrait également dire que la prégnance sensible dès lors qu'elle est conclue par une rupture de sa propre continuité (répétition cyclique et stabilisante de l'image) elle peut, ou bien prolonger cette continuité si la même image est représentée (l'image est identique mais elle fait suite), ou bien assumer la rupture momentanée (l'image n'est plus la même)⁴³⁶. En revanche, si une image se place dans l'entre deux (ni identique ni suffisamment différente), la genèse du plan de l'expression est rompue : l'image est-elle identique mais successive ou n'y a-t-il pas eu de succession et c'est la même prégnance sensible qui se prolonge ?

Outre l'appréhension des images successives, c'est la question de la contiguïté des points de vue qui est alors très intéressante. En effet, ils nécessitent une formation sémantique – à minima – pour constituer « l'agrégat de formes » en une « scène ». L'effet ne serait probablement pas probant si les images n'étaient constituées que de formes géométriques abstraites. Bien que l'iconisation des images ne nécessitent pas – a priori – de principe d'identification pour les différencier ou les rassembler, la représentation des points de vue, eux, semblent le nécessiter. La thématization est indispensable à la construction du point de vue, c'est à dire à la projection d'un sujet dans la configuration formelle et spatiale qui devient, dès lors, une situation interactantielle. L'intérêt serait alors de comprendre comment ce point de vue peut être établi, reconnu, et évalué trop proche, sans même passer par une symbolisation ; c'est à dire l'identification d'une scène antérieure proche (mais pas trop) à laquelle il pourrait se rattacher. Nous y reviendrons (§ 3.3.1.5).

⁴³³ En troisième note de l'article : “Some might be concerned that participants are recalling the studied scene itself but fail to recollect its name. To address this, we ran a variation of Experiment 1, in which the test contained the actually studied pictures without their names. The participants' task was merely to name each picture. Performance was at ceiling. The mean identification rate was .99. This suggests that, if a participant could recollect a studied picture in response to a test cue, he or she would almost always be able to provide its name”.

⁴³⁴ Consultable en ligne <https://www.youtube.com/watch?v=nFAvUkjbA-Q>. Le moment ci-dessus décrit se trouve à 6min 47s env.

⁴³⁵ Bien que le phénomène de *déjà-vu* soit là pour nous rappeler qu'elles ne sont pas nulles, les chances que nous avons de tomber nez à nez, dans l'expérience courante, sur une succession de scènes aussi proches que celles fournies par le protocole sont extrêmement faibles.

⁴³⁶ Il nous semble que les principes de *seuillage de dipôle* et de *mémoire* tels que défendus par le Groupe μ , trouvent dans l'expérience d'A. Cleary, une mise au jour particulièrement explicite. Groupe μ , *Principia Semiotica*, Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2015, p.80-88.

3.2.3.2 Accoutumance par adaptation motrice :

Le vertige ludique (proprioception générale)

Dans un article de 2009, P. Basso Fossali nous indique que le phénomène du vertige fait « émerger en négatif » :

La constitution local et corrélatrice, activée par la proprioception, d'un front intéroceptif et d'un front extéroceptif, ce qui est parfaitement montré par la tentative d'imputation de l'origine de la sensation de translation rotatoire (c'est le corps propre qui tourne ou l'environnement)⁴³⁷.

L'exemple, connu de tous, où l'enfant tournant plusieurs fois sur lui-même et cherchant à déstabiliser son équilibre, illustre bien ce phénomène. Ce qui nous intéresse ici, c'est le moment où l'équilibre est retrouvé petit à petit après le jeu. Ce moment où le *champ proprioceptif* se reconstruit petit à petit jusqu'au retour à la « normale ». Premièrement, ce petit exemple nous indique que, conformément à nos conclusions précédentes, le *champ proprioceptif* est un champ « dynamique ». En effet, nous avons écrit plus haut que l'affect devenait la « matière » du *champ proprioceptif* que sa « dynamique » contribuait à structurer ; il opère comme catalyseur de la polysensorialité (§2.5.3.1). Deuxièmement, cette dynamique s'apparente à une forme d'accoutumance permettant l'instauration d'un cadre interdéictique capable de faire tenir le corps en mouvement, dans l'équilibre qu'appelle la situation (celui d'une course, celui d'un saut, celui de station immobile, etc.). En effet, la sensation qu'éprouve l'enfant après avoir cessé de tourner sur lui-même, montre la « dynamique adaptative » du *champ proprioceptif* par deux fois. Celle qui se déforme par l'accoutumance forcée du corps tournant, et celle qui se reforme pour réduire l'écart entre l'illusion de mouvement rotatoire et la situation d'immobilité actuelle. Dans les deux phases, et en reprenant nos remarques sur la définition de l'accoutumance (§3.2.1.1), on peut dire que l'élément intensif nécessaire à la réémergence de l'efficacité proprioceptive est conduite par le mouvement rotatoire fictif (ou inhabituel) et l'écart entre le savoir d'immobilité et la sensation factice de mouvement. Cette dernière remarque pose une question quant à la reconstruction dynamique du *champ proprioceptif*. Si ce dernier se manifeste comme médiateur du sujet évoluant dans l'espace, comment le sujet renvoie la sensation de mouvement rotatoire à un phénomène illusoire ? Nous pouvons avancer que très probablement, l'illusion (ou la suspicion d'une incohérence) proviendrait du souvenir récent du programme de déstabilisation ludique délibérément engagé par le sujet. C'est la reconnaissance de l'initiative ludique, qui vient alimenter les processus judicatifs qui « managent » les relations de cause à effet et l'établissement de leurs liens.

Nous pourrions également avancer l'hypothèse selon laquelle la sensation d'atonie musculaire (indiquant l'immobilité) viendrait s'opposer et contredire le phénomène énonciatif (sensation de rotation). Mais l'exemple, bien connu, du voyageur assis dans son train et ne sachant dire de lui ou du train qui le joute, lequel avance et lequel reste

⁴³⁷ P. Basso Fossali, « La gestion du sens dans l'émotion », *Les émotions : figures et configurations dynamique*, Semiotica, 163, p.139.

à quai, montre que l'atonie musculaire ne renseigne pas sur le déplacement du sujet (le transport est justement là pour économiser des dépenses musculaires)⁴³⁸. En somme, si le *déjà-vu* – à l'instar de l'exemple du voyageur ferroviaire – pointe cet instant où la donnée affective et relationnelle du corps dans son environnement s'oppose à l'apport épistémique du sujet, l'exemple de l'enfant tournant sur lui-même nous renseigne sur le phénomène d'accoutumance du corps à son environnement (et ses répercussions illusives).

Le trajet à contre-sens (proprioception locale)

Si l'exemple précédent montrait en quoi l'*accoutumance* motrice emportait tout le corps, un autre cas pourrait nous renseigner sur la seule *accoutumance* des kinesthèses oculomotrices. Si l'on effectue un trajet à contre sens et que l'on regarde le paysage proche défiler à la fenêtre, on pourra observer que si un événement imprévu arrête soudainement le train en pleine voie, le paysage observé – pourtant immobile –, vient à se déformer. On aurait l'impression que les objets du décor relativement proche « s'expansent ». Le phénomène peut s'expliquer à travers les mouvements oculaires effectués sur le paysage en mouvement. Lorsque l'on « attrape » un élément du paysage pour l'observer qui s'éloigne (prenons les poteaux électriques plantés à intervalle régulier le long de la voie) et que l'on répète l'opération sans s'en rendre compte, le mouvement opéré par l'appareil oculaire se règle comme pour anticiper le prochain « enfoncement » visuel dans le paysage. À l'instar du corps tournant qui s'accoutumait du mouvement rotatoire dans l'exemple précédent, l'appareil oculaire s'accoutume du mouvement nécessaire à l'établissement de rapport d'échelle entre le sujet et les éléments en mouvement dans le décor. Encore une fois, le cadre interdeictique s'accoutume et c'est la raison pour laquelle lorsque la répétition objective cesse, l'accoutumance persiste un temps. D'où la sensation « d'expansion » du paysage : ce que mes yeux s'étaient accoutumés à voir s'éloigner ne s'éloigne plus, il faut donc qu'il grandisse⁴³⁹. On peut remarquer dans cet effet, que contrairement au phénomène de *déjà-vu*, la sensation s'estompe d'elle-même et qu'on peut l'observer à souhait le temps de sa manifestation régressive. Cela nous permet d'imputer l'effet à une *accoutumance* mécaniste ou organique du corps et remarquer qu'une attention réflexive peut lui être portée. Le phénomène de *déjà-vu*, lui, et comme nous l'avons déjà indiqué, ne permet pas une prise de distance réflexive sans que le phénomène ne s'évanouisse aussitôt.

⁴³⁸ L'ascenseur dont on ne sait pas s'il monte ou s'il descend constitue un autre exemple connu de ce type de phénomène.

⁴³⁹ Nous précisons cependant que l'effet est saillant dans un trajet vécu à contre sens. Il est beaucoup plus difficile de se représenter un tel effet dans le sens « normal » de déplacement dont on rappelle qu'il est dit « sens de la marche ». En somme, l'éloignement du paysage est beaucoup moins habituel que son rapprochement. Il est fort probable que si nous avions appris à marcher à reculons et que nous soyons assis à une place qui nous donne à vivre le trajet ferroviaire dans « le sens de la marche », nous serions confronté au même effet de distorsion.

3.2.3.3 Accoutumance de l'assomption perceptive et stylisation de l'énonciation perceptive

Un dernier type d'*accoutumance* pourrait être proposé par un exemple cité par N. Depraz :

Prenons l'exemple de l'attention visuelle dans la lecture. Ce qui est en jeu, c'est le mouvement de l'attention, lié au déplacement de la fixation visuelle d'un point de la ligne à l'autre. Or la saccade est un mouvement balistique qui se préprogramme avant son déclenchement et qui, une fois initié, ne se corrige pas en cours de route. De ce fait, la question est de savoir sur quelle base la prochaine saccade sera programmée, comment elle s'arrête de façon adaptée au mot suivant, à la syllabe d'un mot complet ou au prochain syntagme. Pour cela, il faut que, à côté de la saisie fovéale attentionnelle correspondant à la fixation (1 à 3 degrés d'angle max), il y ait une attention seconde dans la zone parafovéale (une seconde strate) qui permet la calibration de la saccade à venir. Par nécessité fonctionnelle liée au fonctionnement visuel, on a gagné une distinction entre attention focalisée fovéale et une attention préconsciente parafovéale⁴⁴⁰.

On pourrait avancer l'idée que la nécessité fonctionnelle décrite par l'auteure puisse naître de cette capacité qu'a l'appareil oculaire de s'accoutumer d'une répétition. Mais l'accoutumance ne se ferait pas sur le matériau en lecture mais sur le style d'assomption que le sujet opère sur le texte. Dans ce cas, le calibrage s'effectuerait sur la mémoire des irrégularités rythmiques assumées par le sujet et rapportées au texte via des catégorisations thématiques, ou autoriales par exemple (le style de rédaction du polard différent du style de rédaction de l'article scientifique, ou le style d'écriture de V. Woolf différent du style d'écriture de F. Dostoïevski). On voit bien par exemple, comment une accoutumance rythmique est nécessaire aux textes d'E. Husserl. La longueur des phrases pouvant être, dans la complexité rythmique qu'elles imposent, un barrage à leur appréhension sémantique. La pratique du texte s'organise, elle aussi, à partir de calibrages qui anticipent la structure graphémique de la phrase. N. Depraz propose d'appeler cette phase « l'attention préconsciente para-fovéale ». Resterait encore à préciser, dans de tels cas, les articulations et intrications fines de l'*accoutumance* et de l'*habitude*. Nous tenterons d'en proposer, plus tard, le détail de quelques-unes (§ 4.2.1.1). Mais il nous semble pouvoir conclure que l'*accoutumance* assumptive conduit à une stylisation de l'énonciation perceptive. Mon accoutumance à une durée et une rythmique phrastique me permet d'adopter un style d'appréhension efficiente (perception + énonciation) du texte husserlien, par exemple.

Pour terminer, ce que nous souhaiterions faire ressortir de ces trois exemples, c'est cette disposition que possède le corps à s'enraciner *affectivement* dans une dynamique. C'est sur cette dynamique que repose l'anticipation de l'avenir imminent – quitte à ce qu'il en ressorte quelques phénomènes illusoires. Il y a dans le phénomène

⁴⁴⁰ N. Depraz, *Attention, vigilance*, Paris, PUF, 2014, p.305.

d'accoutumance comme une fonction affective qui profite d'une force d'entraînement inertiel (§3.3.1.2). Qu'il s'agisse d'une *accoutumance* par « prégnance sensible », par « accommodation motrice » ou par « récurrence assumptive », le corps développe une forme d'anticipation sur la base d'un mouvement répété au sein d'un environnement (in)déterminé. Le travail imaginatif du sujet est alors quasi inexistant bien qu'une forme d'imagination soit observable par déduction des phénomènes illusoires auxquels l'accoutumance peut conduire. On pourrait parler du développement, dans la mémoire à court terme, d'une attention habituée locale. Au fil de l'accoutumance du corps à une force d'entraînement écologiquement située, l'économie attentionnelle développe une accommodation provisoire en faisant d'une récurrence indiciaire, un modèle schématique mnésique non-conscient. La prise de risque perceptuelle est contrebalancée par l'immédiateté de la réponse adaptative. D'une certaine manière, le modèle des schématisations mnésiques par accoutumance, « régule » la contingence. D'un côté il projette un champ de force vide, de l'autre, il réagit immédiatement à son remplissage de forces concrètes (qui en provoquant de nouvelles schématisations, participent à projeter de nouveaux champs de force vides). Et, comme nous le verrons, cette dynamique – toute « physique » – est essentielle à un travail épistémique au cours de l'expérience en acte (§3.3.2.2).

3.2.4 Stéréotypisation (Attention et prise stylisée)

3.2.4.1 Remontée mnésique d'une pratique stéréotypée

En étant un peu attentif aux noms des personnes citées par E. Bernard-Leroy dans son étude de 1898 on peut trouver, parmi d'illustres inconnus, celui de E. Zola. Très sobrement présenté comme un « homme de lettres » son témoignage est en réalité un passage d'une enquête pour laquelle E. Zola s'est prêté à une batterie d'examen médico-psychologiques un peu avant 1896. On peut lire, sous la plume du Docteur Toulouse :

C'est ainsi que, lorsqu'il est allé à Rome, il y a trois ou quatre ans, pour la première fois, la vue de la campagne romaine a évoqué en lui avec une précision extraordinaire les souvenirs du petit coin des environs d'Aix où s'est passée son enfance. Il lui semblait que la ville de Rome elle-même fut Aix, démesurément grandie⁴⁴¹.

Le premier point à remarquer est que le matériau sur lequel se base l'association de Rome à Aix, est un matériau vécu : « Le petit coin d'Aix où s'est passée son enfance ». Ensuite on sait que l'auteur a vécu 15 ans à Aix, temps propice à l'expérimentation d'une ville (et de ses environs) dans ses accumulations pragmatiques et passionnelles. Bien que les habitudes quotidiennes aient pu réduire à quelques zones seulement la pratique des environs d'Aix, nous pouvons tout de même admettre que l'auteur se soit constitué une représentation claire et « tranchée » de l'ensemble de la ville. Un noyau sémantique et iconique s'est formé par les pratiques répétées de la ville durant ces 15 années de telle sorte à ce que E. Zola

⁴⁴¹ E. Bernard-Leroy, *L'illusion de fausse reconnaissance : Contribution à l'étude des conditions psychologiques de la reconnaissance des souvenirs*, Paris, Félix Alcan, 1898, p.167.

puisse dire d'Aix : « C'est ça ! ». Le « ça » étant ce que « veut dire la ville » au sens de ce qu'elle représente de pratiques sédentarisées et de ce qu'elle doit nécessairement représenter pour l'autre. Notre approche voudrait montrer en quoi ait été probablement présent, dans la mémoire de l'auteur, une représentation bien tranchée de la ville ; tant sur le plan iconique (paysages, formes architecturales, couleurs des façades, odeurs des rues et quartiers, températures et changements aspectuel au fil des saisons, etc.) que sur le plan thématique (catégorisation des quartiers, des classes sociales, des itinéraires pratiqués, des histoires ou anecdotes vécues, etc.). D'un côté la ville à une manière bien spécifique de se « comporter » (c'est la ville dans ce qu'elle a d'observable et d'intersubjectif) et d'un autre côté, la répétition de ses observations locales permet de développer des pratiques perceptives qui peuvent se passer d'observations attentives et détaillées ultérieurement. Si nous disions plus haut de la notion de *stéréotypie* qu'elle apparaissait comme « procédé de reproduction » et « comme comportement social », on dira alors de notre exemple d'Aix que c'est le comportement social de la ville – et de E. Zola la pratiquant –, qui permet sa schématisation mnésique à des fins pratiques. Et on insistera sur le fait que la *stéréotypisation* s'étend, d'une certaine manière, à toute la ville sur la base de pratiques locales. Tout autrement que la *familiarisation* qui consistait principalement en la récurrence d'une donnée interactionnelle quasi identique, la *stéréotypisation* profite d'une formation récurrente locale qu'elle étend au général.

Un protocole de F.C. Bartlett montre bien en quoi l'établissement d'une praxis ponctuelle et locale peut influencer les perceptions ultérieures par l'établissement d'une pratique stéréotypée. Une succession de tâches abstraites est présentée aux participants (les taches ressemblent à celles que l'on connaît du test de Rorschach : noires, symétriques, sur fond blanc). Il lui est demandé d'indiquer ce qu'il pense reconnaître comme figure au sein de chaque tache. F.C. Bartlett commente les résultats :

[...] once a given specific reaction has been set up, it often seems to persist give a run of like reactions. For instance, one observer saw a man's face in one of the later blots of the series; and thereafter, to the end, he tended, to his annoyance, to see a face in every blot presented⁴⁴².

L'expérience semble alors montrer en quoi l'établissement d'un *stéréotype* de la pratique expérimentale – demande de reconnaissance d'une figure à partir d'un matériau iconique –, se forme pour faciliter les réponses aux demandes ultérieures et anticipées du protocole. On peut alors envisager que la pratique locale de la ville d'Aix chez E. Zola, suive la même logique que l'expérience citée au titre de première formation figurative de la tâche. La pratique de certains quartiers (et des environs) est rapportée à l'ensemble de la ville, comme le visage d'un homme est rapporté à l'ensemble des taches dans l'expérience de F.C. Bartlett. Quelque chose d'une première représentation stabilisée persiste au sein d'un cadre de pratique établi : la reconnaissance d'une figure dans une tache d'encre, la pratique locale d'une ville généralisée.

⁴⁴² F.C. Bartlett, *Remembering. A study in experimental and social psychology*, Cambridge University Press, 1932, p.38.

L'effet décrit dans le passage du Docteur Toulouse montre alors en quoi ce *stéréotype* lointain, que nous pouvons supposer oublié dans le détail de ses pratiques vécues, vient trouver une organisation syntaxique similaire à celle que découvre E. Zola dans Rome. Cela reviendrait à considérer une attention stylisée par la pratique d'Aix. La visée pragmatique de la ville d'Aix développe chez E. Zola une attention qui lui est propre et qui viendrait s'appliquer à celle de Rome ; d'où le sentiment que Rome soit Aix « démesurément grandie ». Dans ce cas il ne s'agit pas d'une erreur de ségrégation des données mnésiques et des données mondaines mais d'un *stéréotype* attentionnel appliqué sur la « découverte » de Rome, depuis la « pratique » d'Aix. Nous avons dit du *stéréotype* qu'il se formait par contractualisation inter-subjective. On peut dire alors que si les premières perceptions de la ville d'Aix portent avec elles des projections imaginatives subjectives, celles-ci sont écartées au profit d'un consensus inter-subjectif. Cette opération s'effectue via un jugement qui condamne (et non pas efface) ces projections imaginatives subjectives. On pourrait alors envisager que le *stéréotype* porte avec lui les traces de projections imaginatives momentanément écartées. C'est peut-être cette dimension imaginative latente qui permet la mise en relation des deux organisations syntaxiques propres à chacune des villes. Le « démesurément grandie » implique une forme de tolérance, voir « d'élasticité » du *stéréotype* d'Aix pour qu'il puisse s'appliquer à Rome : « évoqué en lui avec une précision extraordinaire » bien que « démesurément grandie ». D'un autre côté, la « généralisation » du *stéréotype* participe également d'une dimension imaginative, plus « souple » que la *familiarisation* et qui peut venir se fondre dans une formation perceptive proche. En somme, les parties non pratiquées de la ville d'Aix, mais imaginées sur le modèle de celles pratiquées quotidiennement, peuvent accueillir plus facilement les différences vécues via la découverte de Rome. En forçant un peu le trait, nous pourrions dire que E. Zola découvre Rome comme il découvrirait les parties non-pratiquées d'Aix (celles-là même qu'il a assignées à la ville par ses propres pratiques locales, qu'il a complétées de projections imaginatives et qu'il a contractualisées via une représentation intersubjective d'Aix).

3.2.4.2 Le stéréotype énonciatif et sa complémentation imaginative discursive

Dans son ouvrage sur *La technique psychanalytique*, S. Freud relate l'histoire, déjà citée, d'un patient victime d'un « déjà-raconté ». Le psychanalyste est bien aux faits du phénomène de *déjà-vu* qui, à l'époque, bénéficie d'un intérêt scientifique tout particulier (§ 1.1.1). S. Freud s'est lui-même penché sur la question en proposant de faire du phénomène, non pas une illusion mais une remontée consciente d'une impression non-consciente passée. *L'inconscient* jouant alors son rôle de censeur. Dans le phénomène de « déjà-raconté », S. Freud décrit le cas d'un patient qui, au cours d'une séance d'analyse, évoque un souvenir qu'il pense avoir déjà raconté :

J'avais alors 5 ans, un jour que je jouais dans le jardin avec un couteau, je me suis tranché le petit doigt... c'est-à-dire que je me suis seulement imaginé l'avoir tout à fait tranché – mais je vous ai déjà raconté cette histoire⁴⁴³.

⁴⁴³ S. Freud, *La technique psychanalytique*, (1904-1919) trad. A. Berman, Paris, PUF, 1953, p.76.

Ce qui nous intéresse dans le texte de S. Freud est moins ses conclusions quant à la formation inconsciente d'un souvenir écran visant à maintenir dans l'oubli le souvenir qui manifeste l'angoisse de castration (le petit doigt comme représentant symbolique des organes génitaux), que la description sémiotique du processus énonciatif en question. Ce qu'on peut observer d'un point de vue sémiotique est que, d'une part, la séance analytique relève d'une pratique, qui plus est inter-subjective et que, d'autre part, le cas évoqué par S. Freud met en lumière une discontinuité entre l'énonciation, sa mise en discours, et l'assomption de l'ensemble : le patient « sait » avoir raconté ce qu'il n'a pas dit. En reconnaissant le principe de *compulsion à la répétition* décrit par la psychanalyse ainsi que le rôle de l'*inconscient* dans sa fonction bloquante des remontées mnésiques à charge, on peut admettre que le souvenir en quelque sorte « clé » se soit plusieurs fois manifesté dans son intention mais jamais dans sa réalisation. En somme, il aurait été mainte fois « énoncé » sans jamais être vraiment « dit ». Doit être également remarqué que le patient est convaincu de l'avoir dit justement ; c'est-à-dire de l'avoir communiqué verbalement à son analyste. Il constitue ainsi une scène intersubjective dans laquelle l'énoncé est « assumé ». Le cas montre alors en quoi une scène énonciative inter-subjective peut être modélisée de telle sorte à convaincre le sujet qu'elle se soit réellement réalisée.

Certains patients s'obstinent, avec une opiniâtreté particulière et de façon répétée, à soutenir qu'ils ont déjà raconté telle ou telle chose alors que les circonstances prouvent de manière irréfutable qu'ils se trompent. On constate alors que les faits qu'ils sont certains d'avoir révélés et que le médecin, selon eux, devrait connaître, sont des souvenirs de la plus grande importance pour l'analyse, des confirmations longtemps attendues par le psychanalyste, qui apportent la solution de maints problèmes [...]⁴⁴⁴

Notre proposition tient en cela que le sujet aurait créé un *stéréotype* énonciatif comme stratégie de contournement de la mise en discours du souvenir problématique. Contrairement à la première hypothèse établie par l'exemple d'E. Zola, ce n'est pas le contenu du souvenir (la pratique de la ville) qui est stéréotypé mais son processus énonciatif mémoriel. À chaque amorce du souvenir en question, la *stéréotypisation* de son énonciation mnésique associe une scène modélisée qui convainc le sujet de sa mise en discours et de son assomption inter-subjective antérieure. Nous sommes finalement assez proche de la deuxième hypothèse tirée de l'exemple d'E. Zola en ce sens que la pratique de la séance analytique antérieure revient à celle de la pratique de la ville d'Aix. Dans les deux cas, nous pourrions penser que le sujet développe une attention stylisée – l'une à partir de l'énonciation antérieure du souvenir problématique et l'autre à partir de la pratique d'Aix ; les deux visant à faciliter la pratique en cours –, mais la différence se joue dans l'issue des deux intentions engagées. Si la première mêle accidentellement les deux substrats (stéréotypie de la pratique d'Aix et découverte de Rome) la deuxième produit une scène de mise en discours du souvenir qui est illusoirement assumée. L'évaluation judiciaire de la scène fictive est défailante « je vous ai déjà raconté cette histoire », là où celle d'E. Zola est efficiente « Aix démesurément grandie ». On pourrait presque parler de « non-attention stylisée », ou mieux, de « vigilance stylisée » au sens où la défailance judiciaire relève d'une

⁴⁴⁴ S. Freud, *La technique psychanalytique, op. cit.*, p.73.

non-attention. Le *stéréotype* semble agir en négatif parce que seule sa dimension imaginative est « pratiquement » efficace. Nous parlons de celle capable de dissimuler le souvenir problématique à travers une assomption fictive de sa mise en discours. La formation stéréotypique, bien qu'opérant en négatif est malgré tout nécessaire à son efficacité pratique. C'est elle qui sert (soutient) le mensonge. Ce serait, en somme, le reflet non-conscient de la « politique de l'autruche ».

On voit finalement en quoi le *stéréotype* s'affaire d'une dimension imaginative alors qu'il semblait, par définition, écarter toute marque individuelle du phénomène auquel il se rattache (consensus inter-subjectif). Dans un cas la dimension imaginative est interne au stéréotype lui-même (traces des projections imaginatives écartées par le consensus) et dans l'autre, elle se construit « autour » de lui dans des stratégies d'efficacité pragmatique (pratique de la ville d'Aix) ou phorique (évitement du souvenir problématique).

3.2.5 Prototypage (Attention et prise diagrammatique)

3.2.5.1 Prototype iconique oublié

Le passage de N. Hawthorne constitue un exemple classique dans la littérature scientifique sur le déjà-vu.

Now—the place being without a parallel in England, and therefore necessarily beyond the experience of an American—it is somewhat remarkable, that, while we stood gazing at this kitchen, I was haunted and perplexed by an idea that somewhere or other I had seen just this strange spectacle before.—The height, the blackness, the dismal void, before my eyes, seemed as familiar as the decorous neatness of my grandmother's kitchen; only my unaccountable memory of the scene was lighted up with an image of lurid fires blazing all round the dim interior circuit of the tower. I had never before had so pertinacious an attack, as I could not but suppose it, of that odd state of mind wherein we fitfully and teasingly remember some previous scene or incident, of which the one now passing appears to be but the echo and reduplication. Though the explanation of the mystery did not for some time occur to me, I may as well conclude the matter here. In a letter of Pope's, addressed to the Duke of Buckingham, there is an account of Stanton Harcourt (as I now find, although the name is not mentioned), where he resided while translating a part of the "Iliad." *It is one of the most admirable pieces of description in the language,—playful and picturesque, with fine touches of humorous pathos,—and conveys as perfect a picture as ever was drawn of a decayed English country-house; and among other rooms, most of which have since crumbled down and disappeared, he dashes off the grim aspect of this kitchen,—which, moreover, he peoples with witches, engaging Satan himself as headcook, who stirs the infernal caldrons that seethe and bubble over the fires. This letter, and others relative to his abode here, were very*

*familiar to my earlier reading, and, remaining still fresh at the bottom of my memory, caused the weird and ghostly sensation that came over one on beholding the real spectacle that had formerly been made so vivid to my imagination*⁴⁴⁵.

Le premier point à remarquer est que le contenu mnésique de N. Hawthorne est purement fictionnel. Il s'agit de sa lecture d'une description littéraire de la cuisine de Stanton Harcourt à laquelle s'est employé (ou amusé) A. Pope. Voilà l'extrait original tiré de la lettre adressée au Duc de Buckingham en 1737 :

The Kitchen is built in form of a Rotunda, being one vast Vault of the top of the roof; where the fame aperture serves to let out the smoak and let in the light. By the blackness of the walls, the circular fires, vast cauldrons, yawning mouths of ovens and furnaces, you would think it either the forge of Vulcan, the cave of Polypheme, or the temple of Moloch. The horror of this place has made such an impression on the country people, that they believe the Witches keep thier Sabbath here, and that once a year the Devil treats them with infernal venison, a roasted Tiger stuff'd with ten-penny-nails⁴⁴⁶.

Le deuxième point est que cette lecture a eu un effet affectif marquant sur N. Hawthorne: « It is one of the most admirable pieces of description in the language, – playful and picturesque, with fine touches of humorous pathos, [...] ». Troisième et dernier point, la lettre en question a fait l'objet d'une lecture familière de l'auteur : « were very familiar to my earlier reading, ».

Le fait que la représentation de la cuisine tienne d'une expérience fictionnelle – celle vécue par l'intermédiaire d'une description littéraire détaillée et teintée de fantasmagorie (Satan lui-même jouant le rôle, une fois l'an, du chef cuisiner) – nous permet de considérer cette représentation comme issue d'un modèle de *schématisation mnésique non-consciente* de type *prototypique*. Bien que la cuisine décrite relève d'une typie culturelle anglo-saxonne, l'appréhension de cet univers, pour un Américain de cette époque, ne peut être construite que sur un travail collaboratif entre sa propre mémoire et son imagination. Le style littéraire s'ajoute d'ailleurs à l'incertitude des contenus. Tout le jeu de A. Pope tient en la description naturaliste d'un lieu dans lequel il glisse malicieusement des éléments fantastiques – mettant ainsi en pratique les premières remarques d'une lettre qui traitait de la vérité concrète des grands écrivains – leur lieu d'habitation – et des lieux fictionnels qu'ils élaborent dans leur livre.

I believe if any of his contemporary authors durst have inform'd the public where they lodg'd, we should have found the garrets of Rome as well inhabited as those of Fleetstreet; but it's dangerous to let creditors into such a secret, therefore we may presume that

⁴⁴⁵ N. Hawthorne, *Our old home*, London, Smith, Elder & Co, 1863, (Version e-book), p.86.

⁴⁴⁶ A. Pope, *Mr. Pope's Literary Correspondence, Vol. 5.*, London, Gale Ecco, p.187.

then as well as nowadays, nobody knew where they lived but their booksellers.

Pour un Américain lisant cette lettre, rien n'est moins sûr que les cuisines de Satan puissent être celles d'une maison de campagne anglo-saxonne typique. La *stéréotypie* peut être déduite après coup et une fois sur place, mais ne constitue pas la formation mnésique de N. Hawthorne. L'auteur insiste sur la description très détaillée et très profondément inscrite dans sa mémoire affective. Ainsi posé, on peut concevoir que l'effet particulièrement troublant qu'éprouve N. Hawthorne, relève d'une superposition entre : (i) le *prototype* iconique formé au cours de la lecture – celui qui facilite, une fois la description de la cuisine faite, la concentration sur les événements extraordinaires qui s'y déroulent – et (ii) la rencontre réelle avec le contenu matériel qui a inspiré le récit. Cet exemple interroge donc (i) la performance imaginative du sujet quant à la formation de prototypes représentationnels (et non pas re-présentationnels), (ii) la défaillance judicative quant à la dissociation claire entre la phantasia et l'expérience vécue. Dans le cas de N. Hawthorne, on pourrait évoquer la couche affective qui enrobe le souvenir comme un des facteurs venant troubler l'acte judicatif. L'euphorie ressentie à partir d'une lecture jouissive, marque le souvenir d'affects profonds. Mais l'affect en question concerne la lecture et non pas la formation iconique – différée – de la cuisine et médiée par le texte. L'idée serait alors que les traces affectives marquantes de cette expérience de lecture puissent être mal re-interprétées au moment de la découverte de la cuisine de Stanton Harcourt. Ce qui relevait d'un corps affecté par un contexte de lecture est pris pour ce que le sujet s'est représenté de ce corps projeté dans la cuisine décrite par A. Pope. L'analogie iconique opérée entre la cuisine découverte actuellement et la cuisine représentée antérieurement met les deux interprétations affectives (celle vécue et celle confondue) dans une trop étroite proximité.

Le cas de N. Hawthorne, pourrait être rapproché d'un effet prototypique semblable à celui observé par N. Goodman dans *Manière de faire des mondes*⁴⁴⁷. L'auteur soulève notre propension à compléter les vides. En effet, la question est posée de savoir ce qui est présent à l'image (fig. 14). Et la majorité y voit un cercle sous un losange alors qu'il ne s'agit, au mieux, que d'un losange flanqué de deux arcs de cercles. La figure prototypique du cercle, vient se superposer non-consciemment et compléter les deux arcs de cercles qui bordent le losange⁴⁴⁸. L'exemple prend une tournure imaginative d'autant plus radicale que le cercle est une figure géométrique abstraite (idéelle), détachée de tout objet naturel observable (le cercle est une construction pure de l'esprit là où la cuisine de Stanton Harcourt se compose encore, imaginativement, à partir d'éléments ressemblant et très probablement pratiqués par le lecteur : chaudrons, fours, fourneaux, etc.).

⁴⁴⁷ N. Goodman, *Manière de faire des mondes*, Hacket Publishing Company, 1978, trad. M. D. Popelard, Jaqueline Chambon, 1992, p.126.

⁴⁴⁸ On trouve une approche sémiotique des lois de la Gestalt beaucoup plus poussée chez C. Paolucci. Pour bien accentuer l'idée qu'elles fonctionnent par l'entremise de l'imagination (plutôt que de la mémoire), l'auteur propose de les appréhender comme suit : « Gestalt laws do not come from experience, but they shape it. They are our way of constructing saliences in order to shape perception through meaning ». C. Paolucci, *Cognitive Semiotics Integrating Signs, Minds, Meaning and Cognition*, Berlin and New York, Springer, 2021, p.143.

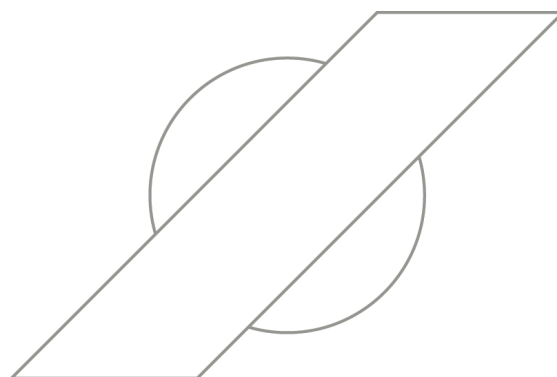


FIG. 14 : Reproduction d'une figure tirée de "Manière de faire des mondes", N. Goodman, p.125.

On peut ainsi faire remarquer qu'une représentation *prototypique* fait problème dès qu'elle est prise comme scène mnésique. L'élaboration d'un *prototype* n'est en soi pas problématique puisqu'il est consciemment pratiqué et sert un objectif conscient. En revanche, si comme dans le cas de N. Hawthorne ou dans celui relevé par N. Goodman, le *prototype*, cette fois mnésique, venait à se greffer non-consciemment sur une formation iconique en cours, une tromperie peut avoir lieu. Tromperie qui peut passer sous silence si la compétence judiciaire du sujet n'est pas sollicitée. Ce n'est pas le cas pour N. Hawthorne puisqu'il relève un sentiment d'étrangeté (« the weird and ghostly sensation ») mais c'est bel et bien le cas pour l'exemple rapporté de N. Goodman⁴⁴⁹.

Pour résumer, le *prototype* formé par la lecture de N. Hawthorne est à forte teneur imaginative. L'affect auquel il semble s'associer ne relève pas du contenu prototypique mais du contexte de sa formation.

3.2.5.2 Prototype iconique passionné

Dans une lettre qu'il adresse en 1936 à R. Roland, S. Freud écrit ceci :

Cet homme aimable s'informa en outre de nos projets ultérieurs, et quand il apprit que nous voulions aller à Corfou, il nous le déconseilla vivement : " Qu'y feriez-vous à cette époque de l'année ? Il fait tellement chaud que vous ne pourrez rien entreprendre. Allez donc plutôt à Athènes. [...] Nous discutâmes le plan proposé, le jugeâmes tout à fait inopportun et ne vîmes que des obstacles à sa réalisation [...] Mais une fois l'heure venue, nous allâmes au guichet et prîmes des billets pour Athènes comme cela allait de soi, sans nous soucier des prétendues difficultés, [...] Mais alors, pourquoi

⁴⁴⁹ Une des raisons pour lesquelles C. Paolucci voit dans la perception, le fonctionnement d'une « hallucination contrôlée ». C. Paolucci, *Cognitive Semiotics Integrating Signs, Minds, Meaning and Cognition*, *op. cit.*, p.146.

nous étions-nous gâché par de la mauvaise humeur le moment d'attente qui précéda l'ouverture des guichets, pourquoi ne nous étions-nous fait miroiter que des empêchements et des difficultés ? L'après-midi de notre arrivée, quand je me trouvai sur l'Acropole et que j'embrassai le paysage du regard, il me vint subitement cette étrange idée : Ainsi tout cela existe réellement comme nous l'avons appris à l'école !⁴⁵⁰

Le phénomène relaté par S. Freud constitue un exemple très proche du précédent. Comme N. Hawthorne, S. Freud élabore un prototype iconique, celui de l'Acropole. Comme l'auteur américain, il décrit un sentiment troublant éprouvé à l'occasion d'une confrontation entre ce prototype et sa réalité vécue. Mais, tout autrement que N. Hawthorne, ce sentiment d'étrangeté ne trouve pas sa source dans une réminiscence⁴⁵¹. D'une part, l'Acropole appartient à un savoir général largement médiatisé de telle sorte qu'il soit difficile d'oublier l'existence de la ville, d'autre part, S. Freud propose de rattacher à son sentiment, une dimension passionnelle propre à son histoire biographique. Nous insistons sur le fait que bien que l'élaboration iconique de l'Acropole se base sur des éléments inter-subjectivement contractualisés (les descriptions ou photographies dans les manuels scolaires) la représentation de cette dernière, chez S. Freud, relève d'un *prototype* en ceci qu'il ne l'a pas encore visitée (élément sur lequel se base notre principale distinction entre *stéréotype* et *prototype* mnésique).

Si chez N. Hawthorne, la représentation du corps du lecteur dans la cuisine s'opère, dirons-nous, sur un plan purement pragmatique (recherche de l'effet de vraisemblance), chez S. Freud, cette projection se complique d'une dimension passionnelle. À l'instant même où le jeune S. Freud conclut en faveur d'une existence réelle de l'Acropole, s'actualise par là même la possibilité d'un jour la visiter. Mais cette projection est barrée par l'interdiction de surpasser le père ; d'une part en accédant à la connaissance elle-même de la ville et, d'autre part, en réussissant socialement de telle sorte à pouvoir engager un voyage qui l'y emmènerait. L'interdit du succès – participant d'une éthique « pieuse » – naît de cette dimension passionnelle contractée autour de la formation *prototypique* de l'Acropole. Chez N. Hawthorne, la représentation affective de la cuisine reste purement pragmatique (bien que la lecture de sa description ait été vécue euphoriquement). Chez S. Freud on pourrait dire que l'objectif de fluidification de l'expérience, dans lequel s'ancre le *prototype*, est double. Il semble faciliter une fluidification pragmatique (gestion de la nouveauté expérimentée) et une fluidification passionnelle (gestion de la charge psychique induite par le dépassement du père).

En bref, chez Freud l'étrangeté est induite par une « interdiction » expérientielle (dimension passionnelle) alors que chez N. Hawthorne l'étrangeté est provoquée par une « incohérence » expérientielle (dimension affective).

⁴⁵⁰ S. Freud (1936), *Résultats, idées, problèmes II*, trad. M. Robert, Paris, PUF, 1985, p.220.

⁴⁵¹ Celle d'une ancienne lecture de la lettre d'A. Pope qui, au moment de son émergence incomplète, provoque ce sentiment épiphanique de fausse nouveauté.

3.2.6 Matrice (Attention et prise formatée au plan affectif)

Dans l'étude des définitions de la *matrice*, nous avons pointé le « creusé » de l'outil. L'efficacité reproductrice de la *matrice* tient dans ce qu'elle peut accueillir de contractions de formes ou de maintien de processus en cours. Ramenée sur le plan phénoménologique, la notion de *matrice* peut se concevoir comme un *prototype* « expérientiel » – en ce sens il s'agit bien d'un dispositif dynamique d'accueil. C'est dans ce qu'elle relève de maintien de processus que la *matrice* se détache du *prototype*. Elle soutient plus qu'elle ne cherche à mouler. N. Depraz parlait de l'attention et de l'émotion comme :

[...] ils (l'émotion et l'attention comme "vécus" et non comme "acte") modifient l'acte sur lequel ils opèrent, le transformant en l'accompagnant, soit en le favorisant (attention soutenue, émotion étayante), soit en le désamorçant (si l'attention change d'objet, si l'émotion connaît un trop plein). At-tention et é-motion, ces deux vécus incluent en eux une dynamique (tension, motion) dont la caractéristique commune est d'être *ouverture sans objet*.⁴⁵²

Ces deux aspects de l'énonciation perceptive (attention-émotion) nous semblent étroitement correspondre à ce que nous voudrions spécifier de la *matrice*. Le point qui nous importe maintenant est ce en quoi l'affect (toujours au sens de corps affecté et affectonnant) peut aider à l'élaboration d'une *matrice* phénoménale.

Si l'affect a une incidence évidente et déterminante dans les sédimentations de la prise perceptive, l'idée d'en faire un moyen de prototypage semble moins intuitive. Nous pensons que deux aspects sont déterminants : « l'ouverture sans objet » et l'*accoutumance*. Nous avons dit, quelques paragraphes plus hauts, que l'*accoutumance* semble profiter d'une « force d'entraînement inertiel ». Les exemples de l'enfant tournant sur lui-même et du trajet ferroviaire à contre-sens semblent soutenir cette hypothèse. Nous avons également dit de l'*accoutumance* qu'elle négociait un écart entre ce qui est anticipé et ce qui peut survenir. Le phénomène même d'*accoutumance* semble alors répondre d'une matrice phénoménale. Cependant, elle est engendrée par une force d'entraînement qui construit le *prototype* sur la base d'une *rétenion*. N. Depraz relève dans la pensée husserlienne un basculement d'une prédominance donnée à la *rétenion* à une autre accordée à la *protention*.

La dynamique attentionnelle engage une temporalité de l'instant de l'émergence de la qualité de l'attention au sujet, non du moment du présent qui se dérobe toujours à un sujet en quête incessante, désespérée, voire utopique de sa conservation. Bref, le temps de l'attention n'est pas le vécu tragique du temps présent toujours en instance d'être perdu : c'est le temps de l'avènement, de l'apparition, de l'ouverture) une dimension subjective de présence à soi. C'est pourquoi, prise en considération de façon cruciale, l'attention requiert une temporalité historiquement plus tardive, celle de la primauté protentionnelle, lieu d'amorçage décisif de l'ouverture

⁴⁵² N. Depraz, *Attention, vigilance*, Paris, PUF, 2014, p.292. Nous soulignons.

attentionnelle, et non celle, initiale, du présent vivant axé par la phase rétentionnelle. [...] Voilà une dynamique inversée par rapport à la dynamique du présent vivant : la protention y est motrice et la rétention dérivée. Les phases d'ouverture, de dépôt (sédimentation vigilante ou retombée automatique) puis réactivation donnent lieu à une dynamique cyclique où l'irréversibilité de la succession se trouve court-circuitée au profit d'un réamorçage attentionnel par réveils renouvelés. On passe d'un modèle temporel axé par la forme directionnelle linéaire du schème intentionnel biface « visée-remplissement » à une modélisation matérielle du temps par la rythmique cyclique trifase de l'attention « tension-détente-satisfaction »⁴⁵³.

La *matrice* procéderait donc d'une forme de *prototypage* affectif mais dans une dynamique qui s'appuie d'abord sur la *protention* plutôt que sur la force d'entraînement de la *rétention*. D'où la dimension proprement imaginative de la *matrice*. Paradoxalement, la *matrice* phénoménale pourrait se concevoir comme un dispositif affectivement prototypé capable d'atténuer, voire d'effacer ou de contourner les sédimentations affectives propres à l'expérience en cours. Elle agirait comme une « pellicule » glissée entre le corps et l'environnement de telle sorte à constituer l'expérience mais en la privant de ses traces interactionnelles affectives. L'ancrage affectif du corps dans l'environnement est contourné bien que l'expérience iconique et sémantique soit conservée en mémoire et potentiellement remémorable. Il nous semble que nous pourrions voir alors dans le phénomène de *déjà-vu*, une manifestation de cette hypothèse. Deux pensées pourraient être rattachées à cette proposition : le *chiasme* merleau-pontien et l'*énaction* varelienne⁴⁵⁴. Le *déjà-vu* pourrait alors se concevoir comme une expérience manquée d'*énaction*. La matrice phénoménale étant précisément cette pellicule qui l'en empêche. Tout comme le *chiasme* merleau-pontien sépare le touchant et le touché sur un plan coenesthésique, l'*énaction* manquée priverait de sa réalité affective le plan kinesthésique. Est à noter que cette « pellicule » ou « membrane » n'empêche pas sa déformation dans le temps. Elle peut rendre compte d'un mouvement bien que ce mouvement relève d'une projection imaginative. La *matrice* phénoménale serait le stade le plus élaboré de l'illusion représentative en ce sens qu'elle se rapproche au plus près, par un truchement du mouvement, de l'ancrage affectif du corps dans l'environnement. En somme, le mouvement (H. Bergson) trompe l'*énaction* (F. Varela). Ou plutôt, le mouvement réflexif vient comme substitut de l'*énaction* (corps vécu vs corps représenté). Ou, pour le dire autrement, la *matrice* simule l'*énaction*.

⁴⁵³ N. Depraz, *Attention, vigilance*, Paris, PUF, 2014, p.263.

⁴⁵⁴ La définition la plus répandue de l'*énaction* est « 1) la perception consiste en une action guidée par la perception ; 2) les structures cognitives émergent des schémas sensori-moteurs récurrents qui permettent à l'action d'être guidée par la perception ». Nous proposerons à la fin de ce travail de voir dans l'*énaction* une évaluation motrice de croyances perceptives à partir de laquelle peut se développer un principe de confiance adaptative. Pour une présentation classique, voir F.J. Varela, *Quel savoir pour l'éthique ?*, Paris, La découverte, 2004, p.29.

3.2.7 BILAN

3.2.7.1 Teneur affective et imaginative des modèles de schématisations mnésiques non-conscientes

Nous avons pu faire un tour d'horizon de ce que nous nous proposons d'appeler des *modèles schématiques mnésiques non-conscients*. L'objectif de cette recherche était d'établir quels pouvaient être leurs processus de formation, leurs modèles projetés et leurs retombées au cours de l'expérience. Une description exhaustive serait complexe et fastidieuse. Tant au moment de leur formation que dans leur incidence au cours de l'expérience, les modèles identifiés semblent pouvoir s'articuler, se recouvrir partiellement, mais également s'emboîter les uns dans les autres.

Deux facteurs nous semblent cependant déterminants quant à leur nature et instructifs quant à leur incidence. Le premier facteur est la « teneur affective » qu'elles contiennent. Le deuxième est la « teneur imaginative » qu'elles supposent. En ce qui concerne la *teneur affective*, nous considérons qu'elle se compose de la quantité de traces affectives propres à chacun des vécus que ces schématisations combinent. Par exemple, alors que la *prototypisation* et la *stéréotypisation* mnésique peuvent paraître semblables à bien des égards, leur *teneur affective* (au sens d'une dialectique affecté-affectionnant) est très différente. La *stéréotypisation* s'effectue par « accumulation » d'interactions « doxique »⁴⁵⁵, contrairement à la *prototypisation* qui se forme par « assemblage » d'interactions « motrices » passées. Le sujet élabore des *prototypes* dans le but de faciliter une expérience à venir. C'est-à-dire qu'il construit son anticipation sur la base d'éléments connus. Et, bien qu'ils puissent se nourrir d'un savoir partagé ou de connaissances intimes (paradigmatique), le *prototype* n'a pas de modèle interactionnel vécu (syntagmatique). Dès qu'il est pragmatiquement vécu, le *prototype* rentre dans la catégorie des *familiarisations*. C'est donc que le *prototype* ne possède pas, à priori, de traces affectives hormis celles propres aux vécus hétérogènes qui le constituent. L'*accoutumance* est probablement le modèle par excellence de formations mnésiques à très forte *teneur affective*. Comme nous l'avions proposé, l'*accoutumance* profite d'une force d'entraînement inertiel. On a pu relever le phénomène aussi bien dans le vertige de l'enfant joueur, que dans le voyage ferroviaire à contre-sens et, pourquoi pas, dans le calibrage des kinesthèses oculomotrices au cours de la pratique de lecture. Le deuxième aspect fondamental des *modèles schématiques mnésiques non-conscients* est leur *teneur imaginative*. Tous nos exemples semblent montrer une corrélation entre la diminution de leur *teneur affective* et une augmentation de la *teneur imaginative*. La *matrice* et l'*accoutumance* sont les deux modèles où l'écart entre affect et imagination est maximum : la *matrice* combine une affection nulle et une imagination totale tandis que l'*accoutumance* corréle imagination nulle et une affection totale. Le *stéréotype* est probablement une figure moyenne en ce sens que l'imagination du sujet est lissée par une doxa. La *familiarisation* tire vers l'*accoutumance* alors que la *prototypisation* penche vers la *matrice*. Le premier couple (*accoutumance-familiarisation*) tient plutôt d'une force directrice centripète alors que le deuxième (*prototypisation-matricialité*) relève d'une force centrifuge, ces deux derniers ayant une forte visée économiste de l'expérience à venir. À partir de cette distribution de la *teneur imaginative* des modèles identifiés, on comprend en quoi le *prototype* – qui relève d'une idéalité –, puisse donner lieu à une

⁴⁵⁵ Nous entendons par là qu'elle se base sur des interprétations collectives admises sans jugement critique individuel.

trop parfaite coïncidence entre son modèle et sa projection dans l'expérience en acte. Les témoignages de N. Hawthorne et S. Freud sont probablement deux des effets prototypiques iconiques les plus célèbres dans la littérature du *déjà-vu*.

Dans le cadre d'une économie attentionnelle, on peut relever trois retombées qui font suite au succès adaptatif des *modèles schématiques mnésiques non-conscients*. Premièrement ils favorisent le développement de « styles attentionnels ». La répétition des succès adaptatifs engendre une forme d'anticipation attentionnelle qui préserve le champ de conscience d'une dépense attentionnelle ultérieure. C'est par ce biais, que l'individu peut spontanément organiser son attention dans un milieu complexe. Deuxièmement, si l'attention relève d'un présent vivant et s'organise selon des « façons de percevoir », il semble possible de profiter de la typologie des saisies⁴⁵⁶ et d'y associer une variable synthétique ou analytique pour bien marquer la dimension expérientielle (et pragmatique) que nous cherchons à atteindre. Troisièmement, ces styles attentionnels constituent également un seuil de « vigilance » dédié au-delà duquel l'attention est mobilisée sur un objet ou un process. En prenant en compte ces trois remarques, on peut compléter les modèles de schématisations mnésiques par une description des retombées attentionnelles et prises perceptives qu'ils impliquent.

Le tableau ci-dessous propose d'en regrouper les différents aspects :

	SÉDIMENTATIONS		RETOMBÉES	RÉPERCUSSIONS EN ACTE
	Teneur affective	Teneur imaginative	Style attentionnel	Visée / Saisie
ACCOUTUMANCE	Très forte	Très faible	Habitué	Analytique / Technique
FAMILIARISATION	Forte	Faible	Thématisé	Analytique / Impressive
STÉRÉOTYPISATION	Faible	Forte	Stylisé	Analytique / Sémantique
PROTOTYPISATION	Très faible	Très forte	Modélisé	Synthétique / Molaire
MATRICE	Nulle	Totale	Formaté	Synthétique / Impressive

FIG. 15 : Modèles de schématisations mnésiques, formation et conséquences.

L'accoutumance développerait une « attention habituée » – on pourrait presque dire « naturellement habituée » –, via la répétition en acte d'un motif affectif. L'*attention habituée* est la répercussion sur le long terme – en tant que style attentionnel – d'un processus constitué dans un laps de temps très court (le présent vivant). Sa visée est, en ce sens, très sélective et analytique. Elle porte sur des détails et des séquences. En tant qu'elle relève d'une habitude constamment perfectionnée, l'*accoutumance* fonctionne comme une saisie technique. L'*accoutumance* est, dans les formations de sens,

⁴⁵⁶ F. Fontanille, *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 1999, rééd. Pulim 2016, p.246.

ce qu'il y a de plus proche de la matière et ce qu'il y a de plus permanent dans l'expérience. Le style attentionnel de l'*attention habitué* ne change que lorsque le rapport au milieu évolue (de la promenade sur la plage à la baignade en mer, par exemple).

La *familiarisation* engendrerait une « attention thématisée ». Le quotidien serait alors le support thématique au fondement d'une domestication des récurrences passionnelles. Comme l'*accoutumance*, sa visée est sélective et analytique. On peut, repenser à l'exemple du bureau de H. Bergson. L'atmosphère de familiarité est constituée, d'abord, par l'appréhension d'objets particuliers séquencés le long d'un parcours du regard. En revanche, la saisie est plutôt impressive de telle sorte à construire une « atmosphère » où les choses peuvent être fusionnées et teintées d'une « impression » globale, celle d'un quotidien. L'*attention thématisée* change lorsque l'on passe d'une zone thématisée de notre environnement à une autre (de la cuisine au garage, par exemple).

La *stéréotypisation* participerait d'une « attention stylisée (ou diagrammatique) ». Comme nous l'avons vu avec l'exemple d'E. Zola à Aix et Rome, l'individu peut rapporter, sur la base d'associations ou d'assemblages analogiques partiels, un style attentionnel d'un objet sur l'autre. La visée de la *stéréotypisation* porte également sur des détails et des séquences. La stéréotypie gère une conformité référentielle (tendue vers des savoirs centripètes) et inférentielle (tendue vers des savoirs centrifuges) ce qui implique, dans tous les cas, une saisie molaire. Cependant, avec le stéréotype on ne passe pas d'une thématique à une autre – comme avec la *familiarisation* – mais d'une organisation à une autre. En ceci que les références et inférences concernent les liens entre les parties, plutôt que les parties elles-mêmes, on comprend qu'il puisse se produire des effets de glissement interprétatif sur des contenus mnésiques et en acte. En ce sens, on peut également dire que la *stéréotypisation* implique des prises diagrammatiques⁴⁵⁷.

La *prototypisation* engendrerait une « attention modélisée », qui peut faire passer un prototype pour une scène mnésique. La teneur imaginative du prototype – ou son absence de traces affectives – peut servir d'indice au travail épistémique. La visée de la *prototypisation* est plutôt synthétique et cherche des compositions d'ensemble. Sa saisie est molaire puisqu'elle pousse une conformité référentielle. On peut penser à l'exemple du moule industriel auquel nous avons déjà eu recours et qui, en vue d'une reproduction, cherche à être au plus près de son exactitude (§3.2.1.1). L'attention modélisée est momentanée et probablement peut fréquente. Elle n'est mise au jour que lorsqu'une incohérence expérientielle alerte le sujet, comme dans les cas de N. Hawthorne et S. Freud.

⁴⁵⁷ « Diagrammatic thinking is a key element for the theory of knowledge grounded on the impossibility of separating “reasoning” and “observation, ‘knowledge” and “action”, “perception” and “inference”. This is not because perception is inferential, but rather that inference is perceptive ». C. Paolucci, *Cognitive Semiotics Integrating Signs, Minds, Meaning and Cognition*, op. cit., 2021, p.134.

La *matricialité* produit une « attention formatée ». À la différence de *l'attention modélisée* qui peut être condamnée objectivement par sa teneur imaginative, l'attention formatée, ne projetant rien d'autre que son accueil (c'est à dire une disponibilité sans projet), et bien qu'elle reste suspecte de principe, ces effets illusoires sont plus difficilement discernables. Si l'on accepte de faire de la *matricialité* le dispositif sémiotique du phénomène de *déjà-vu*, on peut voir en quoi l'effet peut être suspecté, mais également resté indécidable (je sens que c'est vrai mais je sais que c'est faux). La *matricialité* en tant que dispositif d'accueil implique une visée plutôt synthétique et globalisante et, alors qu'elle refuse toute saisie molaire, elle privilégie une saisie impulsive. Alors que l'attention modélisée de la *prototypisation* peut faire suite à une incohérence expérientielle, l'attention formatée de la *matrice* semble ne se produire qu'accidentellement et de manière très isolée.

3.3 FLUIDIFICATION DE L'EXPÉRIENCE ET SIGNALEMENT DE LA DIFFÉRENCE, UN ÉQUILIBRE FRAGILE

3.3.1 Affect et imagination

Nous nous sommes principalement concentrés sur les retombées « économistes » de l'expérience. Nous avons identifié d'un côté des processus d'accumulation de données interactionnelles et de l'autre des modèles de *schématisations mnésiques* auxquelles ces processus accumulatifs et répétés pouvaient conduire. Nous avons observé, à travers plusieurs exemples, comment ces *schématisations mnésiques* pouvaient venir se projeter dans l'expérience et quels pouvaient en être les effets à la fois positifs (économie attentionnelle) et/ou négatifs (productions fabulatrices).

Nous avons dégagé cinq modèles de *schématisation mnésiques* non-conscientes pouvant intervenir comme support au cours de l'expérience de l'individu. Chacune contient une quantité plus ou moins faible de *traces affectives* et une quantité, plus ou moins faible – et proportionnellement inverse –, de *traces imaginatives*. La *familiarisation*, la *stéréotypisation* et la *prototypisation* relèvent de formations mnésiques essentiellement basées sur des épisodes biographiques pris en charge par une mémoire à long terme. Bien que ces trois modèles restent souples au moment de leur soutien dans l'expérience « en acte », leur point d'origine appartient à un vécu « déjà-passé ». L'*accoutumance*, et la *matricialité* semblent, elles, relever d'un soutien mnésique qui prend racine dans l'expérience même, c'est à dire dans une mémoire à court terme qui participe à la gestion de ce qui est « en train de se passer »⁴⁵⁸.

Comment, alors, peut-on appréhender cette articulation de mémoires au sein d'un même vécu ? Rappelons que le *déjà-vu* interroge précisément un rapport entre mémoire à long terme et mémoire à court-terme : ce qui s'est produit dans un passé et semble se redoubler dans le présent. Il s'agit donc de chercher à comprendre plusieurs choses : (i) par quelle voie des contenus biographiques peuvent-ils s'insérer dans le *présent vivant* ; (ii) comment s'articulent (et cohabitent) des apports mnésiques et les données mondaines de l'expérience ; (iii) sur quoi peut reposer la possibilité d'émergence du conflit épistémique révélé par le phénomène de *déjà-vu* ?

À la première interrogation nous proposerons que les contenus biographiques puissent s'intégrer dans le présent vivant à partir d'une force d'entraînement inertiel. Cette hypothèse repose sur les observations faites concernant les modèles de *schématisations mnésiques* par *accoutumance*. Concernant le deuxième point, nous soutiendrons qu'une concordance entre données de l'expérience et données projetées (mnésiques et imaginatives) peut, ou bien faire émerger une différence (échec de l'adaptation), ou bien engendrer des valences « énectées », c'est-à-dire produites sous un seuil de conscience (succès de l'adaptation). En somme, il s'agit de décrire un principe de régulation. Principe qui trouve sa source dans le modèle des pratiques sémiotiques de J. Fontanille, dont nous avons précisé les lignes de correspondance avec nos recherches en tout début de cette partie (§3.1.2.2), et en fin de première partie (§1.4.2.2 et 1.4.2.3)

⁴⁵⁸ Le lecteur l'aura reconnu, on se rapporte ici à ce que E. Husserl appelait le « présent vivant ».

Pour finir, nous dirons au sujet du troisième point que c'est par une mise en rapport des « traces affectives » – contenues dans les *schématisations mnésiques* – et du « tracé affectif » – produit par l'expérience en acte – que certains phénomènes illusoire peuvent être repérés. Nous soutiendrons l'hypothèse que ce repérage s'effectue selon un processus *non-conscient* qui conditionne l'émergence de sentiments épistémiques spécifiés.

3.3.1.1 Affect et mouvement une soudure primordiale

Les deux éléments à partir desquels nous allons développer nos réflexions sont « l'affect » et « le mouvement ».

En effet, l'abord conjoint de l'*affect* et du *mouvement* permet de dépasser ce qu'on pense avoir identifié comme une certaine « limite dualiste » des outils sémiotiques disponibles. Le concept de sensori-motricité, la tripartition de la perception en espace intéroceptif, extéroceptif et proprioceptif⁴⁵⁹, bien qu'elles permettent toutes deux une analyse fine des significations discursives, reposent sur un postulat réflexif qui peine à prendre en charge la vie du sens en deçà d'un travail conscient de l'individu. Il ne s'agit en aucun cas de remettre en cause la pertinence et la richesse d'une analyse discursive. Nous cherchons plutôt à élargir le cadre et utiliser des notions susceptibles de faciliter une description des parcours de sens antérieurs à une pleine conscientisation des données sensibles – celles-là même sur lesquelles se basent l'analyse discursive. On se concentrera donc sur des phénomènes adaptatifs plutôt que sur ceux relatifs à une pragmatique. La pragmatique se penche, pour l'essentiel, sur une perception consciente ou, a minima, concevable. Bien sûr, l'adaptation présuppose une pragmatique, mais elle étend davantage le cadre d'investigation. Cette étape – celle qui pose la solidarité de l'*affect* et du *mouvement* – est cruciale pour notre recherche. C'est à travers elle que nous pourrions dégager plusieurs notions clés qui sont consubstantielles et essentielles à une approche écologique de la signification. Nous verrons que la notion de *résistance* prendra un pli tactique puisqu'elle permettra de révéler celles de *confiance*, de *risque* et d'*initiative*.

D'un point de vue technique, les concepts de « tracé affectif », « d'irrégularités », et de « rythme » devraient pouvoir nous aider à préciser l'importance de cette notion de *résistance* dans les prises de données mondaines ainsi que leur relation avec l'apport mnésique. En ce qui concerne le *risque*, c'est l'introduction de la notion de *confiance* qui viendra étayer notre argumentation concernant l'*initiative* et l'action. À ce stade, nous devrions avoir préparé les éléments nécessaires au passage définitif d'un cadre pragmatique à celui d'une adaptation écologique, sujet de notre quatrième et dernière partie.

⁴⁵⁹ La proprioception, par son nom et par son institution dans l'épistémologie sémiotique, oriente son appréhension vers un cadre analytique statique et réflexif. Le concept est plus tolérant que ne l'est celui de sensori-motricité en regard de la gestion non-consciente du sens mais elle repose, malgré tout, sur un postulat transitif (bien que la transitivité dans laquelle la proprioception s'inscrit « supporte » des représentations itératives ou incrémentales). Nous verrons par la suite que dans le cadre d'une sémiotique écologique où l'adaptation prime, la notion de diagramme semble plus appropriée puisque plus ancrée « dans » le corps plutôt que « après » le corps (proprioception).

Pour ce faire il est nécessaire, dans un premier temps, que nous établissions la primauté d'une *soudure* affective entre l'individu et son environnement. Ce point est important puisque c'est sur le fond de cette *soudure* que pourra se déployer – continuellement – et se donner – à tout instant –, une appréhension d'indices moteurs qui, d'un côté, prépare l'expérience imminente de l'individu et, de l'autre, permet d'en faire émerger des différences. Il y a, entre une recherche de fluidification de l'expérience et une nécessité de signalement de la différence, un équilibre particulièrement tenu. Il nous faut l'examiner avec soin.

Nous commencerons par dire qu'il y a, selon nous, deux façons d'aborder le *mouvement* en sémiotique. La première approche privilégie un *mouvement* « senti » (ou « sentable ») qui trouve son origine dans une construction réflexive. La deuxième approche considère un *mouvement* vécu qui prend racine dans l'expérience en acte. Une expérimentation citée dans l'ouvrage de F. Varela à propos de la perception du déplacement représenté et de la perception du déplacement vécu est intéressante pour illustrer cet argument.

Une expérience de Held et Hein constitue l'illustration classique du guidage perceptif de l'action. Ils ont élevé des chatons dans l'obscurité et ne les ont exposés à la lumière que dans des conditions contrôlées. Les chatons furent répartis en deux groupes : le premier pouvait se déplacer normalement, mais était attelé à un chariot où le second groupe était installé. Les deux groupes partageaient donc la même expérience visuelle, mais le second était entièrement passif. Lorsque les animaux furent libérés après quelques semaines de ce traitement, les chatons du premier groupe se comportèrent normalement, mais ceux qui avaient été transportés se comportèrent comme s'ils étaient aveugles : ils se cognaient et tombaient. Cette expérience excellente confirme la thèse énaïve que la perception visuelle ne se fait pas grâce à l'extraction de traits caractéristiques, mais grâce au guidage visuel de l'action⁴⁶⁰.

Le point que nous voudrions souligner concerne ce en quoi une épistémologie du *mouvement* qui se fonderait sur l'*affect* est très différente de celle qui se baserait sur une interaction sensori-motrice⁴⁶¹ ou bien même une tripartition perceptive (intéro-extéro-proprioceptive). Les deux dernières privilégient une dimension représentative où des données mnésiques sont associées, circulairement, à des données réflexives : « extraction de traits caractéristiques ». L'approche par l'*affect* relève d'un vécu où des données mnésiques sont intégrées, récursivement, au sein du rapport affectif qu'un corps entretient avec son environnement : « guidage visuel de l'action ». L'expérience citée par F. Varela est on ne peut plus explicite. L'auteur ne manque pas de dire des chats du deuxième groupe que, bien qu'ils puissent avoir emmagasiné une

⁴⁶⁰ F.J. Varela, *Quel savoir pour l'éthique ?*, Paris, La découverte, 2004, p.31.

⁴⁶¹ Bien que F.J. Varela se repose sur le concept de sensori-motricité pour expliquer l'énaïon, un passage montre en quoi il faut aborder, sous sa terminologie, une « soudure » primordiale : « [...] les processus sensoriels et moteurs, la perception et l'action, sont fondamentalement inséparables et qu'ils ne sont pas simplement liés de manière contingente comme des couples entrée-sortie. » F.J. Varela, *Quel savoir pour l'éthique ?* Paris, La découverte, 2004, p.29.

représentation de l'espace (la topographie du lieu)⁴⁶², ils semblent agir dans l'environnement en parfaits « aveugles »⁴⁶³. Il faut donc envisager que le fait – seul – de pouvoir, par exemple, « toucher avec les yeux »⁴⁶⁴ ne suffit pas à rendre compte de l'intégralité de l'expérience. Il faut également « voir » par son corps. Mais nous insistons, il s'agit bien de voir « par » un corps « en mouvement » et non pas « avec » un « corps-objet » sur lequel « s'imprimerait » des données sensibles (quand bien même ces dernières seraient d'allure motrice).

Sur un plan plus spécifiquement sémiotique, les idées de « toucher avec les yeux » et de « voir par un corps en mouvement » se rapportent aux notions de *coenesthésie* et de *kinesthésie*. Ces dernières ont été introduites dans l'épistémologie sémiotique par J. Fontanille dans son ouvrage *Soma et Séma*. Le sémioticien limogeois tire de la première un modèle sémiotique de l'enveloppe et de la deuxième un modèle sémiotique du mouvement⁴⁶⁵. Pour notre part, nous maintiendrons les dénominations d'origine.

Les modèles auxquels aboutit J. Fontanille concernent une sémiotique du discours où le débrayage, la réflexion et, in fine, la discontinuité, priment. Nous cherchons – en toute complémentarité – à observer la vie du sens dans une approche continuiste où une gestion *non-consciente* du sens intervient comme fond de l'expérience ; c'est-à-dire sans qu'un débrayage, du moins, tel qu'on l'entend traditionnellement dans la sémiotique discursive, soit posé comme condition préalable d'une signification. Dans le prolongement, on peut dire du concept de sensori-motricité, qu'en étant un cadre analytique monté depuis un postulat où la transitivité prime, elle conçoit d'emblée un rapport réciproque et simultané (en tous cas en sémiotique) entre monde intérieur et monde extérieur. L'*affect*, en revanche, a ceci de particulier qu'il nous « soude » à l'environnement. Il rend compte d'une relation entre *affecté* et *affectionnant* en marge d'une mise à distance réflexive. Que l'on se concentre sur un plan purement pragmatique du corps à l'environnement (essentiellement *non-conscient*) ou que l'on considère les interactions sociales (essentiellement *conscientes*), on remarque que le concept d'*affect* permet de développer une réflexion très générale sur la question. Nous précisons cependant que l'*affect* n'est pas abordé ici comme une donnée thymique ; c'est-à-dire une donnée pré-polarisée (phorique/euphorique et attraction/répulsion). Encore une fois, nous cherchons à établir une *soudure* primordiale qui se concentre davantage sur la circulation récursive du sens que sur des catégorisations préétablies ou rétroprojetées.

Nous pourrions dire, d'une certaine manière, que l'*affect* « baigne », et l'individu, et son environnement. Cette image permettrait d'insister sur le fait que cette *soudure* à laquelle nous faisons référence est précisément ce qui permet d'intégrer, dans un mouvement commun, à la fois la dimension tactile et *coenesthésique* du bain (le contact « avec » le « liquide »), et sa dimension motrice et *kinesthésique* (l'effort « dans » le « liquide »). Le point qui nous importe est qu'en tant que *soudure*, la relation et

⁴⁶² Qui correspond, au moins en partie, à celui dans lequel ils agissent.

⁴⁶³ Pour le lecteur sceptique, nous renvoyons à une expérience citée dans *L'inscription corporelle de l'esprit*, qui concerne directement des sujets humains. L'exemple des chats a cet avantage d'illustrer clairement l'argument. F.J. Varela, E. Thompson, E. Rosch, & V. Havelange, *L'inscription corporelle de l'esprit*, Paris, Seuil, 2012, p.237

⁴⁶⁴ Le principe haptique, en ceci qu'il relève d'une logique transitive et représentative, pourrait être pris en charge par la seule dimension discursive. En revanche, l'énaction ne peut que concerner un niveau affectif plus profond et plus étroitement lié à l'environnement.

⁴⁶⁵ J. Fontanille, *Soma et Séma*, Maisonneuve & Larose, 2004.

l'équilibre établi par l'*affect* entre les dimensions *coenesthésique* et *kïnsthésique* deviennent – et ne peuvent-être – que continuels.

M. Merleau-Ponty a particulièrement bien mis en lumière cette *soudure* « charnelle » sur laquelle nous voudrions insister.

Le corps lié par toutes ses parties au monde, contre lui -> tout cela veut dire : le monde, la chair non comme fait ou somme de faits, mais comme lieu d'une inscription de vérité [...]⁴⁶⁶

Le corps nous unit directement aux choses par sa propre ontogenèse, en soudant l'une et l'autre les deux ébauches dont il est fait, ses deux lèvres : la masse sensible qu'il est et la masse du sensible où il naît par ségrégation, et à laquelle, comme voyant il reste ouvert⁴⁶⁷.

Mais ce hiatus entre ma main droite touchée et ma main droite touchante, entre ma voix entendue et ma voix articulée, entre un moment de ma vie tactile et le suivant, n'est pas un vide ontologique, un non être : il est enjambé par l'être total de mon corps, et par celui du monde, c'est le zéro de pression entre deux solides qui fait qu'ils adhèrent l'un à l'autre⁴⁶⁸.

Cette disposition qu'a l'*affect* de nous « souder » à l'environnement, de rendre compte d'une relation continue entre *affecté* et *affectionnant*, est probablement procurée par l'extension temporelle qu'il présuppose lorsqu'on le considère dans une approche conjointe avec le *mouvement*. Cette donnée n'est pas prépondérante dans l'argumentation de M. Merleau-Ponty. Cependant, on peut y repérer des traces. Premièrement, le corps en étant « lié par toutes ses parties au monde » ne peut, en ce sens, que prolonger ou résister aux forces au sein desquelles il évolue ; on retrouve ici ce que nous suggérons de « bain ». Deuxièmement, « l'ontogenèse » du corps présuppose – comme son nom l'indique – une génétique. Une chronologie est donc intrinsèquement liée à la *soudure* des deux masses sensibles, « la masse sensible qu'il est (le corps) » et celle « où il naît par ségrégation ». On notera également que le système – si système il y a – reste ouvert : « où il naît par ségrégation, et à laquelle, comme voyant il reste ouvert ». Par ailleurs, le parcours qui permet à la fois la *soudure* et la ségrégation indique une récursivité qui ne peut que se déployer à l'intérieur d'un *temps vécu*. Et, troisièmement, dans le prolongement de cette remarque, « le hiatus [...] enjambé par l'être total de mon corps, et par celui du monde » relève de cette même dynamique récursive qui ne peut qu'inclure une temporalité et, par là-même, les *mouvements* qui y naissent, s'y déploient et y opèrent. La chair – ou l'*affect* –, sera donc pour nous cette matière⁴⁶⁹ par laquelle se soudent continuellement l'individu et son

⁴⁶⁶ M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p.171.

⁴⁶⁷ M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, *op. cit.*, 1964, p.177.

⁴⁶⁸ M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, *op. cit.*, 1964, p.192.

⁴⁶⁹ Dans un cadre qui comprend essentiellement l'expérience – et l'adaptation dans une certaine mesure, depuis une opposition entre ontologie et fonction – on retrouve le même type d'argument chez W. James (*Essais d'empirisme radical*). W. James parle d'une matière première qui ne distingue pas

environnement. Elle permet une circulation récursive du sens qui passe par des *mouvements* – des forces naturelles – qui lie l'un et l'autre.

Le « tout juste passé » de l'*affecté* et le « déjà-passé » de l'*affectionnant*, sont donc indissociables puisqu'ils sont pris, disions-nous, dans un même *mouvement* (récursif). La principale différence avec le concept de sensori-motricité est que l'*affectionnant*, en contractant des habitudes phoriques par répétition, projette vers l'avant des données qui participent de phénomènes anticipatoires ; l'*affectionnant* – qui se libère de l'*affecté* – crée, en quelque sorte, un « laps de temps ». L'ouverture d'un *présent vivant*, à travers la relation dialectique qui lie *affecté* et *affectionnant*, est l'évidente différence épistémologique qui sépare les approches du *mouvement* par l'*affect* de celles qui privilégient son approche par le concept de sensori-motricité. La dernière repose sur une dynamique statique tandis que la première s'effectue par une dynamique génétique qui, par ailleurs, peut se déployer sur des échelles de durées très variables (micro et macro temporelles).

3.3.1.2 Ouverture kinétique du présent vivant à l'apport mnésique

Maintenant que nous avons établi une *soudure affective* comme condition préalable à l'émergence de toute signification, la question reste de savoir comment des données mnésiques plus lointaines (re-souvenir) peuvent s'articuler avec des données immédiates (souvenir) au sein du *présent vivant*. (Il y a là une question essentielle qui problématise le « re-présentationnel » de l'individu et « l'en cours » de l'action. Le *mouvement* – en tant qu'ancrer dans l'*affect* – peut encore une fois nous donner des éléments de réponses.

En suivant H. Bergson on pourrait postuler que le *mouvement* en acte « attire » des contenus mnésiques. (§ 2.2.2.1).

J'examine les conditions où ces affections se produisent : je trouve qu'elles viennent toujours s'intercaler entre des ébranlements que je reçois du dehors et des mouvements que je vais exécuter, [...] Je regarde de plus près : je découvre des mouvements commencés, mais non pas exécutés, l'indication d'une décision plus ou moins utile, mais non pas la contrainte qui exclut le choix.

Il n'y a pas de perception qui ne se prolonge en mouvement. Ribot et Maudsley ont depuis longtemps attiré l'attention sur ce point. [...] C'est encore cette préformation des mouvements qui suivent dans les mouvements qui précèdent, préformation qui fait que la partie contient virtuellement le tout, comme il arrive lorsque chaque note d'une mélodie apprise, par exemple, reste penchée sur la suivante pour en surveiller l'exécution.

l'objet du sujet et qui se trouve être celle de l'expérience. M. Merleau-Ponty va jusqu'à parler d'un élément naturel venant compléter ceux de l'eau, l'air, la terre, le feu. M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, op. cit., 1964, p.181-182.

Si la perception extérieure, en effet, provoque de notre part des mouvements qui en dessinent les grandes lignes, notre mémoire dirige sur la perception reçue les anciennes images qui y ressemblent et *dont nos mouvements ont déjà tracé l'esquisse*. Elle crée ainsi à nouveau la perception présente, ou plutôt elle double cette perception en lui renvoyant soit sa propre image, soit quelque image-souvenir du même genre. Si l'image retenue ou remémorée n'arrive pas à couvrir tous les détails de l'image perçue, un appel est lancé aux régions plus profondes et plus éloignées de la mémoire, jusqu'à ce que d'autres détails connus viennent se projeter sur ceux qu'on ignore. Et l'opération peut se continuer sans fin, la mémoire fortifiant et enrichissant la perception, qui, à son tour, de plus en plus développée, attire à elle un nombre croissant de souvenirs complémentaires.⁴⁷⁰

Le *mouvement* « vécu » est donc ce par quoi une mémoire biographique peut être intégrée dans l'expérience présente. Mais l'approche proposée par H. Bergson n'explique finalement pas (i) par quel moyen le mouvement en cours pourrait « s'ouvrir » à l'apport mnésique, (ii) comment les deux pourraient cohabiter une fois l'ensemble obtenu et (iii) quelles incidences cette constitution intégrative peut avoir dans les schématisations à venir⁴⁷¹. En poussant la proposition bergsonienne dans ses retranchements, on pourrait dire qu'à une situation motrice donnée elle ferait correspondre une effectuation motrice passée. Auquel cas, et bien que l'amorce motrice qui enclencherait le processus soit – et ne puisse qu'être – unique, le travail mnésique qui lui ferait suite ne consisterait qu'à faire se répéter un des épisodes de l'histoire de l'individu. On retomberait alors dans une approche circulaire dont nous avons dénoncé les paradoxes pragmatiques lors de notre analyse de la *métempsychose* et de l'*éternel retour du même* (§ 1.2.6, § 1.2.7)

Pour aborder le premier problème – celui de l'ouverture du *mouvement vécu* à un apport mnésique – nous allons nous rattacher aux travaux de N. Depraz. Dans un passage sur la centration de l'attention (concentration, sélection, focalisation), l'auteure écrit :

L'approche descriptive de la phénoménologie fait ressortir l'empiètement et la distinction expérientiels de ces deux gestes attentionnels [sélection-focalisation] : l'activité perceptive, acte

⁴⁷⁰ H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, rééd. Flammarion, 2012, p.146. Ce passage invite également à faire un parallèle avec des énonciations en concurrence en amont de la réalisation du discours. De même qu'il a été proposé une profondeur discursive (à travers l'étude du lapsus), il nous semble qu'une profondeur et une volumétrie de l'expérience doit se faire dans des associations d'esquisses perceptives, de mnésies et de protentions imaginatives. Pour la profondeur du discours et le lapsus, voir J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004 p.43-66.

⁴⁷¹ On peut toutefois tempérer cette « critique » en reconnaissant une approche itérative chez H. Bergson : « Mais toute perception se prolonge en action naissante ; et à mesure que les images, une fois perçues, se fixent et s'alignent dans cette mémoire, les mouvements qui les continuaient modifient l'organisme, créent dans le corps des dispositions nouvelles à agir. Ainsi se forme une expérience d'un tout autre ordre et qui se dépose dans le corps, une série de mécanismes tout montés, avec des réactions de plus en plus nombreuses et variées aux excitations extérieures, avec des répliques toutes prêtes à un nombre sans cesse croissant d'interpellations possibles. H. Bergson, H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, rééd. Flammarion, 2012, p.123-124.

intentionnel de base, dirige le regard, l'écoute, le toucher, le goût ou l'odorat sur un objet pris pour focus sensoriel, lequel est de façon co-occurente pôle d'affection du sujet ; c'est seulement sur cette base d'orientation directionnelle que la sédimentation mémorielle, à force d'essais d'orientation répétés dans la durée, peut se déployer. La multiplication des gestes d'orientation et de fixation donne du jeu à la focalisation initiale et ouvre la possibilité d'une mise en relation comparative entre différents focus attentionnels. En ce sens, la mémoire des diverses focalisations déjà opérées n'est pas de l'ordre de la remémoration consciente mais peut correspondre à une mémoire corporelle subconsciente, une mémoire concrète de travail, épisodique, qui répond à un sentiment de familiarité ou « du déjà-vu ». Bref, l'expérience singulière de la sélection engage un processus cognitif de mémorisation qui n'est pas nécessaire à l'expérience perceptive de la focalisation ⁴⁷²

Ce passage peut interpeller quant aux types des mémoires prise en compte. S'agit-il d'une mémoire à court terme, c'est à dire de travail : « concrète » ? D'une mémoire à long terme : « épisodique » ? Ou d'une mémoire plus diffuse : « corporelle » ? Les choses s'éclaircissent si nous considérons le moment où « du jeu » est offert par la « multiplication des gestes d'orientations directionnelles » à la « focalisation initiale ». Tout semble se passer comme si ce jeu, permis par les effets immédiats des orientations directionnelles successives dans le *présent vivant*, ouvrait le champ aux autres apports mnésiques.

Pour développer cet argument nous pourrions refaire appel à nos exemples de l'enfant qui tourne sur lui-même et du voyageur ferroviaire ; c'est-à-dire ceux qui nous ont permis d'illustrer les effets d'une *accoutumance* adaptative. Nous avons conclu, pour l'un et pour l'autre, que l'arrêt brusque du mouvement –respectivement giratoire et translatif –, exemplifiait phénoménologiquement le travail adaptatif du corps qui profite d'une force d'entraînement inertiel⁴⁷³. Nous pourrions avancer que sont là concernés ce que N. Depraz identifie comme les focus attentionnels « répétés dans la durée » qui donnent « du jeu » à la focalisation initiale et sédimentent une mémoire corporelle que nous dirions « immédiate », pour préciser que le processus trouve son socle dans le présent vivant⁴⁷⁴. Tout semble fonctionner comme si l'*accoutumance* dont nous avons parlé précédemment ouvrait une brèche dans le *mouvement* continu qui colle le corps dans l'environnement pour y glisser les premiers « tâtonnements valenciels » d'une signification essentiellement « expérientielle ». Il y a en effet, selon l'hypothèse de N. Depraz, l'esquisse d'un système de valeur – très délicat et a-sémantique – qui se déploie dans le temps via une répétition des différents focus attentionnels. Ce déploiement dans le temps, unifié par une relation de l'*affect*

⁴⁷² N. Depraz, *Attention, vigilance*, Paris, PUF, 2014, p.103.

⁴⁷³ Précisons que cette force d'entraînement inertiel peut intervenir en plein ou en creux, c'est à dire opérer, dans le cas d'une immobilité soudaine, comme le « contre-coup » vide d'une force d'entraînement. Nous pensons en particulier à l'enfant tournant sur lui-même et s'arrêtant brutalement pour observer le décor tourner autour de lui.

⁴⁷⁴ Nous rappelons que le regard se constitue (aussi) par une activité motrice. Aussi fins qu'ils puissent être, les mouvements relatifs au dispositif oculomoteur font partie intégrante de la perception visuelle.

au *mouvement*, permet « une mise en relation comparative » sans qu'une mémoire cognitive n'y prenne part⁴⁷⁵.

3.3.1.3 Résistance, irrégularités, tracé affectif

Mais, sur quoi de concret, sur quelle matière pourrait s'étoffer ce cadre de référence a-sémantique ? La proposition de N. Depraz nous mène vers ce que nous souhaiterions appeler le « tracé affectif ». Entendons-nous bien : le *tracé affectif* n'est pas à confondre avec les *traces affectives* évoquées dans la partie précédente (§3.2.7.1). Les *traces affectives* présentent dans les modèles de *schématisations mnésiques non-conscient* concernaient un « déjà-passé » (mémoire à long terme) ; le *tracé affectif* concerne ce qui est « en train de se passer » (mémoire de travail). C'est, selon nous, ce *tracé affectif* qui permet de mettre en place ce que N. Depraz a identifié comme, « une mise en relation comparative » qui n'est « pas de l'ordre de la remémoration consciente mais peut correspondre à une mémoire corporelle subconsciente ». Ce *tracé affectif* n'est donc pas non plus à confondre avec des perceptions (au sens de perceptions conscientisées). Ils concernent plutôt ce que l'on peut supposer du devenir des forces au sein de la *soudure affective* que nous venons d'établir. Ni l'aspect ni les répercussions de ce tracé ne sont nécessairement conscientisés. Ils ne le seront que s'ils le doivent ; c'est à dire si l'adaptation à la situation nécessite une intervention réflexive de l'individu.

S'il fallait imaginer le propos, nous pourrions voir dans ce *tracé affectif* quelque chose de semblable aux relevés des sismographes. Les courbes très fines et irrégulières qui se dessinent à mesure que le papier se déroule, celles qui manifestent – donc – tout à la fois les frictions « concrètes » et « naturelles » des mouvements tectoniques, pourraient être métaphoriquement rapportées à la *résistance* qui émerge des matières et des forces en mouvement au sein de la *soudure affective* de l'individu et de son environnement. D'un côté l'environnement exerce des forces qui lui sont propres, de l'autre, l'individu engage les siennes. Le tout est porté dans un même *mouvement* qui lie l'un à l'autre et produit une *résistance* « concrète » (vécue du côté de l'individu) et des *irrégularités* « naturelles » (observables à partir de l'environnement). On pourrait, à ce titre, revenir à H. Bergson. Dès 1896, le philosophe faisait correspondre au degré de complexité d'un organisme, sa propension à retenir – plutôt que prolonger – les forces auxquelles son environnement le soumettait⁴⁷⁶. Les *irrégularités* « naturelles » que nous venons d'évoquer pourraient tout à fait s'inscrire dans ce que H. Bergson appelait des « centres d'indéterminations »⁴⁷⁷. Nous proposons simplement de les considérer à un niveau de sensibilité et de durée plus fines ; c'est-à-dire à un niveau qui n'engage pas seulement la complexité de l'organisme (souvent associée chez l'auteur à une faculté de distanciation réflexive) mais en prenant ces centres d'indétermination au niveau de la *soudure affective* du corps à son environnement. C'est également à ce niveau que l'on retrouve l'importance de la distinction que nous avons précédemment faite entre *empreinte* et *trace* (§ 2.2.1.2.). Les *irrégularités* dont nous parlons sont celles auxquelles ne peuvent se soustraire les vivants. Ils sont « concrètement »

⁴⁷⁵ On parle ici de durées qui n'excéderaient pas quelques secondes. C'est à dire avant qu'un ensemble ne se soit constitué dans un accord entre données immédiates et données mnésiques.

⁴⁷⁶ « Or, si les êtres vivants constituent dans l'univers des centres d'indéterminations et si le degré de cette indétermination se mesure au nombre et à l'élévation de leurs fonctions [...] ». H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, rééd. Flammarion, 2012, p.76.

⁴⁷⁷ G. Deleuze les étend à des zones « d'indéscindabilité ». En somme, la marque des vivants dans le devenir des choses. G. Deleuze, *Logique de la sensation*, Paris, La différence, 1981, rééd. Seuil, 2002.

et « naturellement » plongés dans un environnement dont les mouvements sont, en partie, imprédictibles, et donc, par essence, irréguliers (du moins du point de vue de leur appréhension écologique).

Nous pourrions presque dire du corps qu'il est « collé » à « l'entour » pour appuyer le fait qu'il soit soumis continuellement aux forces d'un espace physique mais que c'est sa disposition à la *résistance*, c'est à dire sa disposition à tracer des *irrégularités* dans l'évolution de ces forces, qui en fait, par retour d'incidence, un corps « couplé » à « l'environnement ». L'*affect* et le *mouvement* sont déterminants dans ces processus. Les *irrégularités* dont nous parlons ne sont donc pas à confondre avec des « variations » (les irrégularités retranscrites par le sismographe ne sont pas les sinusoïdes « lissées » retransmises par l'oscilloscope, par exemple). En effet, les variations seraient plutôt issues d'un corps « collé à l'entour », c'est-à-dire à un corps-objet qui ne ferait que médier les forces externes auxquelles il serait soumis (et sur lesquelles une volonté réflexive pourrait venir statuer). En revanche, les *irrégularités* retranscrites par l'*affect* correspondent à une interaction continue entre forces psychiques et forces physiques. Les *irrégularités naturelles* correspondent donc à la *résistance concrète* issue du rapport entre ces forces.

Le point important est que ces concepts de « résistance concrète » et « d'irrégularités naturelles » sont celles qui nous est possible de formuler, d'un point de vue à la troisième personne, pour comprendre comment des indices moteurs très fins peuvent se constituer, chez l'individu, comme support à l'établissement (*non conscient*) de valences expérientielles ; c'est-à-dire celles qui jouent un rôle essentiel dans un cadre environnemental et dans une approche écologique de la signification.

3.3.1.4 Tracé affectif, comparaison, rythmes

Nous avons établi une *soudure affective* primordiale, faite à partir d'une étroite intrication du *mouvement* et de l'*affect*. Nous avons indiqué qu'un *tracé affectif* – et les *irrégularités* qui le spécifiaient – servaient de base « concrète » et « naturelle » à la formation d'un cadre de référence a-sémantique. À présent, la notion qui nous semble être la plus propice à une réflexion autour d'une mise en relation comparative en dehors d'une condition de remémoration consciente est celle de *rythme*. En effet, le *rythme* semble être doté d'une formation valencielle immanente qui ne semble pas nécessiter une sémantique dédiée.

Les *irrégularités* du *tracé affectif* sont ce sur quoi un *rythme* peut se constituer et être appréhendé. C'est par ces *irrégularités*, engendrées depuis l'*affect* d'un corps en *mouvement* dans son environnement, que l'individu se trouve capable de découper – non-consciemment – des unités, de les comparer, et d'y reconnaître des répétitions périodiques. Les *irrégularités* sont étroitement liées à la notion de *résistance*. J. Fontanille voit dans la *résistance*, un modèle qui :

[...] impose une segmentation et une régulation rythmique du mouvement⁴⁷⁸.

⁴⁷⁸ J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p.190.

De ce point de vue, et en acceptant de ne pas restreindre cette remarque à une sémiotique discursive, le *rythme* devient ce qui permet à l'individu de rassembler efficacement ces trois actes – découper-comparer-reconnaitre – dans le domaine de l'intuition ; c'est-à-dire en dehors d'une pleine prise de conscience à la fois des données concernées et des actes qui les fondent. Le *rythme* est appréhendé, intuitivement, à partir d'*irrégularités* ; sur la base, donc, d'un *tracé affectif*. L'avantage de cette notion de *rythme* tient également au fait qu'elle peut s'appliquer à des échelles temporelles très variables ; un *rythme* qui se concentrerait sur quelques millièmes de secondes où se dilaterait sur plusieurs secondes, minutes, heures, jours, semaines, mois, années, etc. Cette notion de *rythme* nous permet également de préparer une modélisation de la signification qui se basera sur le rapport « mélodique⁴⁷⁹ » que peuvent entretenir un *rythme* protentionnel et un *rythme* rétentionnel au cours de l'expérience de l'individu. Comme nous le verrons (§ 4.2.4.4), on peut penser qu'une *adaptation non-consciente* ne réussisse que lorsque s'opère une circulation mélodique des deux rythmiques. D'un côté, un *rythme* rétentionnel est « donné » par « l'affect » et, de l'autre, un *rythme* protentionnel est « modulé » par « l'émotion » (§ 4.2.4.2). Restons, pour l'heure, sur l'appréhension de ce *rythme* via un corps qui, en perpétuel *mouvement*, procure un *tracé affectif* (et non pas (re)présente des empreintes).

3.3.1.5 Rythmes affectifs, attracteur mnésique, tri

Si nous avons dit de l'ouverture du *mouvement vécu* qu'elle s'effectuait par une force d'entraînement inertiel, le *rythme* est ce qui fait office, selon nous, d'attracteur mnésique. D'un côté un *tracé affectif* se singularise à mesure que le temps s'écoule, de l'autre, un *rythme* se constitue à mesure que les *irrégularités* s'enrichissent. Le *rythme* devient alors le moyen d'une analogie non conscientisée – une mise en « résonance » de *rythmes* comparables – entre présent et passé⁴⁸⁰.

Les divers points que nous avons évoqués précédemment – *soudure affective*, *tracés affectifs*, *rythme* et *mise en résonance* – tendent à constituer un modèle susceptible de rendre compte de l'ouverture du *présent vivant* à l'intérieur duquel pourront intervenir des mémoires de différents types (§ 1.4.2.4). Si l'intervention de ces mémoires est de toute évidence, l'organisation de cette intervention l'est beaucoup moins.

⁴⁷⁹ Nous reprenons le terme que M. Merleau-Ponty emploie à quelques reprises : « [...] les mouvements abstraits chez SCh. Ont perdu leur allure mélodique [...] » M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p.147, ou, « Entre ce temps morcelé et cette éternité qui croit faussement transcender le temps, se trouve l'existence effective, qui se déploie en cycles de conduite, s'organise à la façon d'une mélodie et par ses projets traverse le temps sans le quitter ». M. Merleau-Ponty, *Sens et non sens*, Paris Gallimard, 1996, p.47.

⁴⁸⁰ Dans une approche semi-symbolique on peut relever un passage intéressant (mais resté ouvert) dans le deuxième tome du Dictionnaire raisonné de la théorie du langage. M. Jaquemet écrit : « On doit, de la sorte, reconnaître aux mouvements réguliers du corps (systole/dyastole du cœur, inspiration/expiration, tension/détension des cordes vocales) un rôle d'une extrême importance dans la construction de la perception rythmique ». A.J. Greimas & J.Courtés, *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Tome 2*, Paris, Hachette, 1986, entrée « Rythme », p.191. J. Fontanille s'appuiera quelques années plus tard, dans *Soma et Séma*, sur une approche analogue concernant le « parfum de vie » dans J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p.86.

Micro-valences affectives et cadre (référentiel) a-sémantique

Sans prétendre à une exhaustivité descriptive des organisations sémiotiques – très labiles – évoquées ci-dessus, nous proposons de les appréhender comme suit :

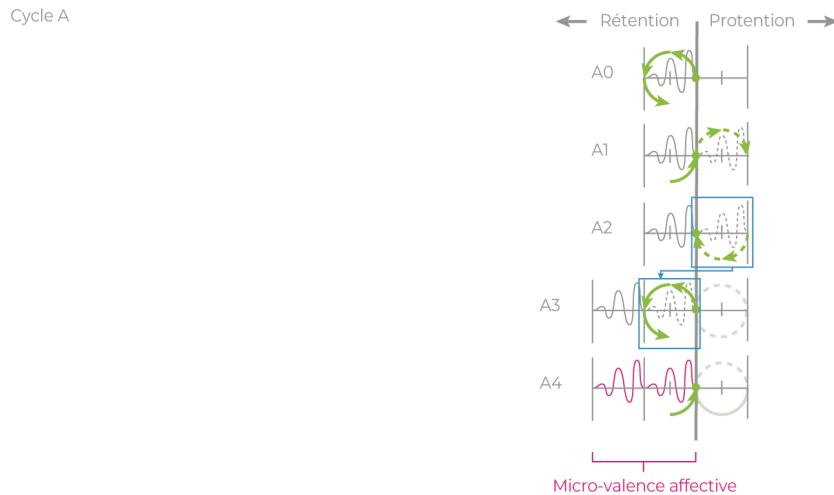


FIG. 16.1 : constitution d'une micro valence affective.

En A0, une *irrégularité naturelle* se déploie à partir d'une *résistance* du corps couplé à l'environnement. Le temps s'écoulant, le *mouvement* se continuant, l'irrégularité passe dans l'intervalle rétentionnel. Avant de poursuivre, rappelons deux points. Premièrement, sans cette *résistance* issue du rapport entre *affecté* et *affectionnant*, la force exercée sur le corps de l'individu serait simplement prolongée⁴⁸¹, il n'y aurait pas d'*irrégularités naturelles*. Donc, au mieux, nous pourrions repérer des « variations ». Deuxièmement, c'est à partir de cette *résistance* (vécue), que des phénomènes adaptatifs tel que l'*accoutumance*, peuvent « jeter » en avant des données (mêmes vides) et « ouvrir », par voie de conséquence, un futur immédiat. En suivant cette dernière remarque on dira alors qu'en A1, happée par une force d'entraînement inertiel, l'irrégularité est projetée dans la protention. A2 est l'instant où l'irrégularité est symétriquement distribuée dans la rétention et la protention. Cette symétrisation est rendue possible, par les deux points que nous venons d'évoquer (force d'entraînement inertiel et phénomènes anticipatoires / projection d'irrégularité). En A3, le temps s'écoulant, l'irrégularité initiale est retirée un peu plus dans le passé de telle sorte qu'un nouveau *tracé affectif* se forme et se compare avec l'irrégularité anciennement protentionnée

⁴⁸¹ Le corps a donc une intentionnalité propre qui, en s'incarnant comme quelque chose de plus qu'un actant-objet, accède à une potentielle forme de vie (style et stratégies). C'est probablement en ce sens que N. Depraz, en rappelant E. Husserl, parle du substrat indifférencié de la mort ou du sommeil profond : « il y a là effondrement de toute saillance et retrait dans le rien. Cependant, un tel point zéro de l'affect (Nullpunkt der Affektion), comme Husserl le nomme, contient en puissance la force affective qui l'a désertée et qu'il peut pourtant à chaque fois libérer à nouveau. Si une telle puissance différenciante des fluctuations émotionnelles s'enlève sur le fond du détachement radical propre au néant, c'est pourtant qu'elle y puise sa dynamique propre. Aussi ce néant n'est-il pas un vide absolu séparé, donc abstrait, mais une densité générative, sorte de réceptacle originaire de toute affection [...] N. Depraz, La conscience, approches croisées... p76.

On renvoie également, et bien entendu, à la lecture des compositions énergétiques du corps de J. Fontanille selon la séquence canonique [tension-régulation-échappement]. J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p.190.

et maintenant « retro-protentionnée » (le carré bleu). Notons que, bien qu'elle soit passée dans la rétention, elle conserve encore le statut fictif de sa formation protentionnelle. Elle appelle donc à être comparée « concrètement »⁴⁸² ; c'est-à-dire avec l'irrégularité issue du *tracé affectif* en cours qui relève d'un rapport « concret » entre corps et environnement. Deux issues sont alors possibles. Dans un cas les deux irrégularités ne se redoublent pas et le maintien réten-protentionnel du *présent vivant* se ré-amorce. Dans un autre cas, les irrégularités se redoublent et ce que nous proposons d'appeler une « micro-valence affective » est formée. C'est, en somme, le moment de constitution d'une valence expérientielle (à différencier, donc, d'une valence discursive). Nous cherchons à montrer à partir de quels éléments « concrets », peut être déduit le début d'une formation d'un cadre de référence a-sémantique. Nous dirions alors que la formation de cette *micro-valence affective* coïncide avec le moment où les « focus attentionnels » mentionnés par N. Depraz commencent à offrir du « jeu à la focalisation initiale », le moment où ce « jeu » commence à ouvrir le *présent vivant* aux futures formes comparatives a-sémantique.

Nous pourrions être tenté de réduire cette proposition à une forme d'iconisation du mouvement⁴⁸³. Nous pourrions également y voir des « schèmes sensori-moteurs » telles que les conçoit J. Fontanille⁴⁸⁴. Mais, le seul fait que nous cherchions à rendre compte de ce *tracé affectif* (et de son futur *rythme*) en deçà d'une nécessaire conscientisation de données sensibles, doit attirer l'attention du lecteur. Si l'on reprend l'argument de N. Depraz, il nous semble difficile de parler d'iconisation, ou de syntaxe figurative, lorsque l'on se réfère à des « focus attentionnels ». Ils semblent relever d'une dynamique « affective » (a-sémantique) et non d'une extraction de données sensibles (débrayage/assomption). Par exemple, on peut dire du focus attentionnel qu'il semble opérer « en creux » (son plan de contenu est la dynamique affective) là où la donnée sensible se donne « dans le plein » d'une intentionnalité (une construction perceptive).

Motifs valenciel et constitution rythmique

Dans un cycle que nous mettrons à la suite du précédent en les nommant respectivement cycle A et cycle B l'évolution de *la micro-valence affective* pourrait se décrire comme ci-après :

⁴⁸² Nous pourrions dire que c'est une adaptation « microscopique » de ce que M. Merleau-Ponty appelait le « creusé » de l'espace actuel par l'espace virtuel lorsqu'il différenciait le mouvement abstrait du mouvement concret : « Le mouvement abstrait creuse à l'intérieur du monde plein dans lequel se déroulait le mouvement concret [...] ». M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p.142. Ce « creusé virtuel » étant pour nous tout à la fois une amorce de visée et ce qui la permet, ou, pour le dire autrement, le possible de l'embrayage.

⁴⁸³ J.-F. Bordron rappelle en effet que l'iconisation peut reposer sur des analogies proportionnelles sans qu'une identification (référentielle) soit nécessaire.

⁴⁸⁴ J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p.87 (ou même un « hapax sensori-moteur ». p.210).

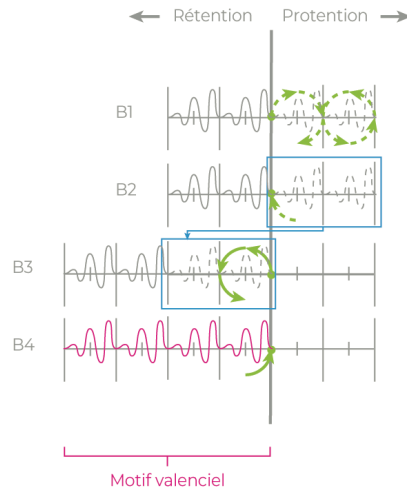


FIG. 16.2 : constitution d'un motif valenciél.

En B1, la *micro-valence affective* se projette à son tour dans l'intervalle protentionnel. On dira de cette projection qu'elle cherche à stabiliser un « motif valenciél »⁴⁸⁵. Suivant le même principe que pour la formation de la *micro-valence affective* du Cycle A, en B3, la projection de ce qui cherche à devenir un *motif valenciél* passe dans la rétention tandis que le reste s'éloigne un peu plus dans le temps. En B4 s'opère la comparaison. Et, encore une fois, la comparaison débouche sur deux issues possibles : soit le motif « rétro-protentionné » ne coïncide pas avec le tracé affectif continué – auquel cas le maintien réten-protentionnel est réamorcé – ; soit les *micro-valences* se redoublent, une continuité est formée par la succession réussie de deux *micro-valences affectives* : un *motif valenciél* se constitue. Nous avons donc le produit de comparaisons (*micro-valences affectives*) et une continuité entre ces comparaisons (*motif valenciél*)⁴⁸⁶. Nous avons une répétition périodique ; nous avons une mise en place rythmique au sein du processus adaptatif. Cette mise en place rythmique permet, alors, une « mise en résonance affective » qui actualise la mémoire corporelle en faisant jouer *rythmique affective* présente et *rythmiques affectives* passées.

Remarquons qu'en suivant ce principe, lorsqu'une *mise en résonance affective* s'enclenche, l'apport mnésique est presque en plein de la mémoire puisque seul compte la dimension rythmique. C'est comme si la mémoire corporelle (celle qui ouvre le présent vivant à travers sa dynamique affective) mettait en résonance la formation d'un plan de l'expression en cours et le souvenir de la formation des plans d'expression passés.

Il nous faut également souligner que le *motif valenciél* n'aboutit que s'il s'inscrit dans un principe de continuité. C'est la dernière partie du *tracé affectif* qui se constitue

⁴⁸⁵ Nous prenons le « motif » dans sa double acception à savoir (i) une répétition périodique (régularité rythmique d'un tracé affectif) et (ii) point source d'un comportement (motivation à l'action dont « l'affordance » pourrait être une des manifestations).

⁴⁸⁶ Par ailleurs, en développant une continuité entre des comparaisons, le motif valenciél donne une première consistance au moi et un premier cadre interdictif dans lequel le corps « assujéti » peut s'ancrer et, par exemple, tenir en équilibre comme nous l'avions déjà suggéré. La formation sémiotique en cours n'est cependant pas encore dotée d'une sémantique propre (bien que nous puissions reconnaître la nécessaire présence de matériaux mnésiques). Nous sommes en-deçà du moment iconique qui précède l'identification.

à chaque fois comme éléments de comparaison dans l'intervalle rétentionnel (B3). Ce n'est pas, comme dans le cas de la *micro-valence affective*, l'irrégularité du tracé qui compte mais l'enchaînement. On pourrait se référer à E. Husserl pour appuyer l'importance de ces « intervalles de continuation » :

Si un nouveau datum [...] perd dans ce déploiement, par exemple par l'affaiblissement de l'intensité, par l'effacement des contours et des présuppositions affectivement significatives, de telle sorte que le datum commençant de façon aussi défavorable ne parviendrait pas au détachement, alors *le transfert continuuel de la force affective s'effectue en éveillant constamment le moins favorable*, [153] en s'opposant par là à l'affaiblissement de l'affection en la conservant. Un son au départ fort maintient le son dans la force affective lors *du passage* du piano jusqu'au pianissimo le plus fin, lequel resterait autrement imperceptible⁴⁸⁷.

Il nous semble que ce passage met bien en avant l'importance des « passages » d'un état à l'autre. Le « transfert de la force affective » qui soutient ce qui « ne parviendrait pas au détachement », montre précisément que cette force intervient dans les passages et « favorise » des comparaisons qui, sans elle, serait trop fragiles. Nous verrons par la suite que l'*émotion* joue un rôle central dans la modulation de ces intervalles (§4.2.3.1).

Mais si c'est le *rythme* qui permet une première analogie avec des « contenus » rythmiques (déjà) passés, c'est-à-dire ceux issus de l'histoire de l'individu et non pas ceux de son expérience en cours, c'est l'évolution du *tracé affectif* qui, en revanche permet, à mesure, une opération de tri mnésiques toujours plus fine sur les « formes » mnésiques disponibles. À mesure que le *tracé affectif* se déploie, les *traces affectives* qui se concentrent massivement sur la base de *rythmes* communs – dans un tout premier temps –, s'étiolent petit à petit pour faire correspondre au *tracé affectif* en cours un assemblage mnésique très proche. Pour rappel, dans notre partie précédente, nous avons relevé des processus de *schématisation mnésique* qui, en se composant de parties mnésiques et de relations, cherchaient à concevoir un modèle homogène susceptible d'économiser une dépense attentionnelle au cours de l'expérience en acte. Le *tracé affectif* possède donc cette double fonction de (i) se constituer comme base d'appréhension rythmique capable de déclencher une mise en résonance du présent vivant et d'un passé plus lointain, et (ii) se constituer comme support de tri entre les propositions mnésiques (réseau de *traces affectives* constitué en modèle schématique) et le déroulé de la situation.

On finit par obtenir un début de système de valeur qui s'établit « naturellement », sans qu'une conscientisation soit nécessaire, et sans qu'une sémantique lui soit dédiée. Il s'agit alors d'une économie qui, comme le suggère N. Depraz, « n'est pas de l'ordre de la remémoration consciente mais peut correspondre à une mémoire corporelle subconsciente ».

⁴⁸⁷ E. Husserl, *De la synthèse passive logique transcendantale et constitutions originaires*, 1966, Kluwer Academic Publishers, trad. B. Bégout & J. Kessler, Grenoble, Million, 1998, p.220. Nous soulignons.

3.3.2 Imagination et éaction

3.3.2.1 Données mondaines, données mnésiques, imagination

Maintenant que nous avons établi (i) ce sur quoi pouvait reposer l'ouverture d'un *présent vivant* susceptible d'accueillir des apports mnésiques et, (ii) comment le *tracé affectif* doublé de son *rythme* les y insérait, il nous faut comprendre comment l'ensemble cohabite au sein de l'expérience en acte pour aboutir aux deux scénarios possibles que sont une *adaptation non-consciente* ou une *conscientisation de la différence*.

Traces affectives, imagination, tracé affectif

Mais si l'*imagination* participe continuellement de l'adaptation, on pourrait se demander sur quoi peut reposer la possibilité de distinction de la part fictive d'une production sémiotique quelle qu'elle soit. D'un côté nous admettons que la perception (*non-consciente*) est faite, en partie, d'*imagination* et, de l'autre, nous ne pouvons qu'admettre une compétence à repérer certains phénomènes illusoire. Dès lors la question suivante : de quoi peuvent être fait les matériaux perceptifs engagés dans le processus d'émergence de ce repérage (c'est-à-dire celui qui aboutit à la détection *consciente* (mais intuitive) d'une illusion) ? Il nous faut bien envisager qu'une « matière » concrète, susceptible de se constituer comme socle perceptif et comme fond épistémique, accompagne la dimension imaginative propre aux schématisations. Et, comme nous cherchons à comprendre la vie du sens en deçà d'une conscientisation – cette (forme de) vie qui, dans le cadre d'une sémiotique écologique, conditionne et oriente l'émergence des données sensibles (réflexives, discursives, représentatives, etc.) –, nous ne pouvons pas nous reposer uniquement sur des jugements épistémiques classiques qui sont, pour l'essentiel, basés sur la dialectique de l'*être* et du *paraître*. Nous avancerons donc plutôt l'idée que ce matériau immédiat, tout à la fois socle perceptif et calibre épistémique, se trouve au sein de la *soudure affective* que nous avons établie précédemment (§3.3.1.1).

Considérons pour faciliter l'abord de cette question épineuse les trois cas suivants : un danseur projette l'exécution d'un nouveau pas de danse ; un danseur se souvient d'un pas de danse à améliorer ; et, pour finir, un danseur danse le pas⁴⁸⁸. Les trois danseurs cherchent tous à exécuter le plus justement possible un nouveau pas de danse. Le « danseur imaginant » s'apprête à effectuer un premier essai ; le « danseur se souvenant » multiplie les essais pour perfectionner son pas ; le « danseur dansant » se trouve au sein d'une exécution sans que nous ayons à considérer le fait qu'il ait ou non déjà effectué un essai. Nous pouvons commencer par distinguer le *danseur se souvenant* du *danseur imaginant* en fonction de la quantité supposée de *traces affectives* présentes dans les représentations de l'un et de l'autre. Les *schématisations mnésiques*

⁴⁸⁸ Précisons que cet exemple inclut des cas de représentations conscientes du mouvement. Dans le cadre d'une adaptation, une partie du sens est délégué au corps et son continuel mouvement. Les schématisations, qu'elles soient conscientes ou non-conscientes, aboutissent au même résultat/objectif : élaborer un référentiel sur lequel « ajuster » (représentation consciente) ou sur lequel « s'ajuste » (construction non-consciente) le mouvement (en acte). De plus, les deux processus semblent suivre le même modèle l'assemblage de parties connues par des liens imaginatifs. On peut donc considérer que les exemples de représentation conscientes du mouvement puissent aider à comprendre les constructions (arrangements ?) non-conscientes. Les conclusions de F-C. Bartlett suggèrent également ce parallèle (§3.1.2.1).

auxquelles ont recours chacun des deux danseurs relèvent, toutes deux, d'une formulation

du mouvement basée sur des vécus antérieurs. En revanche, la quantité de *traces affectives* contenues dans les représentations est sensiblement différente selon que l'on se réfère au *danseur imaginant* ou au *danseur se souvenant*.

M. Merleau-Ponty écrit au sujet de la danse ceci :

Par exemple, acquérir l'habitude d'une danse, n'est-ce pas trouver par analyse la formule du mouvement et le recomposer, en se guidant sur ce tracé idéal, à l'aide des mouvements déjà acquis, ceux de la marche et de la course ?⁴⁸⁹

Il y a, effectivement, pour le *danseur imaginant*, celui qui projette un nouveau pas de danse, un tracé idéal de l'exécution à venir. Le mouvement est représenté sur la base d'un « vocabulaire » gestuel antérieur (« marche », « course ») donc, déjà effectué : « à l'aide des mouvements déjà acquis ». Mais, et c'est là le point crucial, l'organisation syntaxique de ce vocabulaire n'a pas encore été vécu. Cette organisation syntaxique est, manifestement, énoncée chez l'un et chez l'autre, mais elle n'a rien d'exécutée chez le *danseur imaginant*. En somme les *traces affectives* qui devraient être contenues dans les *liens* « entre » les *parties* sont absentes chez le *danseur imaginant* et en voie d'augmentation chez le *danseur se souvenant* ; c'est-à-dire celui qui cherche à améliorer son pas.

C'est en ce sens que l'on peut dire du *danseur imaginant* et du *danseur se souvenant* que le rapport proportionnel entre les *traces affectives* (contenues dans les *parties*) et les *liens imaginatifs* (en attente de *traces affectives*) est inverse en regard du tracé idéal. Pour le premier les *schématisations mnésiques* contiennent peu de *traces affectives* mais beaucoup de *liens imaginatifs*. Pour le deuxième, les *schématisations mnésiques* contiennent beaucoup de *traces affectives* et de moins en moins de *liens imaginatifs*. Pour conclure, on peut donc dire que, comme nous l'avions déjà remarqué, dans un ensemble constitué de *mnésie* et d'*imagination* au cours d'une adaptation, le différentiel des *traces affectives* et des *liens imaginatifs* est un premier élément susceptible de distinguer les formations perceptives qui participent de notre vécu. À partir de cette remarque il devrait être possible d'affirmer que la quantité de *traces affectives* doit jouer un rôle déterminant dans la distinction de la scène fictive et de la situation concrète lors du phénomène de *déjà-vu*. La scène fictive devrait contenir peu de *traces affectives* et la situation concrète devrait en être pleine.

Le deuxième élément discriminant concerne l'enchaînement (vécu) des différentes *parties*. Notons bien qu'il s'agit du vécu d'un enchaînement et non pas d'une quantité de *traces affectives* contenus dans un ensemble. Ici c'est le vécu de continuité, c'est-à-dire la continuité de l'irrégularité (celle donnée comme la marque du vivant), qui est considérée. On retrouve le point sur lequel nous avons insisté précédemment : les *motifs affectifs* se constituent sur la base d'une continuité de *micro-valences affectives* et c'est par cette continuité qu'un *rythme* peut se constituer et amorcer une *résonance affective* entre présent et passé. Examinons, à ce titre, le dernier cas du *danseur dansant* proposé par M. Merleau-Ponty :

⁴⁸⁹ M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p.178.

Mais, pour que la formule de la danse nouvelle s'intègre certains éléments de la motricité générale, il faut d'abord qu'elle ait reçu comme une consécration motrice. C'est le corps, comme on l'a dit souvent, qui « attrape » (*kapiert*) et qui « comprend » le mouvement. L'acquisition de l'habitude est bien la saisie d'une signification, mais c'est la saisie motrice d'une signification motrice⁴⁹⁰.

Le point important est celui qui met en jeu la voie et la manière par lesquelles s'intègre un « vocabulaire moteur ». La « consécration motrice » dont parle M. Merleau-Ponty n'est rien d'autre qu'une forme d'intelligence corporelle : le mouvement doit être « effectué » pour être « compris ». Les abstractions, les raisonnements, les projections, en un mot, les représentations, ne suffisent pas. On retrouve alors l'argument avancé par F. Varela lorsqu'il se référait à l'expérience de Held et Heid : il y a une différence majeure entre représentation d'un espace et actes moteurs effectués en son sein. Ce que montre ce dernier exemple est que dans toute situation, dans tout vécu, une partie de la gestion du sens est déléguée au corps. Nous parlons bien de « gestion » du sens et non de « médiation » du sens. Le corps acquiert ici une forme d'autonomie dans la constitution même du sens. Il opère en marge d'un circuit réflexif : « l'acquisition de l'habitude est bien la saisie d'une signification, mais c'est la saisie motrice d'une signification motrice ». Il y a donc, dans l'articulation du *mouvement* et de l'*affect*, dans la *soudure affective* que nous avons établie, une voie motrice qui se constitue à la fois comme socle perceptif et comme fond épistémique. Pour passer de la « formule » à « l'intégration » nous dit M. Merleau-Ponty, il faut passer par la « consécration motrice ». Une consécration motrice qui, comme dans l'exemple de F. Varela, rencontre des obstacles ; c'est-à-dire des contre-forces motrices. On remarque alors que la notion de *résistance* à laquelle nous avons fait référence pour mettre en lumière les irrégularités du *tracé affectif*, prend une nouvelle tournure lorsqu'on l'aborde à travers la cohabitation de données mnésiques et de données mondaines au sein de l'expérience en acte. Il y a comme une intrication de l'« effort » et de la « cognition ».

Nous l'avions déjà mentionné mais dès 1905, Albes et Drommard avaient pressenti l'importance de l'appréhension d'un effort dans la constitution de l'expérience⁴⁹¹. Ils pointent, dans un article célèbre consacré au *déjà-vu*, cette sensation de non-résistance comme l'indice d'un doute.

Dans ces états, il y a comme une insensibilité des processus mentaux ; le sentiment normal de l'effort qui nous vient de l'adaptation continue s'affaiblit, et nous ne sentons plus ce travail psychologique qui consiste dans la prise de possession de la réalité. L'acquisition de nos représentations nous semble se faire automatiquement, et en dehors de tout obstacle. C'est ce sentiment de non-obstacle qui nous fournit l'illusion dont nous sommes le jouet, car notre état d'âme devient à peu de chose près, l'équivalent de ce qu'il est dans la reconnaissance. [...] Une comparaison

⁴⁹⁰ M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception, op. cit.*, p.178.

⁴⁹¹ On peut néanmoins se demander qu'elle pût être le degré d'influence des philosophes comme Destutt de Tracy et Maine de Biran dans leur pensée.

concrète n'est pas inutile. Voici deux hommes devant un fardeau. Le premier fait le simulacre de soulever le fardeau ; le deuxième le soulève réellement, mais ses muscles sont si bien aguerris, qu'il effectue son travail – comme l'on dit – le sourire sur les lèvres. Ces deux hommes ont éprouvé l'un et l'autre le sentiment du non-effort, mais ils l'ont éprouvé de façons différentes. Eh bien ! l'automate de Kindberg qui est automate parce que relâché et inattentif, a le sentiment du non-effort, il est vrai, mais du non-effort par indifférence : il a l'automatisme de la non-adaptation parce qu'il laisse flotter ses sensations au hasard. Il éprouvera une saveur de rêve, un sentiment d'irréalité, mais il faut autre chose pour que ce sentiment d'irréalité se transforme en une illusion de reconnaissance⁴⁹².

Certains liens terminologiques entre ce qui nous est proposé dans l'extrait de Drommard et Albes et ce que nous avons cherché à mettre en lumière dans ce chapitre, semblent s'établir assez facilement. « L'état d'âme » semble parfaitement compatible avec la notion « d'*affect* », ou mieux, « d'*affecté* ». La « prise de possession de la réalité », appuyée par l'exemple imagé d'un effort physique, renvoie immédiatement à la dimension motrice de l'expérience. Et, pour finir, la dernière partie de l'extrait met bien en porte à faux, et l'effort de prise de possession de la réalité – qui présuppose une résistance inhérente –, et la reconnaissance qui, anormalement isolée, s'apparente à une simple cognition.

Le point important que nous pouvons tirer de cet exemple est que la notion de *résistance*, intrinsèque à notre rapport à l'environnement, peut se concevoir comme une « résistance effective » mais également comme une « attente de résistance ». Dès lors, le calibre épistémique permettant le repérage intuitif de phénomènes illusoire se trouve dans l'écart qui sépare l'*attente de résistance* et la *résistance effective*. On peut également noter que cette *attente de résistance* traverse – ou peut traverser – tous les « niveaux » sémiotiques qui participent d'une adaptation : adaptatif, perceptif, cognitif, narratif, énonciatif, pratique. Elle peut donc opérer sur des valences expérientielles, des valences/valeurs discursives ou même des programmes narratifs (une épreuve qualifiante trop facilement acquise ne cache-t-elle pas un piège ?).

Résistance, attente de résistance, énonciation

La gestion de l'écart entre *imagination* et *affection*, entre *attente de résistance* et *résistance effective*, permet de rendre compte de la dimension épistémique qui accompagne le processus énonciatif du sens. Rapportons-nous à un dernier schéma illustrant ce propos.

⁴⁹² G. Albès & Dommard, *op. cit.*, p.224.

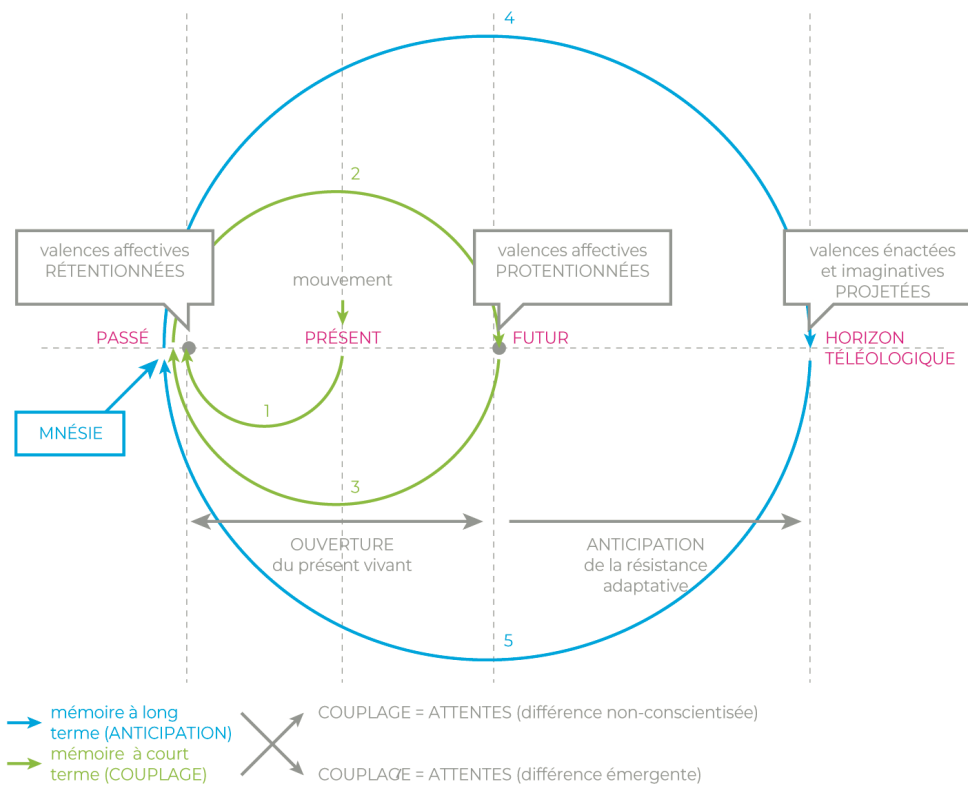


FIG. 17 : stabilisation affective et ouverture mnésique.

Le schéma décrit les réussites successives des comparaisons dans la rétention. Les parcours n°1-2-3 rendent compte de la formation d'un *motif valenciel* à l'origine d'une appréhension rythmique du mouvement. Ce *motif valenciel* déclenche une *résonance affective* avec la *mnésie* qui fait alors jouer ses *rythmies* passées avec la *rythmie* présente. Sous l'influence de cette circularité rythmique, des *parties* de vécus mnésiques sont agglomérées autour des besoins de la situation actuelle. L'apport mnésique déroule, en n°4, des attentes à partir du « tout », que chacune des *parties* mnésiques contient en elle. L'ensemble permet de mettre en place une *attente de résistance*⁴⁹³. Et, bien que le cycle d'ouverture et de maintien du *présent vivant* reste toujours actif, du fait des comparaisons continues opérées « concrètement » sur le relevé des *irrégularités* du corps couplé à l'environnement, un processus évaluatif peut être mis en place à partir d'une bonne ou mauvaise corrélation entre *attente de résistance* et *résistance effective*.

Pour résumer, nous pourrions dire que nous avons un enchâssement entre le circuit de mémoire à court terme et celui relevant d'une mémoire à long terme. À travers la *mise en résonance* de *rythmes affectifs* analogues, la *schématisation mnésique* (*non-consciente*) projette des indices relatifs à des souvenirs déjà formés, c'est à dire non relatifs au présent vivant. Nous obtenons alors une mémoire à court terme qui fournit un indice de *résistance effective* via le couplage du corps à l'environnement, et une projection de la mémoire à long terme qui fournit des indices d'*attente de résistance* liés

⁴⁹³ On peut remarquer que cette approche diffère de celle qui construit un horizon narratif sous tendu par un programme (par le simple fait qu'elle s'effectue en deçà d'une prise de conscience de l'individu).

aux premiers. Une évaluation s'opère alors entre l'*attente de résistance* et la *résistance effective* du corps pris dans l'environnement⁴⁹⁴.

En termes de valences nous dirons alors que sont formées des valences « énoncées » lorsqu'il y a une correspondance entre d'une part, des valences « affectives » résultantes du couplage du corps avec l'environnement et, d'autre part, les valences « projetées » issues des *schématisations mnésiques*. Les *valences affectives* se constituent dans une linéarité circulaire selon les trois formations successives de : (i) *micro-valence affective*, (ii) *motif valencielle* et (iii) *continuité valencielle*. Les *valences projetées* par les *schématisations mnésiques*, sont à la fois constituées par des *valences énoncées* des précédents succès adaptatifs et des *valences imaginatives* relatives à la plasticité adaptative⁴⁹⁵.

On remarque également qu'en suivant ce principe, les *valences projetées* peuvent aussi inclure d'anciennes *valences « non » énoncées*. Elles peuvent être issues d'un échec d'adaptation – c'est-à-dire que la situation a dû faire l'objet d'un traitement réflexif – mais elles peuvent également découler d'une attention dégradée qui a déséquilibrée les prises. Ces prises déséquilibrées sont envisagées selon les deux cas de la *distraction* et de l'*inattention* (§2.4.1.1, 2.4.1.2). Dans le premier cas, la *distraction* (plus ou moins volontaire) peut être vue comme une cause de formations valencielles actualisées mais non-assumées. Elles ont été gardées en mémoire comme *valences affectives* mais pas comme *valences énoncées*. On peut penser à l'exemple où l'attention d'une personne qui traverse la rue est distraite par un événement contingent. Ici, c'est la « continuité » de la relation situation-individu qui a été « bouleversée » au moment de la prise. En ce qui concerne l'*inattention*, on peut penser à deux exemples complémentaires. Le premier est celui du patient de S. Freud qui était convaincu d'avoir déjà énoncé oralement un fait alors qu'il n'avait procédé qu'à une formulation intérieure. Dans ce cas précis, les prises peuvent engendrer des valences dont la consistance subjective est minorée. Le deuxième exemple est celui du rêveur qui flâne le long d'un cours d'eau. Et, dans ce dernier cas, c'est la « qualité » de la relation corps-situation qui a été affaiblie au moment de la prise. Nous y reviendrons mais si ces prises affaiblies ne posent pas nécessairement de problème lors de leur constitution perceptive, leur défaut peut se mesurer au moment des schématisations mnésiques auxquelles elles participeront par la suite (§4.2.3.1).

Risque, confiance, initiative

La prise en compte d'un rapport étroit entre *attente de résistance* et *résistance effective* fait définitivement passer d'une pragmatique à une écologie ; c'est-à-dire d'un cadre interactionnel à un cadre adaptatif où la vulnérabilité du corps et la fragilité de l'organisme sont engagées. Le *risque*, la *confiance* et l'*initiative* deviennent alors des éléments de la plus grande importance pour chercher à modéliser les parcours de sens au cours de l'adaptation.

⁴⁹⁴ Ce point sera détaillé depuis des données empiriques aux paragraphes §4.2.1.1 et §4.2.1.2.

⁴⁹⁵ Nous avons conclu que l'apport mnésique contenait une teneur imaginative due à la mise en réseau de parties mnésiques. Un segment mémoriel ne se présente jamais tel que, mais toujours dans son utilité pragmatique. D'où la proposition de H. Bergson d'en privilégier seulement certain aspect et celle de P. Ricoeur d'en revoir l'intrigue. F.C. Bartlett indiquant, en complément, que le travail imaginatif opérait également de manière inconsciente, soit via l'oubli, soit via la prise « éthique » du sujet sur le matériel expérientiel. L'apport mnésique est alors plastique et contient une teneur imaginative, d'où la proposition de *valences imaginatives* qui accompagnent les *valences énoncées*.

Pour étayer la première de ces notions, prenons l'exemple d'un trajet en taxi ⁴⁹⁶. Une personne, le passager, délègue la responsabilité de son transport à une autre, le chauffeur. Bien que les deux soient embarqués dans un trajet commun, la question du *risque* est déplacée du passager vers le chauffeur puisque seul ce dernier peut agir sur le cours des événements. Sur le parcours, une multitude d'éléments se constitue comme obstacles ; ici un trottoir, là un lampadaire, plus loin un rond-point, etc. La présence d'autres automobilistes, bien qu'ils soient soumis aux mêmes règles de circulation, ajoute à l'ensemble une forme d'imprévisibilité qui dépasse la seule expertise du chauffeur et maintient un minima la vigilance du passager. Le risque n'est donc pas intégralement déplacé du passager au chauffeur mais il l'est suffisamment pour que les prises perceptives de l'un et l'autre diffèrent considérablement. Toujours est-il que, pour faire vite, on peut postuler que l'attention du chauffeur est plus alerte que ne l'est celle du passager. Le chauffeur surveille les rétroviseurs, vérifie les angles morts, manipule le volant, règle la vitesse et le freinage. Ce faisant, son corps est littéralement traversé de mouvements et, de la tête aux pieds, des mouvements oculomoteurs jusque dans l'articulation de ses orteils, le chauffeur est affectivement « pris dans » le trajet et son événementialité. L'engagement affectivo-moteur, au sein de la situation risquée, est donc, par nécessité, plus présente chez le chauffeur qu'elle ne l'est chez le passager ; l'un est pris « dans » le trajet (chauffeur) tandis que l'autre est simplement « sur » le trajet (passager). Le point qui nous intéresse est donc celui-ci : à suivre les conclusions de F.J. Varela, les sédimentations des prises perceptives du chauffeur et celles du passager, en s'étant constituées selon deux parcours de sens distincts, n'entraîneraient pas une même efficacité adaptative lorsqu'elles seraient impliquées dans des *schématisations mnésiques* ultérieures. On peut, en effet, assez facilement admettre que les obstacles qui défilent à la fenêtre du passager – « sous son regard » – ne sont pas de même nature que ceux qui se sont constitués chez le chauffeur au moment de sa conduite. La notion de *risque* à laquelle ils peuvent être associés n'est pas équivalente selon que l'on se réfère à l'un ou à l'autre. L'expérience semble alors montrer qu'en confiant son devenir au « savoir-faire » du chauffeur, le passager ne constituerait et ne conserverait qu'une trace cinétique de son expérience. On pourrait dire que la représentation du trajet s'effectuerait depuis le cadre de sa fenêtre, un peu comme un spectateur se représente un film au travers d'un écran de cinéma ⁴⁹⁷. Ce premier exemple nous permet de montrer qu'en étant en quelque sorte, à « distance » du *risque*, la dimension *coenesthésique* de l'expérience suffit à construire une représentation du mouvement qui permet, chez l'individu, une conscience du déplacement et celle d'un trajet. L'expérience semble en tout point complète. Mais, cette représentation, au moment de sa re-présentation utile à l'adaptation, c'est-à-dire au moment où elle participe d'une *schématisation mnésique non-consciente*, amène avec elle son lot de carence *kinesthésique*. L'argument avancé par F.J. Varela ne dit rien d'autre : les chats du deuxième groupe ont emmagasiné des « formes » sans que ces dernières se constituent comme « obstacle ». L'absence de *risque*, au moment de la traversée passive du lieu, explique-t-elle le fait que les chats se cognent lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes ? Il semble difficile de pouvoir répondre

⁴⁹⁶ Nous prenons volontairement un exemple où la circulation est fluide et n'engage que très peu d'autres véhicules. Le risque d'accident se limite à l'expertise du chauffeur qui ne fait face qu'à des événements « sous contrôle ». Nous partons du principe que dans ce contexte, le passager délègue plus facilement sa vigilance à celle du chauffeur. L'imprévisibilité de la conduite d'autres chauffeurs est donc limitée.

⁴⁹⁷ La projection corporelle dans un espace fictif ne vaut pas pour vécu de l'expérience rapportée sur l'écran.

objectivement. Cependant, un certain nombre d'éléments nous autorise à concevoir les choses de la manière suivante : la dimension *coenesthésique* seule ne suffit pas à une adaptation à l'environnement. Pour qu'une assomption perceptive de l'entour se fasse, l'apport *coenesthésique* et réflexif serait satisfaisant. Mais pour qu'une adaptation réussisse, la dimension *kinesthésique* devient essentielle.

Pour quelles raisons le serait-elle ? Doit-on y voir le contrepoids de la *croissance perceptive* ? Tout comme le dispositif sensori-moteur, la dialectique de l'être et du paraître se conçoit, transitivement, circulairement, discursivement ; c'est à dire depuis un jugement épistémique opéré sur des données sensibles, conscientes, et en un sens « distantes ». Le mouvement y est reconstruit par assemblage de petits extraits de perceptions. Et nous serions bien en peine d'affirmer – sans équivoque – que ce mouvement soit réellement senti (au sens d'un indice sensible en tant que tel)⁴⁹⁸. L'*affect*, en revanche, en nous soudant à l'environnement, en incarnant le *risque* couru par notre organisme en son sein, comprend et intègre l'apport *kinesthésique* de l'expérience d'un côté, et fait, de l'autre, ressortir une donnée immédiate du mouvement ; l'éprouver d'une *résistance*, concrète, physique – plus ou moins consciente – vient en complément des modalités épistémiques propres aux formations discursives. C'est le *tracé affectif* que nous avons cherché à mettre en évidence dans les paragraphes précédents. Dès que l'on privilégie l'*affect* plutôt que le concept de sensori-motricité, cette donnée complémentaire réduit massivement le caractère croyant de la perception réflexive (et sensible). En somme, l'*affect* permet de contrebalancer – dans une approche par l'adaptation plutôt que par celle de la perception – la nécessaire mais problématique dimension imaginative du vécu.

Peut-on, cependant, envisager de ne considérer que l'apport *kinesthésique* au détriment de celui de la *coenesthésie* ? En ne voyant dans la *résistance concrète*, qu'un seul gain heuristique concernant la véridiction, on pourrait facilement s'y méprendre. Dans l'adaptation, l'apport de la *coenesthésie* est indispensable. Dans *Phénoménologie de la perception*, M. Merleau-Ponty rapporte le cas d'un patient –Schneider – décrit par K. Goldstein. Il analyse ses symptômes en ces termes :

Le malade ne cherche pas et ne trouve pas lui-même le mouvement, il agite son corps jusqu'à ce que le mouvement apparaisse⁴⁹⁹.

Il s'agit ici d'un individu qui se trouve dans l'incapacité d'exécuter un mouvement sur commande. Il peut penser le mouvement. Il peut le reconnaître également.

⁴⁹⁸ On pense, entre autres, à : « La physiologie de l'action, elle, a vocation à rétablir entre émotion (ou, plus largement, *affection*) et mouvement la continuité malheureusement interrompue par l'interprétation de l'action comme mouvement concluant un raisonnement déconnecté de l'affect. Une excessive logification de la cognition nous avait habitués à traiter du vivant en termes statiques par peur de la confusion entre représentation et mouvement. [...] Car, celui-ci (le sens) n'est sûrement pas (d'après la représentation populaire que partagent quelques philosophes) enfermé dans le contenu interne des intentions à l'usage privé du sujet conscient. Mais, à mesure qu'elle s'esquisse et prend forme, l'orientation intentionnelle des actions vers leur but s'imprime à tout le corps. Ce qui remet en cause la distinction entre sensorialité et activité. Le mouvement qui vient de nous n'est pas *senti* comme l'est un mouvement passivement subi. Ce serait plutôt le vouloir qui dans l'effort s'éprouve soi-même. » A. Berthoz & J.L. Petit, « Nouvelles propositions pour une physiologie de l'action », *Intellectica*, 2003, 36-37, p.369.

⁴⁹⁹ M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p.140.

Il peut bien retrouver dans la trace d'un mouvement effectué l'illustration de la consigne donnée [...]

Tantôt le malade pense la formule idéale du mouvement, tantôt il lance son corps dans des essais aveugles [...]

Visiblement, le malade ne dispose de son corps que comme d'une masse amorphe dans laquelle seul le mouvement effectif introduit des divisions et des articulations.

Alors que l'expérience de Held et Heid semblait mettre en avant l'importance de la dimension *kinesthésique* des prises perceptives – et de leur implication dans les *schématisations mnésiques* au moment d'une adaptation –, le passage commenté par M. Merleau-Ponty montre en quoi la dimension *coenesthésique* est tout aussi essentielle à l'*initiative*⁵⁰⁰.

Ce qui lui manque n'est ni la motricité, ni la pensée, et nous sommes invités à reconnaître entre le mouvement comme processus en troisième personne et la pensée comme représentation du mouvement une anticipation ou une saisie du résultat assurée par le corps lui-même comme puissance motrice, un « projet moteur » (Bewegungsentwurf), une « intentionnalité motrice » sans lesquels la consigne demeure lettre morte⁵⁰¹.

La dimension *coenesthésique*, en tant qu'elle est associée au *risque* mais qu'elle est dissociable du mouvement⁵⁰², permet d'apporter, au moment des *schématisations mnésiques*, une tolérance qui semble manquer au seul apport *kinesthésique*. En somme, en étant dans la distance plus que dans le mouvement, dans l'anticipation plus que dans l'adaptation, la *coenesthésie* offre un contenu lâche dont a besoin l'espace vide – mais circonscrit – engendré par la force d'entraînement inertiel du corps en mouvement. L'apport *coenesthésique* offre cette souplesse nécessaire à l'engagement du corps dans l'inconnu, dans le *risque* concret. Elle va donc au-delà d'une simple souplesse « pragmatique » comme nous l'avions suggéré précédemment.

Cette dernière remarque fait ressortir la dimension de *confiance* – intrinsèque à l'adaptation – qui vient compléter celle de *croissance* – intrinsèque à la perception. Nous reviendrons plus amplement sur cette question dans le chapitre suivant (§4.2.2.2). Pour l'heure, il s'agit de bien mettre l'accent sur l'étroite solidarité des dimensions *kinesthésique* et *coenesthésique* dans le cadre d'une adaptation. Si l'une fait défaut à l'autre au moment de la prise, ses effets négatifs se mesureront lors des *schématisations mnésiques non-conscientes* ultérieures.

⁵⁰⁰ À ne pas confondre avec l'anticipation ou le programme.

⁵⁰¹ M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, op. cit., p.141.

⁵⁰² Puisqu'elle anticipe le risque à travers une notion de distance fondée sur celle de jonction (contact vs non-contact).

3.3.2.2 La résistance comme socle perceptif, fond épistémique et motivation à l'action

Là où la paresthésie semblait soulever un problème pragmatique entre discours et expérience (§1.2.5), l'expérience de Held et Hein pose un problème affectif. Et si, comme le disait M. Merleau-Ponty, le corps est un corps moteur avant d'être un corps réflexif, alors c'est la dimension de *risque* qui « soude » les deux et nous fait basculer d'un cadre pragmatique à un cadre adaptatif. En suivant une terminologie plus traditionnelle en sémiotique on pourrait dire qu'il y a, selon nous, deux façons d'aborder la proprioceptivité et ses articulations avec l'intéro et l'extéroceptivité. Soit comme un champ transitif qui privilégie des conversions *coenesthésiques* établies sur un principe de distance (contact/non-contact ; propre/non-propre ; Moi/Soi ; attrait/répulsion) ; soit comme un champ dynamique qui privilégie des enchaînements *kinesthésiques* établis sur un principe de *résistance* (fluidité/non-fluidité ; constance/non-constance ; matière/imagination ; intérêt / disposition). L'intéroception n'est pas qu'un théâtre rétro-projetant l'interaction *coenesthésique* du corps avec son entour mais est également le champ d'une sensation physique interne et *kinesthésique* (déformation du schéma corporel via la structure musculosquelettique), qui, en redoublant la proprioception, énonce l'ensemble des indices environnementaux.

En ancrant le mouvement dans une *soudure* du corps à l'environnement, l'*affect* a ce double avantage d'intégrer la dimension intentionnelle et pulsionnelle de l'individu (*affectionnant*). Cette disposition procure un référentiel a-sémantique « concret » au travers d'une résistance éprouvée, immédiate et très fine. L'ajout et l'apport de la mémoire au sein de cette organisation expérientielle permet de construire une *attente de résistance* sur laquelle pourra venir s'étalonner une *résistance effective*. Cette conception permet de montrer comment l'individu peut développer une économie attentionnelle en milieu complexe (*adaptations non-conscientes*) tout en maintenant un seuil de vigilance (écart entre *attente de résistance* et *résistance effective*).

La notion de *résistance* devient le fondement d'une sémiotique qui déplace son centre de gravité de la perception à l'adaptation. La *résistance* conditionne tout à la fois un « socle perceptif » (*traces* et *tracés affectifs*), un « fond épistémique » (écart de *résistance affective* et *effective*) et une « motivation de l'initiative » (rapport équilibré de la *kinesthésie* et de la *coenesthésie*). Cette notion de *résistance* est mentionnée à plusieurs reprises dans la littérature sémiotique. Dans un passage de *Discours spéculatif*, J.-F. Bordron propose un résumé extrêmement efficace de la notion de *résistance* dans l'histoire de la philosophie. Le premier argument, que l'auteur tire de Condillac, est conforme à l'aménagement d'une sémiotique du sensible depuis les enseignements d'une sémiotique narrative. Le principe fondateur en est l'application du concept de jonction au domaine de la perception. La distinction entre contact et non-contact est ce par quoi le sujet peut prendre conscience du propre et du non-propre. La transitivité est donc acquise par l'accident ; c'est à dire celui qui fait se rencontrer deux objets mais dont seul un sera susceptible de se constituer comme sujet. La « rencontre » accidentelle d'un obstacle permettrait, donc, l'élaboration d'une entité consciente d'un propre (et d'un non-propre). L'argument peut sembler assez proche de celui de H. Bergson. La différence réside essentiellement en ce que H. Bergson s'inscrit dans une logique continuiste (le mouvement/force), là où Condillac préfère celle de la discontinuité (contact/jonction/obstacle). À cet accident tactile, nous dit l'auteur,

Destutt de Tracy vient ajouter la nécessaire implication d'une volonté. En effet, après avoir fait du mouvement l'origine d'un sentiment d'extériorité, le philosophe s'aperçoit que seule la *résistance*, et le sentiment d'effort qui l'accompagne, sont susceptibles de faire naître ce rapport duel. L'obstacle qui vient entraver l'acte, révèle la relation modale d'un vouloir limiter par le pouvoir. Ensuite, et avant d'appuyer son argumentation sur la notion d'image chez H. Bergson, J.-F. Bordron note que l'apport de M. de Biran, réside essentiellement dans la dimension réflexive qu'il confère à un sujet incarné. On passe d'une dimension modale à la dimension affective au sein de laquelle la *résistance* prend un pli corporel. Le sujet découvre un *Moi* et un *Soi* en prenant conscience de la *résistance* qu'oppose le premier au second.

Parmi les propositions de H. Bergson, J.-F. Bordron privilégie le concept d'image qui, chez le philosophe, s'accompagne d'une dimension pragmatique. J.-F. Bordron relève donc que parmi l'ensemble des images disponibles, celles que nous percevons sont celles sur lesquelles nous avons une possibilité d'action. Et, celles-ci sont données par celle-là, c'est-à-dire l'image du corps qui, parmi celles qui changent à tout instant reste, elle, toujours constante. Cette remarque permet alors de concevoir une structure méreologique qui met en avant des parties, des relations et leur dynamique au sein d'un système. La notion de *résistance* est remplacée par celle de « force ». J.-F. Bordron précise qu'il s'appuie davantage sur le dispositif formel auquel mène sa lecture de H. Bergson que sur le contenu de la pensée bergsonienne. Il note que la temporalité à laquelle le philosophe français aura recours dans la suite de *Matière et mémoire* n'est pas intégrée dans sa réflexion. Il nous semble que renoncer à cet apport, risquerait de nous faire manquer l'opportunité d'initier une approche écologiquement de la signification puisque le *temps vécu* serait, alors, réduit à une *force* abstraite de son environnement. Mais, dans ce parti pris qui fait de la *durée* une *force*, on peut voir en quoi la *résistance* devient décisive. Comment intervient la mémoire de l'individu dans une structure qui est donnée par sa dynamique plutôt que par sa durée ? Comment intervient son imagination au cours d'une adaptation ou même d'une perception ? Si l'image bergsonienne permet au sémioticien de passer d'une logique à une pragmatique (ou peut-être devrions-nous dire d'un pragmatisme à une pragmatique⁵⁰³), elle a, selon nous, également le pouvoir de nous faire passer d'une pragmatique à une adaptation écologiquement. Les « centres d'indéterminations » – repris plus tard par G. Deleuze en tant que « zone d'indécidabilité »⁵⁰⁴ –, en sont probablement l'exemple le plus frappant. Si la notion de *résistance* n'est pas explicitée chez H. Bergson, elle peut être surprise, en négatif, à travers l'argument du philosophe qui veut que le degré de complexité d'un organisme, se mesure à sa faculté de retenir – plutôt que de prolonger – la force qui le traverse. Il nous semble que nous avons là un argument purement écologiquement.

J. Fontanille, de son côté, a proposé de faire de la *résistance* des matières une segmentation et une régulation rythmique du mouvement, c'est-à-dire de faire de la *résistance* le point d'origine d'une construction motrice de la signification⁵⁰⁵. P. Basso Fossali propose qu'un principe de *résistance* accompagne toutes les conversions (facettes/phases/moments) de la subjectivité. La *résistance* traverserait, donc, tous les plans de pertinence sémiotique.

⁵⁰³ On fait référence ici à la distinction entre l'approche peircienne et jamesienne (de l'expérience).

⁵⁰⁴ G. Deleuze, *Logique de la sensation*, Paris, La différence, 1981, rééd. Seuil 2002.

⁵⁰⁵ J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p.190.

On passe de l'actantialisation syntaxique, réalisée à travers une modélisation (#1), à l'actantialisation sémantique opérée via les modalités (#2), à l'actorialisation au vu d'un corps et d'une mémoire – l'aspectualisation actantielle étant un renversement de la mise en phase du sens motivé par l'appropriation de la densité figurative (#3). De l'actantialisation on arrive à la thématization qui transforme l'appropriation en une série de finalisations en recherche de convergence intersubjective (#4), pour parvenir enfin à une conscientisation stratégique d'une forme de vie compénétrée avec d'autres instances-sujet et objet (#5)⁵⁰⁶.

Le premier champ de la subjectivité (noté #1 dans le paragraphe) est donné par sa *résistance* au renversement des valeurs narratives. La *paresthésie* offre un exemple manifeste de ce type de renversement (§1.2.5). Notons cependant qu'une *résistance* à la répétition (en #3 chez P. Basso Fossali), opérant de concert avec la première (#1), doit-être reconnue pour que le phénomène de *paresthésie* puisse se produire. Le deuxième champ de la subjectivité (noté #2 dans le paragraphe) concerne une *résistance* à sa dissolution dans un réseau modal intégrateur. Les cas de *dépersonnalisation* où un *sentiment océanique* émerge (§1.3.2.1), peuvent relever de cette conception. Mais là encore, il faut reconnaître un affaiblissement de *résistance* sur le renversement des valeurs narratives qui vient compléter cette dissolution dans un réseau modal intégrateur. On pense également ici à l'exemple d'expérience esthétique en Limousin analysée par J. Fontanille dans son article *Paysage, expérience existence*⁵⁰⁷. Le troisième champ de la subjectivité (noté #3 dans le paragraphe) passe par une *résistance* à la répétition. La *métempsychose* (§1.2.7) et *l'éternel retour du même* (§1.2.6) nous ont permis d'exemplifier ce type de phénomène qui, en posant un paradoxe pragmatique, questionnait la subjectivité même (donc les résistances impliquées dans les champs #1 et #2 de P. Basso Fossali). Le quatrième champ de la subjectivité (noté #4 dans le paragraphe) est donné par une *résistance* à l'égotisme. Les mécanismes (automatismes) empathiques, ceux qui permettent à un individu de se placer dans le regard de l'autre, sont probablement cette sorte « d'appel d'air » qui tire l'individu d'une interprétation unilatérale de son entour : l'environnement se transforme en monde. La *confabulation* pourrait être interprétée dans ce sens. Elle combinerait un manque de *résistance* du troisième et du quatrième champ. Le cinquième champ de la subjectivité (noté #5 dans le paragraphe) concerne une *résistance* à la conduite.

Le sémioticien italien, parle de son modèle comme d'un « curseur thématique », permettant d'objectiver la subjectivité alors qu'elle se constitue dans un milieu complexe, selon de multiples parcours ascendants et descendants. L'ensemble des exemples que nous avons eu l'occasion de traiter dans les parties précédentes vont dans ce sens.

Pour finir, il est également possible de relever que, sans faire l'objet d'un développement spécifique, la notion de *résistance* traverse également les propositions de C. Paolucci.

⁵⁰⁶ P. Basso Fossali, « Régimes de subjectivité et seuils d'intentionnalité. Résistances, interpositions et ambitions d'une forme de vie », *Texto ! Textes et cultures*, 25 (1-2), p.5.

⁵⁰⁷ J. Fontanille, « Paysage, expérience et existence », dans I. Marcos (Éd.), *Dynamiques de la ville : Essais de sémiotique de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 2007.

Exploring the world, the organism casts his questions to the environment through imagination and predicts its answers until he encounters resistance. This very action turns optical or sound structure into “data”, which are not sent from the world to the organism through senses but are the actual product of the autopoietic structure of the system of perception. Perception occurs when the top down activity of the imagination succeeds at generating the sensory data for itself, building a coherent story that paves the way for efficacious action. When it can generate a diagram of the future sensory data, the agent perceives the world. When it cannot, encountering a resistance, it tries a new attunement—a sort of diagrammatic manipulation—or changes the world through action.

Nous verrons, dans la dernière partie de notre travail, que cette proposition partage de nombreux points avec ce que nous cherchons à tirer de l'étude du phénomène de *déjà-vu*.

Pour conclure sur la notion de résistance, nous souhaiterions faire remarquer que la sémiotique a, semble-t-il, souvent privilégié le spatial au détriment du temporel. Comme si l'espace⁵⁰⁸, en donnant des « parties » a priori statiques et donc, a priori stables, était la voix la plus sûre pour aborder la continuité (quitte à ce que cette dernière soit non pas « constatée » mais « retrouvée » par l'assemblage des parties)⁵⁰⁹. Mais, ce faisant, en posant d'emblée une stabilité comme condition de signification, en se donnant d'emblée un système comme base de réflexion, la compréhension de la signification ne semble pas pouvoir dépasser une transitivité fondamentale dont nous pensons avoir montré certains des paradoxes. Si les travaux récents de P. Basso Fossali qui font de la *résistance* un principe transversal à toute forme de signification constitue une avancée considérable, il nous semble que le seul moyen de nous faire réellement plonger au cœur de la signification, celle qui se fait depuis un point de vue pleinement interne à un milieu complexe, celle qui nous fait passer d'une pragmatique à une adaptation environnementale, est de poser le *temps* plutôt que l'*espace* comme source de la signification. C'est-à-dire, encore une fois, en étirant la fonction sémiotique sur les lignes du *temps vécu*. La notion de *résistance* est un point capital, mais la relation qui articule une *attente de résistance* et une *résistance effective* l'est, à notre sens, encore davantage.

D'une certaine manière, nous pourrions dire que la notion de *résistance* – prise seule –, permet de penser un système en créant des *parties*, des *liens* et une dynamique (à l'instar de la démarche de J.-F. Bordron et de P. Basso Fossali). En revanche, elle ne semble pas suffire à une approche pleinement écologique qui chercherait à admettre une continuité entre ce qu'il est possible de modéliser – de l'extérieur –, c'est-à-dire les processus engagés dans la construction du sens, et des vécus intérieurs inhérents à toute pensée.

⁵⁰⁸ L'espace est d'essence visuelle, même une distance mesurée via le champ olfactif relève d'une donnée visuelle prédéterminante (une représentation visuelle projetée sur le champ olfactif).

⁵⁰⁹ Dans un examen très détaillé de la temporalité, P. Basso Fossali indiquait l'importance de la prise en compte du temps dans la réflexion sémiotique : « Tout d'abord, notre premier examen de la temporalité résulte en partie de la nécessité d'autonomiser la réflexion sur le temps par rapport à l'espace, une nécessité qui remonte à Bergson (1889) ». P. Basso Fossali, *La tenuta del senso. Per una semiotica della percezione*, Roma, Aracne, 2009.

3.3.3 Conclusion : Schématisations mnésiques et modélisation de l'expérience

3.3.3.1 Couloir narratif et plasticité adaptative : ajustement non-conscient dans la contingence

Faisceaux narratifs et moyenne diagrammatique : parties, liens et attente

Pour tenter de décrire les processus sémiotiques engagés lors de l'expérience en acte, une première proposition profiterait des modèles de *schématisation mnésiques* issues des répétitions du vécu tels que nous les avons proposés dans la première partie de cette étude (§3.2). Le bénéfice en serait, bien entendu, l'économie attentionnelle, la fluidité de l'expérience et, pour finir, la possibilité de s'adapter non-consciemment (du moins en partie) à la situation. Une première objection pourrait être faite en ceci que, de fait, aucune situation n'est rigoureusement identique à une autre. C'est précisément ce que soulève le phénomène de *déjà-vu*. Il n'y a donc aucune raison de penser qu'un modèle antérieurement élaboré puisse se fondre parfaitement avec l'énonciation perceptive en cours ; la qualité d'une occurrence n'est pas anticipable bien que l'occurrence puisse être, elle, prévisible (et même incontournable). D'un côté, donc, il n'est pas envisageable de concevoir l'apport mnésique comme une suite de propositions schématiques préformées (ou prêtes à l'emploi) mais, de l'autre il nous faut bien reconnaître que l'individu est capable de s'adapter non-consciemment à certaines situations (présupposées uniques). C'est donc que doit se mettre en place comme un « jeu » de « tolérances » entre l'apport des modèles schématiques et le vécu de la situation. En regard de nos propositions précédentes, on dira alors que se mettent en place : (i) une « moyenne quantitative » pouvant « tolérer » un certain écart ; (ii) un « couloir » pouvant accueillir l'effectuation temporelle de cette « tolérance » ; et pour finir, (iii) une « résistance » témoignant d'un retour évaluatif qualitatif de son effectuation temporelle. Voilà les trois conditions qui nous semblent nécessaires pour la constitution d'une alternative à la conception computationnelle (et linéaire) de l'apport mnésique. Ce que nous proposons tient en ceci que les formations mnésiques décrites précédemment puissent se (re)générer en acte. Cela présuppose, comme le voulait H. Bergson, F.C. Bartlett, ou même E. Husserl, que la mémoire soit considéré comme une masse prête à se reformer plutôt que comme stock de formes disponibles.

Les conclusions de F.C. Bartlett vont dans ce sens :

In fact, if we consider evidence rather than presupposition, remembering appears to be far more decisively an affair of construction rather than one of mere reproduction. The difference between the two cases, if it were put in Head's terminology, seems to be that in remembering a man constructs on the basis of one "schema", whereas in what is commonly called imaging he more or less freely builds together events, incidents and experiences that have gone to the making of several different "schemata" which, for the purposes of automatic reaction, are not normally in connexion with one another. Even this difference is largely only a general one,

for as has been shown again and again, condensation, elaboration and invention are common features of ordinary remembering, and these all very often involve the mingling of materials belonging originally to different “schemata”⁵¹⁰.

Conformément à nos conclusions concernant le marquage des *parties* par le *tout* dans l’écoulement du *présent vivant* (§ 2.5.2.1) ; c’est-à-dire ces *parties* qui, dans la mémoire forment désormais un segment mnésique, on peut considérer que chacune de ces *parties* puissent venir, ou s’agglomérer – comme complément – autour d’une figure schématique préexistante, ou se constituer – de toute pièce – comme proposition schématique en acte. En somme, chaque segment mnésique étant considéré comme le vécu narratif d’une expérience antérieure, les infimes *parties* qu’il contient peuvent, dans un processus de (ré)génération, s’assembler avec les *parties* d’autres segments mnésiques. Selon que ces *parties* « complètent » ou « constituent », elles forment des schémas « moyens » ou « originaux ». Les deux critères principaux de ces formations mnésiques deviennent alors les *traces affectives* propres à chacune des *parties*, et la *teneur imaginative* issue des différentes combinaisons possibles que leur mise en réseau permet.

Les *traces affectives* que porte chaque *partie*, ainsi que les combinaisons possibles qu’elles actualisent, peuvent être prises, dans leur agglomération cumulative, comme une « moyenne diagrammatique⁵¹¹ ». Aussi, la « puissance narrative » contenu dans chaque *partie*, en ceci qu’elles relèvent d’un « déjà-déroulé », d’un « déjà-continué », étend la *moyenne diagrammatique* en un « couloir narratif ». La *plasticité* de ce couloir se trouve alors déterminé par la *moyenne diagrammatique*, la *puissance narrative* des *parties* et la *puissance combinatoire* de leur structuration en réseau.

Prenons un exemple pour illustrer notre propos. Bien que je ne sache pas encore de quoi il s’agit – ni même si elle fera l’objet d’une conscientisation –, la pomme qui se trouve dans mon entour, engendre un *rythme affectif* qui fait immédiatement raisonner, tous les *rythmes affectifs* analogues disponibles dans ma mémoire. Un ensemble de *rythmes affectifs* est donc constitué et chacun de ces *rythmes* correspond à la *partie* d’un segment mnésiques qui comporte la pomme⁵¹². On peut penser, par exemple, à notre vécu de la pomme dégustée un jour d’été, à notre vécu de la pomme reçue sur la tête un soir d’automne, à notre vécu de la pomme découverte sous forme de compote, à notre vécu de la pomme initialement prise pour un coing, à notre vécu de la pomme comme emblème de New York, et ainsi de suite. On pourrait dire que, sur la seule base d’une analogie rythmique, on obtient un vécu affectif « moyen » de la pomme qui tend à faciliter notre adaptation à la pomme présente dans notre entour. Mais on peut aussi remarquer que dans l’agglomérat des *parties*, certains *liens* semblent se dessiner naturellement. Par exemple, entre le vécu de la pomme dégustée et le vécu de la pomme

⁵¹⁰ F.C. Bartlett, *Remembering. A study in experimental and social psychology*, Cambridge University Press, 1932, p.205.

⁵¹¹ Si l’on se rattache à la définition peircienne du diagramme, alors on dira que notre « moyenne diagrammatique » correspond à une moyenne « d’icônes de relation ». Il nous semble qu’une moyenne d’icônes de relation puisse être acceptée en regard d’une conception jamesienne de la relation « Les parties de l’expérience se tiennent de proches en proche par des relations qui sont elles-mêmes des parties de l’expérience », cité par G. Garreta et M. Girel dans la préface des essais. W. James, *Essais d’empirisme radical*, 1906, trad. G. Garreta, M. Girel, Paris, Flammarion, 2017.

⁵¹² On précise cependant que l’objet n’est pas identifié en tant que pomme et qu’il s’agit davantage d’un rapprochement de plans d’expressions (ou de leur iconicité).

donnée sous forme de compote, un *lien* s'opère par l'identité de goût. Et ce *lien*, sans qu'il soit donnée d'emblée par les vécus – distincts – de la pomme dégustée un jour d'été et de la pomme en compote, doit probablement faire l'objet d'un vécu passé (celui qui nous a un jour fait découvrir que, derrière la compote, se cache des pommes écrasées). Mais insistons sur le fait qu'il s'agit ici du vécu d'un *lien*⁵¹³. Et ces vécus de *liens*, en étant plus ou moins récurrents au cours de nos vies, se font alors plus ou moins facilement entre des *parties* hétérogènes lors d'une *mise en résonance* de *rythmes affectifs*. Par exemple, le vécu du lien entre la pomme et sa compote est plus récurrent que celui qui, lors de la traversée d'un verger, m'a fait prendre un coing pour une pomme. Pour autant, il semble raisonnable de penser que la confusion des deux fruits, facilitera une distinction à venir de deux fruits aussi proches dans leur apparence que ne le sont le coing et la pomme (la fraise et le litchi, par exemple). De cette manière, on peut dire qu'à chaque instant, au sein du présent vivant, un ensemble de *parties* est rassemblé par une communauté de *rythmes affectifs* (passés et présent) et que certains de leurs *liens* sont naturellement « facilités » par des effets de récurrences (qui ne sont pas nécessairement rattachés aux vécus mobilisés). Nous proposons d'appeler cet ensemble constitué de *parties* et de *liens* (donnés ou possibles), une « moyenne diagrammatique »⁵¹⁴. À ce titre, il nous semble que nous sommes très proche de ce que C. Paolucci appelle une « cognition diagrammatique » :

According to cognitive semiotics, our cognition is diagrammatic. This means that it continuously moves through heterogeneous semiotic domains, without the need of any figurative analogy between them. [...]The diagram displays sensitively the same logical relations that are in its object, making them directly observable and experimentally manipulable (in the world or through the imagination). Through diagrammatic thinking, we can move from knowledge to cognition, from priors to the present flow of online perception, simply through a form of doing, through the manipulation of a diagram, that can be done in the world (as we do with ordinary called diagrams) or in the imagination, as Peirce has shown us⁵¹⁵.

Mais poursuivons maintenant sur l'idée de *couloir narratif*. L'idée est relativement simple. L'élément central est la pomme. Mais chaque vécu qui s'agglomère et compose la moyenne diagrammatique, sur la base d'un *rythme affectif* commun, apporte avec lui (en puissance), son récit. En ce sens, les *parties* agglomérées qui se recoupent au travers de la pomme, déploient des faisceaux narratifs propres à chaque vécu. On obtient des futurs « probables » sur la base de vécus moyens. On insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas de calculs, ni de stratégies délibérées, mais de la formation d'une plasticité

⁵¹³ On peut penser à l'approche jamesienne de l'expérience : « Les parties de l'expérience se tiennent de proches en proches par des relations qui sont elles-mêmes des parties de l'expérience ».

⁵¹⁴ On pourrait penser qu'il suffirait d'y voir une moyenne de représentations proprioceptives passées ou, tout simplement, un schème sensori-moteur. Le schème sensori-moteur n'offre pas une tolérance suffisante dans le cadre d'une adaptation non-consciente telle que nous allons l'aborder. Nous nous sommes efforcés de faire ressortir la « récursivité » du sens. Le schème sensori-moteur concerne d'avantage une « circularité » du sens. La même remarque pourrait-être faite concernant la proposition de moyenne proprioceptive.

⁵¹⁵ C. Paolucci, *Cognitive Semiotics Integrating Signs, Minds, Meaning and Cognition, op. cit.*, p.141.

adaptative. Par exemple, si l'on me dit « Attrape ! », avant même d'identifier la pomme comme l'objet lancé dans les airs que l'on me demande d'attraper, je peux adopter très rapidement une posture qui va m'en faciliter la réception. Cette adaptation spontanée, passe par la mise en place d'un *couloir narratif* qui anticipe une gestuelle et qui se déploie en tant que futurs probables. Par exemple, le vécu d'une pomme reçue sur la tête va probablement participer à l'anticipation du poids de l'objet qui n'a rien à voir avec celui d'une boule de pétanque. Et peut-être que le vécu au sein duquel un coing et une pomme – deux objets assez semblables dans leur apparence – ont été confondus, aura affiné ma perception et participé à exclure la boule de pétanque comme un des éléments prenant part à la situation. Et, finalement, sachant que les pommes sont faites d'une matière qui peut s'écraser (la compote), je vais peut-être d'autant plus m'appliquer pour qu'elle ne tombe pas par terre.

Il reste maintenant à se demander ce qu'il se passerait si les futurs probables donnés par le *couloir narratif* ne permettaient pas de faire coïncider anticipation et expérience. C'est-à-dire s'interroger sur la plasticité de ce *couloir narratif* qui accueille cette fois le geste en effectuation. Admettons que la pomme manque de tomber en nous glissant une première fois des mains. On peut imaginer qu'en tant que personne maladroite, des *parties* de vécus ont été agglomérés en même temps que ceux relatifs à la pomme (par exemple, les vécus de tous ces verres brisés à la suite de manipulations malencontreuses). Dans ce cas, notre réaction est d'autant plus spontanée que nous avons déjà été confronté à ce genre de situation ; le couloir est d'autant plus « souple » qu'il avait intégré (et donc anticipé) la maladresse en tant que futurs probables. Mais, si la pomme venait à me glisser une deuxième fois des mains, il y a de forte chance pour qu'elle finisse réellement par terre. Et, bien que les premières phases d'adaptations se soient déroulées dans une spontanéité à la limite de la conscience (donc tolérées par la plasticité du couloir), cette dernière phase sera certainement bien consciente (la plasticité est rompue, elle n'a pu absorber l'évènementialité).

Tolérances paradigmatiques et syntagmatique

Le *couloir narratif* conduit à l'élaboration d'attentes et met en place un principe différentiel entre la *plasticité* qu'il propose et le vécu mondain que l'individu traverse. D'un côté la quantité de *parties* et le nombre de combinaisons que cette quantité présuppose à travers ses *liens* (donnés ou possibles), organise la marge de *tolérance* paradigmatique ; de l'autre côté, les variations du vécu présent provoquent des restructurations successives entre *parties* et *liens*. Elles rendent compte, par continuité ou rupture, de sa *tolérance* syntagmatique. En somme, tout se passe comme si l'apport mnésique proposait un support expérientiel « souple », dans lequel pouvait venir se « mouvoir » la spécificité du vécu en cours.

En résumé, l'ensemble mène à un principe de *plasticité* de l'apport mnésique qui doit être compris comme une *moyenne diagrammatique* (*parties-liens*) prise dans une continuité temporelle (*mouvement*) qui implique un différentiel de *résistance* entre le *couloir narratif* qu'elle déploie, et l'évolution du vécu en acte de l'individu (*tolérance*).

Le schéma ci-dessous en propose une illustration :

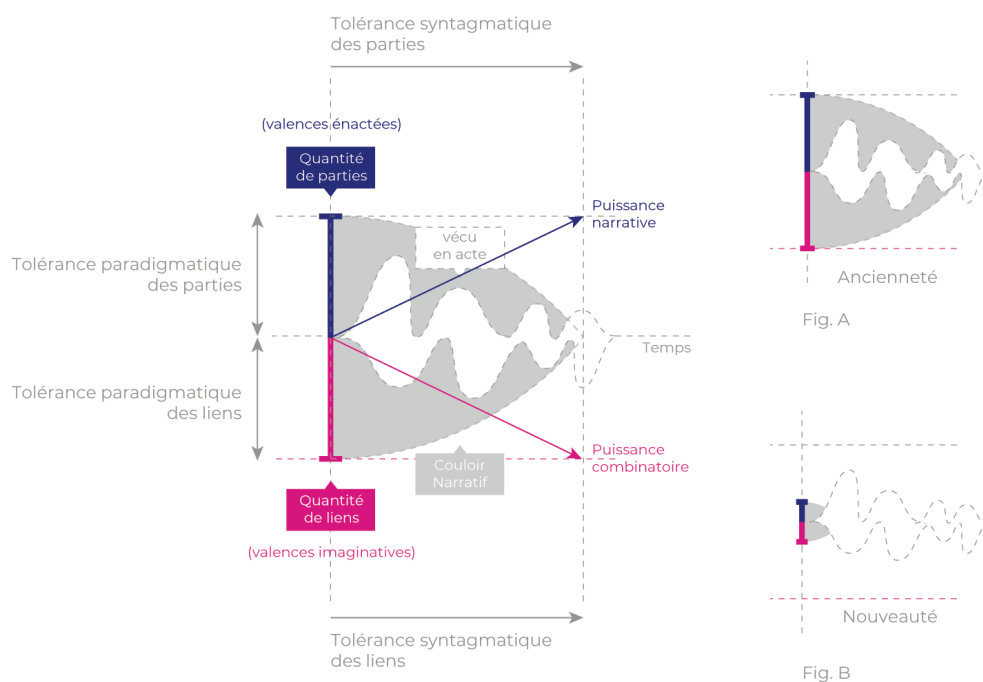


FIG. 18 : Plasticité de l'apport mnésique au cours de l'expérience.

La *plasticité* du *couloir narratif* est représentée par l'aire grise. La *moyenne diagrammatique* qui en constitue la base, combine en bleu foncé, la quantité de *parties* mnésiques et, en rose fushia, la quantité de *liens* disponibles (schèmes), ou possibles entre elles. Lorsque ces deux composantes sont rapportées au temps, elles renvoient respectivement, à une *puissance narrative* et à une *puissance combinatoire*. L'articulation de ces deux puissances est ce qui génère une *plasticité* du *couloir narratif*. L'aire blanche au sein de l'aire grise, rapporte sur le schéma, ce que l'on considère de vécu en acte au sein du *couloir narratif*.

3.3.3.2 Les types de ruptures du couloir narratif : émergence de la différence

Charges mnésiques ou mondaines disproportionnées : différence par manque ou surplus

Trois types de « ruptures » de cette *plasticité* peuvent avoir lieu. C'est à dire trois dépassements de ses seuils de *tolérance* qui feront émerger la *différence*. Les deux premières ont déjà été étudiées, il s'agit d'une *différence par manque* (ancienneté) ou d'une *différence par surplus* (nouveauté) (§2.3.2). Dans le cas d'une *différence par manque*, la *moyenne diagrammatique* est positivement disproportionnée par rapport au vécu mondain du sujet (fig. A). En somme, ce qui est vécu actuellement évoque, par la « charge » mnésique produite (n parties et n^n combinaisons possibles) une configuration

situationnelle déjà passée ; c'est la *mnémé*⁵¹⁶). Dans le cas d'une *différence par surplus*, la *moyenne diagrammatique* est négativement disproportionnée par rapport au vécu mondain du sujet (fig. B.). Cette fois, la charge mnésique est trop faible et indique que la situation vécue est nouvelle. La nouveauté devra être gérée par ses propres principes d'apprentissage adaptatif que nous ne traitons pas ici. Le *couloir narratif* est étroit et court par, respectivement, une faible quantité de *parties* mnésiques agglomérées et une faible quantité de *liens* (donc de combinaisons et de restructurations possibles). La *plasticité* est « rompue » sous la pression du vécu et le sujet est plongé dans l'inconnu. Ces dernières remarques correspondent à nos précédentes conclusions quant à la constante présence d'un substrat mnésique au cours de l'énonciation perceptive (§ 2.2.2).

Résistance expérientielle forte ou faible : manque ou surplus d'efficacité adaptative

Mais, maintenant que nous avons également indiqué qu'une dimension *imaginative* participait à l'élaboration de modèles de *schématisations mnésiques*, il nous faut reconnaître un troisième cas de « rupture ». Si la nouveauté ou l'ancienneté peuvent se déterminer à partir d'un différentiel, à priori quantitatif, en privilégiant une « lecture » de la charge mnésique actualisée, on peut supposer que la dimension *imaginative* privilégie un différentiel qualitatif. On prendra alors en considération la *fréquence* des restructurations des *parties* au cours de l'expérience, pour dire qu'à une *fréquence* basse correspond une *résistance* expérientielle faible, c'est-à-dire une importante efficacité de la proposition mnésique par rapport aux demandes du vécu ; et qu'à une *fréquence* élevée correspond une *résistance* expérientielle forte, c'est-à-dire un manque d'efficacité de la proposition mnésique par rapport aux demandes du vécu. Le différentiel peut donc également s'opérer sur cette donnée qualitative des *fréquences* de restructuration du *couloir narratif* en posant – à partir de certaines conclusions de la littérature psychocognitive⁵¹⁷ – qu'une anticipation de la *résistance* expérientielle puisse être effectuée au moment de la mise en place de la *moyenne diagrammatique*. Cette anticipation sert alors de base à une comparaison rétrospective entre l'*attente de résistance* et la *résistance effective*, de telle sorte qu'à un différentiel trop élevé corresponde l'émergence d'une *différence* ; ou, pour le dire autrement, un nouveau type de rupture de la *plasticité* du *couloir narratif*.

⁵¹⁶ La *mnémé* est souvent corrélative d'une situation passionnelle que seule la remémoration du souvenir semble pouvoir résoudre (on pense, par exemple, à l'épisode de la *madeleine de Proust* qui trouve son origine dans l'humeur morne de l'auteur au moment où il goûte son met). Bien qu'un vécu antérieur puisse proposer une configuration pragmatique suffisamment proche de la situation pragmatique actuelle, un traitement *non-conscient* reste insuffisant en regard de la situation passionnelle en cours. Il y a tout lieu de penser que cette situation passionnelle, relève d'un « défaut de soi » qui demande l'intervention de l'émotion (§4.2.3.1).

⁵¹⁷ Ce protocole expérimental est détaillé et discuté en quatrième partie (§4.2.1.1).

QUATRIÈME PARTIE

**CO-PRÉSENCE PHÉNOMÉNALE
ET SENTIMENTS DE SENS**

4.1 INTRODUCTION : SENTIMENTS ÉMERGENTS ET ORIENTATION DE SENS AU COURS DE L'EXPÉRIENCE

4.1.1 De la croyance perceptive à la confiance adaptative

Nous allons nous concentrer sur 3 protocoles expérimentaux qui vont nous permettre d'articuler notre modèle avec des données empiriques. Cette quatrième partie de notre travail est, épistémologiquement parlant, celle qui se voudrait la plus « aventureuse ». En prenant un biais empirique, nous chercherons à nous immerger dans la fonction sémiotique jusqu'à en éprouver l'extrême limite de pertinence. Bien qu'ils soient difficilement contestables, les événements sémiotiques que nous allons chercher à retranscrire, en étant à fleur de conscience, sont aussi extrêmement précaires, qu'assurément polémiques. Certains y verront certainement d'autres angles d'approche et probablement d'autres façons de les concevoir. À défaut de pouvoir en fournir une retranscription définitive, nous espérons néanmoins que ce terrain difficile pourra être perçu comme ayant été « balisé » ou, a minima, « déblayé ».

Nous allons examiner trois cadres empiriques où des *fausses reconnaissances* sont provoquées, mesurées et attestées. Trois cadres, donc, où l'on sait qu'aucune donnée mnésique déterminée ne peut serrer de suffisamment près la situation en cours pour justifier une « authentique » reconnaissance. Trois cadres, donc, qui indiquent et révèlent, que d'autres mécanismes sont en jeu lorsqu'il s'agit de motiver et juger un acte de reconnaissance. Trois cadres, pour finir, qui désignent la *confiance* comme un élément décisif dans le domaine de l'intuition et l'orientation du sens en milieu complexe.

Le premier de ces protocoles identifie le *sentiment de familiarité* comme l'issue d'une évaluation comparative (non-consciente) entre une fluidité processuelle attendue et une fluidité processuelle effective. L'émergence de ce *sentiment de familiarité* aurait pour but d'étayer et d'orienter un acte de remémoration en cours. En reconnaissant à cette fluidité processuelle un schéma commun à celui d'une *résistance adaptative*, nous chercherons à faire évoluer le cadre pragmatique de l'expérimentation au travers d'une interprétation écologique des données qu'ils proposent. Nous considérerons l'hypothèse selon laquelle ce dispositif révélerait une *indicialité biographique* qui court le long de l'expérience, et fournit une confiance dans la continuité identitaire de l'individu. La deuxième expérience concerne des indices intéroceptifs très fins qui interviennent au cours d'un acte de remémoration. Ces indices semblent déterminants dans l'activation des différents « types de mémoire » ainsi que l'évaluation non-consciente des actes de reconnaissance. Nous supposerons que ces indices somatiques très délicats et non-conscients, en participant d'une *confiance épistémique* qui prépare les prestations mnésiques de l'individu, révèlent un fond affectif commun à toute orientation de la différence émergente. Le troisième et dernier protocole sur lequel nous nous pencherons, concerne l'hypothèse d'une dynamique métacognitive croisée des mémoires épisodiques et sémantiques au moment d'actes de reconnaissances. En tant que cette dynamique métacognitive interviendrait comme, motivation à la prestation mnésique, et comme évaluation de son efficacité pragmatique, nous soutiendrons qu'elle fait foi d'une *confiance éthique* ; c'est-à-dire d'une confiance que l'individu accorde à se connaître en tant que sujet réagissant dans

le monde et donc, à pouvoir mettre en place des dispositifs anticipatoires pouvant opérer non-consciemment à partir de son propre « *ethos* ».

L'étude croisée de ces 3 expériences devrait nous permettre, en insistant sur l'importance des dimensions motrices et épistémiques propre à chacune d'elles, de soutenir l'idée selon laquelle des *signatures énaactives* fonctionnent, à un niveau écologique, en se constituant comme l'incarnation d'un parcours de sens qui précède et conditionne toute représentativité. En tant qu'elles concrétisent l'émergence d'un sentiment qui oriente et module l'attention, ces *signatures énaactives* fournissent un point de soutien intuitif dans une phase de sens où l'individu ne peut pas encore se reposer sur des raisonnements délibérés. L'individu s'adapte alors à son environnement en déployant un réseau dynamique d'indices et de confiances dont les *signatures énaactives* témoignent et dont les *sentiments épistémiques* relatifs au phénomène de *déjà-vu*, sont tous pourvus. En suivant cette voie, il nous sera possible de souligner l'importance d'une *confiance adaptative* qui précède et prépare la « croyance perceptive ». Voilà l'hypothèse et la ligne conceptuelle que nous allons chercher à développer tout au long de cette quatrième et dernière partie.

4.1.2 La piste de la familiarité

Pour dresser – à gros traits – le portrait de la notion de *familiarité*, on peut dire que la littérature qui en fait mention, la conçoit sous les principales formes suivantes.

En premier lieu, on pourrait probablement mentionner la conception jamesienne de la *familiarité*. La notion de *familiarité* (ou *familiarity*) ne ressort pas explicitement dans ses textes. Cependant, la distinction faite entre « knowledge by acquaintance » et « knowledge about » – des *Principles of psychology* jusqu'aux *Essais in radical empiricism* –, permet de renvoyer très directement le premier concept à ce qui nous concerne.

There are two kinds of knowledge broadly and practically distinguishable: we may call them respectively knowledge of acquaintance and knowledge-about. [...] I am acquainted with many people and things, which I know very little about, except their presence in the places where I have met them. I know the color blue when I see it, and the flavor of a pear when I taste it; I know an inch when I move my finger through it; a second of time, when I feel it pass; an effort of attention when I make it; a difference between two things when I notice it; but about the inner nature of these facts or what makes them what they are, I can say nothing at all. [...] All the elementary natures of the world, its highest genera, the simple qualities of matter and mind, together with the kinds of relation that subsist between them, must either not be known at all, or known in this dumb way of acquaintance without knowledge-about. [...] in general, the less we analyze a thing, and the fewer of its relations we perceive, the less we know about it and the more our familiarity with it is of the acquaintance-type. [...] That is, the same thought of a thing may be called knowledge-about it in

comparison with a simpler thought, or acquaintance with it in comparison with a thought of it that is more articulate and explicit still⁵¹⁸.

En second lieu, la phénoménologie du dernier Husserl envisage la *familiarité* comme une « familiarité perceptive » ; une façon de percevoir un certain type d'objets. En se précisant au fil de l'écoulement de ses différentes phases, l'objet acquiert une unicité et perd cette *familiarité* initiale. D'une certaine manière, la construction d'une valeur est, chez E. Husserl, corrélatif d'une « défamiliarisation » de l'acte perceptif par lequel elle se donne. Vue de cette manière, la *familiarité* husserlienne est très proche de la dialectique deleuzienne qui fait de la répétition, le socle d'émergence de la différence (§2.3.1).

L'objet est là, de prime abord avec le caractère de la familiarité, il est saisi en tant qu'objet d'un type déterminé déjà en quelque façon, plus ou moins vaguement. Par-là est prescrite d'avance la direction des attentes quant à ce qui se montrera en fait de propriétés quand on le contempera de plus près⁵¹⁹.

Une remarque peut être faite en ceci que cette *familiarité perceptive* est très souvent rapportée, dans ses exemples didactiques et dans ses descriptions techniques, à des objets. C'est le propre de la « saisie simple » et de son « horizon de familiarité ». Cependant, il est étonnant de relever que dans le commentaire de la « saisie de relations », le terme de *familiarité* est beaucoup moins présent. Sans pouvoir apporter de réponse à cette observation, ce point fait tout même question en ce sens qu'en évacuant le concept de *familiarité* des appréhensions « d'ensemble signifiants » – c'est-à-dire dans un « au-delà » de l'objet « total » qui se détaille dans sa contemplation ex-plicative –, une frontière se dessine entre une étude de l'expérience par la perception et une étude de l'expérience par une pragmatique. En comparaison avec l'approche de W. James, on pourrait dire que E. Husserl met l'accent sur une *familiarité* d'actes et de processus perceptifs là où le pragmaticien américain considère la *familiarité* depuis les produits de cette perception. Les deux approches sont, bien entendu, aussi étroitement liées qu'indispensables l'une à l'autre.

Une façon d'associer plus étroitement ces deux aspects de la *familiarité* serait de la considérer depuis l'habitude peircienne qui, en étant récursive, joue d'un processus qui produit du processus. En rapprochant *habitude* et *familiarité*, on tombe sur une *habitude interprétative* qui donne la clarté depuis ses incidences pragmatiques (plutôt que cognitives).

An ordinary Proposition ingeniously contrives to convey novel information through Signs whose significance depends entirely on the interpreter's familiarity with them [...]⁵²⁰

⁵¹⁸ W. James, *Principles of psychology, Volumes I and II*, New York, Henry Holt and Co, 1890, p.484.

⁵¹⁹ E. Husserl, *Expérience et jugement* (1938), trad. D. Souche-Dagues, PUF, 1970, rééd. PUF, 2011, p.132.

⁵²⁰ C.S. Peirce, *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, Cambridge, Harvard, University Press, C.P. 4.543.

Taking clearness in the sense of familiarity, no idea could be clearer than this. Every child uses it with perfect confidence, never dreaming that he does not understand it⁵²¹.

Pour exprimer le plus parfaitement possible un concept que les mots peuvent communiquer, il suffira de décrire l'habitude que ce concept est censé produire ⁵²².

En troisième lieu, et à l'extrême opposé de la *familiarité perceptive* husserlienne, une grande partie de la littérature psycho-cognitive conceptualise la *familiarité* à partir d'interactions matérielles et de contenus mnésiques absolument déterminés. Selon cette conception, la *familiarité* est « aveugle » dans l'exacte mesure où elle est cognitivement impénétrable et, en un sens, elle devient même non-pertinente du point de vue de l'expérience en acte (même pour celle qui inclut dans son domaine de pertinence, les *habitudes* et *automatismes* non-conscients). Parmi les trois définitions récentes qu'en donne W.A Whittlesea, la *familiarité*, ainsi considérée, se détermine comme suit :

The term « familiarity » has a number of common senses. One is that a person has actually encountered a stimulus (or even one like it) previously. This sense pertains to the historical fact that a person has previous experience with an object, whether or not that experience influences current behavior and whether or not the person can report that experience⁵²³.

Cette vision est conforme à l'idéologie positiviste qui s'adosse assez généralement aux sciences cognitives : aucun fait n'excède sa mesure. Dans un article où il étudie les différentes méthodes d'investigations empiriques qui concernent l'articulation de la *familiarité* et de la remémoration, A. Yonelinas indique qu'un seul paradigme expérimental comprend une évaluation auto-subjective des processus mnésiques en cours.

The unique aspect of the remember/know procedure is that it measures recollection and familiarity on the basis of subjective reports⁵²⁴.

Les cinq autres méthodes répertoriées (*response-speed method* ; *recall-recognition methods* ; *item-associative recognition methods* ; *process-dissociation procedure* ; *receiving operating characteristic procedure*) ne considèrent que des protocoles expérimentaux mis en place pour mesurer,

⁵²¹ C.S. Peirce, *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, Cambridge, Harvard, University Press, CP. 5.405

⁵²² Cité par C. Chauviré, *Peirce et la signification*, Paris, PUF, 1995, p.79. On rappelle également qu'une interprétation très proche et complémentaire de celle de C. Chauviré, a récemment été formulée dans C. Paolucci, *Cognitive Semiotics Integrating Signs, Minds, Meaning and Cognition*, Berlin and New York, Springer, 2021, p.70.

⁵²³ W.A. Whittlesea & L.D. Williams, « Why do strangers feel familiar, but friends don't ? A discrepancy-attribution account of feelings of familiarity », *Acta Psychologica*, 98, 1998, p.141-142.

⁵²⁴ A.P. Yonelinas, « The Nature of Recollection and Familiarity : A Review of 30 Years of Research », *Journal of Memory and Language*, 46, 2002, p.454.

en troisième personne, les probabilités de réponses mnésiques gérées par une *familiarité* déduite et combinée à un acte de remémoration.

Dans une perspective plus pragmatique, la *familiarité* peut être considérée comme un processus adaptatif qui facilite une reconnaissance perceptive et fluidifie l'expérience en acte.

A second is that the person has knowledge about a stimulus that permits them to perform appropriately toward an object, without necessarily having an accompanying feeling of having experienced that stimulus previously. For example, in watching Hamlet for the 15th time, I know what to expect is coming next, but I have no pressing feeling of having seen it before⁵²⁵.

Est ici considérée une *familiarité* « objective » (et objectivable), mais non-conscientisée. Cette définition est le négatif des situations de rupture provoquées par un manque de *savoir-faire* auquel faisait référence F. Varela (§2.3.1). C'est bien parce que j'ai « l'habitude » de cet objet ou de cette situation que je suis capable d'interagir efficacement avec l'un ou l'autre, sans avoir à conscientiser ce savoir. J'ai suffisamment visionné le film d'O. Welles pour savoir ce qui va s'y passer. Je connais (objectivement) la *familiarité* que j'entretiens avec le découpage du film, sans éprouver (subjectivement) un « sentiment » de *familiarité* lors de son visionnage. Mais, si cette *familiarité* venait à être remise en cause, je peux sans aucune difficulté, affirmer subjectivement, ma *familiarité objective* avec le film⁵²⁶. On pourrait dire que la deuxième définition de l'auteur, relève finalement plus d'une *familiarisation* – telle que nous l'avons définie précédemment (§3.2.2) –, c'est-à-dire une *familiarité* qui se forme sous un objectif d'économie attentionnelle.

En quatrième lieu, la *familiarité* est envisagée depuis le « sentiment » qu'elle est susceptible de faire émerger. Ce sentiment est censé étayer et orienter l'acte de reconnaissance qui lui fait suite.

A third is the subjective feeling of having encountered a stimulus on some previous occasion, whether one actually has or not. For example, I encounter a person at a bus-stop; I cannot name the person, or say from where I know her, but I'm sure I've seen her before; and I may be right or wrong⁵²⁷.

⁵²⁵ W.A. Whittlesea & L.D. Williams, *op. cit.*, p141-142.

⁵²⁶ On pourrait néanmoins relever que l'exemple du film puisse être problématique en ce sens qu'il « absorbe » le spectateur dans son univers fictionnel. Ce qui le met dans une disposition affective et judicative bien particulière (vraisemblance et principe de suspension de l'incrédulité) pouvant contrebalancer l'émergence d'un sentiment de familiarité. L'objet interactionnel sur lequel se base mon sentiment de familiarité est-il le discours du film (auquel je me plie, chaque fois, pour pouvoir éprouver l'effet de réel du récit) ou est-ce ma pratique récurrente de son visionnage ? La question fait intervenir la problématique d'une mobilité attentionnelle que nous avons abordé en dernière partie du chapitre 2 (§2.4.1.1, 2.4.1.2).

⁵²⁷ W.A. Whittlesea & L.D. Williams, *op. cit.*, p141-142.

L'auteur ne manque pas de préciser, et c'est là le point important, que ce *sentiment de familiarité* peut être éprouvé bien que l'objet ou la situation qui le suscite n'aient pas été expérimentés par le passé ; c'est précisément le cas du *déjà-vu*. Il y a donc une problématisation évidente entre *familiarité*, *sentiment de familiarité* et *reconnaissance* qu'il nous faudra chercher à préciser.

Pour finir, la *familiarité* est également envisagée sous une forme métacognitive. Cette proposition se tient, en quelque sorte, dans un entre-deux de la *familiarité* « *positiviste* » de la première définition et de la *familiarité* « *utilitariste* » de la deuxième. D'après cette conception, la *familiarité* est un processus nourri de contenus déterminés mais dont le produit serait « surveillé » par une métacognition ; c'est-à-dire un autre processus qui a pour fonction de détecter et de signaler des « abus de familiarité ». De cette façon, le *sentiment de familiarité* (comme dans le cas du *déjà-vu*) peut être immédiatement sanctionné, sans avoir à considérer le caractère transparent ou non-transparent du contenu mnésique qu'il semble désigner, ni même l'authenticité ou la facticité de l'indice mnésique médié.

This model is metacognitive because, judging, our capacity to correctly gauge correct recognition of a currently unrecalable stimulus, it appears that we can use the familiarity of a cue in memory to make evaluations of the stat of a target in memory. That is, familiarity can be acted upon meta cognitively to investigate why – as one the cas of the butcher on the bus– we find a stimulus familiar. This situation is analogous to searching for a target word when given a cue word. The model is a little simple, but it predicts, for instance, that we cannot recollect information for something that does not feel familiar⁵²⁸.

Qu'il s'agisse d'une *familiarité* « *perceptive* » qui motive son acte, d'une *familiarité* « *construite* » qui rationalise des faits de mémoire, d'une *familiarité* « *pratique* » qui allège l'attention, ou d'une *familiarité* « *surveillée* » qui sécurise le déroulement de l'expérience, c'est ce qu'elles ont « d'aveugles » qui va nous intéresser pour en comprendre le fonctionnement intuitif dans le cadre d'une *émergence de la différence* en milieu complexe. Nous allons donc, dans les paragraphes qui vont suivre, considérer trois cadres expérimentaux qui envisagent une *familiarité* dans son processus le plus « aveuglement » prononcé ; c'est-à-dire dans celui qui aboutit à de « fausses reconnaissances ».

⁵²⁸ C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, New York, Routledge, 2017, p.40.

4.2 RYTHME ET CONFIANCE : ANCRAGE AFFECTIF DU SENS ÉCOLOGIQUE

4.2.1 Affect et anticipation de sens : entre indices sémantiques et indicialité biographique

4.2.1.1 Le protocole de W.A. Whittlesea et L.D. Williams

Concentrons-nous à présent sur un protocole expérimental établi par W.A. Whittlesea et L.D. Williams en 1998⁵²⁹. Le modèle que nous avons élaboré en fin de troisième partie s'en inspire pour beaucoup, bien que, comme nous le verrons, après avoir proposé un élargissement du cadre initial, nous serons amené à réévaluer certaines conclusions des auteurs.

En 1998, W.A. Whittlesea et L.D. Williams proposent d'étudier le *sentiment de familiarité* à travers un test de reconnaissance dit « classique » en sciences psycho-cognitives. Ce type de test se déroule en deux phases. Durant la première phase on expose les participants à un certain nombre d'items et, durant la deuxième phase, les participants sont invités à identifier les items auxquels ils auraient été exposés précédemment. La manipulation des conditions d'exposition et de reconnaissance permettent d'effectuer, sur la base d'hypothèses préétablies, un certain nombre de mesures, de corrélations, et d'en tirer des conclusions dont la reproductibilité est très forte. W.A. Whittlesea et L.D. Williams s'appuient sur les avancées de G. Mandler. Ce dernier propose qu'un individu puisse prétendre reconnaître un élément déjà rencontré sur la base d'un *sentiment de familiarité* ou bien sur la base d'une combinaison de ce *sentiment de familiarité* avec un rappel du contexte dans lequel cet élément a été rencontré⁵³⁰. Afin de pouvoir étudier l'émergence et l'incidence pragmatique d'un *sentiment de familiarité* auquel ne viendrait pas se mêler des données contextuelles, W.A. Whittlesea et L.D. Williams conçoivent des tests de reconnaissance qui favorisent l'obtention de faux positifs. Le dispositif ainsi pensé, pose les deux postulats suivants. Premièrement, la manifestation de faux positifs – c'est-à-dire dans les cas où l'individu pense reconnaître ce à quoi il n'a pas été exposé –, repose sur un mécanisme de reconnaissance basée sur le seul *sentiment de familiarité*. L'exposition n'ayant pas eu lieu durant la phase de mémorisation, aucune donnée contextuelle n'étant disponible, la fausse reconnaissance à laquelle aboutit l'individu ne peut être expliquée que s'il se base sur un *sentiment de familiarité* (par ailleurs erroné). Du moins, c'est l'élaboration logique des auteurs, à partir des conclusions de G. Mandler. Deuxièmement, les faux positifs devraient également confirmer que ce mécanisme de reconnaissance, basé sur un unique *sentiment de familiarité*, s'opère non-consciemment. Sans cela, il serait difficile d'expliquer la présence de faux-positifs. Les participants devraient, en toute logique, pouvoir tempérer l'injonction du sentiment (erroné) de familiarité⁵³¹. Du moins, c'est

⁵²⁹ W.A. Whittlesea & L.D. Williams, « Why do strangers feel familiar, but friends don't ? A discrepancy-attribution account of feelings of familiarity », *Acta Psychologica*, 98, 1998, p.141-165.

⁵³⁰ On retrouve ici des éléments qui font écho au débat entre A.S. Brown et C. Moulin. Le premier défend une approche du sentiment de familiarité qui est étroitement lié au rappel et à ses données contextuelles tandis que le deuxième défend le sentiment de familiarité comme le résultat d'un processus métacognitif pour lequel un rappel explicite n'est pas nécessaire (§1.4.1.2).

⁵³¹ Si la décision de reconnaissance était consciente, le nombre de faux-positifs devraient être sensiblement réduit par le seul fait que l'individu, ne pouvant retrouver le souvenir de l'item, devrait

ainsi que les auteurs s'expliquent les fausses reconnaissances engendrées par des sentiments « erronés » de familiarité. Sur la base de ces deux postulats, les auteurs entendent vérifier l'hypothèse suivante : le *sentiment de familiarité* émergerait lorsque se constitue un écart entre une *fluidité processuelle anticipée*, et une *fluidité processuelle effective*. L'anticipation se construit à partir d'un degré de fluidité établi, en entrée, par des effets de récurrences (l'appréhension fluide d'un item suppose un savoir-faire antérieur). La *fluidité effective* intervient comme confirmation ou infirmation de la *fluidité anticipée*. Dans le cas d'une confirmation, c'est-à-dire lorsque les deux coïncident, la continuité de l'expérience en acte est maintenue. Dans le cas d'une infirmation, une surprise émerge en tant qu'incohérence dans le traitement non-conscient de l'item.

Avant de rentrer dans le détail de ces deux expérimentations, nous souhaitons souligner deux points. Premièrement, cette notion de *fluidité*, à cheval entre le cognitif et le pragmatique, peut faire écho à la notion de *résistance* sur laquelle nous nous sommes penché précédemment (§3.3.1.3). En attribuant à la *fluidité* un horizon judiciaire, on s'aperçoit que c'est la « performance » du procès qui prime sur la « justesse » de son produit (raison pour laquelle, en trompant les procès, il est possible d'induire de fausses reconnaissances). *Fluidité processuelle* et *résistance motrice* sont étroitement liées en ceci que ni l'une ni l'autre ne nécessitent de contenus explicites. Deuxièmement, on peut relever une difficulté propre à la littérature psycho-cognitive qui s'intéresse à la *familiarité*. Elle concerne le statut du « sentiment » que cette littérature associe souvent à la notion de *familiarité*. Il est souvent difficile de déterminer si le *sentiment de familiarité* y est envisagé comme un phénomène conscient (sentiment) ou non-conscient (processus). On note que le postulat initial de cette expérimentation considère une opération non-consciente, alors que l'hypothèse repose sur son émergence consciente. Nous proposons de dépasser cette difficulté descriptive en admettant que le sentiment, en général, évolue à la limite du conscient et du non-conscient. L'essentiel des résultats dont nous souhaitons tirer parti concerne plutôt l'hypothèse principale ; c'est-à-dire celle d'un prolongement ou d'une interruption de l'expérience en acte, selon le résultat comparatif d'une « attente » de *fluidité processuelle* et une *fluidité processuelle* « effective ».

Parmi les sept expériences que le protocole propose, deux d'entre elles vont particulièrement nous intéresser. Les deux expériences se recoupent dans une interruption de la continuité de l'expérience où une fluidité anticipée ne coïncide pas avec la fluidité effective. En revanche, ces deux expériences se distinguent en ceci que l'une engendre une *surprise* et l'autre un *sentiment* (supposé) *de familiarité*.

La première des expériences qui nous intéresse repose sur un jeu orthographique qui bouscule une identification lexicale. Durant la phase de test, une série d'items nouveaux sont intégrés. Certains de ces items sont des mots exposés durant la phase d'entraînement mais présentés sous une forme orthographique « irrégulière » ; c'est-à-dire, des *mots irréguliers*. Les autres items sont des *non-mots* auxquels le participant n'a pas été exposé durant la phase d'entraînement et qui sont présentés sous une forme orthographique « régulière » ; c'est-à-dire, des *non-mots réguliers*. Dans les deux cas, l'expérience débouche sur la manifestation d'une *surprise* chez les participants. Les auteurs s'expliquent cette *surprise* selon les deux raisonnements symétriques suivants.

tempérer l'injonction du sentiment de familiarité ; c'est, en somme, l'hypothèse de A.S. Brown (§1.4.1.2). Nous faisons immédiatement remarquer la fragilité de l'hypothèse selon laquelle un « sentiment » (même de familiarité) puisse naître et opérer non-consciemment. C'est précisément la nature et le rôle d'un sentiment que de naître à la conscience de l'individu.

Dans le cas des *mots irréguliers*, un traitement des stimuli en entrée, développe l'attente d'une absence d'identification lexicale en sortie. Pourtant, comme l'expérience le montre, une identification se produit et, de là, la *surprise* observée. Dans le cas des *non-mots réguliers*, un traitement des stimuli en entrée, développe l'attente d'une identification lexicale en sortie. Cependant, aucune identification ne se produit et, de là, la *surprise* observée. Positivement ou négativement, c'est l'écart entre anticipation et expérience qui engendre une *surprise* chez le participant.

Dans la deuxième des expériences qui nous intéresse, c'est le traitement de graphèmes dont la composante phonétique est facile ou difficile à prononcer qui anticipe, selon un cas ou selon l'autre, la facilité ou la difficulté à venir d'une production sémiotique. Le décalage entre anticipation et expérience est censé faire émerger un *sentiment de familiarité* chez le participant. À cette fin, trois listes de graphèmes sont présentées. La première est composée de *mots communs*, la deuxième de *non-mots faciles à prononcer*, et la troisième de *non-mots difficiles à prononcer*. Selon l'hypothèse, l'expérience composée à partir de la première et de la deuxième des listes ne devraient faire l'objet d'aucun *sentiment de familiarité*. En effet, concernant la première liste, l'attente d'une production sémiotique est satisfaite par l'identification lexicale. Concernant la deuxième liste, l'attente d'une absence de production sémiotique pertinente est satisfaite par l'absence d'identification lexicale. En revanche, dans le cas d'un *non-mot facile à prononcer*, un traitement des stimuli en entrée, développe l'attente d'une production sémiotique. L'attente est ici insatisfaite en ceci qu'aucune identification lexicale n'a lieu. Et, selon les auteurs, c'est dans ce dernier cas, dans celui qui crée un décalage entre anticipation et expérience, qu'un *sentiment de familiarité* devrait émerger.

On peut commencer par relever deux points importants. Premièrement, le protocole cherche à circonscrire l'intervalle dans lequel se produit l'orientation sémiotique d'une différence émergente. Il s'agit du moment où, en débordant les savoir-faire non-conscients de l'individu, une donnée pragmatique oriente l'attention et pénètre un champ de conscience. Deuxièmement, et c'est là l'intérêt majeur du protocole, la comparaison des deux expériences permet d'entrevoir des parcours de sens qui précèdent et conditionnent l'émergence de cette différence. La première des expériences met l'accent sur la dimension sémantique ; les régularités orthographiques comme sollicitation et activation des habitudes et automatismes cognitifs. La deuxième expérience vise davantage la dimension motrice ; les facilités de prononciation comme sollicitation et activation des habitudes et automatismes langagiers. Dans les deux cas c'est la dimension sémiotique qui, à l'issue d'une appréhension complète des graphèmes, donne le « verdict » sur le différentiel de la *fluidité processuelle anticipée* et de la *fluidité processuelle effective*. Cependant, il est clair que selon qu'on se réfère à l'une ou l'autre des expériences, l'écart entre la *fluidité processuelle anticipée* et la *fluidité processuelle effective* prend racine dans deux indicialités distinctes. La première expérience implique une *indicialité cognitive* tandis que la deuxième, sollicite une *indicialité motrice*. Nous verrons également, en guise de conclusion, qu'entre l'une et l'autre se glisse une *indicialité biographique*.

Pour préciser ces différents points, regardons les choses d'un peu plus près. La première des deux expériences repose sur deux listes de graphèmes. La première liste contient 60 *mots* à une ou deux syllabes (ex : FROG, CANCER, BOTTLE). La deuxième liste, est constituée de 60 *non-mots réguliers* (ex : CULSE, BELINT, LAFER). Durant la phase d'entraînement, les participants sont invités à, d'une part prononcer

les graphèmes à haute voix et, d'autre part, à les mémoriser pour un test de reconnaissance ultérieur. Chaque participant dispose du temps qu'il estime nécessaire à la mémorisation de chacun des items. Durant la phase de test, 40 des « vrais » *mots* sont présentés dont 20 sous une forme orthographique modifiée (ex : FROG devient PHRAWG, CANCER devient KANSAR et BOTTLE devient BAUTEL). On dira d'eux qu'il s'agit de *mots-irréguliers* et on note, bien entendu, l'homophonie. Sont ajoutés à cette liste, 20 *non-mots réguliers* exposés durant la phase d'entraînement, et 60 graphèmes non exposés (20 *vrai-mots*, 20 *non-mots réguliers*, 20 *mots irréguliers*). Durant la phase de test, on demande aux participants (i) de prononcer l'item, (ii) de procéder à une identification lexicale (iii) d'indiquer si l'item faisait partie de la liste durant la phase d'entraînement. Les mesures collectées sont celles (i) du temps de prononciation (ii) du temps nécessaire à l'identification lexicale et (iii) de la bonne ou mauvaise remémoration. Le périmètre de cette expérience est ramassé sur la dimension cognitive des performances sémiotiques anticipées et des performances sémiotiques effectives.

Dans le cas des *mots* (par exemple FROG), ce sont les habitudes et automatismes de traitement graphémique de l'individu qui viennent soutenir l'anticipation d'une performance sémiotique fluide. L'identification lexicale agit comme confirmation du bon rapport entre les *fluidités processuelles anticipées* et *effectives*. Qu'il s'agisse de vraies ou « d'accidentelles » fausses reconnaissances, la continuité de l'expérience est maintenue en ceci qu'aucune surprise n'émerge chez l'individu.

Dans le cas des *non-mots réguliers* (par exemple BELINT), les habitudes et automatismes de traitement graphémique entraînent l'anticipation d'une performance sémiotique fluide. L'absence d'identification lexicale agit comme infirmation d'un bon rapport entre les *fluidités processuelles anticipées* et *effectives*. Vraies ou fausses reconnaissances, la continuité de l'expérience est interrompue en ceci qu'une surprise se manifeste chez l'individu.

Pour ce qui est des *mots irréguliers* (par exemple PHRAWG), les choses se passent différemment. Notons qu'ils n'apparaissent, dans leur forme irrégulière, qu'au moment du test. Une « bonne » reconnaissance peut donc être effectuée, mais à la condition de déjouer le leurre orthographique et de se baser sur les correspondances phonétiques. En effet, pour les *mots irréguliers*, si la régularité orthographique des graphèmes soutient l'anticipation d'une performance cognitive fluide, elle se trouve déçue par l'absence d'identification lexicale. Mais, et c'est là un point crucial, la demande de prononciation du graphème, qui suppose et engage des habitudes et automatismes phonatoires, en redoublant un traitement graphémique déçu, fait passer d'une évaluation de l'écart entre des fluidités processuelles à une identification lexicale consciente – de principe –, et opérée à partir du phonème.

Il devient alors très difficile de déterminer comment s'articulent les différentes phases et leur incidence dans l'émergence de la *surprise* observée chez les participants. Cette *surprise* émerge-t-elle uniquement à la suite de l'identification lexicale ? S'opère-t-elle en deux temps ? Dans l'attente déçue du traitement graphémique, d'abord ? Dans la découverte sémantique révélée par le traitement phonétique, ensuite ? S'agit-il de deux *surprises* distinctes ? Enchaînées ? Redoublées ? etc. Dans tous les cas, il semble que poser des schématisations plastiques – élaborées à partir de plusieurs sources indicelles –, constitue une alternative solide aux difficultés liées à une approche computationnelle de la reconnaissance. C'est le parti que nous avons pris lors

de l'élaboration de notre modèle en fin de chapitre trois (§3.3.3). On peut cependant faire valoir que l'astuce des *mots irréguliers*, permet de dissocier l'influence d'un savoir biographique, de l'influence d'un savoir général. En effet, l'occurrence constituée par la découverte des *mots irréguliers*, au moment de la phase de test, réduit drastiquement le recours immédiat à un savoir « langagier » qui ne peut que déborder le cadre expérimental et fausser les mesures de performances d'une remémoration en laboratoire. En prenant à revers cette remarque, celle qui pointe une difficulté « expérimentale », nous verrons que nous pourrions en tirer des conclusions « expérientielles » très intéressantes.

Dans la deuxième des expériences qui nous intéresse trois listes de graphèmes sont constituées. La première liste correspond à des *mots communs* (ex : RAINBOW, TABLE, CANDLE), la deuxième donne des *non-mots faciles à prononcer* (ex : HENSION, FRAMBLE, BARDEN) et la dernière est constituée de *non-mots difficiles à prononcer* (ex : JUFICT, STOWFUS, LICTPUB). Sont présentés durant la phase de mémorisation 120 items : 40 mots communs, 40 *non-mots faciles à prononcer* et 40 *non-mots difficiles à prononcer*. Il est demandé au participant de mémoriser ces items pour une phase de reconnaissance ultérieure. Le participant passe lui-même d'un item à l'autre et définit sa propre durée d'exposition. En phase de test, seulement 20 items de chaque liste sont présentés. 20 items nouveaux viennent compléter chaque groupe avec l'espoir de pouvoir obtenir, donc, de faux positifs. Au cours de la phase de test, il est alors demandé aux participants de (i) prononcer chaque graphème à haute voix, (ii) de décider s'il s'agit d'un mot ou non et (iii) d'indiquer si l'item en question a été présenté durant la phase de mémorisation. Les données collectées sont celles (i) du temps de prononciation, (ii) de la décision quant à la nature lexicale du graphème, et (iii) de la rapidité/validité de la reconnaissance. Alors que l'expérience précédente se focalisait sur la dimension « cognitive » des performances, l'expérience ci-dessus intègre explicitement leur dimension « motrice ».

Rappelons que l'argument central de W.A. Whittlesea et L.D. Williams tient en ce que le *sentiment de familiarité* soit la conséquence d'un écart surprenant entre anticipation et expérience.

We further suggest that a feeling of familiarity is produced when there is a discrepancy between what is experienced and what is initially expected⁵³².

En suivant l'hypothèse des auteurs, on peut relever trois points qui semblent caractériser la conception de cette deuxième expérience. Premièrement, la fluidité phonatoire fonctionne comme indice d'ancienneté : *si l'amorce de ma prononciation d'un graphème est facile (ou rapide) c'est que je dois avoir déjà rencontré ce mot*. Cette remarque fait écho à nos conclusions sur les formations d'habitudes et d'automatismes par répétition (§2.3.1). Deuxièmement, cet indice d'ancienneté, basé sur une fluidité phonatoire, permet de constituer une attente quant à une performance sémiotique à venir : *si j'ai déjà rencontré ce mot – parce que je le prononce avec facilité –, je devrais donc être également capable d'en produire facilement son sens*. Et, troisièmement, on remarque que la performance quant

⁵³² W.A. Whittlesea & L.D. Williams, *op. cit.*, p.147.

à l'identification lexicale, fonctionne comme étalon : *si j'arrive à reconnaître facilement un mot (et donc produire facilement son sens) je fais correspondre mes attentes et mon expérience.*

L'ensemble de ces remarques conduit à considérer les 3 cas suivants :

- Premièrement, devrait être observé un certain nombre de cas où une *fluidité processuelle anticipée* et une *fluidité processuelle effective* coïncident. Les items constitués comme *mots* font partie de cette catégorie. La facilité avec laquelle les participants les prononcent, annonce, en amorce, une facilité avec laquelle ils pourront produire leur sens. Par ailleurs, dans le cas où anticipation et expérience concordent, aucun *sentiment de familiarité* ne devrait émerger. Lorsque je suis face un mot connu, dans une phrase ou dans un texte, je n'éprouve pas de familiarité particulière. J'accède et je produis son sens sans accorder d'attention particulière à l'occurrence.
- Deuxièmement, devrait être observé un certain nombre de cas où une « mauvaise » *fluidité processuelle anticipée* et une « mauvaise » *fluidité processuelle effective* coïncident également. Les *non-mots difficiles à prononcer* font partie de cette catégorie. La difficulté de prononciation appréhendée en amorce, annonce la difficulté à venir d'en produire un sens. Lorsque je suis face à un mot qui m'est difficile de prononcer, je peux supposer que, n'y étant pas habitué, j'aurai de relatives difficultés à en produire son sens.
- Troisièmement, devrait être observés des cas où un « écart » se constitue entre une *fluidité processuelle anticipée* et une *fluidité processuelle effective*. Les *non-mots faciles à prononcer* relèvent de cette catégorie. Lorsque je suis face à un graphème facile à prononcer, avant même d'en reconnaître sa teneur sémantique, je peux m'attendre à en produire facilement son sens. L'anticipation de cette performance sémiotique se constitue à travers un principe de répétition qui en facilite une exécution motrice ultérieure (ici, la prononciation). La tromperie repose alors sur les habitudes développées par la pratique d'une langue et l'isomorphisme entre graphème et phonème (sur laquelle cette langue s'est construite). En effet, les *non-mots faciles à prononcer* ont été élaborés selon un principe de consonnes douces et mélangées, des transitions syllabiques douces, ainsi que des combinaisons de lettres récurrentes en langue anglaise. En somme, (i) la fluidité phonatoire en amorce, vaut pour indice d'une connaissance sémantique et (ii) l'ensemble anticipe une fluidité cognitive à venir.

L'hypothèse des auteurs tient alors en ceci qu'un fort taux de *fausses reconnaissances* devrait être observé sur les *non-mots faciles à prononcer*. Le raisonnement est le suivant. Dans le cas de *fausses reconnaissances*, l'item présenté au moment du test, crée un décalage entre anticipation et expérience. Ce décalage engendre un *sentiment de familiarité*. Un *sentiment de familiarité* sur lequel se base le participant pour s'assurer qu'un ancrage passé soit corrélé à son interaction présente avec l'item. Dès lors, le participant pense reconnaître un item bien qu'on sache qu'il ne faisait partie d'aucune des listes exposées en phase d'entraînement. Les *fausses reconnaissances* sont donc induites par un *sentiment de familiarité* « erroné », qui est lui-même engendré par une manipulation expérimentale. Deux remarques peuvent être faites. Commençons par noter, une nouvelle fois, que dans le cadre de ce protocole qui s'appuie sur des reconnaissances lexicales, le statut du « *sentiment* » de *familiarité* reste très problématique. Mais notons également que dans

la conception qu'en ont les auteurs, il agit non-consciemment et assure une reconnaissance. Au-delà de l'imprécision descriptive, ce sont les mécanismes et procès qui lui sont attribués qui nous intéressent. En axant notre intérêt sur ce point, on remarque que les résultats obtenus lors de la phase de test, corroborent l'hypothèse de départ. 21% de faux positifs supplémentaires sont observés sur les *non-mots faciles à prononcer* par rapport aux mots. 28% de faux positifs supplémentaires sont constatés sur les *non-mots faciles à prononcer* par rapport aux *non-mots difficiles à prononcer*. Par ailleurs, il faut également souligner la différence entre reconnaissance et identification. Les « airs de famille » entre les occurrences passent par des gammes de manifestations qui peuvent entraîner des reconnaissances sans qu'une identification au – sens strict – soit nécessaire. En d'autres termes, il peut y avoir *reconnaissance* sans qu'il y ait *re-connaissance*. Il reste en effet difficile d'exclure le fait que les participants se « familiarisent » avec le test⁵³³. En ce sens, on peut dire que l'activité du participant se situe entre une *familiarisation* de la tâche et de ses supports, et une *familiarisation* des occurrences à l'intérieur de l'espace-support. Dès que des *familiarisations* s'emboîtent, on entre dans le domaine des adaptations stratégiques qui empêche de tester une *familiarité* irréfléchie. En somme, notre point réside en ceci que bien que des fausses reconnaissances puissent avoir lieu, elles n'évacuent pas pour autant la question du « recours au contexte », et elles ne permettent donc pas de valider expérimentalement la proposition de G. Mandler. La *familiarisation* peut engendrer des reconnaissances de manifestations bien qu'il n'y ait pas re-connaissance de contenus, c'est-à-dire d'identification.

4.2.1.2 Le quotidien expérientiel sous le cadre expérimental : motricité, affect et indicialité biographique

Ces expérimentations laissent cependant entrevoir une série de résultats empiriques qui donne raison à l'argument selon lequel la *résistance motrice* est une donnée fondamentale à l'émergence d'une signification. Expliquons-nous. Toutes ces expériences semblent régler l'appréhension d'une fluidité recognitive sur des résistances motrices. L'hypothèse de W.A. Whitlesea et L.D. Williams repose tout entière sur cet élément de base qui fait du différentiel d'une fluidité processuelle anticipée en entrée et d'une fluidité processuelle repérée en sortie, l'origine d'une émergence de la différence. N'est-ce pas en se jouant de ces résistances motrices – le leurre orthographique (orchestré par une régularité graphémique) et le leurre prononciatif (orchestré par une régularité phonatoire) –, que le protocole peut artificiellement « monter » un différentiel de fluidités processuelles capable d'engendrer une *surprise* et un *sentiment (supposé) de familiarité* ? Mais pour que l'hypothèse tienne, ne faut-il pas postuler que l'individu puisse appréhender, d'une manière ou d'une autre, consciemment ou non-consciemment, ses propres performances cognitives ? Et si ce n'est pas sur ces résistances motrices, sur quoi d'autres ? Nous proposons alors, en croisant ces données empiriques avec nos conclusions précédentes (§3.3.2.2), que ces appréhensions de fluidités processuelles s'effectuent précisément au travers de résistances motrices procurées par l'expérience.

Si le lien peut paraître évident pour les *non-mots faciles* ou *difficiles à prononcer* – puisque l'expérience repose sur la phonation –, il l'est beaucoup moins pour la première des

⁵³³ Nous avons eu l'occasion de signaler ce phénomène au travers des expérimentations de F.C. Bartlett (§3.1.2.1).

deux expériences. Pour celle-ci, tout semble se jouer sur le rapport des régularités orthographiques et des récurrences isomorphiques. Cependant, la correspondance entre graphèmes et phonèmes ne peut que passer par un repérage visuel initial. Et c'est bien par l'appareil *occulo-moteur*, que le découpage et le séquençage du graphème en unités discrètes s'effectuent. Bien qu'il soit presque caché, l'ancrage moteur est essentiel et indispensable à l'émergence de la surprise dans le cas des *mots-irréguliers*. Le point sur lequel nous souhaiterions insister veut donc que la fluidité processuelle – donnée dans son apparence cognitive par les deux expériences du protocole –, soit réglée sur un fond moteur et affectif. Premièrement, la dimension motrice concerne les résistances effectives impliquées lors de l'exécution de la tâche (la phonation, l'occulo-motricité). L'appréhension de ces résistances permet un retour évaluatif quant aux « performances » processuelles engagées (fluidité ou non-fluidité). Deuxièmement, la dimension affective se rapporte aux habitudes et automatismes sollicités à l'amorce de la tâche. Ce sont elles qui constituent « l'anticipation » des performances à venir (sur la base de répétitions incarnées (§2.3.3)). Dans le cas des protocoles étudiés, il s'agit d'habitudes et d'automatismes graphémiques, phonatoires, indexicales, et recognitifs. Mais rien n'empêche de penser que des habitudes et automatismes « moteurs », par exemple, soient sollicités et adoptent le même schéma. Dans ce cas, la fluidité processuelle d'une tâche motrice, est évaluée en fonction de la résistance motrice appréhendée lors de son exécution. Si un écart se crée entre les fluidités processuelles d'entrée et de sortie, une surprise émerge. Si aucun écart ne se crée alors la tâche s'effectue non-consciemment et préserve la continuité expérientielle.

En somme, de la même façon qu'il y a un différentiel entre *fluidité processuelle anticipée* et *fluidité processuelle effective*, il y a une *résistance motrice* relative à l'appréhension des performances de l'une par rapport à celles de l'autre. Il nous semble alors, que les résultats des expériences de W.A. Whitlesea et L.D. Williams fournissent un appui empirique solide au modèle de l'expérience en acte que nous avons proposé dans notre chapitre précédent (§3.3.3). On peut effectivement noter qu'en mettant en exergue une fluidité processuelle, ces expériences pointent directement la *fréquence de restructuration* des *parties* agglomérées lors des schématisations de notre modèle. Mais, il nous faut insister sur ceci. C'est la reconnaissance d'une dimension motrice et d'un ancrage affectif inhérent au protocole, qui permet d'établir le lien de correspondance entre le cadre de cette étude et notre modèle. Et, pour être tout à fait précis, un dernier point nécessite d'être relevé quant à l'apport affectif ci-dessus mentionné.

Si l'on regarde attentivement les deux expériences, il est possible de remarquer que le cas des *mots-irréguliers* implique une dimension biographique (ou « épisodique » selon la terminologie adoptée) beaucoup plus prégnante que ne pourrait l'être celle des *non-mots réguliers* et des *non-mots irréguliers*. L'occurrence des *mots-irréguliers*, du fait d'une constitution inhabituelle qui les empêche d'être rattachés à un savoir général, mobilise l'attention et fait saillir l'assomption du graphème. En se constituant comme un événement particulier, cette assomption engendre une expérience singulière qui marque l'histoire de l'individu. Ce point doit absolument être relevé puisque ce faisant, il serait possible de supposer que cette dimension biographique, activée et révélée par l'occurrence inhabituelle du *mot-irrégulier*, joue un rôle déterminant dans les reconnaissances effectuées dans un contexte quotidien. Ne pourrions-nous pas, finalement, supposer que l'expérimentation en question permet de constater comment l'histoire de l'individu se place non-consciemment vis-à-vis du savoir immédiat de

l'expérience en acte et d'un savoir général de la mémoire ? En étudiant minutieusement la question, il semblerait possible de dégager l'idée suivante : l'écart des fluidités processuelles interrompt moins l'expérience en acte qu'elle ne rompt la continuité biographique sous-jacente à toute expérience.

N'est-ce pas ce que produit précisément l'occurrence des *mots-irréguliers* ? Les habitudes et automatismes graphémiques ne prolongent-ils pas une continuité biographique en anticipant le sens qu'ils sont censés aider à produire ? Et l'absence d'isomorphisme ne rompt-elle pas cette continuité qu'ils avaient pourtant contribué à prolonger ? Notre réponse tient en ceci. En observant, d'une part, que l'expérience en acte peut être interrompue par une *surprise* et en observant, d'autre part, qu'une *fausse reconnaissance* peut être artificiellement engendrée par une manipulation du différentiel de fluidité processuelle à l'origine de cette *surprise*, la présence d'une *indicialité biographique* au cours de l'expérience en acte ne peut être qu'admise. S'il y a tromperie, c'est qu'il y a confiance. Et s'il y a confiance c'est qu'il y a sujet. Mais comme cette confiance opère non-consciemment et que, semble-t-il, le jeu des *résistances motrices* peut être « trompé », alors seule une *indicialité biographique* peut expliquer tout à la fois, la possibilité d'une émergence de différence, et l'existence de fausses reconnaissances. L'*indicialité biographique*, en tant qu'elle est censée maintenir une continuité non-consciente entre présent et passé, est « pratique » et « efficace » mais « incertaine » et « aveugle ». Voilà la force et la faiblesse de la *familiarité*, ce qu'elle économise à un niveau cognitif (en tant que reconnaissance), elle le risque à un niveau pragmatique et écologique (en tant que re-connaissance).

Par ailleurs, cette *indicialité biographique* est précisément ce qui accompagne le mouvement commun de l'affect et de l'environnement dans une soudure primordiale (§3.3.1.1). Et cette *indicialité biographique* est ce qu'il nous manquait pour justifier le rapport de l'*affectionnant* à l'*affecté* ; un rapport qui suppose une continuité identitaire en tant qu'affins. C'est donc au travers du soutien d'une *indicialité biographique* – inhérente au différentiel – d'une *fluidité processuelle anticipée* et d'une *fluidité processuelle effective*, qu'une *résistance « adaptative »* peut être relevée et mise en place en milieu complexe. L'adaptation est aussi un processus dont l'individu peut appréhender le niveau de performance. L'*affectionnant* a pour rôle de construire et d'anticiper une fluidité processuelle adaptative (depuis les habitudes affectives qui le constitue en tant qu'*affectionnant*) et l'*affecté* a pour fonction de constater une résistance motrice (depuis son mouvement commun à celui de l'environnement). L'*indicialité biographique* est, pour finir, ce qui permet de maintenir la continuité du rapport de l'un à l'autre.

4.2.1.3 Déplacement : fluidité processuelle et résistance adaptative, entre confiance et risque.

Le protocole de W.A. Whitlesea et L.D. Williams comporte cependant un vide expérimental qu'il s'agit de relever et à l'intérieur duquel il semble possible de faire ressortir – beaucoup plus explicitement encore – la centralité d'une « confiance » au cours de l'adaptation. En effet, aucune des expériences effectuées en laboratoire n'envisage l'anticipation d'une « mauvaise » fluidité processuelle, remise en cause par une « bonne » fluidité processuelle en cours ; c'est-à-dire une « absence » de *résistance*. Ce n'est qu'à la toute fin de leur article, que les auteurs en envisagent le cas et en signalent la difficulté de mesures expérimentales. Il nous semble pourtant que c'est en oubliant l'enracinement moteur et affectif de leur expérimentation – c'est-à-dire en

ne privilégiant qu'une lecture cognitive des phénomènes étudiés – que les auteurs peinent à entrevoir le prolongement écologique de leurs protocoles et de leurs résultats. L'expérience dans laquelle des *mots irréguliers* sont intégrés lors de la phase de reconnaissance, se rapproche pour beaucoup de ce cas de « fluidité inattendue ». On pourrait effectivement penser que l'attente d'une forte résistance, développée au moment du traitement d'un graphème non-habituel, soit contredite par la facilité d'accès à son sens. Cependant, elle implique un entrelacement des traitements orthographique et phonétique, difficilement démêlable. De plus, la *surprise* qui ressort de cette expérience s'inscrit davantage sous les traits d'une connivence du piégé et du piège (« That's cute ») que d'un sentiment susceptible d'intervenir comme soutien à la remémoration.

L'examen du cas d'« absence » de résistance est pourtant essentiel puisque dès qu'il est pris en compte, il devient possible d'appréhender un cadre écologique à partir du cadre pragmatique élaboré par ces expérimentations. Expliquons-nous. Disons que dans les deux cas d'« écart » de résistances que nous avons déjà considérés⁵³⁴ – une résistance plus importante que prévue et une résistance moins importante que prévue –, des vécus « passés » et « en cours » sont toujours impliqués. Dans ces deux cas, le différentiel repose sur un ensemble de données perceptives – mnésiques et mondaines – accessibles et pertinentes en regard de la tâche demandée. En somme, l'équation est délimitée, les variables disponibles, le calcul possible. Le fait qu'il y ait une « vraie » (au sens d'authentique) ou une « fausse » reconnaissance importe peu puisque dans ces deux cas, l'attente est construite à partir d'une manipulation des habitudes et automatismes de l'individu qui vont être sollicités. C'est précisément en provoquant l'activation de « mauvaises » habitudes, qu'une *surprise* et une *fausse reconnaissance* peuvent être produites en sortie. En revanche, dans le cas où une « absence » de résistance provoquerait une émergence de la différence (*surprise* ou *sentiment*), il nous faudrait considérer un élément supplémentaire : la *contingence*. La *contingence*, en ceci qu'elle impose une résistance consubstantielle à l'adaptation, explique du même coup qu'une *absence de résistance* puisse induire un sentiment d'incohérence expérientielle chez l'individu. L'examen du cas d'*absence de résistances* indique que les résistances appréhendées par l'individu au cours de l'expérience ne sont pas uniquement processuelles mais s'inscrivent également dans une écologie. Et, étant donné que la *contingence* ne peut se donner dans l'expérience que comme un point aveugle, aucune donnée perceptive ne peut en répondre si ce n'est en la constituant, sur la base de constats passés, comme une attente « vide ». C'est-à-dire une *attente de résistance* dont la substance ne tient qu'à son improbable *absence de résistance* à venir. La gestion du sens au cours de l'expérience prend ici un virage épistémologique important puisque cette part de l'expérience, comme elle ne peut se reposer sur des contenus déterminés, met au jour une *confiance* qui semble entrer « en jeu » bien avant qu'une *croissance* perceptive n'entre « en scène ».

Le fait est que nous avons déjà évoqué des situations dont on peut penser qu'elles s'apparentent à un constat d'*absence de résistance*. Il s'agit des expériences d'étrangeté décrites par H. Bergson et S. Freud (§1.2.2, §1.2.3).

⁵³⁴ Nous rappelons que la « fluidité » processuelle peut être rapportée à une « résistance » motrice (§4.2.1.3). En ce sens l'écart entre fluidité processuelle anticipée et fluidité processuelle effective peut être rapporté à un écart entre résistance anticipée et résistance effective.

Pour S. Freud, nous l'avons vu, le trouble peut s'expliquer à travers la formation d'un prototype expérientiel dans lequel l'expérience ne trouve pas de résistance motrice (§3.2.5.2) Tout se passe comme si S. Freud foulait le pas d'un lieu « tapissée » d'imaginaire et s'étonnait, in situ, du manque de résistance qu'il en ressortait. C'est aussi en ce sens que le « plus vrai que nature » repose sur l'expérience troublante d'une construction imaginative « confirmée » par l'expérience. L'étrangeté vient du fait que, anticipée ou non, implicitement ou explicitement, l'expérience en acte devrait révéler un minimum d'écart avec ce qu'elle peut tenir d'anticipation passée. Le point qui attire alors notre attention concerne ce en quoi on peut supposer d'incidence de « confiance » au moment où S. Freud découvre l'Acropole. Si l'on prolonge l'hypothèse d'un différentiel entre *résistance anticipée* et *résistance effective*, on dira qu'une ligne mnésique relie la découverte « littéraire » de l'Acropole – lorsque S. Freud était enfant – et la découverte « in situ » de l'Acropole au moment où il est adulte. La représentation de l'Acropole se construit depuis la découverte de son existence au cours d'un apprentissage scolaire et jusqu'au moment où il se rend effectivement à Athènes. Nul doute que tout au long de ce parcours, la représentation de ce lieu mythique ait été nourrie par la découverte progressive de son histoire comme par l'évolution de son actualité. L'argument que nous soutenons est alors le suivant. Il y a, chez S. Freud, une confiance « aveugle » en « la vérité » de l'Acropole. Et cette vérité de l'Acropole cherche à transcender une résistance motrice rendue consubstantielle à toute expérience par la prise en compte d'une *contingence* écologique. Cela pourrait s'expliquer par le fait que l'existence du lieu ait été, dans le nombre et dans le temps, massivement attestée. En somme, en prenant le dessus sur l'épistémique, l'aléthique fait croire qu'il soit possible non pas d'« anticiper » « l'imprévisible » – l'attente vide qui, une fois remplie, marque un écart entre anticipation et expérience – mais de « formuler » « l'imprédictible » – l'annulation d'une résistance qui, elle, a pour fonction de signaler une incohérence expérientielle⁵³⁵. Le sentiment d'étrangeté décrit par S. Freud ne trouve pas son origine dans l'écart entre *fluidité processuelle anticipée* et *fluidité processuelle effective*, mais dans l'absence de résistance motrice appréhendée au moment de la découverte du lieu⁵³⁶. Si la « croyance » régit la « représentation » en tendant vers l'aléthique, la « confiance » régit la « représentation de l'expérience » en tendant vers l'épistémique. Et, dans ce cas, on peut dire que la « confiance » dans la « représentation de l'expérience » alerte S. Freud d'un trop de « croyance » dans sa « représentation ». En résumé, dans le cas de S. Freud, l'absence de résistance s'incarne comme « excès de performance ». On conclura également que seule l'influence d'une *confiance* dans ses propres prestations mnésiques peut, tout à la fois, motiver cet excès et signaler son incohérence.

L'expérience d'étrangeté évoquée par H. Bergson relève de ce même pointage – par l'expérience actuelle – d'une expérience trop justement anticipée. Chez H. Bergson, l'attention dirigée sur l'énonciation en acte, fait ressortir l'absence d'écart

⁵³⁵ Le même type de phénomène se retrouve dans la visite de grandes villes très fortement médiatisées (comme New York l'est par le cinéma par exemple).

⁵³⁶ Si l'on suit C. Paolucci sur l'hypothèse de la perception comme « hallucination contrôlée », il nous semble que le cas de S. Freud pourrait en constituer un exemple en ceci qu'il semble se situer à l'extrême limite du seuil de « contrôle » (si ce dernier est envisagé sur un étalonnage de croyance) : « [...] Peirce's analysis highlights a tendency to attribute meaning according to that previous meaning which is sedimented in our habits and in our beliefs and to act according to it, regardless of whether it is actually true or not », (p.71) et « Indeed, we build a diagrammatic analogue with the very same form of the relation of the world that we expect ». (p.146). C. Paolucci, *Cognitive Semiotics Integrating Signs, Minds, Meaning and Cognition*, op. cit.

entre praxis et discours. Pour signaler sa proximité avec l'exemple précédent de S. Freud, on pourrait dire que la « représentation » anticipée de l'énoncé de H. Bergson est interrogée à partir de la « représentation de l'expérience » de son énonciation. Le point remarquable tient en ceci que, déclenchée accidentellement, cette conscientisation *d'excès de performance* n'en révèle que mieux la *confiance* en jeu lorsqu'un traitement non-conscient de la praxis discursive est sollicitée ; c'est-à-dire, à peu près chaque fois que nous prenons la parole. On peut noter que dans l'exemple du mot étrange de H. Bergson, c'est « l'efficacité sémantique » qui tient d'axe transversal et qui fonctionne comme signal *d'excès de performance*. En gardant en tête que l'aspect sémantique est ici envisagé dans une énonciation située – plutôt que dans un acte de reconnaissance comme chez W.A. Whitlesea et L.D. Williams –, on remarquera que le cas pourrait tout de même se constituer comme le dernier complément logique des expérimentations étudiées. Pour rappel, les auteurs avaient envisagé les cas suivants : (i) une « bonne » *fluidité processuelle anticipée* et une « bonne » *fluidité processuelle effective* coïncident, (ii) une « mauvaise » *fluidité processuelle anticipée* et une « mauvaise » *fluidité processuelle effective* coïncident, (iii) une « bonne » *fluidité processuelle anticipée* ne coïncide pas à la « mauvaise » *fluidité processuelle effective*. Ici, nous sommes dans le cas où, une « mauvaise » *fluidité processuelle anticipée* ne coïncide pas avec une « bonne » *fluidité effective*.

Dans la situation décrite par H. Bergson, on relèvera alors qu'il y a, a priori, trois niveaux distincts « d'efficacité ». Nous avons tout d'abord l'efficacité recognitive du mot. Cette efficacité peut être appréhendée à partir d'une agglomération de vécus similaires où le rappel du mot fut concluant par le passé et par lesquels il établit un « calibre de fluidité » (et ce indépendamment de la place, de la fonction et du poids sémantique que le mot pouvait avoir au sein des énoncés qu'il intégrait). On a ensuite, l'efficacité syntaxique du mot. Cette efficacité peut être appréhendée à partir d'une agglomération de vécus similaires où la construction syntaxique à laquelle le mot prit part fut cohérente et par lesquelles il établit un « repère structural » (et ce indépendamment des forces modales en jeu dans les discours dont il est issu). Pour finir, on a l'efficacité pragmatique. Cette efficacité peut être appréhendée à partir d'une agglomération de vécus similaires où les énoncés furent pertinents et à partir desquelles le mot établit un repère affectif (et ce indépendamment des modulations passionnelles qui ont orienté la discursivité du discours).

On remarque alors que la *confiance* accordée à l'évaluation intuitive de chacune de ces efficacités, se base sur des évaluations antérieures conscientes. La répétition de rappels concluants (repère de fluidité), de construction syntaxique (repère structural) et d'énoncés pertinents (repère affectif), permettent de faire passer sous le seuil de conscience, l'usage d'un mot au sein d'une situation énonciative.

On remarquera aussi que toutes ces évaluations reposent sur des contenus vides, c'est-à-dire des dispositifs de comparaison basés sur le déroulement de leur remplissage. C'est pour cette raison qu'une fois (re)conscientisés, H. Bergson s'étonne d'une efficacité énonciative qui transcende la pertinence sémantique. Seule l'influence d'une *confiance* dans ses propres prestations mnésiques peut expliquer tout à la fois l'usage non-conscient d'un mot au cours d'une énonciation et la pertinence sémantique de ce mot au sein d'une situation donnée comme unique par définition. En somme l'attention accidentellement dirigée sur le contenu sémantique du mot

révèle la *confiance* nécessaire à son usage non-conscient dans un milieu complexe et contingent.

La notion de *confiance* dans l'évaluation de ses propres « performances » devient alors centrale puisqu'en passant elle-même sous le seuil de conscience, elle permet de développer une économie attentionnelle. Si l'exemple de H. Bergson en fournit un exemple local (la *confiance* accordée à l'évaluation en acte de la praxis discursive), l'exemple de S. Freud permet d'en comprendre l'extension globale (la *confiance* accordée à l'évaluation en acte de l'énonciation perceptive). Local ou globale, il y a un lien très serré entre économie attentionnelle en milieu complexe et *confiance* dans ses propres performances mnésiques. Par exemple, si S. Freud et H. Bergson avaient entretenu une conversation de courtoisie alors qu'ils gravissaient ensemble un des chemins escarpés qui mène à l'Acropole, c'est la confiance que l'un et l'autre auraient accordée à leur propre praxis discursive, qui leur auraient permis de continuer la conversation tout en se concentrant sur les difficultés relatives à leur progression pédestre. Mais si l'on revient aux cas du psychanalyste et du philosophe, on remarque que cette notion de confiance dépasse la simple organisation attentionnelle. Qu'il s'agisse du cas de S. Freud ou de l'exemple de H. Bergson, cette notion de *confiance* révèle le rôle adaptatif du *sentiment d'étrangeté*. L'individu est engagé dans un environnement, et l'absence d'écart entre *résistance anticipée* et *résistance effective* signale un *excès de performances*, c'est-à-dire une incohérence expérientielle en tant que les effets de la *contingence* ne sont pas relevés et que seule la présence d'une *confiance* régissante peut en expliquer l'absence. Le *sentiment d'étrangeté* est l'incarnation de cette incohérence expérientielle.

La prise en compte de cette notion de *contingence* qui est étroitement liée à celle de *confiance*, permet alors d'aboutir à trois conclusions particulièrement importantes. Premièrement, si une part de l'expérience est livrée au hasard, tout acte de l'individu est, de principe, risqué. Deuxièmement, si la *contingence* est consubstantielle à l'expérience, toute *absence de résistance* est, de principe, exclue. Et, si tout acte est risqué et que toute absence de résistance est exclue, la *confiance* se donne comme seul élément explicatif et se constitue comme le pivot essentiel d'une sémiotique écologique. C'est du moins ce que nous avons cherché à démontrer à travers cette analyse des expérimentations de W.A. Whitlesea et L.D. Williams. Nous envisageons alors deux types de confiance dont nous allons chercher à déterminer la nature et le mode de fonctionnement dans les paragraphes qui vont suivre. D'abord, il y a la confiance que l'individu accorde à ses propres *prestations mnésiques*. La « résistance processuelle » en constitue le retour évaluatif immédiat et a pour seuil d'alerte un écart entre *résistance anticipée* et *résistance effective*. Ensuite, il y a la confiance que l'individu accorde à l'*efficacité* de ses prestations mnésiques. La « résistance adaptative » en constitue le retour évaluatif immédiat et a pour seuil d'alerte une *absence de résistance*.

On peut entrevoir le rôle du corps et de l'organisme vis-à-vis de la *confiance* accordée à ses performances puisque que c'est la vulnérabilité du premier et la fragilité du deuxième qui conditionnent l'évaluation des risques pris au sein de l'expérience. Lorsque des performances semblent dépasser des savoir-faire, une *surprise* émerge en tant qu'incohérence expérientielle et signale un *risque*.

4.2.2 Affect et confiance dans le sens orienté : les fonds charnels qualitatifs de l'expérience

4.2.2.1 Le protocole de S.D. Goldinger et W.A. Hansen

On fait asseoir sur une chaise « aménagée » des participants pour les soumettre à un test de reconnaissance classique⁵³⁷. Une série de mots, d'images et de visages leur sont exposés durant une première phase de mémorisation. On remarque que l'éventail mémoriel sollicité, couvre la mémoire sémantique (savoir général) et la mémoire épisodique (savoir spécifique). Chaque série comporte deux niveaux de difficultés mnémoniques. Des mots simples très imagés (ex : SNOWBALL), des mots complexes peu imagés (ex : MOUVEMENT), des images simples montrant des objets (ex : Rubber chicken⁵³⁸), des images complexes (ex : clip-art), des visages simples (ex : photos de célébrités), des visages complexes (ex : photo d'étudiants en médecine de différentes universités). Lors de la phase de test, des distracteurs intègrent les items présentés de telle sorte que la moitié corresponde à des items exposés et l'autre moitié à de nouveaux items. Lors de la phase de test, chaque présentation d'item (5s) est accompagnée d'un son inaudible et transmis via l'assise de la chaise. Deux hauts parleurs sont dissimulés sous l'assise et diffusent pendant 1,500ms un signal sonore à 60hz⁵³⁹. Après l'exposition aux items de la phase de test, les participants doivent indiquer s'ils pensent avoir déjà rencontré cet item dans la phase de mémorisation ou s'ils pensent qu'il est nouveau. Ils doivent ensuite indiquer leur degré de *confiance* dans leur réponse sur une échelle de 1 à 7. Les résultats montrent que :

- dans le cas de faux positifs, c'est à dire quand le participant pense reconnaître un item alors qu'il ne l'a pas étudié durant la phase de mémorisation, la diffusion du son subliminal augmente le degré de *confiance* accordé à la réponse (notons que la *confiance* est d'autant plus accrue que les items à reconnaître sont complexes) ;
- dans le cas d'une bonne reconnaissance, c'est à dire que le participant pense reconnaître un item qu'il a objectivement étudié, la diffusion du son subliminal fait douter le participant quant à la réponse qu'il donne ;
- ces effets ne sont pas observables si l'on augmente la fréquence du son de telle sorte à ce qu'il soit audible par le participant.

⁵³⁷ S.D. Goldinger & W.A. Hansen, « Remembering by the Seat of Your Pants », *Psychological Science*, 16, 2005, p. 525-529.

⁵³⁸ Jouet de plastique jaune à l'image d'une poule déplumée et faisant un bruit quand on la presse

⁵³⁹ Un protocole expérimental précède celui-ci pour déterminer la fréquence du son à diffuser : « To select an appropriate tone and amplitude, we gave 20 volunteers two staircase, forced-choice tests (Cheesman & Merikle, 1986). First, they tried to discriminate two triangle waves (60-Hz, 75-Hz); these were digitally increased and decreased in amplitude for threshold estimation. Next, they tried to determine which speaker (left or right) was transmitting the 60-Hz tone, again using the threshold-estimation procedure. In every trial, participants first indicated whether they felt anything. Regardless of that response, they next guessed whether they felt signal A or signal B, or whether the signal was coming from the right or left. We operationally defined a subliminal signal as one that led 15 participants (75%) to claim no awareness, yet evoked guessing accuracy greater than 65% (Merikle, Smilek, & Eastwood, 2001) ».

Ces résultats nous intéressent tout particulièrement puisqu'ils semblent suggérer l'incidence d'une vibration somatique non-conscientisée dans la *confiance* accordée à l'appréciation de l'ancienneté des items présentés.

Le dispositif semble précisément étudier ce que nous avons élaboré de *résonnance affective* (§3.3.1.5). C'est-à-dire ce moment où des vécus sont agglomérés sur la base d'un *rythme affectif* commun au *tracé affectif* en cours, pour projeter leurs faisceaux de probables et déployer un *couloir narratif*. Ou, autrement dit, ce moment où la mémoire corporelle élabore un réseau de *confiances* pour faire d'une puissance de probables, une préparation de l'acte.

4.2.2.2 « Soi défaillant », indice somatique d'ancienneté, et (sur) confiance dans la prestation mnésique

En regard des résultats obtenus par S.D. Goldinger et W.A. Hansen nous soutenons les points suivants. Premièrement, en étant diffusé au moment d'un rappel, le son subliminal fonctionne comme un indice somatique d'ancienneté. Deuxièmement, le rôle du corps est déterminant dans la modulation du niveau de *confiance* accordée à une *prestation mnésique*.

Les éléments qui doivent être relevés et étudiés sont les suivants. Tout d'abord, nous nous devons d'insister sur le fait que le son subliminal a manifestement une incidence pragmatique. Selon la nature de l'item auquel il s'associe – ancien, nouveau, simple, complexe –, il modalise le degré de *confiance* que l'individu accorde à son acte de remémoration. Ce qui veut dire que bien que le son ne soit pas audible, dans le cadre de la situation il n'est pas totalement « insignifiant ». Ensuite, si le son subliminal n'est pas conscientisable, il ne peut pas s'enrichir d'une dimension coenesthésique⁵⁴⁰. Là où un son audible est normalement assumé au travers de ses dimensions kinesthésiques ET coenesthésiques – respectivement sa vibration intransitive et son contact transitif – le son subliminal ne s'incarne chez l'individu qu'au travers de la première. Du fait d'une absence de conscientisation, cette « vibration » ne peut pas, de principe, être attribuée. Mais, comme elle impacte la situation de reconnaissance, on postulera qu'elle se donne – selon toute vraisemblance – dans une intéroceptivité. En adoptant un vocabulaire fontanillien, on dira alors que l'onde sonore « passe outre » l'enveloppe coenesthésique et « vibre » directement la chair kinesthésique. On peut alors relever que, (i) l'impossible attribution transitive, (ii) l'incidence pragmatique observée, et (iii) l'appréhension intéroceptive du phénomène, suggèrent très fortement que le son subliminal fonctionne comme l'indice d'une ancienneté. Aussi infime soit-elle, la vibration engendrée par le son fait « vibrer » le corps de l'intérieur. Et, en concordance avec les données perceptives de l'item nouveau, cette vibration participe à l'élaboration d'un vécu donné comme déjà « assumé ». En somme, tout se passe comme si le son subliminal, plein de sa seule dimension kinesthésique, en court-circuitant une transitivité qui lui serait imposée s'il était audible, agissait non pas comme un *tracé affectif* en cours mais comme la *trace affective* d'un vécu antérieur (§3.3.1.5). Et pourtant, en toute objectivité, aucune concordance étroite ne peut être

⁵⁴⁰ Nous savons que le champ transitif du toucher, dans sa dimension coenesthésique qui intègre tous types d'enveloppes sensibles, organise la distinction entre propre et non-propre ; c'est-à-dire attribue ce qui relève de l'intéroceptif ou de l'extéroceptif (le proprioceptif organisant l'interaction des deux). J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p.99.

établie entre le *tracé affectif* en cours (le nouvel item) et une *trace affective* antérieure (un item ancien). Nous ne pouvons que conclure que cette vibration kinesthésique tient pour rôle de ne manifester aucun contenu si ce n'est celui d'un indice d'ancienneté. Voilà comment il devient possible de tromper la mémoire du participant en activant la *confiance* qu'il accorde à sa *prestation mnésique*. Voilà comment il devient possible de révéler le rôle central du corps et de sa chair dans une activité judicative en marge d'un plan conscient. L'ensemble tient à une manipulation de l'attribution transitive de certaines données sensibles. Là où on peut penser que la chair de l'individu croit « sentir » un phénomène intéroceptif désignant un fait passé⁵⁴¹, on sait qu'il s'agit, en réalité, d'un évènement extéroceptif survenant dans le présent. On note alors que le rôle du corps, dans ce qu'il articule de coenesthésique et de kinesthésique, dans ce qu'il détermine d'intéroceptif et d'extéroceptif, est absolument décisif dans l'évaluation épistémique d'une prestation mnésique. C'est au sein de sa propre sensibilité que se détermine la « justesse » d'une reconnaissance. On retrouve ici toutes les caractéristiques du « *je sens que c'est vrai (mais je sais que c'est faux)* » qu'un *déjà-vu* fait saillir au moment de son émergence. Ce point n'est pas des moindres puisque selon le schéma conceptuel que nous avons adopté, si l'individu fait l'économie d'une reconnaissance raisonnée, c'est-à-dire une remémoration nécessairement consciente, il s'expose également à des effets illusoire dont les conséquences, en termes de risques encourus, peuvent être considérables⁵⁴².

On peut conclure par deux remarques. Premièrement, si aucune donnée mnésique ne correspond à l'item considéré, il nous faut alors admettre que seule une *confiance* dans la *prestation mnésique* du participant est susceptible d'expliquer l'erreur remémorative. Certains diront que cette erreur peut tout aussi bien s'expliquer si l'on pose qu'au cours du rappel, des contenus semblables à l'item se soient agglomérés de telle sorte que ces derniers soient plus ou moins confondus avec l'item nouveau. Dans ce cas, on miserait sur les approximations propres « aux airs de famille » (que ces derniers concernent des contenus ou des procès). Si l'hypothèse est tenable dans le cas d'items simples – dont on peut imaginer qu'ils appartiennent à un savoir général qui déborde le strict cadre de l'expérimentation (et relèvent de contenus mnésiques aux frontières poreuses (§2.5.4.1)) –, elle l'est beaucoup moins dans le cas d'items complexes dont on peut penser qu'ils appartiennent davantage à des évènements situés dans l'histoire du participant. L'idée tient en ceci que pour les items complexes, l'évènement perceptif singulier qu'a dû constituer leur découverte lors de la phase de mémorisation, ancre l'épisode dans le cadre bien précis de l'expérimentation. On se représente assez facilement comment, dans un contexte de mémorisation, des items simples tel qu'un mot comme « Snowball », une image d'objet commun ou une photographie de célébrité, marquent moins l'expérience que des items complexes comme le mot « Movement », une image de clip-art ou une photographie d'étudiants anonymes. Dans le cas des faux positifs qui impliquent ces items, lorsque le participant

⁵⁴¹ Nous insistons sur le fait que dans la large gamme des activités somatiques non conscientes qui pourraient être imputées de principe, au domaine intéroceptif, l'évènement somatique déclenché par le son subliminal est simultané à celui d'une assomption visuelle de l'item à reconnaître. Cette simultanéité est probablement ce qui permet de différencier la manifestation somatique propre au son subliminal de toutes les autres (on pense, par exemple, à l'activité des muscles lisses qui ne sont pas conscientisés et appartiennent au domaine intéroceptif).

⁵⁴² On rappelle que H. Bergson voyait dans le phénomène de *déjà-vu*, le signal d'un affaiblissement critique de l'élan vital. H. Bergson, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, op. cit., p.42.

croit reconnaître un item sous l'effet du son subliminal, il n'en est que plus convaincu parce qu'il sait qu'en tant qu'item complexe, ce dernier aurait nécessairement dû faire l'objet d'une attention particulière lors de sa phase de mémorisation. Il n'est alors plus étonnant de constater que dans le cas de faux positifs, le participant indique un niveau de *confiance* plus élevé que dans le cas d'items simples. Le participant sait – de se connaître ! – que son attention devait être plus accrue à ce moment-là ; c'est-à-dire que l'épisode de sa découverte a dû nécessairement « marquer » son « histoire ». Et s'il « reconnaît » cet item, alors c'est qu'il est certain de le « re-connaître ». La mémoire épisodique, en ceci qu'elle concerne davantage des événements que des phénomènes, leur remémoration étant plus rares et leur place dans le temps mieux déterminée, elle nous semble reproduire plus fidèlement des contenus mnésiques et donc tend à médier une *confiance* plus accrue dans ses prestations. En somme, les reproductions de la mémoire épisodique, en s'ancrant dans un savoir spécifique lié à une assomption et une adaptation consciente au moment des faits, laisse penser que l'historicité est plus sûre que les savoirs généraux du discours. La « teneur identitaire » des anciennes prises joue donc un rôle non négligeable dans la confiance qu'accorde l'individu à sa prestation mnésique actuelle. Selon le rapport identitaire par lesquels ces prises se sont constituées, – elles peuvent être marquées de précision selon qu'une *ipséité* était dominante ou être teintées de vague selon qu'une *mémeté* était prépondérante –, et, en étant « sémantiquement » ou « épisodiquement » orientées, elles paraissent plus ou moins sûres. Nous reviendrons en détail sur ce point (§4.2.3). L'expérimentation de S.D. Goldinger et W.A. Hansen, permet alors de mettre au jour une forme de gestion de cette incertitude mnésique que nous avons déjà suggérée (§2.5.2). L'argument tenait en ce que la mémoire *re-produise* plus qu'elle ne *re-présente*. Nous complétons cette proposition en précisant qu'au cours de l'expérience en acte, l'individu doit faire confiance à des reconnaissances dont il sait qu'elles ne peuvent être qu'approximatives. Et, selon que la demande concerne un savoir plutôt général ou plutôt épisodique, il aura tendance à faire davantage confiance à ses *prestations mnésiques* « *épisodiques* » (§2.5.4.1). Ce que confirme les résultats expérimentaux. Deuxièmement, en suivant l'idée évoquée précédemment où un individu « sait quelque chose, de se connaître », on commence à toucher du doigt ce que les sciences cognitives relèvent de *sentiments épistémiques*. C'est-à-dire ces sentiments émergents qui, à fleur de conscience, portent avec eux un savoir intuitif et vague mais motivent et orientent certaines décisions de l'individu. Parmi les plus connus, on peut citer le sentiment de savoir (FOK), le sentiment de familiarité (FOF), le sentiment relatif au « mot sur le bout de la langue » (TOT, pour Tip of the Tongue). S. Arango-Munoz et K. Michaelian, complètent cette liste par treize autres sentiments parmi lesquels : le sentiment de justesse, le sentiment d'avoir oublié quelque chose, etc⁵⁴³. On peut remarquer qu'il s'agit toujours ici d'une *confiance* toute intuitive dans un savoir qui se manifeste bien en amont d'un jugement réflexif et dont on peut supposer, sur la base des éléments que nous venons de soulever, qu'elle prend racine dans le corps et l'affect de l'individu.

En résumé. La vibration non-consciente, intervenant au moment d'un acte de reconnaissance, montre comment l'individu règle une *confiance* dans ses *prestations mnésiques* à partir de manifestations somatiques intéroceptives très fines. Cette expérimentation permet de mettre empiriquement au jour, l'enracinement corporel et

⁵⁴³ S. Arango-Munoz & K. Michaelian, « *Epistemic feelings, epistemic emotions: Review and introduction to the focus section* », *Philosophical Inquiries*, 2, 2014.

affectif de la mémoire dans un environnement. Bien en deçà de toute conscientisation, la mémoire et le corps travaillent déjà à l'adaptation. Et c'est à partir de ce travail qu'une qualité « charnelle » peut orienter l'émergence d'une différence et participer à la formation de *sentiments épistémiques*. Sentiments qui ont pour fonction de motiver et régler l'économie attentionnelle de l'individu, au sein de la complexité. C'est donc que s'il y a une *confiance* engagée dans la *prestation mnésique* de l'individu, il y a également une *confiance* accordée à l'*efficacité* de cette prestation. Ce point est crucial.

4.2.3 Affect et confiance dans l'assomption passée : temporalité et temporalisation au cours du processus adaptatif

4.2.3.1 « Défaut de Soi » et (sur)confiance dans la prestation mnésique :

L'émotion au secours des variations coenesthésiques et kinesthésiques

Depuis D. Savan⁵⁴⁴ et P. Basso Fossali⁵⁴⁵ réinterprétant C.S. Peirce, l'émotion est vue, par le sémioticien, comme une instance de soutien à un « défaut de sens ». Nous souhaiterions proposer que ce « défaut de sens » puisse également être corrélatif d'un « défaut de *Soi* ». Ainsi, l'émotion ne viendrait pas combler un sens « absent » mais soutenir un *Soi* « déstabilisé ». Il nous semble que c'est précisément le cas du son subliminal. En effet, dès lors qu'il outrepassa un traitement coenesthésique, le stimulus n'obtient pas d'attribution transitive et perturbe la consistance subjective que nous serions en droit d'attendre de son assomption conjointe avec l'item nouveau. En somme, le vécu formé au travers de cette expérimentation comporte un *défaut de Soi* sur la partie considérée (à tort) comme mnésique. Nous soutiendrons que l'émotion vient compenser ce *défaut de Soi* au cours de l'expérience. Nous soutiendrons également que l'expérimentation proposée par S.D. Goldinger et W.A. Hansen en fournit, indirectement, un support argumentatif probant.

Commençons par rappeler que dans un chapitre précédent (§3.3.2.1), nous avons introduit l'importance d'un bon équilibre des dimensions kinesthésiques et coenesthésiques au moment des prises perceptives. Les cas envisagés étaient ceux de l'expérience citée par A. Varela et du patient cité par M. Merleau-Ponty. En nous focalisant sur l'incidence de vécus dont le rapport de ces deux dimensions était déséquilibré au moment de la prise, nous avons pu constater une perte d'efficacité mnésique au cours de l'adaptation. Nous en avons conclu qu'au moment de l'agglomération des vécus, la dimension kinesthésique de ces vécus offrait une solidité à la *moyenne diagrammatique* tandis que leur dimension coenesthésique servait une souplesse nécessaire à un certain degré de tolérance au cours d'un déploiement temporel⁵⁴⁶. La plasticité du *couloir narratif* dépend alors, en premier lieu, d'un bon équilibre de ces deux dimensions selon un axe « solidité-souplesse ». À ce stade, l'articulation de la kinesthésie et de la coenesthésie était essentiellement étudié à travers ses répercussions motrices au cours de l'adaptation. Maintenant, il nous faut envisager ce que l'articulation de ces deux dimensions peut engendrer de « constat » ou de

⁵⁴⁴ D. Savan, « La théorie sémiotique de l'émotion selon Peirce » in, *Le temps interrompu : pathologie du deuil et de l'exil*, Paris, La pensée sauvage, 1988, p.128-145.

⁵⁴⁵ P. Basso Fossali, *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, p.31-59.

⁵⁴⁶ Les chats de Held et Hein se cognent aux obstacles (défaut kinesthésique) et le patient Schneider est privé de certaines intentions motrices (défaut coenesthésique).

« croyance » à un niveau épistémique ; c'est-à-dire à un niveau qui engage et implique une « teneur identitaire » au sein des vécus concernés.

L'expérimentation de S.D. Goldinger et W. A. Hansen a ceci de particulier qu'elle laisse entrevoir les répercussions épistémiques qu'une désolidarisation complète de la kinesthésie et de la coenesthésie d'un percept peut engendrer. En effet, nos remarques précédentes nous ont fait admettre que seule une dimension kinesthésique du stimulus pouvait justifier l'incidence pragmatique du son. De fait, en étant inaudible, le son ne peut tout simplement pas accéder à la dimension coenesthésique. Nous sommes donc en présence d'un percept tout à fait singulier. En étant privé de dimension coenesthésique, il n'est composé d'aucune trace assumptive. Plus encore, il nous était dit que si sa diffusion survient simultanément à l'assomption d'un item complexe, il participe à renforcer la confiance que l'individu accorde à – ce que l'on sait être – une fausse reconnaissance.

Si l'on veut bien admettre, d'une part, que l'ipséité est cette part du *Soi* qui manifeste la plus haute teneur subjective et que, d'autre part, l'émotion intervient lors d'un *défaut de Soi*, on peut supposer qu'aux rapports plus ou moins déséquilibrés des *Soi ipse-idem*, correspond une intervention plus ou moins marquée de l'émotion. Dès lors, et à la suite du principe de *résonnance affective* qui fonctionne par concordance rythmique (§3.3.1.5), nous posons ceci. Le vécu de l'item nouveau, dans son association avec le percept dépourvu de dimension coenesthésique, agglomère des vécus dont la *teneur identitaire* est tout aussi affaiblie en ipséité. Face à ce manque de *teneur identitaire*, face à ce *défaut de Soi*, l'émotion vient soutenir le cours des choses et nourrir de *confiance* les actes en cours. On gagne en continuité expérientielle mais on s'expose à des effets illusoires. Selon ce raisonnement, on peut soutenir que la dimension kinesthésique du vécu, en apportant un indice direct et immédiat du corps soumis aux forces en présence, se présente sous l'allure épistémique du « constat »⁵⁴⁷. Symétriquement, la dimension coenesthésique du vécu, en apportant un indice transitif et médiateur d'un sujet évoluant « à distance » du monde, se présente sous l'allure épistémique de la « croyance ». Nous dirons alors que l'absence d'une des deux dimensions provoque, un « excès de confiance ». On peut envisager les deux cas limites suivants. Pour le premier, la présence seule de la dimension kinesthésique engendre une « surconfiance » par laquelle le *constat* assourdit toute *croyance* ; c'est la volonté qui se plie au monde, la mêmété est dominante. En ce qui concerne le deuxième, la présence seule de la dimension coenesthésique entraîne une « surconfiance » par laquelle la *croyance* étouffe le *constat* ; le monde se plie à la volonté, l'ipséité est dominante.

⁵⁴⁷ Pour une approche traditionnelle nous renvoyons au Merleau-Ponty de la phénoménologie de la perception « L'expérience motrice de notre corps n'est pas un cas particulier de connaissance ; elle nous fournit une manière d'accéder au monde et à l'objet, une « praktognosie » qui doit être reconnue comme originale et peut-être comme originaire » p.175. Pour une perspective à la fois plus radicale mais, selon nous, tout autant compatible, nous renvoyons à la phénoménologie matérielle de M. Henry : « Dès que dans la donation de l'impression, l'essence de celle-ci – le pur fait d'être impressionné comme tel – se trouve dessaisie de sa fonction de donation au profit d'une conscience originaire du maintenant, c'est à dire qui donne le maintenant en lui-même, qui en est au sens husserlien la perception, ce qui est donnée de cette façon, dans son être même, « en chair et en os », se trouve précisément jeté hors de l'être, projeté dans une sorte d'irréalité principielle où ce qui fait la réalité et son poids ontologique s'est évanoui. Et ce paradoxe n'en est qu'un qu'en apparence : pour autant que la réalité réside dans le s'éprouver soi-même de la subjectivité et de la vie, dans le s'auto-impressionner de l'impression, alors c'est seulement en celui-ci et dans sa donation propre que la réalité de l'impression, que la réalité de la vie peut m'être donnée.

Une des attractions du parc du Puy du Fou⁵⁴⁸ constitue un bon exemple pour illustrer ce propos. Le visiteur effectue à pied un circuit qui fait se succéder plusieurs salles thématiques. L'attraction retrace l'expédition maritime de la Pérouse qui s'est échouée au nord de la République de Vanuatu en 1788. Arrive un moment où les visiteurs pénètrent à l'intérieur d'une reconstitution du navire et essuient une violente tempête depuis sa cale. Tout est fait pour nous donner la sensation que nous sommes en train de tanguer sur une mer déchainée. L'effet est saisissant. Mais pour le sceptique ou le curieux qui s'intéresseraient aux coulisses du spectacle, ils remarqueraient rapidement que l'ensemble tient à une organisation des indices coenesthésiques qui « étouffent » l'indicialité kinesthésique. Un premier jeu d'indices est donné par des flashes de lumière qui simulent l'orage et des écrans qui, derrière les hublots, décrivent un horizon évoluant au rythme des vagues (il monte et il descend). Mais, c'est le plafond de la salle qui, en étant monté sur des vérins pour s'incliner alternativement de gauche à droite, parfait l'illusion. On peut surprendre le « truc » en observant que les parois de part et d'autre de l'embarcation, rétrécissent et s'agrandissent ; ce qui prouve que fond et pont ne sont pas solidaires comme le sont, d'ordinares, ceux d'un navire. Mais on pourrait alors supposer que ce soit le plafond qui reste fixe et que ce soit le sol qui bouge. Là est le fait intéressant. Si le sol s'inclinait, nous devrions ressentir un changement d'équilibre dû à notre rapport gravitationnel à l'environnement. Or, si l'on cherche à interroger ce changement de rapport, il reste muet. Et, en parcourant du regard le décor, on remarque également que les angles dessinés par l'orientation du plafond et les cordes auxquelles sont suspendus certains objets, évoluent en même temps que les mouvements du navire. Les cordes et leurs objets ne sont donc pas perpendiculaires au pont mais au fond... C'est donc bien le fond du bateau qui est fixe et son pont qui bouge. Cette attraction montre finalement comment des indices coenesthésiques (les mouvements verticaux de l'horizon projetés sur les écrans ainsi que l'inclinaison alternative et corrélative du pont) peuvent « orienter » un certain rapport de « confiance » à l'expérience en cours. Mais plus que ça, on réalise que c'est l'absence de changement kinesthésique qui provoque une surconfiance dans les données coenesthésiques. Si l'on se concentre sur les indices coenesthésiques, on croit bouger, mais si l'on interroge les indices kinesthésiques ils restent « muets ». Dans un cas, c'est une perception (fictive) kinesthésique de balancement rattachée à une représentation de la navigation qui nous trompent, dans l'autre, c'est une réduction des indices coenesthésiques qui nous fait comprendre que nous sommes victimes d'une illusion. Si, par exemple, nous pénétrions un espace scénique identique à celui de l'attraction, mais sans qu'une thématique maritime ne soit présente (une salle blanche comme on peut en trouver dans les musées d'art contemporain et où les mâles, les vivres et les cordes seraient remplacés par des volumes abstraits), il y a de forte chance pour que, dans une appréciation davantage physique que thématique, une perception immédiate de la mobilité du plafond survienne et ne permette pas à l'illusion de prendre (sensation de balancement).

Mais le rapport inverse est également vrai. Admettons que je rentre dans un ascenseur pour me rendre à un rendez-vous professionnel au 10^{ème} étage d'un immeuble. Juste au moment où les portes se referment je peux apercevoir le guichet d'accueil et une jeune personne toute vêtue de bleu qui se tient assise à côté d'une plante en pot. L'ascenseur se met en marche et je dirige mon regard sur le cadran digital

⁵⁴⁸ Le Puy du Fou est un complexe de loisirs français à thématique historique situé sur la commune des Épesses en Vendée.

pour en surveiller l'affichage successif des numéros d'étages. Je sens mon corps s'alourdir sous l'effet de la poussée de l'ascenseur tandis qu'une personne se félicite du nouvel engin, beaucoup plus rapide que l'ancien. S'affiche le numéro 10 et je m'apprête à sortir. Mais là, à l'instant où les portes s'ouvrent, je tombe nez à nez avec la scène du rez-de-chaussée : le même guichet d'accueil, la même personne en bleu et la même plante en pot. Que s'est-il passé ? Si j'ai senti la montée de l'ascenseur, comment expliquer que je sois toujours au premier étage ? De toute évidence, je dois être victime d'un canular, mais il nous semble qu'il y a dans cet exemple – et dans la surprise très particulière qu'il suppose –, une absence de repères coenesthésiques qui profiterait à l'appréciation essentiellement kinesthésique de l'expérience. Il y a une « surconfiance » dans le ressenti kinesthésique du déplacement (piégé par la surprise de retrouver la même scène que l'on vient de quitter). Le même effet serait impensable si l'ascenseur était de verre puisque le point essentiel réside en ce que le ressenti de mouvement soit « aveugle ». Et, bien que l'exemple soit fictif, on imagine assez bien la scène dans le cadre d'une émission en « caméra cachée », telle qu'on pouvait en voir à la télévision française il y a un peu plus d'une dizaine d'années. La supercherie se déroulerait de la manière suivante : on transmet une invitation pour un rendez-vous au futur piégé, on reproduit à l'identique la scénographie du rez-de-chaussée et celle du 10^{ème} étage, on attend que la personne se présente et on enregistre le tout sur bande vidéo. Par ailleurs, l'exemple nous semble être une bonne piste pour effectuer une série d'expérimentations complémentaires à celle proposée par A.M. Cleary et son équipe (§1.4.1.2). Il nous semble que pourrait être pris en compte, de façon plus authentique encore⁵⁴⁹, l'incidence de la kinesthésie dans les phénomènes anticipatoires au cours de l'expérience – et, par prolongement, dans ce qu'ils peuvent provoquer de sentiment de *déjà-vu*. Par ailleurs, on peut remarquer que la deuxième scène – celle du 10^{ème} étage –, en étant identique à la première – celle du rez-de-chaussée –, doit engendrer une « absence de résistance » assez proche de celles que nous avons conceptualisées à la suite des cas de S. Freud et H. Bergson (§4.2.1.3).

Mais revenons à l'expérimentation de S.D. Goldinger et W.A. Hansen. Si on a pu relever qu'une absence totale de dimension coenesthésique sur un percept peut engendrer une fausse reconnaissance, on peut alors supposer que, dans l'expérience courante, une dimension *croyante* de la perception – intrinsèque à la coenesthésie et consubstantielle au doute – est complémentaire et indispensable à la dimension kinesthésique puisque, de leur rapport équilibré, semble dépendre la possibilité d'une perception « objectivement » « vraie » du monde. Plus simplement, on pourrait dire que la *croyance coenesthésique* est ceci qui permet la mise en place d'une suspicion épistémique de principe, nécessaire à tout soulèvement d'illusions. C'est précisément ce qui ne se passe pas dans le cas de l'expérience du son subliminal qui, en étant privé d'une dimension coenesthésique, en agglomérant des vécus appauvris en ipséité, crée un *défaut de Soi* et déclenche une émotion compensatrice dont l'effet se mesure à l'augmentation de la *confiance* accordée aux activités en cours. Dans le cas précis de l'expérimentation de S.D. Goldinger et W.A. Hansen, il s'agit d'actes de remémoration.

⁵⁴⁹ On rappelle que l'expérimentation en question plonge le participant dans un environnement fictif à travers un dispositif de réalité virtuelle.

4.2.3.2 « Amplification croyante d'un « Soi défaillant » et compensation confiante du « défaut de Soi »

Vécus ipse-idem temporels

En premier lieu, commençons par rappeler que nous envisageons un corps « vécu ». De ce fait, une mémoire qui serait corporellement et affectivement enracinée dans l'environnement ne peut qu'inclure les traces d'un *Soi* antérieur. Ceci est également conforme à la dialectique de la différence et de la répétition à partir de laquelle nous avons établi une topique *conscience/non-conscience* et un principe d'émergence de la différence (§2.3.1). En somme, rien qui ne soit notable n'échappe à une assomption consciente et, en ce sens, tout ce qui constitue la mémoire de l'individu est, jusque dans sa chair, imprégné d'identité. En second lieu, rappelons que ce *Soi* d'alors, a impacté la temporalité du segment expérientiel dans lequel il a pris part. C'est donc qu'en complément de son *rythme affectif* (§3.3.1.5), un vécu charnel comporte également son propre « tempo ». Nous nous reposerons alors sur les éléments extraits de la dialectique de la permanence et du changement pour dire que cette « impression charnelle » du temps, est corrélative d'un rapport proportionnel entre l'*ipséité* et la *mémeté* (§ 2.4). Un rapport équilibré entre un *Soi-ipse* et un *Soi-idem* tend à rapprocher le vécu temporel d'un temps intersubjectivement objectivé. Un rapport disproportionné où un *Soi-ipse* s'émanciperait totalement d'un *Soi-idem* donnerait un vécu temporel infiniment long. Et, pour finir, un rapport disproportionné où un *Soi-idem* s'émanciperait totalement d'un *Soi-ipse* donnerait un vécu temporel infiniment court⁵⁵⁰. On peut prendre par exemple le « temps long » du mélancolique pour illustrer cette approche. Le mélancolique n'est-il pas celui qui rejoue continuellement son passé ? Et, ce faisant, ne néglige-t-il pas toute valeur de changement ? Si tel est le cas, on peut relever que, l'*ipséité* prenant le dessus sur la *mémeté*, le vécu temporel du mélancolique tend à se dilater. Mais, à l'extrême opposée, il y a aussi un temps court de l'irresponsable. En oubliant ce dont il répond, ne néglige-t-il pas la valeur de permanence ? Si c'est le cas, alors la *mémeté*, en dominant l'*ipséité*, fait du vécu temporel de l'irresponsable, un temps qui se compresse continuellement.

Pour finir, si tout vécu dispose d'une temporalité relative aux *Soi ipse-idem* qui l'on constituée et que, comme nous l'avons proposé, les vécus s'agglomèrent autour des vécus en cours, alors l'émotion amplifie un déséquilibre identitaire mais le compense en renforçant la confiance dans les activités en cours de l'individu.

C'est probablement ce double visage de l'émotion (comme amplification perturbative et/ou comme soutien organisationnel) qui fait écrire à P. Basso Fossali :

L'aspect paradoxal des émotions est que, fonctionnelles pour résoudre une lacune de sens dans la trajectoire horizontale de sémantisation de l'expérience, elles finissent par se proposer

⁵⁵⁰ En bref, nous pourrions dire que nous cherchons à tirer parti de la proposition fontanilienne (Moi-chair/Soi-ipse/Soi-idem) en étendant sa syntaxe énonciative à une constitution charnelle du temps.

comme une trajectoire verticale de prégnance sémantique compétitive par rapport à la première⁵⁵¹.

Dans tous les cas, là où il y a un défaut *de Soi*, une *confiance émotionnelle* vient soutenir la gestion précarisée du sens.

Vécus ipse-idem temporels et protention émotionnée

L'incidence du son subliminal dans l'expérimentation de H.D. Goldinger et W.A. Hansen est indiscutablement observable. Cependant, sa concrétisation dans une situation naturelle est très peu probable. Il faudrait pour cela que la situation combine une attention dirigée sur un acte remémoratif et l'émission simultanée d'un son subliminal dans l'environnement. Néanmoins, les résultats qu'offre cette expérimentation, en les croisant avec les différentes conclusions auxquelles nous avons pu aboutir jusque-là, permettent d'élaborer des hypothèses intéressantes. L'une d'elles serait que certains vécus, en « accélérant » ou en « décélérant » le *couloir narratif*, puisse déphaser les temporalités protentionnelle et rétentionnelle du présent vivant. Nous reviendrons plus tard sur l'aspect comparatif des deux temporalités (§4.2.4.5). Pour l'heure, nous postulons que la principale caractéristique du *couloir narratif* est qu'il se donne dans une temporalité protentionnelle.

Précisons cette hypothèse en posant que de toute évidence, des vécus, « identitairement instables » ou « identitairement orientés » jonchent la mémoire de l'individu (ceux-là même qui peuvent s'agglomérer et constituer la *moyenne diagrammatique* pour déployer le couloir narratif). Ces vécus sont *identitairement instables* en ceci qu'ils ont été constitués via une attention « inattentive » où la qualité affaiblie de la prise perceptive, les a privés d'une assomption claire. Ils peuvent également être *identitairement orientés* s'ils ont été engendrés via une attention « distraite » où la mobilité de la prise perceptive, les a privés d'un rapport équilibré entre un *Soi* permanent (*Soi-ipse*) et un *Soi* changeant (*Soi-idem*). Nous proposons que cette *instabilité* et cette *orientation* des vécus, influent, au moment où ils s'agglomèrent en tant que *moyenne diagrammatique*, sur la constitution plastique du *couloir narratif*. Dans le premier cas il y a une *perturbation continue* de la structuration des parties. Dans le deuxième cas il y a une *accélération* ou une *décélération* de cette structuration au sein de la temporalité protentionnelle – c'est à dire celle du *couloir narratif*. À l'agglomération de vécus *identitairement instables* correspond la *perturbation*. À l'agglomération de vécus *identitairement orientés* correspond, selon que la mêmété ou l'ipséité soit dominante, l'*accélération* ou la *décélération*.

L'émergence d'une différence pourrait alors s'envisager selon l'issue comparative des temporalités relatives à la *résistance adaptative anticipée* (protentionnelle) et à la *résistance adaptative effective* (rétentionnelle). Du fait que la temporalité protentionnelle soit modulée par la nature des vécus agglomérés (instables, ou orientés), un déphasage avec la temporalité rétentionnelle s'opèrerait. Ce déphasage peut être dû à une *perturbation*, une *accélération* ou une *décélération* du rythme protentionnel. En somme, une « circularité mélodique » entre protention et rétention serait perturbée dans la constitution du présent vivant. Alors qu'il est en proie à une adaptation précarisée par

⁵⁵¹ P. Basso Fossali, *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, p.37.

un *défait de Soi*, l'affect ne véhicule plus un couplage « pragmatique » du corps à l'environnement mais fait saillir la relation émotionnelle du premier au deuxième (qui, par ailleurs, est relatif au risque encouru par l'organisme). Nous avons déjà cité un passage de N. Depraz où la phénoménologie génétique du deuxième Husserl, redéfinissant le présent vivant en termes de « tension-détente-satisfaction », était commenté dans un sens très proche de ce que nous cherchons à mettre en avant (§3.2.6). Nous complétons cette première citation par la suivante :

C'est une « protention purement émotionnelle » faite de micro-stratégies affectives qui prend la forme d'indices situés à la lisière du corps et de l'affect : crispation/flottement ou effort/relâchement⁵⁵².

Si la première citation rendait compte d'un rythme structurel, ce deuxième passage, issu d'une réflexion autour du sentiment d'imminence, semble selon nous, renvoyer à cette relation non plus simplement « affective », mais « émotionnelle » du corps à l'environnement. Les « crispation/flottement » ou « effort/relâchement » se donnent dans des tempos « émotionnels » plutôt que dans des rythmes « affectifs ».

À ce titre, la panique ne pourrait-elle pas se constituer comme exemple ? Si la précipitation consciente du temps y est manifeste et exponentielle dans une première phase, arrive un moment où la raison s'absente et relègue les « décisions » pragmatiques au corps. Dès lors, l'équilibre identitaire ne peut être que précarisé par un affaiblissement explicite du *Soi*. Ne peut-on pas envisager, dans cette phase, une *résonance affective* qui agglomérerait des vécus charnels antérieurs analogues en *instabilité identitaire* ? Et ne peut-on pas, alors, envisager une constitution en acte de vécus charnels qui, à travers une urgente nécessité de multiplication des solutions d'échappement, seraient sédimentés par une syntaxe charnelle négligeant la permanence par rapport au changement ? Ce *défait de Soi*, cette fois non plus « instable » mais « déséquilibré », ne devrait-il pas faire résonner d'autres vécus charnels analogues dans leur forme précipitée du temps ? La conséquence n'en serait-elle pas un rythme protentionnel qui s'accélère ? Le sujet se trouverait alors perdu entre l'émotion qui accélère le rythme protentionnel du couloir narratif, et un affect (affecté) qui rend compte du rythme « effectif » des actions corporelles dans la rétention. Arrive un moment où, les initiatives (trop nombreuses) et les actions (pas assez rapides) se désaccordent. La temporalité rétentionnelle ne répond plus de la temporalité protentionnelle, une circularité s'enraye, le corps se fige, la panique devient terreur⁵⁵³. Et pour ne pas laisser notre individu dans une impasse cognitive, nous dirions que le sentiment de terreur émerge comme le signal permettant la mise en place d'une stratégie de déblocage de la situation. D'une façon assez semblable, le sentiment

⁵⁵² N. Depraz, *Attention, vigilance*, Paris, PUF, 2014, p.335.

⁵⁵³ Nous notons également que la terreur pourrait être vue comme la conséquence d'un manque d'accès à sentiment de familiarité susceptible d'aider à un rephasage des temporalités et un recentrement identitaire. Nous verrons, dans le chapitre suivant (§4.2.5.1), comment le déjà-vu, dans ce qu'il présuppose d'expériences déjà-connues et de production de sentiment de familiarité, est envisagé par certaines théories psychodynamiques comme soutien à des situations anxiogènes ; si cette situation anxiogène m'est familière, alors son vécu émotionnel devrait m'être faciliter (puisque je me sais être capable de la traverser). À l'inverse la manifestation du *déjà-vu* dans la phase pré-ictale de sujets épileptiques, peut intervenir comme amplificateur de l'angoisse associée à l'imminence de la crise (constituant ainsi un renforcement au signal de danger de mort).

de savoir (FOK), vient motiver le rappel dans la situation propre au *Tip Of the Tongue* (TOT).

À partir de cette constitution affective des temporalités dans laquelle l'émotion prend – ou peut prendre – part, on peut maintenant comprendre en quoi le *défait de Soi* engendré par le stimulus de l'expérimentation de H.D. Goldinger et W.A. Hansen, agit comme « indice » dans le cas de fausses reconnaissances, et comment, dans le cas d'une reconnaissance authentique, il intervient comme « perturbation ». Dans le cas où une mémoire corporelle s'active – à juste titre –, pour rendre compte de l'ancienneté de l'item perçu, le stimulus, – manqué de subjectivité (et de cœnesthésie) – cherche, de son côté, à activer une mémoire corporelle dont la syntaxe charnelle amène une temporalité divergente par rapport à celui engagé dans le processus de reconnaissance effective. Il y a, d'un côté, une tentative soutenue de modulation émotionnelle du *couloir narratif* (conséquence du stimulus), et de l'autre, son efficacité manifeste donnée par une corrélation « vécue » entre les *résistances adaptatives anticipées* et les *résistances adaptatives effectives*. S'opère alors, dans l'intervalle protentionnel du présent vivant, et sur fond de temporalité affective, comme un « détachement » de la temporalité émotionnelle. Nous ne manquerons pas de développer cette proposition par la suite (§4.2.4.5).

4.2.3.3 Gestion émotionnelle des incertitudes mnésiques et adaptatives entre confiance sémantique et confiance biographique

Après ce détour par l'émotion qui nous a permis de mettre au jour une *confiance émotionnelle* relativement générale lors de l'adaptation, la littérature neuropsychocognitive actuelle nous invite à préciser davantage ce que pourrait être son mode de fonctionnement. Mais avant d'aller plus loin, deux difficultés d'ordre descriptif doivent être signalées. Premièrement, les articles qui traitent de la question emploient souvent le même terme pour rendre compte à la fois du processus évaluatif et du produit de son évaluation. Par exemple, on peut trouver l'acronyme *FOK* (feeling of knowing) qui qualifie aussi bien, l'évaluation présupposée amener le sentiment, que le sentiment lui-même⁵⁵⁴. Deuxièmement, la distinction entre *émotion* et *sentiment* – dans ce que cette littérature peut leur relever d'épistémique –, n'est pas tout à fait tranchée. Par exemple, les « E-feelings » (« sentiments » épistémiques) sont parfois rapportés à des phases judicatives non-conscientes. Pourtant, s'il nous est possible de concevoir

⁵⁵⁴ S. Arango-Munoz et K. Michaelian relève un même manque de précision quant à l'interprétation des processus entre eux qui débouche sur une confusion de leur produit : « There is some ambiguity in the way the FOK and the TOT are defined in the literature, with many researchers using FOK to refer to the feeling that a subject has when, after failing to retrieve an item, he nevertheless feels that it is available in memory (e.g., Hart (1965); Nelson and Narens (1990); Nelson (1999)). The problem with this approach is that it makes the FOK equivalent to the TOT, thus leading researchers to investigate both feelings by asking the subject to rate the probability that she will recognize the target word among distractors, after retrieval failure (Spehn and Reder, 2000). Reder's (1987; 1988; 1996) definition of the FOK as an experience the subject undergoes before attempting to recall information avoids this problem; the TOT is then characterized by its occurrence after a memory retrieval failure together with the feeling of immediacy of the answer (Schwartz and Metcalfe, 2011). Though it is likely that the TOT is preceded and partly constituted by the FOK (Koriat and Levy-Sadot, 2001; Mangan, 2000; Moulin and Souchay, 20xx), this approach allows us to differentiate them functionally ». S. Arango-Munoz, K. Michaelian. Epistemic feelings, epistemic emotions: Review and introduction to the focus section.

une émotion non-consciente, il nous semble en revanche que le sentiment soit nécessairement conscient⁵⁵⁵.

Nous proposons de résoudre ces deux difficultés en posant que la notion de *confiance* que nous cherchons à dégager de ce travail peut, sur la base d'un apprentissage antérieur, « motiver » et « tolérer » les différents processus en cours lors de l'adaptation. En effet, une confiance peut « motiver » (au sens de soutenir et d'engager) tout comme elle peut « tolérer » un certain écart différentiel lors de régulations. Nous avons d'un côté, un processus de motivation et de tolérance non-conscient au sein duquel, comme nous le verrons, une émotion peut intervenir et, d'autre part, nous avons un *sentiment épistémique* qui émerge sur un plan conscient, lorsque la tolérance n'est pas suffisante pour maintenir l'adaptation sous le seuil de conscience. La difficulté descriptive (évaluation-produit) se résout donc par une spécificité conceptuelle (motiver-tolérer-émerger).

À partir de là, il devient possible d'établir des liens de correspondances entre ce que nous avons élaboré de *confiance* dans les *prestations mnésiques* et de *confiance* dans *l'efficacité mnésique* (§4.2.2.2, §4.2.3.1). La *confiance* dans les *prestations mnésiques* renvoie à tout ce que la littérature neuro-psychocognitive actuelle appelle des *FOKs* (Feeling of knowing ; sentiments de « savoir »). La *confiance* dans *l'efficacité mnésique* renvoie à ce que cette même littérature appelle des *RJCs* (rétrospective confidence judgement ; confiance rétrospective dans un jugement).

Le premier point à relever est donc que la *confiance* dans la *prestation mnésique* (niveau cognitif) et la *confiance* dans *l'efficacité mnésique* (niveau pragmatique) semblent toutes deux impliquer des contenus motivationnels et une évaluation tolérante. Le deuxième point concerne le statut non-conscient d'au moins une partie de ces processus puisqu'il semble raisonnable de penser que ces confiances (motivantes et tolérantes) soient nourries par le succès répété de processus adaptatifs antérieurs. Prenons quelques exemples pour illustrer ces deux points. Premièrement, je peux dire que je me suis suffisamment souvenu de la perte d'un de mes livres préférés, pour savoir que si son titre me venait à l'esprit, je pourrais facilement me rappeler la couleur jaune orangée de sa couverture (forte confiance dans ma prestation mnésique). En revanche, si la perte concernait un ouvrage auquel je tenais peu, et si son titre venait à m'en évoquer l'épisode, je serais bien en peine de me rappeler de quoi que soit au sujet de sa couverture. La chose s'explique simplement par la rareté de remémorations auxquelles cette perte aurait pu renvoyer (faible confiance dans la prestation mnésique). À ce stade, ce qu'il faut retenir de ces deux exemples est que, (i) la fréquence de remémoration liée à l'affect fonctionne comme contenu motivationnel pour alimenter une confiance en des prestations mnésiques en cours ou à venir, (ii) cette prestation mnésique peut être maintenue sous le seuil de conscience si les contenus motivationnels sont suffisamment importants. Par exemple, et en poursuivant sur l'épisode du livre perdu, je peux prétendre que s'il m'était demandé de retrouver le nom de l'auteur dont l'un des ouvrages avait été tiré dans une couleur jaune orangé qui renvoi à son écriture solaire, il y a de fortes chances pour que je puisse trouver spontanément, et son nom, et le titre de l'ouvrage. Dans ce cas, la procédure du rappel concernant le titre, serait restée sous le seuil de conscience (tolérance), et l'on

⁵⁵⁵ On pense à la fameuse distinction de W. James qui veut que l'on soit triste parce que l'on pleure et non pas que l'on pleure parce que l'on n'est triste.

observerait que l'ensemble s'organise sous l'égide d'une confiance qui gère des processus sans accès à des contenus explicites.

Mais l'observation vaut pour des connaissances générales et, par exemple, pour une confiance qui ne concernerait pas uniquement la prestation mnésique mais également son efficacité au sein d'une demande adaptative. Admettons que l'on me demande dans quelle mesure je me sens capable d'aboutir à un résultat en additionnant 8 et 9. Face à cette demande, avant même d'effectuer l'opération d'addition, il m'est tout à fait possible de répondre que je pense obtenir un résultat conforme assez facilement. Et, en ce sens, on peut supposer que des contenus motivationnels ont dû prendre part à mon affirmation. Maintenant, si je propose mon résultat en répondant « 17 », je peux également dire que je pense avoir répondu correctement. Dans ce cas, on peut repérer que la tolérance qui m'a permis de répondre spontanément à la question, est étroitement liée à la confiance que j'accorde à l'opération qui m'a permis d'obtenir le nombre 17.

Expérimentalement, l'évaluation tolérante est déductible, via le degré de *confiance* accordé à une réponse donnée ou à un acte effectué (*RCJs*). Les contenus motivationnels sont à supposer via le degré de *confiance* accordé à une réponse sur le point d'être donnée ou à un acte sur le point d'être effectué (*FOKs*). Mais on remarque également que, l'une dans l'autre, ces deux confiances – prestation mnésique (niveau cognitif) et efficacité mnésique (niveau pragmatique) – en engagent une dernière qui opère, elle, à un niveau plus global (niveau écologique). Et, selon l'évolution de leur gestion associée, une adaptation non-consciente peut, de principe, avoir lieu, ou un *sentiment épistémique* peut émerger. On gardera cependant bien à l'esprit que l'ensemble de ces confiances peuvent, sur la base de succès adaptatifs précédents, passer l'ensemble de la procédure sous le seuil de conscience. Les répétitions de succès lors d'accommodations conscientes, sont ce qui permet la formation d'un *ethos* de l'individu. Un *ethos* dont les confiances en question, vont pouvoir se nourrir pour faciliter l'adaptation (ou fluidifier l'expérience). Prenons un dernier exemple. Lorsqu'on me demande d'additionner 8 et 9, je ne conscientise pas du tout l'opération qui consiste à obtenir le résultat en faisant $(8+8)+1=(16)+1=17$. Je suis spontanément confiant quant à ma rapidité de réponse et quant à la justesse de mon résultat. Et, il y a tout lieu de penser que cette confiance soit construite sur la base d'une décomposition répétée et efficace de l'addition demandée. En somme je suis « confiant », sans être « conscient » de la stratégie cognitive qui sous-tend cette confiance. De surcroît, cette confiance est toute mienne parce qu'elle reflète cette manière propre que j'ai de réagir (et de m'adapter) à une injonction d'addition mentale. En aboutissant au même résultat, d'autres personnes préféreront, peut-être, effectuer l'opération $8+9=(9+9)-1=(18)-1=17$.

Dans un article récent, A. Mazancieux et son équipe proposent de différencier les « recognition confidence judgements (*RCJs*) » et les « feelings of knowing (*FOKs*) » sur la base de deux aspects⁵⁵⁶.

⁵⁵⁶ A. Mazancieux, C. Dinze, C. Souchay & C. Moulin, « Metacognitive domain specificity in feeling-of-knowing but not retrospective confidence », *Neuroscience of Consciousness*, 1, 2020.

Le premier trait de différenciation concerne leur « dynamique évaluative ». Les *RCJs* sont exclusivement « rétrospectifs » et les *FOKs* sont « retro-prospectifs ». On note alors que la dynamique évaluative des *FOKs* semble s'apparenter à un processus récursif et que celle des *RCJs* semble s'organiser selon un processus circulaire. Nous proposons que la *confiance* circulaire des deuxièmes alimente la *confiance* récursive des premiers.

Le deuxième trait concerne la « substance évaluée » ; les *RCJs* sont plutôt orientés sur le contenu mnésique, tandis que les *FOKs* privilégient une indicialité mnésique. Cette indicialité mnésique peut être rapportée au « processus » ou au « contexte » de mémorisation. Par exemple, « l'association d'idées » relève du *processus* de mémorisation (pensez à la stratégie cognitive sous-jacente à l'addition mentale 8+9). La formation d'un « souvenir de l'apprentissage » d'un contenu, correspond au *contexte* de mémorisation (pensez au titre de l'ouvrage obtenu via le souvenir de la couverture jaune orangée). On peut également observer que le *contexte* de mémorisation semble impliquer une mémoire épisodique dans laquelle l'identité de l'individu (ou le *Soi*) joue un rôle déterminant. On peut également relever que le *processus* de mémorisation semble impliquer une mémoire sémantique dans laquelle l'identité de l'individu (ou le *Soi*) a beaucoup moins d'incidence.

Pour les deux types d'évaluation, l'équipe d'A. Mazancieux propose alors deux sous-catégories selon que l'évaluation s'appuie d'un savoir général ou d'un savoir biographique.

Sollicitation d'un savoir général (sémantique) :

- *sRPCJ* : « semantic retro-prospective confidence judgement »
- *sRCJ* : « semantic retrospective confidence judgement »

Sollicitation d'un savoir intime (épisodique)

- *eRPCJ* : « episodic retro-prospective confidence judgement »
- *eRCJ* : « episodic retrospective confidence judgement »

Les distinctions sont établies à partir de l'étude empirico-statistique d'un fond métacognitif commun. Ce fond métacognitif commun permettrait une activité judicative croisée au moment de tâches sollicitant plutôt la mémoire épisodique ou plutôt la mémoire sémantique.

Les liens de correspondances entre les différentes dynamiques évaluatives repérées par l'équipe de A. Mazancieux et notre modèle établi en fin de chapitre 3 (§3.3.3) peuvent être organisés sous forme de tableau, comme ci-après.

	CONFIANCE DANS	DYNAMIQUE ÉVALUATIVE	CONFIANCE FORMÉE PAR	RUPTURE	INDICIALITÉ MNÉSIQUE	GAIN
eRPCJ	Prestation mnésique (plasticité)	prospéction	puissance des parties	≠ des résistances	Contexte (affect)	Économie référentielle (gestion de l'incertitude mnésique)
		rétro-prospéction	puissance narrative			
sRPCJ		prospéction	puissance des liens	≠ des fréquences	Processus (cognition)	
		rétro-prospéction	puissance combinatoire			
eRCJ	Efficacité mnésique (adaptation)	rétrospection	Circularité mélodique	≠ des rythmes & tempos	Identité	Économie attentionnelle (gestion de l'incertitude adaptative)
sRCJ		rétrospection			Contenu	

FIG. 19 : confiances épisodique et sémantique au cours d'une adaptation.

eRPCJ (rétro-prospéctions épisodiques) :

Les « retro-prospéctions épisodiques » concernent la *confiance* accordée aux *performances mnésiques*. Comme leur nom l'indique, la dynamique évaluative des rétro-prospéctions épisodiques adopte un double mouvement. Le premier mouvement est un élan prospectif « motivé » par une *confiance* plus ou moins grande dans la *puissance des parties* (§3.3.3.1). Cette *confiance* se forme depuis celle accordée aux élaborations narratives passées qui sont contenues dans les *parties agglomérées*. Le deuxième mouvement, rétrospectif, considère une confiance dans la *puissance narrative* donnée par l'issue de la confrontation des élaborations et de l'adaptation passées. Par exemple, une situation complexe accumule beaucoup d'élaborations narratives tandis qu'une situation simple n'en compte que peu. Dans le prolongement, on peut penser qu'à un grand nombre d'élaborations narratives correspond un grand nombre d'initiatives au sein de la situation complexe. Le retour de la situation sur les initiatives engagées à la suite des élaborations narratives, permet d'apprécier la *puissance narrative* du vécu considéré. Symétriquement, une situation simple engagera peu d'élaboration et donc peu d'initiatives pour être résolue ; sa *puissance narrative* est corrélativement diminuée.

En ceci que les *parties* ainsi que la demande situationnelle qui les a agglomérées trouvent leurs racines dans une affectivité (*affectionnant-affecté*), nous pouvons avancer l'hypothèse selon laquelle la dynamique évaluative épisodique s'effectue essentiellement par des jeux de « *résistances motrices* ».

Lorsque la plasticité est rompue par un dépassement du seuil de tolérance narrative (donnée par la puissance narrative du couloir), la différence émergente se « qualifierait » au travers d'une attention dirigée sur le contexte de la scène prédictive. Nous rappelons que les expérimentations d'A. Mazencieux et son équipe montrent que l'*indicialité mnésique* – propre aux *eRPCJ* – concerne le *contexte*. Il nous semble que le *sentiment de familiarité* pourrait relever de ce type de rupture, par le fait que sont disponibles des contenus (*parties*) « performants » dans un *contexte* passé mais

inadaptés au *contexte* présent (ex : le *sentiment de familiarité* éprouvé lors d'une rencontre imprévue de son boucher à la poste).

sRPCJ (rétro-prospections sémantiques) :

Les rétro-prospections sémantiques concernent également la *confiance* accordée aux *performances mnésiques*. Elles adoptent aussi un double mouvement. Le premier mouvement est un élan prospectif « motivé » par une *confiance* plus ou moins grande dans la *puissance des liens* (§3.3.3.1). Cette *confiance* se forme depuis celle accordée à la « connectivité » des liens disposés entre certaines parties agglomérées (par exemple, ceux qui constituent des schèmes). Le deuxième mouvement, rétrospectif, considère une *confiance* dans la *puissance combinatoire* donnée par l'issue de la confrontation des schématisations et de l'adaptation passées. On peut alors parler « d'agilité » des *liens*. Par exemple, une situation qui associe 4 objets dont 2 se constituent comme une paire déjà rencontrée dans une situation antérieure, disposera d'une *puissance combinatoire* plus grande que si aucun des objets n'avait été associé dans le passé. On peut même raisonnablement proposer que la répétition de la même paire accroisse d'autant la *puissance du lien* qui unit les deux objets. Les restructurations en acte devraient donc être plus rapides et plus « agiles » ; en somme, plus performantes. Et, toute chose étant égale par ailleurs, la *puissance combinatoire* des *liens* entre les *parties*, favorise probablement d'autant les élaborations narratives.

Alors, il ne nous semble pas incorrect de dire que la dynamique évaluative sémantique s'effectue par des jeux de restructuration des *parties*. La *fréquence* (nombre de restructurations sur une durée) semble être la notion la plus pertinente en regard de cette remarque.

Lorsque la plasticité est rompue par un dépassement du seuil de tolérance combinatoire (donnée par la puissance combinatoire du couloir), la différence émergente se « qualifierait » au travers d'une attention dirigée sur la processualité liée à la scène prédicative. Il nous semble que le *sentiment d'étrangeté* qui signale un déroulement inhabituel de l'expérience, rentre typiquement dans cette catégorie. Pour rappel, nous parlions d'une *absence de résistance* en tant qu'*excès de performances* en ce qui le concerne (§4.2.1.3).

Le gain obtenu par l'intermédiaire d'une dynamique croisée des confiances rétro-prospectives biographique et sémantique, réside en ceci qu'elles permettent de gérer une *incertitude mnésique*.

eRCJ et sRCJ (jugements rétrospectifs épisodique et sémantique) :

Les rétroprospections épisodiques et sémantiques concernent la *confiance* accordée à l'*efficacité mnésique*. C'est-à-dire lorsque la prestation mnésique est confrontée à la demande situationnelle. Leur dynamique, plus simple, semble se baser essentiellement sur ce que nous avons suggéré de « circularité mélodique » entre les *rythmes* et *tempo*s (cf. supra). Mais cette circularité mélodique suppose une forme de « prospection » qui dépasse une simple « protention ». Cette forme de prospection particulière relève,

selon nous, de la prise d'initiative. Cependant, tout porte à croire que cette prise d'initiative prend sa source dans la *confiance* accordée à l'*efficacité mnésique* en ce sens qu'elle propose toujours une présence mnésique comme support à l'acte. Ce n'est donc pas directement dans cette phase adaptative dont témoigne l'*efficacité mnésique* qu'il faut chercher une confiance prospective, mais cette motivation à l'acte peut néanmoins se comprendre comme les retombées des premières confiances accordées à la *prestation mnésique*.

Dans les cas qui concernent les RCJs, et en maintenant une distinction entre *confiance épisodique* et *confiance sémantique* lors de la *prestation mnésique*, il nous semble que la différence émergente pourrait se qualifier au travers d'une attention dirigée, ou sur l'identité assumptive, ou sur le contenu à assumer. À la première nous pourrions rapporter l'exemple du *sentiment de dépersonnalisation* ; à la seconde, celui de *sentiment de déréalisation* (§1.3.2.1).

En considérant que l'émotion est une réponse – médiée par les réseaux de *confiances* – à un *défaut de Soi*, nous pourrions conclure en disant que l'émotion s'incarne alors comme un moyen de gestion de l'*imprévisibilité* et de l'*imprédictibilité* du devenir. Soit l'émotion permet une absorption de la *différence* intrinsèque à toute forme énonciative (*incertitude mnésique* et *incertitude adaptative*), soit elle fait émerger un *sentiment épistémique*. La qualification de ce sentiment émergent a cet avantage d'être spécifiable par l'articulation des *confiances* ci-dessus concernées.

On peut également rapporter que les deux types de *confiance* – *confiance* dans la *prestation mnésique* et *confiance* dans l'*efficacité mnésique* – sur le modèle de l'adaptation que nous venons de rappeler. La première de ces deux *confiances* motive les restructurations et tolère leur approximation combinatoire. La deuxième motive l'initiative et tolère des différences situationnelles pour lesquelles la contingence est donnée comme différence irréductible. Comme l'efficacité de la mémoire (et non pas sa « performance ») ne peut s'évaluer que par son insertion dans l'activité adaptative, on peut dire que l'emboîtement des deux types de confiance implique et nécessite une confiance écologique où l'*ethos* joue un rôle crucial.

4.2.4 Séquençage génétique des signatures énaactives

À présent, nous pouvons rapporter l'ensemble de nos observations sur un tableau récapitulatif. Mais, avant d'en effectuer une description détaillée, rappelons quelques éléments.

Premièrement, les *confiances* que nous considérerons sont à comprendre comme les produits d'un processus général d'apprentissage intuitif, et constant (§2.3.3). Elles répondent d'un *ethos* de l'individu ; c'est-à-dire d'un savoir en tant que l'individu « se connaît » de réagir spontanément à des situations. L'activité des *confiances* en question est donc préconsciente et ne concerne en aucun cas une volonté ou un

raisonnement délibéré. Bien que nous emploierons des tournures qui rendent compte de leur activité au sein d'une gestion de « l'incertitude », nous insistons sur le fait que, ni les *incertitudes*, ni les *confiances*, ne s'inscrivent dans une dimension pleinement consciente chez l'individu. Dans notre argumentaire, elles sont « de principe ».

Deuxièmement, bien que notre proposition trouve son origine et son inspiration dans le modèle des pratiques (§3.1.2.2), les schématisations et régulations que nous envisageons doivent être comprises non pas comme des successions de « propositions programmatiques », mais comme un ensemble constitué qui tient d'une « plasticité adaptative ». Là où le modèle des pratiques s'établit dans une circularité rétrospective, celui des adaptations s'incarne dans un double mouvement combiné de rétro-prospections et de rétro-inspections circulaires (§4.2.3.3). En somme, là où les accommodations « calculent » des interactions mondaines, les adaptations « ré-agissent » immédiatement aux sollicitations environnementales⁵⁵⁷. C'est à partir de cette distinction entre « calculs » et « ré-actions » qu'il devient possible de penser une adaptation non-consciente. Et, comme nous avons commencé à le suggérer, nous verrons qu'en dernière analyse, cette adaptation non-consciente repose sur des jeux de *confiances* et d'*indices* très subtils.

Troisièmement, ces adaptations non-conscientes ont pour but d'organiser une *économie attentionnelle* nécessaire à la gestion du sens en milieu complexe (§2.3.3.2 et §2.3.4.4). En effet, l'individu doit évoluer au travers d'une multitude de sollicitations environnementales et, en fonction de l'appréhension de leurs risques, il doit répartir la gestion de leur sens, ou sur un plan *non-conscient* (afin de soulager son attention), ou sur un plan *conscient* (pour pouvoir raisonner celles qui le nécessitent).

En guise d'introduction concernant ces parcours de sens, nous dirons alors que l'emboîtement des deux phases de *gestion de l'incertitude* – mnésique et adaptative –, qui cherchent à contourner des identifications référentielles pour monter une *économie attentionnelle*, pourrait être considéré comme un processus métacognitif incarné⁵⁵⁸. Autrement dit, il s'agirait d'évaluations charnelles qui opèrent en marge de toute réflexivité bien qu'elles soient imprégnées d'identité. C'est, du moins, ce que nous avons commencé à préparer et que nous allons chercher à démontrer. Sur la base de nos raisonnements précédents, on considèrera donc des formes d'énonciations « a-sémantisées » et non-conscientes, qui soient capables d'absorber l'*imprévisibilité* et l'*imprédictibilité* du devenir ; c'est-à-dire de dépasser les *incertitudes mnésiques* et *adaptatives* de l'expérience en acte. Ces énonciations « a-sémantisées » et non-conscientes, y parviennent en jouant des confiances formées par une confrontation de la *prestation mnésique* et de son *efficacité* dans des demandes adaptatives antérieures. La rupture de la plasticité au sein de ce dispositif de gestion non-conscient, engendre l'émergence d'une *différence* (éveil attentionnel), et constitue un *sentiment épistémique* (orientations du sens). Les parcours de sens qui les précèdent, peuvent alors être décrits à l'aide du tableau ci-après :

⁵⁵⁷ Il est possible de suppléer la ligne conceptuelle des pratiques conscientes – schématisation-régulation-accommodation – en indiquant celle des adaptations non-conscientes – motivation-tolérance-absorption.

⁵⁵⁸ Les recherches de J. Dokic et S. Arango-Munoz vont dans ce sens. J. Dokic, « Seeds of self-knowledge: noetic feelings and metacognition », in Beran, J. L. Brandl, J. Perner, & J. Proust (Eds.), *Foundations of metacognition*, p.302–321, Oxford University Press, et S. Arango-Munoz, « Two levels of metacognition », *Philosophia*, 34, 2011, p.71-82.

PHASE 1		PHASE 2		PHASE 3			PHASE 4		PHASE 5						
				GESTION DE L'INCERTITUDE MNÉSIQUE (FOKs)					GESTION DE L'INCERTITUDE ADAPTATIVE (FORs)						
TRACÉS AFFECTIFS Motif Valenc.	RÉSONANCE AFFECTIVE	CONFIANCE	CONSTITUTION DES RYTHMES	PRESTATION ÉMOTION +/-		CONFIANCE	CONSTITUTION DES TEMPOS								
PRISE PERCEPTIVE	VÉCUS CHARNELS		RÉGULATION rétro-prospective (RPCJs)	VÉCUS CHARNELS			RÉGULATION rétrospective (RCJs)								
Attention vigilante ---	Équilibrés --- [Ipsé (-) Idem]	Confiance neutre	Epk.	PARTIES	Res+	Ctx.	[Ipsé (>) Idem]	Epk.	PARTIES	Déc.	Idt.				
Res=					X	X	X			X					
Res-					Ctx.	[Idem (>) Ipsé]	Acc.			Ctu.					
Équilibrée --- [Coen. (-) Kine.]			Smk.	LIENS	Fq+	Pro.	[Idem (>) Ipsé]	Smk.	LIENS	Dil.	Cont.				
					Fq=	X	X			X	X				
					Fq-	Pro.	[Ipsé (>) Idem]			Com.	Disc.				
Attention inattentive ---	Instables --- [Ipsé (<=>) Idem]	Perte de confiance	Epk.	PARTIES											
Instable --- [Coen. (J) Kine.]					Smk.	LIENS	Fq+	Pro.	[Idem (>) Ipsé]	Smk.	LIENS	Dil.	Cont.		
							Fq=	X	X			X	X		
			Fq-	Pro.			[Ipsé (>) Idem]	Com.	Disc.						
Attention inattentive ---			Instables --- [Ipsé (<=>) Idem]	Perte de confiance	Epk.	PARTIES	Res+	Ctx.	[Ipsé (>) Idem]	Epk.	PARTIES	Déc.	Idt.		
Instable --- [Coen. (J) Kine.]							Smk.	LIENS	Res=			X	X	X	X
	Res-	Ctx.							[Idem (>) Ipsé]			Acc.	Ctu.		
Attention distracte ---	Orientés --- [Ipsé (>) Idem]	Surconfiance			Epk.	PARTIES	Res=	Qte+	[Idem (>) Ipsé]	Epk.	PARTIES	Déc.	Idt.		
Orientée --- [Kine. (>) Coene.]							Smk.	LIENS	Fq+			Pro.	[Idem (>) Ipsé]	Smk.	LIENS
			Fq=	X					X			X	X		
			Fq-	Pro.	[Ipsé (>) Idem]	Com.			Disc.						
Attention distracte ---			Orientés --- [Idem (>) Ipsé]	Epk.	PARTIES	Res+	Ctx.	[Ipsé (>) Idem]	Epk.	PARTIES	Déc.	Idt.			
						Smk.	LIENS	Res=			X	X	Smk.	LIENS	Dil.
	Res-	Ctx.						[Idem (>) Ipsé]			Acc.	Ctu.			
Fq=	Act+	[Ipsé (>) Idem]	Com.	Disc.											

FIG. 20 : séquençage génétique des signatures énaives.

4.2.4.1 Tracés affectifs et résonance affective, une « prise de confiance »

La première phase (colonne 1 du tableau) concerne l'*attentionnalité* que nous avons abordée précédemment et que nous avons substituée au principe d'*intentionnalité* (§2.3.4.4). Durant cette phase, les prises peuvent être instables si l'attention est « inattentive » ou alors orientée si l'attention est « distraite » (§4.2.2.2). Dans le cas

d'une « prise inattentive », c'est la nature qualitative de cette dernière qui sera perturbée. Dans le cas d'une « prise distraite » c'est sa nature quantitative qui sera modifiée⁵⁵⁹. On sait que les dimensions kinesthésiques et coenesthésiques, baignées d'*affect* et entraînées de *mouvements*, organisent les premiers équilibres épistémiques (§3.3.1.1). Selon que la kinesthésie ou la coenesthésie s'étiolent, le *constat* ou la *croissance* gagnera en poids (§4.2.3.1). En effet, une diminution de la dimension kinesthésique aura pour conséquence de favoriser les phénomènes illusoire en ne disposant que de la « *croissance* » *coenesthésique*. Symétriquement, une diminution de la dimension coenesthésique aura pour conséquence de contrarier les initiatives en ne disposant que du « *constat* » *kinesthésique*. La première phase et ses différentes prises peuvent être décrites comme suit.

Prise perceptive équilibrée [Coen.(=)Kine.] :

Un bon équilibre entre la dimension coenesthésique et la dimension kinesthésique neutralise la *croissance* et le *constat* propre à l'une et à l'autre. Cette neutralisation permet un déroulement fluide et une constitution sûre du *rythme du tracé affectif* (§3.3.1.4).

Prise inattentive [Coen.(↓)Kine.] :

Une prise perceptive « inattentive », concerne directement la « qualité » de la prise. C'est l'articulation des deux dimensions qui s'en trouve fragilisée et qui bouleverse la neutralisation réciproque de la *croissance coenesthésique* et du *constat kinesthésique*. L'apport épistémique est ici déstabilisé et déstabilisant.

On peut reprendre l'exemple du voyageur ferroviaire qui, en plongeant dans ses pensées à mesure que le paysage défile à sa fenêtre, c'est-à-dire en s'absentant de la situation présente, fragilise d'autant la sûreté de ses prises. Si le contrôleur qui finit par l'extirper de sa rêverie tient mordicus que cela fait déjà deux minutes qu'il attend un titre de transport, nul doute que le voyageur ait, dans un premier temps, du mal à y croire. Les regards accusateurs et les sourires amusés d'une partie des autres voyageurs l'en convaincront peut-être.

Prise distraite [Coen.(>)Kine.] et Kine.(>)Coene.] :

Une prise perceptive « distraite » concerne la « quantité » de la prise. C'est le rapport proportionnel entre les dimensions kinesthésiques et coenesthésiques qui est modifié. Un rapport donnant une coenesthésie dominante, maximise la dimension croyante de la perception et l'oriente vers une « foi sensible ». Un rapport donnant une kinesthésie dominante, minimise la dimension croyante de la perception et l'oriente vers un « constat moteur ». Cela oriente la perception vers une assurance régulatrice d'ordre strictement pragmatique. Concernant la « foi sensible » où la croissance coenesthésique est dominante, on peut rebondir sur l'exemple donné par E. Husserl au sujet du mannequin dans la vitrine⁵⁶⁰. Si, au cours d'une promenade « distraite »,

⁵⁵⁹ « De l'inattention à la distraction, on passe d'un instant ponctuel d'absence à un état de non-présence continue ». N. Depraz, *Attention, vigilance*, Paris, PUF, 2014, p.302.

⁵⁶⁰ E. Husserl, *Expérience et jugement* (1938), trad. D. Souche-Dagues, PUF, 1970, rééd. PUF, 2011, p.108.

je passe devant une vitrine et que je crois y reconnaître un homme, on peut dire que tant qu'aucun élément ne me permet de deviner le mannequin derrière ce que j'avais pris pour un homme, je suis victime d'une prise perceptive où la coenesthésie prime. En effet, alors que les éléments « de surface » peuvent être communs aux deux images (la silhouette et les vêtements) c'est l'absence de mouvement (de vie) de l'un qui va permettre de repérer l'erreur perceptive. Si l'on envisage maintenant le cas d'un « constat moteur » où seule compte la kinesthésie, on peut prendre pour exemple le cas suivant. Au cours d'une lecture « distraite », un jeune lecteur croit lire « recordage » là où est écrit « repérage ». La chose semble pouvoir s'expliquer par les correspondances phonétiques d'amorce et de fin des deux mots (« re » et « ge »). L'habitude motrice entraînée par la prononciation à haute voix, « prend le pas » sur ce qui aurait permis une suspicion de principe et une détection de l'erreur (l'incohérence sémantique du mot au sein de la phrase nécessite une légère réflexivité qui passe par la transitivité coenesthésique). Le point à relever est que sans l'intervention d'une personne tierce, le jeune lecteur « distrait » aurait poursuivi sa lecture sans noter l'erreur.

La deuxième phase (colonne 2 du tableau) concerne la constitution de la *moyenne diagrammatique*. La constitution d'un *rythme* au moment du *tracé affectif*, a pour conséquence d'amorcer une *résonance affective* (§3.3.1.5). Des vécus charnels dont les *rythmes* sont similaires au *rythme en cours* s'agglomèrent par *partie*, et forment une *moyenne diagrammatique*. De cette manière, une *teneur identitaire* – celle des vécus charnels agglomérés – peut être associée à la dimension essentiellement coene-kinesthésique des prises. Cette *teneur identitaire* tient aux proportions d'un *Soi-ipse* et d'un *Soi-idem* au moment de l'assomption du vécu aggloméré. Les différents « types » de vécus charnels, – en tant qu'agglomérats d'une deuxième phase de prise –, peuvent être décrits de la manière suivante.

Vécus charnels équilibrés [Iipse(=)Idem] :

Dans le cas d'une prise perceptive équilibrée, des vécus charnels équilibrés s'aggloméreront en conséquence. Conformément à nos remarques précédentes, les vécus charnels contiennent une *teneur identitaire*. Cette *teneur identitaire* a été sédimentée lors d'une adaptation antérieure. Dans le cas d'une prise perceptive équilibrée (vigilante) une continuité identitaire peut donc être maintenue au sein de l'expérience en acte.

Vécus charnels typés [Iipse (<>) Idem] :

En tant qu'« inattentive », la prise déjà donnée dans une faiblesse du rapport coene-kinesthésique, fait résonner des vécus charnels « typés » en tant qu'ils sont *identitairement instables*. Le manque de stabilité de ces vécus, dans leur rapport affaibli des *Soi-ipse* et *idem*, engendre une « perte de confiance » dans la *prestation mnésique* à venir. Cette *perte de confiance* peut intervenir sur l'aspect biographique des *parties* mnésiques agglomérées, ou sur l'aspect sémantique des *liens* « disponibles » et « possibles » entre les *parties* agglomérées.

Si cette *perte de confiance* concerne l'apport biographique de la *prestation mnésique* à venir, alors la *confiance* dans la *puissance des liens* prend le dessus et le *couloir narratif* se donne dans une configuration qui favorisera l'absorption de la *différence*. Le risque d'illusion et de fausses reconnaissances est ici majoré. À titre d'exemple, l'expression répandue il y a une dizaine d'années « J'hallucine ! », ne témoignait-elle pas d'un débordement de la conception sur ce qu'un sujet se sentait capable de concevoir, c'est-à-dire une perte de confiance dans le soubassement qui fonde sa propre expérience : l'indicialité biographique ? Et si l'emploi de l'expression indiquait une conscience (ou un refus) de « l'impossible », les cas pathologiques « d'hallucinations » comme la confabulation, montrent les conséquences expérientielles d'une perte sévère de la confiance biographique.

En revanche, si cette *perte de confiance* concerne l'apport sémantique de la *prestation mnésique* à venir, la *confiance* dans la *puissance des parties* prend le dessus et le *couloir narratif* se donne dans une configuration qui favorisera l'émergence de la *différence*. Les possibilités d'une gestion non-consciente du sens sont alors réduites. On peut penser aux hésitations et autres tergiversations qui ne sont que le reflet d'une situation traversée où la moindre petite différence est prise en compte. La souplesse que devrait apporter la *puissance des liens* empêche la prise de décision. La gestion du sens, en ne pouvant se reposer que sur l'aspect biographique de l'individu fait saillir le risque encouru. Il nous semble qu'il y a également là un bon exemple concernant le rôle de l'émotion dans la prise de décision ; c'est-à-dire celle qui peut permettre de « débloquer » la situation⁵⁶¹.

Vécus charnels typés [Iipse(>)Idem] ou [Idem(>)Iipse] :

Dans le cas d'une prise « distraite » où l'une ou l'autre de la *croissance coenesthésique* ou du *constat kinesthésique* prendrait le dessus, la *résonance affective* agglomère des vécus dont l'*orientation identitaire* engendre une « surconfiance » dans la *prestation mnésique* à venir.

Des vécus charnels typés en faveur d'un *Soi-ipse*, provoquent une *surconfiance* dans l'apport biographique (à venir) de la *prestation mnésique* (puissance des parties).

Des vécus charnels typés en faveur d'un *Soi-idem* provoquent une *surconfiance* dans l'apport sémantique (à venir) de la *prestation mnésique* (puissance des liens).

Issue des prises (phase 1 et 2) :

À ce stade, c'est-à-dire en sortie de prises et en entrée de gestion de l'*incertitude mnésique*, nous avons une première incidence de *confiance*. Une prise « inattentive » entraîne une *perte de confiance* dans les prestations épisodiques [Epk.] et sémantiques [Smk.] amorcées par la *résonance affective* (puissance des *liens* et *parties* constituée

⁵⁶¹ À ce titre on peut renvoyer à A.R. Damasio qui, à contre-courant d'une tradition philosophique occidentale donnant la « bonne » décision comme le produit d'un acte raisonné lavé de toute dimension affective, propose de faire de l'émotion le socle même de la prise de décision. A.R. Damasio, *L'erreur de Descartes*, Grosset/Putman Books, 1994, trad. M. Blanc, Paris, Odile Jacob, 2021.

en *moyenne diagrammatique*). Une prise « distraite » entraîne, quant à elle, une *surconfiance* dans ces mêmes prestations mnésiques et selon le même procédé d'amorçage.

Les *pertes de confiance*, selon qu'elles concernent l'aspect sémantique [Smk.] ou l'aspect épisodique [Epk.], engendrent une absence « d'évaluation » sur les *parties* ou sur les *liens*, mais jamais les deux. Ces absences d'évaluation sont représentées par les grandes zones grisées du tableau. Nous verrons au travers d'exemples, comment cette assertion se justifie (§4.2.5.3).

Les *surconfiances*, selon qu'elles concernent l'aspect sémantique ou l'aspect biographique, engendrent une absence de « régulation » (et non d'évaluation comme pour les *pertes de confiance*) sur les *parties* ou sur les *liens*. Ces absences de régulation sont représentées par les petites zones grisées du tableau. Nous verrons également comment cela peut être justifié au travers d'exemples (§4.2.5.4).

4.2.4.2 Rythmes du couloir narratif et gestion de l'incertitude mnésique

La troisième phase concerne la régulation rétro-prospective du *couloir narratif*. On rappelle que cette régulation s'effectue selon un double mouvement prospectif et rétrospectif (§4.2.3.3). La *moyenne diagrammatique*, constituée de *parties* et de *liens*, mais également de leurs faisceaux respectifs en tant qu'ils appartiennent à d'anciens récits (élaborations narratives) et d'anciens schèmes (connectivité), déploient le *couloir narratif*. En somme, si l'agglomération des vécus concernait une *confiance* dans les *puissances des parties* et des *liens*, leurs faisceaux est ce qui permet de former une *confiance* dans leur *puissance narrative (partie)* et *combinatoire (liens)*.

Confiance épisodique [Epk.] :

La *confiance* dans la prestation épisodique de la mémoire se régule selon un principe de « résistance ». Les *parties* agglomérées et modulées par le degré de *confiance* accordé à la *prestation mnésique* (confiance neutre, perte de confiance, surconfiance), permet d'anticiper une *résistance* à venir ; c'est la prestation prospective de la *confiance* accordée à la *puissance narrative* des *parties*. La prestation rétrospective de la régulation s'effectue sur le différentiel entre *résistance anticipée* et *résistance effective*. Les résistances peuvent être concordantes [Res=], ou bien discordantes selon que la *résistance effective* est plus forte [Res+] ou plus faible [Res-] que prévue.

Confiance sémantique [Smk.] :

La *confiance* dans la prestation sémantique de la mémoire se régule selon un principe « d'agilité ». Les liens déjà « disponibles » (schèmes) ou simplement « possibles » (combinaisons), en étant modulés par le degré de *confiance* accordé à la *prestation mnésique* (confiance neutre, perte de confiance, surconfiance), permet d'anticiper une *agilité* des liens en termes de « fréquence » de *restructuration* ; c'est la prestation prospective de la confiance accordée à la *puissance combinatoire* des *liens*. La prestation rétrospective de la régulation s'effectue sur le différentiel entre *fréquence des restructurations anticipées* et *fréquence des restructurations effectives* (§4.2.1.3). Les fréquences peuvent être

concordantes [Fq=], ou discordante selon que la fréquence des restructurations est plus haute [Fq+] ou plus basse [Fq-] que prévue.

Issue de la gestion de l'incertitude mnésique (phase 3) :

L'absence d'écart (résistances ou fréquences) reporte le degré de *confiance*, obtenu en sortie de prises, sur l'entrée de la gestion de *l'incertitude adaptative* (phase 4).

La présence d'un écart (résistances ou fréquences), entraîne une *perte de confiance* dans la *prestation mnésique* effectuée.

Résistances et *fréquences*, dans leur double fonction de motivation (prospection) et tolérance (rétrospection) constituent le *rythme* du *couloir narratif*. On insiste sur l'importance d'une distinction du *rythme* du *couloir narratif* et de celui formé par le *tracé affectif* en cours. Le *rythme* du dernier correspond à un *rythme affectif* au plus près d'un corps soudé à son environnement (§3.3.1.1) et, en ce sens on peut dire qu'il est rétentionnel. Le *rythme* du *couloir narratif* est, quant à lui, produit par la *résistance des parties* et l'*agilité des liens* agglomérés. La *résistance des parties* vaut pour repère morphologique. L'*agilité des liens* vaut pour intervalle des répétitions (et se donne comme *fréquence*). L'association de repères morphologiques et d'intervalles de répétition donne un *rythme* : le *rythme du couloir narratif*. Ce rythme est protentionnel puisqu'il prolonge le rythme du *tracé affectif* au sein du couloir narratif en cherchant à anticiper l'imminent.

À l'issue de la gestion de *l'incertitude mnésique*, la rythmique rétentionnelle du *tracé affectif* et la rythmique protentionnelle du *couloir narratif* sont corrélatives (bien qu'elles ne soient pas équivalentes). C'est sur l'aspect identitaire que se joue la suite.

4.2.4.3 Prestation émotionnelle et régulation des états de confiance

L'émotion intervient à l'issue de la phase 3, c'est-à-dire dans le cas où une *perte de confiance* dans la prestation mnésique effectuée se traduit par un *défaut de Soi* en acte (§0). En effet, en ce sens que la situation se donne dans un écart trop prononcé par rapport aux anticipations – *résistances des parties* ou *agilité des liens* –, on pourrait dire que, pour l'individu, c'est la *confiance* dans son propre « savoir-faire » mnésique qui est remis en question par la situation. Notons que cet écart peut se révéler négativement (*prestation mnésique* « trop peu » efficace) et positivement (*prestation mnésique* « trop » efficace (§4.2.1.3)). C'est à ce moment précis que l'émotion vient contrebalancer cette perte de confiance et tenter de préserver une continuité de l'expérience.

A l'issue de la gestion de *l'incertitude mnésique*, un écart sur le différentiel des *résistances* peut ressortir. Dans ce cas, l'émotion intervient pour « rehausser » ou « tempérer » la confiance épisodique.

« Rehausser » la confiance épisodique [Ipsé(>)Idem] :

Si la *résistance* est plus forte que prévue [Res +], cela indique que le couloir narratif est déployé depuis une *moyenne diagrammatique* qui ne comporte pas suffisamment de *parties*. Dans ce cas, la *prestation émotionnelle* revient à rassembler de nouveaux vécus charnels typés en faveur d'une ipséité dominante ; c'est-à-dire dans une configuration

qui privilégie les *parties* (permanence de l'histoire du sujet) plutôt que les *liens* (changement et conjectures). La *confiance épisodique* est ainsi *rehaussée*.

« *Tempérer* » la *confiance épisodique* [*Idem*(>)*Ipsé*] :

Si la *résistance* est moins forte que prévue [Res -], cela veut dire que le couloir narratif est déployé depuis une *moyenne diagrammatique* qui comporte un trop grand nombre de *parties*. Dans ce cas, la *prestation émotionnelle* rassemble des vécus charnels typés en faveur d'une mêmété dominante qui « tempère » la *confiance épisodique* en réinvestissant de l'indétermination (en valorisant les liens possibles entre les parties, par exemple). Cette configuration privilégie alors plutôt les liens et le changement.

À l'issue de la gestion de l'*incertitude mnésique*, un écart sur le différentiel des *fréquences* peut ressortir. Dans ce cas, l'émotion intervient pour « exciter » ou « calmer » la *confiance épisodique*.

« *Exciter* » la *confiance sémantique* [*Idem*(>)*Ipsé*] :

Si la *fréquence* des restructurations est plus élevée que prévue [Fq.(+)], c'est à dire que l'*agilité des liens* est trop faible, alors la *prestation émotionnelle* rassemble des vécus charnels typés en faveur d'une mêmété dominante. La mêmété favorisant le changement et les *liens*, elle vient en soutien d'une perte de *confiance sémantique*.

« *Calmer* » la *confiance sémantique* [*Ipsé*(>)*Idem*] :

Si la *fréquence* des restructurations est moins élevée que prévue [Fq. (-)], c'est à dire que l'*agilité des liens* est trop forte, alors la *prestation émotionnelle* rassemble des vécus charnels typés en faveur d'une ipséité dominante. La valorisation de la permanence, à travers une ipséité dominante « calme » la connectivité entre *parties*.

4.2.4.4 Tempo et gestion de l'incertitude adaptative

À ce stade, l'émotion intervient donc pour *rehausser-tempérer* une *confiance épisodique* ou pour *exciter-calmer* une *confiance sémantique*.

Cette intervention de l'*émotion* a pour principal répercussion de constituer un *tempo* au sein du présent vivant, et plus précisément encore, au sein de l'intervalle protentionnel. Le *tempo* est une intensité qui peut être rattachée au *risque*, là où le *rythme* est une étendue essentiellement liée aux *forces* en présence. Si le rapport de l'*affecté* à l'*affectonnant* permet de faire ressortir des *irrégularités naturelles* susceptibles de former le *rythme* du *tracé affectif* en cours (§3.3.1.3), l'*émotion* se charge du *tempo*. Le *rythme* concerne plutôt la gestion de l'*incertitude mnésique* alors que le *tempo* concerne plutôt la gestion de l'*incertitude adaptative* (là où le risque est « concret »). Conformément à nos remarques précédentes concernant la temporalité protentionnelle, la *prestation*

émotionnelle intervient donc en amont de la phase de gestion de l'*incertitude adaptative*. Elle insère dans la *moyenne diagrammatique* de nouveaux vécus charnels « cadencés » qui modulent la plasticité du *couloir narratif* en agissant sur deux variables ; « l'accélération » ou la « décélération » du *rythme*, et la « dilatation » ou la « compression » de l'*intervalle rythmique* qui sépare les répétitions morphologiques (fig. 21 ci-dessous). Dans les deux cas un *tempo* s'adosse au *rythme* dans la temporalité rétentionnelle mais, sa constitution s'opère par deux voies distinctes. L'une se fait sur le *rythme* lui-même et l'autre sur l'*intervalle* qui le constitue comme *rythme*. Nous verrons par la suite que cette distinction permet d'affiner l'orientation intuitive de l'attention, au moment de l'émergence d'un *sentiment épistémique* (§ 4.2.5.4, 4.2.5.5).

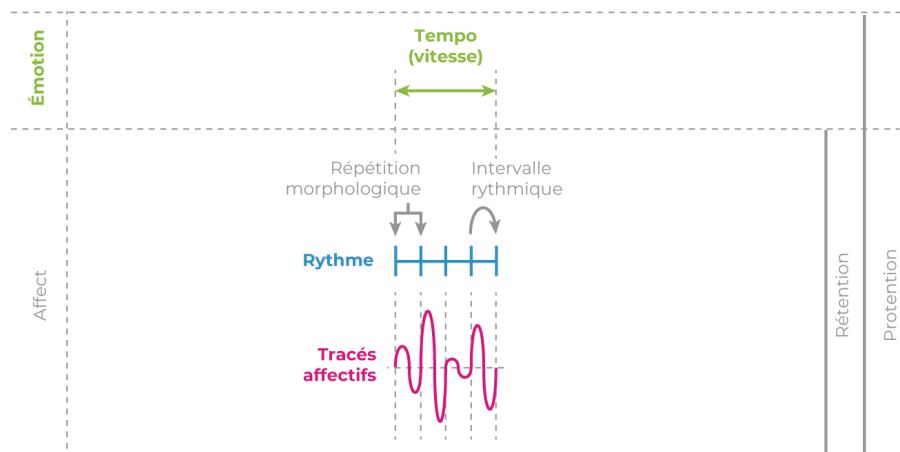


FIG. 21 : Constitution de la temporalité protentionnelle émotionnelle.

La dynamique simplement circulaire de la gestion de l'*incertitude adaptative*, entraîne alors une évaluation sur ces deux variables (*rythme* et *tempo*). Cette évaluation a pour fonction essentielle de signaler un déphasage entre la temporalité rétentionnelle et la temporalité protentionnelle. Moyen par lequel, comme nous le verrons, un *sentiment épistémique* peut émerger et questionner l'expérience en cours.

Accélération-décélération du rythme protentionnel [(Acc.)-(Déc.)] :

Si la *prestation émotionnelle* a recours à des vécus charnels « cadencés », donnés dans une ipséité dominante pour *rehausser* la confiance épisodique, alors le rythme protentionnel est décéléré [Dec.]. On peut soutenir en effet que l'ipséité se donne par « l'horizon » permanent, là où la mêmété se donne par le « point » changeant. Dans le cas d'une ipséité dominante, le rythme est bien « décéléré ».

Si la *prestation émotionnelle* fait appel à des vécus charnels « cadencés », où la mêmété est dominante pour *tempérer* la confiance épisodique, alors le rythme protentionnel est accéléré [Acc.].

En regard de nos remarques sur le tableau précédent, celles qui concernaient la dynamique des gestions des *incertitudes mnésiques* et *adaptatives* (§4.2.3.3, fig.19), nous

dirons qu'une *décélération* pointe un problème sur l'identité (Id.) et qu'une *accélération* pointe un problème sur le contenu (Ctu.). Nous verrons ultérieurement comment l'hypothèse se confirme à travers le *sentiment de dépersonnalisation* et le *sentiment de déréalisation* (§4.2.5.3).

Compression-dilatation de l'intervalle rythmique protentionnel [(Com.)-(Dil.)] :

Si la *prestation émotionnelle* a recours à des vécus charnels « cadencés », en faveur d'une mêmété dominante pour *exciter* la confiance sémantique, alors les intervalles de répétition sont dilatés. Une répétition morphologique est plus difficile à trouver puisque la mêmété favorise le changement.

Si la *prestation émotionnelle* rassemble des vécus charnels typés « cadencés », en faveur d'une ipséité dominante pour *calmer* la confiance sémantique, alors les intervalles de répétition sont compressés. Une différence morphologique est plus difficile à repérer puisque l'ipséité favorise la permanence.

On finira en précisant que la dilatation de l'intervalle rythmique, pointe un problème de continuité de l'expérience [Cont.] ; le changement y est perpétuel. La compression de l'intervalle rythmique pointe un problème de discontinuité de l'expérience [Disc.] ; la répétition y est permanente.

4.2.4.5 Circularité mélodique des temporalités rétentionnelles et protentionnelles

Comme la *prestation émotionnelle* intervient uniquement sur la temporalité protentionnelle, on dira qu'à toute intervention émotionnelle correspond un déphasage de la *circularité mélodique* des temporalités rétentionnelles et protentionnelles.

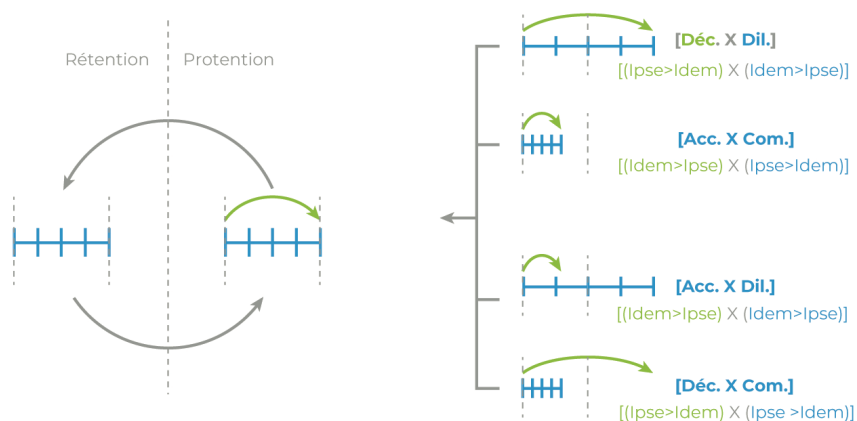


FIG. 22 : circularité mélodique et déphasage du présent vivant.

Le *rythme* du *couloir narratif* est constitué, dans la protention, par (i) des répétitions morphologiques (barres verticales bleues) et (ii) l'intervalle de ces répétitions

(espacement entre les barres verticales bleues). Lorsqu'il y a une concordance des rythmiques rétentionnelles et protentionnelles, la *circularité mélodique* est préservée et la *différence* est maintenue sous le seuil de conscience. Dans le cas où une *prestation émotionnelle* prendrait part à la situation, la *circularité mélodique* serait rompue par une modulation du rythme protentionnel, et un *sentiment épistémique* émergerait de manière plus ou moins saillante.

Tension des rapports émotionnels et affectifs :

Nous prenons un peu d'avance en signalant que la temporalité protentionnelle peut conjuguer des rapports « inverse » ou « converse » entre *accélération-décélération* du *rythme* et *compression-dilatation* de l'*intervalle rythmique*. Dans une conjugaison *converse*, l'*intervalle rythmique* se comprime alors que le *rythme* s'accélère. Symétriquement, l'*intervalle rythmique* se dilate à mesure que le *rythme* décélère.

Cependant, des cas viendront mettre en évidence que ce rapport peut également être *inverse* (§4.2.5.4). L'*émotion*, en tant que détachée de toute logique, peut très bien chercher à accélérer le *rythme*, alors que le rapport *affectionnant-affecté* le maintient depuis une étroite relation avec l'entour. Pour illustrer ce propos, nous avons pris le cas de la panique qui fige l'individu lorsque le nombre croissant d'initiatives finit par déborder la vitesse d'exécution possible des actions (§0).

Mais si le rapport de l'affect et de l'émotion semble s'organiser autour d'un ordre essentiellement pragmatique, il nous semble qu'une dimension passionnelle pourrait également s'y ajouter. On peut même penser que les passions, médiées par l'*affectionnant*, en modulant le nombre d'initiatives et en constituant un *rythme* spécifique et plus ou moins propre à une manière d'être de l'individu, soit mis en porte-à-faux avec une *émotion* qui cherche à *accélérer* ou à *décélérer* le *rythme* du *couloir narratif*.

Prenons par exemple le mélancolique. Ce dernier rejoue constamment son passé et, ce faisant, il délite le changement et étire la temporalité. On peut très bien imaginer que la temporalité quotidienne du mélancolique se construise depuis un rapport au monde où les initiatives et les actions du sujet se voient rarifiées. C'est-à-dire une temporalité beaucoup moins rythmée que ne pourrait l'être celle de l'obsessionnel, par exemple. Et si maintenant, ces deux tempéraments – le mélancolique et l'obsessionnel –, venaient à traverser une même situation problématique où l'émotion doit intervenir, ne pourrions-nous pas imaginer que la temporalité passionnelle propre à l'un et l'autre, engendrerait deux réactions spontanées différentes ? Il nous semble que cette différence tient à la temporalité passionnelle que chacun a construite dans son rapport au monde et qui dépasse la dimension purement pragmatique de la situation (affect). Nous avons d'ailleurs suggéré cette possibilité lorsque nous la comparions à un « détachement » de la temporalité émotionnelle sur fond de temporalité affective au sein de l'intervalle protentionnel (§0). Ici la dimension passionnelle peut être ajoutée à celle qui se voulait essentiellement pragmatique (rapport *affectionnant-affecté*). Et, elle ferait d'autant plus saillir la relation émotionnelle du corps à l'environnement. Un corps qui, dans sa *chair*, sait qu'il est vulnérable (et notamment en regard de la fragilité d'un organisme soumis à un environnement). Il nous semble qu'il y a là une perspective intéressante.

4.2.5 Signatures énaactives des sentiments émergents

À présent, nous sommes munis d'un dispositif théorique susceptible de retranscrire des parcours de sens particulièrement ténus et éminemment précoces. En participant d'une adaptation non-consciente, ces parcours de sens précèdent et déterminent l'émergence d'une *différence* en milieu complexe et, en ce sens, ils conditionnent toute *valeur*. Ils reposent sur une gestion incarnée de *rythmes affectifs* et de *tempo émotionnels*, dont l'intérêt est de pouvoir se substituer à des identifications référentielles. Ces dernières peuvent concerner l'identification de *Soi(s)*, ou bien celle d'objets, d'individus, et de scènes (individuellement ou collectivement). Ces parcours de sens s'inscrivent dans une épistémologie sémiotique qui place le *temps* avant l'*espace* et la *confiance* avant la *croissance*. En somme, la description de ces parcours cherche à rendre compte de notre aptitude à « marcher à l'aveugle » dans une complexité qui nous ait donnée, de fait. Cette aptitude nous rend capable d'agir efficacement au sein de notre environnement par l'économie de certaines représentations explicites qui optimisent notre adaptation. Pour souligner l'idée que ces parcours de sens sont tout à la fois organisés par une individualité et produits dans un environnement, nous proposons de les désigner en tant que « signatures énaactives ».

Ces signatures peuvent être représentées par une structure⁵⁶² à l'intérieur de laquelle l'évolution du sens se singularise par sa forme arborescente. Le schéma ci-dessous illustre, en gris, la structure et ses différentes bifurcations possibles. Le parcours bleu correspond à celui, pris pour exemple, de la *signature énaactive* du *sentiment de familiarité*.

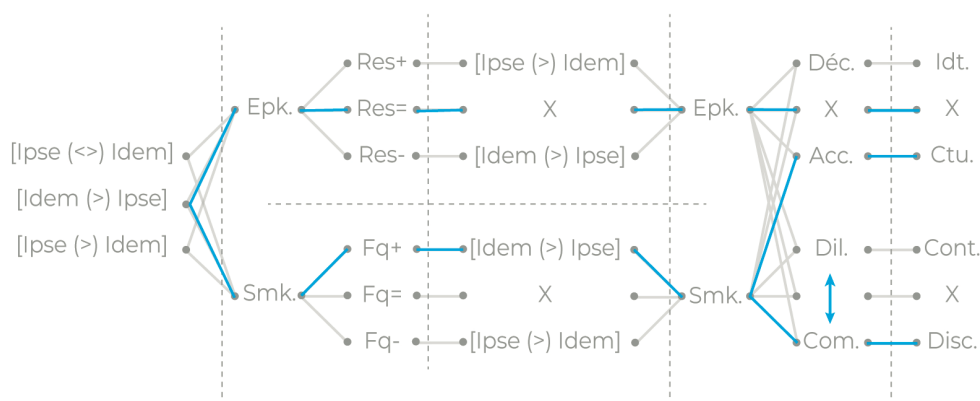


FIG. 23.1 : Structure, bifurcations et exemple d'une signature énaactive.

La structure et ses différentes possibilités d'arborescences correspondent au détail du tableau précédent (§4.2.4). Ses éléments essentiels sont organisés de telle sorte à faciliter la visualisation d'un parcours unique. Pour une retranscription complète, il suffit de rapporter les différentes phases et les différentes variables du tableau comme ci-après :

⁵⁶² Nous tenons à préciser que le terme « structure » est ici accepté en tant qu'il désigne un soutien à l'adaptation et non en tant qu'il se définirait comme noyau de connaissance (voire de vérité).

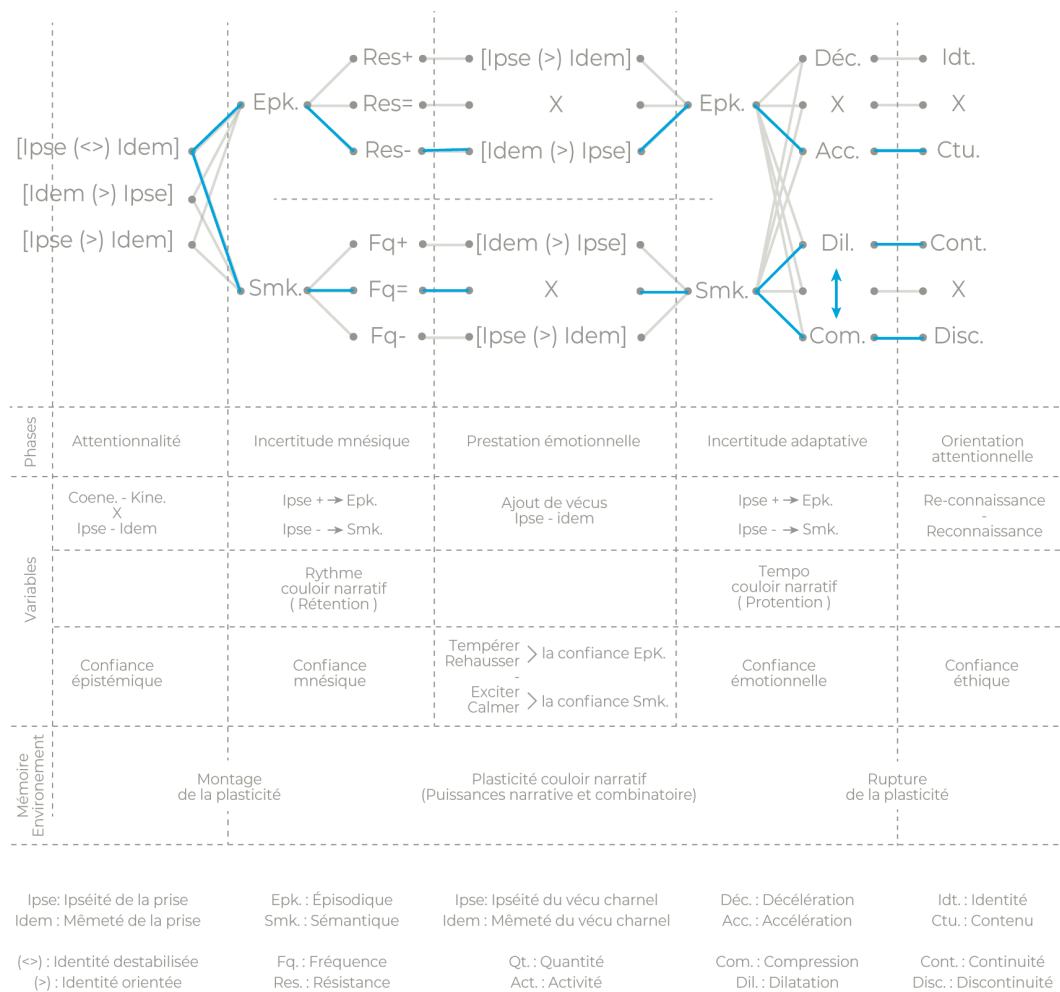


FIG. 23.2 : Structure, bifurcations et exemple d'une signature éactive.

La première ligne renseigne les cinq phases qui composent l'évolution du sens au sein de cette structure. On compte celles de l'*attentionnalité*, de la gestion de l'*incertitude mnésique*, de la *prestation émotionnelle*, de la gestion de l'*incertitude adaptative* et de l'*orientation attentionnelle*. Les variables se donnent par trois grands ensembles qui font évoluer le rapport plastique de la mémoire et de l'environnement au sein du *couloir narratif*. Pour commencer, il y a les vécus charnels qui médient des *teneurs identitaires* et *temporelles*. La *teneur identitaire* est retranscrite sur la deuxième ligne du tableau et relève du rapport entre les *Soi-ipse* et *Soi-idem*. La *teneur temporelle* se trouve sur la troisième ligne et se distingue en premier lieu, par son *rythme affectif* et, en second lieu, par son *tempo émotionnel*. La troisième et dernière variable est renseignée sur l'avant dernière ligne et concerne les différents types de *confiances* susceptibles de moduler la plasticité du *couloir narratif*. Ces dernières accompagnent chaque phase selon un principe de motivation-tolérance-absorption et selon des issues caractérisées par des « perte de confiance » ou des « excès de confiance ».

Sur la base de cette structure et des possibilités d'arborescences qu'elle offre, nous proposons de retranscrire ce que nous pensons avoir identifié de *signatures éactives* dans l'éventail des sentiments associés au phénomène de *déjà-vu*. Nous parlons des *sentiments de familiarité*, de *fausse familiarité*, de *dépersonnalisation*, de *déréalisation*, d'*évidente identité*, d'*évidence épiphanique*, de *prophétie rétrospective* et, pour finir, du *sentiment océanique*. Tous ces

sentiments ont fait l'objet d'un relevé phénoménologique dans la première partie de notre travail (§1.3.2).

4.2.5.1 Sentiment de familiarité

La *signature éactive* du « sentiment » de *familiarité* – à ne pas confondre avec le « concept » de familiarité (§4.1.2) – est probablement celle qui se livre le plus facilement. Étant donné que la description phénoménologique du *sentiment de familiarité* rend compte d'une incohérence entre des éléments connus et le contexte dans lequel ils apparaissent, on peut penser qu'un écueil soit rencontré dans l'intervalle qui sépare la gestion de l'*incertitude mnésique* et celle de l'*incertitude adaptative* ; c'est-à-dire lorsque les projections de la *prestation mnésique* sont confrontées à la situation traversée.

Si l'on reprend l'exemple d'un *sentiment de familiarité* qui émerge à l'instant où l'on croise son boucher à la poste⁵⁶³, on comprend que des éléments sont effectivement reconnus – le boucher, la poste –, mais que la situation qui lie l'un à l'autre fait question. En suivant notre modèle, il y a tout lieu de penser que ce soit l'*agilité* des *liens* qui fasse problème. Commençons par remarquer que les *parties* agglomérées doivent être relativement nombreuses. D'un côté il y a les *parties* agglomérées à partir des vécus relatifs à la poste et, de l'autre, il y a celles agglomérées à partir des vécus relatifs au boucher. Les *liens* qui composent l'un et l'autre des groupes de *parties* sont donc, a priori, également nombreux. On peut alors supposer que, sur la base de ces *parties* et de ces *liens*, une facilité de restructuration puisse être anticipée au moment du montage de la plasticité du *couloir narratif* (un peu comme les « non-mots faciles à prononcer » de l'expérience de W.A Whittlesea et L.D Williams (§4.2.1.1)). En somme, il ne devrait y avoir aucune difficulté à « re-connaître » puisque des éléments sont déjà « reconnus ». Mais, au moment où la « poste » et le « boucher » sont « vécus » dans leur association, la *fréquence* de leur restructuration se donne comme plus importante que prévue. Ce qui doit donc manquer au couloir pour pouvoir absorber la différence est, soit un *lien* « donné d'emblée », soit des *liens* suffisamment « agiles » pour compenser cette différence. À la première hypothèse on peut rapporter l'exemple suivant : le boucher est l'inséparable frère du guichetier. Connaissant cette relation particulière, la situation n'a plus rien de remarquable pour nous. À la seconde hypothèse on associera volontiers l'image suivante : de dos comme tous les autres clients, en tenue de ville comme tous les autres clients, le boucher ne se donne que par sa corpulence particulière. En somme, bien qu'on reconnaisse la silhouette du boucher, elle n'est pas suffisamment saillante pour attirer notre attention et engendrer une incohérence dont l'émergence du *sentiment de familiarité* est la traduction.

En l'absence de *lien* direct ou de *liens* suffisamment agiles pour absorber la différence, on peut dire que le premier « sursaut » de sens relatif au *sentiment de familiarité*, passe par une *perte de confiance* dans la prestation sémantique ; c'est-à-dire à la sortie de la gestion de l'*incertitude mnésique*. Cette donnée permet également de supposer que cette *perte de*

⁵⁶³ L'exemple est souvent repris dans la littérature psycho-cognitive qui s'intéresse à la familiarité.

confiance fasse suite à une disposition attentionnelle particulière au moment du montage du *couloir narratif*; c'est-à-dire en entrée de cette même phase de gestion. La confiance sémantique semble y avoir été stimulée par une *teneur identitaire* qui favorise le changement [Idem (<) Ipse]. Si tel est le cas, cela signifie deux choses. Premièrement, l'*attentionnalité* se donne dans une association de *croyance coenesthésique* [Coene.(+)] et de vécus charnels à ipséité réduite [Idem (<) Ipse]. Ceci explique d'une part, la légère mise à distance de l'individu par rapport à la situation pragmatique qu'il traverse et, d'autre part, l'aspect essentiellement cognitif que l'on rapporte souvent au *sentiment de familiarité*. En somme, l'individu cherche à « résoudre » la « scène » extraite d'une situation problématique. Et, deuxièmement, il est également possible de faire correspondre à ce relief épistémique spécifique, une attention « distraite » – un « état de non-présence continue »⁵⁶⁴ – et de telle sorte à pouvoir dire que le *sentiment de familiarité* trouve dans cette disposition attentionnelle « distraite », son point d'origine.

On rappelle qu'une appréhension des *fréquences* [Fq.] de restructurations s'opère par la dynamique double des jugements rétro-prospectifs (§4.2.3.3). La *perte de confiance* en sortie de la gestion de l'*incertitude mnésique*, également donnée comme *défaut de Soi* (§4.2.3.1), doit être compensée par l'intervention de l'*émotion* qui, en insérant de nouveaux vécus charnels typés en faveur d'une mêmété dominante, enclenche une « excitation » des restructurations de parties. D'un côté les initiatives cognitives se multiplient et compressent l'*intervalle rythmique* [Com.] et, de l'autre le manque de transparence du *lien* devient une injonction de rappel qui accélère le *rythme* [Acc.]. À ce titre, on se souvient également qu'au *sentiment de familiarité* peut être associé une forme d'irritation ou d'agacement dû à l'échec de remémoration (§1.3.2.1). Cette remarque renforce à la fois l'hypothèse d'un *défaut de Soi* et celle d'un *tempo* rapide.

Comme nous avons établi une correspondance entre un recours à des vécus charnels typés en faveur d'une mêmété et une accélération du *rythme*, nous dirons que lors de l'émergence d'un *sentiment de familiarité*, l'attention est plutôt orientée sur le contenu [Ctu.] des éléments en présence et sur la discontinuité [Disc.] de l'expérience, c'est-à-dire son aspect réfractaire.

D'une certaine manière, le *sentiment de familiarité* fait de l'assomption, l'objet et l'origine de l'incohérence expérientielle qu'il médie. Plus généralement, on peut dire du *sentiment de familiarité* qu'il est partagé entre des éléments « reconnus » et une difficulté à « re-connaître ».

En conservant notre proposition précédente, nous dirons alors qu'une corrélation converse de l'accélération [Acc.] du *rythme* et de la compression [Com.] de l'*intervalle rythmique*, pointe un problème sur le contenu assumptif de l'expérience.

En reprenant le parcours arborescent que nous avons décrit plus haut, la *signature énactive* du *sentiment de familiarité* peut être représentée comme ci-après :

⁵⁶⁴ N. Depraz, *Attention, vigilance*, Paris, PUF, 2014, p.302.

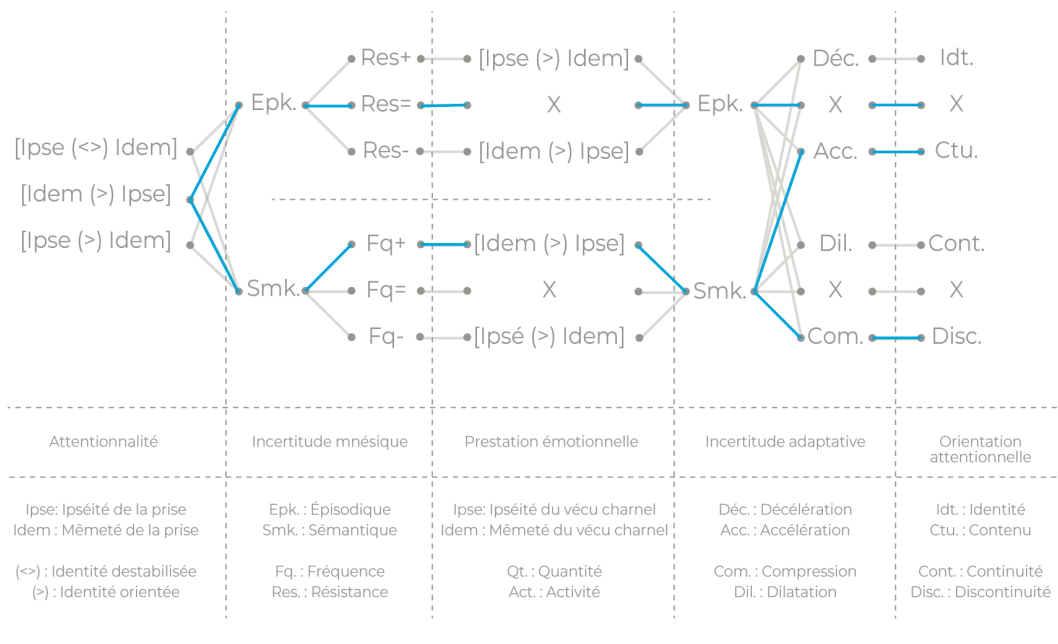


FIG. 24 : Structure éactive du sentiment de familiarité.

En considérant l'ensemble des témoignages que nous avons rassemblés, une observation étonnante peut être faite. Si l'on veut bien admettre que le *sentiment de familiarité* soit celui qui émerge au moment où est reconnue une incongruité entre des éléments connus et l'organisation contextuelle dans laquelle ils se donnent, alors le *sentiment de familiarité* n'est rapporté au phénomène de *déjà-vu* que par des personnes épileptiques. Une étude spécifique devrait être menée afin de déterminer précisément, encore une fois, ce qui est entendu par *sentiment de familiarité* chez ces participants. Cependant, une hypothèse voudrait que l'identité des deux situations, relevée dans le phénomène de *déjà-vu*, ne soit pas vécue comme une incohérence expérientielle mais comme l'indice d'une situation déjà « surmontée ». La dangerosité de certaines crises associée aux formes graves de l'épilepsie, pousse probablement ceux qui en sont victime, à développer une vigilance particulière sur les récurrences indiciaires annonçant la crise. L'éducation de cette vigilance a d'ailleurs fait l'objet de recherches par N. Depraz⁵⁶⁵ et C. Petitmengin⁵⁶⁶ en collaboration avec F. Varela. Toujours est-il que dans le cas du *sentiment de familiarité* observé dans les témoignages d'épileptiques, nous serions enclin à penser qu'il puisse là s'agir d'une familiarité vécue, non pas sur la situation en elle-même, mais sur les indices pré-ictaux qui l'accompagnent. Une façon d'interroger la pertinence de cette remarque reviendrait à se demander si des *sentiments de « fausse » familiarité* (et non pas de « faux » *sentiments de familiarité*) seraient observés durant cette phase pré-ictale. Nous allons décrire avec plus de précision ce qui distingue ces deux sentiments mais si aucun *sentiment de fausse familiarité* n'y est associé, cela validerait l'idée que les *sentiments de familiarité* rapportés aux auras pré-ictales, concerne un processus de familiarisation indiciaire susceptible de faciliter le repérage d'une crise à venir.

⁵⁶⁵ F.J. Varela, & N. Depraz, « Au cœur du temps : L'auto-antécédence II », *Revue de l'Association pour la recherche cognitive*, 2003.

⁵⁶⁶ C. Petitmengin, *L'expérience intuitive*, Paris, L'harmattan, 2001.

4.2.5.2 Sentiment de fausse familiarité

Il est intéressant de mettre en rapport un « *faux* » *sentiment de familiarité* et un *sentiment de « fausse » familiarité*. La nuance peut paraître subtile mais elle est essentielle. On peut rappeler que le débat entre C. Moulin et A.S. Brown, bien qu'il sollicite une autre terminologie, porte sur ce même effort de précision et de distinction phénoménologique (§1.4.1.2).

On peut ressentir un *sentiment de familiarité* bien que nous n'ayons eu aucune interaction objective avec l'objet, l'individu ou la scène en question. Nous parlerions dans ce cas, de « *faux* » *sentiment de familiarité*. Sentiment « faux » en ceci que le contenu mnésique qu'il annonçait « intuitivement », brille par son absence « réflexive ». C'est parce que le *sentiment de familiarité* n'entraîne aucune *re-connaissance*, que sa pertinence est rétrospectivement condamnée.

Mais, si un *sentiment de familiarité* peut entraîner d'authentiques reconnaissances comme il peut induire de fausses reconnaissances (§4.2.1.1), il semble peu probable que le *sentiment de « fausse » familiarité* puisse suivre le même chemin. En effet, il reste difficile d'imaginer un *sentiment de « fausse » familiarité* qui accompagnerait une authentique reconnaissance. L'opération judicative qui fait suite au *sentiment de familiarité*, porte sur les contenus que ce dernier est censé médier. Dans le cas d'un *sentiment de fausse familiarité*, c'est la qualité même du sentiment qui, indépendamment de toute forme de *reconnaissance*, est remise en cause⁵⁶⁷. Le témoignage d'un psychiatre dans l'enquête de E. Bernard-Leroy, semble bien illustrer ce phénomène.

« [...] je vois venir une femme, dans l'éloignement, sur le même trottoir que moi. Avant de pouvoir distinguer ses traits, car je suis assez myope, je reçois le choc, et je sens que je l'ai déjà vue, je ne puis comparer ce que j'ai ressenti qu'à la brusque fermeture d'une sonnerie électrique, j'ai éprouvé un sentiment d'attente très troublant jusqu'au moment où j'ai pu distinguer ses traits et sa toilette, qui m'ont semblé parfaitement connus, je vois encore ce chapeau et cette robe, je l'ai regardée d'un œil tellement troublé qu'elle a dû me prendre pour un fou, je me suis retourné pour la voir, toujours sous les mêmes impressions, [...] J'y ai songé toute la journée, avec un sentiment très pénible [...] je suis absolument sûr que je la rencontrais ce jour-là pour la première fois ». Sujet atteint de paramnésies fréquentes A. Lalande (1893) cité par E. Bernard-Leroy (1896).

On peut relever, d'une part, qu'il s'agit d'une fausse reconnaissance « je la rencontrais ce jour-là pour la première fois » et, d'autre part, que le sentiment vif « je reçois le choc », précède une identification claire de la personne : « avant de pouvoir la distinguer ». Seule une identification explicite aurait pu permettre une

⁵⁶⁷ C'est en ce sens que nous proposons de voir dans les témoignages de personnes atteintes d'épilepsie décrivant la phase pré-ictale, les retombées d'une familiarisation de la gamme d'indices pré-ictaux plutôt qu'un sentiment de fausse familiarité plus spécifiquement liée au phénomène de déjà-vu.

condamnation réflexive d'un *sentiment de familiarité*. Mais, la tournure « je sens que je l'ai déjà vu », semble déjà contenir une suspicion quant à l'authenticité des données mnésiques de l'expérience en cours. Il n'a pas été dit « je sais que je l'ai déjà vu ». Cette manifestation discursive est réservée aux situations où l'on reconnaît quelqu'un mais sans pouvoir préciser, par exemple, la relation qui nous lie : je *sais* que je la connais, mais je ne sais pas d'où je la connais. Par ailleurs, le fait que le sujet insiste sur la certitude d'une première rencontre « je la rencontrais pour la première fois », nous interdit de penser qu'il puisse s'agir d'un *sentiment de familiarité* pareil à celui ressenti lorsque l'on croise, par exemple, son boucher à la poste (§4.2.5.1). Aucun élément n'est *re-connu*, à priori. Cette déduction est d'autant plus probable que l'on pourrait attendre, de la femme qu'il croise, inquiète du regard troublé que lui adresse une personne de sa connaissance « elle a dû me prendre pour un fou », qu'elle le salue ou bien engage une conversation de courtoisie. Il n'en est rien. Les personnes ne se connaissent pas.

Le point essentiel – et tout à fait étonnant – réside en ceci qu'il y a tout lieu de penser que la myopie du sujet « car je suis assez myope », puisse tenir un rôle déterminant dans l'émergence du sentiment décrit. De plus, en analysant cette hypothèse, nous verrons que les conclusions spécifiques qui en découlent, peuvent convenir à une appréciation plus générale. Il ne s'agit pas, bien évidemment, d'expliquer le *sentiment de fausse familiarité* par le phénomène de myopie. Nous pensons qu'il s'agit plutôt d'une *surconfiance* accordée à la prestation sémantique au moment de la gestion de l'*incertitude mnésique*. Expliquons-nous. De toute évidence le handicap visuel du sujet fait de sa disposition attentionnelle, une *attentionnalité* « orientée » (§3.2.7.1). L'investissement imaginaire nécessaire à l'appréhension de détails « anormalement » flous – lorsqu'ils sont donnés dans la distance –, fait probablement de lui une personne particulièrement « attentive » à la dimension coenesthésique du vécu. Rappelons que le coenesthésique, selon le modèle de l'enveloppe, est compris comme étant relatif à la transitivité et la distance, là où le kinesthésique, selon le modèle du mouvement, est compris comme étant soumis aux forces en présence⁵⁶⁸. L'idée est donc la suivante. La myopie du sujet fait de l'indicialité visuelle, une apparition « opaque » qui nécessite un surinvestissement imaginaire. Ce travail imaginaire est nécessaire pour l'interprétation des prises mais également pour toute initiative motrice au sein de l'environnement. Le cas peut être rapproché de celui mentionné par M. Merleau-Ponty en ceci que là où le patient Schneider semblait manquer de *croissance coenesthésique*, le sujet myope apprend à en redoubler (§3.3.2.1). En posant les choses ainsi, nous pouvons faire correspondre à cette disposition spécifique du sujet myope, la configuration générique d'une disposition attentionnelle « distraite » (du moins en ce qui concerne les indices distants). La carence coenesthésique [Coene(-)] du myope, en tant qu'elle relève d'une quantité affaiblie de la prise du lointain, fonctionne comme un « état de non-présence continue »⁵⁶⁹, qu'il s'agit de compenser par une prise de risque, une *surconfiance* dans les prestations et initiatives imminentes. En l'occurrence, puisque la carence concerne la dimension coenesthésique et que – donc –, ce sont des vécus charnels typés en faveur d'une mêmété [Idem (>) Ipse] dominante qui rentrent en ligne de compte, la *surconfiance* en question concernera la prestation sémantique de la mémoire [Act. (+)]. Pour imaginer davantage le propos, nous pourrions dire que, du fait de sa myopie, alors que les données perceptives sont nécessairement précarisées par ce handicap, le sujet a su développer une *agilité*

⁵⁶⁸ J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, p.126.

⁵⁶⁹ N. Depraz, *Attention, vigilance*, Paris, PUF, 2014, p.132.

particulière dans l'articulation et la restructuration des parties en acte⁵⁷⁰. En somme, il est confiant quant à cette disposition. On retrouve alors, l'importance de l'*ethos* de l'individu dans l'organisation des confiances au cours de la formation de *signatures énactives*. C'est à travers cet *ethos* qu'il devient possible de différencier le parcours arborescent du « faux » *sentiment de familiarité* » et de celui de *fausse familiarité*. Là où, dans le cas d'un *faux sentiment de familiarité*, le relief pris par la *croissance coenesthésique* ne fait qu'anticiper une facilité cognitive [Fq.(-)] (ultérieurement contrariée [Fq. (+)]), dans le cas d'un *sentiment de fausse familiarité*, c'est l'*ethos* de l'individu qui, en majorant la confiance sémantique [Act. (+)], force sa régulation et plonge l'individu dans une *absence de résistance* au moment de la gestion de l'*incertitude adaptative*. On se retrouve alors dans une configuration assez semblable à celle du *sentiment d'étrangeté* pour lequel nous avons signalé un pareil *excès de performances* mnésiques lié à des confiances surinvesties (§4.2.1.3).

Le parcours arborescent du *sentiment de fausse familiarité* se singularise par une plasticité excessive lors de la gestion de l'*incertitude mnésique*. Il n'est plus question, dans un premier temps, d'une *fréquence* plus forte [Fq. (+)] ou moins forte [Fq. (-)] que prévue, mais d'une activité processuelle anormalement vive [Act.(+)]. En somme, nous disons qu'une *surconfiance* dans la prestation mnésique peut provoquer des impressions de reconnaissances bien qu'il n'y en ait aucune. Mais l'*absence de résistance* que cette *surconfiance* a entraîné en sortie de la gestion de l'*incertitude mnésique*, enclenche une réévaluation de la prestation épisodique – laissée dans l'ombre d'une prestation sémantique surconfiante –, et constate, finalement, une *résistance* plus forte que prévue [Res. (+)]. Sur notre schéma, il s'agit du parcours vert. L'*émotion* intervient alors pour « calmer » la *confiance* dans l'efficacité sémantique mnésique. Dans ce cas, et comme cette *surconfiance* concerne les *liens* entre les *parties*, l'*émotion* active des vécus charnels à ipséité dominante dont la particularité est de décélérer le *rythme* du *couloir narratif*. L'*intervalle rythmique* se dilate en conséquence et le *tempo* protentionnel ne coïncide plus avec les *rythmes affectifs* de la rétention. L'attention est dirigée sur l'identité assumptive qui s'avère incompatible avec l'impression de reconnaissance engendrée par la prestation sémantique. En somme, aucun *Soi* antérieur n'est rapportable à la personne que l'individu « sent » *re-connaître*. Et l'on voit bien, dans ce témoignage, comment finalement le sujet semble d'avantage chercher comment se rattacher biographiquement à cette inconnue plutôt que de chercher à reconnaître son identité. La reconnaissance de détails en témoigne : « ce chapeau » et « cette robe » plutôt que « un/le » chapeau et « une/la » robe. Tout se passe comme si un *Soi* d'alors cherchait à inclure sa dimension aux identifications sémantiques⁵⁷¹.

⁵⁷⁰ On pense tout particulièrement ici à l'exemple proposé par E. Husserl lorsqu'apparaît au loin une silhouette dont on a du mal à savoir s'il s'agit d'un mannequin ou d'un homme. Face à cette situation, notre individu serait probablement très habile dans ses passages de l'un à l'autre et très agile dans ses synthèses actives. E. Husserl, *Expérience et jugement* (1938), trad. D. Souche-Dagues, PUF, 1970, rééd. PUF, 2011, p.108.

⁵⁷¹ On pourrait cependant se demander pourquoi le sujet ne se trouve pas systématiquement confronter à ce phénomène « choc » lorsqu'il porte son attention au loin. Le questionnaire rapporte qu'il est sujet à des paramnésies fréquentes, ce qui va dans le sens de notre hypothèse concernant une tendance à surinvestir la dimension coenesthésique lors de la prise perceptive. Une étude pourrait être menée en interrogeant la fréquence d'apparition (ou non) du sentiment de fausse familiarité chez les personnes myopes. Un problème étant que le handicap est pour la plupart des individus d'aujourd'hui, corrigé par le port de lunettes.

« Faux » sentiment de familiarité et sentiment de « fausse » familiarité se distinguent en ceci que le premier cherche à reconnaître un *lien* passé compatible avec un *Soi* présent, tandis que le deuxième cherche à reconnaître un *Soi* passé compatible avec un *lien* présent.

La signature éactive du sentiment de fausse familiarité pourrait se représenter comme suit :

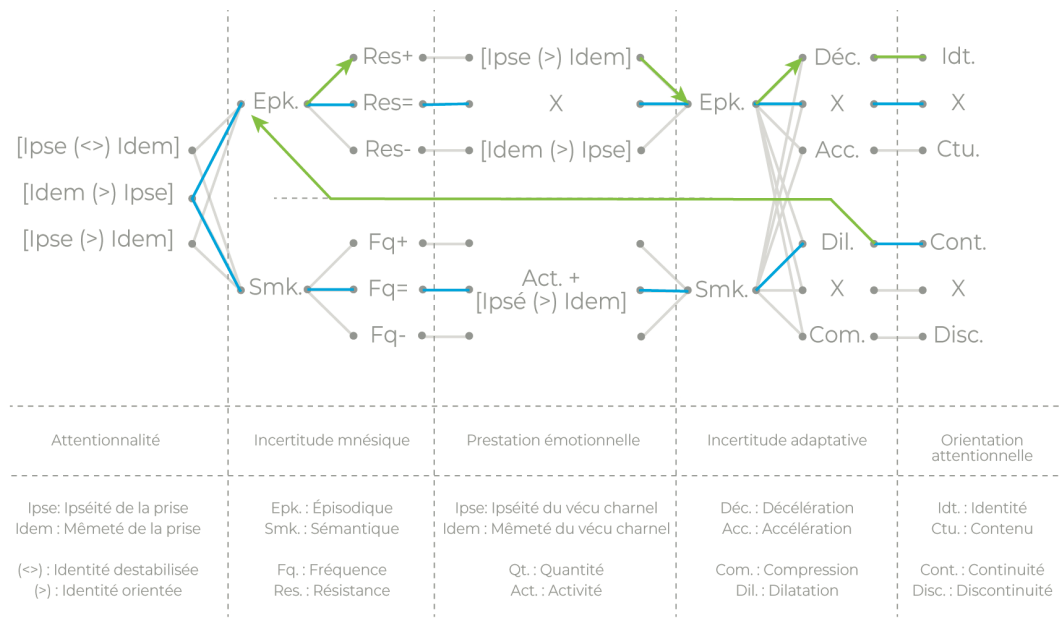


FIG. 25 : Structure éactive du sentiment de fausse familiarité.

Le sentiment de fausse familiarité oriente l'attention sur d'une part, l'identité assumptive (Idt.) et, d'autre part, la continuité de l'expérience (Cont.). C'est une continuité des *Soi* qui est directement questionnée puisque, d'un côté ils se donnent comme *reconnaissants* et, de l'autre, comme « non-reconnaissables ». En somme, le sentiment de fausse familiarité interroge l'assomption des identités assumptives ; celle d'un avant, en rapport avec celle d'un maintenant. Il nous semble que c'est pour cette raison que le sentiment de fausse familiarité est si souvent associé au phénomène de *déjà-vu*. C'est également pour cette raison que certains auteurs y voient la manifestation d'un mécanisme métacognitif⁵⁷²

Par ailleurs, nous avons indiqué, au sujet du sentiment de familiarité examiné précédemment, qu'une corrélation *converse* de l'accélération du *rythme* et de la compression de l'*intervalle rythmique* pointait un problème sur le contenu assumptif de l'expérience. La remarque semble pouvoir accéder à un statut plus général puisque que, symétriquement, le sentiment de fausse familiarité corrèle de manière *converse* une décélération de son *rythme* et une dilatation de ses *intervalles rythmiques*. On pourra soutenir alors qu'une corrélation *converse* d'un *rythme* et de son *intervalle rythmique* – *accélération-compression* ou *décélération-dilatation* – marque une rupture nette et systématique qui oriente l'attention sur le contenu assumptif de l'expérience. Ce contenu peut directement renvoyer à l'assomption en acte (le cas du *faux sentiment de familiarité*) ou alors à l'assomption d'identités assumptives, a priori séparées par un intervalle de temps.

⁵⁷² C. Moulin, *The cognitive neuropsychology of Déjà-vu*, New York, Routledge, 2017, p.39.

4.2.5.3 Sentiment d'étrangeté

Nous regrouperons sous le *sentiment d'étrangeté*, trois de ses variations phénoménologiques. Elles se recoupent en ceci qu'elles concernent toutes la soudure du corps à l'environnement (§ 3.3.1.1) et se singularisent en cela que, selon l'évolution du rapport de l'un à l'autre, différents sentiments peuvent en émerger. Le *sentiment de dépersonnalisation* et celui de *déréalisation* renvoient à un affaiblissement de cette soudure. Elle se manifeste par une forme de distanciation du corps et de l'environnement où le centre de gravité attentionnel peut se déplacer plutôt vers l'un ou plutôt vers l'autre. Le *sentiment océanique* se donne dans une impression de dissolution de la frontière qui, dans l'expérience courante, maintient le corps et l'environnement, de part et d'autre de leur soudure. Regardons cela dans le détail.

Le sentiment de dépersonnalisation

Le *sentiment de dépersonnalisation* se caractérise par le mouvement centripète qui replie l'attention de l'individu sur sa façon de se donner comme sujet au monde. Nous pourrions presque dire qu'il s'agit là d'un sentiment qui pointe, chez l'individu, l'assomption de sa propre phénoménalité. Bien qu'il ait été dit, dans un sens assez semblable, que le *sentiment de fausse familiarité* interrogeait l'assomption de l'identité assumptive, le *sentiment d'étrangeté* est très différent sur au moins un plan. Dans le *sentiment de fausse familiarité*, bien qu'un déphasage se produise, l'*affect* et l'*émotion* suivent une évolution qui corrèle, de manière *converse*, le *rythme* et l'*intervalle rythmique*. En revanche, lorsqu'il est question d'*étrangeté*, on peut remarquer que l'*affect* et l'*émotion* les corrélaient de manière *inverse*. On peut alors supposer que ce type de tension trahisse une articulation problématique du corps et de l'environnement. Mais référons-nous à un témoignage pour étayer notre propos.

[...] l'ensemble de mes états de conscience est accompagné du *sentiment particulier et indéfinissable que donnent d'ordinaire seulement les choses anormales*, ou les choses dont nous avons jamais rencontré l'analogie ; ma voix me fait alors la même impression que si je ne l'avais jamais entendue auparavant, *mes raisonnements et mes pensées me paraissent inattendus*, le monde extérieur est lointain et étrange, je me parais à moi-même étrange et étranger à moi-même, autant (*et même plus en un certain sens*) que si j'étais un autre.»⁵⁷³.

La tournure « accompagné du sentiment particulier et indéfinissable que donnent d'ordinaire seulement les choses anormales » semble décrire un ressenti inédit du rapport courant que le sujet entretient avec l'expérience en acte. Ceci va dans le sens de notre remarque précédente qui posait l'hypothèse d'une assomption trouble de sa propre phénoménalité. Le reste du paragraphe semble également en rendre compte : « ma voix [...] jamais entendue auparavant ».

⁵⁷³ E. Bernard-Leroy, *L'illusion de fausse reconnaissance : Contribution à l'étude des conditions psychologiques de la reconnaissance des souvenirs*, Paris, Félix Alcan, 1898, p.161. Nous soulignons.

La formulation « mes raisonnements et mes pensées me paraissent inattendus » est particulièrement intéressante en ceci qu'elle semble présupposer, en négatif, que les raisonnements et les pensées puissent être attendus. La remarque fait directement écho à la gestion de l'*incertitude mnésique* et à la *confiance* dans les performances sémantiques (§4.2.3.3). On retrouve également l'*éthos*. En effet, la phrase trahit un individu qui se sait raisonner et produire une pensée d'une façon spécifique. Elle trahit également le fait que, d'ordinaire, il se sait capable de les reconnaître comme lui appartenant. La *confiance mnésique* repose en grande partie sur ce mouvement rétro-prospectif. C'est, du moins, l'argument soutenu par l'équipe de A. Mazancieux (§4.2.3.3).

Il faut également relever que l'entour n'est pas à ce point problématique qu'il accapare l'attention du sujet. La remarque, « le monde extérieur est lointain et étrange » est très « douce » en regard des formulations plus vives concernant le rapport à soi du sujet. Par exemple, « ma voix [...] jamais entendue auparavant ». Par conséquent, on peut considérer que la *confiance* dans la prestation sémantique est suffisamment importante pour qu'un entour soit stabilisé (bien qu'il puisse paraître lointain).

On relève également que l'extrait suivant, « je me parais à moi-même étrange et étranger à moi-même, autant (et même plus en un certain sens) que si j'étais un autre », pointe très directement le problème assumé du sujet à lui-même. La tournure « (et même plus en un certain sens) que si j'étais un autre », suggère que la question de l'identité problématique, déborde celles rencontrées dans les cas du *faux sentiment de familiarité* et de *fausse familiarité*. Le rapport à *Soi* est, ici, très particulier.

Pour finir, et dans la mesure où elle semble rendre compte d'une importance du *tempo*, une dernière observation doit être faite. Le témoignage du sujet, répondant au questionnaire d'E. Bernard-Leroy, précise également que la sensation décrite plus haut :

Serait favorisée par un certain état d'excitation (Exposition ou discussion d'idées particulièrement intéressante pour moi devant 5 ou 6 personnes).

Cette donnée est précieuse parce qu'elle nous permet de comprendre deux aspects décisifs de ce témoignage. Premièrement, « l'état d'excitation » semble lié à une recherche de « vivacité d'esprit » capable de réagir aux « exposition ou discussion d'idées particulièrement intéressante pour moi ». On pense immédiatement à l'*agilité* des liens que nous avons exposée précédemment, un aspect qui rentre en ligne de compte dans les *fréquences* de restructurations des *parties*. Deuxièmement, ce passage trahit également le caractère « risqué » de la situation. L'« état d'excitation » est également relatif à une prise de position qui, en étant publique, l'exposait, « devant 5 ou 6 personnes ». On devine ici l'importance du rapport entre *défaut de Soi* et *émotion* que nous avons également établi précédemment (§4.2.3.1).

Après ces quelques remarques préliminaires, voyons maintenant comment représenter une *signature énactive* du *sentiment de dépersonnalisation*.

Premièrement, les difficultés concernant l'assomption de l'identité du sujet (« étranger à moi-même » « même plus que si j'étais autre ») nous laissent penser que

des vécus charnels *instables*, ont dû prendre part au montage du *couloir narratif*. Cette remarque nous invite à faire d'une disposition attentionnelle « inattentive », l'origine du parcours du *sentiment de dépersonnalisation*. La particularité de cette dernière, en se déployant selon des d'absences ponctuelles⁵⁷⁴, est d'agglomérer, au moment de la constitution de la *moyenne diagrammatique*, des vécus charnels instables identitairement [Ipse (<>) Idem]. Notre hypothèse veut alors que, dans le cas où les prises sont « inattentives », la *confiance* accordée à la gestion de l'*incertitude mnésique* se fixe arbitrairement sur l'une ou l'autre des régulations sémantiques ou épisodiques. On peut justifier notre propos en remarquant que sans cela, face à l'instabilité identitaire en cours, les initiatives – quelle qu'en soit leur nature, motrices ou cognitives – ne dépasseraient pas le stade des hésitations. Le couloir narratif serait rendu tellement court (manque de *puissance narrative*) et étroit (manque de puissance *combinatoire*), que la moindre activité serait immédiatement et systématiquement conscientisée, empêchant ainsi tout passage à l'acte. Nous sommes dans le cas où l'apport épistémique est instable et où une « prise de risque » est nécessaire.

Deuxièmement, comme le témoignage fait état, à plusieurs reprises, de considérations d'ordre cognitives, nous pensons que c'est sur la régulation épisodique que se fixe la *confiance* dans la gestion de l'*incertitude mnésique*. En effet, nous avons avancé précédemment que, dans les cas où une *teneur identitaire* était *instable* [Ipse (<>) Idem], et selon que la *confiance* se fixait sur l'aspect sémantique ou épisodique, une absence « d'évaluation » – et non pas de « régulation » comme pour les cas de *surconfiances* – était à prévoir. Dans le cas de la dépersonnalisation, et dans la mesure où nous pensons que la *confiance* se fixe sur l'aspect épisodique, cette absence d'évaluation au moment de la gestion de l'*incertitude mnésique* concernerait alors l'aspect sémantique. On pourrait voir ici – pour ce qui concerne le témoignage ci-dessus –, un mécanisme qui vise à faciliter les prises de paroles spontanées ; une façon de contourner un retour évaluatif susceptible de multiplier des tergiversations toutes contraires à une recherche de « vivacité d'esprit ».

Troisièmement, étant donné que la disposition attentionnelle est « inattentive » et que l'identité est *instable* [Ipse (<>) Idem], on peut supposer qu'une perte de confiance puisse avoir lieu en entrée de la gestion de l'*incertitude mnésique*. Cette *perte de confiance* entraînerait l'appréhension d'une *résistance* plus importante que prévue [Res.(+)]. Face à cette *résistance* plus importante que prévue et qui trahit un *défaut de Soi*, l'*émotion* agglomère des vécus typés en ipséité [Ipse (>) Idem]. Une façon de « rehausser » la *perte de confiance* dans la prestation mnésique épisodique.

Le *sentiment de dépersonnalisation* semble alors suggérer qu'une décélération (Dec.) du *rythme* puisse être mise en tension avec, les dilatations (Dil.) et les compressions (Com.) anarchiques, de l'*intervalle rythmique*. Tout se passe comme si l'identité n'arrivait plus à trouver d'adhérence avec l'entour. Expliquons-nous. Sur le plan affectif, les *rythmes* rétentionnels et protentionnels restent corrélatifs. Étant donné que l'évaluation sémantique passe sous silence parce que la *confiance* s'est fixée sur l'aspect épisodique, cette sémantisation s'effectue davantage par les vécus agglomérés que par leur rapport avec les *rythmes* du *tracé affectif* en cours. En somme, en l'absence d'évaluation sémantique, l'entour devient le mirage de vécus antérieurs, mais il est là. Cette proposition permet d'expliquer tout à la fois, qu'une sémantisation de l'entour soit

⁵⁷⁴ « De l'inattention à la distraction, on passe d'un instant ponctuel d'absence, à un état de non-présence continue ». N. Depraz, *Attention, vigilance*, Paris, PUF, 2014, p.302.

maintenue, que cet entour paraisse « lointain et étrange » et, pour finir, que l'identité n'y trouve plus ses adhérences habituelles. Ce manque d'adhérence provient de l'absence d'évaluation sémantique qui, d'ordinaire, organise un différentiel entre *fréquences anticipées* et *fréquences effectives* depuis les *tracés affectifs* en cours et les vécus agglomérés. On remarque alors que cette évaluation permet, d'une certaine façon, d'ancrer la mémoire sémantique dans l'environnement et d'éviter qu'elle ne fonctionne comme un système autonome⁵⁷⁵. L'*émotion*, en revanche, en décélérant le *rythme*, cherche à ouvrir une temporalité favorable à la stabilisation de l'*intervalle rythmique* qui oscille entre dilatation et compression. En stabilisant cet intervalle, la rythmie du *tracé affectif* et celle du *couloir narratif* pourraient retrouver une correspondance. En somme, l'émotion cherche à rétablir une correspondance entre un corps soumis au mouvement, et une chair livrée à ses (seules) (im)pulsions. Le *sentiment de dépersonnalisation* trahit une relation problématique entre l'*affectionnant* et l'*affecté* ; les projections de l'*affectionnant* ne bénéficient plus d'un retour « affecté ». Et si l'on admet, comme nous le proposons, que l'*indicialité biographique* soit cet élément qui lie l'un à l'autre (§4.2.1.2), alors on comprend que l'attention soit dirigée sur la phénoménalité même de l'individu.

La *signature éactive* du *sentiment de dépersonnalisation*, pourrait se décrire comme suit :

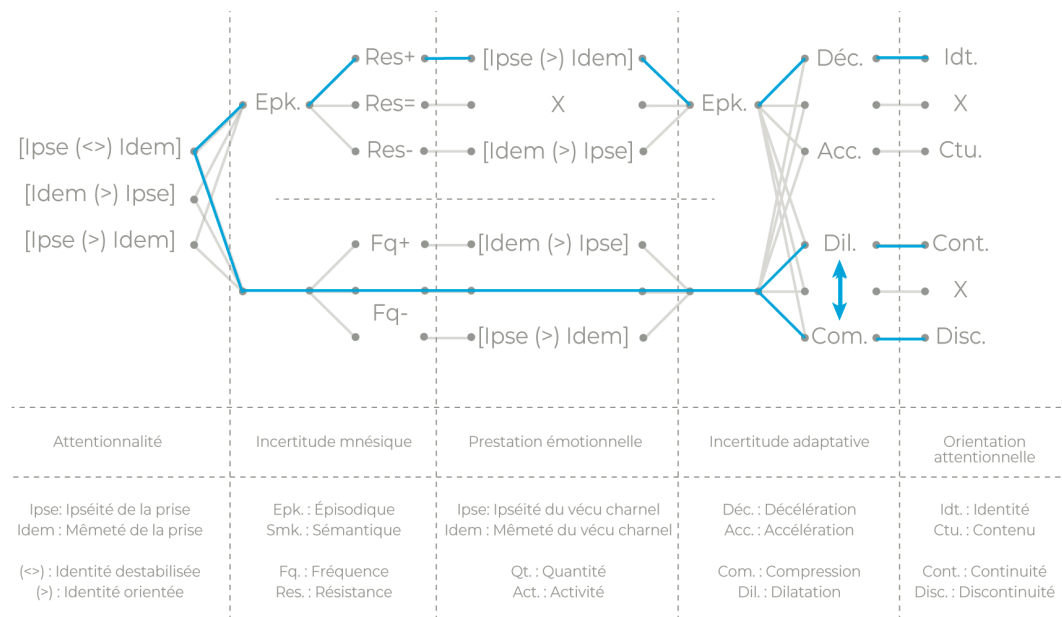


FIG. 26 : Structure éactive du sentiment de dépersonnalisation.

En choisissant de privilégier la confiance épisodique, l'évaluation sémantique est négligée et elle reporte, de ce fait, sur la gestion de l'*incertitude adaptative*, ce que les prises inattentives avaient de « destabilisées ». L'*intervalle rythmique* passe anarchiquement de décélération en accélération tandis que le *rythme*, ayant été régulé par des vécus charnels en faveur d'une ipséité, est décéléré pour tenter de redonner une consistance affective à l'expérience en cours. C'est comme si l'entour était mis en discours, mais sans qu'un individu – replié sur l'expérience de sa propre phénoménalité – ne puisse songer à s'y reconnaître comme sujet.

⁵⁷⁵ Nous voyons d'ailleurs dans une désolidarisation complète de la prestation sémantique, une possible explication des pathologies confabultrices.

Le sentiment de déréalisation

Il se distingue du *sentiment de dépersonnalisation* en ceci qu'il oriente l'attention vers l'entour.

Au début, ma personnalité semble s'isoler du monde extérieur, et comme se détacher de l'ambiance. Tout ce qui m'entoure me paraît de plus en plus lointain et comme suspendu dans le vide. La vie flotte en dehors de moi, et toutes les sensations qu'elle m'apporte défilent indifférentes et sur un même plan, comme des ombres chinoises qu'un impalpable rideau séparerait de mon contact. Ces sensations d'ailleurs, il me semble qu'elles viennent à moi plus que je ne vais à elles, je les subis plutôt que je ne les prends et je n'ai en aucune façon le sentiment d'un travail actif en vue de les faire miennes⁵⁷⁶.

Là où, dans le cas du *sentiment de dépersonnalisation*, nous pourrions parler d'une perte d'adhérence « de » l'entour, ce témoignage est particulièrement révélateur d'une forme de perte d'adhérence « à » l'entour. Les passages suivants l'annoncent, « ma personnalité semble s'isoler du monde extérieur », « suspendu dans le vide », « la vie flotte », « toutes les sensations défilent » ; tandis que la dernière phrase en révèle explicitement la nature : « je n'ai en aucune façon le sentiment d'un travail actif en vue de les faire miennes (les sensations) ». En interrogeant la relation du sujet au monde, le *sentiment de déréalisation* désigne immédiatement la gestion de l'*incertitude adaptative*. Dans ce cas, et dans la ligné du *sentiment de dépersonnalisation*, on doit alors supposer une intervention de l'*émotion* qui puisse être justifiée par une *perte de confiance* en entrée de la gestion de l'*incertitude mnésique* ; c'est-à-dire lorsque la *teneur identitaire* des prises est *instable*. L'autre possibilité aurait été de miser sur une *surconfiance* qui, selon notre modèle, correspond à une disposition attentionnelle « distraite ». Un passage en début de ce témoignage va à l'encontre de cette hypothèse et décrit précisément un cas de prises « inattentives » :

Le plus souvent c'est au milieu d'occupations banales et sans aucune cause apparente [...]. Je deviens plus volontiers le jouet de cette illusion, quand d'une façon toute fortuite d'ailleurs et sans y prendre garde il m'arrive d'appliquer simultanément mon attention sur un objet extérieur et sur une pensée intérieure qui ne s'y rapporte pas, quand par exemple j'entends une conversation tout en suivant le cours de mes idées personnelles, quand je regarde par la fenêtre en réfléchissant à la solution d'un problème quelconque, etc...

Partons alors du principe, qu'à l'instar du *sentiment de dépersonnalisation*, le *sentiment de déréalisation* monte (et déploie) un *couloir narratif* depuis des prises perceptives « inattentives ». Les vécus charnels agglomérés sont typés par leur instabilité identitaire

⁵⁷⁶ G. Albès & Dommard, « Essai théorique sur l'illusion dite de fausse reconnaissance », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1906, p.218.

Le sentiment océanique

Le terme « océanique », en tant que qualité d'un sentiment, trouve son origine dans un échange épistolaire entre R. Roland et S. Freud.

[...] le fait simple et direct de la sensation de l'« éternel » qui peut très bien n'être pas éternel, mais simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique⁵⁷⁷.

Et S. Freud de répondre :

[...] à l'origine le Moi inclut tout, plus tard il exclut de lui le monde extérieur. Par conséquent, notre sentiment actuel du Moi n'est rien de plus que le résidu pour ainsi dire rétréci d'un sentiment d'une étendue bien plus vaste, si vaste qu'il embrassait tout, et qui correspondait à une union plus intime du Moi avec son milieu⁵⁷⁸.

Lorsque le *sentiment océanique* émerge, l'*émotion* qui en module le *rythme affectif*, donne à vivre un *corps-propre* comme éclipsé de la relation que le sujet entretient avec le monde. La *peau* ne maintient plus sa « surface » de conversion du *propre* et du *non-propre* mais, à l'instar d'une ligne d'encre tracée sur un papier buvard, elle se diffuse partiellement dans la *chair* jusqu'à trouver une certaine épaisseur. La transitivité conserve donc une consistance mais devient plus poreuse et donne l'impression de pouvoir, désormais, circuler dans la matière même. S. Freud en parle comme d'un sentiment « si vaste qu'il embrasserait tout, et qui correspondrait à une union plus intime du Moi avec son milieu », mais on pense surtout à la « chair du monde » du dernier M. Merleau-Ponty. Ce qui organise le hic et nunc habituel, celui qui voulait que là où il y a l'autre (ou la chose) je ne peux m'y trouver, se donne dans une nouvelle vérité ; on peut se traverser sans perdre notre densité de présence respective (sujet ou objet). Le texte de J.P. Chavent analysé par J. Fontanille dans l'article *Paysage, expérience et existence*, regorge de tournures et de formules qui cherchent à décrire « ce petit accident métaphysique » où le *corps-propre* s'éclipse sans qu'une subjectivité soit pour autant dissoute.

On dirait qu'il n'est plus aucun effort à faire pour rejoindre les choses et entrer dans leur temps. Un temps qui enfin ne serait plus le nôtre, sans hier ni lendemain, une sorte de présent parfait, absolu, sans plus de frontière entre le monde tel qu'on l'éprouve et le monde tel qu'il est⁵⁷⁹.

Si l'on suit notre modèle, le *sentiment océanique* semble se constituer dans un étirement temporel où l'on peut passer, sans aucune *résistance*, de l'identité au contenu, du sujet au monde, et sans rien perdre d'une continuité de *l'indicialité biographique*. On peut alors

⁵⁷⁷ R. Rolland, *Un beau visage à tous sens : Choix de lettres de Romain Rolland, 1886-1944*, Paris, Albin Michel, 1967.

⁵⁷⁸ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, 1930, trad. A. Weil, Paris, Payot, p.10.

⁵⁷⁹ J.P. Chavent, 1999, cité par J. Fontanille, « Paysage, expérience et existence », dans I. Marcos (Éd.), *Dynamiques de la ville : Essais de sémiotique de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 2007.

supposer qu'à l'instar d'un *sentiment de déréalisation* et de *dépersonnalisation*, le *sentiment océanique* trouve son origine dans une disposition attentionnelle inattentive. Mais, à l'inverse de ceux-ci, la gestion de l'*incertitude mnésique* se fixe sur la confiance sémantique. Dans ce cas, c'est l'évaluation épisodique qui s'absente. Cela permettrait d'expliquer qu'aucune *perte de confiance* sur l'aspect épisodique puisse être notée. Et c'est donc par l'appréhension d'une *fréquence* de restructuration des parties moins importante que prévue [Fq.(-)], qu'une *perte de confiance* sur l'aspect sémantique se crée et qu'une *émotion* est sollicitée. Face à cet *excès de performances*, l'*émotion* calme la confiance sémantique en agglomérant des vécus charnels typés en ipsité [Ipse (>) Idem]. L'*intervalle rythmique* est alors dilaté [Dil.] et crée une continuité [Cont.] là où le *rythme* passe d'accélération (Acc.) en décélération (Déc.) selon que l'attention se porte sur l'identité (Idt.) ou le contenu (Ctu.). En bref, il y a là un dispositif qui éclipse momentanément le *corps-propre*, jusqu'à ce qu'une *circularité mélodique* de la temporalité rétentionnelle et protentionnelle se rétablisse et qu'une frontière nette refasse surface.

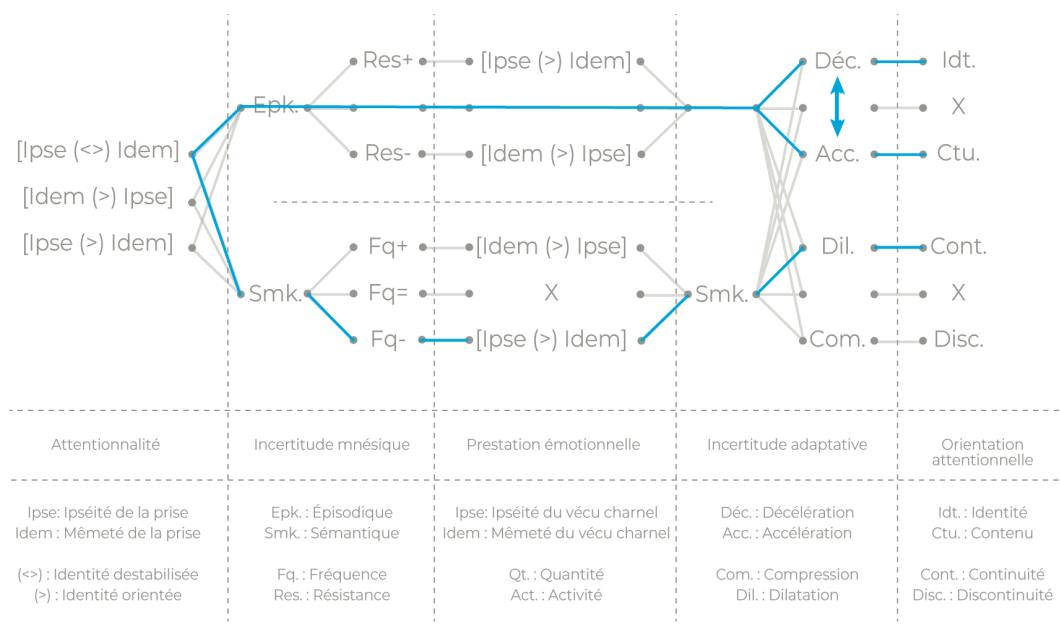


FIG. 28 : Signature éactive du sentiment océanique.

4.2.5.4 Sentiment d'évidence

Le sentiment d'identité (ou subjectivisation de l'objet)

Au moment du phénomène je me sens passive, comme subordonnée à des lois que j'oublie d'ordinaire, ce qui me permet davantage de me placer « hors cadre », hors du monde, qui m'apparaît alors souvent comme un spectacle entaché d'irréalité. Les objets ne me semblent pas *d'un aspect surnaturel*, mais *d'un aspect*

*essentiel. Tout à coup, je les vois au lieu de les regarder comme aux heures ordinaires [...]*⁵⁸⁰

Poursuivons immédiatement cette première citation en la complétant d'une donnée quant à l'état qui précède au phénomène :

Mon état d'esprit est normal, et les circonstances sont, sinon banales, du moins éloignées des préoccupations de la vie intérieure et proches au contraire des actes habituels de la vie journalière.

Nous voilà donc en présence d'une disposition attentionnelle que l'on peut supposer « distraite ». « Les actes habituels », en s'inscrivant dans des automatismes moteurs qui font le lit de « la vie journalière », privilégient la dimension kinesthésique [Kine. (+)] des prises. En conséquence, des vécus charnels typés en faveur d'une ipséité dominante [Ipsé (>) Idem], viendront s'agglomérer au moment de la constitution de la *moyenne diagrammatique*. Une *surconfiance* dans la prestation mnésique épisodique est donc à prévoir en conséquence. Et, pareillement à tous les *parcours arborescents* qui passent par une *surconfiance*, l'absence de résistance éprouvée à la sortie de la gestion de l'incertitude mnésique engagera une réévaluation de la prestation épisodique ou sémantique. Dans le cas du *sentiment d'identité*, cette réévaluation va porter sur l'aspect sémantique et appréhender une *fréquence* de restructuration plus importante que prévue [Fq.(+)] qui, en un sens, va assombrir l'identité assumptive : « je me sens passive, comme subordonnée à des lois ». Le *défaut de Soi*, à la fois marqué par cet assombrissement et l'écart appréhendé sur les *fréquences*, va solliciter l'*émotion*. Cette dernière va chercher à « tempérer » un *couloir narratif* qui a été déployé avec une confiance excessive. Elle réinjecte des vécus charnels typés en mêmété [Idem (>) Ipsé], et les retombés de cette régulation émotionnelle ont pour effet de dilater l'*intervalle rythmique*. L'identité ne semble plus « tendue » vers et par ses attentes, ce qui coïncide avec l'insertion de vécus typé en mêmété. Pour ce qui est de la *teneur temporelle*, les vécus agglomérés par l'*émotion*, accélèrent [Acc.] le *rythme*. En s'association à une identité « dé-tendue », ses vécus charnels typés en mêmété, pourraient expliquer pourquoi, au moment de l'émergence du sentiment, l'aspect sémantique de l'entour (et tout particulièrement de détails), prend un relief particulier. Nous pensons que c'est précisément ce relief particulier qui fait passer d'une « invisibilité ordinaire » – orchestrée par les automatismes de la « vie quotidienne » –, à une « visibilité extra-ordinaire » de telle sorte que le « regard » se fasse « vision », et que « l'essentiel » se distingue du « surnaturel ».

Là où, dans le *sentiment de déréalisation*, l'entour perdait en adhérences sémantiques, le *sentiment d'identité* « gonfle » l'objet apparaissant d'une signification cachée. Comme si l'essentiel était perdu dans le regard « ordinaire » mais que dans cette situation « extra-ordinaire », le souvenir d'une faculté plus ancienne se révélait : « des lois que j'oublie d'ordinaire ».

⁵⁸⁰ E. Bernard-Leroy, *L'illusion de fausse reconnaissance : Contribution à l'étude des conditions psychologiques de la reconnaissance des souvenirs*, Paris, Félix Alcan, 1898, p.232. Nous soulignons.

La signature énaactive du sentiment d'identité pourrait alors être représentée comme suit :

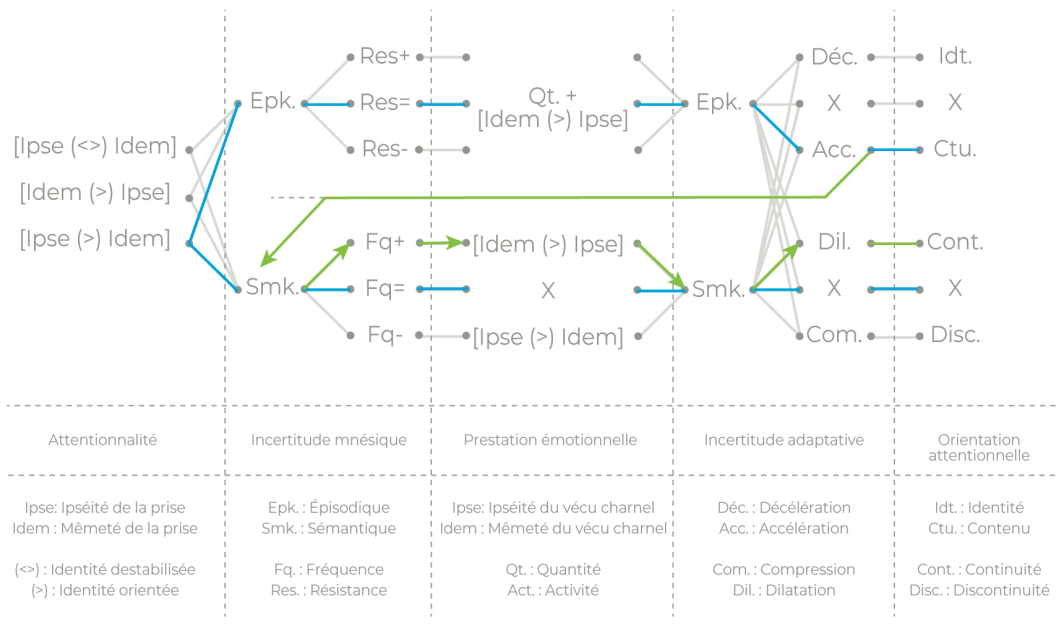


FIG. 29 : Structure énaactive du sentiment d'évidente identité.

Le sentiment d'évidence épiphanique

[...] tout à coup le phénomène m'envahit avec une intensité extraordinaire... Oui, oui, c'est bien cela, je connais, j'ai vu, je sais, et par la fenêtre, oui, le même paysage, j'étais grand-mère comme à l'heure actuelle. Jacques mon petit-fils va venir. Jaques entre, dans la chambre...⁵⁸¹

On peut très rapidement supposer qu'il y a, dans le *sentiment d'évidence épiphanique*, un surinvestissement des identifications référentielles. Tout semble se passer comme si la *re-connaissance* s'affranchissait de localisations épisodiques et réunissait le passé et présent en un temps unique. Dans une perspective écologique, nous rappelons que si des identités assumptives peuvent être *reconnues* et *re-connués*, la contingence interdit qu'elles ne fusionnent où se recouvrent. Ces deux observations semblent alors mettre en concurrence la gestion de l'*incertitude mnésique* et la gestion de l'*incertitude adaptative*. Mais, de la même façon que l'entour ne faisait pas réellement obstacle dans le *sentiment de dépersonnalisation*, ici c'est l'identité assumptive qui ne semble poser aucune difficulté.

En prenant appui sur notre description du *sentiment d'identité*, on dira également du *sentiment d'évidence épiphanique* qu'il trouve sa source dans une *surconfiance* de la prestation sémantique [Act. (+)]. On peut tirer deux déductions de cette remarque. Premièrement cette *surconfiance* présuppose une attentionnalité « orientée ». Un déséquilibre joue en faveur de la dimension coenesthésique [Coene. (+)]. Deuxièmement, la suractivité des *liens* entre les *parties* [Act.(+)], doit être compensée

⁵⁸¹ E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.203.

par une *prestation émotionnelle* qui réintroduit des vécus typés en ipséité [Ipse (>) Idem]. On rappelle que l'absence de résistance – ici une dilatation extrême de l'intervalle rythmique – trahit est un excès de performances qui peut être réinterrogé (circuit vert). Jusqu'à ce stade, le *sentiment d'évidence épiphanique* se différencie du *sentiment d'identité* par une *surconfiance* sémantique plutôt qu'épisodique mais se trouve en tout point identique au *sentiment de fausse familiarité*. Notons que comme pour le *sentiment de fausse familiarité*, une fausse reconnaissance semble avoir lieu. Mais si dans le premier cas, la fausse reconnaissance concerne le contenu de l'expérience (le lien entre les deux personnes), dans le deuxième cas elle concerne son occurrence (fausse reconnaissance d'une ancienneté). C'est donc que le circuit vert qui réinterroge la prestation épisodique, relève une *résistance* plus forte que prévue à la suite de laquelle l'émotion agglomèrera des vécus charnels typés en ipséité qui décèleront drastiquement le *rythme*. La distinction entre *sentiment de fausse familiarité* et *sentiment d'évidence épiphanique* se fait sur l'articulation des *rythmes* et de l'*intervalle rythmique*. Si le *sentiment de fausse familiarité* donne cette relation dans une corrélation converse, le *sentiment d'évidence épiphanique* provoquera une tension entre eux. La décélération du *rythme* par les vécus ipséiques, orientera l'attention sur l'identité assumptive de l'expérience et l'*intervalle rythmique* serait compressé. La configuration du parcours oriente l'attention sur l'identité et pointe un problème de discontinuité « j'étais grand-mère » vs « Jaques entre dans la chambre ». Ce n'est pas une vérité de tout temps (comme dans le *sentiment océanique*), mais une vérité de l'histoire de l'individu (ou vérité « existentielle »).

La signature énative du *sentiment d'évidence épiphanique* pourrait s'illustrer comme suit :

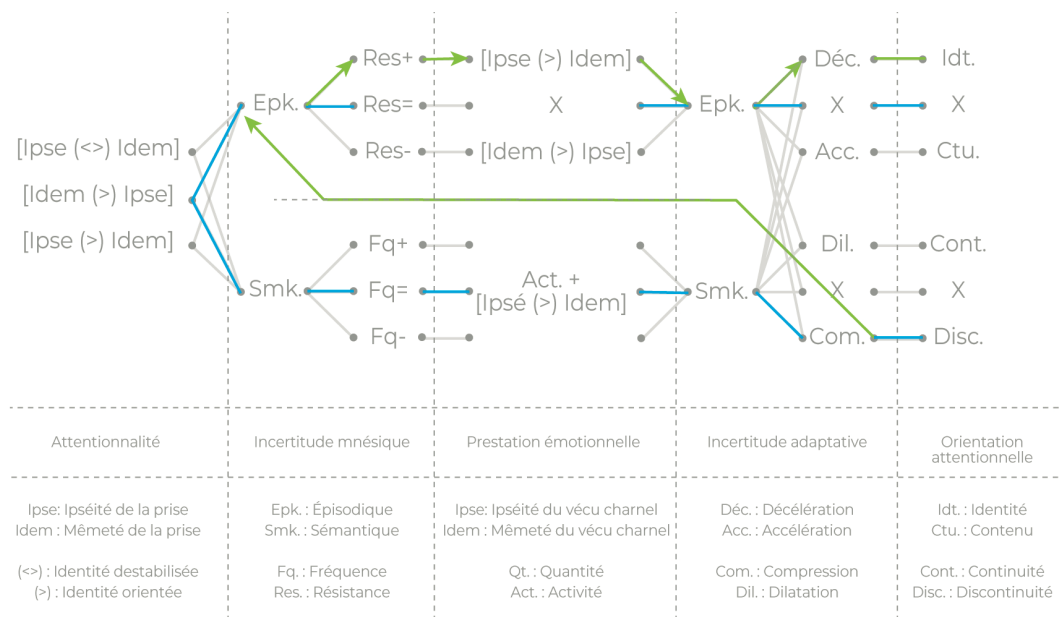


FIG. 30 : Signature énative du sentiment d'évidence épiphanique.

Pour dernière remarque, nous attirons également l'attention sur la proximité qu'entretiennent les *sentiments d'évidence épiphanique* et de *prophétie rétrospective* : « Jaques va venir, [...] Jaques rentre dans la pièce ». Cela pourrait s'expliquer par le maintien ou la perte du *rythme affectif* protentionnel. Si le rythme protentionnel conserve des répétitions morphologiques – mêmes minimales –, le sentiment émergent reste celui de l'*évidence épiphanique*. Si la *prestation émotionnelle* accélère l'*intervalle rythmique* dans une mesure telle

que le *rythme* perd tous repères morphologiques, la dynamique circulaire du présent vivant complète l'absence du *rythme* protentionnel en y faisant correspondre le *rythme* rétentionnel ; auquel cas, c'est le *sentiment de prophétie rétrospective* qui émerge. Tout se passe comme si la *prestation émotionnelle* intervenait « outre-mesure ». Mais voyons cela plus en détail.

4.2.5.5 Sentiment de prophétie rétrospective

Le *sentiment de prophétie rétrospective* est caractérisé par le fait que le contenu de ce qui a été pris pour une prédiction, se réalise effectivement dans le vécu. Ce phénomène n'est possible que dans la mesure où le sentiment prophétique peut être rétrospectivement attribué.

Je reconnaissais les circonstances actuelles comme une possibilité
déjà prévue et non comme un passé déjà-vécu⁵⁸²

La distinction proposée par ce témoignage entre possibilité prévue et passé vécu est très intéressante. La « possibilité déjà prévue » désigne presque littéralement ce que nous avons appelé la gestion de l'*incertitude adaptative*. Nous avons dit, à ce titre, que la situation comportait un degré de contingence. Cette donnée interdit que « les circonstances actuelles », imprédictibles de principe, puisse avoir été « une possibilité déjà prévue ». Le point intéressant est que cette superposition de la probabilité (*prédictibilité-imprédictibilité*) et de la possibilité (*prévisibilité-imprévisibilité*), semble, malgré tout, suspecte pour l'individu.

Nous avons tout lieu de penser que le *sentiment de prophétie rétrospective* – en tant qu'il met l'accent sur l'aspect rétrospectif –, trouve son point d'émergence à la suite de la gestion de l'*incertitude adaptative*. Comme pour le *sentiment d'évidence*, il se produit, dans la temporalité protentionnelle du *couloir narratif*, une tension qui oppose accélération du *rythme* et dilatation de l'*intervalle rythmique*. Arrive un moment où les vécus charnels rassemblés par une ipséité dominante, donnent une dilatation si forte et un *rythme* si accéléré, que ce dernier ne trouve plus de répétition morphologique au sein de la protention. Cette disparition soudaine du *rythme* de l'*affectionnant*, aurait pour conséquence « d'happer », dans l'espace vidé de la protention, le *rythme* rétentionnel en cours. Le possible est confondu avec le probable et fait d'une anticipation de « l'imprévisible », un souvenir de « prédictibilité ».

On peut aborder le problème autrement en disant que le *Soi* est hors-jeu et que la *chair* n'est désormais affectée que par l'*affectionnant*. L'individu de l'expérience se replie sur le sujet du discours, la chronologie se réduit à une dynamique et la prise de position peut tout aussi bien se placer dans l'*après* pour considérer l'*avant* ou dans l'*avant* pour considérer l'*après* (la *succession* du discours n'est pas la *répétition* de l'expérience).

⁵⁸² E. Bernard-Leroy, *op. cit.*, p.150.

Par exemple, la reproduction à l'identique d'une scène passée dans l'instant présent qui caractérise, semble-t-il, le phénomène de *déjà-vu*, se distingue du *sentiment de prophétie (rétrospectif)* en ceci qu'au premier correspond un sentiment de porosité entre « le » présent et « un » passé et qu'au deuxième correspond un sentiment de porosité entre « un » présent et « le » passé. Le passage de l'un à l'autre s'effectue par un renversement des points de vue et des horizons temporels ; c'est-à-dire depuis un présent vers le passé ou depuis un passé vers le présent.

La *signature énative* du *sentiment de prophétie rétrospective* est identique à celui d'*évidence épiphanique* à ceci près que la deuxième relève encore d'une temporalité différenciée. Alors que dans le *sentiment d'évidence épiphanique*, la réévaluation de l'aspect épisodique débouchait sur une *résistance* plus forte que prévue [Res. (+)], dans le *sentiment de prophétie rétrospective*, cette réévaluation débouche sur une *résistance* moins forte que prévue [Res. (-)]. Le déterminé du possible n'est plus freiné par l'indéterminé du probable.

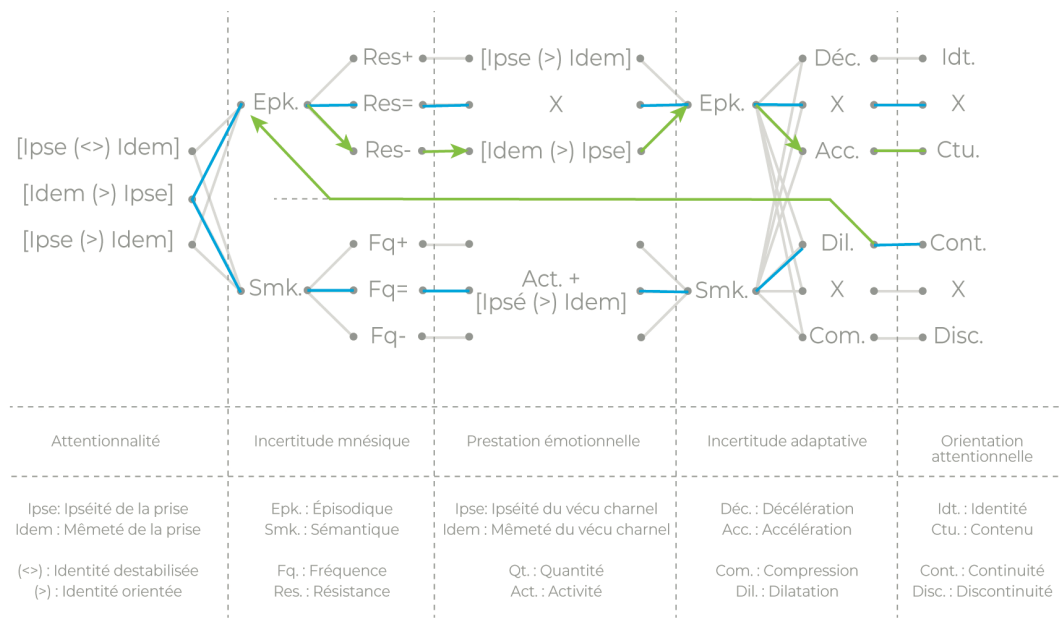


FIG. 31 : Signature énative du sentiment de prophétie rétrospective.

4.2.6 BILAN

Quelques remarques peuvent venir compléter le modèle des *signatures é natives* discuté dans ce chapitre.

Premièrement, nous avons noté que le *rythme* et l'*intervalle rythmique* du *couloir narratif* pouvait être modulé dans une corrélation *converse*, *instable* et *inverse*. Les deux *sentiments de familiarité* et de *fausse familiarité* rendent compte d'une rupture de la plasticité du *couloir narratif* qui fait suite à une corrélation *converse* de son *rythme* et de son *intervalle rythmique*. Les *sentiments d'étrangeté* (dépersonnalisation, déréalisation et océanique) se donnent dans une rupture de la plasticité due à une *instabilité* du *rythme* ou de l'*intervalle rythmique*. Et, pour finir, le *sentiment de prophétie rétrospective* ainsi que les *sentiments d'évidence* (identité et épiphanique) mettent en tension le *rythme* et l'*intervalle rythmique* qui rompent la plasticité dans une corrélation *inverse*. Les répercussions phénoménologiques

associées à ces différents types de ruptures, comptent la *surprise*, vive et brève, pour ce qui est d'une corrélation *converse*, et l'*étonnement*, diffus et prolongé, en ce qui concerne une corrélation *inverse* ou *instable*. La *circulation mélodique* du présent vivant peut donc s'interrompre brutalement et focaliser l'attention sur un point de construction problématique de l'expérience (corrélation *converse*), ou se déphaser et ouvrir l'attention sur l'expérience – en tant que telle –, avant de se rephaser naturellement et selon un laps de temps relativement court (corrélation *inverse* et *instable*).

Dans le prolongement de ce premier point, nous souhaiterions faire une observation concernant les types de relations écologiques que la protentionnalité semble développer. Commençons par rappeler que l'intervalle protentionnel organise la prise d'initiative. Ensuite, nous avons également indiqué que la temporalité du *couloir narratif* se constituait selon un rapport entre « rythme affectif » et « tempo émotionnel ». L'observation d'un déphasage entre ces deux aspects semble indiquer une certaine autonomie de l'un par rapport à l'autre. En rassemblant ces remarques, il nous semble juste de dire que, bien qu'ils se marient dans l'intervalle protentionnel, le *tempo émotionnel* tend vers un horizon existentiel qui actualise le désir, et que le *rythme affectif*, relatif à l'engagement corporel, actualise pour sa part, la crainte. Désir et crainte, bien qu'ils relèvent de la dimension réflexive du vécu, semblent indiquer que la passion serait également partie prenante des adaptations non-conscientes. Il nous semble que cette dimension passionnelle de l'émotion puisse trouver une explication dans l'hypothèse, défendue ici, selon laquelle la gestion de l'*incertitude adaptative* s'effectue par une *prestation émotionnelle* qui tire parti des inscriptions charnelles du temps. Le *rythme* semble alors médier le plan expérientiel au travers de *valences énaclives*, tandis que le *tempo* semble médier le plan existentiel⁵⁸³ par des *valences temporelles*.

Pour conclure, et en regard de la saillance attentionnelle relevée dans les sentiments associés au phénomène de *déjà-vu*, il resterait à déterminer dans quelle mesure sa dés-éducation pourrait, non pas porter vers des « vécus hylétiques » comme certains états méditatifs semblent le montrer, mais engendrer des impressions de répétition de l'identique. Le phénomène de *déjà-vu*, en marge de la proposition bergsonienne qui y voit le signal d'un élan vital menacé, ne pourrait-il pas provoquer un accident heureux ? Nous n'y verrions pas une chance de revivre un passé joyeux – cher à R. Bodei (§1.4.1.3) –, mais une occasion de redécouvrir un présent que l'on s'est employé, et que l'on s'emploie chaque jour un peu plus, à se cacher ? Est-ce là le coût d'une gestion de la complexité ? Mais le « laisser-venir » d'une attention dirigée sur l'accueil de la qualité du flux perceptif, ne peut-t-il pas nous redonner les moyens de vivre une « chair du monde » que l'on a contribué à se rendre « invisible »⁵⁸⁴ ? On nous dira peut-être que la mélancolie du *déjà-vu* déplace son objet d'un vécu passé manqué vers un vécu présent dont on se manque. Mais si de la première de ses mélancolies, on peut dire qu'elle se satisfait d'une fatalité douce-amère, ne peut-on pas voir dans la deuxième la reformulation possible et optimiste d'un dessein, a priori tragique ?

⁵⁸³ Nous précisons que le plan existentiel est à comprendre ici comme « projet d'existence » et dans un sens proche au néologisme proposé par P. Basso Fossali, « existensif ». Il n'est donc pas équivalent au « plan existentiel » chez J. Fontanille.

⁵⁸⁴ On fait directement référence au dernier M. Merleau-Ponty. M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964.

4.3 MODÈLE DE GESTION SÉMIOTIQUE DES INCERTITUDES ÉCOLOGIQUES

Pour conclure notre chapitre sur la question des *sentiments épistémiques* en cours lors du phénomène du *déjà-vu*, nous souhaiterions proposer ce que nous pensons être un modèle générique de la gestion des incertitudes écologiques. Ce modèle, reprend le schéma du *couloir narratif* du troisième chapitre (§3.3.3) en y précisant quelques éléments observés ici-même, dans ce quatrième et dernier chapitre. La *moyenne diagrammatique* est constituée par les *parties* en bleu foncé et les *liens* en rose fuchsia. Le triangle gris correspond à son déploiement qui, dans la partie haute donne sa *puissance narrative* et, dans la partie basse donne sa *puissance combinatoire*. En bleu clair est représenté le *tracé affectif* en cours. Nous conservons une représentation du *tracé affectif* commune à toutes les figures afin de bien illustrer l'ensemble des cas pouvant être pris en charge par le modèle. La mention « R », au croisement d'un segment du triangle gris et des courbes bleues du tracé affectif, indique le moment de rupture de la plasticité du couloir narratif. Une première série de configuration peut être décrite par le schéma ci-dessous (fig. 32a). Cette série concerne essentiellement la constitution de la *moyenne diagrammatique*, les rapports proportionnels entre *parties* et *liens* agglomérés, et les conséquences en termes de plasticité.

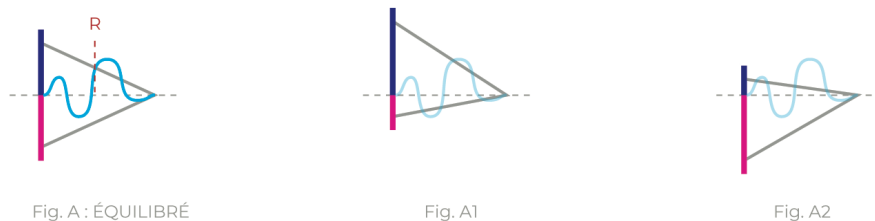


FIG. 32a : Configuration et plasticité du couloir narratif.

La *moyenne diagrammatique* peut être équilibrée, comme sur la figure A. Elle peut également être disproportionnée en faveur des *parties*, comme sur la figure A.1. Et, pour finir, elle peut être disproportionnée en faveur des *liens*, comme sur la figure A.2⁵⁸⁵. Cette disproportion constitutive est applicable, de principe, à tous types de configurations. Les séries de figures qui vont suivre, doivent donc être envisagées avec cette complication supplémentaire ; c'est-à-dire une *moyenne diagrammatique* disproportionnée par le rapport de ses *liens* et de ses *parties*.

⁵⁸⁵ On peut raisonnablement supposer qu'à la configuration qui donne beaucoup de liens et peu de parties corresponde une forme de « fantasme » et qu'à la configuration qui donne beaucoup de parties et peu de liens corresponde une forme de « délire ». Dans le premier cas, l'individu « se raconte beaucoup d'histoires » (parties de vécus pas assez nombreuses, imagination trop forte). Dans le deuxième cas, l'individu n'arrive pas « à rattacher tous les morceaux » (parties de vécus trop nombreuses, imagination pas assez forte).

Une deuxième série de configurations peut être décrite comme suit (fig. 32b) :

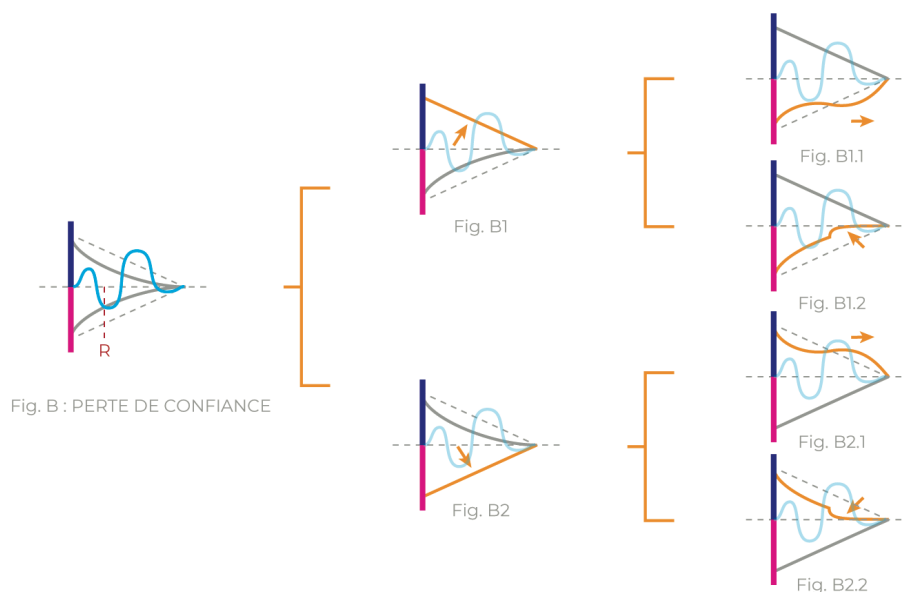


FIG. 32b : Configuration et plasticité du couloir narratif.

En ce qui concerne la figure B, nous avons une configuration du couloir narratif établi à partir de vécus instables identitairement. Cette configuration a pour spécificité de faire émerger la différence plus tôt en proposant une tolérance paradigmatique et syntagmatique faibles. La plasticité du couloir narratif est donc moins importante. Nous sommes dans le cas où une perte de confiance est relevée en entrée de la gestion de l'incertitude mnésique. Le montage de la plasticité qui s'en suit, très peu tolérante, est la conséquence de prises perceptives « inattentives » dont l'instabilité invite à « tenter sa chance » et fixer sa confiance sur une régulation épisodique (fig. B1), ou sémantique (fig. B2). Une prestation émotionnelle peut intervenir à la suite d'une perte de confiance en sortie de la gestion de l'incertitude mnésique. Elle est alors en mesure d'exciter la puissance combinatoire du couloir narratif, comme sur la figure B.1.1. Elle est également à même de calmer la puissance combinatoire du couloir narratif comme sur la figure B.1.2. Elle est aussi capable de réhausser la puissance narrative du couloir narratif comme sur la figure B2.1. Et, pour finir, elle peut tempérer la puissance narrative du couloir narratif comme sur la figure B.2.2. Une troisième série de configurations peut être décrite comme ci-après (fig. 32c) :

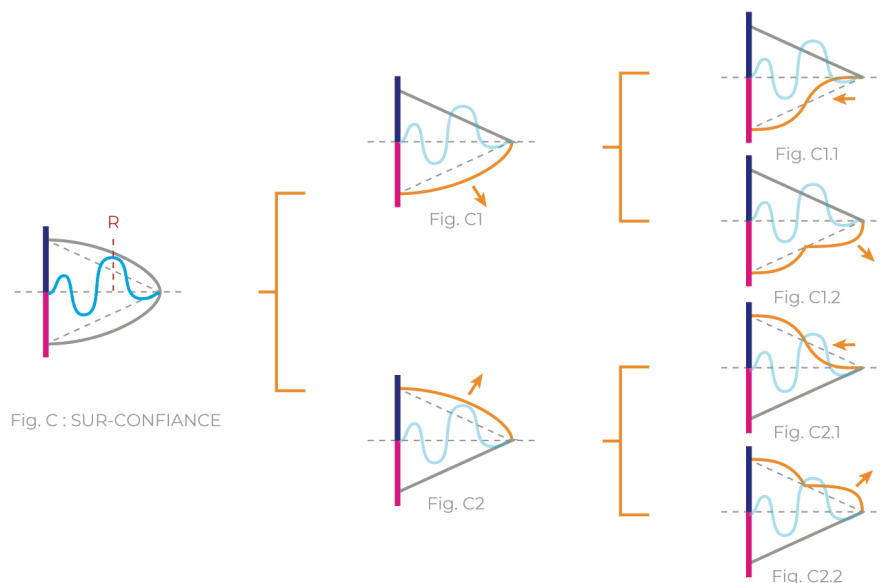


FIG. 32c : Configuration et plasticité du couloir narratif.

La figure C rend compte d'une configuration du *couloir narratif* selon une *surconfiance* en entrée de la gestion de l'*incertitude mnésique*, celle qui va participer au « montage » du *couloir narratif*. Cette configuration est davantage tolérante que la configuration *équilibrée* (fig. 32a). Alors que cette dernière montrait un point de rupture « R » qui faisait émerger la *différence*, la configuration actuelle du *couloir narratif* comprend une *surconfiance* qui peut l'absorber et maintenir cette *différence* sous le seuil de conscience. Nous rappelons que cette *surconfiance* fait suite à une prise perceptive « distraite ». Si une *surconfiance* sur les deux plans sémantique et biographique semble peu probable, les vécus charnels typés identitairement et agglomérés en *moyenne diagrammatique*, orientent la *surconfiance* sur l'une ou l'autre de leur régulation. Si les vécus sont donnés en faveur d'une ipséité, le *couloir narratif* augmente sa tolérance narrative (fig. C2). Si les vécus sont donnés en faveur d'une mêmeté, le *couloir narratif* augmente sa tolérance combinatoire (fig. C1). Une *prestation émotionnelle* peut intervenir à la suite d'une *perte de confiance* en sortie de la gestion de l'*incertitude mnésique*. Elle est alors en mesure de *calmer* la puissance combinatoire du *couloir narratif*, comme sur la figure C.1.1. Elle est également à même d'*exciter* la puissance combinatoire du *couloir narratif* comme sur la figure C.1.2. Elle est aussi capable de *tempérer* la puissance narrative du *couloir narratif* comme sur la figure C.2.1. Et, pour finir, elle peut *réhausser* la puissance narrative du *couloir narratif* comme sur la figure C.2.2.

Une quatrième et dernière série de configurations peut être décrite comme ci-après (fig. 32d) :

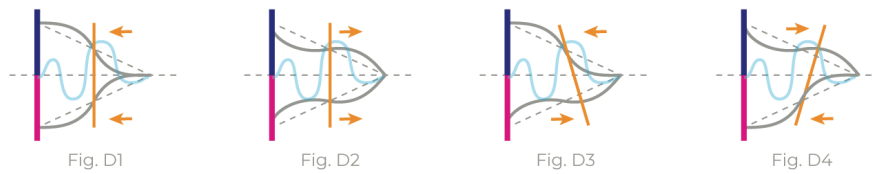


FIG. 32d : Configuration et plasticité du couloir narratif.

Pour finir, l'intervention de l'*émotion* peut engendrer des relations *converses* ou *inverses* entre l'aspect biographique et sémantique. Une corrélation *converse*, *tempère* et *calme* le *couloir narratif*, comme sur la figure D1 ; ou alors elle le *réhausse* et l'*excite*, comme sur la figure D2. Une corrélation *inverse*, *calme* et *excite* le *couloir narratif*, comme sur la figure D3 ; ou alors elle le *réhausse* et le *calme* comme sur la figure D4.

CONCLUSION

BILAN

La phénoménologie du *déjà-vu* est un territoire très peu exploré en sémiotique. Sa littérature dédiée est quasi inexistante⁵⁸⁶ et celle de ses thématiques périphériques l'est presque tout autant. Les ouvrages sur la *mémoire* sont rares et essentiellement focalisés sur ses manifestations culturelles ou sociales ; ceux sur le *temps* ne l'envisagent que « par » ou « au travers » du texte, faisant ainsi d'un concept complexe un objet irréductiblement représentatif.

Pour pallier cette carence nous aurons emprunté des voies d'accès à la toute marge de notre épistémologie. Nos hypothèses n'auraient pu être élaborées sans les enseignements riches et précieux de la philosophie de l'esprit, de la philosophie cognitive et de la phénoménologie. Elles nous auront toutes permises d'aborder des questions essentielles en regard de la dimension existentielle du temps et de son vécu affectif. Les sciences-cognitives, en s'inscrivant dans une approche transversale, nous auront offert la possibilité d'aborder certains faits de mémoire difficilement accessibles en dehors de protocoles expérimentaux. Elles nous auront fournis des éléments empiriques solides pour confronter nos intuitions et calibrer nos modèles.

Ce nécessaire élargissement du spectre épistémologique aura eu certaines incidences quant à l'approfondissement de nos connaissances en matière de sémiotique pure. La découverte – tardive – de nos affinités peirciennes aura probablement été un de ses plus importants corollaires. L'absence de considérations chronologiques dans l'enchaînement enthousiaste et foisonnant de nos premières lectures, explique en partie cette incohérence – un apprentissage traditionnel forme son paysage et constitue sa géographie assez rapidement en faveur de l'une ou l'autre des deux grandes filiations sémiotiques⁵⁸⁷. Cependant, notre cheminement de pensée qui aura trouvé son point de départ dans *Soma et Séma*⁵⁸⁸, sa bifurcation dans *Prolégomènes à une théorie du langage*⁵⁸⁹ et sa ligne d'arrivée dans *Pragmatisme et pragmatisme*⁵⁹⁰ aura été, finalement, particulièrement heuristique. Est-ce à dire que commencer par le texte le plus psychologique d'une tradition dépsychologisante nous aurait laissé penser qu'une dimension « intérieure » (et non pas immanente) du sens puisse être possible ? Peut-être. Toujours est-il que nos lectures suivantes auront été effectuées avec la conviction que la psychologie d'un individu, celle qui fonde un sujet, ne pouvait être écartée d'une théorie générale de la signification. Et cette conviction ne nous aura pas semblé, alors, si incompatible avec les propositions des uns et des autres. En revanche, cette incompatibilité se sera avérée des plus évidente à la lecture des positions exprimées par A.J. Greimas et, plus encore, celles formulées par L. Hjelmslev. En effet, en prenant à rebours le progrès de notre discipline, en croisant son enseignement avec

⁵⁸⁶ Seul un article de M. Leone paru en 2019 peut être recensé. C'est l'aspect sociétal qui y est privilégié et qui propose une sorte de projection du phénomène psychologique sur des interactions sociales. M. Leone, « Chronillogicalities : Déjà vus and hallucinations in the digital semiosphere », *Cognitive Semiotics*, 12.

⁵⁸⁷ Si toutefois l'on devait, par respect d'une tradition, conserver la close dichotomique entre discontinuité (F. de Saussure) et continuité du sens (C.S. Peirce).

⁵⁸⁸ J. Fontanille, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, et plus précisément encore dans J. Fontanille, *Corps et Sens*, Paris, PUF, 2011.

⁵⁸⁹ L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, 1943, Kobenhavn, Akademisk Forlag, trad. A.M. Léonard, Paris, Minuit, 1966.

⁵⁹⁰ C.S. Peirce, *Pragmatisme et pragmatisme, œuvres I*, (1868-1879), éd. C. Tiercelin, P. Thibaut, Paris, Cerf, 2002.

ceux d'épistémologies connexes, nous prenions conscience de tout ce qu'il pouvait y avoir de plus inconciliable entre d'une part, ce que nous avons projeté d'une première lecture de *Soma et Séma* – une « ouverture » vers la chair et l'expérience plutôt qu'un « repli » de la corporéité sur le discours – et, d'autre part, une sémiotique qui s'impose fermement le système et l'exhaustivité comme fondamentaux épistémologiques. La question d'une substitution de la dynamique au temps – seul moyen de « faire système » ou de maintenir un objectif d'exhaustivité – aura été, pour nous, le sujet d'une profonde remise en question. La décision structuraliste à l'égard du *temps* a massivement impacté l'épistémologie sémiotique. Il nous semble même qu'au travers d'une lecture attentive, il reste possible d'en surprendre encore certains échos dans des ouvrages récents ; les plus dynamiques des sémiotiques actuelles restent encore isolées du *temps vécu*⁵⁹¹. Pourtant, si l'on revient à ceux que l'on considère traditionnellement comme les deux fondateurs de la sémiotique, on remarque que l'un comme l'autre, C.S. Peirce comme F. de Saussure, semblent avoir cherché un « maintien » d'une sémiologie de « tous » *temps*, et non pas d'un « un » *temps*, immanent, qui serait celui du discours. Un sens qu'aucun futur ne saurait épuiser – pour le premier –, et le principe de diachronie-synchronie – pour le deuxième –, montrent en quoi le *temps*, dans un processus signifiant « vivant », ne peut se réduire à une dynamique. Il suffit de rappeler que le sémiologue suisse envisageait la signification comme le résultat d'une évolution entre la langue considérée comme système et la parole considérée comme produit de son usage. Bien qu'il n'ait pas – à de rares exceptions près –, fait l'objet d'une attention particulière, le *temps* fourmille d'occurrences et de perspectives croisées dans les manuscrits saussuriens. De l'autre côté de l'atlantique, le sémioticien américain plaçait l'épicentre de la signification dans l'espace réflexif de l'Homme⁵⁹², mais tout autrement qu'un E. Kant. Qu'il s'agisse d'historicité ou de mémoire, un *temps vécu* est, a minima et finalement, incontournable.

C'est donc en découvrant avec beaucoup de retard – il nous faut bien l'admettre – les premiers écrits sémiotiques, ceux de F. De Saussure et C.S. Peirce, que cette profonde remise en question aura su trouver suffisamment d'appui pour faire d'une contre-intuition vis-à-vis d'un structuralisme qui s'extirpe du *temps*, un débat constructif et une prise de position affirmée ; celle de l'écologie du sens. Une écologie du sens qui voudrait que le *temps vécu* et la *mémoire* de l'individu soient essentielles à l'émergence d'une signification (pour peu que l'on considère cette dernière comme un phénomène « vivant » plutôt que comme une « forme » de vie).

⁵⁹¹ Le débat concerne principalement la question d'une acceptation ou d'un refus d'un principe téléologique. Dispute qui repose davantage sur la circonscription du plan de pertinence que sur l'existence d'une finalité puisque dès que l'on considère le vivant, force est de constater un début et une fin (ne serait-ce qu'organique). Quant à la « motivation » qui anime cet organisme, le principe d'homéostasie propose une explication tout à la fois convaincante et applicable à nombre (sinon tous) d'organismes et ce, quelle que soit leur degré de complexité.

⁵⁹² On pense, par exemple, à l'habitude peircienne, qui se place à l'intersection d'un temps social et intime. C. Chauvirée, *Peirce et la signification*, Paris, PUF, 1995, p.79. et C. Paolucci, *Cognitive Semiotics Integrating Signs, Minds, Meaning and Cognition*, Berlin and New York, Springer, 2021, p.70.

DE LA RÉCIPROCITÉ À LA RÉCURSIVITÉ DU SENS

Le phénomène de *déjà-vu* exacerbe une réalité par laquelle il devient difficile d'admettre que le sens puisse être totalement contenu « dans » ni même « par » un système. L'expérience vivante n'est pas une situation de sens structurée par un ensemble fini de règles puisque le *déjà-vu* nous montrerait que, justement, si système il y avait, une programmation pourrait manquer son résultat. Insistons sur le fait qu'il ne s'agit pas là d'un programme qui « échouerait », mais d'une programmation qui « manquerait » quelque chose. Dans le cas du *déjà-vu*, la non-conformité d'un résultat⁵⁹³ escompté induit, non pas une résolution du problème « par » les ressources du système, mais une remise en cause « du » système par le système lui-même⁵⁹⁴. Lorsque je suis confronté à l'exacte répétition d'une scène, au moment où le phénomène se produit, je mets en doute la phénoménalité avant même de chercher à « résoudre » le problème. En somme, ce ne sont pas les calculs qui font problème mais la calculabilité elle-même. Et remettre en cause la calculabilité du système c'est nécessairement poser que le phénomène contient sa part de hasard. N'en déplaise au positivisme, ou à toute autre doctrine qui voudrait « résoudre » la vie ; le *déjà-vu* ne dénonce rien de moins qu'une systémie illusoire. Voilà l'enseignement le plus général et le plus essentiel que nous puissions tirer de cette étude sur le *déjà-vu*. Le sens ne répond pas de « programmations⁵⁹⁵ » et de systèmes mais relève d'une « gestion » et d'adaptations. Et puisque, semble-t-il, l'adaptation au sein de notre environnement déborde les interactions prédictibles au sein d'un système, il en va de la signification comme d'un appui souple et créatif plutôt que d'un résultat rigide et déterminé.

Certaines conceptions du *temps* auront appuyé notre démarche et certains faits de *mémoires* auront apporté quelques crédits à nos intuitions. Nous l'avons vu, *l'éternel retour du même*, la *paresthésie* et, bien sûr le *déjà-vu* (ou *déjà-vécu*) sont des phénomènes qui remettent en cause, chacun à leur manière, cette préséance du système. Que ce dernier – objet ou méthode – soit, pensé par les prismes d'un horizon existentiel, d'une formation discursive ou d'une fonction pragmatique, le système ne peut, par aucun bord, s'affranchir de cet événement possible – le *déjà-vu* – qui, au travers de l'expérience vivante, viendrait le déborder, l'outrepasser, ou bien même le questionner radicalement.

C'est à partir du mariage capricieux d'une sémiotique du discours et d'une sémiotique de l'expérience que le problème se livre le plus facilement. On y découvre qu'une systématisation rigoureuse – comme caution d'un sens saturé ou d'une exhaustivité sémiotique atteinte – n'est pas tout à fait envisageable. *L'éternel retour du même* en fournit probablement une des illustrations les plus évidente. Dans les différentes conceptions de *l'éternel retour du même*, tout semble se passer comme si le cours de la vie pouvait être réduit – absolument – à une dynamique cyclique et une totale autonomie systémique⁵⁹⁶. C'est que d'un point de vue « extérieur », c'est-à-dire celui qui privilégie l'aspect purement logique et réflexif du concept, tout se maintient parfaitement ; nous avons bien là un système. Mais, si l'on prend l'objet ainsi pensé et que l'on cherche à comprendre ce qu'il impliquerait d'en « faire l'expérience » (plutôt que d'en faire un fondement à la question du libre arbitre), un paradoxe difficile

⁵⁹³ Ce résultat attendu peut prendre des formes très variées, l'efficacité d'un processus, par exemple, en fait partie.

⁵⁹⁴ La chose est bien différente d'un programme narratif ou d'imbrication modales (calculs modaux).

⁵⁹⁵ L'ajustement stratégique relève d'une programmation.

⁵⁹⁶ Voir à ce sujet (§1.2.6).

surgit. La cause en est la suivante : d'un point de vue « intérieur » cette fois, l'*éternel retour du même* ne peut qu'anéantir la dimension chronique du temps. Si chaque évènement revient (« retour ») et que le phénomène qu'il porte est le même (« du même »), alors chaque évènement ne peut être qu'identique (« L'éternel »). L'éternité n'est pas celle d'un retour perpétuel mais celle d'une chronologie inaccessible. L'examen du concept d'*éternel retour du même* nous enseigne que dans l'expérience vivante, quand bien même une répétition parfaite serait possible, un minimum de différence est nécessaire. Sans cette différence, aucune comparaison n'est possible. Aucune comparaison qui puisse engendrer une reconnaissance, une identification, une signification. Mais insistons sur ce point : il ne s'agit pas d'une différence latérale, – une « valeur » telle qu'on l'entend en sémiotique et telle qu'elle s'érige au faite du discours –, il s'agit d'une différence dans le *temps* qui implique aussi de voir dans la *reconnaissance*, une *re-connaissance*. C'est-à-dire une nécessaire différence longitudinale qui met en jeu une chronologie au sein même de l'expérience en acte. Exclure cette différence longitudinale du processus sémiotique, ne pas admettre que dans le cours des choses *reconnaissance* et *re-connaissance* fonctionnent de pair, reviendrait à concéder au concept d'*éternel retour du même*, une validité expérientielle et donc, accepter que la possibilité même d'une signification soit remise en cause. Le fait d'attribuer l'origine de cette répétition à une instance transcendantale (*éternel retour du même*) ou à un mécanisme réflexif (*mémoire individuelle*), le fait de considérer un *temps court* (présent vivant) plutôt qu'un *temps long* (cycle de vie), ne change rien au problème. Dans tous les cas, l'examen conduit à la conclusion suivante : la vie ne peut être considérée comme un système puisqu'à minima, pour qu'une chronologie puisse faire valoir une re-connaissance, *l'expérience doit déborder son propre discours*.

Pour confirmer la chose, il suffit de s'éloigner des sphères conceptuelles et d'examiner un authentique fait de mémoire ; la *paresthésie*. La *paresthésie* nous montre qu'en deçà de la notion transversale de valeur, se cache en réalité des valences bien distinctes selon qu'on se réfère au discours ou à l'expérience⁵⁹⁷. Les valences d'un objet exprimées dans le premier ne sont pas celles d'une chose vécue dans la deuxième. Si les valences discursives autorisent la scission d'un sujet en deux instances modales capables de reconnaissance, les valences expérientielles imposent qu'un individu soit unique pour pouvoir re-connaître. La *paresthésie* nous indique alors que dans le cours des choses, au-delà même d'une nécessaire chronologie, le sens réclame une génétique. Une génétique par laquelle les différences latérales du discours et les différences longitudinales de l'expérience peuvent être mises en rapport. Il ne faut pas voir dans cette dernière remarque une réinterprétation des principes paradigmatiques et syntagmatiques que l'on peut, par ailleurs, retrouver dans chacune d'elles. La différence de nature entre valences linguistiques et valences expérientielles interdit une équivalence entre dynamique du discours et évolution de l'expérience. Valeurs et valences linguistiques peuvent – à la rigueur – être considérées comme atemporelles, transcendantales et relevant d'un régime dynamique. En revanche, les valences expérientielles elles, ne peuvent-être qu'ancrées dans le *temps*, l'*acte* et elles relèvent d'un régime génétique.

On remarque alors que *re-connaître*, c'est-à-dire médier une génétique du sens, implique nécessairement que l'individu puisse s'ancrer dans le cours des choses. Ce point est capital. La *prophétie rétrospective*, en tant que phénomène qui donne à vivre

⁵⁹⁷ Voir à ce sujet (§1.2.5).

une pleine narrativisation de l'expérience, en fournit un très bon exemple⁵⁹⁸. L'inhabituelle conscientisation d'une partie de ce processus révèle que l'expérience nécessite la mise en place d'un horizon temporel propre, c'est-à-dire qui ne se réduise pas à son récit rétrospectif. Sans cela, sans qu'un socle « tangible » puisse accueillir et confronter des données narratives lointaines avec des données pragmatiques immédiates, l'individu constitue un *temps* où passé et futur peuvent se confondre, se recouvrir ou bien même s'inverser. La *prophétie rétrospective* est le phénomène résultant de ce manque d'ancrage dans le cours des choses. C'est-à-dire un donné de l'expérience où « l'acte » n'est plus que « l'action », « l'évènement » un produit du « programme » et « l'individu » son « sujet ». Dans cette courbure de la représentativité où l'expérience équivaut à son discours, le « futur », le « possible » et « l'acte » disparaissent ; le « présent », le « prédit » et la « répétition » font système, et l'ensemble finit dans une glissade sans fin sur les pentes de la temporalité. En d'autres termes, *re-connaître* n'est plus que *reconnaître*, la généralité du système pense satisfaire la singularité de la vie. Si la *paresthésie* nous dévoile l'existence de valences expérientielles, la *prophétie rétrospective* nous permet d'en découvrir leur rôle. Face aux meules réflexives et généralisantes du discours en acte, elles permettent à l'expérience de conserver une autonomie et offrent à l'individu de pouvoir s'ancrer – c'est-à-dire se reconnaître et se repérer – dans le *temps*.

Un dernier point doit être relevé au sujet de ce mariage capricieux entre discours et expérience. Si la *prophétie rétrospective* révèle les dangers du discours généralisant, l'*habitude étrange* nous en dévoile, en creux, les avantages pragmatiques⁵⁹⁹. Par exemple, on peut remarquer que pour celui qui le prononce, un mot peut tout à la fois être « dit » et avoir été « mentionné ». Dans le premier cas, lorsqu'il est « dit », le mot remplit, dans le lit du discours, sa « fonction » sémantique. Dans le deuxième cas il prend un relief particulier dû à une inhabituelle conscientisation de son « usage » au sein de l'expérience. Mais notons ceci au passage. Ce que nous venons de relever du discours verbal vaut pour l'*acte* en général. Il suffit de penser à cet individu qui, en dévalant des escaliers, se serait mis en tête d'en compter les marches. Nul doute qu'il puisse finir son « programme » par terre et manque aussi son « résultat ». Le nœud du problème finit par se laisser apercevoir. L'*habitude étrange* trahit une économie attentionnelle dont l'homme fait continuellement usage en milieu complexe et à partir de laquelle se construit un discours « borgne ». Il s'agit alors de bien identifier cette « gestion » du sens réparti entre *conscience* et *non-conscience*, entre « actions délibérées » et « savoir-faire », entre « risque assumé » et « risque délégué ». Que l'on se plonge au sein d'une pragmatique du quotidien ou que l'on s'élève jusqu'aux cimes de l'épistémologie, l'essentielle de notre réflexion est toujours happée « dans » et « par » la part discursive de l'expérience ; c'est-à-dire « dans » et « par » cette portion qui, de droit, semble mesurable, calculable, prévisible, en un mot : systématique. Mais, ce faisant, la réflexivité rassurante à laquelle nous avons recours omet la part du sens que nous reléguons à nos *savoir-faire*. C'est-à-dire cette portion de sens rendue aveugle par nécessité d'adaptation et qui, par ailleurs, tout en restant parfaitement efficace, est par deux fois hautement risquée. Elle est risquée, d'abord, par une *contingence* dont l'imprédictibilité ne peut-être que « générale » et, ensuite, par cette économie attentionnelle, dont le fonds de gestion se résume aux produits mnésiques de l'individu.

⁵⁹⁸ Voir à ce sujet (§1.2.4).

⁵⁹⁹ Voir à ce sujet (§1.2.3).

Une signification comprise comme l'issue d'une gestion du sens, à davantage à voir avec le « risque » et « l'adaptation » qu'avec « l'échec » et le « programme ».

À considérer les choses ainsi, c'est-à-dire à embrasser une gestion du sens où l'intuition fonde la signification à la frontière de la conscience et de la non-conscience, on réalise que si l'économie attentionnelle était le nœud du problème, c'est le corps qui en est le cœur. Le corps se place au centre du problème puisque d'un côté il rend possible le montage topique et, de l'autre, il étalonne le risque sur lequel ce montage repose. Le bénéfice que l'individu peut tirer des *savoir-faire* qu'il a su développer au sein d'un milieu complexe, est aussi au prix du risque encouru par son organisme au sein d'un environnement non-prédictible. En somme, au sein de l'expérience en acte, la sûreté illusoire du discours est un aveuglement nécessaire à toute initiative (c'est-à-dire notre « prise de risque »).

Voici donc quatre cas – parmi bien d'autres – qui explicitent une articulation problématique entre discours et expérience. Quatre cas qui, quelque que soit le « niveau » auquel on se place, invalident une stratégie de projection des enseignements d'une sémiotique du discours sur celle de l'expérience. Pour faire court, nous pourrions dire que l'examen de l'*éternel retour du même* nous fournit une illustration du problème ; sous peine de paradoxes insurmontables, l'expérience ne peut se résumer à son discours, une dynamique ne peut se substituer à une évolution. La *paresthésie*, en révélant une différence de nature entre valences discursives et valences expérientielles, nous indique un point de « diffraction » du sens. La *prophétie rétrospective* fait valoir l'importance d'un déploiement temporel capable de faire « converger » les lignes de *temps*. L'*acte*, à mi-chemin entre le geste intuitif et l'action délibéré, c'est-à-dire au point d'incarnation de la diffraction du sens et de la convergence des temps, devient la manifestation extérieure de l'Homme s'adaptant, de l'intérieur d'un environnement.

En regard de la dimension évolutive que certains faits de *mémoire* réhabilitent en plaçant la *re-connaissance* au centre de toute dimension sémiotique, en regard de la *contingence* que tout système pris dans un environnement s'expose à dévoiler, établir un principe de récursivité du sens s'impose comme la stratégie épistémologique la plus avantageuse. Mais, à cette fin, des reconsidérations deviennent nécessaires.

LA MÉMOIRE EN ACTE

La première étape de cette entreprise délicate concerne le statut de la *mémoire* dans notre théorie générale de la signification. La *mémoire* impliquée dans une récursivité du sens n'est pas celle des empreintes matérielles (ou transcendantales) qu'une formation discursive aurait laissées derrière elle. Il s'agit de la *mémoire* d'un individu. Pour être plus précis encore, nous devrions parler de « ses *mémoires* ». Et, pour être tout à fait exact, il faudrait préciser : « ses » multiples *mémoires* « en acte ».

Le point décisif qui nous aura permis de passer de l'identification de carences épistémologiques à une heuristique de l'expérience, aura été d'observer l'incidence constante d'une *mémoire individuelle* sur le cours des choses. Cette incidence est notamment observable à travers des manifestations passionnelles d'embouchures ou de fluidification du sens. Dans le flux de l'expérience en acte, l'individu peut

instrumentaliser la constante co-présence de données mnésiques et de données mondaines. En jouant de la proportion des unes vis à vis des autres, il peut se préserver de la *nouveauté*, de l'*ancienneté*, de la *permanence* ou du *changement*⁶⁰⁰. Mais, plus particulièrement encore, les passions qui relèvent d'embouchures du sens – refus de la nouveauté ou du changement –, nous permettent également de comprendre, en négatif, que si la *mémoire* est constitutive de l'expérience, une forme d'*oubli* n'en est pas moins nécessaire. Il est en effet difficile d'imaginer une expérience viable au travers de laquelle le cumul des données mnésiques d'un individu lui apparaîtrait en même temps que l'ensemble des données mondaines. Cependant, l'*oubli*, communément admis comme une disparition progressive et « naturelle » d'un moment vécu, ne permet pas de comprendre pourquoi l'individu peut profiter – en l'instrumentalisant (plus ou moins) intentionnellement – d'une co-présence continue de ces différentes données. Si l'on aborde le problème par une dialectique de la *différence* et de la *répétition*, les choses s'éclaircissent sensiblement. Il devient en effet possible d'extraire de ce travail un principe aussi simple que général : dans le cours des choses, la *différence* émerge de la *répétition*⁶⁰¹. En ce sens, la *mémoire* de l'individu devient un modèle à partir duquel est comparé, en acte, le donné mondain. La *différence* qui en émerge est ceci qui appelle son attention et cela qui fait l'objet d'une signification.

Le fait est qu'en posant les choses ainsi, on réalise que la *répétition* devient aussi un outil de réduction de la *différence*. La pratique musicale en constitue une bonne illustration. À mesure de « répétitions », la *différence* entre les notes produites et les indications de la partition se réduit. En conséquence, les notes justes, celles qui se recouvrent et se répètent au fil des reprises, font que seules les fausses notes finissent par ressortir aux oreilles de l'interprète. Cela ne veut aucunement dire qu'il n'entend plus les notes justes, mais simplement que ces dernières peuvent passer sous un seuil attentionnel. En d'autres termes, il peut les effectuer – et « s'assurer » de leur justesse –, sans y « prêter attention ». La *répétition* a donc cette vertu de pouvoir faire basculer en acte, la gestion d'une partie du sens et des significations sur un plan *non-conscient*. Le gain qu'un individu peut tirer d'une co-présence continue de données mnésiques et mondaines tient alors à peu près au fait qu'il peut, en développant un montage topique, libérer son attention de ce qui se répète. Cette façon qu'a l'individu d'organiser une disponibilité attentionnelle, est ce par quoi il accède à la complexité. Un des exemples les plus frappant reste la conversation que peut entretenir un conducteur alors qu'il évolue au sein d'une circulation dense. C'est bien en s'appuyant sur les *répétitions* motrices relatives à la conduite qu'il peut s'en économiser les dépenses attentionnelles et consacrer, au cours de cette situation complexe, une majeure partie de son attention aux différentes *différences* relatives à la conversation. Pour faire un pas de plus, on complètera en disant que c'est grâce à l'apprentissage moteur de l'une et de l'autre des activités (la conduite et la parole), combinées à un panel de phénomènes relativement stabilisé par une grammaire dédiée (règlementation routière ou convention dialogique), que l'individu au volant de sa voiture, se rend disponible pour accueillir et gérer l'évènementialité de la situation générale ; c'est-à-dire une complexité dans laquelle peut émerger, à tout instant, une *différence* relative à la circulation ou à la conversation⁶⁰².

⁶⁰⁰ Voir à ce sujet (§2.3.4).

⁶⁰¹ Voir à ce sujet (§2.3.1).

⁶⁰² Il serait en effet particulièrement difficile de diviser l'évènementialité en deux sous-groupes attribués à l'une et l'autre des activités.

La *mémoire* tient un rôle déterminant dans la possibilité de montage de cette topique. Mais le rôle du corps, celui au travers duquel la *répétition* se fait et devient concrète, ne l'est pas moins. De toute évidence, c'est en s'appuyant sur la *répétition* d'actes physiquement contraints – dont les *différences* émergentes communes auraient été progressivement réduites de telle sorte à ce que l'individu puisse efficacement effectuer ces *actes* sans avoir à les réfléchir –, que l'individu libère son attention pour n'avoir à gérer que la part de la *différence* qui ne se répète pas.

En disant cela, on se souvient également que dans le cas du *déjà-vu*, cette *différence* de droit n'est pas, de fait. Rappelons que, dans ce phénomène très spécifique qu'est le *déjà-vu*, des données mnésiques et des données mondaines sont vécues comme problématiquement identiques. C'est que le *déjà-vu* nous dévoile un point décisif et constitutif de l'expérience en acte : l'individu se repose sur une perpétuelle « attente de *différence* ». Lorsque cette *différence* s'absente et qu'elle laisse place à une *identité*, l'individu vit la situation comme étant profondément anormale. L'ambiguïté sémantique du terme *identité* – à mi-chemin entre l'identique et l'individualité – invite au nouage d'une dialectique de la *différence* et de la *répétition* sur celle de la *permanence* et du *changement*. Puisqu'une succession ne peut s'envisager sans une *mémoire* – c'est-à-dire sans qu'un processus s'emploie à faire des choses qui passent, des éléments susceptibles d'être comparés –, on finit par conclure qu'une *différence* qui émergerait de la *répétition* est sous condition d'une *permanence*⁶⁰³. Mais, pour ne pas tomber dans les travers d'une réflexivité rassurante qui érige l'*identité* sur une *permanence* spéculaire, il convient d'insister sur un fait des plus cruciaux. En suivant notre raisonnement, la *permanence* en question ne se donne pas au travers de ce qui se répète « en plein » ; elle est bien plutôt donnée, « en creux », par cette perpétuelle « attente de *différence* ». Dans l'expérience en acte, c'est cette « attente de *différence* » qui est l'élément le plus essentiellement invariable puisque, comme nous l'indique le *déjà-vu*, si cette invariabilité est violée, l'individu peut aller jusqu'à remettre en cause sa propre phénoménalité. Ce point est décisif puisqu'il met l'accent, non plus sur une expérience qui se construit dans un mouvement rétrospectif – une « répétition » « pleine » qui constate et juge du « déterminé » –, mais sur une expérience qui s'élabore dans un mouvement (rétro)-prospectif – une « projection » « vide » qui attend et s'adapte à « l'indéterminable ».

On peut également déduire de cette invariabilité de « l'attente de *différence* », qu'elle implique une *contingence*. Sans cela, la *différence* attendue ne ferait que se réduire à ce qui n'est pas encore connu, c'est-à-dire ce qui est en attente de l'être – présupposant ainsi une quantité finie de savoir dont l'essence serait simplement d'être découverte par l'individu. En posant « l'attente de *différence* » comme l'élément le plus invariablement permanent de l'expérience – c'est-à-dire au-delà d'un *Moi* construit réflexivement depuis un *Soi* nécessairement soumis aux vicissitudes de la croyance perceptive –, on est amené à observer que la *contingence* ne se situe pas dans un environnement « extérieur » à l'individu. La *contingence* se trouve plutôt dans l'intrication – sans cesse changeante et jamais prédictible (bien qu'en partie prévisible) –, de l'individu et de son environnement. L'une dans l'autre, ces deux remarques voudraient rendre compte de l'idée selon laquelle l'individu, étant doté d'une *mémoire individuelle* à partir de laquelle il a su développer une topique *conscience/non-conscience*, n'est pas simplement une matière soumise à des lois physico-chimiques qui le précèderaient. Au contraire, il évolue

⁶⁰³ Voir à ce sujet (§2.4.1).

le long d'une constante « attente de *différence* » trahissant que, ce par quoi il établit son ontologie, est tout aussi partiellement aveugle – donc approximatif – qu'en perpétuelle régénération – donc incertain. L'*imprévisibilité* présumée de « l'attente de *différence* » et l'*imprédictibilité* constitutive de la *contingence*, n'imposent rien de moins. Dès lors, les significations ne sont plus produites sur un fond de stabilité prédéterminée. Elles sont, à l'intervalle du *conscient* et du *non-conscient*, sur fond d'*imprédictibilité*, engendrées au cours d'un processus permanent de réduction de l'*imprévisibilité*. Voilà l'argument écologique dont doit tenir compte une théorie générale de la signification puisque, comme nous l'indique le *déjà-vu*, s'il n'y a d'autre *permanence* que celle du *changement* et s'il n'y a d'autre certitude que celle de l'absence d'identité, alors les significations ne peuvent que servir des processus continuels d'adaptation.

Cette réduction de l'*imprévisibilité* dont « l'apprentissage » reste la manifestation la plus évidente, s'étaye nécessairement d'une *mémoire individuelle*. Mais, il convient de remarquer que cette réduction de l'*imprévisibilité* porte également sur une forme particulière d'*imagination* que l'on retrouve dans l'activité mnésique. Cette problématique recoupe deux questions subsidiaires. La première de ces deux questions concerne la circonstance adaptative due à la *contingence* (l'*imprédictibilité*). La deuxième est directement liée à la problématique épistémique soulevée par « l'attente de *différence* » (l'*imprévisibilité*). Si l'on accepte de mettre un instant de côté les interprétations « re-présentatives » de la *mémoire*, on peut observer que la *mémoire* « re-produit » plus qu'elle ne « re-présente ». Il est aujourd'hui admis que la *mémoire* procède par agglomération spécifiante de vécus hétérogènes. Quel que soit le type de ses agglomérations – sémantiques, procédurales, biographiques, perceptives, en acte, métacognitives –, et quel que soit le plan sur lequel elles interviennent – *conscient* ou *non-conscient* –, la *mémoire* schématise et régénère continuellement ses modèles. La *mémoire* tient donc davantage d'une masse sableuse en perpétuel mouvement que d'une tablette de cire bien formée sur laquelle apparaîtrait intentionnellement les images figées du vécu ou les modèles statiques du discours. Dès lors, en reconnaissant la dimension imaginative qui prend part à toute activité mnésique, l'authenticité du souvenir perd de sa pertinence judicative et déplace le problème épistémique, de la « croyance » – intrinsèque aux productions perceptives du sensible (mondaine ET mnésique) –, vers celui d'une « confiance » – intrinsèque aux processus engagés le long d'une adaptation. Voilà le pivot conceptuel qui nous permet de passer d'une pragmatique du sens, essentiellement génétique et réflexive dans ses produits, vers une écologie du sens, résolument réursive et complexe dans ses engendremens.

Cette dernière remarque souligne également le fait qu'au-delà des accommodations conscientes, certaines adaptations doivent se faire sur un plan *non-conscient*. Les *savoir-faire*, les *automatismes* et les *habitudes* en font manifestement partie. Mais, puisque la *contingence* exclue tout recouvrement exact d'une proposition et d'une occurrence, les *schématisations non-conscientes* ne peuvent être admises que sous la forme de modèles plastiques ; c'est-à-dire imaginatifs, en partie⁶⁰⁴. Elles ne peuvent pas se concevoir, à l'instar des accommodations conscientes, comme une succession d'assemblages rigides et déterminés cherchant à maximiser le rapport circulaire des calculs et de leur efficacité. Elles doivent pouvoir absorber un degré de *différence* – réductible, mais *imprévisible* de principe – et une *contingence* – irréductible et *imprédictible*, par essence. Par exemple, le trajet qui sépare mon domicile de ma boulangerie habituelle peut être

⁶⁰⁴ Voir à ce sujet (§3.3.3).

effectué chaque matin en pensant à mon planning de la journée. Pourtant, des *différences* ne manquent pas de s'y engendrer. Selon les saisons, le sol peut être plus ou moins glissant, la lumière plus ou moins présente, le trafic plus ou moins dense, mon humeur plus ou moins joviale, l'atmosphère plus ou moins pesante, la météo plus ou moins clémente, etc. On pourrait trouver une foule d'exemples très spécifiques venant compléter et vérifier ce fait – finalement très simple – : la *mémoire* produit des modèles plastiques capables d'absorber, selon la complexité de la situation, des *différences* et de la *contingence*.

Mais le point qu'il importe de comprendre est comment ces modèles mnésiques plastiques se forment et opèrent en marge de la réflexivité ; c'est-à-dire en marge d'une logique représentative sous tendue par des actes de reconnaissances. En effet, si l'on peut assez raisonnablement admettre que, lors d'une gestion consciente de la *différence*, l'assomption procède par marquage circulaire d'un *Moi* dans chaque parcelle de vécu – de telle sorte à ce que des vécus hétérogènes puissent ultérieurement s'assembler en chaînons de *Moi* et proposer des séries de dénouements possibles depuis des correspondances entre scènes passées et scène présente⁶⁰⁵ –, il est en revanche plus difficile de se représenter par quel liant souple des *schématisations non-conscientes* « se » tiennent – et ses agglomérations se « maintiennent » – continuellement sous des données mondaines. C'est là qu'intervient une troisième et dernière dialectique nécessaire à une modélisation fine des processus sémiotiques en cours lors de l'adaptation (*non-consciente*). En effet, sur le plan théorique, pour qu'il soit possible d'atteindre, de l'intérieur, une récursivité du sens, une dialectique de la *multiplicité* et de la *singularité* doit être tressée dans le nouage des deux précédentes⁶⁰⁶. Le travail de la *différence* et de la *répétition* pose « l'émergence » devant la « réciprocité ». Le travail de la *permanence* et du *changement* révèle l'importance d'une « confiance » émancipée « d'authenticité ». Et, pour finir, le travail de la *multiplicité* et de la *singularité* fait prévaloir la « plasticité » sur la « combinatoire ». Selon ce dispositif, c'est la *multiplicité* des probables (et non pas des dénouements) qui, en étant conservée dans chaque infime instant de présents – progressivement *singularisés* au cours d'adaptations antérieures –, permet une projection de futurs non-déterminés, c'est-à-dire probables – plutôt que possibles – et, pour ainsi dire, « ouverts à l'avènement de l'évènement ». Rappelons une nouvelle fois que l'ensemble des spécificités repérées dans le phénomène de *déjà-vu*, amène à concevoir l'expérience normale comme le produit d'une élaboration « par l'avenir » plutôt que comme celui d'une construction « depuis le passé ». Finalement, peu importe le *Moi* (ou le *Soi*) qui va expérimenter la *différence* dont je prépare l'émergence. L'absence d'*identité* qui fonde mon intrication avec l'environnement sera toujours là pour m'assurer d'une *permanence* et permettre, si besoin, la construction rétrospective d'une subjectivité illusoire – mais rassurante – et, somme toute « opérante » dans la complexité (à défaut d'y être la plus « efficace »). Finalement, de la *différence* on ne fait qu'attendre l'émergence et non le contenu réflexif auquel elle peut mener. Ce qui veut dire qu'en se donnant cette « attente de *différence* » comme l'élément le plus invariablement permanent de l'expérience, on facilite et on entretient une processualité du sens plus qu'on ne cherche à en extraire un de ses produits.

⁶⁰⁵ Voir à ce sujet (§2.4.1).

⁶⁰⁶ Voir à ce sujet (§2.5.2.1).

Ici se joue une nuance épistémologique cruciale entre l'« aller-chercher » d'une intentionnalité et une autre voix qui est celle d'une attentionnalité dont la forme du « laisser-venir » peut être contenue par celle d'« attente de *différence* »⁶⁰⁷. En effet, l'intentionnalité se pare d'un cortège de paradoxes dès qu'elle s'inscrit sur une ligne complexe ; c'est-à-dire dans une gestion du sens montée sur le développement de *savoir-faire* et répartie entre *conscience* et *non-conscience*. Par exemple, l'insomniaque n'aura aucun mal à admettre que c'est sa volonté ferme (et *consciente*) de s'endormir qui, précisément, empêche un « lâcher-prise » (*non-conscient*) nécessaire à l'endormissement. Pour celui qui aurait expérimenté le *déjà-vu*, nul doute qu'il reconnaisse dans son intention (*consciente*) d'en prolonger l'effet (*non-conscient*), la cause évidente de sa dissipation. Qu'il s'agisse d'une intention de non-intentionnalité (*insomnie*) ou d'une intention d'intentionnalité (*déjà-vu*), les deux tentatives débouchent sur une impasse qui discrédite « par » l'expérience, un fondement circulaire et réflexif du sens « dans » l'expérience. L'attention, en revanche, en ceci qu'elle s'est développée et construite – c'est-à-dire cultivée – sur un montage topique nécessaire à la gestion de la complexité, peut être intentionnellement déconstruite pour retrouver et témoigner de la processualité originellement *non-consciente* du sens, et se détacher de certains pièges expérientiels auxquels mènent la réflexivité. Préparer un terrain processuel en marge d'une économie intentionnelle, c'est donc miser sur l'évolution très subtile et délicate d'une *différence* laissée aux franges de l'émergence et de l'absorption, c'est-à-dire dans un devenir du sens qui oscille et hésite entre une gestion *consciente* et *non-consciente*.

La dialectique de la *multiplicité* de la *singularité* nous permet alors de comprendre comment d'anciens vécus peuvent s'agglomérer et projeter des contenus dont le principal attrait n'est pas la marque d'un *Moi*, mais la dynamique sous-jacente à leur émergence passée. Si la *différence* repose sur sa perpétuelle attente et oscille continuellement entre émergence et absorption, alors l'évolution singulière de son devenir contient de multiples probables qui ont marqué et conditionné son émergence. Et si l'on accepte de voir dans la « disposition attentionnelle » autre chose que « l'intentionnalité » et dans « l'éveil à l'évènement » autre chose que le « survenir », on peut alors concevoir qu'en sédimentant l'imminent, l'attentionnalité précède et conditionne tout calcul de phénomènes. En somme, la *mémoire* ne participe pas, sur la base de récits passés, à l'élaboration de multiples dénouements, elle projette l'évènementialité d'adaptations passées, c'est-à-dire l'histoire des évolutions de l'émergence de la *différence*. Les futurs ainsi obtenus sont « non-déterminés » plutôt « qu'indéterminés », « probables » plutôt que « possibles », « ouverts » plutôt que « fermés », en un mot : « plastiques ». La *mémoire* prépare un terreau d'évènements et non un terrain de phénomènes.

Mais si les *adaptations non-conscientes* ne se reposent pas sur une transitivité des contenus mnésiques, comment une « attente » peut-elle se construire ? On touche ici à la question du différentiel entre « attente » et « absence » de *différence* dont le vécu d'*identité* reste, comme nous l'indique le *déjà-vu*, le sentiment d'incohérence expérientielle le plus vif et le plus radical qu'il soit donné de vivre. Un exemple très modeste permet de desserrer ce problème. Il s'agit de ce jeu, connu de tous, où l'enfant s'amuse à tromper son équilibre en tournant plusieurs fois sur lui-même⁶⁰⁸. L'intérêt et l'ivresse du jeu reposent sur ce moment très particulier où, en stoppant brutalement

⁶⁰⁷ Voir à ce sujet (§2.3.4.4).

⁶⁰⁸ Voir à ce sujet (§3.2.3).

les tours, le décor se met à tourner autour de soi. Cette expérience, très simple – et reproductible à souhait pour qui le voudrait –, rend pourtant compte de trois éléments essentiels à la (bonne) compréhension de l'expérience en acte. Premièrement, elle révèle que la *mémoire* projette le rapport – devenu progressivement particulier – du corps à son entour ; ce qui confirme l'hypothèse de l'expérience comme produit d'une élaboration par l'avenir puisque sans cela, il serait difficile d'expliquer le phénomène de rotation illusoire qui succède à l'arrêt de la giration. Deuxièmement, cet exemple montre bien en quoi l'individu est dans une relation d'adaptation constante avec son environnement ; ce fait confirme l'hypothèse d'une perpétuelle *attente* « vide » de *différence* puisque si ce n'était pas le cas, il ne serait tout simplement pas possible de tromper (et de retrouver) notre équilibre au travers du jeu. Troisièmement, le fait que l'individu soit capable de repérer l'illusion présuppose qu'il ait intuitivement circonscrit et identifié les perceptions qui relèvent de projections mnésiques, et celles qui concernent son rapport à l'entour. Ici, dans cette articulation récursive des données mnésiques et mondaines, se trouve à la fois la possibilité d'une construction a-sémantique d'attente, et la possibilité de signalement d'une incohérence expérientielle. Le passage de l'une à l'autre peut être observé à la condition de voir dans un effet dynamique, l'origine d'un indice de *résistance*. Ce qui se trouve caché derrière l'innocence apparente de ce jeu, réside en ceci que les premières comparaisons *non-conscientes* susceptibles de créer une *permanence* et une *répétition*, c'est-à-dire d'engendrer de la *différence*, reposent sur des effets d'entraînement inertiel⁶⁰⁹. De plus, en suivant l'observation selon laquelle cette opération s'effectue bien en deçà de perceptions réflexives, on en conclut également que l'individu possède une *mémoire* non-réflexive spécifiquement dissociée de la matière⁶¹⁰. Tout concourt à faire finalement reposer ce repérage intuitif d'effets d'inertie kinétique, sur une *mémoire corporelle* plongée et élancée dans les divers jeux de forces de son environnement.

Reste encore à identifier la nature des données (mnésiques et mondaines) qui, « naturellement », se recouvrent l'une l'autre dans l'entraînement inertiel et débouchent sur ce repérage intuitif très fin de leur *différence*. C'est ici que l'on retombe sur le liant souple évoqué précédemment comme de celui qui « tient » les *schématisations mnésiques* et « maintient » ses agglomérations sous la perception. Dans une perspective écologique, ce liant trouve sa source dans le rapport qu'entretiennent l'*affect* et le *mouvement*⁶¹¹. La relation de l'*affectionnant* à l'*affecté* rend compte d'un schéma commun et étroitement lié à celui de la dynamique inertielle : elle projette en avant (*affectionnant*) et rend une *différence* (*affecté*). C'est donc le *mouvement* qui devient la soudure de l'évolution – commune et continue – de l'*affect* et des forces physiques au sein desquels évolue l'individu. C'est précisément là qu'intervient cette *mémoire* non-réflexive, spécifiquement dissociée de la matière. Elle peut, en deçà de toute conscientisation, tracer des irrégularités « naturelles » et participer à la formation

⁶⁰⁹ On oublie souvent que le travail oculo-moteur, par exemple, sous-tend la vision. Les effets d'adaptation kinétiques observables sur l'équilibre se vérifient également à ce niveau. De plus, le déjà-vu nous renseigne aussi sur cet ancrage kinétique profond au cours de l'adaptation. Si le déjà-vu constitue un bouleversement épistémique aussi extrême que radical, le phénomène ne s'accompagne jamais d'une perte – même fugace – de l'équilibre.

⁶¹⁰ Pour s'en convaincre il suffit d'imaginer un objet qui, soumis aux mêmes lois gravitationnelles qu'un individu, se tiendrait pour capable de produire de la différence à l'intérieur de sa propre dynamique. La pomme qui tombe de l'arbre produit de la différence pour celui-ci qui la prend sur la tête ou celle-là qui en remarque l'accélération mais, la pomme, ne produit aucune différence depuis l'évolution intérieure de sa propre chute (ce privilège semble réservé aux organismes).

⁶¹¹ Voir à ce sujet (§3.3.1.1).

d'indices de *résistance*. Les irrégularités dont nous parlons sont celles auxquelles ne peuvent se soustraire les vivants. La *contingence* à l'intérieur de laquelle évolue leur soudure constitutive avec l'environnement, implique que tout *mouvement* soit, par essence, irrégulier. Ces irrégularités, aussi prononcées qu'infimes, forment des indices de *résistances* qui sont issus du rapport le plus direct et le plus immédiat qu'un organisme puisse entretenir avec la matière⁶¹². La transformation d'une *différence* – résultant d'une dynamique intrinsèque au *mouvement* des matières de l'organisme –, vers un indice de *résistance* – intrinsèque à une *mémoire* non-réflexive détachée des forces qui la traversent – permet de comprendre comment est établi le différentiel entre « attente » et « absence » de *différence*.

Les irrégularités naturelles peuvent être vues comme un *tracé affectif* qui encourt tout le long de l'expérience en acte. Pris dans la dynamique inertielle qui jette en avant les relevés affectifs, c'est-à-dire les *traces affectives* issues du *tracé affectif*, des redondances d'irrégularités peuvent être ressentie comme autant de répétitions périodiques ; c'est-à-dire des *rythmes*. Et c'est à travers ces *rythmes*, c'est-à-dire des contenus a-sémantiques dynamiquement stabilisé, que des *rythmes* semblables, contenus par des vécus passés, peuvent s'agglomérer et se déployer en un couloir de futurs probables⁶¹³. D'un côté un *tracé affectif* se singularise à mesure que le *temps* s'écoule, de l'autre, un *rythme* se constitue à mesure que les irrégularités s'enrichissent. Le *rythme* est donc cette *répétition* périodique qui attire des contenus mnésiques semblables et qui constitue une « attente de *résistance* » ; c'est-à-dire une « attente de *différence* », « naturellement spécifiée ». Dès lors, le calibre épistémique permettant le repérage intuitif de phénomènes illusoire se trouve dans l'écart qui sépare « l'attente de *résistance* » et la « *résistance* effective ». C'est bien parce que la *résistance* ressentie au moment de l'arrêt de la giration n'est pas celle attendue par la projection du rapport devenu progressivement spécifique du corps à son environnement, que le tournoiement de l'entour peut être intuitivement identifié comme un vécu illusoire.

LA CONFIANCE ADAPTATIVE

L'ensemble de ces remarques met en évidence que l'individu s'engendre dans le *temps*. D'un simple intervalle inertiel jusqu'à son inévitable enfoncement dans l'âge, d'un rapport physique le plus étroit jusqu'à ses considérations existentielles les plus vastes, l'individu ouvre un horizon temporel au sein duquel le sens s'incarne. Il est étonnant de remarquer que les modalités, alors qu'elles traduisent parfaitement un sujet « critique » ou un sujet « compétent », ne semblent offrir aucune combinaison susceptible de serrer de suffisamment près, le sujet « espérant »⁶¹⁴ ; c'est-à-dire celui qui « se » confie avant de « croire », celui qui se sait « dans » le risque plutôt que « devant » son spectacle. Cette carence grève d'une question supplémentaire l'épistémologie statique qui fait du *temps*, une entité subordonnée à l'*espace*, et de la *pragmatique*, un appendice de la *perception*. L'individu de cette épistémologie-là, celui qui voit avant

⁶¹² Voir à ce sujet (§3.3.2.2).

⁶¹³ Voir à sujet (§3.3.1.5).

⁶¹⁴ Même celui qui « sait devoir croire » n'est pas tout à fait celui qui espère mais celui qui redoute. Celui qui « veut-pouvoir-croire », est un optimiste résigné. Et si l'on se penche sur le « vouloir-pouvoir-être », on voit la passion derrière l'horizon existentiel.

d'agir, celui qui « croit », qui « croit-savoir », qui « croit-pouvoir-savoir » (c'est-à-dire, qui doute), cet individu-là, est enfermé dans une discursivité de l'expérience qui l'extirpe de la vie et, en un sens, de l'expérience elle-même puisqu'une distance perceptive finit toujours par prendre le pas sur la durée pragmatique. L'*espace*, c'est vrai, a ceci de commode que ses manques peuvent être complétés – ce qui se cachait à l'instant, est ce qui se révèle maintenant. Et il est également vrai de dire qu'à contrario, et avec cette même certitude naïve que l'*espace* « s'occupe », le *temps* nous « dépossède ». Parce qu'elle nous exhibe la *contingence*, cette perspective-là est aussi peu commode que rassurante. On insiste : l'expérience se fait – et non pas se pare – d'*imprévisible* et d'*imprédictible*. Le *temps* nous y fait savoir que même nommé, ce vide qu'il porte et qui nous traverse continuellement, ne sera aucunement comblé. Comment savoir si ce qui arrive, est ce qui aurait dû arriver⁶¹⁵ ? La réponse la plus modeste que l'on puisse alors apporter à « ce » savoir aveugle – qui est l'*imprédictible* –, et à « se » savoir « borgne » – qui fait l'*imprévisible* –, reste la *confiance*. La *confiance* est irréductible dans l'exacte mesure où l'expérience est vidée, creusée par cette *contingence* qui fait de nos produits mnésiques des approximations et de leur efficacité, le rythme de l'aléa. À la différence de la *croissance* qu'il est possible de saturer d'esthétiques, la *confiance* est tout simplement nécessaire à la vie. Elle s'incarne comme première et dernière réponse à un risque auquel nos *actes*, gros d'incertitude mnésique et d'incertitude adaptative, nous exposent sans relâche.

C'est donc au point d'intersection d'un corps vulnérable et d'un organisme fragile que nous avons scruté cette *confiance* afin d'en dégager l'*enracinement affectif* et la *dynamique émotionnelle*. Apparaît alors le fait qu'une « confiance épistémique », étaye l'attention qui navigue constamment entre *vigilance*, *distracted* et *inattention*. D'un côté cette *confiance* encourage les initiatives selon que la transitivité coenesthésique apporte suffisamment de « souplesse » aux inerties « rigides » et intransitives de la kinesthésie⁶¹⁶ et, de l'autre, elle tolère une altération ponctuelle de cet équilibre selon qu'une « croyance coenesthésique » et qu'un « constat kinesthésique » se neutralisent⁶¹⁷. L'*énaction* ne commence pas plus loin qu'ici, dans une évaluation motrice des croyances ; c'est-à-dire dans cette *confiance épistémique* qui préside à toute signification.

Selon que l'attention est *vigilante*, *distracted* ou *inattentive*, selon qu'une *confiance épistémique* est, à l'issue de cette première phase, conservée, réduite ou augmentée, un *couloir narratif* est monté en conséquence, et sur la base de vécus charnels dont les *rythmes* sont similaires au *tracé affectif* en cours. Une *confiance mnésique* est alors engagée. Les puissances *narratives* et *combinatoires* déployées dans le couloir, sont respectivement données par des vécus charnels qui sont « typés » identitairement, et temporellement « cadencés ». En effet, ces deux facteurs sont relatifs à une assomption d'alors et, selon qu'une *ipséité* ou une *mémeté* ait été appauvrie par leur configuration attentionnelle, le vécu charnel s'est imprégné d'une *identité* plus ou moins orientée et d'une impression de *temps* plus ou moins élastique. L'ensemble de ces éléments forme la plasticité du *couloir narratif*. Cette plasticité accueille l'évolution du *rythme* des *tracés affectifs* en cours et en tolère – depuis une appréhension en acte, des puissances *narratives* et *combinatoires* que le *mouvement* et l'*affect* rapportent au *temps* –, les écarts de *résistances motrices* et de *fréquences processuelles*. On mesure alors ce qu'engage de *confiances épisodique* et *sémantique*

⁶¹⁵ L'évènement ne dispose pas de cette illusion dont un phénomène peut se défaire ; ce qui apparaît n'est pas nécessairement ce qui aurait dû apparaître.

⁶¹⁶ Voir à ce sujet (§3.3.2.1).

⁶¹⁷ Voir à ce sujet (§4.2.3.1).

cette gestion de l'incertitude mnésique⁶¹⁸. Une *confiance épisodique* – basée sur la *teneur identitaire* des vécus charnels – motive des assomptions « aveugles » et tolère – jusqu'à un certain seuil – les écarts de *résistances* (c'est-à-dire une différence entre résistances anticipées et résistances effectives). Une *confiance sémantique* – basée sur la *teneur temporelle* des vécus charnels – motive des reconnaissances « aveugles » et tolère – jusqu'à un certain seuil – les écarts de *fréquences* (c'est-à-dire une différence entre fréquences anticipées et fréquences effectives).

Cette prestation mnésique a pour objectif de faire l'économie d'identifications référentielles, toutes gorgées du poids de la réflexivité. En effet, ceci qu'une gestion *non-consciente* du sens allège en significations, est cela de moins qu'une attention doit dépenser dans la complexité. Le *déjà-vu* se tient juste là, dans le creux de cette économie où il tient à peu de choses, qu'un discours « prononcé » en marge de la réflexivité – celui auquel travaille la prestation mnésique dans le cadre d'une adaptation *non-consciente* –, éveille l'attention de l'individu et demande, paradoxalement, à y être « assumé ».

Alors que nous sommes dans une expérience qui, en étant fondée sur la *confiance*, nous inscrit d'emblée dans le *risque*, une prestation mnésique qui révélerait un « défaut de Soi » au cours de son activité *non-consciente*, nécessiterait une attention particulière et un soutien supplémentaire. C'est là qu'intervient l'*émotion*. Au « défaut de Soi » signalé par une appréhension d'écarts de *résistances* et/ou de *fréquences*, l'*émotion* prend part à la situation pour préserver, jusqu'à un certain point, une continuité de l'expérience. La prestation mnésique n'est pas « infailible » – elle est même incertaine – mais elle n'est pas pour autant « inefficace ». Si l'écart se manifeste sur les *résistances*, l'*émotion* « rehausse » ou « tempère » la *confiance épisodique*. Dans le premier cas l'*émotion* agglomère de nouveaux vécus charnels qui, la plupart du temps, sont pétris d'*ipséité* et décélèrent, en conséquence, le *rythme* du *couloir narratif*. Dans le deuxième cas, elle agglomère de nouveaux vécus charnels qui, le plus souvent, sont imprégnés de *mémeté* et accélèrent, en conséquence, le *rythme* du *couloir narratif*. Lorsqu'il s'agit d'un écart sur les *fréquences*, l'*émotion* « excite » ou « calme » la *confiance sémantique*. Dans le premier cas elle agglomère des vécus charnels qui, la plupart du temps, en étant imprégnés de *mémeté* dilatent, en conséquence, l'*intervalle rythmique* du *couloir narratif*. Dans le deuxième cas, l'*émotion* agglomère des vécus qui, le plus souvent, en étant pétris d'*ipséité*, compressent, en conséquence, l'*intervalle rythmique* du *couloir narratif*⁶¹⁹.

Rythme et *intervalle rythmique* peuvent être donnés dans une corrélation converse ou inverse. Dans le premier cas, il se produit une rupture nette et vive de la plasticité du *couloir narratif* où la *différence* émerge en tant que *surprise*, et le sentiment qui l'accompagne focalise l'attention sur une construction problématique de l'expérience « en acte ». On pourrait parler de « rupture discursive » en ce sens que c'est l'assomption qui est invariablement interrogée. Le « faux » *sentiment de familiarité* et le sentiment de *fausse familiarité* rentrent dans cette catégorie. Dans le deuxième cas, l'émergence de la *différence* est plus diffuse et souligne davantage un *étonnement* où le sentiment qui l'accompagne ouvre l'attention sur l'expérience « en cours ». On pourrait parler de « rupture expérientielle » en ce sens que c'est l'expérience, en tant que telle, qui est questionnée. Les sentiments de *déréalisation* et de *prophétie rétrospective* en fournissent probablement deux des exemples les plus saillants.

⁶¹⁸ Voir à ce sujet (§4.2.3.3).

⁶¹⁹ Voir à ce sujet (§4.2.4.2).

Si *rythme* et *intervalle rythmique* s'articulent de manière converse ou inverse, c'est que le présent vivant doit aussi se régler sur une temporalité différenciée. On peut assez facilement s'accorder sur le fait qu'il y a, en premier lieu, une *temporalité affective* qui circule entre l'intervalle rétionnel et l'intervalle protentionnel. Elle s'engendre dans un composé « mélodique » du *tracé affectif* en cours et des vécus agglomérés⁶²⁰. Mais, en second lieu, il y a aussi une *temporalité émotionnelle* protentionnelle qui joue sur la plasticité du *couloir narratif*. Lorsque cette protention émotionnelle corrèle de manière converse *rythme* et *intervalle rythmique*, une rupture dans la *temporalité affective* et circulaire est immédiate ; on retrouve la *surprise*. Mais, lorsque *rythme* et *intervalle rythmique* sont donnés dans leur corrélation inverse, la *temporalité émotionnelle* crée un « déphasage » plus qu'une « rupture », et ce déphasage finit par se résorber naturellement, tout emporté qu'il est, par cette force d'entraînement inertiel que l'exemple du vertige nous a permis de déceler. La *circularité mélodique* du présent vivant se re-phase petit à petit. Mais dans cet intervalle trouble où les temporalités « s'épongent » l'une l'autre, l'étonnement fait son travail et ouvre sur une palette de *sentiments épistémiques* qui teintent l'expérience d'étrangeté ou qui font jaillir une évidente vérité. L'individu s'en remet à une *confiance émotionnelle* qui motive l'acte et tolère un certain écart adaptatif qui est précisément celui qui relève de l'*imprédictibilité* du devenir. Il n'est alors plus question d'écart entre anticipation et expérience – comme pour la gestion de l'incertitude mnésique –, mais d'une « absence de *résistance* » qui, en tant qu'excès de performances mnésiques, se constitue comme dernier antidote aux abus du paraître et aux risques qu'ils nous « font » – et qu'il nous « faut » – prendre au sein de notre milieu complexe.

On retombe sur notre hypothèse écologique qui voulait que les significations, à l'intervalle du *conscient* et du *non-conscient*, sur fond d'*imprédictibilité*, soient engendrées au cours d'un processus permanent de réduction de l'*imprévisibilité*. La *mémoire* et la *chair*, en déployant un réseau d'*indices* et de *confiances*, en s'exerçant dans un savoir tout intuitif, travaillent de concert sur des formes énonciatives – en grande partie *non-conscientes* –, capables d'absorber une *différence* donnée de principe et une *contingence* consubstantielle à l'intrication de l'individu et de son environnement.

Une rupture de la *circularité mélodique* du présent vivant entraîne une émergence de la *différence*. Certes. Mais cette *différence* est déjà pleine de son histoire « plastique », celle qui s'est déroulée « dans » la chair de l'individu et « au travers » d'une *mémoire imaginative*. On peut alors repérer qu'à l'intervalle du *conscient* et du *non-conscient*, une microstructure se solidifie à mesure que certaines arborescences de sens se déploient. Cette structure⁶²¹ est celle qui sous-tend les différentes phases de sens régies par les *confiances* et les *indices* ci-dessus décrits. Ces arborescences sont les traces (pour ne pas dire l'identité) des *sentiments épistémiques* qui affleurent au seuil de la conscience et qui permettent une orientation intuitive et immédiate de l'attention. Ces arborescences peuvent être qualifiées de « signatures énaclives » en tant qu'elles sont organisées par une individualité et qu'elles sont produites au sein d'un environnement⁶²². Elles participent d'un savoir-faire intuitif qui peut lui-même faire l'objet d'un apprentissage et développer autant de styles adaptatifs qui cherchent, non plus à fluidifier l'expérience mais à faciliter l'adaptation. On réalise alors que ces styles « adaptatifs » sont ce par quoi une *confiance émotionnelle* peut motiver des styles

⁶²⁰ Voir à ce sujet (§4.2.4.5).

⁶²¹ En ceci que la microstructure ne relève pas d'un parcours réflexif, elle ne se constitue pas comme noyau de connaissance mais plutôt comme une facilitation du processus adaptatif.

⁶²² Voir à ce sujet (§4.2.5).

« attentionnels » et tolérer un certain écart éthique. Et si, comme nous avons cherché à le démontrer, le sens repose non pas sur une *croissance* mais sur une *confiance*, il nous faut alors reconnaître dans cette *confiance éthique*, l'élan dont dispose le sujet pour s'intégrer à un monde depuis son environnement sans faire de l'environnement un reflet de son propre discours.

En extrême résumé, si l'on peut dire des passions de l'embouchure expérientielle qu'elles manifestent la constante présence de données mnésiques « à côté » de données mondaines, et que l'émergence d'une différence est le résultat d'une superposition des unes « sur » les autres, alors l'adaptation se conçoit comme le résultat de l'emboîtement efficace des unes « dans » les autres. L'ensemble conduit à une récursivité du sens au travers de laquelle une confiance éthique se pose comme l'extrême réponse à une justesse perceptive et une authenticité représentationnelle fragilisées – et/ou radicalement interrogées – par la *complexité*, l'*imprévisibilité* et l'*imprédictibilité* d'un devenir commun à l'individu et son environnement. Voilà ce que nous a donné à voir l'étude du phénomène de *déjà-vu*. Nous espérons avoir fait de l'approche complexe de cet événement complexe, une retranscription fidèle.

GLOSSAIRE

Antéprédicatif : Formation de sens antérieure à tout jugement (et à toute appréciation consciente).

Dans une sémiotique de la perception, l'antéprédicatif correspond à tout ce qui peut se soustraire à un principe de référence (et, par là-même, à celle de sujet). Chez J.-F. Bordron, la phase antéprédicative comprend l'indice, l'icône*, et l'intervalle qui fait passer du premier au deuxième. Elle exclut en revanche le symbole. On peut cependant relever chez E. Husserl, dans *Expériences et jugement*, la description d'une conscience antéprédicative qui intègre des phases de « contemplation » et « d'ex-plication », avec ses propres modes de « clarté » et de « confusion ». On aurait donc une forme de jugement non-référentiel (au sens strict) mais a minima intentionnel*. § : 2.5.3.1

Voir : habitude énonciative ; énonciation habitué ; intentionnalité ; attentionnalité ; iconicité ;

Attentionnalité : Moyen structurel par lequel nous pouvons nous disposer intentionnellement dans l'intentionnalité.

L'objectif d'un déplacement du principe d'intentionnalité* vers celui d'attentionnalité vise une résolution de certaines difficultés phénoménologiques auxquelles peut mener la réflexivité. Lorsque l'intentionnalité est redoublée d'une intention, on s'aperçoit qu'elle conduit à des contres programmes (insomnie : intention de non-intentionnalité ou Tip Of the Tongue : intentionnalité intentionnée) où alors des phénomènes paradoxaux (déjà-vu : intention d'intentionnalité). Le terme et la conception de l'attentionnalité sont empruntés à N. Depraz. § : 2.3.4.4/4.2.4.1/4.2.5

Voir : intentionnalité ; intention

Automatisme : Réaction immédiate, non-consciente, compulsive, obtenue et organisée sur la base de répétitions motrices.

L'automatisme vise une annulation des différences motrices* anticipables là où l'habitude* cherche à lisser les saillances phoriques d'un corps sentant. L'objectif reste celui d'une économie énonciative* qui soulage l'attention : ce qui est maîtrisé ne fait plus difficulté (automatisme) et ce qui est neutralisé (habitude) n'est plus à craindre. On précise cependant que l'habitude est passionnelle et/ou pragmatique. Je peux tout aussi bien m'attarder sur la conformité rassurante du chemin que j'emprunte chaque matin, comme je peux profiter de son habitude réglée pour me préoccuper de la météo. § : 2.3.1/2.3.3.2/2.3.3.3/2.3.4.1

Voir : habitude ; résistances motrices ; économie attentionnelle ;

Cœnesthésie : Appréhension médiate (par transitivité) de l'étendue.

Chez J. Fontanille, la cœnesthésie est assimilée au modèle de « l'enveloppe » (surface/contact) et la kinesthésie* à celui du « mouvement ». L'ensemble est essentiellement envisagé dans son application à une sémiotique du discours mais les exploitations sur le plan d'une sémiotique de la perception sont également possibles. Dans *Phénoménologie de la perception*, et plus précisément encore dans le chapitre qu'il consacre à la spatialité et la motricité du corps-propre, M. Merleau-Ponty propose une étude saisissante du rapport de la kinesthésie et de la cœnesthésie. On pense notamment à ce qu'un mouvement abstrait peut creuser de monde plein, et du rôle central que joue la cœnesthésie dans la formation de cet espace virtuel à visée adaptative. § : 3.3.1.1/3.3.2.1/3.3.2.2/4.2.3.1

Voir : énaction ; kinesthésie

Chair : Substance par laquelle l'individu est le plus étroitement lié à la matière en mouvement.

La chair relève davantage du « vécu » que du « senti ». Elle semble médier une « profondeur » spatio-temporelle plus authentique que celle, réfléchie et très en « surface », du sensible et du corps-propre. La chair est aussi ce *Moi* qui ancre l'initiative et qui nous y fait prendre un risque. § : 1.4.2.2/1.4.2.3/3.3.1.1/4.2.2.2

Voir : soudure affective ; résistance ; micro-valence affective ; motif valenciel ; rythme ; tempo ;

Circularité mélodique : Phasage des rythmes rétentionnels (affectifs) et protentionnels (possiblement émotionnés) au sein du présent vivant*.

Le terme mélodique est emprunté à certains passages de M. Merleau-Ponty. On se propose de l'appliquer à une appréhension motrice (et énaactive) du sens. Cette dernière est faite de résistances*, d'irrégularités*, de rythmes* et de tempos*. Il nous a semblé que la métaphore musicale permettait de rendre l'importance des contenus, de leur enchaînement, de leur modulation temporelle et de leur anticipation dans (et de) l'imminent. La circularité mélodique est déphasée dès lors que l'émotion est sollicitée pour compenser un « défaut de Soi ». Le « défaut de Soi » se traduit par un affaiblissement ou un déséquilibre du rapport entre *Soi-ipse* et *Soi-idem*. § : 4.2.3.3/4.2.4.5

Voir : résistance ; irrégularités ; rythme ; tempo ; présent vivant ;

Contingence : Caractère incalculable du devenir.

Une part du vécu ne peut être anticipée que sous la forme d'un contenu vide qu'aucune imagination ne saurait combler. La contingence relève moins de « possibles » logiques qui donnent l'avenir comme un contenu calculable de principe, que de « probables » qui contiennent consubstantiellement un facteur d'indétermination figurative.
§ : 1.2.8/1.2.9/3.1.2.2/4.2.1.3

Voir : imprévisibilité ; imprédictibilité ; milieu complexe ; environnement

Couloir narratif : Déploiement temporel d'une moyenne diagrammatique.

Le couloir narratif projette dans l'imminent, des futurs probables au sein desquels va venir se « mouvoir » un tracé affectif* en cours. Le couloir narratif est doté d'une plasticité* qui peut, ou absorber des différences (contingence* et occurrence) ou faire émerger une différence par rupture de ces paramètres plastiques (puissance narrative* et puissance combinatoire*) § : 3.3.3.1/3.3.3.2/0/4.2.4.2/4.2.4.5

Voir : moyenne diagrammatique ; puissance narrative ; puissance combinatoire ; plasticité ; résistance motrice ; résistance processuelle ; tracé affectif

Diagramme : Entendu comme un maillage abstrait de parties bien que l'accent soit mis, sur les liens entre ses parties, et sur la puissance combinatoire* qu'ils instaurent.

Le diagramme, tel que nous l'envisageons, n'est pas à confondre avec un schème proprioceptif en ce sens qu'il intègre une forme de « raisonnement » non-conscient dont ne dispose pas la médiation proprioceptive. Il se différencie également du figural en ceci que sa forme de raisonnement est « en acte », là où celle du figural est implicitement contenue dans l'objet. Le diagramme se trouve dans une relation d'extrême proximité avec l'entour et, pour finir, si le schéma relève d'une calculabilité, le diagramme s'en distingue par sa plasticité*. § : 2.5.4/3.3.1.1/4.2.4.1

Voir : moyenne diagrammatique ; plasticité adaptative ; puissance combinatoire

Donnée mnésique : Données perceptives (conscientes ou non) issues des (re)productions de la mémoire.

§ : 1.1.3/2.2.1.2/2.3.4.2/3.1.2.2/3.3.1/4.2.1.3

Voir : énonciation perceptive ; habitude énonciative ; énonciation habituée

Donnée mondaine : Données perceptives (conscientes ou non) issues de l'interaction avec l'entour.

§ : 1.1.3/2.2.1.2/2.3.4.2/3.1.2.2/3.3.1/4.2.1.3

Voir : énonciation perceptive ; habitude énonciative ; énonciation habituée

Économie attentionnelle/énonciative : Conséquence pragmatique d'une évolution de l'individu en milieu complexe.

L'individu doit naviguer dans la multiplicité des arcs narratifs qui constituent sa situation en devenir. Pour pouvoir passer de l'un à l'autre et gérer l'ensemble, il contracte des habitudes* et des automatismes* qui lui permettent de passer sous le seuil de conscience une partie des actes (moteurs et cognitifs) qu'il doit effectuer. L'économie attentionnelle/énonciative repose donc sur la confiance qu'un individu accorde à ses actes non-conscients et se développe selon des agencements continuels de prises perceptives « vigilantes », « inattentives » et « distraites ». L'économie énonciative met l'accent sur la dimension discursive de l'expérience. L'économie attentionnelle met l'accent sur sa dimension pragmatique. § : 2.3.3/2.3.4.4/3.2.1.1/4.1.2

Voir : habitude énonciative ; énonciation habitué ; milieu complexe ;

Énonciation perceptive : Mise en perspective d'un ensemble de données mondaines* et mnésiques* conscientes ou non.

À travers la formation d'habitudes*, certaines énonciations perceptives relatives à des objets, des scènes ou des individus (pris singulièrement ou collectivement) peuvent passer sous le seuil de conscience. La familiarité, par exemple, procède d'énonciations perceptives non-conscientes. § : 1.4.2/2.3.3/2.3.4/2.3.4.4/3.2.3.3

Voir : énonciation habitué ; donnée mondaine ; donnée mnésique

Énaction : Évaluation motrice (non-consciente ou, à minima, intuitive) des croyances perceptives en acte.

La définition traditionnelle pose l'énaction comme insistant sur deux notions clés : (i) la perception consiste en une action guidée par la perception ; (ii) les structures cognitives émergent des schémas sensori-moteurs récurrents qui permettent à l'action d'être guidée par la perception. Nous proposons de compléter cette définition en reconnaissant une dimension épistémique au processus puisqu'il est possible d'observer, dans l'articulation de la cœnesthésie* et de la kinesthésie*, un rapport de « croyance (perceptive) » et de « constat (moteur) » dont le bon équilibre permet une perception « objectivement » « vraie » du monde. § : 1.4.2.2/3.2.6/3.3.2

Voir : cœnesthésie ; kinesthésie ; résistance ; environnement

Énonciation habitué : Perception prédicative passée sous le seuil de conscience à la suite d'un nombre de répétitions suffisantes et suffisamment correspondantes.

L'énonciation habitué peut être vue comme le produit d'une compétence à faire « disparaître », au sein de l'énonciation en acte, la présence d'énonciations « déjà *prononcées* ». § : 2.3.3.2/2.3.3.3/2.3.4.3/2.3.4.4

Voir : habitude énonciative ; habitude

Environnement : Ensemble des possibilités interactionnelles construites entre une instance perceptive et son entour.

Nous précisons cependant qu'une sémiotique écologique envisage une relation entre une instance perceptive et l'environnement dans ce qu'elle intègre de contingence*. L'ensemble des possibilités interactionnelles avec l'entour, en étant ainsi rapporté au devenir, correspond à un ensemble de probables dont seule une partie est « calculable ». § : 1.4.2/2.1.2/2.3.1/3.1.2.1/3.1.2.2/3.3.1.3/4.2.1.3/4.2.4

Voir : contingence ; imprévisibilité ; imprédictibilité ; milieu complexe

Ethos : Manière (propre) de réagir spontanément à une situation.

L'*ethos* d'un individu se forme à mesure que ses habitudes raisonnées passent sous le seuil de conscience. L'*ethos* se démarque des passions en ceci qu'il inclut une dimension morale et intersubjective beaucoup plus prégnante. L'*ethos* peut participer d'une métacognition* en tant qu'il relève d'une façon de se connaître intuitivement comme individu réagissant dans le monde. Par exemple, si j'ai perdu un objet, je peux réduire mon champ de recherche en partant du principe que mes habitudes* de rangement, me l'aurait fait ranger ici plutôt que là. On précise également que l'*éthos* est à distinguer du *pathos*, essentiellement passif et relatif au Moi. § : 2.4.1/2.5.1/3.1.2.2/4.2.3.3/4.2.4/4.2.5.2

Voir : automatisme ; habitude ; métacognition

Extéroception : Données sensorielles perçues et attribuées à des changements externes.

En sémiotique, l'extéroception – comme l'intéroception* et la proprioception* – relève du sensible et du champ de présence formé à partir d'une prise de position de l'instance énonçante. L'extéroception est relative à une conception dualiste du sens qui pose la transitivité comme fondement de la signification. § : 3.3.2.2

Voir : extéroception ; proprioception

Habitude énonciative : Assomption passée sous le seuil de conscience à la suite d'un nombre de répétitions suffisantes et suffisamment correspondantes.

L'énonciation habituée peut être vue comme le produit d'une compétence à faire « disparaître », au sein de l'énonciation en acte, la présence d'énonciations « déjà *assumées* ». § : 2.3.3.2/2.3.3.3/2.3.4.3/2.3.4.4

Voir : énonciation habituée ; habitude

Habitude : Action motrice ou processus cognitif passés sous le seuil de conscience à la suite d'un nombre de répétitions suffisantes et suffisamment correspondantes.

De manière très générale, l'habitude peut être conceptualisée à partir d'une dialectique de la différence et de la répétition. L'habitude se place alors à l'intervalle des plans conscients et non-conscients. D'un côté les répétitions permettent de faire passer certaines actions (la différence) sous le seuil de conscience (par exemple, la pratique musicale) et, de l'autre, elles permettent de faire émerger une différence tout en conservant la répétition des actions (par exemple, le plaisir de la conformité). § : 1.2.3/1.4.2/2.2.2.1/2.3/

Voir : habitude énonciative ; énonciation habituée ;

Iconicité : Moment de constitution de sens antéprédicatif (basée sur un principe de compositions méreologiques).

Chez J.-F. Bordron, l'iconicité se situe à l'intervalle de l'indice et du symbole. L'auteur précise qu'il faut toutefois éviter d'y voir une correspondance stricte avec la triade de C.S Peirce la mieux connue (celle du signe pris par rapport à un objet). Il entend se dégager d'une théorie de la référence en rejoignant la reprise, par U. Eco, de la distinction peircienne entre icône (forme) et hypo-icône (signe constitué). L'iconicité est ici entendue comme relevant de la première. § : 1.4.2.1/2.5.3.1/2.5.3.2

Voir : énonciation habituée ; anté-prédicatif ;

Imprédictibilité : Conséquence vécue de la contingence*, et de l'intrication entre individu et environnement*.

Pour qu'un vécu puisse être qualifié de « réel », c'est à dire qu'il ne relève pas (totalement) d'une formation imaginative ou mnésique, il doit contenir, de principe, une part d'imprédictibilité. L'ultime moyen dont dispose l'individu pour distinguer les perceptions d'origine mondaine et celles issues de son imagination remémorante, réside dans l'appréhension d'une absence totale de résistance au cours de l'expérience en acte. La contingence* (et l'imprédictibilité qui en découle), imposent qu'une résistance motrice* minimale soit constamment appréhendée par l'individu. § : 4.2.3.3/4.2.4/5

Voir : environnement ; contingence ; incertitude adaptative ; résistance ;

Imprévisibilité : Conséquence pragmatique des approximations cognitives (mnésie et imagination).

Le futur se constitue de « probables » plutôt que de « possibles ». Il y a un facteur d'indétermination lié à l'incertitude de nos reproductions mnésiques. La mémoire ne « re-présente » pas, elle « re-produit ». L'imagination est donc partie prenante de l'activité mnésique et elle fait de notre cognition, un processus instable de principe. Par ailleurs, « l'inconcevable », montre que le fait est en partie incalculable et qu'il dépasse toute représentation (anticipatrice). § : 4.2.3.3/4.2.4/5

Voir : contingence ; milieu complexe ; incertitude mnésique ;

Incertitude adaptative : Reconnaissance de la contingence par l'individu.

En reconnaissant la contingence* dans laquelle il évolue, l'individu sait que son adaptation comprend un degré d'indétermination (ou principe d'incertitude adaptative*), étroitement lié à l'imprédictibilité* du devenir. § : 2.5.2/4.2.2.2/4.2.3.3

Voir : contingence ; environnement ;

Incertitude mnésique : Reconnaissance des approximations de sa mémoire par l'individu.

En reconnaissant l'approximation de son activité mnésique, l'individu sait que sa prestation cognitive comprend un degré d'indétermination (ou principe d'incertitude mnésique*), étroitement lié à l'imprévisibilité du devenir. § : 2.5.2/4.2.1.2/4.2.3.3

Voir : contingence ; milieu complexe

Intéroception : Données sensorielles perçues et attribuées à des changements internes (viscères, tendons, muscles lisses et striés).

Comme l'extéroception* et la proprioception*, l'intéroception relève du sensible et du champ de présence formé à partir d'une prise de position. L'intéroception est relative à une conception dualiste du sens qui pose la transitivité comme fondement de la signification. § : 3.3.2.2

Voir : extéroception ; proprioception

Intention : Modalité volitive orientée d'un sujet vers un objet (ou un processus).

En regard de certaines conceptions comme la factitivité des objets chez H. Bergson ou des affordances chez J.J. Gibson, nous nous permettons de préciser que l'intention considérée ici, est nécessairement orientée du sujet vers un objet.
§ : 2.3.4/2.3.4.1/2.3.4.4

Voir : intentionnalité ;

Intentionnalité : Entendu comme un mouvement (non-conscient/non-réflexif) de l'individu vers une formation de sens.

Contrairement à l'intention*, l'intentionnalité ne rentre pas dans le cadre d'une sémiotique narrative puisqu'elle peut concerner une relation active – mais non-consciente –, à un objet (une habitude par exemple).
§ : 2.3.4/2.3.4.1/2.3.4.4/2.5.3.1

Voir : énonciation habituelle ; habitude énonciative ; attentionnalité

Identification : Reconnaissance consciente d'un contenu sémantique ou biographique. § : 1.2.1 /2.2.1.2/2.4.1/3.2.2

Voir : reconnaissance ; re-connaissance ;

Irrégularités (naturelles et des vivants) : Conséquence naturelle de la contingence*.

Dans le devenir des forces, certaines matières peuvent constituer des traces d'irrégularité en se déformant dans la durée. Nous entendons la chair* (dans une relation dialectique affecté-affectionnant) comme l'une de ces matières. La chair* et les traces d'irrégularité qu'elle engendre relève du vivant.

Par ailleurs, l'environnement comporte également des traces d'irrégularité. La différence entre les traces des vivants et les traces « naturelles » réside en ceci que les dernières sont calculables dans leur causalité mais non-programmables en ce qui concerne leur production (l'évènement à l'origine de la trace naturelle ne peut être différé). Les traces des vivants, en revanche, semblent incalculables dans leur causalité mais programmables en ce qui concerne leur production (l'initiative à l'origine d'une trace des vivants peut être retenue). § : 2.2.1.2/3.3.1.1/3.3.1.3/3.3.2.2

Voir : contingence ; résistance ; tracé affectif ; environnement

Kinesthésie : Appréhension immédiate (et direct) du mouvement.

Chez J. Fontanille, la kinesthésie est assimilée au modèle du « mouvement » et la cœnesthésie* à celui de « l'enveloppe ». L'ensemble est essentiellement envisagé dans son application à une sémiotique discursive mais les exploitations sur le plan d'une

sémiotique de la perception sont également possibles. Dans *Phénoménologie de la perception*, et plus précisément encore dans le chapitre qu'il consacre à la spatialité et la motricité du corps-propre, M. Merleau-Ponty propose une étude saisissante du rapport de la kinesthésie et de la cœnesthésie. On pense notamment à ce qu'un mouvement abstrait peut creuser de monde plein, et du rôle central que joue la cœnesthésie dans la formation de cet espace virtuel à visée adaptative. § : 1.4.2.2/3.3.1.1/3.3.2.2/4.2.3.1

Voir : cœnesthésie ; éaction ; résistance ; chair ; soudure affective

Mémoires (procédurale, perceptive, sémantique, épisodique, de travail) : Les cinq types de mémoire selon E. Tulving.

La typologie de E. Tulving distingue cinq mémoires en fonction des types de contenus qu'elles fournissent. La **mémoire procédurale** est relative aux acquisitions et connaissances motrices ; elle est sous régime moteur et, en étant constamment reliée à l'entour, elle a recours à des formations de sens diagrammatiques. La **mémoire perceptive** est relative aux impressions et connaissances perceptives ; elle est sous régime sensible et a recours à des formations de sens iconiques. La **mémoire sémantique** concerne des acquisitions et connaissances d'ordre général ; elle est sous régime symbolique et a recours à des formations de sens symboliques. La **mémoire épisodique** concerne des connaissances biographiques ; elle est sous régime narratif et a recours à des formations de sens narratives. La **mémoire de travail** est relative aux acquisitions de données perceptives et mnésiques à court terme (ex : retenir un numéro de téléphone avant de le composer) ; elle est sous régime imaginaire et, en étant fonctionnellement rattachée à tous les autres types de mémoire, elle a recours à des formations de sens schématiques. § : 2.5.4

Voir : habitudes ; présent vivant ; résistance motrice ; résistance processuelle ; éaction ;

Métacognition : Connaissances relatives à ses propres compétences cognitives.

L'exemple souvent cité pour définir la métacognition est : « je sais que je sais ». Si cette définition prête une allure réflexive à la métacognition – bien qu'elle désigne un contenu opaque, le deuxième « je sais » –, certaines études récentes semblent montrer qu'elle est également incarnée. Les sentiments épistémiques tels que le « sentiment de justesse », le « sentiment d'avoir oublié quelque chose », ou le « sentiment de savoir », par exemple, relèveraient de cette part incarnée de la métacognition. § : 1.4.1.2/4.1.2/4.2.3.3

Voir : *ethos* ; attentionnalité ; habitude énonciative ; énonciation habitée

Micro-valence affective : Stabilisation minimale d'un mouvement affectif.

Une force d'entraînement inertiel permet au corps de « rétentionner » et de « protentionner » naturellement une variation affective. Lorsque cette morphologie affective est « rétro-protentionnée » au sein du présent vivant*, et qu'elle coïncide avec

une variation « rétentionnelle » du tracé affectif* en cours, une micro-valence affective est formée. § : 3.3.1.2

Voir : motif affectif ; tracé affectif ; rythme ; présent vivant

Milieu complexe : Ensemble simultanée de situations narratives auxquelles est confronté l'individu.

L'individu doit évoluer à travers une multitude de sollicitations environnementales et, en fonction de l'appréhension de leur risque, il doit répartir la gestion de leur sens, ou sur un plan non-conscient (afin de soulager son attention), ou sur un plan conscient (pour pouvoir raisonner celles qui le nécessitent). § : 2.3.4.4/5

Voir : environnement ; attentionnalité ; habitude énonciation ; énonciation habitué

Motif valenciel : Redoublement d'une micro-valence affective.

Le motif valenciel est obtenu lorsque la micro-valence* rétro-protentionnée et la micro-valence rétentionnée* coïncident. Le motif valenciel n'aboutit que s'il s'inscrit dans un enchaînement continu au sein du présent vivant*. § : 3.3.1.2

Voir : micro-valence affective ; tracé affectif ; rythme ; présent vivant

Moyenne diagrammatique : Ensemble mnésique constitué de parties de vécus et de liens (donnés ou possibles).

La moyenne diagrammatique est une base à partir de laquelle se déploie le couloir narratif* au sein duquel viendra se « mouvoir » le vécu en cours. Au même titre que nous voyons, dans le diagramme*, un maillage abstrait de parties où l'accent est mis sur les liens, nous proposons que la mémoire puisse constituer, en acte, une moyenne de ces maillages (la moyenne diagrammatique). On peut, par exemple, penser aux images de F. Galton, mais en gardant bien à l'esprit que le diagramme se donne plus par ses liens que par ses parties. § : 3.3.3.1/0/4.2.4.3

Voir : résonance affective ; rythme ; couloir narratif ; puissance des liens ; puissance des parties

Plasticité adaptative (du couloir narratif) : Attribut adaptatif issu du rapport entre la puissance combinatoire* et la puissance narrative* du couloir narratif*.

La plasticité concerne des futurs probables dont la fonction est d'absorber ou de faire émerger la différence. La plasticité adaptative adopte la même ligne conceptuelle que les pratiques (schématisation-régulation-accommodation), mais s'en différencie sur deux points : (i) en tant qu'elle évolue sur un plan non-conscient, elle ne peut relever d'aucun « calcul » stratégique (imprévisibilité), (ii) en tant qu'elle évolue dans

la contingence elle anticipe une différence irréductible de principe (imprédictibilité). La ligne conceptuelle de la plasticité adaptative est (motivation-tolérance-absorption).
§ : 3.1.2.2/3.3.3.1/4.2.3.1/4.2.4.4

Voir : couloir narratif ; résistance motrice ; résistance processuelle ; tracé affectif ;

Présent vivant : Toute conception qui envisage le présent comme un intervalle temporel entre passé et futur.

Chez E. Husserl il est obtenu par circularité (génétique) de contenus rétentionnels et protentionnels. Chez W. James, le « specious present », est la durée d'une, ou d'un ensemble de perceptions, conçues comme le présent. Chez D.N. Stern, le « moment présent » est obtenu au travers d'affects de vitalité qui découpent des contours temporels dans le flux ininterrompu de l'expérience. Chez Saint-Augustin cet intervalle peut faire « voyager » la conscience de l'individu à travers le temps ; cela donne le « présent du passé » (mémoire), « présent du présent » (perception) et « présent du futur » (anticipation). § : 2.4.1/3.2.7.1/3.3.1.2/3.3.1.5/4.2.4.5

Voir : souvenir /re-souvenir

Proprioception : Données sensorielles perçues et attribuées à des changements interactionnels (déformation de la structure musculosquelettique et évolution du schéma corporel).

La proprioception se situe à l'intervalle de l'intéroception* et de l'extéroception*. De façon moins évidente que l'extéroception et l'intéroception, la proprioception (dans sa version introduite par J. Fontanille) relève du sensible, et du champ de présence formé à partir d'une prise de position de l'instance énonçante. La proprioception est relative à une conception dualiste du sens qui pose la transitivité comme fondement de la signification. § : 3.2.3.2 /3.3.2.2/

Voir : intéroception ; extéroception

Protentionnel-rétentionnel : Maintien (rétention) et projection (protention), dans le présent vivant* (immédiat), de matériaux perceptifs en cours.

Largement admise, cette conception de la dynamique temporelle doit être attribuée à la phénoménologie de E. Husserl. § : 2.3.4.1/3.2.6/3.3.1.5/

Voir : présent vivant ; souvenir / re-souvenir ;

Puissance des liens (paradigmatique) : Relatif au nombre de liens (donnés ou possibles) agglomérées dans la moyenne diagrammatique* lors d'une mise en résonance affective*.

Lors du montage de la moyenne diagrammatique, certains liens peuvent être donnés d'emblée ; c'est le cas des schèmes ou des modèles de schématisations mnésiques non-conscients. Cependant, on peut supposer qu'une connectivité entre les parties soit facilitée par les traces de liaisons antérieures contenues dans les parties. On parlera alors de liens « possibles ». La puissance des liens (donnés et possibles) rapportée au temps, donne la puissance combinatoire*. § : 3.3.3.1/4.2.3.3/4.2.4.1/4.3

Voir : puissance combinatoire ; moyenne diagrammatique

Puissance des parties (paradigmatique) : Relatif au nombre de parties agglomérées dans la moyenne diagrammatique* lors d'une mise en résonance affective*.

Chaque partie d'un segment mnésique, lorsqu'elle s'agglomère en moyenne diagrammatique*, porte avec elle le vécu dont elle est tirée. La puissance de ces parties est fonction, (i) de leur nombre, (ii) des élaborations narratives effectuées au moment d'une accommodation dans le vécu (passé) concerné. En effet, le vécu ne conserve pas que l'élaboration narrative qui a conduit à une accommodation. Il conserve également toutes celles qui ont échouées et toutes celles qui n'ont pas été réalisées. La puissance des parties rapportées au temps donne la puissance narrative*. § : 3.3.3.1/4.2.3.3/4.2.4.1/4.3

Puissance narrative (syntagmatique) : Puissance des parties* agglomérées en moyenne diagrammatique* et rapportée au temps.

La puissance narrative permet de motiver et d'évaluer une adaptation non-consciente (sur l'aspect biographique/épisodique). Le premier mouvement est un élan prospectif « motivé » par une confiance plus ou moins grande dans la puissance des parties*. Cette confiance se forme depuis celle accordée aux élaborations narratives passées qui sont contenues dans les parties agglomérées. Le deuxième mouvement, rétrospectif, considère une confiance dans la puissance narrative donnée par l'issue de la confrontation des élaborations et de l'adaptation passées. L'évaluation non-consciente initiée par la puissance narrative, s'effectue par l'appréhension d'un différentiel entre résistance motrice* anticipée et résistance motrice* effective. L'évolution de cet écart crée le rythme du couloir narratif*. L'association de la puissance narrative avec la puissance combinatoire* est ce qui donne la plasticité* du couloir narratif*. § : 3.3.3.1/4.2.3.3/4.2.4.1/4.3 Voir : puissance des parties ; résistance motrice ; résonance affective ; couloir narratif

Puissance combinatoire (syntagmatique) : Puissance des liens (entre parties) agglomérés en moyenne diagrammatique* et rapportée au temps.

La puissance combinatoire permet de motiver et d'évaluer une adaptation non-consciente (sur l'aspect sémantique). Le premier mouvement est un élan prospectif « motivé » par une confiance plus ou moins grande dans la puissance des liens*. Cette confiance se forme depuis celle accordée à la connectivité des liens disposés entre certaines parties agglomérées (par exemple, ceux qui constituent des schèmes). Le deuxième mouvement, rétrospectif, considère une confiance dans la puissance combinatoire donnée par l'issue de la confrontation des schématisations

et de l'adaptation passées. On peut alors parler « d'agilité » des liens. L'évaluation non-consciente initiée par la puissance combinatoire, s'effectue par l'appréhension d'un différentiel entre résistance processuelle* anticipée et résistance processuelle* effective. L'évolution de cet écart crée l'intervalle rythmique du couloir narratif*. L'association de la puissance combinatoire avec la puissance narrative* est ce qui donne la plasticité* du couloir narratif*. § : 3.3.3.1/4.2.3.3/4.2.4.1/4.3

Voir : Puissance des liens ; résistance processuelle ; résonance affective ; couloir narratif

Reconnaissance : Résonance paradigmatique opérant par analogie rythmique sur un axe essentiellement sémantique.

Une reconnaissance peut être non-consciente et elle n'implique pas nécessairement d'identification (on parlerait dans ce cas de « recognition »). § : 1.2.1 /1.2.5 /1.4.1.2 /2.2.1.2 /4.2.1.1 /4.2.2.1

Voir : re-connaissance ; identification ; rythme

Re-connaissance : Résonance syntagmatique opérant par analogie rythmique sur un axe essentiellement biographique (ou épisodique, dans une autre terminologie).

La re-connaissance en tant qu'elle présuppose une identité et un rappel (c'est-à-dire une permanence dans le changement) implique nécessairement qu'elle soit consciente. L'insertion du tiret, nous permet de souligner cet aspect et d'indiquer qu'une identification (au moins celle du sujet) a nécessairement eu lieu (contrairement à la reconnaissance) § : 1.2.7/1.4.1.2 /1.4.2/2.4.1

Voir : reconnaissance ; identification ; rythme ; résonance affective

Résistance (motrice) : Indicialité motrice à l'origine de l'émergence d'une différence.

Le différentiel entre résistance* anticipée et résistance* effective peut déboucher sur (i) une absorption de la différence (résistance effective = résistance anticipée), (ii) une surprise (résistance effective plus forte que résistance anticipée), (iii) un étonnement (résistance effective moins forte que résistance anticipée), et (iv) une incohérence expérientielle (absence de résistance). § : /3.3.1.1/3.3.1.3/3.3.2.2/3.3.3.1/4.2.1.3

Voir : couloir narratif ; plasticité adaptative ;

Résistance (processuelle) : Appréhension de la vitesse de restructurations entre parties de vécus, lors de l'adaptation.

L'appréhension s'établit sur l'agilité des liens, c'est-à-dire leur fréquence de restructuration au cours d'une adaptation. Au même titre qu'une résistance motrice* peut être anticipée, une vitesse de restructuration des parties peut être attendue. Cette

dernière est fonction de la puissance des liens* donnée par la moyenne diagrammatique.
§ : 3.3.3.1/4.2.1.1/4.2.1.3/4.2.3.3

Voir : couloir narratif ; plasticité adaptative ;

Résonance affective (mise en) : correspondance analogique et en acte, d'une rythmique affective en cours (tracé affectif) et de rythmes* affectifs passés (traces affectives).

La mise en résonance affective peut se résumer en une attraction de vécus passés par les vécus en cours. On emprunte ce principe d'attraction de souvenirs – par les mouvements en train d'être effectués –, à H. Bergson (particulièrement dans *Matière et mémoire*). § : 3.3.1.5/3.3.2.1/4.2.4.1

Voir : rythme ; moyenne diagrammatique ;

Rythme : Répétition périodique d'une morphologie affective.

Le rythme est relatif à une stabilisation temporelle d'un motif valenciel*. Le rythme est essentiellement lié aux forces en présence, tandis que le tempo* est lié au risque.
§ : 3.3.1.4/3.3.1.5/4.2.4.4/4.2.4.5

Voir : motif valenciel ; tempo ; tracé affectif ; résistance ; irrégularités

Soudure affective : Relation dialectique de l'affecté et de l'affectionnant à travers laquelle le mouvement « soude » le corps et l'environnement.

Dans une perspective moniste, (et à la suite de la « chair du monde » merleau-pontienne), nous envisageons la chair* comme une épaisseur matérielle soumise aux forces (plus ou moins coïncidentes) de l'individu et de son environnement*. La soudure affective propose un complément à une approche de la corporéité discursive du sens. La dialectique de la « soudure » et de la « résistance » sous-tend celle de la « surface » et du « contact ». § : 3.3.1.1/3.3.1.3/3.3.2.2

Voir : chair ; environnement ; résistance ; irrégularités

Souvenir et re-souvenir : Dans la terminologie de E. Husserl, le « souvenir » correspond au souvenir immédiat et rétentionné dans le présent vivant*. Le « re-souvenir » correspond à une donnée mnésique plus lointaine. On peut proposer de voir dans le premier un « tout juste passé » et dans le deuxième un « déjà passé ». § : 2.5.2/3.3.1.2/3.3.2.1

Voir : présent vivant ; reconnaissance ; re-connaissance ;

Tempo : « Accélération-décélération » émotionnelle du rythme ou « compression-dilatation » émotionnelle de l'intervalle rythmique du couloir narratif*.

En tant qu'il se construit par l'intervention de l'émotion, le tempo est une intensité liée au risque que le corps « vulnérable » et l'organisme « fragile » prennent au sein d'une situation particulière. La constitution d'un tempo est à l'origine d'un déphasage de la circularité mélodique* du présent vivant*. Il a une fonction de signal. Par ailleurs, il nous semble que l'emploi du terme « agogique » chez P. Basso Fossali, pourrait souligner la dimension évolutive de l'émotion et des variations de tempo qu'elle engendre. Le rythme* (affectif), de son côté, concerne une étendue essentiellement liée aux forces en présence. § : 4.2.4.3/4.2.4.4/4.2.4.5

Voir : rythme ; présent vivant ;

Teneur identitaire (d'un vécu charnel) : Indice biographique médié non-consciemment par le rapport assumptif *ipse/idem* d'un vécu.

Un rapport équilibré de l'assomption *ipse/idem* du vécu (prise vigilante) donne un indice de stabilité identitaire (confiance neutre). Un rapport affaibli de l'assomption *ipse/idem* du vécu (prise inattentive) donne un indice d'instabilité identitaire (perte de confiance). Un rapport orienté de l'assomption *ipse/idem* du vécu (prise distraite) donne un indice d'affirmation identitaire (surconfiance). § : 2.4.1.1/2.4.1.2/2.5.2.2/4.2.3.1/4.2.4.3

Voir : moyenne diagrammatique ; résonance affective

Teneur temporelle (d'un vécu charnel) : Impression temporelle médiée non-consciemment par un vécu, et dont l'origine réside dans le rapport *ipse/idem* de ce vécu.

Un rapport équilibré *ipse/idem* donne une impression temporelle neutre (ou au plus proche d'un temps objectif/intersubjectif). Lorsque le vécu s'est constitué dans une *mêmeté* dominante, le temps est compressé. Lorsque le vécu s'est constitué dans une *ipésité* dominante, le temps est dilaté. L'argument peut être validé dès lors que l'on reconnaît à l'*ipséité* l'horizon de la permanence, et à la *mêmeté* le point sans cesse changeant. § : 4.2.4.2/4.2.4.4/4.2.4.5/

Voir : moyenne diagrammatique ; résonance affective

Trace : Entendu comme une manifestation mnésique distinguable par ses irrégularités* motrices.

§ : 2.2.1.2/3.3.1.3/3.3.2.1

Voir : traces affectives ; résistance motrice ;

Tracé affectif : Appréhension affective et en acte, de forces physiques et organiques.

Ce qui permet de passer d'un simple prolongement des forces auxquelles sont soumis les vivants, tient à la compétence dont sont dotés la chair* et le corps, pour tracer des irrégularités* dans le devenir de ces forces. § : 3.3.1.3/3.3.2.1/4.2.4.1

Voir : résistance ; irrégularités ;

Traces affectives : Indice moteur propre aux vécus.

Un vécu (ou segment mnésique) comporte des traces* motrices issues de son effectuation concrète que ne peut pas comporter, par exemple, une schématisation obtenue à partir d'un agglomérat de vécus hétérogènes. § : 3.3.1.3/3.3.2.1

Voir : résistance ; irrégularités ; soudure affective

Valence imaginative : Valence obtenue par la plasticité adaptative* du couloir narratif*.

§ : 3.3.2.1

Voir : plasticité adaptative ; résistance motrice ; résistance processuelle ; couloir narratif

Valence éactée : Valences obtenues, en acte, à la suite d'une adaptation non-consciente où valences affectives* et valences projetées (valences (déjà) éactées* + valences imaginatives*) coïncident.

Des valences « éactées » sont formées lorsqu'il y a une correspondance entre d'une part, des valences affectives* résultantes du couplage du corps avec l'environnement et, d'autre part, les valences projetées* issues des schématisations mnésiques. Les valences affectives* se constituent dans une linéarité circulaire selon les trois formations successives de : (i) micro-valence affective, (ii) motif valencielle, et (iii) continuité valencielle. Les valences projetées par les schématisations mnésiques, sont à la fois constituées par des valences éactées* des précédents succès adaptatifs et des valences imaginatives* propres à schématisation. § : 3.3.2.1

Voir : valence éactée ; valence imaginative ; diagramme ;

Valence expérientielle : Amorce de formation valoriale propre à l'expérience (et à laquelle participent les valences projetées, les valences affectives* et les valences énoncées*).

Les valences expérientielles impliquent une génétique du sens qui n'est pas nécessaire aux valences discursives (réglée sur la dynamique interne du discours). Cependant, les valences expérientielles sont étroitement liées à celles du discours.
§ : 1.4.2.3/3.3.1.3/3.3.1.5/3.3.2.1/

Voir : valences énoncées ; valences imaginatives ; valences affectives

Valence motrice/affective : Redondance dynamique d'une irrégularité donnée par le tracé affectif.

§ : 3.3.2.1

Voir : tracé affectif ; irrégularité

BIBLIOGRAPHIE

Sources

- Aristote, *De la mémoire et de la réminiscence* ; tr. fr. (J. Barthelemy-Saint-Hilaire), Scotts Valley, FB Editions, 1891.
- Laërce, D., *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres* ; tr. fr., (R. Genaille), Paris, GF Flammarion, 1965.
- Platon, *Phédon*, ; tr. fr. (M. Dixsaut), Paris, GF Flammarion, 1991.
- Platon, *Parménide, Théétète, Le Sophiste* ; tr. fr. (A. Diès), Les belles lettres, réed. Paris, Gallimard, 2019.
- St-Augustin, *Les confessions* ; tr. fr. (J. Trabucco), Paris, GF Flammarion, 1993.
- Peirce C.S., *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, Cambridge, Harvard University Press.
- Peirce, C.S., *Écrits sur le signe* ; tr. fr (G. Deledalle éd.), Paris, Seuil, rééd. 2017.
- Peirce C.S., *Pragmatisme et pragmatisme : Œuvres philosophiques, Vol. 1* ; tr. fr. (C. Tiercelin & P. Thibaud éd.), Paris, Cerf, 2002.
- Peirce, C.S., *Reasoning and the Logic of Things. The Cambridge Conferences. Lectures of 1898*, Cambridge, Harvard University Press, 1992 ; tr. fr. (C. Chauviré, P. Thibaud, & C. Tiercelin), *Le Raisonnement et la logique des choses : Les conférences de Cambridge*, Paris, Cerf, 1995.

Ouvrages transdisciplinaires

- Bartlett, F. C., 1932, *Remembering : A study in experimental and social psychology*, London, Cambridge University Press.
- Basso Fossali, P., 2009, *La tenuta del senso : Per una semiotica della percezione*, Roma, Aracne.
- Basso Fossali, P., 2017, *Vers une écologie sémiotique de la culture : Perception, gestion et réappropriation du sens*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Baudrillard, J., 1981, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée.
- Benveniste, É., 1966, *Problèmes de linguistique générale. 1*, Paris, Gallimard, rééd. 2006.

- Benveniste, É., 1974, *Problèmes de linguistique générale*. 2, Paris, Gallimard, rééd. 2005.
- Bergson, H., 1896, *Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit*, Paris, Félix Alcan, nouv. éd. Paris, Flammarion, 2012.
- Bergson, H., 1919, *L'énergie spirituelle*, Paris, Félix Alcan, nouv. éd. Paris, Payot & Rivages, 2012.
- Bergson, H., 1934, *La pensée et le mouvant : Essais et conférences*, Paris, Félix Alcan, nouv. éd. Paris, PUF, 2013.
- Bernard-Leroy, E., 1898, *L'illusion de fausse reconnaissance : Contribution à l'étude des conditions psychologiques de la reconnaissance des souvenirs*, Paris, Félix Alcan.
- Bertrand, D., & Fontanille, J. éd., 2006, *Régimes sémiotiques de la temporalité : La flèche brisée du temps*, Paris, PUF.
- Blanqui, A., 1872, *L'éternité par les astres, hypothèse astronomique*, Paris, Germer Baillière.
- Bordron, J.-F., 2011, *L'iconicité et ses images : Études sémiotiques*, Paris, PUF.
- Bordron, J.-F., 2016, *Le discours spéculatif : Approche sémiotique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2016.
- Chauviré, C., 1995, *Peirce et la signification : Introduction à la logique du vague*, Paris, PUF.
- Coquet, J.-C., 2007, *Phusis et Logos : Une phénoménologie du langage*, Paris, PUF.
- Damasio, A.R., 1994, *Descartes's Error. Emotion, Reason, and the human brain*. New York, Grosset-Putman ; tr. fr. (M. Blanc), *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2021.
- Damasio, A. R., 2018, *The Strange order of Things. Life, Feeling, and the Making of Cultures*, New York, Pantheon Books ; tr. fr. (J.C. Nau), *L'ordre étrange des choses : La vie, les sentiments et la fabrique de la culture*, Paris, Odile Jacob, 2017.
- Dastur, F., 2014, *Heidegger et la question du temps*. Paris, PUF.
- Deleuze, G., 1968, *Différence et répétition*, Paris, PUF, rééd. 2015.
- Deleuze, G., 1981, *Francis Bacon, logique de la sensation*, Paris, La Différence, nouv. éd. Paris, Seuil, 2002.
- Depraz, N., 2002, *La conscience. Approches croisées : des Classiques aux sciences cognitives*, Paris, A. Colin.
- Depraz, N., 2014, *Attention et vigilance : À la croisée de la phénoménologie et des sciences cognitives*, Paris, PUF.
- Depraz, N., 2018, *Le sujet de la surprise : Un sujet cardinal*, Paris, Vrin.
- Eco, U., 1975, *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani ; tr. fr. part. (M. Bouzaher), *La production des signes*, Paris, LGF, 1992.

- Eco, U., 1980, *Segno*, Milano, Arnoldo Mondadori ; tr. fr. et nouv. éd. (J.-M. Klinkenberg éd.), *Le signe : Histoire et analyse d'un concept*, Bruxelles, Labor, 1988.
- Eco, U., 1990, *I limiti dell' interpretazione*, Milano, Bompiani ; tr. fr. (M. Bouzaher), *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992.
- Eco, U., 1997, *Kant e l'ornitorinco*, Milano, Bompiani ; tr. fr. (J. Gayard), *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1999.
- Edelman, G.-M., & Tononi, G., 2000, *A Universe of Consciousness. How Matter Becomes Imagination*, Basic Books ; tr. fr. (J.-L. Fidel), *Comment la matière devient conscience*, Paris, Odile Jacob, 2003.
- Fontanille, J., 1999, *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM, 2016.
- Fontanille, J., 2004, *Soma et Séma : Figures du corps*, Paris, Maisonneuve & Larose.
- Fontanille, J., 2008, *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.
- Fontanille J., 2011, *Corps et sens*, Paris, PUF.
- Fontanille, J., & Zilberberg, C., 1996, *Valence/valeur*, Limoges, PULIM.
- Fontanille, J., & Zilberberg, C., 1998, *Tension et signification*, Sprimont, Pierre Mardaga.
- Foucault, M., 1966, *Les mots et les choses : Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard.
- Freud, S., 1900, *Die Traumdeutung*, Wien, Frantz Deuticke ; tr. fr. (J.-B. Lefebvre) *L'interprétation du rêve*, Paris, Seuil, 2010.
- Freud, S., 1915-1917, *Tribe und Tribeschicksale, Die Verbrängung, Das Unbewusste, Metapsychologische ergänzung zur Traumlehre, Trauer und Melancholie*, London, Imago, 1946, *Einige Bemerkungen über den Begriff, Des Unbewussten in der Psychoanalyse*, London, Imago, 1943 ; tr. fr. (J. Laplanche, & J.-B. Pontalis eds.), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968.
- Freud, S., 1930, *Das Unbehagen in der Kultur*, Wien, Internationaler Psychoanalytischer Verlag ; tr. fr. (A. Weil), *Malaise dans la civilisation*, Paris, Payot & Rivages, 2010.
- Gell, A., 1992, *The anthropology of time : Cultural constructions of temporal maps and images*. Oxford-Dulles, Berg.
- Geninasca, J., 1997, *La parole littéraire*, Paris, PUF.
- Gibson, J.J., 1979, *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston, Houghton Mifflin ; tr. fr. (O. Putois, & C. Romano), *Approche écologique de la perception visuelle*, Bellevaux, Dehors, 2014.
- Greimas, A.J., 1970, *Du sens : Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
- Greimas, A.J., 1983, *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
- Greimas, A.J., 1987, *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac.

- Greimas, A.J., & Courtés, J., 1979, *Sémiotique : Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette Supérieur, rééd. 1993.
- Greimas, A.J., & Courtés, J., 1986, *Sémiotique : Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Tome 2 – Compléments, débats, propositions*, Paris, Hachette.
- Greimas, A.J., & Fontanille, J., 1991, *Sémiotique des passions : Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.
- Goodman, N., 1978, *Ways of worldmaking*, Indianapolis, Hackett Publishing Company ; tr. fr. (M. D. Popelard), *Manière de faire des mondes*, Nîmes, Jaqueline Chambon, 1992.
- Groupe μ , 2015, *Principia Semiotica*, Bruxelles, Les impressions nouvelles.
- Henry, M., 1990, *Phénoménologie matérielle*, Paris, PUF.
- Hjelmslev, L., 1943, *Omkring sprogteoriens grundlæggelse*, København, Akademik Forlag ; tr. fr. (A.-M. Léonard), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1966.
- Husserl, E., 1898-1925, *Phantasie, Bildbewusstsein, Erinnerung. Zur Phänomenologie der anschaulichen Vergegenwärtigungen*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 1980 ; tr. fr. (R. Kassis, J.-F. Pestureau, & M. Richir), *Phantasia, conscience d'image, souvenir : De la phénoménologie des présentifications intuitives*, Grenoble, Jérôme Million, 2002.
- Husserl, E., 1926, *Analysen zur passiven Synthesis*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers 1966 ; tr. fr. (B. Bégout, J. Kessler, N. Depraz, & M. Richir) *De la synthèse passive logique transcendantale et constitutions originaires*, Grenoble, Jérôme Million, 1998.
- Husserl, E., 1928, *Vorlesungen zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins*, Halle, Niemeyer ; tr. fr. (H. Dussor), *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, Paris, PUF, rééd. 2002.
- Husserl, E., 1929, *Cartesianische Meditationen und Pariser Vorträge*, Paris, Colin, 1931 ; tr. fr. (G. Peiffer, & E. Levinas), *Méditations cartésiennes introduction à la phénoménologie*, nouv. éd. Paris, Vrin, 1992.
- Husserl, E., 1938, *Erfahrung und urteil : Untersuchungen zur Genealogie der Logik*, Hamburg, Claasen & Goverts, 1954 ; tr. fr. (D. Souche-Dagues), *Expérience et jugement : Recherches en vue d'une généalogie de la logique*, Paris, PUF, rééd. 2011.
- Ingold, T., 2013, *Marcher avec les dragons* ; tr. fr. (P. Madelin), Bruxelles, Zones sensibles.
- Jakobson, R., 1969, *Langage enfantin et aphasie* ; tr. fr. (J.-P. Boons, & R. Zygouris), Paris, Flammarion, 1980.
- James, W., 1890, *Principles of psychology*, Volumes I and II, New York, Henry Holt and Co.
- James, W., 1907, *Pragmatism: A New Name for Some Old Ways of Thinking*, New York -London, Longmans - Green & Co ; tr. fr. (N. Ferron), *Le pragmatisme : Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, Paris, Flammarion, 2007.

- James, W., 1912, *Essays in radical Empiricism*, Cambridge, Harvard University Press, 1976 ; tr. fr. (G. Garreta & M. Girel), *Essais d'empirisme radical*, Paris, Agone, 2005, nouv. éd. Paris, Flammarion, 2017.
- Jung, C. G., 1961, *Erinnerungen, Träume, Gedanken*, A. Jaffé éd., New York, Pantheon Books; tr. fr. (R. Cahen, Y. Le Lay & S. Burckhardt), *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées*, nouv. éd. Paris, Gallimard, 1973.
- Kant, E., 1781, *Kritik der reinen Vernunft*, Riga, Johann Friedrich Hartknoch ; tr. fr. (F. Alquié éd., A. J.-L. Delamarre, & F. Marty), *Critique de la raison pure*, Paris, Gallimard, 1980.
- Kristeva, J., 1980, *Pouvoirs de l'horreur : Essai sur l'abjection*, Paris, Seuil.
- Lachaud, D., 1995, *L'enfer du devoir : Le discours de l'obsessionnel*, Paris, Denoël.
- Libet, B., 2005, *Mind time : The temporal factor in consciousness*, Harvard University Press.
- Liotard, J.-F., 1971, *Discours figure*, Paris, Klincksieck, rééd. 2002.
- Malabou, C., 2017, *Les nouveaux blessés : De Freud à la neurologie, penser les traumatismes contemporains*, Paris, PUF.
- Mélèse, L., 2000, *La psychanalyse au risque de l'épilepsie : Ce qui s'acharne*, Thoulouse, Érès, rééd. 2017.
- Merleau-Ponty, M., 1942, *La structure du comportement*, Paris, PUF, rééd. 2013.
- Merleau-Ponty, M., 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- Merleau-Ponty, M., 1948, *Sens et non sens*, Paris, Nagel, nouv. éd. Paris, Gallimard, 1996.
- Merleau-Ponty, M., 1961, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, rééd. 1964.
- Merleau-Ponty, M., 1964, *Le visible et l'invisible : Suivi de Notes de travail*, Paris, Gallimard.
- Minkowski, E., 1933, *Le temps vécu*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1968, nouv. éd. Paris PUF, 2013.
- Morin, E., 1990, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF, nouv. éd. Paris, Seuil, 2005.
- Nietzsche, F. W., 1872, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik*, Leipzig, Fritsch ; tr. fr. (C. Denat), *La naissance de la tragédie*, Paris, Flammarion, 2015.
- Nietzsche, F. W., 1883-1885, *Also sprach Zarathustra : Ein Buch für Alle und Keinen*, Chemnitz, Ernst Schmeitzner ; tr. fr. (M. de Gandillac), *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Flammarion, 2006.
- Parret, H., 2018, *Une sémiotique des traces : Trois leçons sur la mémoire et l'oubli*, Limoges, Lambert Lucas.
- Paolucci, C., 2021, *Cognitive Semiotics Integrating Signs, Minds, Meaning and Cognition*, Berlin - New York, Springer.
- Petimgin, C., 2001, *L'expérience intuitive*, Paris, L'Harmattan.

- Piaget, J., 1974, *La prise de conscience*, Paris, PUF.
- Piaget, J., 1970, *L'épistémologie génétique*, Paris, PUF, rééd. 2008.
- Ramachandran, V. S., & Blakeslee, S., 2000, *Phantoms in the Brain. Probing the mysteries of human mind*, New York, William Morrow & Co ; tr. fr. (M. Garène), *Le fantôme intérieur*, Paris, Odile Jacob, 2003.
- Ramachandran, V. S., 2005, *The emerging mind*, London, Profile books ; tr. fr. (A.-B. Damon), *Le cerveau, cet artiste*, Paris, Eyrolles, 2005.
- Ricoeur, P., 2000, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris, Seuil, rééd. 2003.
- Ricoeur, P., 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, rééd. 2015.
- Rizzolatti, G., Sinigaglia, C., 2006, *So quel che fai, Il cervello che agisce e i neuroni specchio*. Milano, Raffaello Cortina ; tr. fr. (M. Raiola), *Les neurones miroirs*, Paris, Odile Jacob, 2011.
- Roudinesco, E., & Plon, M., 1997, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Librairie Arthème Fayard, nouv. éd. Paris, LGF, 2011.
- Rose, S., 1992, *The Making of Memory*, London, Bantam Press ; tr. fr. (M. Blanc), *La mémoire : Des molécules à l'esprit*, Paris, Seuil, 1994.
- Saussure, F. de, 1916, *Cours de linguistique générale*, (C. Bally, C.A. Sechehaye, J.-D. Urbain, & A. Riedlinger eds.), nouv. éd. Paris, Payot & Rivages, 2016.
- Schilder, P., 1950, *The Image and Appearance of the Human Body*, International Universities Press ; tr. fr. (F. Gantheret), *L'image du corps : Étude des forces constructives de la psyché*, Paris, Gallimard, 1968.
- Steiner, G., 1978, *Martin Heidegger*, New York, The Viking-Press ; tr. fr. (D. Caprona de.), *Martin Heidegger*, Paris, Michel Albin, 1981.
- Stern, D.-N., 2004, *The present Moment in Psychotherapy and Everyday Life*, New York, W.W.Norton & Co. ; tr. fr. (M. Garène), *Le moment présent en psychothérapie : Un monde dans un grain de sable*, Paris, Odile Jacob, 2003.
- Sully, J., 1887, *Illusions : A psychological study*, London, Kegan Paul - Trench & Co.
- Tadié, J.-Y., & Tadié, M., 1999, *Le sens de la mémoire*, Paris, Gallimard.
- Titchener, E.-B., 1924, *A beginner's psychology*, New York, Macmillan.
- Titchener, E.-B., 1928, *A text-book of psychology*, New York, Macmillan.
- Uexküll, J. von, 1934, *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen*, Hamburg, Rowohlt, 1965 ; tr. fr. (M. Fréville), *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Payot & Rivages, 2010.
- Valla, J.-P., 1992, *Les états étranges de la conscience*, Paris, PUF.
- Varela, F.J., 1988, *Cognitive Science. A cartography of Current Ideas* ; tr. fr. (P. Lavoie), nouv. éd. Paris, Seuil, 1996.

- Varela, F.J., 1992, *Un Know-how per l'etica*, Bari, Laterza ; tr. fr. (F. Regnot), *Quel savoir pour l'éthique ? : Action, sagesse et cognition*, Paris, La Découverte, 2004.
- Varela, F.J., Thompson, E., Rosch, E., 1991, *The Embodied Mind: Cognitive Science and Human Experience*, Cambridge, MIT Press ; tr. fr. (V. Havelange) *L'inscription corporelle de l'esprit : Sciences cognitives et expérience humaine*, Paris, Seuil, 1993.
- Virilio, P., 1989, *Esthétique de la disparition*, Paris, Galilée.
- Whitehead, A. N., 1920, *The concept of nature*, Cambridge University Press ; tr. fr. (J. Douchement), *Le concept de nature*, nouv. éd. Paris, Vrin, 2006.
- Wittgenstein, L., 1949-1951, *Über Gewissheit*, Blackwell Publishers Ltd 1965 ; tr. fr. (D. Moyal-Sharrock éd.), *De la certitude*, Paris, Gallimard, 2006.
- Zarader, J.-P. éd., 2007, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Ellipses, rééd. 2014.
- Zilberberg, C., 2011, *Des formes de vie aux valeurs*, Paris, PUF.

Articles, chapitres et ouvrages consacrés au déjà-vu

- Adachi, N., Adachi, T., Akanuma, N., Matsubara, R., Ito, M., Takekawa, Y., Ikeda, H., & Arai, H., 2007, « Déjà vu experiences in schizophrenia: Relations with psychopathology and antipsychotic medication », *Comprehensive Psychiatry*, 48(6), p.592-596.
- Adachi, N., Adachi, T., Kimura, M., Akanuma, N., & Kato, M., 2001, « Development of the Japanese version of the Inventory of Déjà vu Experiences Assessment (IDEA) », *Seishin Igaku (Clinical Psychiatry)*, 43(11), p.1223-1231.
- Adachi, N., Adachi, T., Kimura, M., Akanuma, N., Takekawa, Y., & Kato, M., 2003, « Demographic and Psychological Features of Déjà Vu Experiences in a Nonclinical Japanese Population », *The Journal of Nervous and Mental Disease*, 191(4), p.242-247.
- Adachi, N., Akanu, N., Adachi, T., Takekawa, Y., Adachi, Y., Ito, M., & Ikeda, H., 2008, « Déjà Vu Experiences Are Rarely Associated With Pathological Dissociation », *Journal of Nervous & Mental Disease*, 196(5), p.417-419.
- Adachi, N., Akanuma, N., Ito, M., Adachi, T., Takekawa, Y., Adachi, Y., Matsuura, M., Kanemoto, K., & Kato, M., 2010, « Two forms of déjà vu experiences in patients with epilepsy », *Epilepsy & Behavior*, 18(3), p.218-222.
- Adachi, N., Koutroumanidis, M., Elwes, R. D. C., Polkey, C. E., Binnie, C. D., Reynolds, E. H., Barrington, S. F., Maisey, M. N., & Panayiotopoulos, C. P., 1999, « Interictal FDG PET Findings in Temporal Lobe Epilepsy With Déjà vu », *The Journal of Neuropsychiatry and Clinical Neurosciences*, 11(3), p.380-386.

- Adachi, T., Adachi, N., Takekawa, Y., Akanuma, N., Ito, M., Matsubara, R., Ikeda, H., Kimura, M., & Arai, H., 2006, « Déjà vu experiences in patients with schizophrenia », *Comprehensive Psychiatry*, 47(5), p.389-393.
- Akgül, S., Oksüz-Kanbur, N., & Turanlı, G., 2013, « Persistent déjà vu associated with temporal lobe epilepsy in an adolescent. *The Turkish Journal of Pediatrics*, 55(5), p.552-554.
- Allin, A., 1896, « The Recognition-Theory of Perception », *The American Journal of Psychology*, 7(2), p.237.
- Anjel., 1878, « Beitrag zum Capitel über Erinnerungstäuschungen », *Archiv für Psychiatrie und Nervenkrankheiten*, 8(1), p.57-64.
- Arlow, J. A., 1959, « The Structure of the Déjà vu Experience », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 7(4), p.611-631.
- Arnaud, F.-L., 1896, « Un cas d'illusion de “déjà vu” ou de “fausse mémoire” », *Annales médico-psychologiques*, Tome 3, p.455-471.
- Bancaud, J., Brunet-Bourgin, F., Chauvel, P., & Halgren, E., 1994, « Anatomical origin of déjà vu and vivid 'memories' in human temporal lobe epilepsy », *Brain*, 117(1), p.71-90.
- Banister, H., & Zangwill, O. L., 1941, « Experimentally induced visual paramnesias », *British Journal of Psychology. General Section*, 32(1), p.30-51.
- Bartolomei, F., Barbeau, E., Gavaret, M., Guye, M., McGonigal, A., Régis, J., & Chauvel, P., 2004, « Cortical stimulation study of the role of rhinal cortex in déjà vu and reminiscence of memories », *Neurology*, 63(5), p.858-864.
- Bélugou, L., 1907, « Sur un cas de paramnésie », *Revue Philosophique de la France Et de l'Etranger*, XXXII, p.282-284.
- Bergler, E., 1942, « A Contribution to the Psychoanalysis of Déjà Vu », *The Psychoanalytic Quarterly*, 11(2), p.165-170.
- Bergson, H., 1908, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*. E. During, & F. Worms eds., Paris, PUF, 2012.
- Berndt-Larsson, H., 1931, « Über das déjà vu und andere Täuschungen des Bekanntheitsgefühls », *Zeitschrift für die gesamte Neurologie und Psychiatrie*, 133 (1), p.521-543.
- Berrios, G.E., 1995, « Déjà vu in France during the 19th century : A conceptual history », *Comprehensive Psychiatry*, 36(2), p.123-129.
- Bertrand, J. M. F., Martinon, L. M., Souchay, C., & Moulin, C. J. A., 2017, « History repeating itself : Arnaud's case of pathological déjà vu », *Cortex*, 87, p.129-141.
- Bishop, K. I., & Curran, H. V., 1998, « An investigation of the effects of benzodiazepine receptor ligands and of scopolamine on conceptual priming », *Psychopharmacology*, 140(3), p.345-353.

- Bloch, E., 1928, « Bilder des déjà-vu », in *Gesamtausgabe*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1962-1967, Tome IX, p.237.
- Bodei, R., 2006, *Piramidi di tempo. Storie e teoria del déjà-vu*, Bologne, Il mulino ; tr. fr. (J.-P. Manganaro), *La sensation de déjà vu*, Paris, Seuil, 2007.
- Boesky, D., 1969, « The Reversal of déjà raconté », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 17(4), p.1114-1141.
- Boirac, E., 1876, « Correspondance », *Revue philosophique*, 1, p.430-431.
- Boirac, E., 1917, *Our hidden forces*, New York, Frederick A. Stokes Co.
- Boirac, E., 1918, *The psychology of the future*, London, Kegan Paul, Trench, Trubner & Co.
- Boirac, É., & Magendie, A., 1906, *Leçons de psychologie appliquée à l'éducation*, Félix Alcan.
- Bonatelli, F., 1888, « Il fenomeno della ricordanza illusoria », *Rendiconti della Reale Accademia del Lincei*, 4.
- Bourdon, B., 1893, « La reconnaissance des phénomènes nouveaux », *Revue de philosophie de la France et de l'étranger*, Tome XXXVI, p.629-631.
- Brázdil, M., Mareček, R., Urbánek, T., Kašpárek, T., Mikl, M., Rektor, I., & Zeman, A., 2012a, « Unveiling the mystery of déjà vu : The structural anatomy of déjà vu », *Cortex*, 48(9), p.1240-1243.
- Brázdil, M., Mareček, R., Urbánek, T., Kašpárek, T., Mikl, M., Rektor, I., & Zeman, A., 2012b, « Unveiling the mystery of déjà vu : The structural anatomy of déjà vu », *Cortex*, 48(9), p.1240-1243.
- Brickner, R. M., & Stein, A., 1942, « Intellectual symptoms in temporal lobe lesions, including déjà pensée », *Journal of the Mount Sinai Hospital*, 9, p.344-348.
- Brown, A. S., 2003, « A review of the déjà vu experience », *Psychological Bulletin*, 129(3), p.394-413.
- Brown, A.S., 2004, *The déjà vu experience*, New York - Hove, Psychology Press.
- Brown, A.S., 2004, « The déjà-vu illusion », *Psychological Science*, 13, p. 256-259.
- Brown, A. S., & Marsh, E. J., 2010, « Digging into Déjà Vu », in *Psychology of Learning and Motivation*, 53, Elsevier, Academic Press. p. 33-62.
- Buhecker, C., 1930, *Le sentiment du « déjà vu » en pathologie particulièrement dans la schizophrénie (paraphrénie)*, Strasbourg.
- Burnham, W. H., 1889, « Memory, Historically and Experimentally Considered », *The American Journal of Psychology*, 2(4), p.568.
- Calkins, M. W., 1916, *An introduction to psychology*, New York, Macmillan.
- Carrington, H., 1931, « Déjà vu : The sense of the already seen », *Journal of the American Society of Psychological Research*, 25, p.163-175.

- Chapman, A. H., & Mensh, I. N., 1951, « Déjà vu experience and conscious fantasy in adults », *Psychiatric Quarterly Supplement*, 25, p.163-175.
- Chari, C. T. K., 1964, « On some types of déjà vu experiences », *Journal of the American Society for Psychical Research*, 58, p.186-203.
- Chrichton-Browne, J. 1895, « The Cabendish Lecture on dreamy mental states », *The Lancet*, 146(3749), p.1-6.
- Cleary, A., 2008, « Recognition Memory, Familiarity, and Déjà vu Experiences », *Current Directions in Psychological Science - curr directions psychol sci*, 17.
- Cleary, A. M., 2008, « Recognition Memory, Familiarity, and Déjà Vu Experiences », *Current Directions in Psychological Science*, 17(5), p.353-357.
- Cleary, A. M., Brown, A. S., Sawyer, B. D., Nomi, J. S., Ajoku, A. C., & Ryals, A. J., 2012, « Familiarity from the configuration of objects in 3-dimensional space and its relation to déjà vu : A virtual reality investigation », *Consciousness and Cognition*, 21(2), p.969-975.
- Cleary, A. M., & Reyes, N. L., 2009, « Scene recognition without identification », *Acta Psychologica*, 131(1), p.53-62.
- Cleary, A. M., Ryals, A. J., & Nomi, J. S., 2009, « Can déjà vu result from similarity to a prior experience? Support for the similarity hypothesis of déjà vu », *Psychonomic Bulletin & Review*, 16(6), p.1082-1088.
- Cole, M., & Zangwill, O. L., 1963, « Déjà vu in temporal lobe epilepsy », *Journal of Neurology, Neurosurgery & Psychiatry*, 26(1), p.37-38.
- Comfort, A., 1977, « Homuncular identity-sense as a déjà-vu phenomenon », *British Journal of Medical Psychology*, 50(4), p.313-315.
- Conklin, E. S., 1935, *Principles of abnormal psychology*, New York, Henry Holt.
- Coriat, I. H., 1904, « Reduplicative paramnesie », *Nervous and Mental Diseases*, XXXI, 377-387, p.639-659.
- Courtier, J., 1894, « Illusions de la mémoire », *L'année psychologique*, p.414-423.
- Curran, T., 1997, « False recognition after a right frontal lobe infarction : Memory for general and specific information », *Neuropsychologia*, 35(7), p.1035-1049.
- De Nayer, A., 1979, « Le déjà-vu : Élaboration d'un modèle d'approche hypothétique », *Psychiatria Clinica*, 12, p.92-96.
- Dennett, D.C., 2005, *Sweet Dreams : A Philosophy of Mindfulness and Somaesthetics*, Cambridge-London, MIT Press ; tr. fr. (C. Pichevin), *De Beaux rêves: Obstacles philosophiques à une science de la conscience*, Paris-Tel Aviv, L'éclat, 2008.
- Devereux, G., 1967, « Fausse non-reconnaissance. Clinical sidelights on the role of possibility in science », *Bulletin of the Menninger Clinic*, 31(2), p.69-78.
- Drever, J., 1952, *A dictionary of psychology*, Baltimore, Peguin books.

- Dromard et Albes, G., 1906, « Essai théorique sur l'illusion dite de fausse reconnaissance », *Journal de psychologie normale et pathologique*, p.216-228.
- Dugas, L., 1894, « Observations : Sur la Fausse Mémoire », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 37, p.34-45.
- Dugas, L., 1898, « Un cas de dépersonnalisation », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 45, p.500-507.
- Dugas, L., 1902, « Sur l'interprétation des faits de paramnésie », *Revue philosophique*, 46, p.51-58.
- Dugas, L., 1910, « Un nouveau cas de paramnésie », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 35, p.623-624.
- Dugas, L., 1915, « La dépersonnalisation, l'illusion du déjà-vu et celle du jamais vu », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 35, p.543-556.
- Efron, R., 1963, « Temporal perception, aphasia and déjà vu », *Brain*, 86(3), p.403-424.
- Ellis, H., 1897, « A Note on Hypagogic Paramnesia », *Mind*, 6(22), p.283-287.
- Feuchtersleben, E., 1847, *The principles of medical psychology*, London, Sydenham Society.
- Ferenczi, S., 1911, « Un cas de déjà-vu », in *Psychanalyse I, Œuvres complètes*, Paris, Payot, p. 147-148,
- Findler, N. V., 1998, « A model-based theory for déjà vu and related psychological phenomena », *Computers in Human Behavior*, 14(2), p.287-301.
- Fleminger, S., 1991, « Déjà Vu Phenomena », *American Journal of Psychiatry*, 148(10), p.1418-1419.
- Forel, A., 1884, *Das Gedächtnis und seine Abnormitäten*, Zurich, Füssli, nouv. éd. Hansebooks, 2017.
- Fortier, J., & Moulin, C. J. A., 2015, « What is French for déjà vu? Descriptions of déjà vu in native French and English speakers », *Consciousness and Cognition*, 36, p.12-18.
- Freud, S., 1901, *Zur Psychopathologie des Alltagslebens. Über Vergessen, Versprechen, Vergreifen, Aberglaube und Irrtum*, Berlin, Karger, ; tr. fr. (S. Jankélévitch, M. Mannoni), *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot & Rivages, 2022.
- Freud, S., 1914, « De la fausse reconnaissance (déjà raconté) au cours du traitement psychanalytique », in *La technique psychanalytique* ; tr. fr. (A. Berman éd.), Paris, PUF, 1953.
- Freud, S., 1936, « Un trouble de mémoire à l'Acropole », in *Résultats, idées, problèmes II* ; tr. fr. (J. Laplanche éd.), Paris, PUF, 1985.
- Fukao, K., Toshiya, M., Makiko, Y., Sengoku, A., & Kusumi, T., 2005, « Déjà Vu and Jamais Vu as Ictal Symptoms : Qualitative Comparison with Those Occurring in Normal Subjects Using a Questionnaire », *Epilepsia*, 46(s3), p.28-29.

- Fukuda, K., 2002, « Most experiences of precognitive dream could be regarded as a subtype of déjà-vu experiences », *Sleep and Hypnosis*, 4, p.111-114.
- Funkhouser, A.T., 1983a, « A historical review of déjà-vu », *Parapsychological Journal of South Africa*, 4, p.11-24.
- Funkhouser, A.T., 1983b, « The dream theory of déjà-vu », *Parapsychological Journal of South Africa*, 4, p.11-24.
- Funkhouser, A.T., 1995, « Three Types Of Déjà Vu », *Scientific and Medical Network Review*, 57, p.20-22.
- Funkhouser, A.T., & Purser, H. R. M., 2018, « Déjà Vécu and Déjà Visité : Similarities and Differences: Further Results From an Online Questionnaire », *Explore*, 14(4), p.277-282.
- Funkhouser, A.T., & Schredl, M., 2010, « The frequency of déjà vu (déjà rêvé) and the effects of age, dream recall frequency and personality factors », *International Journal of Dream Research*, 3, p.60-64
- Geldard, F. A., 1963, *Fundamentals of psychology*. New York, Wiley.
- Gerrans, P., 2014, « Pathologies of hyperfamiliarity in dreams, delusions and déjà vu », *Frontiers in Psychology*, 5.
- Gordon, A., 1920, « Illusion of The already seen (paramnesia) and of The never seen (agnosia) », *The Journal of Abnormal Psychology*, 15(2-3), p.187-192.
- Grasset, J., 1904, « La Sensation du Deja Vu », *Philosophical Review*, 13, p.239.
- Gregh, F., 1896, « Mystères, ou le vertige des souvenirs inconscients », in *La revue blanche*.
- Guedj, E., Aubert, S., McGonigal, A., Mundler, O., & Bartolomei, F., 2010, « Déjà-vu in temporal lobe epilepsy: Metabolic pattern of cortical involvement in patients with normal brain MRI », *Neuropsychologia*, 48(7), p.2174-2181.
- Harder, H., 1996, « Le déjà-vu et le second séjour de Goethe en Italie », in F. Moureau éd., *Le second voyage ou le déjà vu*, Paris, Klincksieck.
- Harper, M. A., 1969, « Deja Vu and Depersonalization in Normal Subjects », *Australian & New Zealand Journal of Psychiatry*, 3(2), p.67-74.
- Herrmann, T., 1960, « Das déjà vu-erlebnis: Eine erlebnispsychologische Untersuchung », *Psyche – Zeitschrift für Psychoanalyse*, 14, p.60-76.
- Heymans, G., 1904, « Eine Enquête über Depersonalisation und “Fausse Reconnaissance” », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 36, p.321-343.
- Heymans, G., 1906, « Weitere Daten über Depersonalisation und “fausse reconnaissance” », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 43, p.1-17.
- Hodgson, S. H., 1865, *Time and space*, London, Green.

- Hogan, R. E., & Kaiboriboon, K., 2003, « The “Dreamy State”: John Hughlings-Jackson’s Ideas of Epilepsy and Consciousness », *American Journal of Psychiatry*, 160(10), p.1740-1747.
- Hudson, J. A., & Sheffield, E. G., 1998, « Déjà vu all over again: Effects of reenactment on toddlers’ event memory », *Child Development*, 69(1), p.51-67.
- Humphrey, G., 1923, *The story of man’s mind*, Boston, Small-Maynard & Co.
- Huppert, M., 1872, « Ueber das Vorkommen von Doppelvorstellungen, eine formale Elementarstörung », *Archiv für Psychiatrie und Nervenkrankheiten*, 3(1), p.66-110.
- Illman, N. A., Butler, C. R., Souchay, C., & Moulin, C. J. A., 2012, « Déjà Experiences in Temporal Lobe Epilepsy », *Epilepsy Research and Treatment*, p.1-15.
- Irwin, H. J., 1996, « Childhood antecedents of out-of-body and Déjà Vu experiences », *Journal of the American Society for Psychical Research*, 90(3), p.157-173.
- Jackson, J. H., 1874, « On the Nature of the Duality of the Brain », *The Medical Press and Circular*, 1, p.41-44.
- Jackson, J.H., 1888, « On a particular variety of epileptic intellectual aura: One case with symptoms of organic brain disease », *Brain*, 11, p.179-207.
- James, W., 2009, *The varieties of religious experience: A study in human nature*, Seven Treasures Publications.
- Janet, P., 1905, « À propos du “déjà-vu” », *Journal de psychologie normale et pathologique*, p.289-307.
- Janet, P., 1928, « L’illusion du déjà-vu », in *L’évolution de la mémoire et de la notion du temps*, Paris, A. Chahine.
- Janson, J., 1991, *Das Déjà vu-Erlebnis*, Frankfurt, Peter Lang.
- Jensen, J., 1868, « Über Doppelwahrnehmungen in der gesunden, wie in der kranken Psyche », *Allgemeine Zeitschrift für Psychiatrie*, XXV, p.48-63.
- Jersakova, R., Moulin, C. J. A., & O’Connor, A. R., 2016, « Investigating the Role of Assessment Method on Reports of Déjà Vu and Tip-of-the-Tongue States during Standard Recognition Tests », *Plos one*, 11(4).
- Jones, M.-D., & Flaxman, L., 2010, *The déjà vu enigma: A journey through the anomalies of mind, memory, and time*, Franklin Lakes, New Page Books.
- Kafka, J. S., 1991, « Déjà vu and synesthesia », *The American Journal of Psychiatry*, 148(7), p.951-952.
- Kalra, S., Chancellor, A., & Zeman, A., 2007, « Recurring déjà vu associated with 5-hydroxytryptophan », *Acta Neuropsychiatrica*, 19(5), p.311-313.
- Kirshner, L. A., 1973, « The mechanism of déjà vu », *Diseases of the Nervous System*, 34(5), p.246-249.

- Kohn, S. R., 1983, « A déjà vu review : Where or when : Still mystery and magic in the guise of déjà vu », *Parapsychological Journal of South Africa*, 4(1), p.70-82.
- Kohn, S. R., 1991, « Déjà-vu phenomenon », *American Journal of Psychiatry*, 148, p.1417-1418.
- Koriat, A., & Levy-Sadot, R., 2001, « The combined contributions of the cue-familiarity and accessibility heuristics to feelings of knowing », *Journal of Experimental Psychology. Learning, Memory, and Cognition*, 27(1), p.34-53.
- Koriat, A., 1993, « How do we know that we know? The accessibility model of the feeling of knowing », *Psychological Review*, 100(4), p.609-639.
- Kovacs, N., Auer, T., Balas, I., Karadi, K., Zambo, K., Schwarcz, A., Klivenyi, P., Jokeit, H., Horvath, K., Nagy, F., & Janszky, J., 2009, « Neuroimaging and cognitive changes during déjà vu », *Epilepsy & Behavior*, 14(1), p.190-196.
- Kraepelin, E., 1887, « Ueber Erinnerungsfläuschungen », *Archiv für Psychiatrie*, 18, p.395-436.
- Krapp, P., 2004, *Déjà vu: Aberrations of cultural memory*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Krijgers Janzen, E., 1958, « Déjà-vu and eidetics », *Psychiatria Neurologica et Neurochirurgica Neerlandica*, 61, p.170-177.
- Kusumi, T., 2006, « Human metacognition and the déjà vu phenomenon », *Diversity of Cognition: Evolution, Development, Domestication, and Pathology*, p.302-314.
- Labate, A., Cerasa, A., Mumoli, L., Ferlazzo, E., Aguglia, U., Quattrone, A., & Gambardella, A., 2015, « Neuro-anatomical differences among epileptic and non-epileptic déjà-vu », *Cortex*, 64, p.1-7.
- Lacinová, L., Neužilová Michalčáková, R., Širůček, J., Ježek, S., Chromec, J., Masopustová, Z., Urbánek, T., & Brázdil, M., 2016, « Déjà Vu Experiences in Healthy Czech Adults », *Journal of Nervous & Mental Disease*, 204(12), p.925-930.
- Lacroze, R., 1922, « Sur une prétendue illusion de la mémoire : Étude sur la fausse reconnaissance », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 94, p.278-297.
- Lalande, A., 1893, « Les Paramnésies », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 36, p.485-497.
- Lapie, 1894, « Note sur la paramnésie », *Revue philosophique*, 37, p.351-352.
- Lazerson, B. H., 1994, « Déjà vu », *American Speech*, 69(3), p.285.
- Le Lorain, J., 1894, « A propos de la paramnésie », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 37, p.208-210.
- Lee, D. J., Owen, C. M., Khanifar, E., Kim, R. C., & Binder, D. K., 2009, « Isolated amygdala neurocysticercosis in a patient presenting with déjà vu and olfactory auras : Case report », *Journal of Neurosurgery: Pediatrics*, 3(6), p.538-541.

- Lemaître, A., 1903, « Des phénomènes de paramnésie », *Archives de psychologie*, 3, p.101-110.
- Leon-Kinberg, M., 1903, « Le sentiment de déjà-vu », *Revue de Psychiatrie et de psychologie expérimentale*, p.139-166.
- Leone, M., 2019, « Chronillogicalities: Déjà vus and hallucinations in the digital semiosphere », *Cognitive Semiotics*, 12.
- MacCurdy, J. T., 1924, « The psychology of déjà-vu », *Report of the Meeting of the British Association for the Advancement of Science*, p.442.
- Marcovitz, E., 1952, « The meaning of déjà vu », *The Psychoanalytic Quarterly*, 21(4), p.481-489.
- Maril, A., Simons, J. S., Mitchell, J. P., Schwartz, B. L., & Schacter, D. L., 2003, « Feeling-of-knowing in episodic memory: An event-related fMRI study », *NeuroImage*, 18(4), p.827-836.
- Martin, C. B., Fiacconi, C. M., & Köhler, S., 2015, « Déjà Vu : A Window into Understanding the Cognitive Neuroscience of Familiarity », in D. R. Addis, M. Barense, & A. Duarte éds., *The Wiley Handbook on the Cognitive Neuroscience of Memory*, Hoboken, Wiley Blackwell, p.172-189.
- Martin, C. B., Mirsattari, S. M., Pruessner, J. C., Pietrantonio, S., Burneo, J. G., Hayman-Abello, B., & Köhler, S., 2012, « Déjà vu in unilateral temporal-lobe epilepsy is associated with selective familiarity impairments on experimental tasks of recognition memory », *Neuropsychologia*, 50(13), p.2981-2991.
- Maudsley, H., 1889, « The Double Brain », *Mind*, 14(54), p.161-187.
- Meurs, E. J., & Hes, R., 1993, « Déjà vu and holographic images », *The American Journal of Psychiatry*, 150(4), p.679-680.
- Milton, F., Butler, C. R., & Zeman, A. Z. J., 2011, « Transient epileptic amnesia : Déjà vu heralding recovery of lost memories », *Journal of Neurology, Neurosurgery & Psychiatry*, 82(10), p.1178-1179.
- Moritz, S., Woodward, T. S., & Rodriguez-Raecke, R., 2006, « Patients with schizophrenia do not produce more false memories than controls but are more confident in them », *Psychological Medicine*, 36(05), p.659.
- Morgan, J. J. B., 1936, *The psychology of abnormal people with educational applications*, Harlow, Longmans, Green & Co, rééd. 1945.
- Moulin, C.J.A., 2017, *The cognitive neuropsychology of déjà vu*, New York, Routledge.
- Moulin, C.J.A., Bell, N., Turunen, M., Baharin, A., & O'Connor, A. R., 2020, « The the the the induction of jamais vu in the laboratory : Word alienation and semantic satiation », *Memory*, Hove, England, p.1-10.
- Moulin, C.J.A., & Souchay, C., 2014, « Epistemic Feelings and Memory », in T. Perfect & D. S. Lindsay éds., *Sage Handbook of Applied Memory*, London, Sage Publications, p.520-538.

- Moulin, C.J.A., Souchay, C., Buchanan, S., Bradley, R., Karadoller, D. Z., & Akan, M., 2014, « Déjà Vu in Older Adults », in B. L. Schwartz & A. S. Brown éd., *The Tip-of-the-Tongue States and Related Phenomena*, Cambridge, Cambridge University Press, p.281-304.
- Moulin, C.J.A., 2013, « Disordered recognition memory : Recollective confabulation », *Cortex*, 49(6), p.1541-1552.
- Moulin, C.J.A., Conway, M. A., Thompson, R. G., James, N., & Jones, R. W., 2005, « Disordered memory awareness : Recollective confabulation in two cases of persistent déjà vécu », *Neuropsychologia*, 43(9), p.1362-1378.
- Mullan, S., & Penfield, W., 1959, « Illusions of comparative interpretation and emotion; production by epileptic discharge and by electrical stimulation in the temporal cortex », *A.M.A. Archives of Neurology and Psychiatry*, 81(3), p.269-284.
- Myers, F. W. H., 1895, « The subliminal self », *Proceedings of the Incorporated Society for Psychical Research*, 11, p.334-407.
- Myers, W.A., 1977, « Micropsia and testicular retraction », *Psychoanalytic Quarterly*, 46, p. 580-604.
- Neppe, V., 2015, « Understanding Déjà vu : Explanations, Mechanisms and the “normal” kind of déjà vu », *Journal of Psychology & Clinical Psychiatry*, 2.
- Neppe, V. M., 1981, « Is déjà vu a symptom of temporal lobe epilepsy ? », *South African Medical Journal*, 60(23), p.907-908.
- Neppe, V. M., 1983a, « The causes of déjà vu », *Parapsychological Journal of South Africa*, 4(1), p.25-35.
- Neppe, V. M., 1983b, « The concept of déjà vu », *Parapsychological Journal of South Africa*, 4(1), p.1-10.
- Neppe, V. M., 1983c, « The different presentations of the déjà vu phenomenon : New research », *Parapsychological Journal of South Africa*, 4(2), p.124-139.
- Neppe, V. M., 1983d, « The incidence of déjà vu », *Parapsychological Journal of South Africa*, 4(2), p.94-106.
- Neppe, V. M., 1983e, *The psychology of déjà vu : Have I been here before?*, Johannesburg, Witwatersrand University Press.
- Neumann H., 1859, « Lehrbuch der Psychiatrie », *Erlangen, Verlag von F Enke*, p.111-112.
- O'Connor, A. R., Barnier, A. J., & Cox, R. E., 2008, « Déjà vu in the laboratory : A behavioral and experiential comparison of posthypnotic amnesia and posthypnotic familiarity », *The International Journal of Clinical and Experimental Hypnosis*, 56(4), p.425-450.
- O'Connor, A. R., Lever, C., & Moulin, C. J. A., 2010, « Novel insights into false recollection : A model of déjà vécu », *Cognitive Neuropsychiatry*, 15(1), p.118-144.

- O'Connor, A. R., & Moulin, C. J. A., 2006, « Normal patterns of déjà experience in a healthy, blind male : Challenging optical pathway delay theory », *Brain and Cognition*, 62(3), p.246-249.
- O'Connor, A. R., & Moulin, C. J. A., 2008, « The persistence of erroneous familiarity in an epileptic male : Challenging perceptual theories of déjà vu activation », *Brain and Cognition*, 68(2), p.144-147.
- O'Connor, A. R., & Moulin, C. J. A., 2010, « Recognition Without Identification, Erroneous Familiarity, and Déjà Vu », *Current Psychiatry Reports*, 12(3), p.165-173.
- O'Connor, A. R., & Moulin, C. J. A., 2013, « Déjà vu experiences in healthy subjects are unrelated to laboratory tests of recollection and familiarity for word stimuli », *Frontiers in Psychology*, 4, p.881.
- Okano, T., Horie, T., Motohashi, N., Watanabe, Y., & Nishimiya, Y., 1975, « Electronic interaction of carcinogenic and noncarcinogenic benz(c)acridines and DNA », *Gan*, 66(5), p.529-537.
- Osborn, H. F., 1884, « Ilusions of memory », *North American review*, 138, p.476-486.
- Pacella, B. L., 1975, « Early Ego Development and the Déjà Vu », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 23(2), p.300-318.
- Penfield, W., & Perot, P., 1963, « The brain's record of auditory and visual experience. a final summary and discussion », *Brain: A Journal of Neurology*, 86, p.595-696.
- Penfield, W., 1955, « The Twenty-Ninth Maudsley Lecture : The Role of the Temporal Cortex in Certain Psychological Phenomena », *Journal of Mental Science*, 101(424), p.451-465.
- Penfield, W., 1974, « Memory : Autopsy Findings and Comments on the Role of Hippocampus in Experiential Recall », *Archives of Neurology*, 31(3), p.145.
- Penfield, W., & Jasper, H., 1954, « Epilepsy and the functional anatomy of the human brain », *Jama*, 155(1), p.86.
- Pick, A., 1903, « Clinical studies », *Brain*, 26(2), p.242-267.
- Pickford, R. W., 1942, « Rossetti's 'sudden light' as an experience of déjà vu », *British Journal of Medical Psychology*, 19(2), p.192-200.
- Pickford, R. W., 1944, « Déjà Vu in Proust and Tolstoy », *International Journal of Psycho-Analysis*, 25, p.155-165.
- Pillsbury, W. B., 1915, *The essentials of psychology*, New York, Macmillan.
- Poetzl, O., 1926, « Zur Metapsychologie des déjà-vu », *Imago*, 12, p.393-402.
- Probst, P., & Jansen, J., 1991, « Depersonalization and déjà vu experiences : Prevalences in nonclinical samples », *Zeitschrift Fur Klinische Psychologie, Psychopathologie Und Psychotherapie*, 39(4), p.357-368.

- Read, J. D., 1991, « Knowing who's new: From déjà to jamais vu », *Canadian Psychology/Psychologie Canadienne*, 32(4), p.647-648.
- Reed Graham, F., 1987, « Déjà-vu », *The Oxford Companion to the mind*, p.182-184.
- Ribot, T., 1881, *Les maladies de la mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1906.
- Richardson, T. F., 1967, « Déjà Vu in Psychiatric and Neurosurgical Patients », *Archives of General Psychiatry*, 17(5), p.622.
- Richardson, T. F., & Winokur, G., 1968, « Déjà vu as related to diagnostic categories in psychiatric and neurosurgical patients », *The journal of nervous and mental disease*, 146(2), p.161-164.
- Roediger, H. L., & McDermott, K. B., 2000, « Tricks of Memory », *Current Directions in Psychological Science*, 9(4), p.123-127.
- Roth, M., 1989, « Remembering Forgetting: Maladies de la Memoire in Nineteenth-Century France », *Representations*, 26, p.49-68.
- Sadler and, R. M., & Rahey, S., 2004, « Prescience as an Aura of Temporal Lobe Epilepsy », *Epilepsia*, 45(8), p.982-984.
- Sander, W., 1874, « Ueber erinnerungstäuschungen », *Archiv für Psychiatrie und Nervenkrankheiten*, 4, p.244-253.
- Saroka, K. S., & Persinger, M. A., 2013, « Potential production of Hughlings Jackson's "parasitic consciousness" by physiologically-patterned weak transcerebral magnetic fields: QEEG and source localization », *Epilepsy & Behavior*, 28(3), p.395-407.
- Schacter, D. L., Curran, T., Galluccio, L., Milberg, W. P., & Bates, J. F., 1996, « False recognition and the right frontal lobe: A case study », *Neuropsychologia*, 34(8), p.793-808.
- Schacter, Daniel L., 1997, « False Recognition and the Brain », *Current Directions in Psychological Science*, 6(3), p.65-70.
- Schneck, J. M., 1961, « A contribution to the analysis of déjà vu », *The Journal of Nervous and Mental Disease*, 132(1).
- Schneck, J. M., 1962, « The psychodynamics of déjà vu », *Psychoanalysis & the Psychoanalytic Review*, 49(4), p.48-54.
- Schneck, J. M., 1964, « Dreams and Déjà vu », *Psychosomatics*, 5(2), p.116-118.
- Silbermann, I., 1963, « The jamais phenomenon with reference to fragmentation », *The Psychoanalytic Quarterly*, 32, p.181-191.
- Simmons, M. B., 1895, « Prevalence of paramnesia », *Psychological Review*, 2(4), p.367-368.
- Siomopoulos, V., 1972, « Derealization and Déjà Vu: Formal Mechanisms », *American Journal of Psychotherapy*, 26(1), p.84-89.

- Slochow, H., 1970, « Freud's déjà vu on the Acropolis. A symbolic relic of mater nuda », *The Psychoanalytic Quarterly*, 39(1), p.90-102.
- Smith, T. L., 1913, « Paramnesia in Daily Life », *The American Journal of Psychology*, 24(1), p.52.
- Sno, H., Linszen, D., & Jonghe, F., 1992, « Déjà vu experiences and reduplicative paramnesia », *The British journal of psychiatry: the journal of mental science*, 161, p. 565-568.
- Sno, H. N., & Linszen, D. H., 1990, « The déjà vu experience : Remembrance of things past ? », *The American Journal of Psychiatry*, 147(12), p.1587-1595.
- Sno, H. N., Schalken, H. F., & de Jonghe, F., 1992, « Empirical research on déjà vu experiences : A review », *Behavioural Neurology*, 5(3), p.155-160.
- Sno, H. N., Schalken, H. F., de Jonghe, F., & Koeter, M. W., 1994, « The inventory for déjà vu experiences assessment », Development, utility, reliability, and validity. *The Journal of Nervous and Mental Disease*, 182(1), p.27-33.
- Sno, Herman N., 2000, « Déjà vu and jamais vu », in G. E. Berrios & J. R. Hodges éds., *Memory Disorders in Psychiatric Practice*, Cambridge, Cambridge University Press, p.338-347.
- Sno, Herman N., & Draaisma, D., 1993, « An early Dutch study of déjà vu experiences », *Psychological Medicine*, 23(1), p.17-26.
- Sno, Herman N., Linszen, D. H., & De Jonghe, F., 1992, « Art Imitates Life : Déjà vu Experiences in Prose and Poetry », *British Journal of Psychiatry*, 160(4), p.511-518
- Soury, J., 1894, « A propos de la note de Tito Vignoli, Sulla paramnesia, o falsa memoria », *Revue de philosophie de la France et de l'étranger*, 37, p.50-51.
- Spatt, J., 2002, « Déjà Vu : Possible Parahippocampal Mechanisms », *The Journal of Neuropsychiatry and Clinical Neurosciences*, 14(1), p.6-10.
- Sperry, R., 1982, « Some effect of disconnecting the cerebral hemispheres », *Science*, 217, p.1223-1226.
- Sugimori, E., & Kusumi, T., 2014, « The similarity hypothesis of déjà vu : On the relationship between frequency of real-life déjà vu experiences and sensitivity to configural resemblance », *Journal of Cognitive Psychology*, 26(1), p.48-57.
- Tabet, N., & Sivaloganathan, S., 2001, « A case of persistent déjà-vu in an elderly patient », *Progress in Neurology and Psychiatry*, 5, p.18-19.
- Taiminen, T., & Jääskeläinen, S. K., 2001, « Intense and recurrent déjà vu experiences related to amantadine and phenylpropanolamine in a healthy male », *Journal of Clinical Neuroscience*, 8(5), p.460-462.
- Takeda, Y., Kurita, T., Sakurai, K., Shiga, T., Tamaki, N., & Koyama, T., 2011, « Persistent déjà vu associated with hyperperfusion in the entorhinal cortex », *Epilepsy & Behavior: E&B*, 21(2), p.196-199.

- Taylor, G.R., 1931, *Selected writings of J.H Jackson, Vol.1*. London, Hodder & Stoughton.
- Thomson, D. M., & Tulving, E., 1970, « Associative encoding and retrieval : Weak and strong cues », *Journal of Experimental Psychology*, 86(2), p.255-262.
- Tiffin, J., Knight, B. F., & Asher, E. J., 1946, *The psychology of normal people*, Boston, Heath & Co.
- Tulving, E., Markowitsch, H. J., Craik, F. E., Habib, R., & Houle, S., 1996, « Novelty and familiarity activations in PET studies of memory encoding and retrieval », *Cerebral Cortex*, 6(1), p.71-79.
- Tulving, E., 1985, « Memory and consciousness », *Canadian Psychology/Psychologie Canadienne*, 26(1), p.1-12.
- Tulving, E., 1989, « Remembering and Knowing the Past », *American Scientist*, 77(4), p.361-367.
- Tulving, E., & Thomson, D. M., 1973, « Encoding specificity and retrieval processes in episodic memory », *Psychological Review*, 80(5), p.352-373.
- Turner, M. S., Shores, E. A., Breen, N., & Coltheart, M., 2017, « Déjà vécu for news events but not personal events : A dissociation between autobiographical and non-autobiographical episodic memory processing », *Cortex; a Journal Devoted to the Study of the Nervous System and Behavior*, 87, p.142-155.
- Tuschida, A., & Lampinen, J. M., 2002, « What exactly is déjà vu », *Scientific American*, 287, p.103.
- Urquhart, J. A., & O'Connor, A. R., 2014, « The awareness of novelty for strangely familiar words : A laboratory analogue of the déjà vu experience », *PeerJ*, 2, e666.
- Van Blervliet, J.-J., 1894, « La paramnésie ou fausse mémoire », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 38, p.47-49.
- Vignal, J.-P., Maillard, L., McGonigal, A., & Chauvel, P., 2006, « The dreamy state : Hallucinations of autobiographic memory evoked by temporal lobe stimulations and seizures », *Brain*, 130(1), p.88-99.
- Vignoli, T., 1894, « Sulla paramnesia o falsa memoria », *Rendiconti del Regio Istituto Lombardo di Scienze e Lettere*, XXVI, p.179.
- Vinson, A., 1990, « La fausse reconnaissance, le pressentiment et l'inquiétante étrangeté: réflexions sur les conceptions respectives de Freud et de Bergson », *Psychologie et philosophie*, 4, p.471-489.
- Virno, P. (1994). *Mondanità l'idea di "Mondo" tra esperienza sensibile e sfera pubblica*, Roma, Manifestolibri ; tr. fr. (M. Valensi), *Miracle, virtuosité et « déjà vu » : Trois essais sur l'idée de « monde »*, Paris, l'Éclat, 1996.
- Virno, P., 1999, *Il ricordo del presente. Saggio sul tempo storico*, Torino, Bollati-Boringhieri ; tr. fr. (M. Valensi), *Le souvenir du présent : Essai sur le temps historique*, Paris, l'Éclat, 1999.

- Von Feuchtersleben, E. F., Babington, B. G., & Lloyd, H. E., 1847, *The Principles of Medical Psychology*, London, Sydenham Society.
- Vrettos, A., 2002, « Dying twice. Victorian theories of déjà-vu », in *Disciplinary at the fin de siècle*. Princeton University Press, p.196-218.
- Warren, H. C., & Carmichael, L., 1930, *Elements of human psychology*, Boston, Houghton Mifflin.
- Warren-Gash, C., & Zeman, A., 2003, « Déjà vu », *Practical Neurology*, 3(2), p.106.
- Warren-Gash, C., & Zeman, A., 2014, « Is there anything distinctive about epileptic déjà vu ? », *Journal of Neurology, Neurosurgery & Psychiatry*, 85(2), p.143.
- Weinand, M. E., Hermann, B., Wyler, A. R., Carter, L. P., Oommen, K. J., Labiner, D., Ahern, G., & Herring, A., 1994, « Long-term subdural strip electrocorticographic monitoring of ictal déjà vu », *Epilepsia*, 35(5), p.1054-1059.
- Weinstein, E. A., 1952, « Phenomenon of reduplication », *Archives of Neurology And Psychiatry*, 67(6), p.808.
- Wells, C. E., O'Connor, A. R., & Moulin, C. J. A., 2018, « Déjà vu experiences in anxiety », *Memory (Hove, England)*, p.1-9.
- White, R., 1973, « The mystery of déjà vu : Who knows where or when ? », *Psychic*, 4(5), p.44-49.
- Whittlesea, B. W. A., 1993, « Illusions of familiarity », *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, 19(6), p.1235-1253.
- Whittlesea, B. W. A., 1997, « Production, evaluation, and preservation of experiences : Constructive processing in remembering and performance tasks », in *The psychology of learning and motivation: Advances in research and theory, Vol. 37*. p. 211-264.
- Whittlesea, B. W. A., Jacoby, L. L., & Girard, K., 1990, « Illusions of immediate memory : Evidence of an attributional basis for feelings of familiarity and perceptual quality », *Journal of Memory and Language*, 29(6), p.716-732.
- Whittlesea, B. W., & Williams, L. D., 2001, « The discrepancy-attribution hypothesis : II. Expectation, uncertainty, surprise, and feelings of familiarity », *Journal of Experimental Psychology. Learning, Memory, and Cognition*, 27(1), p.14-33.
- Wigan, A. L., 1844, « Dr. Wigan on duality of the mind », *The Lancet*, 43(1087), p.451.
- Wild, E., 2005, « Déjà vu in neurology », *Journal of Neurology*, 252(1), p.1-7.
- Wingfield, A., 1979, *Human learning and memory: An introduction*, New York, Harper & Row.
- Wohlgemuth, A., 1924, « On Paramnesia », *Mind*, 33(131), p.304-310.

- Wojcik, D. Z., Moulin, C. J. A., & Souchay, C., 2013, « Metamemory in children with autism : Exploring « feeling-of-knowing » », in episodic and semantic memory. *Neuropsychology*, 27(1), p.19-27.
- Wolf, H., 1940, « Die Entstehung der Wiedererkennungstauschung », *Zeitschrift fuer Psychologie*, 149, p.306-320.
- Wolfradt, U., 2000, « Déjà-vu-Erfahrungen : Theoretische Annahmen und empirische Befunde », *Zeitschrift Fur Klinische Psychologie, Psychopathologie Und Psychotherapie*, p.359-376.
- Woodworth, R. S., 1940, *Psychology*, New York, Henry Holt.
- Yamashita, H., Yoshida, T., Yoneda, Y., Mori, E., & et al., 1994, « Encephalic amnesia presenting déjà vu experiences limited to people », *Seishin Igaku (Clinical Psychiatry)*, 36(1), p.89-95.
- Yonelinas, A. P., 2002, « The Nature of Recollection and Familiarity : A Review of 30 Years of Research », *Journal of Memory and Language*, 46(3), p.441-517.
- Yonelinas, A. P., Aly, M., Wang, W.-C., & Koen, J. D., 2010, « Recollection and familiarity: Examining controversial assumptions and new directions », *Hippocampus*, 20(11), p.1178-1194.
- Zuger, B., 1966, « The time of dreaming and the Déjà Vu », *Comprehensive Psychiatry*, 7(3), p.191-196.

Le déjà vu en littérature

- Benjamin, W., 1938, *Berliner Kindheit um neunzehnhundert*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1987 ; tr. fr. (J. Lacoste), *Enfance berlinoise*, Paris, Maurice Nadeau, 1978.
- Borges, J. L., 1944, *Ficciones*, Editorial Sur ; tr. fr. (P. Verdevoye & N. Ibarra), *Fictions*, Paris, Gallimard, rééd. 2014.
- De Lamartine, A., 1850, « Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient 1832-1834 », in *Oeuvres complètes : Tome 5*, Gosselin, Furne, Pagnerre, p.634.
- Dickens, C., 1849, *David Copperfield*, Hammondsdworth, Penguin, 1983 ; tr. fr. (P. Leyris éd.), *Souvenirs intimes de David Copperfield*, Paris, Gallimard, 1982.
- Goethe., 1823, « Wiederholte Spiegelungen », in *Werke, Tome XII*, Hamburg, Hamburger Ausgabe ; tr. fr. (J. Porchat & J. Lacoste), *Voyage en Italie*, Paris, Bartillat, 2003.
- Gualdo, L., 1892, « Decadenza », in *Decadenza*, Milan, Mondadori, 1981, p.89.
- Hardy, T., 1873, *A Pair of Blue Eyes*, London, Tinsley Brothers ; tr. fr. (G. Goldfay), *Les yeux bleus*, Paris Rivages, 2002.
- Hawthorne, N., 1863, *Our old home. A series of English Sketches*, London, Smith, Elder & Co. [Version e-book].
- Heller, J., 1955, *Catch 22*, London, Black Swan, 1985 ; tr. fr. (B. Matthieussent), *Catch 22*, Paris Grasset, 1985.
- Nerval, G. de, 1855, « Aurélia ou le rêve et la vie », in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1993, p.740.
- Osborne, J., 1991, *Déjà vu*, London, Faber.
- Ovide, « Livre XV Pythagore », in *Les métamorphoses* ; tr. fr. (G. Lafaye), Paris, Gallimard, 1992.
- Porphyre, *Vie de Pythagore ; Lettre à Marcella* ; tr. fr. (A.P.Segonds), Paris, Les Belles Lettres, 1982.
- Proust, M., 1913, *Du côté de chez Swann*, nouv. éd. Paris, LGF, 1992.
- Proust, M., 1918, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, nouv. éd. Paris, LGF, 1992.
- Rossetti, D. G., 1863, « Sudden light », in *Poems & Translations, 1850-1870*, London- New York-Toronto, Oxford University Press, 1959.
- Rolland, R., 1886-1944, *Un beau visage à tous sens. Choix de lettres de Romain Rolland*, Paris, Albin Michel, 1967.

- Scott, W., 1828, « The journal of Sir Walter Scott », in *The journal of Sir Walter Scott*, Oxford, Anderson, p.428.
- Shakespeare, W., 1609, « Sonnet 59 », « Sonnet 123 », in *The Complete Sonnets & Poems of William Shakespeare*, Oxford, Oxford University Press, 2002.
- Tennyson, A., 1832, « As when we downcast eyes », in *The poems of Tennyson*, London-Harlow, Longmans, 1969.
- Tieck, L., 1797, « Der blonde Eckbert », in *Werke in vier Bänden*, Munich, Winkler, 1963-1966 ; tr. fr. (A. Beguin), « Eckbert le Blond », in *Romantiques Allemands, Tome I*, Paris Gallimard, 1963.
- Ungaretti, G., 1916, « Risvegli », in *Il Porto Sepolto*, Venezia, Marsilio, 1990 ; tr. fr. (J. Lescure, P. Jaccotet, P.-J. Jouve, A. Robin, F. Ponge), « Réveils », in *Le port enseveli. Vie d'un homme : Poésies 1914-1970*, Paris, Gallimard, nouv. éd. 1973.
- Verlaine, P., 1889, « Réversibilités », in *Oeuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, 1983.
- Verlaine, P., 1884, « Kaléidoscope », in *Oeuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, 1983.

Articles sémiotiques

- Basso Fossali, P., 2019, « Régimes de subjectivité et seuils d'intentionnalité. Résistances, interpositions et ambitions d'une forme de vie », *Texto ! Textes et cultures*, 25 (1-2), p. 1-34
- Bordron, J.-F., 1991, « Les objets en parties (esquisse d'ontologie matérielle) », *Langages*, 25(103), p.51-65.
- Bordron, J.-F., 2002, « Perception et énonciation dans l'expérience gustative », dans Hénault, A. (éd.), *Questions de sémiotique*, Paris, PUF.
- Bordron, J.-F., 2003a, « Analogie, modèle et simulacre », *Modèles linguistiques*, Tome XXIV, Fascicule 1.
- Bordron, J.-F., 2003b, « Valeur et dualité », dans Laufer, R., Hatchuel, A., (éds.), *Le libéralisme, l'innovation et la question des limites*, Paris, L'Harmattan, p.89-106.
- Bordron, J.-F., 2010, « Perception et expérience », *Signata*, 1, [En ligne], 2, consulté le 03/04/2017. p.255-293.
- Bordron, J.-F., 2011, « Le discours spéculatif », *Signata* [En ligne], 2, consulté le 04/04/2017.
- Bordron, J.-F., 2012, « Perception et conscience : Quelques 33 aperçus sémiotiques », *Intellectica*, 58(2), p.33-51.

- Bordron, J.-F., 2016, « Relation, médiation, énonciation », *Congrès de l'Association Française de Sémiotique*, Luxembourg, 2015.
- Bordron, J.-F., 2018, « Synesthésie des paysages », dans Colas-Blaise, M. & Estay Stange, V. (éds.), *Synesthésies sonores : Du son au(x) sens*, Paris, Classiques Garnier. p.19-33.
- Fontanille, J., 1989, « Les passions de l'asthme : modalisation, sensibilisation et communication », *Nouveaux actes sémiotiques*, 6, Limoges, Trames : Université de Limoges.
- Fontanille, J., 2007, « Paysages, expérience et existence : Pour une sémiotique du monde naturel », dans Marcos, I. (éd.), *Dynamiques de la ville : Essais de sémiotique de l'espace*, Paris, L'Harmattan.
- Fontanille, J., 2014, « L'énonciation pratique : Exploration, schématisation et transposition », *Colloque Common'14*, Liège.
- Fontanille, J., 2017, « Les voies (voix) de l'affect », *Actes Sémiotiques* [En ligne], 120, consulté le 17/10/2022.
- Fontanille, J., 2019, « La sémiotique des mondes vivants : Du signe à l'interaction, de la téléologie à la structure ». *Actes Sémiotiques* [En ligne], 122, consulté le 17/10/2022.
- Parret, H., 1995, « Réflexions saussuriennes sur le temps et le moi », *Linx*, 7, p.39-74.
- Savan, D., 1988, « La théorie sémiotique de l'émotion selon Peirce », in, T. Nathan (éd.), *Le temps interrompu. Pathologie du deuil et de l'exil*, Grenoble, La pensée sauvage, p.127-145.

Articles transversaux

- Arango-Munoz, S., 2014, « Metacognitive Feelings, Self-Ascriptions and Mental Actions », *Philosophical Inquiries*, 2(1).
- Arango-Munoz, S., 2011, « Two levels of metacognition », *Philosophia*, 39, p.71-82.
- Barreau, H., & Petit, J.-L., 2015, « La naturalisation de la phénoménologie 20 ans après », Cowey, A., 2010, « The blindsight saga », *Experimental Brain Research*, 200(1), 3-24.
- Berthoz A. & Petit J.L., 2003, « Nouvelles propositions pour une physiologie de l'action », *Intellectica*, 36-37, p.369.
- Brown, A.S., 1991, « A review of the tip of the tongue phenomenon », *Psychological bulletin*, 109, p. 204-223.

- Depraz, N., & Desmidt, T., 2015, « Cardiophénoménologie », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, 38, p.47-83.
- Desgranges, B., & Eustache, F., 2011, « Les conceptions de la mémoire déclarative d'Endel Tulving et leurs conséquences actuelles », *Revue de neuropsychologie*, 3(2), p.94.
- Docik, J., 2012, Seeds of self-knowledge: noetic feelings and metacognition », in M. J. Beran, J. L. Brandl, J. Perner, & J. Proust eds., *Foundations of metacognition*, Oxford, Oxford University Press, p.302–321.
- FeldmanHall, O., Dunsmoor, J. E., Tompary, A., Hunter, L. E., Todorov, A., & Phelps, E. A., 2018, « Stimulus generalization as a mechanism for learning to trust », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 115(7).
- Ferenczi, S., 1921, « À propos de la crise épileptique, in *Psychanalyse* ; tr. fr. (J. Dupont, P. Garnier, M. Balint), Payot, 1990, p.147-148.
- Fogel, A., 2001, « A relational perspective on the development of self and emotion », in H. A. Bosma, E. S. Kunnen, & Maison des sciences de l'homme eds., *Identity and emotion: Development through self-organization*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Goldinger, S. D., & Hansen, W. A., 2005, « Remembering by the Seat of Your Pants », *Psychological Science*, 16(7), p.525-529.
- Jacoby, L. L., & Whitehouse, K., 1989, « An illusion of memory : False recognition influenced by unconscious perception », *Journal of Experimental Psychology: General*, 118(2), p.126-135.
- Jérôme, D., & Jean-Rémy, M., 2012, « Disjunctivism, hallucinations, and metacognition », *Wiley Interdisciplinary Reviews: Cognitive Science*, 3(5), p. 533-543.
- Koriat, A., 2007, « Metacognition and Consciousness », in P. D. Zelazo, M. Moscovitch, & E. Thompson eds., *The Cambridge Handbook of Consciousness*, Cambridge, Cambridge University Press, p.289-326.
- Mazancieux, A., Dinze, C., Souchay, C., & Moulin, C. J. A., 2020, « Metacognitive domain specificity in feeling-of-knowing but not retrospective confidence », *Neuroscience of Consciousness*, 2020(1), niaa001.
- Mazancieux, A., Fleming, S. M., Souchay, C., & Moulin, C., 2018, « Retrospective confidence judgments across tasks : Domain-general processes underlying metacognitive accuracy ».
- Michaelian, K., & Arango-Munoz, S., 2014, « Epistemic Feelings, Epistemic Emotions : Review and Introduction to the Focus Section », *Philosophical Inquiries*, 2(1).
- Petitmengin, C., 2005, « Un exemple de recherche neuro-phénoménologique : L'anticipation des crises d'épilepsie », *Intellectica*, 40(1), p.63-89.
- Petitmengin, C., 2006a, « L'énaction comme expérience vécue », *Intellectica*, 43(1), p.85-92.

- Petitmengin, C., 2006b, « Describing one's subjective experience in the second person : An interview method for the science of consciousness », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 5(3-4), p.229-269.
- Proust, J., 2007, « Metacognition and metarepresentation : Is a self-directed theory of mind a precondition for metacognition ? », *Synthese*, 159(2), p.271-295.
- Robin, L., 1919, « Sur la doctrine de la réminiscence », *Revue des Études Grecques*, 32(146), p.451-461.
- Tulving, E., 1984, « Précis of Elements of episodic memory », *Behavioral and Brain Sciences*, 7(2), p.223-238.
- Varela, F.J., 1999, « The Specious Present: A Neurophenomenology of Time Consciousness. In Naturalizing Phenomenology: Issues », in *Contemporary Phenomenology and Cognitive Science*, Stanford University Press, p. 266-329.
- Varela, F.J., & Depraz, N., 2003, « Au cœur du temps : L'auto-antécédance II », *Intellectica*, 36-37, p.183-203.
- Vermesch, P., 2000, « Conscience directe, conscience réfléchie », *Intellectica*, 31, p.269-311.
- Whittlesea, B.W.A., & Williams, L.D., 1998, « Why do strangers feel familiar, but friends don't ? A discrepancy-attribution account of feelings of familiarity », *Acta Psychologica*, 98(2-3), p.141-165.
- Yonelinas, A.P., 2002, « The Nature of Recollection and Familiarity : A Review of 30 Years of Research », *Journal of Memory and Language*, 46(3), p.441-517.
- Yonelinas, A.P., Aly, M., Wang, W.-C., & Koen, J.D., 2010, « Recollection and familiarity: Examining controversial assumptions and new directions », *Hippocampus*, 20(11), p.1178-1194.

SOMMAIRE

AVANT PROPOS	7
INTRODUCTION : LE DÉJÀ-VU, UNE INTERSECTION DE LA GENÈSE ET DE LA DYNAMIQUE DU SENS	9
Je sens que c'est vrai mais je sais que c'est faux.....	9
Le sens avant sa lisibilité corporelle.....	10
Le sens avant le moment iconique.....	11
La mémoire en acte, du corporel à l'iconique	12
De la représentation aux signatures éactives.....	14
1. ÉTAT DES LIEUX TRANSVERSAL	19
1.1 DÉFINITIONS.....	19
1.1.1 Instabilité sémantique du déjà-vu	21
1.1.1 Lexicologie du déjà-vu.....	23
1.1.2 Le déjà-vu entre rétrospection (déjà) et présentification (vu)	27
1.1.3 Le déjà-vu, une aperception vive de co-présence contiguë	28
1.2 LE DÉJÀ-VU SITUÉ	29
1.2.1 La réminiscence / résurgence (Semblables et Diachrones).....	31
1.2.2 Le sentiment d'étrangeté (Similaires et Diachrones)	33
1.2.3 L'habitude étrange (Similaires et Syncopés).....	35
1.2.4 La prophétie rétrospective (Semblables et Syncopés)	36
1.2.5 La paresthésie (Contraires et Synchrones)	38
1.2.6 L'éternel retour du même (Identiques et Achrones)	40
1.2.7 La métempsychose (Contraires et Achrones).....	41
1.2.8 Le déjà-vécu (Identiques et Synchrones).....	43
1.2.9 Résumé et problématiques.....	47
1.3 LE DÉJÀ-VÉCU SPÉCIFIÉ.....	52
1.3.1 Stéréotypie et déjà-vu, une polémique de la régularité	52
1.3.2 Moyenne phénoménologique et aspérités	53
1.3.2.1 Aspects internes du vécu de déjà-vu.....	54
1.3.2.2 Aspects externes du vécu de déjà-vu	73
1.3.2.3 Résumé et problématiques.....	77
1.4 LE DÉJÀ-VU PROBLÈMATISÉ	79
1.4.1 Le dédoublement par le double ou le double par le dédoublement.....	79
1.4.1.1 Doublement ou dédoublement naturalistes.....	81
Hémisphères droits et gauche, neurotransmission :.....	82
Zones anatomico-fonctionnelles, activité :.....	83

Zones anatomico-fonctionnelles, altération :	84
1.4.1.2 Procès, doublement, dédoublement.....	86
Sensation-perception-cognition.....	86
Pré-configurations-perception-familiarité.....	88
Familiarité-recollection-métacognition.....	92
1.4.1.3 Topique, doublement, dédoublement.....	96
Conscience-non-conscience-attention.....	96
Conscient-inconscient-limitation	101
1.4.1.4 Notions, doublement, dédoublement.....	105
Moi-monde-individuation	105
Réel-irréel-judication	110
Actuel-virtuel-mémoire.....	112
Faculté-performance-compétence	114
1.4.2 Résumé et problématique	118
1.4.2.1 Déjà-vu et architecture générale de l'expression chez J.-F. Bordron	119
1.4.2.2 Déjà-vu, sémiotique de l'empreinte et pratiques sémiotiques chez J. Fontanille	124
1.4.2.3 Déjà-vu et approche écologique chez P. Basso Fossali	127
1.4.2.4 En guise de conclusion	130

1.5 POSTURE ÉPISTÉMOLOGIQUE D'ANALYSE

POUR LE DÉJÀ-VU	132
1.5.1 Problème : une carence sémiologique du phénomène	132
1.5.2 Réponse : des points d'observations mobiles et une analyse continue	133
1.5.2.1 Arguments épistémologiques	133
1.5.2.2 Dispositif et méthode.....	135
1.5.3 Heuristique : des logiques de réciprocité aux logiques récursives du sens	135
1.5.3.1 Commutation des points d'observation et conséquences épistémologiques.....	135
1.5.3.2 De la réciprocité à la récursivité.....	137

2. CO-PRÉSENCE PHÉNOMÉNALE ET AMÉNAGEMENT MNÉSIQUE DU SENS

2.1 INTRODUCTION.....	139
2.1.1 Le déjà-vu, un problème de remémoration du passé	141
2.1.2 La mémoire : arlésienne sémiotique ?	141
2.1.3 Un tressage de dialectiques rétroactives pour pouvoir penser une sémiotique récursive.....	150
2.2 PRÉALABLES À UNE SÉMIOTIQUE SUBJECTIVE, POINT D'OBSERVATION ET APPROCHE STATIQUE DU SENS..	153
2.2.1 Concertation(s) au champ de présence.....	153
2.2.1.1 Spécifier une identité ou distinguer une absence	153
2.2.1.2 Les irrégularités de la trace, indices d'une présence dans la présence	156

2.2.1.3 Mémoire et champ de présence.....	162
2.2.2 Constance de la mémoire.....	164
2.2.2.1 Rappel du modèle de H. Bergson.....	165

2.3 MÉMOIRE, RÉPÉTITION, DIFFÉRENCE :

MONTAGE TOPIQUE ET APPROCHE CIRCULAIRE DU SENS..... 171

2.3.1 La mémoire en partant de G. Deleuze.....	171
2.3.2 Émergence d'une Différence : le surplus et le manque dans la répétition	174
2.3.3 Absorption de la différence : facilitation de l'expérience « à venir » dans la répétition.....	176
2.3.3.1 Un champ de présence « creusé » d'énonciations antérieures....	176
2.3.3.2 Creuset moteur de l'automatisme et fluidification de l'expérience.....	178
2.3.3.3 Creuset phorique de l'habitude et dépenses intentionnelles	179
2.3.4 Reliefs et paradoxes de l'intentionnalité	180
2.3.4.1 Passions intentionnelles, entre fluidification et crispation de l'expérience	180
Faire plein : refus de la nouveauté et néophobie	181
Faire creux : refus de l'ancienneté et néophilie	182
Ne pas faire creux : refus du changement et compulsion de répétition	184
Ne pas faire plein : refus de la permanence et dépersonnalisation.....	185
2.3.4.2 Modalités volitives et aspectualités intentionnelles.....	189
Vouloir abréger et ne pas pouvoir faire creux : inchoativité mnésique	189
Vouloir prolonger et ne pas pouvoir faire plein : terminativité du déjà-vu	190
2.3.4.3 Modalités volitives et intentionnalité, contre-programmes et replis	191
Vouloir ne pas vouloir et insomnie : intention de non-intentionnalité.....	191
Ne pas pouvoir ne pas vouloir et déjà-vu : intention d'intentionnalité	192
2.3.4.4 De l'intentionnalité à l'attentionnalité.....	192
Énoncé et énonciation désolidarisés, production d'un discours qui cherche à ne pas s'énoncer (insomnie) Vs recherche d'une énonciation qui s'est déjà prononcée (déjà-vu)	195
Basculement pragmatique : conscience de la non-attention et non-conscience de l'attention.....	196
L'attention comme accès ouvert au champ hylétique.....	198

2.4 MÉMOIRE, PERMANENCE, CHANGEMENT : MONTAGE

IDENTITAIRE ET APPROCHE GÉNÉTIQUE DU SENS..... 202

2.4.1 La mémoire en partant de P. Ricoeur	202
2.4.1.1 Prise discontinue (inattention) et suture narrative : une complémentation causale.....	207
Contours temporels.....	207
Configurations narratives de sutures	208

2.4.1.2	Prise incomplète (distraction) et resémiotisation : une complémentation éthique	210
2.5	MÉMOIRE, MULTIPLICITÉ, SINGULARITÉ :	
	MONTAGE ÉTHIQUE ET APPROCHE RÉCURSIVE DU SENS.....	212
2.5.1	La mémoire en partant de E. Husserl.....	212
2.5.2	Penser un passé reconstruit et non pas re-présenté.....	213
2.5.2.1	Toutes parties marquées de l'indice du tout : mnésie granulaire	213
2.5.2.2	L'intensité de contrôle de l'attention comme étalement temporel du Soi dans le matériel perceptif	216
2.5.2.3	Le vouloir habitué de l'attention éduquée non-consciente et sa redécouverte par le travail remémoratif	218
2.5.3	Hétérogénéité des modes sensoriels	221
2.5.3.1	L'affect comme catalyseur poly-sensoriel.....	221
2.5.3.2	Attention domestiquée et exfoliation de l'indice	228
2.5.4	Régimes de l'émergence mnésique et topologie de E. Tulving.....	230
2.5.4.1	Présence noétique et densité noématique du remémorable	230
	Régime sensori-moteur : le diagramme (mémoire procédurale)	230
	Régime symbolique : le symbole (mémoire sémantique).....	231
	Régime sensible : l'icône (mémoire perceptive).....	231
	Régime narratif : le récit (mémoire épisodique).....	232
	Régime imaginaire : le schème (mémoire de travail).....	232
2.6	CONCLUSION : LA MÉMOIRE EN ACTE.....	234
3.	PLASTICITÉ ADAPTATIVE	
	ET CO-PRÉSENCE PHÉNOMÉNALE.....	237
3.1	INTRODUCTION.....	237
3.1.1	Le déjà-vu, un problème de reconnaissance du présent	239
3.1.1.1	Ressemblance vs identité	239
3.1.1.2	Compétence mémorielle vs trouble expérientiel.....	239
3.1.2	Le déjà-vu et ce qu'il nécessite d'une étude sémiotique de la mémoire en acte.....	240
3.1.2.1	Bartlett et les schématisations mnésiques non-conscientes.....	241
3.1.2.2	Les pratiques, de l'accommodation à l'adaptation	243
3.2	SCHÉMATISATION MNÉSIQUE	
	ET PLASTICITÉ ADAPTATIVE	245
3.2.1	Examen sémantique des notions sollicitées	245
3.2.1.1	Familiarisation, accoutumance, stéréotypie, prototype, matrice	245
3.2.2	Familiarisation (Attention et prise suspendue).....	249
3.2.2.1	Familiarisation par redondance iconique	249
3.2.2.2	Familiarisation par recouvrement thématique.....	250
3.2.3	Accoutumance (Attention et prise habituée)	252
3.2.3.1	Accoutumance par prégnance sensible.....	252
3.2.3.2	Accoutumance par adaptation motrice :	255
	Le vertige ludique (proprioception générale)	255

Le trajet à contre-sens (proprioception locale)	256
3.2.3.3 Accoutumance de l'assomption perceptive et stylisation de l'énonciation perceptive	257
3.2.4 Stéréotypisation (Attention et prise stylisée)	258
3.2.4.1 Remontée mnésique d'une pratique stéréotypée.....	258
3.2.4.2 Le stéréotype énonciatif et sa complémentation imaginative discursive	260
3.2.5 Prototypage (Attention et prise diagrammatique)	262
3.2.5.1 Prototype iconique oublié.....	262
3.2.5.2 Prototype iconique passionné	265
3.2.6 Matrice (Attention et prise formatée au plan affectif).....	267
3.2.7 BILAN	269
3.2.7.1 Teneur affective et imaginative des modèles de schématisations mnésiques non-conscientes	269

3.3 FLUIDIFICATION DE L'EXPÉRIENCE ET SIGNALEMENT DE LA DIFFÉRENCE, UN ÉQUILIBRE FRAGILE 273

3.3.1 Affect et imagination	273
3.3.1.1 Affect et mouvement une soudure primordiale.....	274
3.3.1.2 Ouverture kinétique du présent vivant à l'apport mnésique	278
3.3.1.3 Résistance, irrégularités, tracé affectif.....	281
3.3.1.4 Tracé affectif, comparaison, rythmes.....	282
3.3.1.5 Rythmes affectifs, attracteur mnésique, tri.....	283
Micro-valences affectives et cadre (référentiel) a-sémantique	284
Motifs valenciels et constitution rythmique	285
3.3.2 Imagination et éaction.....	288
3.3.2.1 Données mondaines, données mnésiques, imagination.....	288
Traces affectives, imagination, tracé affectif	288
Résistance, attente de résistance, éaction.....	291
Risque, confiance, initiative.....	293
3.3.2.2 La résistance comme socle perceptif, fond épistémique et motivation à l'action	297
3.3.3 Conclusion :	
Schématisations mnésiques et modélisation de l'expérience	301
3.3.3.1 Couloir narratif et plasticité adaptative :	
ajustement non-conscient dans la contingence.....	301
Faisceaux narratifs et moyenne diagrammatique :	
parties, liens et attente.....	301
Tolérances paradigmatiques et syntagmatique.....	304
3.3.3.2 Les types de ruptures du couloir narratif :	
émergence de la différence.....	305
Charges mnésiques ou mondaines disproportionnées :	
différence par manque ou surplus.....	305
Résistance expérientielle forte ou faible :	
manque ou surplus d'efficacité adaptative	306

4. CO-PRÉSENCE PHÉNOMÉNALE ET SENTIMENTS DE SENS.....307

4.1 INTRODUCTION : SENTIMENTS ÉMERGENTS ET ORIENTATION DE SENS AU COURS DE L'EXPÉRIENCE 308

- 4.1.1 De la croyance perceptive à la confiance adaptative309
- 4.1.2 La piste de la familiarité.....310

4.2 RYTHME ET CONFIANCE : ANCRAGE AFFECTIF DU SENS ÉCOLOGIQUE 315

- 4.2.1 Affect et anticipation de sens : entre indices sémantiques
et indicialité biographique.....315
 - 4.2.1.1 Le protocole de W.A. Whittlesea et L.D. Williams315
 - 4.2.1.2 Le quotidien expérientiel sous le cadre expérimental :
motricité, affect et indicialité biographique321
 - 4.2.1.3 Déplacement : fluidité processuelle et résistance adaptative,
entre confiance et risque.....323
- 4.2.2 Affect et confiance dans le sens orienté :
les fonds charnels qualitatifs de l'expérience.....328
 - 4.2.2.1 Le protocole de S.D. Goldinger et W.A. Hansen328
 - 4.2.2.2 « Soit défaillant », indice somatique d'ancienneté,
et (sur) confiance dans la prestation mnésique329
- 4.2.3 Affect et confiance dans l'assomption passée :
temporalité et temporalisation au cours du processus adaptatif332
 - 4.2.3.1 « Défaut de Soi » et (sur)confiance dans la prestation mnésique :
l'émotion au secours des variations coenesthésiques et kinesthésiques 332
 - 4.2.3.2 « Amplification croyante d'un « Soit défaillant »
et compensation confiante du « défaut de Soi »336
 - Vécus ipse-idem temporels336
 - Vécus ipse-idem temporels et protention émotionnée.....337
 - 4.2.3.3 Gestion émotionnelle des incertitudes mnésiques
et adaptatives entre confiance sémantique et confiance biographique..339
- 4.2.4 Séquençage génétique des signatures énaactives345
 - 4.2.4.1 Tracés affectifs et résonance affective,
une « prise de confiance ».....347
 - 4.2.4.2 Rythmes du couloir narratif et gestion
de l'incertitude mnésique.....351
 - 4.2.4.3 Prestation émotionnelle et régulation des états de confiance352
 - 4.2.4.4 Tempos et gestion de l'incertitude adaptative353
 - 4.2.4.5 Circularité mélodique des temporalités
rétentionnelles et protentionnelles355
- 4.2.5 Signatures énaactives des sentiments émergents357
 - 4.2.5.1 Sentiment de familiarité359
 - 4.2.5.2 Sentiment de fausse familiarité362
 - 4.2.5.3 Sentiment d'étrangeté.....366
 - Le sentiment de dépersonnalisation366
 - Le sentiment de déréalisation370
 - Le sentiment océanique372
 - 4.2.5.4 Sentiment d'évidence.....373
 - Le sentiment d'identité (ou subjectivisation de l'objet)373

Le sentiment d'évidence épiphanique	375
4.2.5.5 Sentiment de prophétie rétrospective	377
4.2.6 BILAN	378
4.3 MODÈLE DE GESTION SÉMIOLOGIQUE DES INCERTITUDES ÉCOLOGIQUES.....	380
5. CONCLUSION.....	385
BILAN.....	386
DE LA RÉCIPROCITÉ À LA RÉCURSIVITÉ DU SENS	389
LA MÉMOIRE EN ACTE.....	392
LA CONFIANCE ADAPTATIVE.....	399
GLOSSAIRE	404
BIBLIOGRAPHIE	422
SOMMAIRE.....	449